Univ. of
Toronto
Library

23139

a1

CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

HUITIÈME SESSION

PARIS (1890)

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/congrsinternat00bayeuoft

International Congress of Americanists, 8th, Paris, 1880

(CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES)

COMPTE-RENDU

DE LA

HUITIÈME SESSION

TENUE A PARIS EN 1890

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

107033
20/12/10

E
57
I5
1890

PRÉFACE

La publication assez tardive du présent volume est, comme celle des Comptes-Rendus des sessions précédentes qui ont paru, dûe aux mêmes causes et difficultés ; il est oiseux de les énumérer.

Mais, malgré ces circonstances défavorables, notre Compte-Rendu paraîtra néanmoins quelques semaines avant la session de Huelva. Nous aurons ainsi tenu l'engagement moral que le Comité de publication avait pour ainsi dire contracté vis-à-vis des Américanistes. Nous sommes redevables de ce résultat à la diligence et bonne volonté des membres de notre Comité, ainsi que de nos autres honorables collègues, auteurs de mémoires, tant étrangers que Français.

Et pourtant, nous avons eu l'extrême regret d'être privés entre temps du concours si efficace de notre vénéré président effectif, l'illustre professeur A. de Quatrefages, que nous pleurons tous. A cette mort est venue se joindre celle de nos autres éminents collègues tels que le Dr Jourdanet, notre généreux président d'honneur, Dom Pedro II d'Alcantara, notre savant protecteur, le professeur Borsari, le Dr Colvis, MM. Diaz Mimiaga, Carlos Gutierrez, Alfred Maury, E. Metzger, Dr Moutard-Martin, Juan C. Ordoñez, Enrique Palacios, Lucien Pelletier, Rémi Siméon, Dr José Triana.

La disparition de ces regrettés collègues est à déplorer très sincèrement, mais leurs travaux restent et la loi de la nature veut que de nouveaux adeptes de l'américanisme viennent mettre à profit le résultat de leurs labeurs infatigables. Puissent-ils, avec ce précieux appui, faire progresser davantage cette science appelée à un si brillant avenir, dont la devise pourraît être, en altérant un peu celle de Térence :

...Nil americani a me alienum puto.

Paris, 1er septembre 1892.

Pour le Comité de publication :

Le Secrétaire-général,

DÉSIRÉ PECTOR.

Par décision du Congrès international des Américanistes tenu à Berlin en octobre 1888, la ville de Paris a été désignée pour être le siége de la huitième session.

A. DE QUATREFAGES DE BRÉAU
Membre de l'Institut, professeur au Muséum
Président du 8e Congrès des Américanistes

Héliog. Dujardin

Ernest Leroux, Edit.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES

COMITÉ D'ORGANISATION DE LA SESSION DE 1890

Protecteur : S. M. Dom Pedro d'Alcantara.

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

MM. F. Denis, conservateur-administrateur de la Bibliothèque Ste-Geneviève.
le Docteur D. Jourdanet.

Président :

MM. A. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur d'Anthropologie au Muséum d'histoire naturelle.

Vice-Présidents :

le Dr E. T. Hamy, membre de l'Institut, conservateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro.
le marquis de Nadaillac, correspondant de l'Institut.

Secrétaire général :

Désiré Pector, consul de Nicaragua à Paris.

Trésorier :

le marquis de Bassano.

Trésorier adjoint :

C. Aubry, agent de la Société de Géographie de Paris.

Membres du Conseil :

Lucien Adam, président de Chambre à la Cour de Rennes.
le baron Joseph de Baye, membre de la Société des Antiquaires de France.
Eugène Beauvois.
le prince Roland Bonaparte.
le comte H. de Charencey.
Désiré Charnay, voyageur au Mexique.
Henri Cordier, professeur aux Ecoles des Langues orientales et des Sciences politiques.
J. Durand, délégué de l'Institution Smithsonienne de Washington.
Paul Gaffarel, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.
M.-J. Girard de Rialle, ministre plénipotentiaire et chef de la division des Archives au Ministère des Affaires étrangères.
le marquis d'Hervey St-Denys, membre de l'Institut.
le Dr Letourneau, secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris.
Emile Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers.

Gabriel Marcel, bibliothécaire à la section des cartes à la Bibliothèque nationale.

Paul Margry, historien.

le comte de Marsy, directeur de la Société française d'Archéologie.

Gaston Maspero, membre de l'Institut, professseur au Collège de France.

Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris.

Alfred Maury, membre de l'Institut.

Marcel Monnier, voyageur au Pérou.

Jules Oppert, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

le Dr d'Ornellas.

Alphonse L. Pinart, voyageur en Amérique.

Léon de Rosny, professeur à l'Ecole des Langues Orientales.

F. de Santa-Anna Néry, membre de l'Institut historique et géographique de Rio de Janeiro et de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne.

René de Sémallé, membre de la Société de Géographie.

Rémi Siméon, vice-président de la Société américaine de France.

Le Dr José Triana, consul général de Colombie en France.

le Dr R. Verneau, préparateur au Muséum d'Histoire naturelle.

Julien Vinson, professeur à l'Ecole des Langues orientales.

QUESTIONS PROPOSÉES PAR LE COMITÉ

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Rapporteurs : MM. G. Marcel et M. Monnier.

1° Sur le nom « America ».

2° Les dernières recherches sur l'histoire et les voyages de Christophe Colomb.

3° De l'influence produite par la venue de l'Européen sur l'organisation des communautés indiennes de l'Amérique du Nord (Confédération des sept nations, etc., etc.).

4° Quelles modifications le contact de l'Européen a-t-il opérées dans l'organisation sociale et politique chez les populations de la région andine ? — Densité de la population avant et après la conquête espagnole.

5° Si l'on prend pour terme de comparaison les stastistiques dressées par ordre des vice-rois et les derniers recensements effectués par le gouvernement péruvien, la loi de diminution graduelle de la population indigène au contact du blanc s'applique-t-elle avec une égale rigueur à l'Amérique latine et à l'Amérique anglo-saxonne ?

6° Les dernières découvertes faites dans les grandes nécropoles de l'estuaire de l'Amazone et du Rio Tocantin (île de Marajo, etc.) permettent-elles de conclure à l'existence d'une race antérieure distincte de l'Indien actuel, et parvenue à un degré de civilisation relativement avancé ?

7° Etudier les documents cartographiques relatifs à la découverte de l'Amérique récemment retrouvés, et leur assigner leur place dans la série d'après les informations qui les ont inspirés.

ARCHEOLOGIE

Rapporteurs : MM. D. Charnay et marquis de Nadaillac.

1° Nouvelles découvertes relatives à l'homme quaternaire américain.

2° Quelles sont les premières migrations de races étrangères à l'Amérique dont nous avons connaissance ?

3° Signaler les analogies qui existent entre les civilisations précolombiennes et les civilisations asiatiques (Chine, Japon, Cambodge, Malaisie, Chaldée et Assyrie).

4° Faire connaître les découvertes les plus récentes qui ont été faites sous les mounds de l'Amérique du Nord, et les conclusions que l'on peut en tirer pour la civilisation de leurs constructeurs.

5° Quelles sont les anciennes populations de l'isthme de Panama qui ont laissé les collections céramiques, qui se trouvent aujourd'hui au « Yale College », au « Smithsonian Institution », etc... ?

6° Quels rapports peuvent avoir entre elles les diverses poteries de l'Amérique ?

ANTHROPOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE

Rapporteurs : MM. le prince Roland Bonaparte et F. de Santa-Anna Néry.

1° Nomenclature des peuples et peuplades de l'Amérique avant la conquête. — Cartes ethnographiques précolombiennes. — Eléments ethniques de l'extrême Sud américain.

2° Les études crâniologiques permettent-elles d'affirmer que les races américaines actuelles existaient en Amérique dès la période quaternaire (diluvium) et que la conformation des crânes

des hommes de ces races était la même que chez les Indiens d'aujourd'hui ou océaniens ?

3° Existe-t-il chez les Indiens de l'Amérique en général, et en particulier chez ceux de la côte nord-ouest, des caractères distinctifs indiquant des affinités avec les peuples asiatiques ?

4° Esquimaux et leurs métis.

5° Rites funéraires en Amérique, avant et après Christophe Colomb.

6° Ecritures figuratives de l'Amérique et spécialement de leur distribution géographique.

7° Pénétration des races africaines en Amérique, et spécialement dans l'Amérique du Sud.

8° Distribution ethnographique et possessions territoriales des nations ou tribus aborigènes de l'Amérique au XVIe siècle et de nos jours.

LINGUISTIQUE ET PALÉOGRAPHIE

Rapporteurs : MM. J. Girard de Rialle et R. Siméon.

1° Les principales familles linguistiques des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque.

2° Différences entre les langues des côtes et celles des montagnes du Pérou. — Y a-t-il analogie entre les premières et celles de l'Amérique centrale ?

3° Le Quéchua et l'Aymara appartiennent-ils à la même famille ?

4° Les idiomes de la côte occidentale de l'Amérique présentent-ils quelques affinités grammaticales avec les langues polynésiennes ?

5° La composition avec emboîtement et l'incorporation du pronom personnel ou du nom régi sont-elles des procédés communs à la majorité des langues américaines ?

6° Origines des terminaisons du pluriel dans le nahuatl et quelques autres idiomes congénères.

7° Persistance des caractères et formes des dialectes des langues parlées en Amérique (français, anglais, espagnol, portugais et hollandais) par les descendants des colons européens, suivant les provinces dont ils sont originaires.

8° Étude des langues en formation en Amérique.

DÉLÉGATIONS

Allemagne.

Le Dr Gustav Hellmann, délégué et secrétaire honoraire de la « Gesellschaft für Erdkunde », de Berlin.

Les Drs Joest et Eduard Seler, délégués de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », de Berlin.

Autriche-Hongrie.

Le chevalier de Hesse-Wartegg, représentant la Société impériale et royale de Géographie, de Vienne.

Brésil.

Le contre-amiral baron de Teffé, correspondant de l'Institut de France.
Le vicomte de Cavalcanti.
Le baron F.-J. de Santa Anna Nery.
} Représentant la Société de Géographie de Rio de Janeiro.

Cuba.

Le Dr Enrique Morado, représentant la « Sociedad Antropologica de la isla de Cuba », de La Havane.

Espagne.

Le sénateur Juan de Dios de la Rada y Delgado.
Le professeur Juan Vilanova y Piera.
Le Dr Justo Zaragoza.
} Délégués officiels du Gouvernement espagnol (Ministère de « Fomento » et direction générale de l'instruction publique).

Le Dr Juan Vilanova y Piera.
Le sénateur Juan de Dios de la Rada y Delgado.
M. Marcos Jimenez de la Espada.
} Représentant la « Real Academia de la Historia », de Madrid.

Le professeur Juan Vilanova y Piera, délégué de la « Sociedad Colombina Onubense », de Huelva.

France.

Le professeur A. de Quatrefages, délégué officiel du Gouvernement français (Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts).

M. Girard de Rialle, délégué officiel du Gouvernement français (Ministère des affaires étrangères).

Le baron Joseph de Baye, délégué de l'Académie nationale de Reims.

M. Paul Crépy, délégué de la « Société de Géographie » de Lille.

M. Jules Gaffré, délégué de « l'Union latine franco-Américaine », de Paris.

M. Albert Grodet, délégué de la « Société Académique Indo-Chinose de France », de Paris.

M. Eugène Pector, délégué de la Chambre de Commerce de Paris.

Italie.

Le professeur Guido Cora, de Turin, délégué officiel du Gouvernement italien (Ministère des affaires étrangères).

Le professeur Ferdinando Borsari, président et délégué de la « Società Americana d'Italia », de Naples.

Le Dr Vincenzo Grossi, délégué de la « Società di Geografia italiana », de Rome.

Mexique.

Le licencié Ignacio M. Altamirano, représentant la « Sociedad de Geografia y Estadistica », de Mexico.

Pays-Bas.

Le professeur Serrurier, directeur du Musée ethnographique de Leyde, délégué officiel du Gouvernement néerlandais (Ministère de l'intérieur).

Russie.

Le baron Joseph de Baye, représentant la « Société impériale Archéologique », de Moscou.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS

Le nom des membres présents au Congrès est précédé d'une astérique *.

Allemagne.

Barchewitz (Victor), capitaine, docteur en philosophie, Berlin.
Bartels (Dr Max), secrétaire de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », à Berlin.
Becker (Philipp-Joseph), archéologue, à Darmstadt.
Boas (Moritz), éditeur, à Berlin.
Brunnemann (Karl), notaire, à Stettin.
Contzen (Dr L.), directeur du Lycée royal, à Essen.
Credner (Dr Rudolf), professeur de Géographie à l'Université, à Greifswald.
* Ehrenreich (Dr Paul), explorateur, à Berlin.
Gerland (Dr G.), professeur de géographie à l'Université, à Strasbourg.
* Grempler (Wilhelm), docteur en médecine et conseiller intime de santé, à Breslau.
Hansemann (Adolph von), conseiller intime de commerce, à Berlin.
* Hellmann (Dr Gustav), secrétaire général de la 7e session, membre de l'Institut royal météorologique, à Berlin.
* Hermann (Dr M.-D.), à Magdebourg.
Hiersemann (Karl-W.), libraire, à Leipzig.
Jaffe (Dr Richard), à Berlin.
Jagor (Dr Fedor), à Berlin.

* Joest (Dr Wilhelm), secrétaire à la 7e session, membre de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », à Berlin.

Kaufmann (Dr Richard von), professeur, secrétaire à la 7e session, à Berlin.

Kreismann (H.), ancien consul général, à Berlin.

Kühl (Wihl.-Hans), libraire, à Berlin.

* Künne (Karl), à Charlottenbourg.

* Lassar (Dr Oscar), professeur à l'Université, secrétaire général du Congrès international des Sciences médicales à Berlin, 1890, à Berlin.

Lehmann, à Berlin.

Metzger (Emil), secrétaire général du « Württembergischer Verein für Handelsgeographie », à Stuttgart.

Pasch (Max), éditeur, à Berlin.

Pfeffer (Max) ingénieur, major, à Charlottenbourg.

Polakowsky (Dr H.), secrétaire à la 7e session, à Berlin.

Reiss (Dr Wilhelm), président de la 7e session et de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », vice-président de la « Gesellschaft für Erdkunde », vice-président à la 5e session, à Berlin.

Richter (Berthold), à Berlin.

Schellhas (Dr P.), secrétaire à la 7e session, assesseur juridique, à Berlin.

Scheppig (Dr Richard), à Kiel.

Schnellenbach (Eduard), instituteur, à Berlin.

* Schoene (Dr Richard), vice-président d'honneur de la 7e session, conseiller intime supérieur du gouvernement, directeur général des musées royaux, membre de l'Académie des Sciences, à Berlin.

Schwartz (Dr Wilhelm), professeur, directeur du « Luisengymnasium », à Berlin.

* Seler (Madame Cæcilie), à Steglitz.

* Seler (Eduard), secrétaire à la 7e session, délégué de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », docteur en philosophie, à Steglitz.

Steinen (Karl von den), secrétaire à la 7e session, explorateur, directeur de la revue « Ausland », professeur d'ethnographie, docteur en médecine et philosophie à Marbourg.

Strebel (Hermann), négociant à Hambourg.

Tiele-Winckler (von), colonel, à Miechowitz.

Uhle (Dr Max), secrétaire à la 7e session, aide au Musée royal d'ethnographie, à Berlin.

* Virchow (Dr Rudolf), membre du Conseil à la 3e session, vice-président de la 7e, professeur à l'Université, président de la « Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte », conseiller intime de médecine, membre de l'Académie royale des Sciences, à Berlin.

Voss (Dr), directeur de la section préhistorique du Musée royal d'ethnographie, à Berlin.

Amérique du Nord (États-Unis de l').

American Geographical Society (the), Geo. C. Hurlburt, son secrétaire, à New-York.

Columbia College Library (the), Geo. W. Baker, bibliothécaire, à New-York.

Harvard College Library (the), Justin Winsor, bibliothécaire, à Cambridge (Mass.).

Johns Hopkins University, D. C. Gilman, son président, à Baltimore.

Agassiz (Prof. Alexander), à Cambridge (Mass.).

Ball (Allen), à Ste Adresse.

Barnard (Augustus Porter), à New-York.

Bourke (John G.), capitaine au 3e régiment de cavalerie, détaché au Ministère de la Guerre, membre de l'« Anthropological Society », à Washington (D. C.).

* Brinton (Dr Daniel Garrison), A. M., M. D., professeur de linguistique et d'archéologie américaine à l'Université de Pennsylvania, président de la « Numismatic and Antiquarian Soc. » et de l' « American Folklore Soc. » de Philadelphie, Vice-président à la 5e session, à Media (Pa),

Bruhl (Gustav), docteur en médecine, LL. D, à Cincinnati.

*Durand (J.), délégué de la « Smithsonian Institution », à Paris.

Evans (S. B.), éditeur du journal *The Sun*, ancien directeur des postes, à Ottumwa (Iowa).

Gatschet (Albert S.), attaché au Bureau ethnographique, à Washington (D. C.).

Hubbard (Gardiner Greene), président de la « National Geographical Society », à Washington (D. C.).

Lamborn (Dr Robert H.), à New-York.

*Lyon (Mademoiselle Rose), publiciste, à Paris.

Marcou (Jules), professeur de géologie, à Cambridge (Mass.).

Mooney (James), membre du Bureau d'ethnologie, à Washington.

Nelson (William), à Paterson, (New-Jersey).

Nuttall (Mme Zelia), aide spécial pour l'archéologie mexicaine au « Peabody Museum of american archæology and ethnology » de Cambridge (Mass.), à Dresde.

*Phillips jor (Henry), A. M., Ph. D. secrétaire de l' « American Philosophical Society » et de la « Numismatic and Antiquarian Soc. » Philadelphie.

Pilling (James C.), membre du Bureau d'ethnologie, à Washington.

Powell (James W.), directeur du Bureau d'ethnologie au Smithsonian Institution, à Washington.

Raskin (Charles), éditeur-propriétaire du journal *Le Gaulois*, à Los Angeles (Cal.).

Saisset (Pedro d'A. de), agent consulaire de France, à San José (Cté de Sta Clara).

Salisbury (Stephen), président de l' « American Antiquarian Society » à Worcester (Mass.).

Stechert (Gustav E.), libraire, à New-York.

*Vignaud (Henry), premier secrétaire de la Légation, à Paris.

Wilson (Prof. Thomas), conservateur à la section d'Anthropologie préhistorique du Musée national, ancien consul en Belgique et en France, à Washington.

Argentine (République).

*Armstrong (de Saint-John), membre de la Société d'ethnographie, à Paris.

Arroyo (Agustin), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, membre du conseil de la 7e session, à Vienne.

Belgrano (Carlos Vega), consul général en Allemagne, membre du conseil de la 7e session, à Hambourg.

Dominguez (Luis L.), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Londres.

Moreno (Francisco P.), directeur du Musée Provincial, à La Plata.

Padilla (Dr Emilio H. de), vice-directeur de la Bibliothèque nationale, à Buenos-Aires.

Pendola (Agustin), bibliothécaire du Musée national. à Buenos-Aires.

Autriche-Hongrie.

Heger (Dr Franz), conservateur au « K. K. Naturhistorisches Hofmuseum » et secrétaire de l' « Anthropologische Gesellschaft », à Vienne.

*Hesse-Wartegg (Chevalier Ernst von), consul, délégué de la « K. K. Geographische Gesellschaft » de Vienne, membre honoraire de l' « Academy of Sciences » et de la « Society of American History » de New-York, à Lucerne.

Rheinisch (Dr Leon), professeur, à Vienne.

Wieser (Dr Franz von), professeur à l'Université, à Innsbrück.

Belgique.

Société Royale Belge de Géographie, Du Fief, secrétaire-général, à Bruxelles.

Bamps (Anatole), secrétaire-général de la 3e session, — délégué du gouvernement belge et vice-président aux 4e et 5e ses-

sions, docteur en droit, — membre titulaire de l'Académie d'Archéologie de Belgique, membre effectif de la Société belge de géographie, à Bruxelles.

Blomme (Arthur), secrétaire aux 5e et 6e sessions, membre du Conseil à la 7e, président du Tribunal de 1re instance, membre effectif de l'Académie d'Archéologie de Belgique, docteur en droit, à Termonde.

*Ceuleneer (Adolf de), professeur à l'Université, à Gand.

Coppin (Liévin), ancien consul du Brésil, directeur de l'*Economiste Belge*, à Bruxelles.

*Dognée (Eugène M. O.), membre du Conseil. aux 4e et 6e sessions, conseiller de l'Académie d'Archéologie de Belgique, membre de l'Institut archéologique, à Liège.

Fraipont (Julien), professeur à l'Université, à Liège.

Harlez (Charles de), chanoine, professeur de langues orientales à l'Université, docteur en droit, membre de la Société Asiatique de France, de la Société de linguistique de Paris, à Louvain.

Langlois (Jacques), à Anvers.

*Meulemans (Auguste), ancien consul général et secrétaire de légation du Nicaragua à Bruxelles, directeur de la *Revue Diplomatique*, membre du Conseil à la 2e session, à Paris.

Puydt (Marcel de), à Liège.

Vandeputte (Jean), négociant, à Gand.

Bolivie.

*Bresson (André), ingénieur civil, consul, secrétaire général de l'Union latine franco-américaine, à Paris.

*Moreno (Aristides), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Paris.

*Paz (José Manuel), secrétaire de la Légation, à Paris.

Taborga (abbé Miguel), publiciste, membre correspondant de la « Real Academia Española », à Sucre.

Vercherin (Albert), vice-consul, membre de l'Union latine franco-américaine, à Nice.

Brésil.

*Alcantara (Dom Pedro d'), membre de l'Institut historique de Rio, associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris, membre de la « Royal Society » de Londres, des Académies impériales des Sciences de St-Pétersbourg et Moscou, etc., etc., à Paris.

Alves de Souza, junior (Ignacio José), consul général en Allemagne, à Hambourg.

*Araujo (Oscar d'), secrétaire à la Légation, à Paris.

Feitosa (de), attaché à la Légation, à Paris.

Gama (Domicio da), homme de lettres, correspondant de la *Gazeta de Noticias*, à Paris,

Itajuba (baron d'), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Berlin.

Macedo (Arthur Teixeira de), consul général, à New-York.

Renault (Victor), vice-consul de France, à Barbacena (Minas Geraes).

Rio-Branco (baron de), consul général, membre de l' « Institut historique et géographique » du Brésil, à Liverpool.

*Rodrigues-Peixoto (Dr José), médecin, à Paris.

*Santa Anna Néry (baron Frederico José de), publiciste, membre de l'Institut historique et géographique du Brésil, et de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, à Paris.

*Seybold (C. F.), docteur en philosophie, auxiliaire littéraire de S. M. Dom Pedro, à Paris.

Canada

Casgrain (abbé H. R.), docteur ès-lettres, à Québec.

Cuoq (abbé J. A.), prêtre de St-Sulpice, à Montréal.

*Fabre (Hector), commissaire général, ancien sénateur, à Paris.

Hale (Horatio), à Clinton, (Ontario).

Mackay (A. H.), inspecteur général d'instruction publique de la province, éditeur de la « *Educational Review* ». B.A., B.S.C., F.R.S.C., F.S.S.C (London), à Halifax.

Mercier (Honoré), premier ministre, à Québec.
Turenne d'Aynac (comte Paul de), consul général de France, à Québec.

Chili

Poirier (Edouard), chargé d'affaires de Nicaragua et du Salvador, à Santiago.
* Pra (Claude), président de la Chambre syndicale des négociants-commissionnaires, à Paris.
Sicouret (Antoine), négociant, à Santiago.

Colombie (République de)

Angulo Heredia (Meliton), à San-José de Cucuta.
Carrasquilla (Dr Juan de Dios), président de l'Académie de médecine, à Bogotá.
Celedón (Rafael), docteur en droit, évêque de Sta-Marta, à Ocaña.
Koppel (Bendix), consul général, membre du Conseil aux 5e et 7e sessions, à Londres.
Ordóñez (Juan C.), consul, à Paris.
Puy (A. D. de), docteur en médecine, à David (Chiriqui).
Samper (Madame Soledad Acosta, veuve de), membre correspondant de la Academia nacal de la Historia de Venezuela et de la Union ibero-americana de Madrid, à Bogotá.
Schenck (Friedrich von), explorateur, à Arnsberg (Westphalie).
* Triana (Dr José), consul général, membre des Sociétés « d'Hygiène », de « Géographie », « nationale d'Agriculture de France », de Paris et « des Sciences naturelles » de Cherbourg, à Paris.

Costa-Rica

Alfaro (Anastasio), directeur du Musée national, à San José.
Jimenez (E.), à San José.

*Jimenez (Ricardo), attaché à la légation, à Madrid.
*Pacheco (L), secrétaire de la légation, à Madrid.
Palacios (Enrique), consul général, à Paris.
*Peralta (Manuel M. de), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Europe, membre du conseil à la 3e session, vice-président à la 4e, à Madrid.
Sanchez G. (José Maria), publiciste, à San José.
Thiel (Bernhardt August), évêque, à San José.

Cuba

*Amuedo (Oscar), docteur en médecine, à Paris.
Fernandez (Dr Juan Santos), président de la « Sociedad antropológica » fondateur et directeur de « l'Instituto antirábico », à la Havane.
Jorrin (José Silverio), avocat, ancien sénateur, à la Havane.
Leyva (Dr Herminio), ingénieur. membre de la « Sociedad antropológica », à la Havane.
Merchan (RafaelM.), publiciste, à Bogota.
*Mestre y Amabile (Vicente de), ancien officier de marine, secrétaire perpétuel-fondateur du groupe latino-américain de la Ligue internationale de l'enseignement, à Paris.
Montané (Dr Luis), ancien président de la « Sociedad antropológica », à Paris.
*Morado (Dr Enrique), délégué de la « Sociedad antropológica », membre de l'Instituto antirábico et collaborateur de la *Cronica médico-quirurgica* de la Havane, à Paris.

Danemark

*Adsersen (Frédéric), capitaine, à Copenhague.
Fugl (Juan), rentier, à Copenhague.
Herbst (C. F.), directeur des musées royaux d'ethnographie, d'antiquités du nord, et des monuments historiques du Danemark, à Copenhague.

Holm (Gustav), capitaine de frégate de la marine danoise, Copenhague.

* Irgens-Bergh (Alfred d'), capitaine, docteur en droit, gentilhomme de la chambre du roi, membre de la Société royale de géographie, de la Société des antiquaires du nord et de la Société d'histoire, de littérature et d'art, membre du conseil à la 6e session, à Copenhague.

* Schmidt (Valdemar), docteur en philosophie, professeur de langues orientales à l'Université, membre du conseil aux 1re, 2e, 3e session, vice-président aux 6e et 7e, à Copenhague.

Dominicaine (République)

Galvan (Manuel de Jesus), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, avocat, à Washington.

Grullon (Arturo), à Paris.

* Henriquez y Carbajal (Franscisco), docteur en médecine, à Paris.

* Lambert de Saint-Bris (Thomas de), à New-York.

Tejera (Emiliano), publiciste, membre du conseilde la 1re session, à Saint-Domingue.

Equateur

Cordero (Luis), à Cuenca.

Herrera (Pablo), vice-président de la République, à Quito.

Muñoz-Vernaza (Alberto) littérateur, à Cuenca.

Rendon-Perez (Carlos), à Guayaquil.

Rodas (David), docteur en médecine, à Machala.

Espagne

Real Academia de la Historia, Pedro de Madrazo, secrétaire perpétuel, à Madrid.

Abella (Marceliano de), attaché au ministère d'Etat, à Madrid.

Alvarez-Sereix (Rafael), membre de l'« Academia real de ciencias », à Madrid.

Colon de la Cerda (Cristobal), duc de Veragua y de la Vega, amiral, « adelantado mayor » des Indes, marquis de la Jamaica, grand d'Espagne, sénateur, ancien ministre de « fomento », licencié en droit civil et canonique, docteur en droit administratif, vice-président d'honneur à la 4e session, à Madrid.

Fabié (Antonio-Maria), sénateur, ministre des colonies, membre de la « Real academia da la historia » conseiller d'Etat, vice-président aux 5e, 6e et 7e sessions, à Madrid.

Fernandez-Duro (Cesáreo), secrétaire général de la 4e session, capitaine de vaisseau, membre de la « Real academia de la historia », vice-président de la « Sociedad geografica », du conseil supérieur d'agriculture, industrie et commerce, à Madrid.

Herrera (Adolfo), membre du conseil aux 4e et 5e sessions, officier de la marine royale, à Madrid.

* Jimenez de la Espada (Márcos), membre du conseil des 3e et 7e sessions, membre de la « Sociedad de geografia », vice-président à la 6e session, à Madrid.

* Jiménez de la Espada (Gonzalo), membre du conseil à la 7e session, professeur de sciences naturelles, à Madrid.

* Marcoartu (Arturo de), sénateur du royaume, ancien député aux Cortes, à Madrid.

Montejo (U.), consul général pour la Grande-Bretagne, à Londres.

* Rada y Delgado (Dr Juan de Dios de la), sénateur, membre de la « Real academia de la historia » directeur de la *Escuela superior de Diplomatica*, vice-président aux 4e et 5e sessions, membre de l'Académie de Bellas Artes de S. Fernando, chef de section au musée archéologique national, à Madrid.

Réverter (Juan Navarro), député aux « Cortes », sous-secrétaire d'Etat du ministère des finances, à Madrid.

Tariel de Andrade (Enrique), docteur en droit, ancien député, membre de la « Sociedad geografica », Madrid et de la « Colombina Onubense », Huelva, à Madrid.

* Vilanova y Piera (Dr Juan), professeur de paléontologie à l'Université, membre de l' « Academia real de ciencias », à Madrid.

Wilson, née de Serrano (baronne de), à Barcelone.

* Zaragoza (Justo), attaché au ministère de « fomento », membre de la « Sociedad geografica » de Madrid, et de la « Sociedad mexicana de geografia y estadistica » de Mexico, à Madrid.

* Zerolo (E.), correspondant de la « Academia Sevillana de Buenas Letras », membre des Sociétés de géographie de Bruxelles et Paris, à Paris.

Colonies Espagnoles

Voir *Cuba*, *Porto-Rico*.

Finlande

Donner (Dr Otto), professeur de sanscrit et de linguistique comparée à l'Université, à Helsingfors.

Grande-Bretagne et Irlande

Clarke (Hyde), D.C.L., vice-président de la « Royal historical Society », de l' « Anthropological institute », membre de l' « Asiatic Society », de Londres, des « Royal Socies de Sydney et Victoria », de l' « American anthropological Soc. », à Londres.

Collet (J.), publiciste, à Londres.

Day (Robert), F.S.A., M.R.I.A, à Cork.

Gouraud (colonel), à Londres.

Leitner (G. W.), Ph.D., L.L.D., D.O.L., ancien directeur des « Government and Oriental colleges » de Lahore, directeur de l' « Oriental nobility institute », à Woking.

O'Leary (Charles), ancien consul à Bogota, à Londres.
Shipley (John B.) à Londres.
Shipley, née Brown (Madame Marie A.), à Londres.
Stechert, libraire, à Londres.

Colonies Anglaises

Voir *Canada*, *Trinité*.

Guadeloupe

* Guesde (Pierre), à Paris.

Guyane française

* Grodet (Albert), gouverneur de 1re classe des colonies, membre de la Société d'économie politique, vice-président de la Société africaine de France, à Cayenne.

Guatemala.

Ayau (Manuel), ingénieur, à Guatemala.
* Barros (Pedro-José), à Sevilla.
Cadena (Ciriaco-A.), directeur général du Bureau de statistique, à Guatemala.
Garcia Elgueta (Manuel), explorateur, à Totonicápan.
Gomez Flores (Emilio), ingénieur agronome, à Guatemala.
* Manzano Torres, consul général, à Paris.
* Medina (Crisanto), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Paris.
* Toledo (Juan-Ygnacio), docteur en médecine, à Quezaltenango.

Haïti.

Box (A.), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Paris.
Bloncourt, agent consulaire de France, à Port-de-Paix.

Firmin (Anténor), ministre des Finances et des Affaires Étrangères, membre de la Société d'Anthropologie de Paris, à à Port-au-Prince.

Glück (Armand), consul général, à Paris.

Hawai.

Ferreira de Serpa (Antonio), consul général, membre de la « Sociedad de geographia » de Lisbonne, et consul de Venezuela, à Lisbonne.

Honduras.

Ariza (Dr Francisco), président de la Cour d'appel, à Tegucigalpa.

Gutierrez (Carlos), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le Saint-Siège, à San Sebastian.

Grosselin de St-Laurent (A.), agent consulaire de France, à Omoa.

Lazo (José-Esteban), ingénieur civil, doyen de la Faculté des sciences, à Tegucigalpa.

*Soto (Marco-Aurelio), docteur en droit, ancien président de la République, à Paris.

Italie.

Societa Geografica Italiana, G. Dalla Vedova, secrétaire général, à Rome.

*Borsari (Ferdinando), professeur, président de la Societá Americana, à Naples.

Cocchi (Igino), professeur de géologie, à Florence.

*Cora (Guido), secrétaire-général de la 6e session, vice-président aux 4e, 5e et 7e sessions, professeur de géographie à l'Université, éditeur du journal « *Cosmos* », M. A. Hon. F. R. G. S., à Turin.

*Grossi (Dr Vincenzo), professeur d'ethnologie américaine à

l'Université royale de Gènes, secrétaire à la 6e session, membre de la Société asiatique de Paris et de la Société r. belge de géographie, à Pollone (Biella).

Riccardi (Dr Paolo), professeur à l'Université, à Modène.

Strobel (Pelegrino), professeur à l'Université, à Parme.

Japon.

Sarazin, à Tô-Kio.

Luxembourg.

*Müllendorff (Prosper), sténographe des sessions précédentes, rédacteur à la « *Kölnische Zeitung* », secrétaire à la 2e session, membre du conseil à la 4e session, à Bruxelles.

Mexique.

Sociedad Mexicana de Geografia y Estadistica, à Mexico.

*Altamirano (Ignacio-M.), licencié ès-lettres, ancien vice-président de la République, consul général en France, à Paris.

Baz (Gustavo), chargé d'affaires, à Paris.

Carrillo y Ancona (Crescencio), évêque de Yucatan, membre de la « Sociedad Mexicana de Geografia y Estadistica » et de l' « American Ethnological Soc. », de New-York, à Mérida.

Chavero (Alfredo), secrétaire général de la « Sociedad de Geografia y Estadistica », de la « Escuela superior de Comercio y Administracion », avocat, à México.

*Crespo y Martinez (Gilberto), ingénieur et député, à México.

*Diaz Mimiaga (Manuel), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, à Rome.

Greenham (Juan), à Cádiz.

Leal (Mariano), directeur de l'École d'instruction secondaire à Léon.

Leon (Dr Nicolas), directeur du « Museo Michoacano », à Morelia.

Montes de Oca y Obregon (Dr Ygnacio), évêque, à San Luis Potosi.

* Peñafiel (Dr Antonio), directeur général de la statistique, et membre de l'Académie de médecine mexicaine, à Mexico.

Peñafiel (Porfirio, à Mexico.

Reyes (Vicente) ingénieur civil, architecte, 2e secrétaire de la « Sociedad Mexicana de Geografia y Estadistica », à Mexico.

Robelo (Cecilio-A.), à Cuernavaca.

Sotomayor (abbé Dámaso), à Concordia.

Nicaragua.

* Argüello (David), docteur en médecine, à Leon.

* Chamorro (Agustin), à Granada.

* Chamorro (Salvador), à Managua.

Cotheal (Alexander I), consul général, à New-York.

Gamez (Dr J.-Alberto), ancien professeur à l' « Instituto nacional de Oriente » de Granada, sous-secrétaire d'État au ministère de « Fomento », à Managua.

Guerra (Isaac), docteur-médecin, à Rivas.

* Lebert (Edgar), consul, à Bâle.

Llantado (Lorenzo-J.), vice-consul, à Paysandú.

* Mejia (Manuel), à Granada.

Orozco (Serapio), licencié ès-lettres, notaire, à Managua.

* Pector (Désiré), secrétaire à la 7e session, ancien président de la Société Américaine de France, membre correspondant de la « Real Academia de la Historia », de la « Svenska Sällskapet för Antropologi och Geografi », de Stockholm, de l' « Academia cientifico-literaria » de Honduras, de l' « American Ethnological Society » de New-York, consul, à Paris.

Russo (Alfred-H.), ancien consul général, à Vienne.

* Solorzano (Enrique), docteur en médecine, à Managua.

* Zelaya (Mariano), à Managua.

Norvège.

Nielsen (Dr Yngvar), professeur de géographie et d'ethnographie à l'Université, à Christiania.

Paraguay.

*Bourgade La Dardye (Dr de), à Paris.
*Cadiot (Charles), consul, à Paris.
*Grein (J.-H.), ancien consul général, à Paris.
Oostendorp (Henri), consul général en Belgique, à Anvers.

Pays-Bas.

Bezemer (W.), secrétaire de la « Provinciaal Genootschap van Kunsten en Wetenschappen in Noord-Brabant, à Bois-le-Duc.
*Freiwald (J.), négociant, à Paris.
*Hemert (Ph.-L. von), banquier, à Paris.
Schmeltz (Johann-Diedrich-Eduard), conservateur au Musée National d'Ethnographie, rédacteur des « *Archives internationales d'Ethnographie* », à Leyde.
*Serrurier (Dr L.), directeur du Musée national d'ethnographie, membre du Conseil de la 7e session, à Leyde.
ten Kate (Dr H.-F.-C.), explorateur.
*Wunderly (P.-C.-E.), délégué du Comité Néerlandais pour l'Exposition universelle de 1889, à Paris.

Colonies hollandaises

Voir *Ile St-Martin*

Pérou.

Araoz (Bartolomé), ingénieur, à El Cuzco.
*Ber (Théodore), professeur, à Lima.
Lassus (J.-Emilio), consul, à Saint-Nazaire.

Macedo (José-Mariano), docteur en médecine, à Lima.
Ornellas (baron d'), docteur en médecine, à Paris.
Poncignon (Edouard), agent vice-consul de France, à Arequipa.
Villar (Dr Leonardo), à Lima.

Porto-Rico.

Betances (R.-E.), docteur-médecin, à Paris.

Portugal.

Sociedade de Geographia, Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel, à Lisbonne.
Allen (Eduardo-Augusto), directeur de la Bibliothèque publique, conservateur du Musée municipal, à Oporto.
Borges de Figueiredo (A.-C.), directeur de la « Revista Archeologica », à Lisbonne.
Ferraz de Macedo (Dr Franscisco), à Lisbonne.
Nery Delgado (Joaquim-Filippe), colonel du génie, directeur de la commission des travaux géologiques, à Lisbonne.
Silva Amado (Chevalier J.-J. da), membre associé de l'Institut de France, professeur d'archéologie, membre de l'Institut portugais, fondateur de la Société royale et du Musée d'archéologie, architecte et membre de la maison du roi, pair du royaume, à Lisbonne.

Roumanie.

Kalindero (N.), professeur, membre de l'Académie Roumaine, à Bucarest.

Russie.

Société impériale russe d'archéologie, à Moscou.
Gortschacov (prince Michel), vice-président à la 4e session, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Espagne, à Madrid.

Poutiatine (prince Paul Arsienevitch), maréchal de noblesse du district de Vichny-Volotchok, membre de l'Institut archéologique et des Sociétés impériales russes de géographie et d'archéologie, de St-Pétersbourg, d'archéologie, de Moscou, et de la Commission des Archives de Rjazan, à St-Pétersbourg.

Saint-Martin (île).

Romondt (Diedrich Charles van), à Philipsbourg.

Salvador.

Balette (Jules), ancien vice-consul de Belgique à San Salvador, à Paris.

*Diaz (Napoléon), docteur-médecin, à Cojutepeque.

Ezeta (général Carlos), président de la République, à San Salvador.

*German (Juan), docteur-médecin, à Paris.

Imendia (Carlos-A.) professeur, directeur du Lycée San Agustin, à Sonsonate.

Letona (Marcos-A.), ingénieur, à Louvain.

Parada (Dr Baltasar), à Usulutan.

*Pector (Eugène), consul général plénipotentiaire en France, président de la Chambre du commerce d'exportation, membre de la Chambre de commerce de Paris, membre des Conseils supérieurs des Colonies et des Postes et Télégraphes, de France, à Paris.

Schönlank (William), consul général, trésorier de la 7e session, à Berlin.

Sieber (Franz), chancelier du consulat général, à Berlin.

Ulloa (Cruz), docteur en droit, ancien président du tribunal supérieur de justice, ancien ministre des affaires étrangères, membre honoraire des Sociétés de géographie de Mexico et Buenos-Aires, à Santa Tecla,

Ulloa-Morazan (Esteban), à Santa Tecla.

Suède.

Dahlgren (Erick-W.), secrétaire général de la « Svenska Sällskapet för Antropologi och Geografi », à Stockholm.

Lundberg (Dr N,), médecin-major, à Karlstad.

Martin (F.-R.) attaché au Musée ethnographique, membre de l'Académie des sciences suédoise, à Stockholm.

Suisse.

Saussure (Dr Henri de), délégué officiel et vice-président à la 4e session, professeur, ancien président de la Société de géographie et de la Société d'histoire naturelle, à Genève.

* Stoll (Otto) docteur en médecine, professeur agrégé de l'Université, à Zurich.

Tonkin.

* Gariod-Gaffarel (Charles), avocat, chancelier de résidence, à Hanoï.

Trinité.

Devenish (Syl.), délégué, correspondant de l'Institution ethnographique de Paris, à Port-of Spain.

Léotaud (Charles), vice-consul de France, à Port-of Spain.

Uruguay.

Arechavaleta (José), professeur de botanique à l'Université, à Montevideo.

Berg (Dr Carlos), directeur du Musée d'histoire naturelle, à Montevideo.

* Forteza (Dr Lindoro), envoyé extraordinaire et ministre plénipotiaire à Paris, à Montevideo.

Vénézuèla.

Calcaño (Julio), secrétaire perpétuel de la « Academia Venezolana », membre correspondant de la « Real Academia Española » et de l'Académie française de Montréal, à Carácas.

Ernst (Dr A.), directeur du Musée national et professeur d'histoire naturelle à l'Université, à Carácas.

Hartmann (G.), directeur du Bureau des échanges, à Carácas.

Level de Goda, général, président du Sénat, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France, à Carácas.

Marcano (Dr G.), ancien aide de clinique à la Faculté de médecine, ancien interne des hôpitaux, membre des Sociétés anatomique, clinique et anthropologique de Paris, à Paris.

Pulido (Lucio), ancien ministre, membre du conseil fédéral, à Paris.

Ripert-Monclar (marquis J.-A.-A.-F. de), ancien consul général de France à Cuba, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France, membre du Conseil à la 2e session, à Carácas.

France.

Académie nationale, H. Jadart, secrétaire général, à Reims.

Chambre de commerce, J. Cousté, président, à Paris.

Musée Guimet, de Milloué, conservateur du Musée et directeur des Annales, à Paris.

Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (Châlons-sur-Marne), A Redouin, président.

Société géologique de Normandie (Le Hâvre), Prudhomme, trésorier.

* Adam (Lucien), organisateur de la 1re session, président de Chambre à la Cour, membre de l'Académie de Stanislas à Nancy, vice-président aux 2e, 3e et 5e sessions, à Rennes.

* Aubin (A.), ancien professeur de l'Université, à Paris.

* Aubry (Charles), agent de la Société de Géographie, à Paris.

* Bassano (marquis de), à Paris.

Basset (René), professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger, à l'Agha.

* Baye (baron Joseph de), membre du Conseil aux 5e et 6e sessions, membre de la Société des Antiquaires de France, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Paris.

* Beauvois (Eugène), membre du Conseil, aux 2e et 3e sessions, vice-président aux 4e, 5e et 6e sessions, à Corberon.

Bizemont (comte Henri de), de la Société de Géographie, à Paris.

Blanchard (Marcel), ingénieur-agronome, à Grignon.

* Boban-Duvergé (Eugène), antiquaire, membre du Conseil à la 1re session, à Paris.

* Bonaparte (prince Roland), à Paris.

Boucard (Adolphe), naturaliste, à Londres.

Bouret (Charles), éditeur, à Paris.

Bouret (Georges), éditeur, à Paris.

* Certes (Adrien), inspecteur général des finances, à Paris.

Chadenat (Ch.), libraire, à Paris.

* Charencey (comte Honoré de), ancien président la Société philologique de Paris, à St-Maurice-les-Charencey.

* Charnay (Désiré), explorateur, vice-président à la 6e session, à Paris.

Chatellier (P. du), à Pont-l'Abbé.

* Chauviteau (Dr Ferd.), à Paris.

* Collignon (Dr R.), médecin-major au 25e régiment d'infanterie de ligne, à Cherbourg.

Colvis, docteur-médecin, à Paris.

* Comettant (Oscar), critique musical, compositeur de musique, directeur de l'Institut musical, à Paris,.

* Cordier (Henri), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes et à l'École libre des sciences politiques, à Paris.

* Crépy (Paul), président de la Société de Géographie, à Lille.

Croizier (marquis de), président de la Société Académique Indo-Chinoise de France, et membre de la Société Américaine de France, membre du Conseil à la 2e session, ancien consul, à Neuilly-sur-Seine.

Curcier de Julvécourt, officier d'infanterie, à Paris.

*Daly (César), président de la Société Américaine de France, architecte du Gouvernement, à Wissous.

*Daly (Marcel), ingénieur civil (E. C. P.), licencié en droit, sous-directeur de la « *Semaine des constructeurs* » et de la « *Revue générale de l'Architecture et des Travaux Publics* », à Paris.

Deglatigny (Louis), à Rouen.

*Delisle, préparateur au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

Déclat, docteur-médecin, à Paris.

*Denikèr (J.), bibliothécaire au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

Denis (Ferdinand), conservateur-administrateur de la Bibliothèque Ste-Geneviève, à Paris.

Douay (Léon), à Nice.

Duchateau (Julien), ancien secrétaire-trésorier de l'Athénée oriental et américain, membre du Conseil de la 1re session, membre de la Société américaine de France, à Paris.

Dufossé (E.), libraire, à Paris.

Faliès (L.), à Montpellier.

*Fournié (Victor), inspecteur général des ponts-et-chaussées, à Paris.

*Gaffarel (Paul), membre du conseil à la 4e session, délégué officiel du Gouvernement français et vice-président à la 7e session, professeur à la Faculté des Lettres, à Dijon.

*Gaffré (Jules), délégué de l'Union latine franco-américaine, à Paris.

*Gaffré (Alex. Henri), membre de l'Union latine franco-américaine, à Paris.

Garrigou (Félix), docteur-médecin, à Toulouse.

Gauthier-Villars, éditeur, à Paris.

*Génin (Auguste), hommes de lettres, à Paris.

*Goldstein (Edouard), professeur, à Paris.

Goupil (E.-Eugène), voyageur au Mexique, industriel, à Paris.

*Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, juge au tribunal civil, membre de la Société de linguistique de Paris et de la « Royal Asiatic and Philological Soc. » de Londres, à Rennes.

Guibert (P.-L), à Nantes.

*Hamy (Dr Ern. T.), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, chargé du cours d'Anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, membre du conseil à la 7e session, à Paris.

Hauterive (vicomte d'), à Londres.

*Heredia, (Severanio de), ancien ministre, président de l'Union latine franco-américaine, homme de lettres, à Paris.

Hervey-Saint-Denys (marquis d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.

Hervieu (Edouard), à Paris.

Hervieu (Paul), homme de lettres, à Paris.

Hovelacque (Abel), député, membre de la Société d'Anthropologie, directeur de la *Revue de linguistique*, à Paris.

Jacottet (Ernest), secrétaire de la rédaction du « *Tour du monde* », membre de la Société de géographie de Neuchâtel, à Paris.

Jardin (Jules-Henri), président de la Société de l'Enseignement par l'aspect, au Hâvre.

*Jourdan (A.-G.), membre de la Société astronomique de France, et de l'Association française pour l'avancement des sciences, à Paris.

*Jourdanet (Dr-D.), médecin, voyageur au Mexique, à Paris.

*Jousset (Dr), à Paris.

*Juglar (Madame J), membre des Sociétés d'Anthropologie, de Géographie, etc., à Paris.

Kérallain (René de), à Quimper.

*Krafft (Hugues), explorateur, à Paris.

*Lamy (Ernest), membre des Sociétés d'Anthropologie, de Géographie, etc., à Paris.

*Laverrière (Jules), à Paris.

Le Brun (A.), ministre plénipotentiaire, administrateur de l'Union latine franco-américaine, à Auteuil.

* Lecocq (Mlle Marie), professeur, à Paris.

* Legrand (Dr A.), ancien président de la Société américaine de France, à Neuilly-sur-Seine.

Lennier (Gustave), directeur du Muséum, au Hâvre.

Leprou (Albert), correspondant du journal « *Le Gaulois* » de los Angeles (Californie), à Paris.

Lequeux (Jacques), architecte, à Paris.

Leroux (Ernest), libraire-éditeur, à Paris.

* Letourneau (Dr), secrétaire général de la Société d'Anthropologie, à Paris.

* Levasseur (Emile), membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des arts et métiers, à Paris.

Leviez (Ernest), directeur de la Compagnie d'assurances contre l'incendie l' « *Urbaine* », à Paris.

Loubat (Joseph-Florimond), à Paris.

* Marcel (Gabriel), bibliothécaire à la section cartographique de la Bibliothèque nationale, au Vésinet.

* Margerie (Emmanuel de), à Paris.

* Margry (Pierre), à Paris.

* Marsy (comte de), directeur de la Société française d'Archéologie, membre du Conseil aux 2e et 6e sessions, à Compiègne.

Maspéro (Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.

* Maunoir (Charles), secrétaire général de la Société de Géographie, à Paris.

Maury (Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, à Paris.

Monnier (Marcel), explorateur, à Paris.

* Montessus de Ballore (de), capitaine d'artillerie, inspecteur des études à l'Ecole Polytechnique, à Paris.

Moré (Louis), négociant, à Paris.

Moutard-Martin (Dr E.), président de l'Académie de médecine, médecin honoraire des hôpitaux, à Paris.

* Nadaillac (Marquis de), correspondant de l'Institut de France, associé étranger de l'Académie royale de Belgique, correspondant des Académies royales des Sciences de Madrid et de Turin, à Paris.

Nicole (Paul), au Havre.

* Oppert (Jules), professeur au Collège de France, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.

* Papillon (Dr), professeur de clinique en retraite, à Paris.

* Parmentier (Général), à Paris.

Pelletier (Lucien), à Paris.

Petit (abbé J.-A.), à Romescamps.

* Petitot (abbé Emile-F.-S), membre du conseil de la 1re session, ancien missionnaire et explorateur arctique, curé, à Mareuil-lès-Meaux.

* Pihan (Eugène), sous-chef de travaux à l'Imprimerie nationale, à Paris.

* Pilet (Raymond), docteur en droit, membre de la Société américaine de France, chancelier du Consulat de France, à Mannheim.

* Pinart (Alphonse L), explorateur, à Paris.

Pipart (Abbé Jules), aumônier, membre du conseil de la 1re session, à Loches.

* Ploix (Charles), ingénieur hydrographe de la marine, membre correspondant de l' « Academia nacional de la historia de Caracas », à Paris.

Prince (Amédée), vice-président de la Chambre syndicale des négociants commissionnaires, à Paris.

* Quatrefages de Bréau (Armand de), membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, président de la Société de Géographie, membre de la « Royal Soc. » de Londres et de la « Société impériale des Naturalistes » de Moscou, à Paris.

* Raoul (Dr T.), membre du Conseil supérieur de santé des colonies et protectorats, à Paris.

* Raynaud (Georges), publiciste, secrétaire général de la Société américaine de France, archiviste de la Société d'ethnographie, à Paris.

* Reclus (Elisée), géographe, à Paris.

* Rialle (J. Girard de), Ministre plénipotentiaire et chef de la division des Archives, Ministère des Affaires étrangères, à Paris.

* Richard (Emile), président du Conseil municipal, à Paris.

* Rosny (Léon de), professeur à l'Ecole des Langues orientales, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes-Etudes, vice-président à la 1re session, membre du conseil à la 3e, à Paris.

* Rougedemontant (Dr), membre de la Société d'Ethnographie, à Paris.

* Sallé (Auguste), voyageur naturaliste, à Paris.

Semallé (René de), membre du conseil de la 1re session, membre des Sociétés d'Anthropologie et de Géographie, à Versailles.

Siméon (Rémi), vice-président de la Société américaine de France, chef de bureau honoraire au ministère de l'instruction publique, à Paris.

* Soller, explorateur, à Paris.

* Topinard, (Dr Paul), anthropologiste, à Paris.

Torlet (L.), architecte, à Paris.

Varat (Charles), explorateur, à Paris.

* Verneau (Dr R), explorateur, préparateur au Laboratoire d'anthropologie du Muséum d'Histoire naturelle, à Paris.

Vinson (Julien), professeur à l'Ecole nationale des Langues Orientales vivantes, secrétaire à la 5e session, à Paris.

Colonies françaises

Voir *Guadeloupe*, *Guyane* et *Tonkin*.

MEMBRES ADHÉRENTS DE LA PRESSE

Allemagne

Das Ausland, M. Karl von den Steinen, à Marbourg.
Die Kölnische Zeitung, M. P. Müllendorff, à Bruxelles,

Amérique du Nord

The Sun, M. S. B. Evans, à Ottumwa.
Le Gaulois, MM. Ch. Raskins, à Los Angeles (Cal.), et A. Leprou, à Paris.

Belgique

L'Economiste belge, M. Liévin Coppin, à Bruxelles.

Brésil

La Gazeta de Noticias, M. Domicio da Gama, à Paris.
Jornal do Commercio, M. J. de Santa-Anna Néry, à Paris.

Canada

The Educational Review, M. A. H. Mackay, à Halifax.

Costa-Rica

El Eco Catolico, M. J. M. Sanchez G., à S. José de Costa Rica.

Cuba

La Cronica médico-quirurgica, M. le Dr E. Morado, à la Havane.

Espagne

Le Revista Contemporanea, M. R. Alvarez Sereix, à Madrid.

Italie

Cosmos, M. G. Cora, à Turin.

Pays-Bas

Les Archives internationales d'Ethnographie, M. J. D. E. Schmeltz, à Leyde.

France

Syndicat de la presse étrangère, M. J. de Santa-Anna Néry, président, à Paris.
La Géographie, Mlle R. Lyon, à Paris.
Le Pays, M. G. Raynaud, à Paris.
La Revue Diplomatique, M. A. Meulemans, directeur, à Paris.
La Revue générale de l'architecture et des travaux publics, M. Daly, à Paris.
Le Tour du Monde, M. E. Jacottet, à Paris.

Vénézuéla

La Opinion Nacional, M. de Mestre y Amábile.

MEMBRES DE LA PRESSE DÉLÉGUÉS SPÉCIALEMENT PAR LEURS JOURNAUX

Argentine

La Nacion, M. Ernesto Garcia Ladevese, à Buenos Aires.

Autriche-Hongrie

Pester Llyod, M. Pataki, à Pesth.

Espagne

El Globo, de Madrid, M. Manuel Arzubialde.
La Iberia, de Madrid, M. R. Polles.
El Liberal, de Madrid, M. Ernesto Garcia Ladevese.
Las Ocurrencias, de Madrid, M. R. Huertas.
El Pais, de Madrid, M. J. Prieto.

Pays-Bas

Algemeen Handelsblad d'Amsterdam, M. de Meester.
Nieuwe Rotterdamske Courant, de Rotterdam, M. Obreen.

Vénézuèla

El Pueblo, de Carácas, M. Angel Soler.

France

Le Brésil, M. J. de Santa-Anna Néry, directeur, à Paris.
Le Magasin Pittoresque, M. Dumont, à Paris.

Le Matin, M Eugène Emler, à Paris.

Le Mémorial Diplomatique, M. Ernest Lapérouse, directeur, à Paris.

Le Nouveau Monde, M. E. Pariente, rédacteur en chef, à Paris.

La Semaine des Constructeurs, M. M. Daly, à Paris.

Le Siècle, M. Ch. Legrand, à Paris.

Le Soleil, M. F^d Fos, à Paris.

La Souveraineté, M. G. Raynaud, à Paris.

Le Temps, MM. Dumont et Perreau, à Paris.

L'Univers illustré, M. P. Destez, à Paris.

ORDRE DU JOUR DES SÉANCES

Excursions. — Réceptions. — Discours. — Délibérations du Conseil.

LUNDI 13 OCTOBRE

Une réunion intime préparatoire, tenue dans la soirée au Cercle St-Simon, hôtel des Sociétés savantes, a permis aux membres arrivés de toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique de faire ou de relier connaissance les uns avec les autres avant l'ouverture officielle de la session. Ce même local a été mis, durant toute la durée de la session, à la disposition des membres du Congrès désirant se rencontrer en dehors des heures des réunions officielles.

OUVERTURE DE LA SESSION

MARDI 14 OCTOBRE

PRÉSIDENCE DE M. A. DE QUATREFAGES, PRÉSIDENT DE LA SESSION.

La séance officielle d'inauguration s'est ouverte à 2 heures dans la grande salle de la Société de géographie de Paris. La

salle était ornée de trophées de drapeaux des nations représentées au Congrès. Le trophée principal au-dessus de la tribune était composé de drapeaux des pays où ont eu lieu les sessions précédentes du Congrès. Au bureau prennent place MM. le Dr D. Jourdanet, président d'honneur, A. de Quatrefages, président du comité d'organisation, le conseiller intime R. Schöne, de Berlin, vice-président d'honneur de la 7e session, E. Richard, président du Conseil municipal de Paris, Dr G. Hellmann, secrétaire général de la 7e session, Dr E. T. Hamy et le marquis de Nadaillac, tous deux vice-présidents du comité d'organisation, D. Pector, secrétaire général du même comité, le Prince Roland Bonaparte, etc.

M. de Quatrefages, après avoir déclaré la séance ouverte, prononce le discours suivant :

Messieurs,

Grâce à l'honneur fort inattendu que l'on m'a fait en m'appelant à ce fauteuil, j'ai tout d'abord à remplir un devoir bien doux, celui de saluer les savants étrangers et français qui ont répondu à l'appel de notre Comité. Je le ferai en peu de paroles. Mais, au nom de tous mes collègues, je puis affirmer qu'elles partent du cœur. — Soyez les bienvenus, messieurs !

Malheureusement, ce même honneur m'impose une tâche tout autrement difficile. L'usage veut que, en ouvrant une session de Congrès, le Président adresse à ses collègues tout au moins une allocution relative aux questions qui vont les occuper ; et que dirai-je, au sujet de l'Amérique, à des hommes de savoir, qui font de ce grand continent l'objet de leurs préoccupations habituelles ? Je ne mérite pas comme vous le titre d'américaniste. Appelé par les exigences de mon enseignement à faire l'histoire de toutes les populations humaines, je ne pouvais aborder d'une manière spéciale une étude plus que suffisante pour absorber une vie entière. J'ai donc beaucoup à apprendre de vous ; et je vous remercie d'avance pour tout ce que vous m'enseignerez.

Toutefois, à peine est-il besoin de le dire, le point de vue

d'ensemble, auquel j'ai dû me placer à peu près toujours, ne pouvait que ramener souvent ma pensée vers ce nouveau monde, dont la découverte a ouvert tant d'horizons inattendus à presque toutes les branches du savoir humain. Or, en tête des problèmes qu'il pose à l'anthropologiste, celui de l'origine de ses habitants se présente en première ligne. Les indigènes américains sont-ils, à un degré quelconque, les parents des populations de l'autre continent ? Ou bien, apparus sur les terres où nous les avons trouvés, n'ont-ils avec ces populations aucun rapport ethnologique ?

Vous savez que ces deux opinions ont été soutenues et ont encore leurs partisans. J'ai fait connaître depuis longtemps la solution à laquelle je me suis arrêté. A mes yeux, l'Amérique a été peuplée originairement et de tout temps par des immigrations venues de l'ancien monde. Au risque de me répéter, je voudrais résumer brièvement les motifs de ma conviction.

I.

Permettez-moi d'abord de rappeler les deux règles que j'ai suivies constamment dans l'étude des questions, parfois si ardemment controversées, que soulève l'histoire de l'homme,

La première est d'écarter *absolument* toute considération empruntée, soit au dogme, soit à la philosophie ; et d'en appeler *uniquement* à la science, c'est-à-dire à l'*expérience* et à l'*observation.*

La seconde est de ne jamais isoler l'homme des autres êtres organisés ; et d'accepter qu'il est soumis, pour tout ce qui n'est pas exclusivement humain, à toutes les lois générales qui régissent également les animaux et les plantes. De là il résulte que l'on ne saurait regarder comme vraie une doctrine, une opinion quelconque, qui fait ou qui tend à faire de l'homme une exception parmi les autres êtres organisés.

II.

Faisons l'application de ces principes à la question qui nous occupe, mais élargissons-la ; car elle n'est qu'un cas spécial d'un problème plus général que l'on peut formuler en ces termes. L'homme est aujourd'hui partout : s'est-il montré partout à l'origine ? Sans avoir été absolument cosmopolite à ses débuts, a-t-il pris naissance sur un nombre indéterminé de points ? Ou bien, né sur un point unique et circonscrit, a-t-il envahi progressivement la terre entière par voie de migrations ?

Au premier abord, on pourrait croire que la réponse à ces questions doit être fort différente selon que l'on admet l'existence d'une seule ou de plusieurs espèces humaines. Ce serait là une erreur. Nous allons voir que, sur ce point du moins, les polygénistes doivent donner la main aux monogénistes, sous peine de se trouver en contradiction avec les faits.

Plaçons-nous d'abord au point de vue monogéniste.

III.

La physiologie, qui conduit à reconnaître l'unité de l'espèce humaine, ne nous apprend rien de relatif à ses premières origines géographiques. Il en est autrement de la science qui s'occupe de la distribution des animaux et des végétaux à la surface du globe. La géographie des êtres organisés a, elle aussi, ses *faits généraux* que nous appelons des *lois*. Ce sont ces *faits*, ces *lois* qu'il faut connaître et interroger pour résoudre le problème du mode de peuplement du globe.

Eh bien, le premier résultat de cette étude est de montrer que le véritable cosmopolitisme, tel qu'on le constate chez l'homme, n'existe nulle part, soit dans le règne animal, soit dans le règne végétal. A l'appui de cette affirmation, je me borne à vous citer quelques témoignages.

Voici d'abord ce que nous dit de Candolle au sujet des végétaux : « Aucune plante phanérogame ne s'étend sur la totalité de la surface terrestre. Il n'en existe guère que dix-huit dont l'aire atteigne la moitié des terres ; aucun arbuste ne figure parmi ces plantes d'une extension si considérable. » Cette dernière remarque touche à un ordre de considérations sur lesquelles j'insisterai plus loin.

Dans mes leçons sur cette matière, j'ai cité de même textuellement les dires des savants les plus autorisés au sujet des principaux groupes d'animaux d'eau douce et d'eau salée ; j'ai passé en revue les faunes aériennes à partir des insectes ; j'ai insisté quelque peu sur les poissons et les reptiles. Je vous épargne cette énumération et ne dirai un mot que de l'oiseau dont l'aire d'habitat est la plus étendue. Le faucon pèlerin occupe la totalité des régions tempérées et chaudes de l'ancien et du nouveau monde ; il n'atteint ni les régions boréales, ni la Polynésie.

Mais, par son corps, l'homme est anatomiquement et physiologiquement un mammifère ; rien de plus et rien de moins. Cette classe nous intéresse donc bien plus que les précédentes et elle nous apporte des enseignements plus précis. J'entrerai donc ici dans quelques détails, en prenant pour guide le grand ouvrage d'Andrew Murray, devenu classique dès son apparition.

En raison de leur force, de leur énorme puissance de locomotion et grâce à la continuité des mers qu'ils habitent, les Cétacés sembleraient pouvoir jouir d'un véritable cosmopolitisme. Il n'en est rien. Chaque espèce est cantonnée dans une aire plus ou moins étendue, au delà de laquelle quelques individus font parfois des excursions, sauf à rentrer bientôt dans leurs limites ; deux exceptions ont été signalées à cette règle générale. Un Rorqual à grandes mains et un Balœnoptère boréal, originaires de nos mers tempérées et froides, auraient été trouvés, le premier au Cap, le second à Java. A en juger par ce que disent Van Beneden et Gervais, les deux plus grandes autorités en cétologie, ces faits seraient au moins douteux. Acceptons-les

néanmoins comme vrais ; toujours est-il que ni l'une ni l'autre espèce n'a jamais été rencontrée dans les mers qui baignent l'Amérique et la Polynésie.

Au-dessus des Cétacés, on ne trouve plus rien qui ressemble à un cosmopolitisme, même fort restreint. Ici encore, je puis vous épargner les détails. Vous savez comme moi que les espèces de Marsupiaux, d'Édentés, de Pachydermes, ont leurs patries respectives nettement délimitées ; et que, si le cheval et le porc sont aujourd'hui en Amérique, c'est qu'ils y ont été importés par les Européens.

Un fort petit nombre de Ruminants habitent également le nord des deux continents. On est généralement d'accord pour regarder le renne et le caribou comme de simples races d'une même espèce. Brandt, tout en faisant quelques réserves, en a dit autant du bison et de l'aurochs, de l'argali et du bighorn. Mais, aucune de ces espèces ne se trouve dans les régions chaudes de ces deux parties du monde, pas plus que dans l'Océanie entière.

L'ordre des Carnassiers présente peut-être quelques faits analogues aux précédents. Mais, arrivé aux Cheiroptères et aux Quadrumanes, on ne trouve pas une seule espèce commune aux deux continents, pas plus qu'au reste du monde.

IV.

Ainsi, de tous les êtres organisés, plantes ou animaux, pas un n'est cosmopolite à la manière de l'homme. Or il est évident que l'aire d'habitat actuelle d'une espèce animale ou végétale quelconque comprend le centre d'apparition de cette espèce. En vertu de la loi d'expansion, celui-ci doit même être moins étendu que celle-là. Aucune plante, aucun animal n'a donc pris naissance dans toute les régions du globe.

Admettre que l'homme s'est montré dès le début partout où nous le voyons aujourd'hui serait faire de lui une exception

unique. Cette hypothèse ne peut donc être acceptée ; et tout monogéniste doit repousser comme fausse la conception du cosmopolitisme initial de l'espèce humaine.

V.

La même conclusion s'impose aux polygénistes, à moins qu'ils ne refusent d'appliquer à l'homme les lois de la géographie botanique et zoologique qui régissent tous les autres êtres.

En effet, pour tant qu'ils aient multiplié leurs espèces humaines, qu'ils en aient admis deux avec Virey, quinze avec Bory de Saint-Vincent, ou un nombre indéterminé, mais très considérable, avec Gliddon, ils les ont toujours réunies dans un seul genre ; et ils ne pouvaient faire autrement. Or, pas plus qu'une *espèce humaine*, un *genre humain* ne peut être cosmopolite.

En parlant des végétaux, de Candolle a dit : « Les mêmes causes ont pesé sur les genres et sur les espèces ; » et cela est vrai des animaux comme des plantes.

Tenons-nous-en aux Mammifères.

Parmi les Cétacés, Murray regarde les genres *Rorqual* et *Dauphin* comme étant représentés dans toutes les mers. Van Beneden et Gervais ont contesté ce fait. — Admettons-le néanmoins ; il n'infirmera en rien nos conclusions.

Au-dessus des Cétacés, il ne peut plus être question de cosmopolitisme générique. — Chez les Ruminants, les genres Cerf, Bœuf, etc., chez les Carnassiers, les genres Chat, Ours, etc., ont des représentants dans les deux mondes, mais aucun en Australie ou en Polynésie.

En outre, à mesure que l'on examine des groupes de plus en plus élevés, on voit diminuer le nombre de ces genres à aire très vaste. Enfin, on ne connaît pas un seul genre de Singe commun à l'ancien et au nouveau continent ; et le type lui-même manque à la plus grande partie des deux mondes et de l'Océanie.

VI.

Ainsi, qu'il s'agisse des espèces ou des genres, l'aire d'habitat se restreint d'autant plus que les animaux sont placés plus haut dans l'échelle zoologique. Il en est de même pour les végétaux. Voici ce qu'en dit de Candolle : « L'aire moyenne des espèces est d'autant plus petite que la classe à laquelle elles appartiennent a une organisation plus complète, plus développée, autrement dit, plus parfaite. »

Le *cantonnement progressif*, en rapport avec le perfectionnement croissant des organismes, est donc un fait général, une *loi*, qui s'applique à tous les êtres organisés et dont la physiologie rend d'ailleurs facilement compte. Or, cette loi est en désaccord absolu avec l'hypothèse qu'il puisse exister un *genre humain*, comprenant plusieurs espèces distinctes, lesquelles auraient apparu partout où nous voyons des hommes. C'est ce qu'il est aisé de comprendre.

En invoquant l'autorité de Murray et l'universalité d'habitat qu'il attribue aux genres Rorqual et Dauphin, les polygénistes pourraient être tentés de dire : «Le non-cosmopolitisme présente déjà deux exceptions : pourquoi n'y en aurait-il pas une troisième ? Deux genres de Cétacés sont naturellement représentés dans toutes les mers ; pourquoi le genre humain ne l'aurait-il pas été d'emblée sur toutes les terres ? »

Ce raisonnement pécherait par la base. Les Rorquals et les Dauphins appartiennent au dernier ordre des Mammifères. Les hommes, à tenir compte seulement du corps, ne peuvent être placés que dans le premier. A moins de constituer une exception unique, c'est aux lois du groupe supérieur qu'ils ont dû obéir. Par conséquent, ils n'ont pu échapper à celle du cantonnement progressif. Il suit de là qu'un *genre humain*, comme le comprennent les polygénistes, aurait dû occuper à l'origine une aire tout au plus aussi étendue que celle qui est dévolue à quelque genre des Singes.

Mais, parmi les Singes eux-mêmes, tous les naturalistes reconnaissent une hiérarchie ; tous placent en tête de l'ordre la famille des Anthropomorphes. C'est donc aux groupes secondaires de cette famille que les polygénistes doivent demander des renseignements sur l'étendue possible de l'aire primitivement accordée à leur genre humain ; et vous savez combien est peu considérable celle des genres Gibbon, Orang, Gorille et Chimpanzé.

VII.

Vous le voyez, à quelque point de vue que l'on se place, il faut, ou bien prétendre que l'homme seul échappe aux lois qui ont réglé la distribution géographique de tous les autres êtres organisés, ou bien admettre que les tribus primitives ont été cantonnées sur un espace fort restreint.

A en juger par l'état actuel des choses, en faisant les plus larges concessions, en négligeant la supériorité incontestable du type humain sur le type simien, tout ce que permet l'hypothèse polygéniste, c'est de regarder cette aire comme ayant été à peu près équivalente à celle qu'occupent les diverses espèces de Gibbons, qui vont, sur le continent de l'Assam à Malacca, dans les îles des Philippines à Java.

Naturellement, le monogénisme conduit à resserrer encore cette aire et à l'égaler tout au plus à celle du chimpanzé, qui s'étend à peu près du Zaïre au Nil Blanc.

Je suis le premier à reconnaître qu'il faudra peut-être élargir plus tard ces limites. Je regarde comme démontrée l'existence de l'homme tertiaire ; et c'est la distribution géographique des singes, ses contemporains, qui seule pourra fournir des renseignements plus précis sur l'extension première du centre d'apparition humaine. Or, la paléontologie nous a appris que l'espace jadis occupé par le type simien était sensiblement plus considérable que de nos jours. Peut-être en a-t-il été ainsi des Anthro-

pomorphes. Toutefois, jusqu'ici, aucun singe fossile ne se rattache à cette famille. Vous savez que, grâce à l'examen de pièces mieux conservées, le Dryopithèque, longtemps regardé comme lui appartenant, a été reconnu pour n'être qu'un singe inférieur.

Quoi qu'il en soit, les lois générales de la distribution géographique des êtres, et surtout celle du cantonnement progressif, permettent d'affirmer que l'homme n'a occupé primitivement qu'un point fort circonscrit du globe; et que, s'il est aujourd'hui partout, c'est qu'il a couvert la terre entière de ses tribus émigrantes.

VIII.

Je sais que cette idée du peuplement du globe par migrations effraye bien des esprits. Elle nous met en face d'un immense inconnu ; elle soulève un monde de questions, dont un trop grand nombre peut paraître inaccessible à nos recherches. Aussi m'a-t-on dit bien souvent : « Pourquoi se créer toutes ces difficultés? Il est bien plus naturel de s'en tenir aux mouvements de peuples attestés par l'histoire et d'accepter l'autochtonisme, surtout quand il s'agit des derniers sauvages. Comment les Hottentots et les Fuégiens auraient ils atteint leur patrie actuelle, en partant d'un point indéterminé, mais que vous placez dans le nord de l'Asie ? Ces voyages sont impossibles : ces peuples sont nés au cap de Bonne-Espérance et au cap Horn. »

A ces fins de non-recevoir, je répondrai d'abord par une anecdote dont vous comprendrez aisément la portée. C'est à Livingstone que je l'emprunte.

L'illustre voyageur raconte comment, dans sa jeunesse, il faisait avec ses frères de longues courses consacrées à des recherches d'histoire naturelle. — « Dans l'une de ces tournées d'exploration, dit-il, nous entrâmes dans une carrière de pierre à chaux, longtemps avant que l'étude de la géologie se fût vulga-

risée, comme elle l'a été depuis lors. Il est impossible d'exprimer avec qu'elle joie et quel étonnement je me mis à ramasser des coquilles que l'on trouve dans la roche carbonifère... Un carrier me regardait avec cet air de compassion que prend un homme bienveillant à la vue d'un insensé. — Comment ces coquilles sont-elles venues dans ces rochers, lui demandai-je ? — Quand Dieu a créé les roches, il a fait les coquilles et les y a placées, me répondit l'ouvrier. »

Livingstone ajoute : « Que de peines les géologues se seraient épargnées, en adoptant la philosophie ottomane de cet ouvrier !... » — A mon tour, je demanderai : « Où en serait la géologie, si les hommes de science avaient adopté cette philosophie ? »

Eh bien, je demande aux anthropologistes d'imiter les géologues ; je leur demande de rechercher comment et par où les peuples les plus éloignés ont irradié du centre d'apparition humain jusqu'aux extrémités du globe. Je ne crains pas de prédire à ceux qui se mettront sérieusement à l'étude des migrations de nombreuses et belles découvertes. Le passé permet ici de prévoir l'avenir.

IX.

Il y a quelques années, lorsqu'on me tenait le langage que je viens de rappeler, on ne manquait pas d'ajouter la Polynésie à la liste des régions que n'auraient pu atteindre, affirmait-on, des hommes dépourvus de nos industries perfectionnées. Vous savez quel démenti complet a été donné à ces dires En ajoutant ses recherches personnelles à celles de ses devanciers, Hale, le premier, a dressé la carte des migrations polynésiennes. Vingt ans après, grâce aux documents recueillis depuis l'apparition de ce travail fondamental, j'ai pu compléter l'œuvre du savant Américain. — Aujourd'hui, a dit notre regretté Gaussin, si compétent pour tout ce qui touche à l'Océanie, le peuplement de la

Polynésie, par des migrations parties de l'archipel indien, est aussi clairement démontré que l'invasion de l'Europe par les barbares du moyen-âge.

X.

Comme la Polynésie, l'Amérique a été peuplée par des colons venus du vieux monde. Il faut retrouver leur point de départ et suivre leurs traces. — Certes, le travail sera plus difficile et plus long sur le continent qu'en Océanie; surtout parce que, en Amérique, les migrations ont été bien plus nombreuses et remontent bien plus haut. — Les premiers pionniers indonésiens qui, partis de l'île Bouro, abordèrent aux archipels de Tonga et de Samoa, ont dû accomplir cette traversée vers la fin du ve siècle, c'est-à-dire à peu près à l'époque de la conversion de Clovis. Le peuplement de la Nouvelle-Zélande par les émigrants des îles Manaïa remonte, tout au plus, aux premières années du xve siècle.

Ainsi, le peuplement de la Polynésie entière s'est accompli pendant notre moyen âge. — En Amérique, les premières migrations datent des temps géologiques.

Deux savants, à qui l'on doit de précieuses découvertes, MM. Ameghino et Whitney, ont même reporté jusqu'aux époques tertiaires l'existence de l'homme américain. Mais, vous savez que cette opinion a été combattue par des hommes d'une valeur égale; et je crois avoir confirmé la manière de voir de ces derniers, par la comparaison des faunes fossiles des pampas du Brésil et des graviers californiens.

XI.

Ainsi, à en juger par le peu que nous savons, l'homme avait atteint la Lombardie et le Cantal, alors qu'il n'avait pas encore

pénétré en Amérique. Sans doute, il faut ici faire les réserves les plus formelles en faveur de l'avenir. Mais, si le fait se confirme, on l'expliquerait, ce me semble, aisément.

Tout me porte à penser que, avant l'époque quaternaire, l'Amérique et l'Asie étaient séparées comme de nos jours. S'il en eût été autrement, les espèces de mammifères communes au nord des deux continents seraient à coup sûr plus nombreuses. Les riverains de la mer de Behring, hommes et animaux terrestres, étaient ainsi arrêtés. Mais, quand le grand hiver géologique vint substituer rapidement la température polaire à la douceur d'un climat analogue à celui de notre Californie, les vieilles tribus tertiaires furent forcées d'émigrer en tous sens. Un certain nombre d'entre elles s'engagea sur le pont de glace jeté par le froid entre les deux rivages, et arriva en Amérique avec le renne, comme leurs sœurs occidentales sont arrivées en France avec le même animal.

A dater de ce moment, l'ère des immigrations s'est ouverte pour l'Amérique. Elle n'a pu se clore depuis cette époque. Chaque année, l'hiver reconstruit le pont qui unit le cap Oriental à celui du Prince-de-Galles ; chaque année, un chemin relativement facile pour des piétons aguerris va de l'un à l'autre continent ; et nous savons que les populations côtières des deux rives opposées en profitent pour entretenir des relations.

Eh bien, lorsque quelqu'un de ces grands mouvements, que nous savons avoir agité l'Asie, faisait sentir ses contre-coups jusque dans ces contrées lointaines, lorsque des révolutions politiques ou sociales les bouleversaient, n'est-il pas évident que les fugitifs ou les vaincus ont dû maintes fois prendre cette route, dont ils connaissaient l'existence ? Pour repousser l'idée des migrations par la mer glacée, il faut admettre que, depuis le commencement des temps quaternaires, toutes les régions correspondantes ont joui d'une paix perpétuelle ; et, vous le savez bien, une telle paix n'est pas de ce monde.

Cette mer n'a pu qu'être la principale route suivie par les immigrations américaines. Mais, plus au sud, la chaîne, formée par

les îles Aléoutiennes et l'Alaska, en ouvre une seconde à des tribus quelque peu navigatrices. Aussi, les Aléoutes occupent-ils, sur la carte ethnologique de Dall, toute l'extrémité de la presqu'île.

Telles sont les voies par lesquelles a dû s'opérer ce qu'on pourrait appeler le peuplement normal de l'Amérique. Mais, baigné en tous sens par deux grandes mers, ce continent ne pouvait que bénéficier des hasards de la navigation. On reconnaît de plus en plus qu'il en a bien été ainsi. Dès aujourd'hui, on peut dire que l'Europe et l'Afrique d'un côté, l'Asie et l'Océanie de l'autre, ont envoyé à l'Amérique un nombre de colons involontaires, plus considérable probablement qu'on ne pourrait encore le supposer.

XII.

En Amérique, comme en Europe, les immigrations ont été intermittentes et séparées parfois par des siècles. L'Amérique a été peuplée comme par un grand fleuve humain, ayant ses sources en Asie, traversant le continent entier du nord au sud, et recevant le long de son cours quelques faibles ruisseaux. Ce fleuve a ressemblé aux rivières torrentueuses dont nous avons des exemples en France même. D'ordinaire, et parfois pendant de longues années, leur lit est presque à sec. Vienne quelque grand orage, et une avalanche liquide descend des montagnes où elles prennent leur source, envahit et ravage la plaine, bouleversant les vieilles alluvions, brassant et mélangeant les matériaux anciens ou nouveaux, et poussant chaque fois plus loin les débris arrachés au passage. Tel a été le régime de notre fleuve ethnologique. En outre, il a souvent déversé ses flots à droite ou à gauche, et s'est frayé des dérivations nouvelles. Il a eu aussi ses remous. Mais la direction générale n'en a pas été altérée, et nous pouvons la reconnaître dès à présent.

Eh bien, une des plus belles tâches des américanistes sera de

remonter aux sources de ce fleuve ; de déterminer la succession de ses crues ; de préciser l'origine et la nature des éléments qu'elles ont entraînés ; de suivre ces éléments d'étapes en étapes, et de retrouver ainsi la route que chacun d'eux a suivie jusqu'à son point d'arrivée ; en d'autres termes, de faire l'histoire des migrations des divers peuples américains.

Certes — et je l'ai déjà dit — l'accomplissement de cette tâche sera tout autrement difficile en Amérique qu'en Polynésie. Ceux qui l'aborderont ne pourront recourir à rien qui rappelle les chants historiques et les généalogies dont se composaient les archives orales religieusement conservées dans toutes les îles du Pacifique. Mais la science moderne a des ressources dont on comprend de mieux en mieux la puissance. En réunissant les données fournies par l'étude des terrains et de leurs fossiles, par la crâniologie comparée, la linguistique et l'ethnographie, il est permis d'aborder cet ensemble de problèmes et d'en prévoir la solution.

Déjà de sérieux efforts ont été faits dans cette direction et n'ont pas été infructueux.

Dès à présent, on pourrait indiquer sur la carte un assez grand nombre d'itinéraires ; mais ces itinéraires sont jusqu'ici partiels et locaux. Ce ne sont guère que des tronçons, analogues à ceux qu'avaient signalés en Océanie les prédécesseurs de Hale.

Peut-être en sera-t-il encore longtemps ainsi. Pourtant, que les américanistes ne perdent pas courage. Chaque découverte nouvelle, pour si peu importante qu'elle puisse paraître au premier abord, les rapprochera du but à atteindre. D'année en année, ces tronçons, aujourd'hui isolés et épars, se souderont, se coordonneront ; et un jour on dressera la carte des migrations américaines, de l'Asie au Groenland et au cap Horn, comme on a dressé celle des migrations polynésiennes, de l'archipel Indien à l'île de Pâques, et de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich.

M. G. Hellmann, en sa qualité de représentant du Bureau de Berlin, transmet à la session présente les pouvoirs de la précédente.

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Après le discours si éloquent que vient de prononcer M. de Quatrefages, c'est pour moi une tâche difficile de vous adresser la parole dans une langue qui ne m'est pas familière. C'est pourquoi je sollicite l'indulgence de l'honorable assemblée.

La tradition et même les statuts de notre Congrès ont établi la bonne coutume qu'un représentant du Bureau de la dernière session remette le pouvoir au nouveau comité d'organisation à l'inauguration de la nouvelle session et exprime les meilleurs vœux pour le succès de celle-ci.

J'aurais bien vivement désiré qu'un membre plus digne que moi, le président ou un des vice-présidents, fût à ma place. Mais tous ces Messieurs : Reiss, Virchow, von Richthofen, Bastian, dont les noms vous sont bien connus, sont, à leur grand regret, retenus par des circonstances imprévues.

C'est donc à moi, secrétaire-général, qu'incombe la mission flatteuse de transmettre les pouvoirs du Congrès de Berlin à celui de Paris.

De la session de Berlin, à laquelle assistèrent aussi quelques illustres savants français, je ne vous dirai que deux mots, vu que les comptes-rendus ont paru il y a plusieurs mois et se trouvent entre les mains de tous les Américanistes.

J'ai l'honneur d'en présenter un exemplaire à M. le Président.

Un trait caractéristique de la session précédente, a été que pour la première fois les savants compétents de l'Amérique ont pris part à nos travaux. Pour n'en nommer que deux, je mentionnerai seulement M. le professeur Morse, digne représentant de la « Hemenway Southwestern Archaeological Expedition » et M. Netto, savant directeur du Musée de Rio-de-Janeiro. Eh bien,

Messieurs, je ne doute pas qu'à Paris où résident tant d'étrangers, nous aurons encore plus de savants américains parmi nous.

Quand nous délibérions à la dernière session pour savoir où se tiendrait le plus convenablement la prochaine, nous n'hésitâmes pas à voter à l'unanimité pour Paris. Nous désirions par là que le Congrès retournât dans sa patrie, car nous ne devons pas oublier, Messieurs, que le Congrès des Américanistes est dû à l'initiative française. Il naquit à Nancy en 1875.

Ici, à Paris, où se trouvent concentrés tant de musées, tant de riches collections, le Congrès organisé par un comité qui se compose d'autorités si illustres, le Congrès, dis-je, j'en suis sûr, ne manquera pas de succès et l'œuvre américaniste fera des progrès considérables.

M. H. Cordier, membre du Comité d'organisation, prononce l'éloge funèbre de M. Ferdinand Denis, administrateur honoraire de la Bibliothèque Ste-Geneviève, un des deux présidents d'honneur du Congrès, mort pendant la période d'organisation.

FERDINAND DENIS

1798-1890

Lorsque les membres du Comité d'organisation du VIIIe Congrès international des Américanistes constituèrent leur bureau, ils n'oublièrent point de placer à leur tête comme président d'honneur ce vétéran des études américaines avant que l'américanisme n'existât : Ferdinand Denis.

Né à Paris le 13 août 1798, Jean-Ferdinand Denis était dans sa 92e année ; sans espérer qu'il prit une part active à nos travaux, nous pouvions penser que la mort qui semblait l'oublier dans sa verte vieillesse lui permettrait de paraître aux côtés de notre vénéré président : M. de Quatrefages.

Ferdinand Denis est mort à Paris, le 1er août 1890.

Une voix plus autorisée que la mienne aurait pu retracer la carrière de ce voyageur et de ce savant modeste ; — on a pensé — et je remercie ceux qui ont eu cette pensée — que nul ne pourrait parler de Ferdinand Denis avec plus d'affection que moi.

Je fis la connaissance de Ferdinand Denis à mon retour de Chine, par l'intermédiaire d'un ami commun, également géographe distingué, dont le nom vous est familier à tous : Delamarche, qui était alors à la tête du Service des Cartes et Plans de la Marine. Et depuis lors, des recherches analogues, cette sympathie qu'il savait inspirer à ceux qui l'approchaient, établirent entre Ferdinand Denis et moi, des relations constantes que la mort seule pouvait interrompre.

La vie de Ferdinand Denis est celle d'un homme sage, et qui dit sage, dit simple. Il appartenait par son père, au Département des Affaires Etrangères et il embrassa de bonne heure la

face p. 18

Héliog Dujardin

FERDINAND DENIS

1798 - 1890

Ernest Leroux Édit

Eudes & Chassepot, Imp.

carrière diplomatique : ce fut en qualité d'attaché d'ambassade que Ferdinand Denis visita le Brésil. Mais il abandonna bientôt les chancelleries pour se livrer à des études de linguistique et d'érudition, et lorsque j'aurai dit qu'en 1838, il entra au ministère de l'instruction publique comme bibliothécaire et qu'il fut nommé trois ans plus tard conservateur de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève, dont il devint le chef en mars 1865, j'aurai raconté les faits principaux d'une vie qui se résume en entier dans la chronologie d'ouvrages s'échelonnant à intervalles très rapprochés pendant une période de près de trois quarts de siècle.

Ferdinand Denis fut l'historien de l'Amérique portugaise et espagnole ; il décrivit tour à tour la Guyane [1], à laquelle se rattache le nom de Malouet [2], Buenos-Ayres, le Paraguay, le Chili [3], et surtout le Brésil [4]. Les gouvernements de ces pays ont reconnu l'importance de ses travaux : Denis est mort Commandeur de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, Grand'Croix de l'Ordre Impérial de la Rose du Brésil et de l'Ordre du Christ de Portugal.

Le Brésil revient constamment sous la plume de Denis depuis

[1] *La Guyane, ou Histoire, mœurs, usages et costumes des habitans de cette partie de l'Amérique*, par M. Ferdinand Denis..., ouvrage orné de seize gravures, Paris, Nepveu, 1823, 2 vol. pet. in-12, pp. 183, 237.

[2] *Voyage dans les forêts de la Guyane française*, par P.-V. Malouet, ancien ministre de la marine. Nouvelle édition, publiée par M. Ferdinand Denis. Paris, Gustave Sandré, in-32, s. d., pp. 128.

Pierre-Victor Malouet, né à Riom, en 1740.

[3] *Résumé de l'histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata*, suivi du *Résumé de l'histoire du Chili*, avec des notes, par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1827, pet. in-12.

[4] *Le Brésil, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitans de ce royaume* ; par M. Hippolyte Taunay, Correspondant du Museum d'histoire naturelle de Paris, et M. Ferdinand Denis, membre de l'Athénée des sciences, lettres et arts de Paris. Ouvrage orné de nombreuses gravures d'après les dessins faits dans le pays par M. H. Taunay. Paris, Nepveu, 1822, 6 vol. pet. in-18.

Résumé de l'histoire du Brésil, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane*, par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1825, pet. in 12.

Brésil, par M. Ferdinand Denis. *Colombie et Guyane*, par M. C. Famin. Paris, Firmin Didot, 1837, in-8.

1822, sous forme de description ou d'histoire générale. Je ne vous parlerai ici ni de la description publiée en 1822, avec la collaboration de M. Hippolyte Taunay, ni du volume paru en 1837 dans la collection de l'*Univers pittoresque* ; je rappellerai seulement que les panoramas jouissant à Paris d'une grande vogue, ce fut Denis, aidé de Hippolyte Taunay, qui fut chargé de rédiger la notice [1] du panorama de Rio-Janeiro, exécuté par M. Ronmy d'après des dessins faits et envoyés par M. Félix Taunay, correspondant du Muséum d'histoire naturelle.

Tout le monde sait que Robert Barker, peintre d'Edimbourg, inventa les panoramas dont le premier spécimen fut exposé en 1788 dans la capitale de l'Ecosse. Le célèbre Robert Fulton les introduisit en France.

Je ne retiens que deux ouvrages importants à des titres divers : l'un est une simple brochure intitulée *Une Fête brésilienne* d'après un volume de la Bibliothèque de Rouen, l'autre une relation du voyage d'Yves d'Evreux.

Parmi les « plaisantz spectacles et magnifiques theatres dresses, et exhibes par les citoiens de Rouen », lors de l'entrée de Henri II et de Catherine de Médicis, dans la capitale de la Normandie, les mercredi et jeudi, premier et deux octobre 1550, cinquante Indiens de la race des Tupinambas donnèrent des scènes de leur pays [2].

On se souviendra qu'il n'y avait que cinquante ans que Pedro Alvarez Cabral arrivait à la côte brésilienne, le 24 avril 1500, et

[1] *Notice historique et explicative du panorama de Rio-Janeiro*, par M. Hippolyte Taunay..., et M. Ferdinand Denis. Paris, Nepveu, 1824, in-8.

Histoire géographique du Brésil, par M. Ferdinand Denis. Paris, 1833, pet. in-12, pp. 100.

Fait partie de la *Bibliothèque populaire*.

Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du *Résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, par Ferdinand Denis. Paris, Lecointe et Durey, 1826, pet. in-12, pp. XXV-625.

Atlas de la Littérature espagnole, dans la collection des *Atlas de Littérature* de Jarry de Mancy, Paris, 1831, in-fol. *Atlas de la littérature portugaise*. *Ibid.*

[2] *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*. (*Bulletin du Bibliophile*, Techener, 1849, pp. 332-402).

jetait l'ancre à Porto Seguro[1]. Le succès de ces Tupinambas fut assez considérable pour que l'habitude de représenter des fêtes indiennes se soit introduite dans le cérémonial de la cour de France. On conserve d'ailleurs encore aujourd'hui au Musée des antiquités de Rouen, une enseigne de l'île du Brésil, représentant des scènes indiennes, et provenant de la maison portant le n° 17 de la rue Malpalu, où furent logés au XVIe siècle ces hôtes exotiques.

Ce n'est point ici la place de parler de l'expédition de Nicolas Durand de Villegaignon en 1558, mais l'historique des efforts tentés sous Louis XIII pour assurer à la France un établissement sur la côte de l'Amérique du Sud, est essentiellement de notre domaine.

Lorsque le Portugal et ses possessions eurent passé temporairement aux mains des souverains espagnols, Anglais, Français, Hollandais, cherchèrent à s'emparer de quelques bribes du vaste empire colonial qui ne devait rentrer sous la domination de la Maison de Bragance qu'en 1640. Daniel de la Tousche, seigneur de la Ravardière, capitaine protestant, obtint par lettres patentes du Roi, datées de juillet 1605, la concession d'immenses territoires sur la côte du Brésil, et pour le seconder dans l'exploitation de son privilège, il s'associa avec l'amiral Razilly et Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, baron de Molle et de Grosbois.

On faisait volontiers marcher à cette époque la religion avec le commerce et pour aider à l'œuvre colonisatrice entreprise par la Ravardière, on résolut d'y adjoindre une mission de Capucins.

Pendant la première période du XVIIe siècle, les Capucins ont été les grands facteurs du développement de l'influence française en Amérique et en Asie, grâce à la protection que leur

[1] Un an auparavant Vincent Yañez Pinçon avait découvert le Brésil et en avait pris possession au nom de l'Espagne (1499).

accordait le Père Joseph, l'Eminence Grise. Rappelons en Asie les PP. Pacifique de Provins et Raphaël du Mans.

Il y avait à Paris, rue St-Honoré, un couvent de Capucins fondé en 1575 par Catherine de Médicis, qui n'avait pas tardé à jouir d'une très grande réputation, par suite de l'éclat de ses prédicateurs. Ce fut à ces Capucins que Marie de Médicis, sollicitée par l'amiral de Razilly, s'adressa et demanda quatre religieux pour la mission que voulait fonder à l'île de Maranhao, sur la côte du Brésil, l'association française. Le supérieur du couvent fit choix dans ce but des frères : Yves d'Evreux [1], nommé supérieur, Claude Foullon, dit Claude d'Abbeville, Arsène de Paris et Ambroise d'Amiens. Ce dernier devait mourir au Brésil.

Yves d'Evreux reçut en date du 12 août 1611 les lettres d'obédience lui ordonnant de rejoindre à Cancale le vaisseau amiral commandé par le lieutenant du Roi, Razilly. Cette première mission des Capucins dura fort peu de temps : Yves d'Evreux, miné par les fièvres paludéennes, fut obligé de rentrer en France au bout de deux ans. On sait que la seconde mission fut ruinée lors de l'attaque des Français par Jeronimo de Albuquerque. La Ravardière, assiégé à San Luiz, en remit le fort à Alexandre de Moura le 3 novembre 1615 et fut envoyé en captivité pendant trois ans au fort de Belem.

La relation de Claude d'Abbeville avait été publiée à Paris, dès 1614 [2] ; celle d'Yves d'Evreux, imprimée l'année suivante [3],

[1] Né vers 1577 ; entra au couvent de Rouen le 18 août 1595, puis vint à Paris au commencement du siècle.

[2] *Histoire* || *de la mission* || *des Pères Capvcins* || *en l'Isle de Maragnan et* || *terres circonuoisines* || *ov* || *est traicte des sin* || *gularitez admirables et des* || *meurs merueilleuses des Indiens* || *habitans de ce pais Auec les missiues* || *et advis qui ont este enuoyez de nouueau.* || Par || le R. P. Claude d'Abbeuille || Prédicateur Capucin || Praedicabitur Euangelium || Regni in vniuerso orbe. Mat. 24 || auec priuilège du Roy. || A Paris || De l'Imprimerie de François || Hvby, || ruë St-Iacques à la Bible d'Or, || et en sa boutique au Palais en la galle || rie des Prisonniers. 1614 || pet. in 8.

[3] *Svitte de* || *l'histoire* || *des choses plvs* || *memorables ad-* || *uenuës en Maragnan,* *ès* || *annees 1613 et* || *1614.* || Second Traité. || A Paris. || De l'Imprimerie de François Huby, ruë Saint || Iacques à la Bible d'Or, et en sa boutique ||

était restée inconnue, car l'édition en avait été détruite chez l'imprimeur Huby. Razilly, par bonheur, sauva un exemplaire, malheureusement incomplet, qu'il fit revêtir d'une reliure superbe aux armes du Roi ; Ferdinand Denis le retrouva en 1835 dans la bibliothèque du Roi.

Denis fit part de sa découverte cette même année dans une petite brochure publiée chez Techener. Quand la librairie Franck entreprit en 1861, sous le nom de *Bibliotheca Americana*[1], une collection d'ouvrages inédits ou rares sur l'Amérique, Ferdinand Denis donna avec une savante introduction, le texte d'Yves d'Evreux, renfermé dans le volume de la bibliothèque du Roi[2]. On a toujours vanté le mérite de la relation de Claude d'Abbeville qui n'est resté que quatre mois au Brésil ; Ferdinand Denis a été le révélateur d'Yves d'Evreux dont le récit est la suite de celui de Claude d'Abbeville. On comprendra l'importance de ce livre quand on saura qu'Yves d'Evreux, lui, est resté deux ans à Maranhao. Il donne les détails les plus circonstanciés sur les mœurs et les coutumes indigènes et l'exhumation

au Palais, en la galerie des || prisonniers. || — M.C.D.XV. || Auec priuilège Du Roy. || pet. in-8, 10 ff. prél. (titre, 1 f., Epistre de François de Rasilly au Roy, 2 ff ; Epistre de F. Yves d'Evreux, capucin, au Roy, 4 ff ; Advertissement au Lecteur, 1 f. ; Préface svr les devx Traittez suiuans, 2 ff) + pp. 364. (La fin manque).

[1] *Bibliotheca americana.* Collection d'ouvrages inédits ou rares sur l'Amérique. Paris, Librairie A. Franck, 1861.

Puren indomito. Poema por el Capitan Fernando Alvarez de Toledo publicado bajo la direccion de Don Diego Barros Arana. 1862.

YVES D'EVREUX... publié... par Ferdinand Denis, 1864.

Mémoire sur les mœurs, coustumes et relligion des sauvages de l'Amérique septentrionale, par Nicolas Perrot. Publié pour la première fois par le R. P. J. Tailhan de la Compagnie de Jésus. 1864.

[2] *Voyage || dans le || Nord du Brésil || fait durant les années 1613 et 1614* || par le || Père Yves d'Evreux. || Publié d'après l'exemplaire unique conservé || à la bibliothèque impériale de Paris. || Avec une introduction et des notes || par || M. Ferdinand Denis, || conservateur à la bibliothèque sainte Geneviève. || Leipzig et Paris, || Librairie A. Franck || Albert L. Herold || 1864, in-8, pp. X + XLVI + 456.

Depuis, un autre ex. du P. Yves d'Evreux s'est trouvé dans la Bibliothèque du Dr Court; il contenait les ff. 97-104; 113-120; 297-304; 337-344; en tout 4 feuilles de plus que l'ex. de la Bibl. nationale. Voir No 65 du *Cat. de la précieuse Bib. de M. le Dr J. Court.* Paris, Leclerc, 1884, in-8.

de ce vieux voyageur français en Amérique est pour moi le principal titre de gloire de notre regretté président d'honneur.

L'histoire et la géographie des pays hispano-portugais ne devaient pas seules intéresser Ferdinand Denis. La littérature ne devait pas manquer d'être l'objet des études d'un esprit délicat. Aussi nous fait-il connaître dans ses *Chroniques chevaleresques* [1], ces chefs-d'œuvre *Les sept Infans de Lara, Le mauvois roi et le bon vassal*, *Histoire de dona Constança Manuel*, *Chronique d'Inez de Castro*, etc., ainsi que *Le Tisserand de Ségovie,* comédie de Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, le célèbre poète espagnol, mort en 1639, auquel notre grand Corneille emprunta le *Menteur*.

Le plus grand nom de la littérature portugaise n'était pas non plus oublié ; j'ai nommé Camoens.

L'illustre barde portugais a souvent trouvé des interprètes parmi nous, un peu tard toutefois : Les *Lusiades* parurent en 1572 [2] et le poème de l'immortel Camoens qui « chante les combats et les héros fameux qui, partis des rives occidentales de la Lusitanie et s'élançant à travers des mers jusqu'alors inexplorées laissèrent loin derrière eux la Taprobane, après avoir surmonté mille obstacles » ne fut traduit qu'en 1735 par Louis Adrien Duperron de Castera [3] ; d'autres versions ont été données depuis, en particulier par Vaquette d'Hermilly, dont la version a été revue par La Harpe [4], J. B. J. Millié [5], O. Fournier et Desau-

[1] *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, suivies *du Tisserand de Ségovie,* drame du XVIIe siècle, publiées par Ferdinand Denis.... Paris, Ledoyen, 1839, 2 vol. in-8, pp. IV-382, 492.

[2] *Os Lusiadas*, de Luis de Camoes. Com privilegio real. Impressos em Lisboa, com licença da Sancta Inquisaçào, et do Ordinario. Em casa de Antonio Gôcalvez impressor, 1572, in-4, 186 ff. c., S. L. prél., etc.

[3] Paris, 3 vol. in-12 ; Amst., 1735, 3 vol. in-12, même éd. avec titre différent ; Paris 1768, 3 vol. in-12.

[4] Paris, 1776, 2 vol. in-8.

[5] Paris, 1825, in-8 ; 1844 (Dubeux et Ch. Magnin) et 1862, in-12.

les, F. Ragon [1], E. Albert [2], C. Lamarre [3], H. Garin [4] et E. Hippeau [5].

C'est à la traduction de Fournier et de Desaules, que Ferdinand Denis, auquel rien de portugais n'était étranger, donna le travail qu'on était en droit d'attendre de lui sur le grand poète [6].

Au moins indirectement, F. Denis s'était occupé de Camoens :

On se rappelle que dans le chant III des *Lusiades*, Camoens place « ce douloureux événement si digne de la mémoire qui pour toujours arrache les hommes au tombeau, et qui arriva à cette faible et déplorable femme qui ne fut reine qu'après sa mort » : l'épisode d'Inez de Castro avait excité la verve poétique d'une demoiselle restée inconnue [7] et celle du chevalier de Florian, ainsi que la passion de quelques dramaturges dont le plus célèbre est Lope de Véga. Ce sujet traité par J. B. Gomes après Ferreira, ainsi que *Conquête du Pérou*, et le *Caractère des Lusitaniens*, deux tragédies en cinq actes, par Manuel Gaetano Pimentà de Aguiar, et la *Vie* du Grand Don Quichotte de la Manche et du gros Sancho Pança, par Antonio Jozé, formèrent le vingt-troisième volume des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés chez Ladvocat. On demanda à Ferdinand Denis une *Notice sur le Théâtre portugais* [8].

L'esprit aventureux de Denis lui fit aussi faire une incursion heureuse dans la littérature anglaise :

[1] Paris, 1842, in-8 ; 2e édit. 1850, en vers.
[2] Paris, 1859, in-12.
[3] Paris, 1878, in-8.
[4] Lisbonne, 1889, in-8, en vers.
[5] Paris, 1890, in-8.
[6] *Les Lusiades* de L. de Camoens. Traduction nouvelle, par MM. Ortaire Fournier et Desaules, revue, annotée et suivie de la traduction d'un choix des poésies diverses avec une notice biographique et critique sur Camoens, par Ferdinand Denis. Paris, Charles Gosselin, MDCCCXLI, pet. in-8, pp. 375.
[7] *Essai d'imitation libre de l'épisode d'Ines de Castro, dans le poème des Luziadas de Camoens*, par Mlle M.M. A la Haye, 1773, in-8.
[8] *Chefs-d'œuvre du Théâtre portugais*. Gomès, Pimenta de Aguiar, Jozé. A Paris, chez Ladvocat, M.DCCC.XXXIII, in-8, cf. pp. 1/28.

Rien n'est plus populaire que la mise en œuvre par Daniel Defoe des aventures du matelot Alexandre Selkirk abandonné pendant quatre ans dans l'île Juan Fernandez et secouru par le capitaine Rogers : *Robinson Crusoé*[1], de York, et son fidèle compagnon, Vendredi, ont fait la joie de générations, non seulement d'enfants, mais aussi d'hommes mûrs. Lorsque Petrus Borel, ajouterons-nous le lycanthrope, donna sa traduction de cet ouvrage fameux, ses éditeurs eurent soin d'ajouter à son travail une vie de Daniel de Foë, par Philarète Chasles, une dissertation religieuse de l'abbé La Bouderie, et des notices géographiques de Ferdinand Denis[2]. Plus tard, en collaboration avec Victor Chauvin, Denis devait donner l'histoire des *vrais Robinsons*[3], prédécesseurs ou successeurs de Selkirk : Anna d'Arfet et Macham, Fernand Lopez, Alonso Çuaço, Gonçalo de Vigo, etc., qui a eu les honneurs d'une traduction anglaise[4].

Denis n'avait d'ailleurs pas dédaigné nos auteurs français et je retrouve de lui une notice biographique sur le menuisier de Nevers, Maître Adam[5], l'auteur des *Chevilles*, du *Vilebre-*

[1] Le premier volume parut le 25 avril 1719.

[2] *Robinson Crusoé*, par Daniel de Foë. Traduction de Petrus Borel. Enrichi de la vie de Daniel de Foë, par Philarète Chasles ; de notices sur le matelot Selkirk, sur Saint-Hyacinthe, sur l'île de Juan-Fernandez, sur les Caraïbes et les Puelches, par Ferdinand Denis ; et d'une dissertation religieuse, par l'abbé La Bouderie, vicaire-général d'Avignon. Orné de 250 gravures sur bois. Paris, Francisque Borel et Alexandre Varenne... 1836, 2 vol. in-8, pp. XVI-422, 474-XXVIII.

[3] Les vrais Robinsons. Naufrages, solitude, voyages par MM. Ferdinand Denis... et Victor Chauvin. Dessins de Yan' Dargent. Paris, Mag. pittoresque, 1863, gr. in-8, pp. 379.

[4] The True Robinson Crusoes. Stories of Adventure. Abridged from the French of F. Denis and V. Chauvin. By Charles Russell. With twenty plates. London, Cassell, s. d. (1870), pet. in-8, 3 ff. n. c. + pp. 223.

[5] Poésies de Maitre Adam Billaut, menuisier de Nevers, précédées d'une notice biographique et littéraire, par M. Ferdinand Denis, conservateur à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et accompagnées de notes, par M. Ferdinand Wagnien, avocat. Edition complète, ornée de huit portraits dessinés sur la pierre par MM. Achille Devéria et E. Lassalle, avec deux vues du Nivernais, par M. Paul Bourgeois. Nevers, J. Pinet, 1842, gr. in-8.

quin, etc., qui célébrait le vin dans une chanson bachique bien connue :

« Aussitôt que la lumière,
Vient redorer nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux ;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis :
Vois-tu sur la rive more,
Plus qu'à mon nez de rubis ?

L'Amérique du Sud ne suffit pas à l'activité de Ferdinand Denis : il nous promène dans les possessions russes de l'Amérique et dans la Californie, alors peu connue[1] ; il nous transporte en Afrique avec l'expédition de Charles-Quint[2] ; il nous fait parcourir le monde entier avec le *Brahme voyageur*[3], recueil des proverbes de toutes les nations.

[1] Histoire des Antilles... par M. Elias Regnault. — Suite des Etats-Unis, depuis 1812 jusqu'à nos jours ; par MM. Elias Regnault et Jules Labaume. — Possessions anglaises dans l'Amérique du Nord... par M. Frederick Lacroix. — Les Californies. L'Orégon, et les possessions russes en Amérique. Les îles Noutka et de la Reine Charlotte ; par M. Ferdinand Denys, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Paris, Firmin Didot, 1849.

[2] Fondation de la Régence d'Alger, Histoire des Barberousse, Chronique arabe du XVIe siècle, publié sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec un appendice et des notes. Expédition de Charles-Quint. Aperçu historique et statistique du port d'Alger. Orné de deux portraits et d'un plan. Par MM. Sander Rang, Officier supérieur de la Marine, et Ferdinand Denis. Paris, J. Angé, 1837, 2 vol. in-8.

A propos de la *Bibliography of Tunisia*... by H. S. Ashbee qui cite ce livre, M. Victor Chauvin, écrit, p. 439, du n° d'oct. 1890 du *Centralblatt für Bibliothekwesen* : « Si on donne ce livre, comme Hammer et Berbrugger ont énoncé des idées fausses sur le manuscrit dont il est question, il faut de toute nécessité mentionner le savant travail où elles sont réfutées : « Le Razaouat est-il l'œuvre de Kheir-ed-din (Barberousse) par H. de Grammont. Villeneuve-sur-Lot, 1873, pp. V-41, tiré à 100 exemplaires. »

[3] Le Brahme Voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations. Par M. Ferdinand Denis. Paris, rue et place Saint-André-des-Arts, n° 30, 1832, in-12, pp. 108.

Ce petit volume faisait partie de la collection publiée par Ajasson de Grandsagne sous le titre de *Bibliothèque populaire, ou l'instruction mise à la portée de toutes les classes et de toutes les intelligences*, dont je note parmi les fondateurs le marquis Aguado, Baring, le duc de Bassano, le général Bertrand, Boulay de la Meurthe, le maréchal Clausel, Darcet, P. J. David, Didot, le général Drouot, Jomard, Laffitte, Lenoir, Panckoucke, Lord Seymour, etc.

Ferdinand Denis est non seulement américaniste et géographe; il est bibliographe, et bibliographe excellent dans ces trois volumes modestes de la collection Roret, le *Manuel de Bibliographie universelle*[1], qui n'a d'équivalent, sans le remplacer toutefois, que la *Table Analytique* du *Manuel du Libraire* de Brunet; folkloriste avec la *légende du cacaoyer*[2]; curieux et érudit en ce petit volume rempli de faits, le *Monde enchanté*[3], qui résume en un in-32, tout ce qui est connu du surnaturel au Moyen-Age; dans cet *Arte plumaria*[4], où sont décrits les singuliers ouvrages en plumes fabriqués par les populations indigènes, enfin dans son *Histoire de l'ornementation des Manuscrits.*

Il n'a pas eu moins de six éditions, dont la dernière est: Paris, Didot, 1873, in-18.

Ce ne fut pas d'ailleurs la seule incursion de Denis dans le pays des proverbes : il a placé en tête de:

Le Livre des Proverbes français, par Le Roux de Lincy... Paris, Paulin, 1842, 2 vol. in-12,

Un *Essai sur la Philosophie de Sancho,* pp. VII-XXVij, et ce travail sur le célèbre compagnon du non moins célèbre chevalier Don Quichotte a eu les honneurs d'une traduction en espagnol dans le vol. V de *El Refranero general español, parte recopilado, y parte compuesto* por José Maria Sbarbi, Madrid, A. Gomez, Fuentenebro, 1876, pp. 161/185.

[1] Manuels-Roret. Nouveau manuel de Bibliographie universelle par Messieurs Ferdinand Denis, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; P. Pinçon, bibliothécaire à la même bibliothèque ; et de Martonne, Ancien Magistrat. Paris, lib. encyclop. de Roret, 1857, in 8, pp. XI-706.

L'ouvrage a paru également en 3 vol. in-12 dans la même collection.

[2] Sous forme de lettre à M. Louis Paris et sous le titre de la légende de Cacahuatl, il traite des préparations du cacao au temps des anciens Mexicains. Voir, pp. 301/328 de :

Le Cacao et le Chocolat considérés aux points de vue botanique, chimique, physiologique, agricole, commercial, industriel et économique, par Arthur Mangin... suivi de la légende du Cacahuatl par Ferdinand Denis... Paris, Guillaumin, 1860, in-12.

Lire également une *Lettre sur l'Introduction du tabac en France* et adressée par F. Denis à M. Alfred Demersay, chargé d'une mission dans l'Amérique méridionale à l'Assomption (Paraguay) et insérée dans l'ouvrage de ce dernier intitulé : *Du tabac au Paraguay,* Paris, Guillaumin, 1851, br. gr. in-8, pl.

[3] Le Monde enchanté. Cosmographie et histoire naturelle fantastiques du moyen-âge, par M Ferdinand Denis, orné d'une jolie gravure, par M. Vattier. Paris, A. Fournier, 1843, in-16.

[4] Arte Plumaria. Les Plumes, leur valeur et leur emploi dans les arts au Mexique, au Pérou, au Brésil, dans les Indes et dans l'Océanie par Ferdinand Denis. Paris, Ernest Leroux, 1875, br. in-8, pp. 76.

L'ornementation des manuscrits a été toujours l'une des passions de M. Ferdinand Denis. Il rappelle, lui, artiste et bibliographe [1] que « C'est le génie le plus puissant qui ait éclairé le moyen-âge, c'est le Dante qui rappelle le premier l'amour de la France pour les beaux livres ornés de peinture, et c'est Paris, où le grand homme avait vécu dans son exil, que le poète regarde comme la cité par excellence, dès qu'il s'agit de trouver des peintres habiles qui avaient sans doute enseigné ceux que son pays admirait :

Non se, tu Oderisi
L'onor d'Agobbio e l'onor di quell'arte,
Ch'alluminare è chiamata in Parisi.

« La parole du poète, c'est ici l'opinion de son siècle ; elle nous suffit. L'art en France, tel qu'il était pratiqué à partir du temps de Charlemagne jusqu'au XVIe siècle, eut de nombreux admirateurs, et créa des écoles assez célèbres pour qu'il demeurât sans rival en Europe. »

Lorsque L. Curmer entreprit sa magnifique édition de l'Imitation de Jésus-Christ [2], il donna un appendice contenant une notice de Jules Janin, sur ce livre presque divin, un travail de l'abbé Delaunay, sur ses auteurs présumés, un catalogue bibliographique indiquant les manuscrits reproduits dans l'Imitation, etc., un index des manuscrits et la grande danse macabre, mais il confia aussi au docte conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève une *Histoire de l'ornementation des Manuscrits* [3].

Déjà une notice sur les manuscrits orientaux à miniatures de la Bibliothèque royale parue dans l'*Artiste*, 3e vol., 20 et 21 liv., augmentée de deux autres notices, avait permis à Ferdinand Denis de donner dans le premier volume du *Manuel du peintre et du sculpteur de L.-C Arsenne* (1833), un essai *Des manuscrits à*

[1] Imitation de J.-C., éd. Curmer, app., *Ornem.* des Mss., p. 5.

[2] L'Imitation de Jésus-Christ fidèlement traduite du latin par Michel de Marillac, garde des sceaux de France, accompagnée de quatre cents copies des plus beaux manuscrits français et étrangers du VIIIe au XVIIe siècle... Paris, L. Curmer, in-4.

[3] Appendice à l'Imitation de Jésus-Christ... L. Curmer, MDCCCLVIII, in-4.

miniatures de l'Orient et du moyen-âge, et des voyages à figures dans leurs rapports avec la peinture moderne [1].

Plus tard il enrichit le joli *Livre de prières illustré* publié en 1858 et dédié au Cardinal Morlot, archevêque de Paris, par B. Ch. Mathieu, d'une notice historique et d'un texte explicatif sur la peinture des manuscrits qui n'ont pas moins de 250 pages [2].

En 1879, la maison Macià et Cie entreprit la reproduction chromo-lithographique du Missel Pontifical, appartenant à la Bibliothèque de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, exécuté par Estevam Gonçalves Neto, chanoine de la cathédrale de Vizeu, et Denis mit en tête de ce superbe volume un travail unique en son genre sur « la peinture des manuscrits illustrés en Portugal » qui ne comprend pas moins de 96 pages in-folio [3].

Sa grande connaissance du moyen-âge, avait fait confier à Ferdinand Denis dans l'*Enclyclopédie portative* de C. Bailly de Merlieux [4], la rédaction d'un volume fort curieux sur les sciences occultes qui fournit un chapitre fort intéressant au vaste recueil publié par Lacroix et Séré et placé [5], dans la *Deuxième partie* qui

[1] Manuel du peintre et du sculpteur; ouvrage dans lequel on traite de la philosophie de l'art et des moyens pratiques, par L.-C. Arsenne... Paris, lib. encyclop. de Roret, 1833, 2 vol. pet. in-12. Voir I, pp. 193 et seq.

[2] Livre de prières illustré à l'aide des ornements des manuscrits classés dans l'ordre chronologique et selon les styles divers qui se sont succédé depuis le huitième siècle jusqu'au seizième reproduits en couleurs et publiés par B. Charles Mathieu.

Tome II. Notice historique et texte explicatif par Ferdinand Denis, Conservateur à la Bibliothèque Sainte Geneviève et B. Ch. Mathieu. Paris, chez l'auteur, 1862, in-12.

[3] Missel Pontifical de Estevam Gonçalves Netto. Propriété de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne. Reproduit en chromolithographie et précédé d'une notice sur l'ornementation des Mss. portugais avec mention d'un poème français MS. rappelant la fête brésilienne qui eut lieu à Rouen en 1550 par M. Ferdinand Denis, in-folio, s. d. (1879).

[4] Tableau historique, analytique et critique des Sciences occultes, où l'on examine l'origine, le développement, l'influence et le caractère de la Divination, de l'Astrologie, des Oracles, des Augures, de la Kabbale, la Féerie, la Magie.., Par F. Denis. Paris, 1830, in-16.

[5] Sciences Occultes (*Le Moyen-Age et la Renaissance*,... Paul Lacroix (et) F. Séré, tome IV. Paris, 1851, in-4, 32 ff.)

comprend les *Sciences et Arts*. — *Belles-Lettres*, avec des chapitres importants : *Sciences naturelles*, par Emile Bégin, *Science héraldique*, par Emile de la Bédollière, *Instruments de musique*, par Paul Lacroix, *Poésie nationale*, par Ch. Nisard, *Éloquence sacrée*, *Éloquence civile et théâtre*, par Ch. Louandre.

En 1835, Denis donna un roman en deux volumes, *Luiz da Souza*.

Ces volumes sont devenus rares par suite d'un incendie ; ce roman est considéré comme une continuation des études de Denis sur les sciences occultes[1].

D'ailleurs, le mérite de Ferdinand Denis comme écrivain original était grand, ainsi qu'en témoigne le maître de la critique française au XIXe siècle, Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve écrivait en 1838 [2] :

« M. Ferdinand Denis, auteur de *Scènes de la Nature sous les Tropiques*[3] et d'*André le Voyageur*[4], est dans nos générations un représentant très pur et très sensible de l'inspiration propre venue de Bernardin de Saint-Pierre : par les deux ouvrages cités, il appartient tout-à-fait à son école ; mais c'est sa famille qu'il faut dire. »

Citons encore une notice [5] qui a été composée par Ferdinand Denis. Le gouvernement avait décidé en 1843 d'ériger une statue sur la place carrée du port de Toulon. M. Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, député du Var, frère de Ferdinand [6], proposa comme statuaire, M. Daumas, né à Toulon et comme

[1] Luiz de Souza, par M. Ferdinand Denis. Paris, Charles Gosselin, MDCCCXXXV, 2 vol. in-8, pp. 332-336.

[2] Page li de la *Notice historique*, en tête de *Paul et Virginie*, Paris, L. Curmer, 1838, gr. in-8.

[3] Scènes de la nature sous les Tropiques, et de leur influence sur la poésie ; suivies de Camoens et Jozé Indio, par Ferdinand Denis. Paris, Louis Janet, 1824, in-8.

[4] André le Voyageur, histoire d'un marin. Paris, 1827, in-18, fig. de Devéria.

[5] *Le Génie de la Navigation*. Statue en bronze exécutée par M. Daumas pour la ville de Toulon. Toulon [et] Paris, 1847, br. in 8, pp. 136.

[6] Né à Paris le 25 déc. 1794.

sujet le *Génie de la Navigation* dont le modèle fut admis à l'exposition du Louvre en 1845.

Enfin un recueil de voyages anciens et modernes[1], renfermant des morceaux par J.-J. Ampère, sur la Norvège, Bergman, sur les Kalmoucks, Ch. Lenormant, sur les femmes arabes, Humboldt, sur l'Orénoque, Th. Pavie, sur Philadelphie, sir Thomas Raffles, sur les Battas, etc.

La collaboration de Ferdinand Denis aux recueils périodiques fut aussi considérable que variée :

La *Revue Britannique* commencée à Paris, en 1825, par Charles Coquerel, Dondey-Dupré fils, Géruzez, Ed. Lafon de Ladébat, Raulin, Saulnier fils, le docteur West, à l'imprimerie de Dondey-Dupré, éditée d'abord par Saulnier (1re, 2e, 3e séries jusqu'au vol. 17), puis par L. Galibert (3e s., vol. 18, 4e s., vol. 24), a été depuis lors dirigée par Amédée Pichot (1840). Je crois que le nom de Denis ne figure sur la couverture de cette publication périodique estimée que depuis cette dernière direction. Mais c'est surtout au *Magasin Pittoresque* que Denis a donné ses notices instructives et rédigées d'une façon extrêmement agréable.

Dans les dernières années de sa vie, Ferdinand Denis produisait peu ; c'était une Encyclopédie vivante, ouverte avec la meilleure grâce du monde, à ceux qui la voulaient consulter ; il passait son temps à répondre de vive voix ou par lettres aux questions, qui de toutes parts, lui étaient adressées. Qui ne connaissait ce long cabinet de l'administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, avec ses deux immenses bibliothèques, chargées des *Lendas da India*, de Barros et de Couto, de Castanheda et de Faria y Sousa ? Là, derrière la chaise du bibliographe, le masque rigide de l'évocateur de l'*Enfer*, à côté du sombre visage du musicien de *Fidelio* ; au dessous, le portrait d'un souverain protecteur des sciences, ami du maître de céans. C'est cette

[1] *Les Navigateurs ou Choix de Voyages anciens et modernes*, recueillis par M Ferdinand Denis. Paris, Louis Janet. s. d., in-12 [1834], pp. VIII-296.

bibliothèque qui, après quelques prélèvements faits par la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a été, avec la correspondance de son propriétaire, scandaleusement vendue sans catalogue à l'Hôtel Drouot. On mit brusquement à la retraite ce doux érudit sans défense ; il fut même obligé de quitter son appartement de Sainte-Geneviève pour un logement au fond de la cour, rue de Tournon 29, dont le jour venait de la rue de Condé. Le changement de gîte est au vieillard ce qu'est le déplacement du nid à l'oiseau : il en meurt.

Ferdinand Denis appartenait à une génération que beaucoup aujourd'hui affectent de méconnaître et même de mépriser ; nous vivons à une époque de critique et d'analyse, plutôt que de création et de synthèse ; les spécialités tuent trop souvent la culture générale. Ces périodes d'idées différentes importent à l'avancement de la science. Nos devanciers mettaient en œuvre les matériaux accumulés par leurs prédécesseurs : époque de vulgarisation ; à notre tour, nous réunissons les éléments des travaux de l'avenir : époque de concentration. Chaque heure a sa valeur.

Ferdinand Denis laissera la mémoire d'un laborieux et d'un modeste : on a pu corriger dans son œuvre quelques erreurs, augmenter le bagage des connaissances formé par lui, mais il est impossible de ne le point consulter ou de le passer sous silence. Il conserve le double mérite d'être arrivé un des premiers dans un champ à peine exploré, et d'y avoir tracé un sillon ineffaçable.

L'œuvre est durable, le souvenir aimable. De combien d'hommes en peut-on dire autant ?

M. Pector, secrétaire général du Comité d'organisation, prend ensuite la parole :

Mesdames, Messieurs,

« A l'appel du Dr E. T. Hamy, auquel le bureau de la 7e session de Berlin (1888) avait confié le soin de constituer la session de Paris, ainsi qu'à MM. P. Gaffarel et D. Pector, les principaux

américanistes connus, résidant à Paris, sont convoqués en réunion préparatoire le 22 mars 1890.

Sous la présidence successive de MM. E. Levasseur et de Quatrefages, le Comité d'organisation est constitué. Notification est aussitôt faite de cette formation au bureau de la 7e session. Puis on procède à l'élaboration du programme, parties administrative et technique.

La date de la formation du Comité d'organisation était fort tardive : il y avait à peine le temps matériel pour solliciter les adhésions d'outre-mer. La tâche était d'autant plus rude pour le secrétaire-général que plusieurs de ses collègues n'espéraient qu'un très médiocre succès. De plus, le gouvernement français avait refusé au Congrès son patronage officiel et son concours effectif financier, patronage et concours qu'avaient généreusement accordés la plupart des gouvernements des pays où s'étaient tenues les sessions précédentes. C'était laisser au Congrès sa liberté d'action et son caractère d'initiative privée, si nécessaire au développement des entreprises scientifiques et autres. Mais c'était en même temps priver le Comité d'un appui moral qui lui eût été précieux. On semblait ainsi oublier que l'honneur de la fondation en 1875 du Congrès international des Américanistes revient à la France, à la ville de Nancy, sous l'impulsion de quelques savants parisiens.

Pour faire face aux difficultés inhérentes au manque de temps et de patronage officiel, le Comité fit de suprêmes efforts. C'est ici le moment de rendre hommage à la sollicitude de notre généreux président d'honneur le Dr Jourdanet et à l'activité de notre président M. de Quatrefages, de MM. Hamy, de Nadaillac, de Baye, de Bassano, du prince Roland Bonaparte, de MM. D. Charnay, de Sta-Anna Néry, H. Cordier, R. Verneau, etc.

Nous devons aussi faire mention de celles des Compagnies de transport qui, sollicitées par nous, ont consenti à nos collègues des avantages considérables. Citons, pour les compagnies de bateaux à vapeur, la Compagnie Générale Transatlantique, les Chargeurs Réunis, de Paris, et la Royal Mail S. P. Co, de Lon-

dres, ainsi que, pour les lignes de Chemins de fer, les Compagnies du Nord et de l'Est.

Le Comité fit appel au zèle des différentes notabilités scientifiques de tous pays, qu'il nomma correspondants-délégués. Grâce au précieux concours de ces savants et diligents collègues, auxquels nous rendons hommage, nous fûmes honorés de l'adhésion de 36 nationalités différentes et de 7 colonies américaines d'Etats Européens se décomposant ainsi :

128 France et colonies (Guyane, 1 ; Guadeloupe, 1).
47 Amérique Centrale (Nicaragua, 14 ; Salvador, 13 ; Costa-Rica, 8 ; Guatemala, 8 ; Honduras, 4).
42 Allemagne.
31 Etats-Unis de l'Amérique du Nord.
25 Espagne et colonies (Cuba, 7 ; Porto-Rico, 1).
18 Royaume Britannique et colonies (Canada, 7 ; Trinidad, 2).
15 Mexique.
12 Belgique.
11 Brésil.
9 Colombie (république de).
8 Italie.
8 Royaume Néerlandais et colonies (St-Martin, 1).
7 Argentine (république).
7 Pérou.
7 Vénézuéla.
6 Danemark.
6 Portugal.
5 Bolivie.
5 Dominicaine (république).
5 Equateur.
4 Autriche-Hongrie.
4 Haïti.
4 Paraguay.
4 Russie.
3 Chili.

3 Suède.
3 Uruguay.
2 Suisse.
1 Hawai.
1 Japon.
1 Luxembourg.
1 Norvège.
1 Roumanie.
Total : 434 membres.

Entre toutes ces nationalités distinctes nous nous complaisons à reconnaître spécialement l'empressement qu'ont mis à nous seconder nos 47 frères latins de l'Amérique Centrale, empressement qui indique bien l'état de progrès dans lequel se trouvent ces jeunes républiques ainsi que l'intérêt qui chaque année davantage les attache à la connaissance de leur histoire primitive.

Parmi les 434 membres ci-dessus mentionnés, nous aimons à relever le nom de sept dames américanistes, tant étrangères que françaises.

Dans la période d'organisation nous eûmes la douleur de perdre un de nos présidents d'honneur, le vénéré savant F. Denis, conservateur honoraire de la Bibliothèque Ste-Geneviève, le célèbre brasilianiste, dont notre cher collègue, le prof. H. Cordier, ami du défunt, vient de si bien nous détailler la biographie.

Avant de terminer, qu'il me soit permis de formuler un vœu, c'est que l'américanisme force bientôt davantage son entrée dans l'enseignement classique non seulement de la France, mais des autres pays. Je fais une exception pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et l'Italie, car seuls, actuellement, ces deux Etats ont des chaires d'archéologie, linguistique et ethnologie américaine. Puissent les nouvelles chaires avoir d'aussi excellents titulaires que MM. les prof. D. G. Brinton et V. Grossi, que nous avons l'honneur et le plaisir de posséder parmi nous.

Nous souhaitons la bienvenue à nos honorables collègues étrangers, et les prions d'excuser notre simple, mais bien cordial accueil. »

Le secrétaire-général donne ensuite lecture des noms des délégués au Congrès, étrangers et nationaux.

L'assemblée procède à l'élection du bureau et du Conseil du Congrès. Conformément aux précédents, le Comité d'organisation, dans une réunion tenue quelques jours avant le Congrès, avait préparé une liste imprimée, qui est distribuée aux membres. Cette liste est votée sans changement.

Bureau.

Président	MM.	A. de Quatrefages.
Vice-président d'honneur		R. Schöne (Allemagne).
Vice-présidents		I. Altamirano (Mexique).
»		Pr^ce^ Roland Bonaparte (France).
»		D.-G. Brinton (Etats-Unis).
»		G. Cora (Italie).
»		H. Fabre (Canada).
»		Dr. E. T. Hamy (France).
»		G. Hellmann (Allemagne).
»		Marquis de Nadaillac (France).
»		J. de la Rada (Espagne).
Secrétaire-général		D. Pector.
Trésorier		Marquis de Bassano.
Secrétaires		J. Deniker (France).
»		V. Grossi (Italie).
»		E. Seler (Allemagne).
»		R. Verneau (France).
Conseil	MM.	L. Adam (France).
»		E. Dahlgren (Suède).
»		E. Morado (Cuba).
»		d'Ornellas (Pérou).

Conseil	MM.	M. de Peralta (Costa Rica).
»		H. Phillips (Etats-Unis).
»		Rio-Branco (Brésil).
»		Valdemar Schmidt (Danemark).
»		L. Serrurier (Pays-Bas).
»		J. da Silva Amado (Portugal).
»		O. Stoll (Suisse).
»		Triana (Colombie).

M. E. Richard souhaite aux membres étrangers du Congrès la bienvenue à Paris et invite tous les membres présents à se rendre à l'Hôtel de Ville où la municipalité sera heureuse de les recevoir.

La séance est levée à 2 h. 1/2.

Le Secréaire général,

D. Pector.

Réception du Congrès par la municipalité de Paris.

A 3 h. le bureau et les membres du Congrès sont reçus solennellement à l'Hôtel de Ville, d'abord dans le cabinet du Président et ensuite dans la salle des séances. M. E Richard, président du Conseil municipal de Paris, assisté de M. Levraud, vice-président, de MM. Lucipia, Baudin et Rouanet, secrétaires du Bureau, de M. Jacques, député, de MM. Boll, Chautemps, Mesureur, Navarre, Patenne, Stupuy, Ruel, et d'un grand nombre d'autres conseillers municipaux, revêtus de leurs insignes, vient prendre place à gauche de la tribune, en face la grande porte. La musique de la Garde républicaine joue la *Marseillaise*, et les Américanistes font leur entrée sous la conduite de M. Maury, syndic, et viennent successivement serrer la main de M. Richard. Après le défilé, les membres du Congrès prennent place

sur des sièges dressés devant la tribune et le président monte à son fauteuil. Au bureau prennent place MM. Laurenceau et Lépine, secrétaires-généraux de la préfecture de la Seine et de la préfecture de police, remplaçant les préfets, tous deux absents de Paris. M. Richard, ouvre la séance en souhaitant la bienvenue aux membres du Congrès, dans les termes suivants :

« Monsieur le Président,

« Messieurs,

« Permettez-moi, tout d'abord, de vous remercier d'avoir bien voulu accepter l'invitation que la ville de Paris, dont j'ai l'honneur d'être ici le représentant, a adressée au 8e congrès international des Américanistes. C'est une tradition de notre Hôtel-de-Ville d'offrir une bien modeste, mais, soyez-en assurés, toute cordiale hospitalité aux visiteurs illustres, aux savants éminents, aux dévoués pionniers de la civilisation et du progrès qui viennent tenir dans notre Cité ces assises, d'où sortent tant et de si importants travaux, dont l'humanité toute entière est appelée à recueillir les inappréciables bienfaits. Je n'ose espérer que notre accueil puisse rivaliser dans vos souvenirs, avec les réceptions splendides qui vous ont été faites dans d'autres capitales de l'Europe. Mais j'espère qu'à défaut d'autre mérite, il aura, à vos yeux, celui d'une marque de sincère sympathie et de réelle admiration pour la grande œuvre dont vous poursuivez, avec tant de persévérance et de succès, la réalisation.

« Il faudrait une voix plus autorisée que la mienne pour rappeler aujourd'hui quel pas considérable ont fait faire aux sciences historiques les recherches patientes, les beaux travaux, les lumineuses découvertes des collaborateurs si distingués et si profondément érudits, que les fondateurs de votre association ont su, en quelques années, grouper autour d'eux. Ils s'étaient donné pour mission de réunir en un seul faisceau tous les esprits curieux de pénétrer le secret qui enveloppait encore ces anciennes civilisations du Nouveau monde, civilisations dont nous avons souvent contemplé, avec un respect mêlé d'admiration, les quel-

ques monuments que nous offraient nos musées et nos grandes collections publiques, mais qui sont, jusqu'à présent, pour le plus grand nombre d'entre nous, restées pour ainsi dire à l'état de lettres mortes. Grâce à vos persévérants efforts, et au concours dévoué que vous avez rencontré dans tout le monde scientifique, nous pouvons maintenant entrevoir l'heure où l'histoire de l'Amérique précolombienne nous apparaîtra aussi claire que celle des antiques civilisations de l'Égypte et de l'Inde.

« C'est à vous, Messieurs, qu'il convient d'en rendre grâce, et ce ne sera pas un médiocre résultat que d'avoir obligé l'enseignement public à se préoccuper d'introduire, dans ses programmes, la connaissance, au moins très sommaire, de l'histoire des temps primitifs de cette Amérique, qui n'a pas attendu d'être ouverte à notre vieille Europe pour parvenir, au moins dans quelques-unes de ses régions, à un haut degré de développement intellectuel, scientifique et artistique, et à un état élevé de civilisation. Les conquérants ont bien pu en faire, pour quelques siècles, disparaître les monuments, mais, grâce aux magnifiques travaux de toute une pléïade de voyageurs, d'archéologues, d'ethnographes, de linguistes, ils semblent renaître aujourd'hui de leurs ruines, pour nous apparaître dans toute la majesté de leur antique splendeur.

« Populariser, vulgariser même vos études », voilà le conseil que vous donnait au congrès de Berlin un de vos adhérents les plus distingués, M. le professeur Cora, et je suis convaincu qu'il a rencontré parmi vous une unanime adhésion. Les savants véritablement dignes de ce nom ne sont pas, en effet, jaloux de conserver pour un petit nombre d'adeptes les connaissances qu'ils ont acquises. Comme le semeur du poëte, ils répandent largement autour d'eux le bon grain, persuadés qu'il n'est terre si résistante ou cerveaux si incomplètement préparés, où ne puisse germer une précieuse moisson, pour le plus grand bien de l'Humanité !

« Dans deux années, Messieurs, vous célébrerez le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, et votre congrès

coïncidera sans doute avec les solennités que préparent, pour commémorer ce grand événement, les trois nations qui se disputent la gloire d'avoir coopéré à l'œuvre immortelle de Christophe Colomb. Peut-être voudrez-vous alors couronner vos travaux et, comme hommage à la mémoire du grand Génois, apporter au pied de son monument l'histoire, enfin reconstituée, du monde dont il fut le glorieux inventeur. Vous en recueillerez la gratitude de tous ceux qui ne restent pas indifférents à l'accroissement continuel des connaissances humaines, et ce n'est certes pas dans cette France, si justement fière de la large part prise par un grand nombre de ses enfants à cette œuvre considérable, que l'on vous marchandera les témoignages de sincère reconnaissance.

« Je me suis laissé entraîner un peu loin de la tâche qui m'était tracée. Mais vous me le pardonnerez sans nul doute, lorsque j'ajouterai qu'au nom du Conseil municipal de Paris, je suis heureux et fier de vous répéter, une fois encore, combien votre présence dans cette salle flatte et honore une cité qui a toujours eu pour suprême ambition de ne rester indifférente à aucune des manifestations de l'activité intellectuelle, et qui salue en vous cette admirable fraternité des savants de toutes les nations, grâce à laquelle on peut dire, qu'au moins dans leur domaine, l'idéale République de Platon est devenue une réalité. »

M. de Quatrefages, président du Congrès des Américanistes, répond ce qui suit au nom de ses collègues.

« Monsieur le Président,

« Messieurs les membres du Conseil municipal,

« Je dois vous exprimer tout d'abord, au nom de nos collègues étrangers et français, les plus chaleureux remerciements pour l'accueil que vous voulez bien faire au congrès des Américanistes. Vous recevez des modestes savants comme s'ils étaient de grands et puissants personnages ; vous les invitez à se grouper

autour de votre table hospitalière. — Nous sommes fiers, nous sommes surtout heureux de cette réception à la fois solennelle et cordiale ; mais nous n'en sommes étonnés qu'à demi.

« Monsieur le Président, déjà l'année dernière, votre prédécesseur, entouré lui aussi de ses collègues, avait accueilli de la même manière le congrès d'Anthropologie préhistorique. Dans son allocution, M. Chautemps sut montrer très bien de quel intérêt pour l'histoire générale de l'humanité étaient ces études ayant pour but de faire revivre un passé jusqu'ici caché au-delà de l'histoire. A votre tour, Monsieur le Président, vous avez signalé avec une grande justesse ce que les études des américanistes ont d'important au même point de vue ; vous avez fait sentir les rapports qui unissent ces deux congrès. Ils ont en effet plus d'un point commun, et se ressemblent surtout en ce que l'un et l'autre s'occupent de questions exclusivement scientifiques sans applications immédiates possibles.

« En honorant à diverses reprises les représentants de ces deux institutions, en plaçant successivement à sa tête des hommes capables d'en apprécier les mérites, le Conseil municipal de la ville de Paris a montré que chez lui l'amour de la science pure, le culte de l'intelligence survivent aux changements de personnes. — C'est là un heureux signe des temps et un gage pour l'avenir. Merci, Messieurs, et surtout honneur à vous pour l'avoir donné. »

Les membres du congrès et les conseillers municipaux présents à la réception, se sont ensuite rendus dans une des salles des fêtes, celle de la Paix, où un lunch avait été préparé et où la Garde Républicaine, sous la direction de M. Wettge, son chef, a fait entendre les plus brillants morceaux de son répertoire. Cette cérémonie s'est terminée à 4 heures par un vin d'honneur, et l'on a *trinqué à la science*, selon l'expression de M. Richard.

MERCREDI 15 OCTOBRE

A 9 h. 1/2 les membres du congrès ont fait la visite détaillée de la section américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous la conduite de M. le Dr E.-T. Hamy, conservateur de ce musée. Cette galerie, qui n'a pas dix ans d'existence, est aujourd'hui l'une des plus riches de l'Europe. Les neuf travées qui la composent et le vestibule d'accès renferment en effet d'énormes collections, parmi lesquelles brillent en première ligne celles qui se rapportent à l'ancien Mexique et au vieux Pérou. Les vitrines du Canada se font remarquer par le nombre relativement considérable d'objets anciens remontant aux règnes de Louis XIV et de Louis XV et ayant fait partie du cabinet des médailles ou du jardin du roi. Les collections californiennes dues à M. de Cessac, rivalisent avec celles de Washington et de Cambridge, Mass. Celles des Pueblos sont aussi très riches. Mais c'est surtout l'ancien Mexique qui est largement représenté. Les antiquités en sont classées par provinces, et par époques dans ces provinces, et l'on saisit tout aussitôt les caractéristiques ethnographiques propres à chaque groupe et à chaque temps. Les Antilles sont assez riches, surtout Porto-Rico, mais l'Amérique Centrale est médiocre et on n'a guère à signaler dans les vitrines où elle se loge qu'une belle collection du pays de Chiriqui dûe à M. Pinart et les céramiques des anciens habitants de Lorillard-City rapportées par M. Charnay. L'Équateur précolombien est représenté par la remarquable collection d'antiquités de M. de Günzbourg. Le Pérou montre une admirable série de 2,200 et quelques vases, depuis les plus grossiers spécimens d'Ancon, jusqu'aux figurines les plus délicates de Chimbote, Santa, etc.; depuis les *silvadors* de la côte jusqu'aux grandes cruches pseudo-étrusques du Cuzco et de Tiahuanaco. C'est que dans les vitrines péruviennes du Trocadéro M. Hamy a pu grouper les admirables collections anciennes de Dombey, d'Angrand, etc., et les

récoltes récentes de MM. Wiener, Droullion, Quesnel, Th. Ber, Ol. Ordinaire, etc., etc.

La dernière travée contient le Brésil et les Guyanes, sur lesquels plane le douloureux souvenir de l'infortuné Crevaux, dont le buste décore cette partie du musée. L'épine de ces neuf travées est occupée par de grosses pièces, parmi lesquelles on remarque deux magnifiques statues en basalte de Quetzalcoatl, une vieille divinité guerrière armée de la hache de pierre paraissant remonter à la période toltèque, un superbe vase zapotèque figuré déjà par M. Seler, le tombeau des Tres Molinos, reproduit par M. Hamy ; des fauteuils en pierre de Manabi, etc., etc.

Dans le grand vestibule sont groupés les moulages de pièces volumineuses estampées à Mexico, au Yucatan, etc., par MM. Méhedin, Charnay, etc.; M. Hamy signale particulièrement à l'attention des membres du Congrès la reproduction du grand monolithe de Teotihuacan, celui de la fameuse Teoyaomiqui du musée de Mexico, la croix de Teotihuacan à laquelle il a consacré une monographie, les beaux reliefs des deux temples à la croix et la restitution du sanctuaire du temple du Soleil à Palenqué dûs à M. Charnay.

A cette occasion M. Altamirano, consul général du Mexique, fournit quelques explications sur les collections actuellement réunies au musée national de Mexico.

Première séance.

Présidence de M. G. Hellmann.

M. de Quatrefages ouvre la séance à 2 h. 1/2 et cède la présidence à M. le Dr G. Hellmann, de Berlin. A ses côtés prennent place les deux vice-présidents, MM. M. de Peralta et le Dr Hamy. Les secrétaires sont MM. Ed. Seler et J. Deniker.

M. le Président lit un télégramme de félicitations envoyé par la *Società italiana de geografia* de Rome.

Puis M. G. Hellmann prononce l'allocution suivante :

Monsieur le Président,

« Je vous suis bien reconnaissant et bien sensible de l'honneur que vous me faites en me nommant Président de la première séance.

Je sais très bien que ce n'est pas à moi, mais à la nation ou plutôt aux américanistes allemands, que j'ai l'honneur de représenter ici, que vous rendez cet hommage.

Soyez bien sûr, Monsieur le Président, que ces Messieurs sauront bien apprécier l'honneur que vous me conférez.

Messieurs, n'attendez de moi ni un discours ni même une allocution pour l'inauguration de nos travaux : l'ordre du jour est si chargé que nous ne pourrions faire mieux que de commencer la discussion du questionnaire.

Avant d'ouvrir la discussion sur le nom « America, » inscrite en tête de l'ordre du jour, je donne la parole à M. le Secrétaire pour dépouiller la correspondance imprimée. »

Le secrétaire-général fait une rapide énumération des nombreux ouvrages et documents parvenus au congrès, dont une liste détaillée figure à la fin du compte-rendu.

M. Lucien Adam (de Rennes), au nom de M. Anatole Bamps, secrétaire-général de la 3e session du congrès, celle de Bruxelles (1881), dépose sur le bureau les deux volumes qui forment le compte-rendu de ladite session. M. Adam exprime au congrès les regrets de M. Bamps d'avoir terminé si tard ce compte-rendu : une maladie de trois ans l'a empêché de le faire plus tôt. Les personnes qui liront ces volumes, ajoute M. Adam, diront que M. Bamps a rempli tardivement, mais bien rempli l'obligation qu'il avait contractée. (Applaudissements).

M. Ant. Peñafiel (de Mexico), offre, au nom du Gouvernement mexicain, l'ouvrage « Monuments de l'Art Mexicain Ancien. » qu'il a été chargé de rédiger et dont l'impression se termine en ce moment.

M. le chevalier de Hesse-Wartegg, explorateur et publiciste autrichien, expose une grande collection photographique de ruines, types, habitations, industries des Indiens Pueblos du Nouveau Mexique et de l'Arizona.

L'ordre du jour appelle la discussion de la première question du programme, soit *sur le nom America.*

Discussion : MM. M. Jimenez de la Espada, Hamy, J. Marcou, Th. Lambert de St-Bris, V. Mestre y Amabile, G. Hellmann, Mlle Lecocq, D. Pector (résumant les travaux envoyés par MM. C. Carrillo y Ancona, J. Calcaño, R. de Semallé, et en son nom).

M. G. Marcel lit un mémoire sur le globe vert de 1513 et la carte de 1501.

M. P. Gaffarel expose ses recherches sur les découvertes portugaises à l'époque de C. Colomb.

M. de Peralta présente une note sur Vasco Nuñez de Balboa.

Le secrétaire général communique, au nom de M. H. Clarke, son « *Aperçu des travaux sur les communications préhistoriques entre l'Ancien Monde et l'Amérique* » ; — de Madame J. Shipley, ses « *Missing records of the Norse discovery of America* »; — de M. J. Shipley, ses notes « *On some points in the early cartography of North America* ; — et de M. A. Ernest, son « *Histoire du bananier en Amérique.* »

L'un des secrétaires,

J. Deniker.

JEUDI 16 OCTOBRE

Deuxième séance

Présidence de M. I. Altamirano

La séance est ouverte à 9 h. et demie.

M. de Quatrefages appelle au fauteuil de la présidence M. le licencié Ygnacio Altamirano. Sont désignés comme vice-présidents MM. Serrurier et le marquis de Nadaillac, et comme secrétaires

MM. V. Grossi et le Dr R. Verneau. Il constate l'honneur et la bonne fortune du Congrès d'être présidé par un aussi illustre que pur descendant de la célèbre race aztèque précolombienne que M. Altamirano. M. de Quatrefages fait en quelques mots l'éloge de cette race dont les survivants, après avoir été opprimés pendant plusieurs siècles, ont su s'élever de nouveau aux premiers rangs de la société mexicaine.

M. Altamirano (prenant place au fauteuil). « Messieurs, je vous remercie de tout mon cœur au début de cette séance que la bonté de M. de Quatrefages m'appelle à présider. J'en remercie tout particulièrement l'illustre et vénéré savant, qui nous préside si dignement. Je suis très sensible à l'honneur que vous faites à un Indien pur sang, issu des anciennes races de l'Amérique, en l'appelant à présider une réunion scientifique où se trouve groupée l'élite des savants américanistes de France et de l'étranger. Je reconnais très sincèrement que je suis loin de mériter pareille distinction, que j'attribue d'abord à votre bienveillance et ensuite à la considération que vous avez pour mon pays, un de ceux que vous étudiez avec tant de succès. C'est donc au nom du Mexique que je vous remercie de nouveau, en vous assurant que cette marque de sympathie sera pleinement appréciée dans ma chère patrie, qui aime la France et la considère comme la mère de nos institutions républicaines et de notre civilisation actuelle. »

M. V. de Mestre y Amabile, présente au nom de M. Jorrin, sénateur cubain, deux mémoires sur les premières années de Christophe Colomb, ses voyages et le degré d'authenticité des divers portraits connus du célèbre navigateur.

Discussion : MM. Jimenez de la Espada et de Mestre y Amabile.

M. P. Borsari (de Napoli) annonce qu'en 1892 le gouvernement italien publiera un ouvrage contenant tous les documents relatifs à C. Colomb.

M. Seler présente le quatrième fascicule d'une publication faite par le musée ethnographique de Berlin. Ce fascicule contient la reproduction de divers textes rares de Sahagun ainsi que la description de nombreux vases zapotèques.

M. Seler place ensuite sous les yeux des membres du Congrès des photographies et dessins de lui représentant divers palais à fresques et à mosaïques du Mexique. Il accompagne cette exhibition de considérations détaillées sur l'architecture maya.

M. Seler termine en faisant le résumé de ses études sur la métallurgie, l'orfèverie, l'industrie et l' « *arte plumaria* » des anciens Mexicains.

M. D. Charnay, lit un mémoire sur les analogies qu'on peut signaler entre les civilisations de l'Amérique centrale et celles de l'Asie.

Discussion : MM. Borsari et Charnay.

M. J. Rada y Delgado présente une série de pièces recueillies en divers pays d'Amérique sous le règne de Charles III. Elles font partie des collections du musée ethnographique de Madrid. Ces objets fournissent l'occasion au présentateur de montrer l'identité des formes entre les instruments de l'âge de la pierre et de l'âge du cuivre au Pérou.

M. Hamy appuie cette manière de voir de quelques exemples démonstratifs.

La séance est levée à 11 h. et demie.

L'un des secrétaires,

R. Verneau.

JEUDI 16 OCTOBRE

Réception à l'Elysée

Le Président de la République, accompagné du lieutenant-colonel Chamoin et du capitaine de vaisseau de Maigret reçoit à 2 h. au Palais de l'Elysée les membres du Congrès. M. de Quatrefages présente à M. Carnot les membres du bureau et du conseil. Le chef de l'Etat prononce une courte allocution dans

laquelle il dit que la France est l'amie des lettres et des sciences et que le Président de la République est heureux de recevoir les Américanistes. Un lunch est offert ensuite aux membres du Congrès.

Troisième séance

Présidence de M. D. G. Brinton

La séance est ouverte à 4 h.

M. de Quatrefages prie M. Brinton de prendre la présidence de la séance et appelle au bureau comme vice-présidents MM. Phillips, de Philadelphie, et le prince R. Bonaparte, et comme secrétaires MM. V. Grossi et Deniker.

M. Brinton, prenant place au fauteuil, prononce les paroles suivantes :

« J'accepte cet honneur, non pas pour moi, mais pour la science et mon pays natal. Je dois dire que les branches de la science dont nous nous occupons étaient naguère encore dans la nuit la plus profonde. Maintenant le Congrès des Américanistes est devenu une puissante société internationale. Je prévois que la poursuite des conquêtes scientifiques et l'investigation de la vérité parviendront à grouper dans un avenir prochain les savants de tous les pays.

« J'ajouterai quelques mots comme étranger reçu en France. Et ce que je dis en mon nom, je sais que je l'exprime au nom de tous les étrangers ici présents. Je remercie les membres français de l'amabilité et de l'empressement de leur excellente réception. Nous en garderons pour toujours le souvenir dans nos cœurs. Je remercie spécialement M. le président du Congrès et les membres du comité qui se sont associés à lui dans ce grand acte de courtoisie internationale. »

M. E. Beauvois présente un mémoire sur les migrations des Européens en Amérique au moyen-âge et surtout des « papas » irlandais.

M. de Nadaillac lit un mémoire relatif aux premiers habitants de l'Amérique du Nord et sur les auteurs qui les premiers se sont occupés de cette question.

M. E. Petitot rend compte, à ce propos, de ses observations sur l'origine asiatique et les légendes des Esquimaux.

Le secrétaire général analyse brièvement un manuscrit de M. Ten Kate sur la question de la pluralité et de la parenté des races en Amérique, et offre, au nom de son auteur, M. N. Leon, de Morelia, une note sur les anomalies et les mutilations ethniques du système dentaire chez les Tarasques précolombiens.

M. R. Pilet (de Rennes), entretient le Congrès de la musique et des instruments de musique des Indiens guatémaltèques, et exécute quelques mélodies indiennes sur le piano.

La séance est levée à 5 heures.

L'un des Secrétaires,

J. Deniker.

VENDREDI 17 OCTOBRE

Le Congrès visite à 9 heures, sous la conduite de MM. de Quatrefages et Hamy, les galeries d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle. Après avoir donné quelques explications sur les pièces américaines placées dans la salle du Préhistorique, M. Hamy conduit ses collègues dans les salles consacrées uniquement à l'Amérique. Il fournit en particulier des renseignements détaillés sur les collections mexicaines qu'il a étudiées pour préparer le travail qu'il termine actuellement intitulé *Anthropologie du Mexique.*

A la suite de cette visite, une partie des membres du Congrès se font photographier en groupe.

L'un des Secrétaires,

R. Verneau.

Séance du Conseil

Tous les membres du bureau et du conseil venus à Paris étaient présents à 1 heure à cette réunion. Dom Pedro II d'Alcantara, protecteur du Congrès, avait bien voulu se joindre à eux. On a examiné les propositions faites par les diverses nations ou villes à l'effet d'attirer chez elles la 9e session du Congrès international des Américanistes en l'an 1892, lors de la célébration du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'Espagne réclamait en faveur de Séville ou de Huelva, l'Italie, de Gênes, les Etats-Unis, de Philadelphie, le Mexique, de Mexico, la République Argentine, de Buenos-Aires, le Nicaragua, de Managua, etc.

Après plusieurs discussions, les deux pays qui se disputent l'honneur de la prochaine session avec le plus de chances de succès, sont l'Espagne et les Etats-Unis, MM. Phillips (en son nom et en celui du Dr D. G. Brinton) et les marquis de Bassano et de Nadaillac, font valoir leurs raisons en faveur des Etats-Unis. MM. de la Rada, Hamy et Pector donnent les leurs en faveur de l'Espagne. Il résulte du vote final :

1° Que l'Espagne aura sur son territoire la 9e session du Congrès ;

2° Que la ville espagnole, que ce soit Séville, Huelva ou le couvent de la Rábida, sera ultérieurement choisie par les Espagnols eux-mêmes ;

3° Les délégués officiels présents du gouvernement espagnol, MM. de la Rada, Vilanova et Zaragoza sont chargés d'organiser le comité de la 9e session d'Espagne ;

4° Pour donner satisfaction aux justes réclamations des Américains, le Conseil exprime le vœu que la 10e session du Congrès soit tenue aux Etas-Unis en 1894. Il appartiendra au Conseil de la 9e session de ratifier cette proposition.

Les délibérations du conseil portent ensuite sur la révision des statuts du Congrès qui, de l'avis de tous, sont trop vagues

et méritent d'être revus, corrigés et augmentés. Il est procédé à l'élection d'une commission internationale chargée de réviser les règlements du Congrès. Elle ne devra soumettre le résultat de ses délibérations qu'à l'ouverture de la 9e session en Espagne. Les membres élus de cette commission sont :

MM. L. Adam (France).
Cora (Italie).
de la Rada (Espagne).
Hellmann (Allemagne).
Phillips (Etats-Unis).
V. Schmidt (Danemark).

Le président, les vice-présidents français et le secrétaire général seront considérés comme faisant partie de droit de cette commission.

Quatrième séance.

Présidence de M. G. Cora

La séance est ouverte à 2 heures.

M. de Quatrefages prie M. G. Cora de présider la séance et MM. O. Stoll et Hamy d'occuper les sièges de vice-présidents.

S. M. Dom Pedro d'Alcantara, qui assiste à la séance, prend également place au bureau.

M. G. Cora prononce l'allocution suivante :

« Permettez-moi, Messieurs, de vous adresser quelques paroles de remerciement. J'aurais désiré vous adresser la parole en italien, mais comme il est d'usage dans les congrès des américanistes de se servir de la langue française pour les communications verbales, je veux me conformer à cet usage.

« Certainement, en m'appelant à présider cette séance, le bureau a voulu honorer le Gouvernement italien, car nous sommes assez près de l'époque de la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il y aura en 1892, en

Italie, des fêtes d'un éclat inaccoutumé à cette occasion. Mais, quoique la décision du Congrès n'ait pas été favorable à la proposition de la ville de Gènes de recevoir le Congrès, je me permets, en ma qualité de président et de délégué du Gouvernement et de la Ville de Gênes, d'informer tous les américanistes qui voudraient se rendre dans cette ville à l'occasion de ces fêtes, que la municipalité sera heureuse de leur offrir l'hospitalité, aux étrangers comme aux nationaux. Vous verrez, Messieurs, que la ville de Gênes s'enorgueillit toujours d'avoir donné le jour à Christophe Colomb. »

M. de Quatrefages annonce que le Conseil du Congrès a proposé dans une séance extraordinaire que la prochaine session fût tenue en 1892 en Espagne. Cette proposition du Conseil n'ayant pas force de loi, il y a lieu de voter sur la question. A l'unanimité des membres présents, le Congrès ratifie la proposition du Conseil.

M. Hamy exprime les regrets de divers américanistes de ne pouvoir assister au Congrès et lit notamment un télégramme humoristiqne qu'il a reçu de M. Karl von den Steinen, l'explorateur du Xingou, qu'un heureux évènement de famille retient chez lui : « Le chef des Caraïbes, ainsi proclamé par les tribus précolombiennes du Xingou, dit M. von den Steinen, salue les piayes réunis au Congrès et regrette vivement de ne pouvoir y assister. Le devoir sacré qui le retient est le devoir de la couvade » ;

M. Lumholtz qui explore à la Sierra Madre au Mexique ;

M. G. Revoil, qui envoie des photographies de Costa-Rica, expriment également leurs regrets de ne pouvoir se rendre au Congrès.

M. Hamy dit quelques mots d'une aquarelle représentant une sorte de quippu présenté par M. Pihan, et dont l'origine est tout à fait incertaine. Il présente ensuite un mémoire de Mme Z. Nuttall sur un ornement de plumes mexicain de l'*Ambraser Sammlung* déjà étudié par Hochstetter, etc., et montre à l'appui des commentaires de Mme Z. Nuttall une restitution faite par ce collègue et qui a été posée sur la tête moulée d'un Indien du Mexique.

Discussion : MM. Jimenez de la Espada et Altamirano.

M. le baron de Baye présente au Congrès quelques spécimens de flèches trouvées dans l'Amérique du Nord, sur l'emplacement d'un mound situé sur une falaise dominant la vallée du Missouri, près de sa jonction avec le Mississipi. Il lui semble que ces flèches présentent une certaine analogie avec celles trouvées au Groenland.

L'orateur, en sa qualité de délégué au présent Congrès de la Société impériale d'Archéologie de Moscou, convie les américanistes à la prochaine session du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques qui aura lieu en 1892 dans la célèbre ville russe.

M. Hamy fait circuler des dessins et des aquarelles de M. Fournereau représentant des objets exécutés par les Galibis et les nègres Bonis de la Guyane française. Ces aquarelles ont été faites au cours d'un voyage à Cotica.

M. Seybold, au nom de S. M. Dom Pedro d'Alcantara, parle de divers documents en langue guarani nouvellement édités par lui.

M. P. Ehrenreich présente une collection photographique de types Botocudos et Bakaïris de la région du haut Xingu, récemment découverte par M. Karl von den Steinen.

M. J. Deniker fait une communication anthropologique sur les Fuégiens actuels.

M. G. Marcel étudie les mêmes peuplades au point de vue ethnographique à la fin du XVIIe siècle, d'après des documents français inédits.

Le secrétaire général fait, au nom de leurs auteurs, la présentation des manuscrits suivants :

John G. Bourke. *Sacred hunts of the American Indians.*

René de Semallé. *Monographie des Caraïbes de la Dominique et des îles adjacentes.*

S.-B. Evans (d'Ottumwa). *Observations on the claims made for the American Indians that they are the builders of the works of antiquity formed in the United States and Mexico.*

Prince Poutjatine. *Du développement d'empreintes de produits textiles sur les poteries russes et de leur conformité avec les produits similaires de l'Amérique du Nord.*

Copie d'une lettre adressée par M. Thomas Wilson, de Washington, au prince Poutjatine sur le même sujet.

A propos de ces deux derniers mémoires, le secrétaire général soumet au Congrès les estampages de poteries anciennes russes et nord américaines qu'ont envoyées en communication MM. Poutjatine et Wilson de leurs pays respectifs et qui démontreraient les ressemblances frappantes existant entre les procédés de fabrication céramique des anciens habitants des contrées précitées.

M. J. de la Rada y Delgado constate que le *Codex troano* ne forme qu'un seul manuscrit avec le *Codex cortesianus.*

Discussion : MM. E. Seler et G. Raynaud.

M. J. Vilanova y Piera entretient le Congrès de l'homme quaternaire de la Plata.

M. Jimenez de la Espada parle des rites funéraires dans l'Amérique du Sud.

Discussion : M. de la Rada y Delgado.

M. F. Borsari fait hommage au Congrès de la première brochure publiée par la *Società Americana d'Italia* dont il est le fondateur et le président provisoire.

M. Génin présente les premières planches du catalogue dressé par M. E. Boban de la collection de manuscrits mexicains recueillis par Boturini, retrouvés par M. Aubin et actuellement la propriété de M. E.-E Goupil (de Paris).

La séance est levée à 5 h. 1/2.

L'un des secrétaires

R. Verneau

SAMEDI 18 OCTOBRE

Cinquième séance.

PRESIDENCE DE M. H. FABRE

La séance est ouverte à 9 h. 1/2.

M. DE QUATREFAGES prie M. H. Fabre de présider la séance, et MM. E. Morado et L. Adam de prendre place au bureau comme vice-président et assesseur.

M. DE QUATREFAGES, pour permettre d'épuiser les questions portées au programme, propose de faire deux séances supplémentaires le lundi 20 octobre. Cette proposition est adoptée.

M. DE LA GRASSERIE communique le résultat de ses études sur la langue baniva et accompagne son mémoire d'un vocabulaire de cette langue.

Discussion : MM. J. DE STA-ANNA NERY et DE LA GRASSERIE.

M. L. ADAM parle de certaines particularités de la langue moskito du Nicaragua et présente des observations sur les divers documents linguistiques rapportés par M. H. Coudreau sur l'oyampi et le roucouyenne.

M. E. SELER résume son mémoire sur les langues mixtèque et zapotèque.

M. H. DE CHARENCEY lit un mémoire sur les noms de métaux en nahuatl et en maya, chez les différents peuples de la Nouvelle-Espagne.

M. ALTAMIRANO présente la brochure en espagnol de M. V. Reyes sur les origines des terminaisons du pluriel dans la langue nahuatl et d'autres langues congénères.

Le secrétaire général présente, au nom de leurs auteurs, les ouvrages linguistiques suivants :

Le manuscrit *sur les Chontales et les Popolucas* du Dr D. G. Brinton, que n'a pu lire lui-même l'auteur, rappelé à Philadelphia pour l'ouverture de son cours d'américanisme ;

les *vocabulaires des langues atanquez* et *bintukua* de l'abbé R. Celedon.

Mlle R. Lyon communique ses observations sur l'acclimatement des Européens en Amérique.

Discussion : MM. de Sta-Anna Nery, Th. Ber, D. Jourdanet, D. Pector.

M. de St-Bris lit une note sur des hiéroglyphes qui représenteraient le nom d'Amérique.

M. de Mestre y Amabile propose de porter à l'ordre du jour du prochain Congrès l'étude de l'origine des limites politiques entre les Etats Sud-Américains.

MM. de Sta-Anna Néry, Hellmann et Jimenez de la Espada trouvent que cette question ne peut être comprise dans le programme purement scientifique du Congrès. En outre, les limites exactes de territoires sont relativement modernes et l'américanisme n'embrasse absolument que l'époque précolombienne et celle immédiatement postcolombienne.

L'assemblée approuve la solution donnée à la question par M. L. Adam : il serait utile d'étudier les limites des divers états et tribus de l'Amérique, avant et pendant la conquête, ainsi que leurs transformations successives.

Discussion : MM. Hellmann, Mestre y Amabile, Jimenez de la Espada, L. Adam.

M. D Pector présente des observations sur les particularités et étymologies de quelques noms indigènes de localités centre-américaines.

M. Seler parle du mot *Anahuac*.

L'un des secrétaires,

J. Deniker.

SAMEDI 18 OCTOBRE

Sixième séance.

PRÉSIDENCE DE M. DE LA RADA Y DELGADO

La séance est ouverte à 2 heures et demie.

M. DE QUATREFAGES prie M. de la Rada y Delgado de présider la séance et MM. V. Schmidt et de Nadaillac de prendre place au bureau comme vice-président et assesseur.

M. GIRARD DE RIALLE remercie M. de Quatrefages d'avoir bien voulu inviter Monsieur Ribot, ministre des affaires étrangères, à assister au Congrès ou à s'y faire représenter. M. Ribot, que des attaches personnelles lient tout particulièrement à l'Amérique, avait l'intention d'assister tout au moins à l'une des séances du Congrès ; mais ses occupations l'en ont empêché jusqu'ici. Prévoyant qu'il ne pourrait même pas venir à la dernière séance, M. le ministre l'a chargé de remercier le Congrès, en son nom et au nom du département des affaires étrangères, de l'honneur qu'on lui avait fait en l'invitant à prendre part à ses travaux.

M. L. ADAM fait une communication sur l'indice baniva nu.

M. de QUATREFAGES annonce que des réclamations sont parvenues au bureau au sujet du vote du 17 par lequel l'assemblée a choisi l'Espagne comme pays de réunion de la prochaine session. A la suite d'une discussion à laquelle prennent part MM. MARCOARTU et HAMY, il est procédé à un nouveau vote qui ne fait que confirmer le premier.

M. A.-L. PINART lit un mémoire sur les limites des civilisations de l'isthme américain et présente les conclusions de ses autres travaux sur l'île d'Aruba, ses habitants et ses antiquités ainsi que sur les pétroglyphes des grandes et petites Antilles, de l'isthme américain et de l'Amérique Centrale.

Discussion : MM. DE PERALTA et PINART.

M. J. Girard de Rialle présente la photographie de la dernière page des trois traités passés en 1666 par le Gouvernement du Canada, pour Louis XIV, avec les ambassadeurs de quatre des cinq nations de la ligue iroquoise. Ces pages renferment les signatures totémiques d'un certain nombre de chefs indiens.

M. Cora communique un travail consacré à démontrer la non-existence de rapports linguistiques entre l'Amérique et la Polynésie.

M. Delisle lit un travail sur les déformations crâniennes de certaines tribus de la côte N. W. d'Amérique.

M. M. Daly traite de l'architecture des anciens temples de Copan et d'Utatlan.

Discussion : M. E. Seler.

M. Guesde fils présente, au nom de son père, une collection d'aquarelles représentant des armes et outils de la Guadeloupe.

M. de Montessus montre une série de planches archéologiques sur le Salvador précolombien.

Le secrétaire général présente au Congrès :

le manuscrit de M. Henry Phillips « *On the Codex Poinsett* » ;

le manuscrit de l'abbé Sotomayor « *La Conquista de Mexico verificada por H. Cortés, segun el codice troano* » ;

un postulatum de M. R. de Semallé sur la division de la terre en 7 parties, dont les deux nouvelles, l'Arctique et l'Antarctique, d'après la proposition antérieure du professeur norvégien Daa.

M. Henriquez y Carbajal soutient l'assertion de ses compatriotes que les restes de Christophe Colomb sont toujours dans la cathédrale de Sto Domingo.

Discussion : MM. V. Mestre y Amabile, de la Rada, Sr-Bris, S. M. Dom Pedro d'Alcantara, Henriquez y Carbajal, Borsari.

La séance est levée à 5 heures et demie.

L'un des secrétaires

R. Verneau.

SAMEDI 18 OCTOBRE

Banquet.

A 8 heures du soir un banquet réunissait 86 membres du Congrès au Cercle St-Simon, à l'hôtel des Sociétés savantes. Les membres étrangers y étaient conviés par le comité d'organisation français. M. le Dr Jourdanet, président d'honneur du Congrès, avait en face de lui M. de Quatrefages, président. Celui-ci avait à sa droite M. Richard, président du Conseil municipal, et à sa gauche le professeur Virchow.

MM. de Quatrefages, de Nadaillac, Richard, Hamy, Altamirano, Cora, de la Rada, D. Pector, Cordier, Mullendorff, Dumont, L. Adam, Jourdanet portent divers toasts accueillis par de chaleureux applaudissements.

Une partie des congressistes ont terminé leur soirée à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, dans des loges mises à leur disposition par le Président de la République. Les autres assistent à un concert vocal et instrumental donné en l'honneur des membres étrangers avec le concours gracieux de Mesdames Muller Nyon de la Source et Devisme, de Mlle S. Gournier et de MM. Cottin.

LUNDI 20 OCTOBRE

Septième séance.

Présidence de M. de Quatrefages

M. de Quatrefages préside la séance, assisté de MM. de la Rada et Hamy comme vice-président et assesseur et de S. M. Dom Pedro d'Alcantara.

M. d'Irgensbergh fait une communication sur les Esquimaux ainsi que sur les voyages du danois Nansen au Groenland.

Mlle Lecocq (de Paris) résume un mémoire dont elle est l'auteur sur les rapports linguistiques existant entre l'Amérique et le Japon et fait don au Congrès de quelques vases anciens du Pérou.

M. de Santa-Anna Néry excuse un des vice-présidents du Congrès, M. le baron de Rio Branco, retenu chez lui par un deuil de famille. Il fait aussi part des regrets du Dr Ladislau Netto, directeur du Musée national de Rio-de-Janeiro, où il se trouve actuellement, de n'avoir pu terminer pour la session le grand travail qu'il avait préparé sur les objets apportés par lui à Berlin en 1888 et à Paris en 1889. Puis M. de Sta-Anna Néry présente une série de dessins et lithographies inédites relatives aux objets rapportés de Ceara par M. L. Netto.

La commission brésilienne a exploré non seulement l'Amazone, mais encore d'autres parties du Brésil où les Indiens sont tout à fait métissés. Les lithographies en question représentent des armes, des poteries, des ornements, des instruments de musique qui se trouvent déjà en partie décrits dans le Folklore de M. de Santa-Anna Néry.

M. Altamirano présente au Congrès des documents mexicains intéressant l'histoire du Mexique et résume une théorie nouvelle sur la royauté à Mexico.

M. Ber parle des carrières de pierre qu'il a trouvées dans l'île du Soleil au milieu du lac Titicaca et qui ont dû servir à l'édification des grands temples de Tiahuanaco. Il rappelle qu'il a été le premier à photographier ces ruines. M. Ber présente enfin les éléments d'une grammaire aymara recueillis par lui.

M. Seler communique une étude sur le dieu mexicain de la guerre, Huitzilopochtli.

La séance est levée à midi.

L'un des Secrétaires,

J. Deniker.

LUNDI 20 OCTOBRE

Huitième séance

PRÉSIDENCE DE M. DE QUATREFAGES

La séance est ouverte à 2 heures.

M. DE QUATREFAGES occupe le fauteuil de la présidence ayant à ses côtés S. M. Dom Pedro et M. GROSSI. Il présente un travail étendu de M. Thomas Wilson, du Smithsonian Institution, sur l'anthropologie préhistorique de l'Amérique du Nord et l'état actuel des études américaines aux États-Unis.

M. GROSSI offre au Congrès une brochure sur la géographie médicale du Brésil, dont il fait un résumé. Il présente ensuite un second mémoire sur la géographie commerciale du Chili. M. Grossi, en faveur de qui a été créée une chaire d'ethnologie américaine à l'Université de Gênes, annonce ensuite qu'une exposition italo-américaine aura lieu à Gênes en 1892, pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

M. V. SCHMIDT fait une communication sur la situation géographique des anciennes colonies scandinaves au Groenland.

M. ST-BRIS parle des voyages de découverte de l'Amérique avant Colomb.

Discussion : S. M. DOM PEDRO, MM. ST-BRIS, GAFFAREL, BORSARI, CORDIER.

M. VERNEAU appelle l'attention du Congrès sur les découvertes de M. Francisco Moreno dans la pampa Argentine. Il pense que les Américanistes ne sauraient se désintéresser de la question et propose de nommer une commission qui étudiera les documents dont M. Moreno veut bien annoncer l'envoi.

Discussion : MM. MESTRE Y AMABILE, DE QUATREFAGES, MÜLLENDORFF, VILANOVA, MARCOARTU, DE PERALTA et CORA sur l'utilité de stimuler le zèle des Sociétés savantes et des directeurs de Musées d'Amérique

en vue de la prochaine session en Espagne. Cette charge incombe de droit aux délégués espagnols présents à Paris, formés en un Comité dont feront en outre partie MM. de Mestre y Amabile, de Quatrefages, Hamy et Verneau.

M. Marcoartu propose la création d'un Institut permanent américain à Madrid, MM. J. Oppert et de Quatrefages, tout en trouvant l'idée bonne, pensent que cette fondation est du ressort de l'Espagne.

M. Zaragoza fait une communication sur la découverte du Rio Apure, d'après des documents des Archives de Simancas, d'Alcalá, de Linares, de la bibliothèque Colombine de Séville et les Archives de l'Ayuntamiento de Leon.

M. Marcoartu propose de réviser les statuts.

Discussion : MM. Hamy, Marcoartu, de Quatrefages, Oppert.

Le Congrès, à l'unanimité, décide qu'il y a lieu de procéder à la révision des statuts à la prochaine session.

M. Altamirano fait une communication sur l'homme quaternaire mexicain.

M. G. Hellmann prononce l'allocution suivante :

« Sire, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Ayant eu l'honneur de vous adresser la parole à l'inauguration de la session, permettez-moi de vous dire quelques mots au moment de clore nos travaux.

Jamais session du Congrès n'a duré aussi longtemps que la 8e que nous venons de passer. Le travail a été dur, mais en tout cas fécond et intéressant. Nous avons eu huit séances ordinaires outre la séance d'inauguration et la séance du conseil central, et le nombre des mémoires présentés au Congrès est tout à fait surprenant. Ce ne sera qu'après la publication du compte-rendu de la session qu'on pourra bien juger de la valeur définitive et de l'importance des progrès que l'œuvre américaniste a faits à Paris.

Mais, abstraction faite du progrès purement scientique, un autre but de notre Congrès, comme de tous les congrès internationaux, consiste dans le rapprochement des savants qui s'occu-

pent des mêmes études et dans la conciliation d'idées quelquefois bien divergentes.

Eh bien, Messieurs, ce but a été complètement atteint. Nous autres, membres étrangers, nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de beaucoup de savants français et américains qui vivent à Paris et d'en pouvoir apprécier les remarquables travaux.

Nous sommes redevables de cet heureux résultat à l'habileté et à la courtoisie des membres du Comité d'organisation qui nous ont préparé un accueil si aimable et si bienveillant. Au nom des membres étrangers, j'en remercie de tout cœur M. le Président et ses collègues du Comité.

Je prie aussi Sa Majesté Dom Pedro d'Alcantara de vouloir bien accepter nos remerciements bien vifs de l'honneur qu'elle nous a fait en daignant accepter le protectorat du Congrès.

Nous sommes également profondément touchés de la réception qui nous a été faite par les plus hautes autorités de la France, et nous emporterons le plus reconnaissant souvenir des amabilités qui nous ont été prodiguées par le Président de la République et le Conseil municipal représenté par son digne président, M. Richard. Je prie M. le Président du Congrès de vouloir bien être l'interprête de nos sentiments de gratitude bien vive auprès du Chef de la République et du Conseil municipal de Paris ».

M. de Quatrefages. « M. Hellmann, vous venez de remercier le comité d'organisation au nom des membres étrangers. A mon tour, Messieurs, je dois vous apporter à vous tous qui êtes venus auprès de nous, en notre capitale, les remerciements du comité d'organisation et des membres français du bureau définitif. Une nation, livrée à elle seule, aurait été bien faible pour entreprendre l'étude de l'américanisme. La concentration et le rapprochement des individus qui s'occupent de la même science sont surtout importants lorsque cette science est en voie de création. Tel est le cas pour l'américanisme. Non pas qu'il soit né d'hier, car nous ne prétendons pas le faire dater de notre Congrès, ce serait étrange et absurde, mais il faut reconnaître les tendances

générales et les progrès de la science. La grande découverte de l'homme fossile nous ouvre des horizons nouveaux, nous impose des méthodes nouvelles, et il faut que tous les hommes qui entrent dans cette phase nouvelle se rapprochent pour faire aboutir leurs efforts. Remercions donc les étrangers qui ont bien voulu nous apporter le concours de leurs lumières.

Et maintenant, Messieurs, je vous demande la permission de vous remercier tous, tant que vous êtes, Français et étrangers, en mon nom personnel. J'ai été très surpris et très effrayé lorsque j'ai appris qu'on m'avait nommé président d'un congrès des Américanistes, très surpris et quelque peu effrayé je le répète. Je n'étais pas là lorsque la nomination a eu lieu ; sans quoi j'aurais protesté. Eh! bien, je me serais privé de quelques bonnes journées; car ces questions dont je m'étais fait un monstre ont tourné de telle manière qu'il m'en restera le meilleur et le plus agréable souvenir et j'en dois remercier particulièrement mes collègues du comité d'organisation et mes confrères français et étrangers du bureau et du conseil définitifs. Merci, à vous tous, Messieurs.

Messieurs, je déclare close la huitième session du Congrès des Américanistes et je donne rendez-vous à tous ceux qui pourront faire le voyage, en Espagne, pour y célébrer le quatrième centenaire du premier voyage de Christophe Colomb. »

La VIIIe session est close à 5 heures et demie.

L'un des secrétaires,

R. Verneau.

COMMUNICATIONS

ET

DISCUSSIONS

I

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

QUESTION :

SUR LE NOM AMERICA

M. Jimenez de la Espada ouvre la discussion, en combattant énergiquement les hypothèses sans fondement de M. Marcou sur l'origine du mot *America*. Les étymologies indigènes de ce mot lui ont toujours paru reposer sur des ressemblances de hasard et il n'a jamais pu accepter d'autre origine au nom imposé en 1507 au Nouveau Monde, que celle qui est si nettement indiquée dans la *Cosmographiæ Introductio*. Le nom d'Amérique vient du prénom *Amerigo* que portait Vespucci. M. Jimenez de la Espada a trouvé ce prénom ainsi orthographié dans les *libros de cuentas y despachos de armadas á Indias* pour l'année 1495, et l'on sait que M. Govi a publié récemment une lettre de 1492 qui porte la signature *Amerigho Vespucci*.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE DU MOT AMERICA

Par M. E. T. Hamy
Membre de l'Institut,
Conservateur du Musée d'Ethnographie.

C'est la troisième fois que l'origine du mot *America* va se trouver discutée devant les Américanistes. La question abordée,

paraît-il, à Turin dans une session peu chargée, évitée au contraire à Berlin, où les séances suffisaient à peine à l'étude rapide d'une foule de choses beaucoup plus importantes, se pose de nouveau à Paris en tête d'un programme, cette fois encore, pourtant, fort large et fort divers. Votre comité d'organisation, tout en considérant comme d'un médiocre intérêt la discussion des étymologies récemment produites de l'autre côté de l'Atlantique, a voulu faire preuve d'une entière impartialité, en maintenant dans notre table de matières un sujet qui n'avait point été complètement épuisé, assurait-on, pendant les sessions précédentes.

Abordons-le vivement pour ne pas nuire, par de trop longs développements, à la marche de ce Congrès, et examinons tout d'abord, sans autre préambule, les thèses préconisées dans ces derniers temps par nos collègues transatlantiques.

§ I

La première de ces thèses consiste à affirmer que le nom d'*Amérique* est un vocable géographique indigène répandu sur le continent méridional, connu par conséquent des premiers voyageurs qui abordent cette partie du littoral du Nouveau Monde. C'est cette thèse que M. Lambert de Saint-Bris cherche à faire prévaloir, non seulement aux Etats-Unis, où un volume et de nombreux articles de journaux en ont donné connaissance au grand public, mais aussi en France, où la Société Américaine lui a offert naguère une hospitalité, d'ailleurs assez peu fastueuse[1]. M. Saint-Bris rapproche, sans hésiter, tous les termes géographiques plus ou moins homophones qu'il rencontre dans ses lectures, et qui, de près ou de loin, lui rappellent celui d'Amérique, depuis le nom du peuple des hauts plateaux de Bolivie jusqu'à celui de l'antique province de Maraca-

[1] Saint-Bris, *L'origine indigène du mot « Amérique »* (*Arch. de la Soc. Américaine de France*, nouv. sér., t. VII, p. 118-122).

pan. Peu lui importe que ces termes soient empruntés à des langues profondément diverses; ils ont, plus ou moins, en commun les éléments phonétiques du nouveau vocable *Amérique*. On peut les découper en pièces arbitraires, isoler par ces amputations, sans aucune règle, un radical commun, *Amarca, Amaraca, Maraca*. Et l'on démontre ainsi qu'Hojèda et les autres ont fait sortir, dès la fin du XVe siècle, de la nomenclature indigène le mot qui s'étale en gros caractères aujourd'hui sur le continent nouveau. Cundinamarca, Maracaïbo, Amarucancha, tout nom est excellent pour M. Saint-Bris, dès lors qu'il entrevoit la possibilité, en le tiraillant quelque peu, de faire apparaître les consonnes utiles à sa thèse. On démontrerait avec la même aisance qu'America vient d'Armorique ou que les Amharas d'Ethiopie sont cousins des Aymaras des Andes... Passons !

M. Marcou n'a pas la fantaisie de son compagnon d'aventure. Il a découvert dans Thomas Belt une *Sierra d'Amérique*; il s'en tient là. Cette Sierra lui suffit pour bâtir tout un vaste édifice, commencé déjà depuis 1875[1], et dont il était réservé à notre Congrès de voir le couronnement.

Rappelons en quelques mots et discutons rapidement au passage les diverses positions de la thèse de M. Marcou.

La terminaison en *ique*, assure-t-il tout d'abord, se trouve souvent dans les noms de lieux des langues indiennes de l'Amérique centrale, et il invoque, à l'appui de cette affirmation, un certain nombre de noms propres, pris au hasard sur la carte, et dont une grande partie sont tirés des langues du groupe nahuatl. Il ne sait pas que dans ces langues la terminaison *c* remplace le *tl* final des noms en *atl*, *itl*, etc., sorte de postposition fusionnée avec le nom et ayant le sens de *dans*[2] : *Tepitl*

[1] J. Marcou, *Sur l'origine du nom d'Amérique* (*Bull. Soc. de géogr.*, 6e sér., t. IX, p. 587-597, 1875). — Cf. Id., *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique* (*Ibid.*, 7e sér., t. IX, pp. 480-520, 630-672, 1888).

[2] *C* significa *en* y *dentro*; se une à los nombres acabados en *tl* (Orozco y Berra. *Ensayo de descifracion geroglifico* (*Anales del Museo Nacional de Mexico*, t. I, p. 243, 1877).

donne ainsi *Tepic*, cité par M. Marcou. D'autres de ces finales en *ic* sont produites par l'intervention du suffixe *itic*, qui modifie à peu près de même le terme principal[1] et un certain nombre des noms de lieux mentionnés par notre auteur, doivent à ce suffixe leur physionomie spéciale.

On ne saurait donc admettre que la terminaison *ique* veuille dire, comme le suppose M. Marcou, *grande*, *élevée*, *proéminente* et « s'applique toujours à des lignes de faîtes ou à des pays montagneux élevés, mais sans volcans. »

Au surplus, le mot *Amérique* n'a rien à voir dans la liste relevée par notre collègue ; *il ne peut pas être nahuatl*, puisque le son dur, rendu par un double *r* (*rr*), fait absolument défaut aux langues de ce groupe[2].

Il est vrai que la lettre *r* existe plus au sud, et que le mot *Amerrique*, que M. de Peralta écrit, si je ne me trompe, par un *s*, *Amerrisque*, peut appartenir à une autre famille de mots tels que *Chaparrisque*, *Ajuterrisque* ou *Tempisque*, que M. Pector vient de me montrer répétés sur des cartes de l'Amérique centrale[2].

Je ne puis voir, pour mon compte, dans la découverte de ce nom d'Amerrisque ou d'Amerrique, au milieu de la Cordillière, loin de ce littoral de l'Est, seul entrevu par les premiers navigateurs, je ne puis voir, dis-je, dans cette rencontre qu'une *homophonie* de hasard, comme j'en mentionnais plus haut quelques exemples[3].

Ce mot, signalé pour la première fois par Thomas Belt, dans

[1] *Itic... dentro, en lo interior. Galitic*, dentro de la casa. *atlitic*, dentro del agua (Id., *ibid.*, p. 245.

[2] Cf. R. Siméon, *Dictionnaire de la langue nahuatl ou mexicaine. Introduction*, p. XXVI.

[3] Les formes actuelles de ces mots sembleraient des simplifications de formes plus compliquées. On disait jadis Chaparristique. Peut-être le vieux nom de la Sierra Amerrisque serait-il Amerristique.

[4] Je pourrais citer encore, presque à l'aventure, les *Hakkas* de Canton, qui sont de race chinoise, et les *Akkas* de la haute vallée du Nil Blanc, qui sont des négrilles ou Pygmées ; les *Galloas* nègres du bas Ogooué, les *Gallas* de l'Afrique orientale et les *Gallois* du pays de Galles, etc.

son livre de 1873, *The Naturalist in Nicaragua*, n'a point de passé *historique*. Aucun des innombrables ouvrages, consacrés à la géographie ou à l'histoire, à l'ethnographie ou à la linguistique de cette partie de l'isthme américain, ne mentionne cette expression, et il *paraîtrait logique de conclure de ce silence* UNANIME, non pas, comme on l'a fait avec injustice, à une imposture de Belt (il ne voyait dans l'existence de ce nom qu' « *une coïncidence* »), mais à l'ignorance absolue des géographes en ce qui concerne une région nouvellement ouverte, en somme, à l'exploration scientifique.

Pour M. Marcou, cependant, c'est ce terme géographique indigène, connu des premiers marins espagnols, qui ont abordé à la côte des Mosquitos, rapporté en Europe et bientôt répandu dans les ports de l'Ouest, qui aurait été l'origine du nom imposé peu après au Nouveau Monde.

D'ailleurs Vespucci, dont on a cru jusqu'ici retrouver le prénom dans le nom de l'Amérique, Vespucci ne s'appelait point *Amerigo*, mais *Alberico*. C'est là la deuxième position de la thèse de M. Marcou.

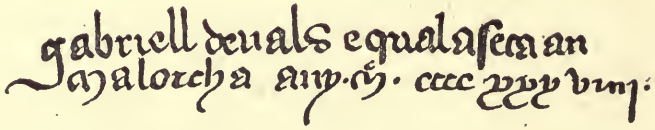
§ II

On me permettra d'insister quelque peu sur la réfutation de cette erreur historique. La tâche m'est d'ailleurs singulièrement facilitée par l'intervention, au débat, de M. Jimenes de la Espada. Notre savant collègue ne vient-il pas, en effet, de montrer, par la production d'un texte tiré des *Libros de cuentes y despachos de Armadas a Indias* de 1495, que le voyageur florentin était désigné dès lors en Espagne sous le nom d'*Amerigo?* Tous les Américanistes qui se sont occupés de la question soulevée par MM. Marcou et Saint-Bris connaissent, en outre, le mémoire du regretté Gilbert Govi, publié l'année dernière par l'*Accademia dei Lincei*, et qui contient une lettre de Vespuce

du 30 décembre 1492, découverte à Mantoue et signée *Amerigho.*

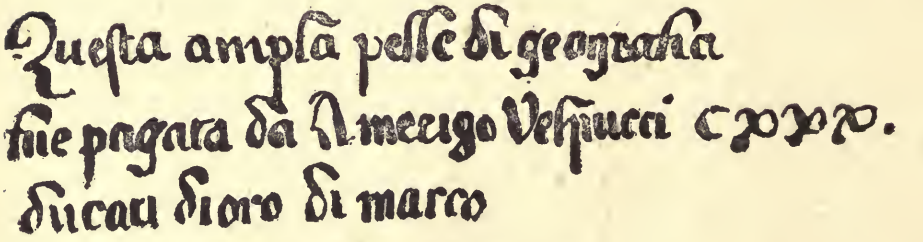
J'ai l'honneur de vous présenter un document plus ancien encore, dont je dois la communication à l'honorable M. Eug. Tastu, ministre plénipotentiaire en retraite, fils de Joseph Tastu, dont les travaux sur les géographes catalans sont connus et appréciés de tous les historiens de la géographie. C'est le calque d'une mappemonde, chef-d'œuvre du plus célèbre entre les cartographes majorcains du XVe siècle, Gabriel de Valsequa.

Cette mappemonde, remarquable par la pureté de son dessin et l'exquise délicatesse des miniatures dont elle est ornée, avait été exécutée à Majorque en 1439, comme en fait foi la signature de l'auteur :



Gabriell de Valsequa la feta an
Malorcha any m cccc xxx viij

et Vespuce l'avait acquise au prix de 130 ducats d'or ainsi que le démontre cette sorte d'*ex libris*, d'une main plus récente, qu'on peut lire au dos de la pièce :



Questa ampla pelle di geografia
fue pagata da Amerigo Vespucci CXXX
ducati di oro di marco.

D'après la forme des lettres qui la composent, cette seconde inscription doit remonter vers l'année 1480. C'est du moins le sentiment d'un des paléographes les plus compétents en la matière, M. Lecoy de la Marche, que j'ai consulté sur ce délicat sujet.

Une dizaine d'années au moins avant son passage en Espagne, Vespuce portait donc bien le prénom d'*Amerigo*, accolé à son nom au verso de la carte de Valsequa.

Fils d'un notaire de Florence, engagé avec son frère Girolamo dans d'importantes affaires commerciales, il était en mesure de satisfaire largement sa passion naissante pour la géographie. Il est vrai que plus tard il perdait tout le fruit de ses travaux, et se voyait contraint de se mettre au service des Médicis. C'est peut-être alors qu'il se défit, avant de partir pour Cadix, de sa belle carte de Valsequa, retrouvée en Italie par le cardinal Despuig et rapportée par ce riche collectionneur à son point de départ, Palma de Mallorca.

Quoi qu'il en soit, Vespuce avait possédé un certain temps ce document précieux, où il avait pu voir semées dans la *mer Oceane* de nombreuses terres d'une certaine étendue. C'était d'abord une île de Brésil, *Ylla de Brezill* dans l'Ouest de l'Irlande. C'étaient plus bas les îles de la légende de St-Brandan, *Insules fortunate sante Brandane*, l'île des Oiseaux, *Ylla de osels*, par exemple, ou l'île de l'Enfer, *Ylla de l'inferno*, et que Valsequa assimilait en partie aux Açores récemment rencontrées par Diégo de Séville, pilote du roi de Portugal.

Aquestas illes foran tro | bades p Diego de Siuilla, pelot del rey de Po/rtogall an lay m cccc xxx vij.

C'était enfin l'archipel des Canaries, dessiné dans tous ses détails, en face du Maroc.

Le spectacle continuel de toutes ces terres émergeant au *Ponent* de la mappemonde catalane, fut sans doute pour quelque chose dans les résolutions qui portèrent Americ Vespuce à prendre part, dans les dernières années du siècle, aux voyages vers l'Ouest qui, par un ensemble de circonstances singulières, ont fait, comme l'on sait, du marchand florentin, devenu pilote, le *parrain* du Nouveau Continent.

§ III

Vespuce s'appelait donc bien Amerigo, et le gymnase vosgien n'a fait que vulgariser, en 1507, une orthographe venue de Lisbonne[1] et quelque peu francisée sous la forme *Americ*[2], avant de devenir *Americus* dans la traduction latine du chanoine Jean Basin. *Quatuor Americi Vesputii navigationes*, etc.

Martin Waltzemüller ou Hylacomylus, qui imprimait en tête de cette édition des fameuses navigations le livret aujourd'hui si recherché, sous le titre de *Cosmographiæ Introductio*[3], adopte successivement la forme *Amerige* et celle d'*America* dans les deux passages où il propose de donner à la quatrième partie du monde le nom de celui qu'il regarde comme l'ayant le premier découverte.

« *In sexto climate, Antarcticum versus, et pars extrema Africæ nuper reperta, et Zamzibar, Java minor et Seula insulæ et quarta orbis pars* (*quam quia Americus invenit Amerigen, quasi Americi terram, sive Americam nuncupare licet*) *sitæ sunt*[4]. »

Et un peu plus loin :

« *Nunc vero et hæ partes* (*Europa, Africa, Asia*) *sunt latius lustratæ, et alia quarta pars per Americum Vesputium* (*ut in*

[1] L'archétype de 1504 a pour titre : *Lettera di Amerigo Vespucci.*

[2] La forme française la plus habituelle est *Emeric*, prénom rarement imposé de nos jours, mais dont est dérivé cet autre vocable Aimery. Aimery est à Americus comme Amaury est à Amalricus, Aubry à Albericus, Olry à Alaricus, etc.

[3] Cosmographiæ introductio *cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principis ad eam rem necessariis. Insuper quator Americi Vespucii navigationes*, etc. — Cf. L. Wiesener, *Americ Vespuce et Christophe Colomb, La véritable origine du nom d'Amérique* (*Revue des Questions historiques*, t. I, p. 226 et suiv., 1866); *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs. Voyage d'exploration et de découvertes à travers quelques épîtres dédicatoires, préfaces et opuscules en prose et en vers du commencement du XVIe siècle : notes, causeries et digressions bibliographiques et autres*, par un géographe bibliophile (d'Avezac). Paris, 1867, 1 vol. in-8, p. 31 et suiv.

[4] Cf. d'Avezac, p. 38.

sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore, sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, sive Americam dicendam : cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina... »

Je reproduis à dessein en leur entier des textes qu'ont certainement perdu de vue les novateurs, dont je m'efforce de combattre les fantaisies étymologiques.

Ces deux phrases de Waltzemüller où le nom d'Amérique apparaît *pour la première fois* dans l'histoire comme celui de la *quatrième partie du monde récemment découverte*, sont en effet d'une irrésistible clarté. « Je ne vois pas pourquoi, dit le géographe de Saint-Dié, quelqu'un interdirait à bon droit de l'appeler de son inventeur Americ, homme d'un génie sagace, Amerige, c'est-à-dire terre d'Americ ou America », et il cite à l'appui de cette proposition les noms de l'Europe et de l'Asie, qui sont des noms de femme.

Il aurait pu ajouter, en se plaçant à un autre point de vue, le nom d'Afrique ; *je tiens, en effet, pour certain, que l'harmonie de ces appellations, Afrique et Amérique, l'une ancienne et l'autre naissante, a eu une part énorme dans le foudroyant succès du terme géographique imaginé par Waltzemüller.*

On connaît dans tous ses détails l'histoire de l'expansion du mot *America*. Humboldt, Wiesener[1], d'Avezac[2] et beaucoup d'autres en ont suivi les étapes à travers les livres et les cartes de la première moitié du seizième siècle, et M. L. Gallois reproduisait naguère dans sa thèse de doctorat[3] la première image de l'Amérique (*America*), tracée par Waltzemüller en 1507 sur un petit globe en fuseaux, et bientôt contrefaite à Lyon par Louis Boulengier d'Albi, dont notre collègue, M. G. Marcel, a récemment reconstitué la physionomie fort complexe[4].

[1] *Loc. cit.*, p. 235.

[2] *Op. cit. pass.*

[3] L. Gallois, *Les géographes allemands de la Renaissance*, Paris, Leroux, 1890, in-8, pl. II et p. 48.

[4] G. Marcel, *Louis Boulanger d'Albi, astronome, géomètre et géographe (Bull. de géogr. hist. et descriptive*, 1889, p. 163-172).

Le livre, *Globus mundi declaratio sive descriptio mundi et totius orbis terrarum*, publié en 1509 chez Grieninger, parle de l'Amérique découverte nouvellement, quatrième partie de la terre, et Pierre Apier enregistre, comme Hylacomylus, le nom d'*America* sur la mappemonde jointe à son édition de Solin de 1520.

L'usurpation est dès lors complète dans les livres et les atlas, usurpation dont ne sont d'ailleurs coupables, on l'a nettement établi, que les cosmographes de Saint-Dié et de Strasbourg et leurs imitateurs.

Puis une réaction se produisit, violente, dans la conscience publique, et Americ Vespuce porta le poids d'une erreur qu'il n'avait pas provoquée, et condamné sans jugement par une sorte de consentement universel, subit la triste célébrité de l'imposture dévoilée[1].

Aujourd'hui l'opinion, mieux éclairée, le décharge de toute complicité dans l'aventure toponymique où Waltzemüller l'a engagé, et il ne reste pour accuser injustement la mémoire de celui qui fut l'*ami de Colomb*, que les inventeurs de théories nouvelles, que repoussent unanimement tous ceux qui ont lu avec quelque soin les documents originaux relatifs à la découverte du Nouveau Monde.

[1] Wiesener, *loc. cit.*, p. 252.

AMERRIQUES, AMÉRIGHO VESPUCCI & AMÉRIQUE

PAR JULES MARCOU.

INTRODUCTION. — Ce qui reste de la tribu des Indiens Amerriques, à présent très réduite, habite les montagnes appelées Sierra Amerrique, qui forment la cordillera entre le lac Nicaragua et la côte de Mosquitie dans le département de Chontales, Nicaragua.

Par un concours de circonstances, qui n'est pas rare dans tout ce qui se rapporte aux premières découvertes faites dans le Nouveau Monde, le nom d'*Amerrique* n'a pas été imprimé, ou peut-être même écrit, dans des documents jusqu'en 1872, date à laquelle feu le géologue anglais Thomas Belt, un naturaliste de génie, pendant un long séjour et une exploration des parties orientales de la république du Nicaragua, entendit le nom de la bouche des Indiens eux-mêmes de cette tribu, et l'employa dans son excellent et très remarquable ouvrage intitulé : « The Naturalist in Nicaragua », Londres, 1874.

De Humboldt a dit avec justice : « Les pays découverts les premiers sont aujourd'hui oubliés et presque déserts » (*Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, vol. III, p. 381, Paris, 1839).

SIERRA AMERRIQUE ET LES AMERRIQUES. — Je vais donner tous les faits que j'ai pu réunir.

« Immédiatement à l'Ouest du rancho (plantation) de Fairbairn, à deux lieues de la ville minière de Libertad, département de Chontales, Nicaragua, s'élèvent les rochers abruptes de la chaîne des monts d'Amerrique, formée de grandes falaises

perpendiculaires et d'énormes rochers isolés en forme de pics ou aiguilles. Le nom de ces montagnes est une indication précieuse sur la race des anciens habitants. Sur les hautes terres du Honduras, ainsi qu'il a été remarqué par Squier, la terminaison en *tique* ou *rique* se rencontre souvent dans les noms de lieux-dits, comme *Chaparristique*, *Lepaterrique*, *Llotique*, *Ajutérique*, et autres. La race qui habitait cette région était les Indiens Lencas... Je pense que ces Indiens Lencas étaient les anciens habitants de Chontales... et qu'ils ont été en partie conquis et ont eu leur territoire envahi par les indiens Chontales avant l'arrivée des Espagnols » (*The Naturalist in Nicaragua*, p. 155). A présent les Indiens Chontales sont cantonnés dans la partie occidentale du département qui porte leur nom, à l'Ouest de la Cordillera d'Amerrique, tandis que toute la partie orientale aussi loin que la côte des Mosquitos (reserva Mosquita) est habitée par des Indiens peu civilisés, appelés *Caribisi* ou Caraïbes, et aussi Amerriques, Carcas et Ramas —*Tribus de aborigenes no civilizados* — comme ils sont désignés sur la « Mapa de la República de Nicaragua », de Paul Lévy, qui accompagne son livre important : « Notas geograficas y economicas sobre la República de Nicaragua », Paris, 1873.

Sur la plantation Fairbairn : « on trouve beaucoup de preuves qu'une grande population d'Indiens y ont vécu jadis ; et on a recueilli beaucoup de poteries et des fragments de pierres meulières, qui servirent à moudre le maïs, dans plusieurs tombes qui ont été ouvertes et fouillées... Il y a là une quantité de vieux tombeaux indiens, recouverts de monceaux de terres et de pierres (*mounds*) » (*The Naturalist in Nicaragua*, p. 154). A la p. 324 du même ouvrage, Belt cite encore cette Cordillera en disant : « Au milieu du jour, nous sommes arrivés en vue des montagnes d'Amerriques, que j'ai reconnues immédiatement et qui m'ont montré que j'avais atteint le district de Juigalpa. »

Au sujet de l'or, Belt qui était l'ingénieur de la « Chontales Gold Mining Company » pendant les quatre années qu'il a habité le Nicaragua, était des mieux renseignés sur les gisements et lo-

calités des mines. Il nous dit que « l'exploitation de l'or à Santo Domingo est limitée entièrement à des filons de quartz aurifères, aucun dépôt d'alluvions n'ayant été trouvé assez riche pour payer les frais d'exploitation... L'or ne se rencontre pas pur, mais à l'état d'alliage naturel avec de l'argent, dans les proportions de trois parties d'or pour une d'argent... La petite ville de Libertad est le centre principal des mines de Chontales. On trouve un grand nombre de mines en exploitation dans les environs » (*The Naturalist in Nicaragua*, pages 86, 88 et 150).

L'absence de *placeres* ou graviers alluviaux aurifères assez riches pour payer l'exploitation dans les vallées des rios Mico et Carca, les deux principaux affluents du rio Blewfields, montre que ces alluvions ont dû être exploités par les Indiens avant l'arrivée des Espagnols.

De plus la composition du minerai d'or mélangé d'un quart d'argent le rend malléable et a permis de travailler ce métal avec facilité par des Indiens mal outillés ; ce qui explique l'existence des miroirs d'or trouvés par Cristophe Colomb et ses équipages en 1502, lorsqu'ils abordèrent sur cette côte.

La lettre suivante de feu Belt, écrite peu de mois avant sa mort prématurée (1) est intéressante, parce qu'elle donne l'impression que lui a faite la lecture de mon premier mémoire « Sur l'origine du nom d'Amérique » publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, juin 1875, que je venais de lui envoyer.

« M. Jules Marcou, Londres, 8 avril, 1878.
Salins, Jura, France.

Mon cher Monsieur,

Je vous suis très obligé pour votre aimable lettre et l'exemplaire de votre très ingénieuse théorie sur l'origine du nom *Amérique*.

[1] Thomas Belt, né à Newcastle-upon-Tyne (Angleterre) en 1832, est mort en passant dans un wagon de chemin de fer, à Kansas-City (États-Unis), le 21 septembre 1878.

La chaîne des monts Amerriques dans le Nicaragua m'est bien connue, et la curieuse coïncidence de son nom avec celui du continent m'a souvent frappé, mais seulement comme coïncidence.

J'espère que votre sujétion recevra l'attention qu'elle mérite et que l'on fera des recherches approfondies sur l'origine du nom. Et s'il ressort de ces études que vous avez raison, vous aurez éclairci une question des plus intéressantes.

Je suis, cher Monsieur, votre très dévoué

THOMAS BELT. »

Par suite de circonstances heureuses, j'ai pu communiquer en 1887, avec le sénateur du Nicaragua don José D. Rodriguez, qui a habité pendant de nombreuses années le département de Chontales, et a été l'ami personnel et même l'employé de Thomas Belt, dans la mine d'or de Santo Domingo.

Je donne des extraits de deux des lettres qu'il m'a adressées pendant un séjour qu'il faisait à Washington comme envoyé spécial du gouvernement du Nicaragua pour le canal interocéanique à travers cette république.

Washington, le 29 décembre 1887.

Professeur Jules Marcou
Cambridge, Massachusetts.

Très cher Monsieur,

..... Le nom *Amerrique* est prononcé par les Indiens de la tribu avec lesquelles j'ai eu de nombreuses conversations, comme M. Thomas Belt l'a écrit avec deux *r*. Ces Indiens ont été autrefois une puissante tribu. A quelque distance de la Sierra où ils habitent à présent, sur des terrains plats, il y a des surfaces considérables qui étaient autrefois des cimetières et qui sans aucun doute possible appartenaient à ces Indiens.

Il est vrai que plus au Sud, il y a d'autres tribus.

Toutefois il m'a été facile d'apprendre d'eux que jadis à une

époque très reculée, ils étaient en communication avec la côte de l'Atlantique, ayant des relations amicales avec les tribus des Moscos, qui tiennent tout le pays depuis à peu près la Lagune de Caratasca (Honduras) et le cap Gracias-á-Dios jusqu'un peu au sud de la Lagune de Perlas et le rio Blewfields.

A présent les Amerriques ne comptent plus qu'un petit nombre de membres de leur tribu ; mais il m'est impossible en ce moment, de donner des raisons plausibles de cette réduction de la tribu. On ne les moleste pas, et ils vivent à leur aise dans leurs montagnes ; mais il est évident qu'avant qu'il soit longtemps ils auront entièrement disparu, peut-être par suite d'absorption dans d'autres tribus indiennes... M. Thomas Belt a dû avoir des occasions de connaître les montagnes et les Indiens de ce nom, pendant un voyage qu'il a fait de l'autre côté de la Cordillera à Matagalpa et á Ségovie. J'ai servi sous les ordres de ce gentleman dans les mines de Chontales, et j'ai eu le bonheur d'être honoré de son amitié et de sa confiance.

Je suis avec respect votre obéissant serviteur.

J. D. Rodriguez.

Washington, 12 janvier 1888.

Señor Profesor Jules Marcou
Cambridge.

Mon cher Monsieur

..... Je puis vous assurer que la supposition de M. Peralta, à savoir que le nom Amerrique a été inventé par feu mon ami M. Thomas Belt, est entièrement gratuite et sans fondement. Les monts et la tribu des Amerriques ont existé au Nicaragua depuis un nombre de siècles qu'il n'est au pouvoir de personne de désigner avec certitude, et ces faits peuvent être vérifiés par quiconque le désire. D'ailleurs M. Belt était une personne sérieuse, qui n'aurait jamais fait une mystification, ou trompé qui que ce fût...

J. D. Rodriguez. »

Cette protestation du sénateur Rodriguez a été amenée par suite de la position prise par quelques critiques, qui prétendaient que parce que les géographes n'avaient pas inscrit le nom Amerrique sur aucune des cartes connues jusqu'à présent, le nom Amerrique pour désigner une chaîne de montagnes du Nicaragua avait été inventé de toute pièce par M. Belt. Et la chose est allée si loin que don Manuel M. de Peralta, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica à Washington (aujourd'hui à Paris), a écrit une lettre au président de la République du Nicaragua, Don Ad. Cárdenas, lui demandant si réellement il existait dans le département de Chontales, une chaîne de montagnes connue sous le nom d'Amérique, Amerrique ou Améric. La réponse datée de Managua, le 22 mai 1886, non seulement a confirmé l'existence de la Sierra Amerrique de M. Belt, mais bien plus qu'il y avait dans ces montagnes une tribu d'Indiens du même nom « los Amerriques » d'une grande importance jadis, mais à présent fort réduite, et que l'orthographe du nom était bien comme M. Belt l'avait écrit dans son livre, *Amerrique* avec un double *r* [1].

De ces faits d'une authenticité indiscutable, il résulte que nous savons pertinemment qu'il existe encore les restes d'une tribu indienne qui se nomment eux-mêmes *Amerriques*, qu'elle était jadis nombreuse et puissante, et qu'elle s'étendait sur de vastes espaces des pays compris entre le lac de Nicaragua et la côte de la mer des Caraïbes ou des Antilles. Les montagnes au milieu desquelles ils vivent à présent sont appelées *Chaîne d'Amerrique* ou *Sierra Amerrique*, et ils ont occupé depuis des temps immémorables la région la plus riche en or de ce pays. Les mines d'or sont encore nombreuses et sont exploitées jusqu'à aujourd'hui, sur une grande échelle, autour de La Libertad, Santo-Domingo et Juigalpa.

[1] La lettre de M. Peralta et la réponse du président Cardenas ont été publiés en espagnol avec traduction en anglais; ainsi que trois lettres de Cardenas et du sénateur Rodriguez, qui m'ont été adressées, aussi en espagnol avec traduction anglaise, à la suite, dans le *Bulletin of the American geographical Society*, 1886, nº 4, p. 315-316, et 1888, nº 2, p. 192-196; New-York.

Le nom de Juigalpa (Huzgalpa) veut dire le pays de l'or, et le nom indien de la côte des Mosquitos est Tauzgalpa ou Taguzgalpa, *galpa* veut dire montagne ou colline ; de sorte que le nom véritable du pays entre le cap Gracias-á-Dios, les rios Rama et San-Juan, à l'embouchure du canal intérocéanique du Nicaragua à la nouvelle ville d'*America*, nommée en honneur des Indiens et des montagnes *Amerriques*, au lieu d'être la côte des Mosquitos ou Mosquita, est, d'après les indigènes, Côte-d'Argent.

A présent, passons en revue les premières explorations faites par les navigateurs européens le long des côtes des parties centrales du Nouveau-Monde.

Premier voyage de Vespucci. — Dès le début, nous nous trouvons en présence du plus contesté des voyages de Vespucci, effectué de mai 1497 à octobre 1498. Las-Casas, Herrera, Charlevoix, Robertson, Tiraboschi, Muñoz, Navarete et Washington-Irving ont tous déclaré que l'auteur des *Quatuor Navigationes* avait forgé son premier voyage. Alexandre de Humboldt, après l'avoir nommé son *prétendu* premier voyage, essaie de présenter un *alibi* pour Vespucci, qui, d'après lui, devait être alors à Séville et à San-Lucar, occupé à diriger l'armement de la flotte de l'expédition de Cristoforo Colombo pour Haïti et la côte de Paria (le troisième voyage de Colombo), armement qui a dû occuper Vespucci depuis la mi-avril 1497 jusqu'au départ de Colombo, le 30 mai 1498 ; et, par conséquent, rend impossible le premier voyage de Vespucci du 10 mai 1497 au 18 octobre 1498. De Humboldt appelle « problématique ce voyage d'une date contestée[1] », qu'il refuse d'admettre dans la catégorie des *voyages clandestins*, et dont il n'hésite pas à regarder la date du 10 ou du 20 mai 1497 comme fausse.

F. A. de Varnhagen est le seul qui ait accepté et maintenu le premier voyage de Vespucci comme authentique, en se servant de preuves et d'arguments qu'il a tirés des trois historiens : Pierre

[1] *Examen critique*, Vol. IV, p. 268 et 292.

Martyr d'Anghiera, Oviedo et Gomara. Après une étude attentive de toutes les objections, je suis arrivé à la même conclusion que Varnhagen, qui dit avec justice que « si le premier voyage n'est pas vrai, tout tombe », et aussi que « si nous admettons que si Vespucci est coupable de ne pas avoir dit la vérité à propos d'un voyage aussi important, alors il nous faut le traiter d'imposteur et de faussaire, et ne rien accepter de ce qu'il dit dans ses quatre voyages[1] ». En fait, si le premier voyage est faux, ou même seulement « problématique », selon l'expression de Humboldt, Vespucci est un fabuliste et un imposteur indigne de toute confiance. Mais je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Vespucci, d'après ce qu'en a dit le grand amiral Cristoforo Colombo, était tout à fait un homme de bien (*es mucho hombre de bien*, lettre de l'amiral à son fils Diego, du 5 février 1505), à qui la fortune avait été contraire, mais qui était très anxieux d'avoir la réputation de passer pour un grand découvreur et navigateur, ce que j'ai nommé auparavant *a tan fino* en italien (*Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, p. 80. Paris, 1888).

D'après Varnhagen, les chefs de l'expédition étaient Vicente Yañez Pinson et Juan Diaz de Solis (*Le premier voyage d'Amerigo Vespucci définitivement expliqué dans ses détails*, Vienne, 1869) ; la première terre qu'ils ont aperçue a été dans le voisinage du cap Gracias-á-Dios, qu'ils ont ainsi nommé, après leur très longue navigation, depuis la Grande-Canarie ; et, après avoir navigué pendant deux jours en suivant une côte de sable, ils sont entrés dans un petit port près de la Laguna-de-Caratasca, Honduras. A l'attérage du cap Gracias-á-Dios, Vespucci a vu des Indiens qui ont refusé de communiquer ; mais dans le petit port près du cap Cameron, Laguna-de-Caratasca, un grand nombre d'Indiens du type Caraïbe ont bien accueilli l'expédition. Quelques-uns de ces Indiens avaient des ornements en or qu'ils avaient pris à leurs voisins avec lesquels ils étaient en guerre.

[1] *Amerigo Vespucci; son caractère, ses écrits, sa vie et ses navigations*, par F. A. de Varnhagen, p. 4 et 96. Lima, 1865.

Comme nous savons à présent par les Indiens Amerriques eux-mêmes que leur relation et échange avec les Caraïbes de la côte s'étendait jusqu'à la Laguna-de-Caratasca, nous avons là le premier contact des Espagnols avec des Indiens de la côte ducentre du Nouveau-Monde, qui possédaient un peu d'or ; et il est possible, et des plus probables, que le nom *Amerrique* a été prononcé, comme celui de la tribu et du pays d'où l'or provenait ; parce que l'or n'existe pas sur la côte même, et que la région des mines d'or de la Sierra-Amerrique est la plus rapprochée de cette partie de la côte de Honduras, et même la seule qui ait des mines d'or dans toute cette partie de l'Amérique centrale. Tout dernièrement des *placeres* aurifères ont été trouvés sur les rives du rio Prinzawala au sud du cap Gracias-á-Dios.

Le dernier voyage de Colombo.— Cristoforo Colombo, dans son quatrième et dernier voyage, atteignit, le 12 septembre 1502, le cap Gracias-á-Dios ; le 14 septembre il doublait le cap, et continuant à longer les côtes des Mosquitos, il arriva le 25 septembre devant le village de Cariari, en face de la petite île de la Huerta (le Jardin, *Quiribiri*, à présent l'île Booby), à l'embouchure du rio Rama. Là il jeta l'ancre entre l'île La Huerta et le continent, et il resta dix jours, depuis le 25 septembre jusqu'au 5 octobre, afin de réparer ses vaisseaux et de laisser reposer ses équipages très éprouvés par les grandes fatigues d'une navigation longue et pénible depuis qu'ils avaient quitté Cuba.

Bien reçu par les Indiens de Cariaï, il s'établit vite de nombreuses relations et échanges entre les cent cinquante marins des équipages des quatre caravelles. Colombo, dans sa *Lettera rarissima*, dit qu'à Cariaï, il « entendit parler des mines d'or de la province de Ciamba, qui était l'objet de nos recherches. Je pris avec moi deux habitants de cette contrée qui me conduisirent à une autre terre appelée Carambaru, où les indigènes vont toujours nus et portent à leur cou un miroir d'or qu'ils ne veulent vendre ni troquer pour quoi que ce soit ; ils me nommèrent en leur langue plusieurs autres lieux situés sur la mer, où ils m'as-

suraient qu'il existait beaucoup de mines d'or ; le dernier de ces lieux était appelé le Veragua, éloigné d'où nous étions de vingt-cinq lieues. »

Comme le dit de Humboldt, cette lettre n'est pas claire ; elle manque d'ordre et contient bien des obscurités, parce que lorsque Colombo l'a écrite, il était en proie à une profonde mélancolie, amenée par les nombreuses injustices, les mauvais traitements et les déceptions auxquelles il a été soumis à la fin de sa vie. Il était alors un vieillard, presque infirme, lorsqu'il a écrit cette lettre à la Jamaïque, le 7 juillet 1503, immédiatement après son retour de la riche contrée aurifère de Veragua. Ayant été très maltraité par le gouverneur Ovando, son état d'esprit était des plus affectés par suite de ses souffrances morales et physiques, et il n'est pas étonnant s'il n'a pas donné dans cette lettre tous les détails et tous les noms qu'il avait entendus des contrées riches en or, ainsi que des tribus indiennes avec lesquelles il avait été en rapport.

Cependant il résulte de sa lettre, que l'on peut dire avec presque une certitude parfaite, que Cariaï était à l'embouchure du Rio Rama ; que Colombo a entendu, pendant son séjour, que la tribu des Amerriques possédait une grande quantité d'or, dont les Espagnols avaient une si grande envie de s'emparer ; qu'il est allé avec deux Indiens comme guide à Carambaru, une autre terre comme il la nomme. Si l'on consulte une carte de la côte, Carambaru, selon toutes les probabilités, était placé près, ou à l'embouchure même, du Rio Blewfields ; et que, dans sa visite, Colombo a trouvé que les indigènes portaient au cou un miroir d'or, qu'ils n'ont voulu ni vendre, ni troquer contre quoi que ce soit.

Ces Indiens de Carambaru ne peuvent être que les Amerriques qui habitaient la région aurifère de la province de Giamba, occupant alors tout le pays au pied de la Sierra Amerrique et qui exploitaient les *placeres* des Rios Mico et Carcas, les deux principaux affluents du Rio Blewfields. Pour que les Indiens aussi mal outillés aient pu façonner l'or en miroir, ils devaient

trouver des pépites assez grosses et assez malléables. L'alliage d'un quart d'argent avec les trois quarts d'or, des mines actuelles de cette région des environs de la Sierra Amerrique, explique la facilité de travail pour arriver à faire des miroirs d'or avec des instruments assez grossiers.

N'ayant pas réussi dans son attente d'obtenir par achat ou en échange ces miroirs d'or, Colombo n'était pas bien disposé pour parler de ces Indiens, et il ne donne, dans son récit, ni leur nom, ni le nom du pays d'où ils extrayaient leur or, se contentant de citer la province de Ciamba et le village de Carambaru, sans localiser la région aurifère de la Sierra Amerrique, comme il l'a fait pour Veragua.

Mais parce que Colombo n'a pas écrit le nom Amerrique dans sa lettre au Roi et à la Reine d'Espagne, il ne s'ensuit pas qu'il ne l'a pas entendu, ni qu'il n'en a pas parlé ; car ce serait contre tout ce que nous savons des découvreurs de pays aurifères, si le nom Amerrique n'avait pas été entendu et répété par Colombo et les cent cinquante matelots de ses équipages.

Si Colombo est le seul qui ait écrit le narratif de ce remarquable et difficile voyage, tous ses cent cinquante compagnons ont parlé à leur retour de ce qu'ils avaient vu et entendu pendant le cours du voyage ; et c'est à eux et aussi sans doute à Colombo lui-même que l'on doit d'avoir répandu parmi les gens des ports de mer le nom d'*Amerrique* comme un pays riche en or, et dont les indigènes, qui s'appelaient aussi *Amerriques*, possédaient pour tout vêtement des miroirs d'or suspendus à leur cou. Le nom a passé de bouche en bouche, comme cela arrive pour tous les noms populaires, d'abord de marins à marins ; puis il a pénétré dans l'intérieur du continent, et si promptement même, que, dans moins de douze années, ce nom d'*Amerrique* était employé généralement pour désigner le Nouveau-Monde, d'après ce que nous en dit un contemporain, Jean Schœner de Bamberg, dans la haute Franconie, presqu'au centre de l'Allemagne.

Que le nom est venu des masses du peuple et non pas de quel-

ques érudits sachant le latin, est un fait généralement admis. Le nom officiel était « Las Indias », le « Nouveau-Monde » et « Terra Sanctæ-Crucis ». Jusqu'en 1520, nous ne connaissons pas une seule carte avec une date absolument certaine, avec le nom *America* écrit dessus ; et si réellement de telles cartes ont existé et ont été perdues ou détruites depuis, leur nombre a dû être très restreint, et on ne peut les citer comme ayant répandu le nom parmi le peuple, qui d'ailleurs alors ne savait pas lire, car il faut toujours se rappeler que cela se passait au commencement du seizième siècle, et que le nombre des personnes qui savaient lire et écrire était alors extrêmement limité et qu'ils formaient une classe spéciale très supérieure aux gens du peuple, et qui avaient rarement des communications avec eux.

Ainsi en résumé, Colombo et ses cent cinquante compagnons ont vu des Indiens sur la côte des Mosquitos, complètement nus, à l'exception des miroirs en or qu'ils portaient au cou ; ils ont eu avec eux de longues conversations au sujet des pays et des tribus d'indigènes de leur voisinage où il existait de l'or. Nous savons à présent que ces Indiens à miroirs d'or ne peuvent avoir été que la tribu des Amerriques, qui vivent encore dans la partie la plus productive en or de toute la région, et que la Sierra Amerrique est, d'après le voyageur Thomas Belt, l'obstacle et la barrière la plus remarquable et qui attire le plus les regards, entre le lac Nicaragua et la côte de l'Atlantique. Après le voyage de Colombo de 1503, le nom *Amerrique* s'est répandu si rapidement en Europe, parmi les matelots et les gens du peuple, qu'en 1515, il était déjà populaire, adopté et généralement employé pour désigner le Nouveau-Monde. Voilà des faits qui paraissent tous bien établis.

A présent nous arrivons au singulier et assez mystérieux baptême du Nouveau-Monde, dans la petite ville de Saint-Dié dans les Vosges.

Confusion du prénom de Vespucci. — Le prénom de Vespucci

est un exemple de confusion unique. Etant un Italien, on aurait dû s'attendre à ce que son nom serait donné exactement par ses concitoyens, tandis qu'au contraire ce sont eux qui sont les auteurs de toutes les confusions. Aussi dans ces dernières années ont-ils essayé de donner toutes sortes d'explications pour en atténuer l'effet.

Aussi loin que 1503 ou 1504, les Italiens Lorenzo-Pier-Francisco di Medicis, de Florence — un ami d'enfance de Vespucci — et Giovanni del Giocondo, de Vérone, nomment Vespucci *Albericus*, un prénom bien connu. Et depuis lors, jusqu'à ces dernières années, les Italiens, et plus spécialement les Florentins, ont persisté à l'appeler *Alberico* et même *Albertutio*. J'ai fait des recherches nombreuses et minutieuses pour connaître exactement quel était vraiment le prénom de Vespucci. Dans un pays comme la Toscane, et sa capitale Florence, où tant de documents faux ont été fabriqués et donnés au monde comme réels sur Vespucci, depuis des voyages fabriqués de toutes pièces, des lettres prétendues manuscrites, des livres élogieux composés avec des documents douteux, jusqu'à une inscription gravée sur le marbre, disant que Vespucci a découvert le Nouveau-Monde, que j'ai été obligé de n'accepter aucun prénom sans des preuves absolument authentiques et indiscutables. Après avoir fait beaucoup de recherches, de 1874 à 1887, je n'ai rien trouvé de certain jusqu'à la publication de la première lettre de Vespucci à Laurent-Pierre-François de Médicis, sous le nom de *Albericus Vesputius*, en 1504 ou 1505.

Et dans mon second mémoire publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, « Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique », p. 66, Paris, 1888, je dis : « Tant que le prénom de Vespucci n'aura pas été soumis à un contrôle des plus minutieux et d'une grande exactitude, il faudra rester dans le doute pour savoir lequel d'*Alberico* ou d'*Amerigo* est le véritable. La question a une certaine importance.... sans toutefois que sa solution touche la partie vitale et importante de l'origine du nom d'*America*, qui flotte toujours entre la licence poétique

de Jean Basin et le nom de lieu du Nouveau-Monde, et j'ajouterai de tribu indienne, *les Amerriques*. Seulement cette solution impliquera plus ou moins l'appui que Vespucci a pu prêter, sans peut-être le savoir, au baptême de Saint-Dié. »

Il est vrai que j'inclinais plutôt du côté d'*Alberico* que d'*Amerigo* pour le prénom de Vespucci; et, dans mon second mémoire, j'ai exposé les raisons qui paraissaient soutenir cette opinion; tout en disant cependant plusieurs fois, en parlant du nom d'*Amerigo*, que c'était ou son véritable prénom, ou seulement un surnom ou un sobriquet.

Des recherches actives furent continuées pour arriver à savoir si Amerigo est vraiment un prénom employé en Italie, et avec d'autant plus de désir de trouver la vérité, qu'un de mes amis, Italien, à la tête d'une des plus importantes administrations et qui habitait alors à Florence, m'écrivait que le nom lui était tout à fait inconnu comme nom de baptême, même après la grande célébrité que lui a donné Vespucci, et que certainement ce nom n'était pas en usage en Italie.

Hamericus dans les œuvres du Dante et Amérigo dans celles de Machiavelli. — Mon fils, le Dr Philippe B. Marcou, a réussi, en 1888, à trouver les noms *Hamericus* et *Amerigo*, dans Dante Allighieri : « De vulgaris eloquentia », liber secundus, caput VI, et dans la « Comedia di Nicolo Machiavelli », dans ses *Opere*, vol. nono, Milano, 1805, où le premier personnage de la pièce est *Amerigo*, *vecchio Padrone*, et le dernier *frate Alberigo*; en outre, Machiavelli, à la page 45 du même volume, dans *Novella piacevolissima di Nicolo' Machiavelli*, cite un « figliuola d'Amerigo Donati ».

Dans le livre du Dante, nous avons deux poètes provençaux du nom de *Hamericus*, épelé avec un *H*, donné comme un nom de famille, qui s'écrivait en provençal ou langue d'oc *Aïmeric*. A présent encore, le nom propre d'Emeric est un nom de famille assez commun en Provence. Le Dante avait habité la Provence pendant quelque temps, et il était l'ami des deux poètes fébriles,

Emeric de Belinoi et Emeric de Péguilain. Mais de ce qu'il a traduit le nom de famille provençal Emeric par Hamericus, qui est la forme latine de ce nom, il ne s'ensuit pas qu'il regardait le nom provençal Emeric comme étant l'équivalent et la traduction du prénom florentin Amerigho ; et l'on ne peut vraiment pas citer le Dante comme ayant traduit en latin le nom Amerigho ou Amerigo, par Hamericus, et cela d'autant plus que le traducteur florentin des « Quatuor navigationes » de Vespucci a traduit en français Amerigo par *Amerige* et non par *Emeric.*

Amerigo en Espagne, en 1495. — Peu après ces découvertes faites dans des ouvrages italiens de l'époque, j'ai reçu une lettre de Don Marcos J. de la Espada, le plus savant américaniste d'Espagne, et qui est le plus au courant des archives des Indes. La lettre datée de Madrid, le 22 mars 1889, dit : « Por el consta que Amerigo Vespucci se llamaba *Amerigo* en los libros de cuentas y despachos de armadas á Indias desde el año de 1495. »

Avant cela, le plus ancien document connu du public en Espagne était un reçu daté, du 12 janvier 1496, avec le nom de Vespuche, sans prénom. La première fois que nous ayons eu d'Espagne le prénom de Vespucci, dans des documents absolument authentiques, se trouvait dans les deux lettres de Cristoforo Colombo des 5 et 25 février 1505, écrites deux années après le retour de Colombo de son dernier voyage. A présent, depuis la découverte de Don Marcos de la Espada, nous avons le prénom Amerigo dès 1495 ; et par conséquent avant les voyages de Vespucci au Nouveau Monde, et aussi avant le quatrième et dernier voyage de Colombo au cap Gracias-á-Dios et Cariaï. Cette découverte est d'une grande importance, parce que les *Libros de gastos de Armadas* des archives *de la casa de contractacion* à Séville sont regardés, avec justice, comme des autorités excellentes pour tout ce qui se rapporte aux premiers voyages de découvertes dans le Nouveau Monde ou « Las Indias ». Les Espagnols, avec leur caractère chevaleresque et profondément honnête,

n'ayant jamais fourni de documents forgés, comme cela a eu lieu plusieurs fois à Florence.

Amerigho dans les archives de Mantoue, en 1492. — Dernièrement j'ai reçu de Rome un mémoire intitulé : « Come veramente si chiamasse il Vespucci, e se dal nome di lui sia venuto quello del Nuovo Mondo, » nota del socio Gilberto Govi (*Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, vol. IV, pages 297-307, seduta del 18 nov. 1888, Roma). L'auteur a eu la bonne fortune de publier la seule lettre vraiment authentique qui ait enfin été trouvée, jusqu'à présent, en Italie. Cette lettre découverte par le signor Davari, conservateur des archives Gonzaga di Mantova, quoique très courte — seulement de sept lignes, et en plus l'adresse — est de la plus grande importance, parce qu'elle est écrite par Vespucci, qui, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire dans mon second mémoire de 1888, était un excellent calligraphe. La date est : « Sybilie die XXX decembris M°CCCC°LXXXXII » (Séville, le 30 décembre 1492), et par conséquent antérieurement au retour de Colomb de son premier voyage. La signature très distincte est :

« *Ser. Amerigho Vespucci mer*
chante fiorentino for
Sybilia. »

J'ai reçu une photographie de cette lettre et de son adresse, que m'a envoyée un de mes amis d'Italie, et plus loin, à la fin de ce mémoire j'en donne le *fac-simile*, ainsi que de l'adresse ; et je donne aussi, mais seulement le *fac-simile*, de la signature de la célèbre première lettre authentique de Vespucci, trouvée en Espagne et adressée au cardinal-archevêque de Tolède, en date de Séville, le 9 décembre 1508. Le gouvernement espagnol a eu l'heureuse idée de publier en *fac-simile* toute cette assez longue lettre dans le beau volume des *Cartas de Indias publicadas por primera vez*, in-folio, Madrid, 1878. La comparaison de l'écriture

de ces deux lettres de Mantoue et de Tolède, ne laisse aucun doute sur l'identité ; une même personne a écrit ces deux lettres ; et toutes celles qui ont été produites auparavant, et dont l'une a été imprimée en *fac-simile* par Varnhagen et par M. Justin Winsor, sont fausses et ont été forgées, soit pour écrire des biographies fantaisistes de Vespucci, soit pour satisfaire des collectionneurs de lettres autographes.

Ces deux lettres sont jusqu'à présent les seules vraiment authentiques que nous possédions ; et les signatures sont trop importantes dans la question qui nous occupe sur l'origine du nom Amérique pour que nous ne les étudiions pas avec le plus grand soin.

A présent nous avons dès 1492, le prénom de Vespucci écrit par lui-même *Amerigho* avec seulement un *r* et la lettre *h* dans la dernière syllabe ; et de plus nous avons le nom *Amerigo*, avec seulement un *r* et sans *h* à la dernière syllabe dans les *Libros de cuentas y despachos de armadas à Indias*, écrit en 1495, par la personne officielle qui tenait ces livres du gouvernement espagnol. Et enfin à partir de décembre 1508, nous avons plusieurs fois le prénom de Vespucci, écrit par lui-même *Amerrigo*, avec deux *r* et sans *h*.

Gilberto Govi [1] pense que c'est l'Italien Fra Giovanni Giocondo qui a traduit trop librement et changé *Amerigho* en *Alberico*. Cela n'est qu'une opinion personnelle, sans aucune base, car l'original de la lettre de Vespucci à Medicis est resté inconnu jusqu'à présent. Généralement les traducteurs ne se permettent pas d'altérer et de changer, du tout au tout, la signature d'un auteur ; et aussi longtemps qu'il n'y a pas de preuves positives contraires, nous devons dire que Vespucci a employé pour son prénom, en 1502 ou 1503, le nom

[1] Govi est mort subitement à Rome, en 1889, peu de mois après sa communication devant l'académie des Sincei. Il était un physicien de talent, dont l'éducation s'était faite à Paris à l'école des Ponts-et-Chaussées, où il avait été envoyé comme élève externe, en 1847, par le gouvernement Sarde, en même temps que Quintino Sella et Felice Giordano les deux savants et célèbres géologues et ingénieurs des mines italiens.

d'*Alberico* ou d'*Alberigo*. Mais comme dans sa seconde lettre à Piedro Soderini, écrite en 1504, il signe *Amerigo*, il est évident qu'il n'a fait usage du nom d'Alberico que pendant un temps assez court. Toutefois il y a de grande probabilités de penser qu'il a dû s'en servir ; parce qu'enfin son ami Medicis, connaissait bien son prénom d'Amerigho, sous lequel il l'avait connu à Florence et pour que Giovanni del Giocondo se soit écarté si fortement du prénom florentin, il faut supposer que Medicis a admis ce changement, d'après la lettre elle-même. D'ailleurs nous avons encore le témoignage d'un historien espagnol d'une grande réputation, Gomara, qui dans son histoire générale des Indes de 1551, emploie les deux prénoms, disant : *Americo* ou *Alberico* Vespucci ; et montrant ainsi que le nom d'Alberico devait être bien connu en Espagne, comme s'appliquant à Vespucci, pendant la première moitié du seizième siècle, quoique ce prénom n'ait jamais été trouvé dans un seul des documents authentiques espagnols qui se rapportent à Vespucci.

Quoi qu'il en soit, le prénom d'Alberico se trouve dans la première lettre imprimée de Vespucci ; lettre adressée à un florentin, et traduite par un italien.

Cosmographiæ introductio. — Grâce aux découvertes et recherches d'Alexandre de Humboldt, d'Avezac et de quelques autres américanistes, nous connaissons beaucoup de détails sur cette plaquette *Cosmographiæ Introductio* du gymnase Vosgien de Saint-Dié, dans lequel on trouve pour la première fois le nom d'Amérique, comme nom du Nouveau Monde.

Ceux que cela intéresse, trouveront toutes les descriptions, remarques, dissertations et conclusions, sur ce très célèbre petit volume in-quarto — (devenu, grâce à de Humboldt, d'une valeur si grande, que lorsque par hasard un exemplaire est à présent mis en vente, il s'enlève promptement, dans des prix qui varient entre deux et quatre mille francs) — dans l'*Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent dans les XVe et XVIe siècles*, par Alexandre de Humboldt, 5 volumes, Paris

1839 ; *Martin Hylacomylus Waltzemüller, ses ouvrages et ses collaborateurs*, par un géographe bibliophile (Marie-Armand-Pascal de Castera Macaya d'Avezac), Paris, 1867 ; et *Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique*, par Jules Marcou, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris 1888.

Dernièrement feu M. Ed. Meaume a prouvé l'existence d'une quatrième édition, ou plus exactement tirage de la *Cosmographiæ Introductio*, qui jusqu'alors avait été regardée par d'Avezac et M. Henri Harrisse, comme une espèce de mélange résultant du rapprochement de parties prises dans les premier et troisième tirages (« Recherches critiques et bibliographiques sur Americ Vespuce et ses voyages », par Ed. Meaume, chapitre III ; « La Cosmographiæ Introductio », étude bibliographique sur les quatre premières éditions, Saint-Dié, 1507, p. 83, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie Lorraine*, 3e série, vol. XVI, Nancy, 1888). Meaume pense que cette quatrième réimpression ou tirage a dû être faite en 1508, quoique datée, comme le troisième tirage « quarto (die ante) kalendas septembris » (le quatrième jour avant le 1er septembre accompli) c'est-à-dire le 29 août 1507. Il est des plus probables que Waltzemüller (Ilacomylus), a essayé une seconde fois de mettre subrepticement sur la plaquette son nom comme étant l'auteur, au lieu et place du nom collectif du gymnase Vosgien ; mais qu'il a été arrêté aussitôt qu'on s'en est aperçu, comme Gauthier Lud l'avait fait déjà auparavant, en arrêtant la distribution du premier tirage. Cela explique la grande rareté de ce quatrième tirage, dont seulement quatre exemplaires sont aujourd'hui connus ; celui nommé l'exemplaire de Chartener de Metz, à présent possédé par M. Langlard de Nancy ; un second exemplaire a été décrit par M. Harrisse, sous le numéro 47 dans sa *Bibliotheca Americana vetustissima* et appartient à la bibliothèque Lenox de New-York ; le troisième exemplaire se trouve à la bibliothèque Mazarine à Paris (incomplet, n'ayant que les premières trente-huit pages) ; enfin le quatrième est conservé dans la bibliothèque de la ville de Besançon, en Franche-Comté, ainsi que vient de me l'écrire le bibliothécaire M. A. Castan, en date du 29 mars 1890.

Après avoir été empêché deux fois dans quatre mois de mettre son nom comme étant le seul auteur du livre de Saint-Dié, dont il n'avait été en réalité que le prote et le dessinateur, Waltzemüller n'en voulant pas avoir le démenti, fit faire une édition spéciale en son nom seul, qu'il fit imprimer à Strasbourg en 1509. Evidemment cette manière d'agir amena une dernière et finale rupture entre le prote Ilacomylus et le Gymnase Vosgien ; et nous avons là la raison principale et l'explication de l'arrêt de l'édition du Ptolémée de Gauthier Lud, commencé et repris à Saint-Dié, puis finalement transféré à Strasbourg en 1512, où il parut à la fin en 1513.

Comme ce beau volume a été achevé avec les mêmes caractères d'imprimerie, nous devons en conclure que l'imprimerie ambulante de Saint-Dié a été ramenée à Strasbourg en 1511 ou 1512, d'où, selon toutes les probabilités, elle venait. D'après les études de d'Avezac nous savons que le Ptolémée de Strasbourg de 1513 a été imprimé pour les deux premiers tiers à Saint-Dié, entre 1506 et 1510, sur deux espèces de papiers différents, et que le troisième et dernier tiers a été imprimé aussi sur une nouvelle espèce de papier à Strasbourg. De sorte qu'au lieu d'appeler cette édition de Ptolémée, l'édition de Strasbourg, ainsi qu'on a coutume de le faire, on devrait la nommer le Ptolémée du Gymnase Vosgien, ou tout au moins le Ptolémée de Saint-Dié et Strasbourg.

Le quattro giornate. — Après le succès de la publication de sa première lettre à Lorenzo Pier Francesco de Medicis, Vespucci prit soin de faire bien connaître, dans différentes parties de l'Europe, tous ses voyages. Dans sa lettre à Soderini, de 1504, il parle d'un livre qu'il a écrit sous le titre : « Le Quattro Giornate » ; mais qui n'a jamais été publié, et dont le manuscrit a échappé à toutes les recherches que l'on a faites jusqu'à présent. Mais il écrivit en même temps un résumé de ce livre, qu'il data de Lisbonne, le 4 septembre 1504 ; et Vespucci poussa ses précautions jusqu'à l'adresser, d'abord au roi d'Espagne, puis

une seconde copie à son ami le grand Gonfalonier (porte-étendard) perpétuel de Florence, et enfin une troisième copie fut envoyée au roi René, duc de Lorraine.

L'exemplaire adressé au roi Ferdinand d'Espagne n'a jamais été publié, et jusqu'à présent n'a pas été retrouvé dans les archives d'Espagne. Probablement qu'il était écrit en espagnol, avec une dédicace au roi.

L'exemplaire adressé à Soderini a été publié en 1506, à Pescia, près de Florence, par Piero Paccini, sous le titre : *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi,* dans un italien assez incorrect, mélangé d'une quantité de mots et de phrases espagnols, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un homme comme Vespucci, qui avait vécu au moins quatorze années en Espagne, ou avec des Espagnols. Cette plaquette est dédiée à sa Magnificence le seigneur Pietro Soderini, gonfalonier perpétuel de l'illustre République de Florence, mais sans le nom du gonfalonier, employant seulement son titre de « Magnifice Domine » et de « Vostra Mag. »

La troisième copie a été adressée à René, roi de Sicile et de Jérusalem et duc de Lorraine. Elle a été publiée en 1507, à Saint-Dié, par le *Gymnasium Vosagense*, sous le titre de *Quattuor Americi Vesputii navigationes*, en latin, d'après une traduction faite par le chanoine Jean Basin, sur une version française. Cette version française n'a jamais été publiée ; ou si elle l'a été, on n'en a jamais retrouvé aucun exemplaire ; et le manuscrit dont s'est servi Basin est inconnu, probablement à jamais perdu et détruit. La traduction latine est dédiée à l'« Illustrissimo Renato Jherusalem et Siciliœ Regis.... » et « T. M. » (tua majestas), remplace « Vostra Mag. », d'après le traducteur de l'italien en français qui en a fait « Votre Majesté ». On a pris l'habitude de dire que c'est Jean Basin qui a fait ce changement dans sa version latine, comme une espèce de licence poétique. Mais cette explication est bien douteuse, car le roi René a reçu le manuscrit français, et, selon toutes les probabilités, la personne qui l'a

envoyé, a écrit la dédicace, comme c'est l'habitude, lorsqu'on s'adresse à un roi. De plus René a donné le manuscrit à son secrétaire Gaultier Lud, et finalement Lud l'a remis entre les mains de Jean Basin ; et c'est assumer une supposition bien forte que d'admettre que Jean Basin a pu prendre sur lui d'altérer à un point pareil et si essentiel, le manuscrit, sans amener de protestation de la part de Lud et surtout du bon et honnête roi René.

Qui a envoyé le manuscrit au roi René ? n'est pas connu avec certitude. Alexandre de Humboldt pense que c'était Vespucci lui-même ; et tout ce que nous connaissons est en faveur de cette opinion du grand géographe. Vespucci avait une grande envie de notoriété comme un grand voyageur et découvreur ; il avait adressé sa première lettre à un Médicis, après avoir remis la relation de son troisième voyage entre les mains de Don Manuel de Portugal ; et il a eu le soin d'en agir de même pour sa seconde lettre, l'adressant d'abord au roi Don Ferdinand d'Espagne, puis au gonfalonier perpétuel de Florence, au lieu de Lorenzo Pier Francesco de Médicis dont il connaissait la mort. Evidemment Vespucci recherchait la bonne opinion des grands de la terre, et il tenait beaucoup à bien faire savoir ce qu'il avait fait comme navigateur et découvreur. Ne sachant pas le français, il a fait traduire son manuscrit ; et le traducteur, tout en introduisant des variantes assez importantes, aura suivi le texte trop littéralement pour la dédicace. Par une inadvertance il a substitué « Votre Majesté » à Vostra Mag. ». Il est bien probable que Vespucci avait l'intention de faire des changements dans la dédicace dont il s'était servi pour Soderini ; mais que par suite d'erreurs et de malentendus, dûs surtout à son éloignement du traducteur — si la traduction a été faite à Florence, ce qui est le cas[1]. — Vespucci n'a pu contrôler et s'assurer *de*

[1] La traduction française de cette lettre de Vespucci a été faite à Florence, par quelqu'un qui devait bien connaître la famille Vespucci, parce que le traducteur a ajouté que Soderini et Amerigo Vespucci avait été élèves ensemble à l'école tenue par un oncle de Vespucci ; fait qui ne se trouve pas consigné dans l'édition italienne de Pescia.

visu si la dédicace au roi René était faite comme il en avait l'intention. Jean Basin, l'élégant poète, comme le nomme Gaultier Lud, a traduit simplement la version française telle quelle, sans y faire d'altérations ou de changements, ignorant si Vespucci avait eu l'occasion de connaître le roi René dans sa jeunesse.

On n'a trouvé aucune trace d'une correspondance entre Vespucci et le roi René. Nous sommes réduits à des conjectures. Vespucci devait désirer d'enrôler parmi ses patrons et admirateurs un personnage aussi important que le bon roi René, qui avait la réputation d'être un Mécène et un amateur de tout ce qu'il y avait de nouveau en géographie. On savait qu'il avait envoyé Ringman deux fois en Italie comme son agent pour y rechercher et s'y procurer les meilleurs textes des géographies de Ptolémée. On ne peut douter que Vespucci était très au courant de tout ce qui se passait dans le monde. Il a connu la mort de Lorenzo Pier Francesco de Médicis, ainsi que la publication à Paris, en latin, de sa première lettre ; et il était très désireux de voir sa seconde lettre publiée aussi en latin, quelque part dans le centre de l'Europe.

Toutefois il est possible que le roi René ait reçu la traduction française des quatre voyages de Vespucci d'une autre source. Seulement alors il est très difficile d'expliquer la position prise par Jean Basin, et tous ses associés du Gymnase Vosgien, à savoir : que Vespucci était le découvreur du Nouveau Monde, une position qui n'a pas pu être prise à la légère et sans le consentement et l'approbation du roi René. Il était bien connu que Cristoforo Colombo était le découvreur ; et tous les membres du Gymnase Vosgien, ne pouvaient l'ignorer, parce que le narratif du premier voyage de Colombo avait été publié non seulement à Paris, mais aussi à Strasbourg en 1497. Ringman, l'un d'eux, avait habité Paris et visité deux fois l'Italie, les rapports du Gymnase avec Strasbourg étaient nombreux et constants, ainsi que nous le prouvent amplement les publications de Saint-Dié et de Strasbourg ; et conséquemment le premier voyage de Colombo de 1492 était bien connu de tout le Gymnase Vosgien et du roi René.

L'attribution de la découverte du Nouveau Monde à Vespucci, par tout le Gymnase Vosgien de Saint-Dié, avec l'approbation tacite du roi René, en 1507, est un acte très suspect, qui ne peut s'expliquer que par l'existence d'une conspiration, après la mort de Colombo, pour réduire et même ravir, si possible, la grande célébrité attachée à sa mémoire, dans un double but de jalousie et de lucre. Vespucci a fait partie de cette conspiration, ou tout au moins l'a aidée en secret. Le roi René et les membres du Gymnase Vosgien, n'étaient pas en position de décider aussi crûment qu'ils l'ont fait, que Vespucci était le découvreur du Nouveau Monde ; et il est impossible d'expliquer la brusque position qu'ils ont prise, sans admettre des influences occultes et une envie bien prononcée de créer un rival et un adversaire à Colombo.

La seconde lettre de Vespucci est cauteleuse et fine, évitant soigneusement toute association de quelque nature possible avec aucun des autres navigateurs de l'époque. Il a fallu de sa part une grande volonté et un parti pris de ne pas nommer un seul des commandants ou chefs des expéditions dans lesquelles il s'est trouvé forcément en sous-ordre ; et toute personne qui n'est pas très au courant des premières navigations dans le Nouveau Monde, peut être facilement trompée et penser que Vespucci commandait lui-même. Comme je l'ai déjà dit, ses deux lettres sont l'œuvre d'un homme extrêmement habile, un *tan fino* en italien. C'est un fait unique dans les récits des voyages maritimes, qu'un homme qui n'était qu'un subordonné, ne donne pas les noms des chefs de ses navigations. Qu'il ait pu oublier de donner un de ces noms, cela se comprendrait à la rigueur et pourrait passer pour un oubli de peu d'importance ; mais que tous les quatre soient passés sous silence, est un cas d'oubli volontaire, et qui certes n'est pas à l'honneur de Vespucci.

Il est certain que Vespucci a adressé les manuscrits de ses voyages aux rois d'Espagne et de Portugal, à un Médicis et au Gonfalonier perpétuel de Florence, et il est tout naturel et raisonnable de supposer qu'il les a envoyés aussi au roi René, duc de Lorraine. L'autre supposition que le roi René aurait reçu la

traduction française des quatre navigations de Vespucci d'une autre source ne pourrait être acceptée, que si nous avions des preuves, au moyen de documents et de faits authentiques ; ce qui n'est pas le cas.

Humboldt a dit : « Vespucci était en correspondance avec René II, roi de Jérusalem et de Sicile, duc de Lorraine et comte de Provence » (*Examen critique*, vol. 4, p. 107). Malheureusement rien n'a encore été trouvé dans les archives de Lorraine, sur ce sujet ; et nous en sommes réduit aux inductions et probabilités, qui certes sont toutes favorables à l'opinion de Humboldt.

Amerige, Americus et America. — Mais, quoi qu'il en soit, le Gymnase vosgien a publié en avril 1507, une traduction latine du résumé des quatre voyages de Vespucci ; et dans l'introduction (*Cosmographiæ Introductio*) se trouve le baptême du Nouveau Monde, sous le nom d'*America*, en l'honneur d'Americus (*Amerige*) *Vesputius*, qui l'a découvert.

Il a fallu de nombreuses années de recherches et d'études pour démontrer que Vespucci n'était pas le découvreur de la *terra firma* du Nouveau Monde ; et que par conséquent il n'avait aucun droit à lui donner son nom.

Jean Basin le traducteur du français en latin des « Quatuor navigationes » de Vespucci, au lieu de conserver le nom *Amerige* du manuscrit pour le prénom de Vespucci, l'a changé en *Americus*. Il savait très bien que c'était une traduction trop libre, et qui ne pouvait se comprendre, et être reçue, sans explication ; et en conséquence il a eu la précaution d'imprimer dans deux endroits différents de la plaquette, le nom *Amerige* bien en face d'*Americus*, tout à fait en tire-l'œil, de manière à montrer que par Americus il voulait dire le prénom de Vespucci. Cette précaution et explication n'était pas inutile, car jusqu'alors il n'existe pas un seul exemple bien constaté et d'une authenticité parfaite de la traduction du mot Amerigho par Americus en latin. Et même longtemps après, un italien Nicolini de Sabio, en 1535, dans l'édition de la *Cosmographiæ Introductio* qu'il a publiée à

Venise, se prononce contre la traduction du nom Amerige par Americus, disant que l'on aurait dû nommer le Nouveau Monde *Amerige* au lieu d'*America*.

Le traducteur de l'original italien, en français, n'a pas traduit *Amerigo* par *Americ*, ou *Emeric*, ou *Aïmeric*, mais bien par *Amerige*. Ce n'est qu'en 1515, huit années plus tard, que dans la traduction française par Mathurin du Redouer, du troisième voyage de Vespucci publiée à Paris à l'enseigne de l'Ecu de France, que Amerigo est traduit par Emeric et non par Amerige ; et ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette traduction du prénom de Vespucci, c'est que Redouer a fait sa traduction sur la célèbre collection de Vicence, qui porte le nom de Frac. da Montalboddo, dans laquelle le prénom de Vespucci est *Alberico*. Cela nous démontre bien quelle confusion Vespucci et ses amis avaient réussi déjà à créer en faisant usage tantôt du nom d'Amerigo, tantôt de celui d'Alberico, deux prénoms très différents à Florence même, où Machiavelli dans sa « Comedia » les emploie tous les deux pour des personnages entièrement différents, à savoir : « Amerigo, vecchio Padrone » et « frate Alberigo ».

Triple erreur dans le baptême de Saint-Dié. — D'abord le Gymnase vosgien a attribué à Vespucci, en 1507, la découverte du Nouveau Monde, deux années après la mort de Colombo, et pendant la vie de Vespucci, qui n'est mort qu'en 1512. Vespucci n'a pas corrigé l'erreur, et rien n'existe qui montre qu'il ait cherché à désavouer cette « dangereuse gloire », ainsi que la nomme de Humboldt. Cette absence de toute protestation de sa part, tend à confirmer l'idée que ce fut lui-même, qui a suggéré au roi René et au Gymnase vosgien qu'il était le découvreur du Nouveau Monde ; car il est impossible de maintenir que René et le Gymnase vosgien ignoraient la grande découverte de Christoforo Colombo, de 1492, qui s'était si vite répandue dans toute l'Europe ; et la seule excuse que l'on puisse invoquer en leur faveur, est que Vespucci réclamait comme sienne la découverte de la *terra firma*, Colombo n'ayant découvert que des îles,

et qu'il a réussi à imposer cette grosse erreur à ces Lorrains perdus dans leurs montagnes. Nous savons avec quelle persistance Vespucci savait atteindre les grands de la terre, pour leur raconter ses voyages ; et s'il avait voulu vraiment rectifier l'erreur, qu'il était le découvreur du Nouveau monde, il en avait le moyen et tout le temps, puisqu'il a survécu de cinq années au baptême de Saint-Dié.

Quant à nommer le nouveau Monde *America* en honneur d'Americus Vesputius, le Gymnase vosgien a agi contre toutes les règles, non seulement en donnant à une vaste contrée le prénom d'un navigateur, mais aussi en changeant complètement l'orthographe d'*Amerigo* ou *Amerige,* qu'il a transformé en *Americ.*

C'est un fait bien connu et auquel tout le monde se conforme, comme à une règle absolue, que les noms que l'on donne à de grands pays nouvellement découverts, sont ou des noms de famille, si cela est en honneur du découvreur, ou le prénom de quelques membres des familles royales régnantes. Nous citerons : le détroit de Magellan, la baie d'Hudson, l'île de Vancouver, l'île de Jean Fernandez, la Colombie espagnole et la Colombie britannique, l'Etat de Washington, Tasmanie ou Terre de Van Diemen, les détroits de Cook, de Lapérouse, de Torres et de Davis, la baie de Baffin, les îles Parry, les îles de Kerguelen, de Heard et de Crozet, l'île Tristan da Cunha, Kermadec, Bougainville, Lord Howe, Fernando do Noromha, la terre de Grinnel, celle de Wilke, etc., etc. D'un autre côté nous avons : les Carolines, le Maryland, la Virginie, Géorgie, Victoria, les îles Philippines, les îles de la Reine Charlotte, Charlestown, la rivière Charles, le cap Charles, Jamestown, la rivière James, l'île Isabelle, le port Adélaïde, les terres Louis Philippe et François-Joseph, les lacs Victoria et Albert, etc.,etc.

Si l'on accepte l'explication donnée par le Gymnase vosgien, la seule exception à cette règle se trouve être un continent, qui couvre tout un hémisphère, c'est-à-dire le plus grand fait géographique qui existe sur notre planète ; et cela en opposition du fait admis par tout le monde, y compris même le Gymnase vosgien,

qui a rectifié son erreur de 1507, dans son Ptolémée de 1512, que Christoforo Colombo a découvert le Nouveau Monde. Il y a là une contradiction inexplicable, si l'on ne tient pas compte de l'existence du nom indigène Amerrique.

Les noms Amerigho, ou Amerigo, ou Amerige qui sont les trois variations orthographiques connues jusqu'en 1507, auraient donné en latin : *Amerigonius*, *Amerighius Amerigo* ou même *Amerige*, mais pas *Americus*. Lorsque Jean Basin a fait un pareil *lapsus linguæ*, il a dû être influencé et entièrement dirigé par le nom indigène *Amerrique* — prononcé en français *Amérique* — qui avait été apporté en Europe quatre années auparavant, et qui avait eu le temps de se répandre, comme un nom d'un pays et d'une tribu indienne riche en or ; car en 1503, Colombo et ses cent cinquante marins étaient revenus de Cariaï et de Carambaru, où ils avaient vu les indiens avec leurs miroirs d'or suspendus à leurs cols. Etant assuré des découvertes de Vespucci par quelqu'un, peut-être directement par Vespucci lui même, ou indirectement par Laurent Phrisius (Fries) de Metz, un attaché au service du duc de Lorraine, le chanoine Jean Basin — un enthousiaste comme le sont tous les poètes et un maître reconnu dans l'art de bien parler et de bien écrire — voyant une certaine analogie entre le prénom de Vespucci : *Amerigho* et plus spécialement *Amerige*, et le nom assez populaire déjà d'*Amérique*, Basin, dis-je, pensa qu'une partie du Nouveau Monde était déjà appelée d'après le prénom de Vespucci, et au lieu de proposer nommer le Nouveau Monde *Vespuccia* ou *Vesputia*, comme il aurait dû le faire, il l'a appelé *America*. Une création poétique, due à une imagination trop vive. Ainsi, en outre de la grave erreur de l'attribution de la découverte du Nouveau Monde à Vespucci, Basin a commis une autre grande erreur en pensant que le nom *Amérique* devait venir d'*Amerige*, créant ainsi une confusion incompréhensible, jusqu'à ce que nous ayons connu l'existence d'une tribu indienne appelée *Amerriques*, qui habitait un pays riche en or, et portaient autour de leurs cols des miroirs d'or, à l'époque de la visite de Colombo et de ses marins en 1502. Le Gymnase vos-

gien est responsable de ce singulier baptême ; mais il est bien certain à présent que tous les imprimés de l'époque ont été étudiés avec le plus grand soin, qu'aucun autre de ses membres, excepté Basin, n'avait pour lui d'enthousiasme, ou même de sympathies ; car aucun d'entre eux n'emploie le nom d'*America* dans leurs diverses publications. Le prote (Castigator) Martin Hylacomylus (Waltzemüller) que l'on a regardé à tort comme le parrain du Nouveau Monde, n'était pas un partisan du nom *America*, car il ne l'emploie dans aucune de ses publications, pas même dans sa carte du Nouveau Monde du Ptolémée de 1513, qu'il nomme seulement *Terre Nove*, sans le nom *America* nulle part. Le chanoine Gauthier Lud, secrétaire du duc de Lorraine, et l'âme du Gymnase vosgien ne l'emploie pas dans son : *Speculi orbis declaratio*, etc., de 1507 ; et Ringman, le poète vosgien et le professeur bien connu de géographie de Saint-Dié et plus tard de Bâle, ne le cite jamais.

La seule publication dans laquelle on trouve le nom d'*America*, après la proposition du Gymnase Vosgien, de 1507, est la très rare plaquette du *Globus mundi*, etc., 1509, Strasbourg, sans nom d'auteur, mais qu'on a toutes les raisons pour l'attribuer à Jean Basin, le traducteur des « Quatuor navigationes » et le parrain véritable du Nouveau Monde ; et même là, on ne le trouve qu'une *seule* fois dans le chapitre « De Descriptione Terræ ».

Dès 1515 le nom America est déja populaire. — Jean Schoener de Bamberg dans son : *Luculentissima quædam terræ totius descriptio*, etc., publié en 1515, fait la remarque très importante et d'une grande valeur dans la question d'origine, que le nom America était déjà généralement employé et populaire. Comment ce nom aurait-il pu être populaire en 1515, quand jusqu'à présent on n'a pu le trouver imprimé sur une seule carte, et dans aucun autre livre, que dans les deux petites et très rares plaquettes de la *Cosmographiæ Introductio* et du *Globus mundi ?* Il est vrai que des cartes avec le nom d'America

ont pu exister alors ; mais aucune ne nous est parvenue : toutes ont été détruites ; car il faut bien se représenter à l'esprit que les cartes sont beaucoup plus difficiles à conserver que les plaquettes, surtout les cartes à grandes échelles. Toutefois pendant la première moitié du seizième siècle, toutes les cartes imprimées étaient de petites dimensions, à cause des difficultés matérielles dans la gravure et l'écriture des noms, et leur conservation a été facilitée par leurs publications dans l'intérieur des livres, comme par exemple dans les atlas de Ptolémée. Il existait alors certainement des cartes à grandes échelles et de grandes dimensions à l'état de manuscrits ; et en dehors de la carte de Juan de la Cosa de 1500, de celle de Sébastien Cabot de 1544, et de beaucoup d'autres qui sont conservées actuellement dans les archives et les bibliothèques d'Europe et d'Amérique ; nous savons pertinemment que beaucoup de ces cartes ont été détruites ou perdues, entre autres, toutes les cartes de Vespucci et la première carte de Sébastien Cabot.

La seule carte datée, avec le nom *America* inscrit dessus, que nous possédions aujourd'hui est celle d'Apianus (Pierre Bienewitz) insérée dans le *Polyhistor* de Solinus, 1520. Le Ptolémée de 1522 de Strasbourg donne la même carte, avec le nom America. Laurent Frisius ou Phrisius de Metz est l'éditeur de ce Ptolémée, et au revers de la feuille marquée 100, il nomme Martin Ilacomylus (Waltzemüller) comme l'auteur de cette carte et même de toutes les cartes de cette édition. Mais Ilacomylus était mort depuis quelque temps déjà, et il est presque certain que le nom America n'a pas dû être mis là par lui, mais bien plutôt par Laurent Phrisius lui-même, qui, selon beaucoup de probabilités, a servi d'intermédiaire entre Vespucci, Pierre Martyr d'Anghiera et le duc de Lorraine.

Il est de toute évidence que le nom America n'a pu être populaire en 1515 ; que s'il s'est propagé de bouche en bouche parmi les gens du peuple, tous illettrés, comme les masses populaires l'étaient alors. Schœner était un contemporain très au courant de tout ce qui se rapportait aux découvertes géographi-

ques du Nouveau-Monde ; et il n'est pas possible d'admettre l'idée que la popularité du nom d'Amérique en 1515, est due à une erreur de sa part.

Vesputia et Cabotia. — Quelques suppositions démontreront l'impossibilité absolue de rapporter l'origine du nom d'Amérique au prénom de Vespucci, qui du reste durant toute sa vie ne s'est jamais appelé ni Americo, ni Americ. Si l'on avait suivi la règle de donner le nom de famille du découvreur à un nouveau pays — quoique Vespucci n'était pas le découvreur — Jean Basin et le Gymnase Vosgien auraient dû appeler le Nouveau-Monde *Vesputia* (Vesputie ou Vespuccie). Est-il possible de supposer un seul instant l'idée qu'une pareille proposition du Gymnase Vosgien aurait eu la chance d'être acceptée, ou même l'objet d'une discussion quelconque, ou d'une polémique ?

La proposition de nommer la partie Nord du Nouveau-Monde *Cabotia* (Cabotie) en l'honneur de Cabot, quoique soutenue par le fait bien prouvé que Sébastian Cabot a découvert le premier l'Amérique du Nord — du moins scientifiquement pour les géographes, car il est bien certain que les Normands (*Norsemen*) ont anticipé cette découverte de plusieurs siècles — n'a jamais été acceptée, ni même discutée.

Amerigia et Albericia. — En supposant que le Gymnase Vosgien et surtout Jean Basin, dans leur baptême du Nouveau-Monde, pouvaient penser qu'ils avaient le droit de ne pas employer le nom de famille, et qu'il était mieux de se servir du prénom — quoique cela fût unique et sans précédent même dans l'antiquité — pourquoi ont-ils choisi un nom qui diffère tant du prénom véritable de Vespucci ? car s'ils avaient suivi l'orthographe du prénom qu'ils possédaient, ils auraient dû appeler le Nouveau-Monde *Amerigia* (Amérigie pour Amerige), *Amerigonia* (Amérigonie pour Amérigo) ou *Albericia* (Albericie pour Alberic). Il suffit d'écrire ces noms, puis de les prononcer à haute voix, pour se convaincre qu'ils n'avaient aucune chance d'être

jamais employés par toutes les personnes, telles que : marchands, marins, aventuriers, colonistes, hommes d'Etat ou missionnaires, qui s'occupaient du nouveau continent.

Licence poétique de Jean Basin. — L'assimilation du prénom de Vespucci, Amerige ou Amerigho avec celui des Indiens Amerriques à miroirs d'or, ou avec leur pays la Sierra Amerrique, est simplement une fiction de la part de Jean Basin, qui a cru pouvoir prendre le nom d'une tribu Indienne et d'un pays du Nouveau-Monde, et d'en affubler Vespucci, soit par une licence poétique, soit comme une espèce de farce sans conséquence.

Malheureusement sa proposition a été prise très au sérieux ; probablement beaucoup plus qu'il ne se l'était imaginé ; car les membres du Gymnase Vosgien ont accepté tranquillement et sans conteste l'importante correction que Vespucci n'était pas le découvreur ; et évidemment ils étaient tout prêts à se soumettre de même au sujet de leur dénomination d'America en l'honneur d'Amerigho Vespucci. Seulement l'affaire a dû paraître de trop peu d'importance à ceux que cela intéressait, comme le fils de Colombo, pour demander une correction. Du moment que l'on attribuait la découverte à Cristoforo Colombo, cela était suffisant ; puisque le nom populaire d'Amerrique n'avait rien à faire avec Vespucci, il n'y avait pas à s'occuper de rectifier la boutade fantaisiste d'un poète vosgien.

Le nom d'Amérique a continué d'être employé par les gens du peuple, exactement comme les noms de Chryré, d'El Dorado, de Quivira, etc., et les cartographes ont écrit le nom America où cela leur plaisait, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, sans suivre en rien la proposition du Gymnase Vosgien de s'en servir pour tout le Nouveau-Monde, proposition mise de côté et absolument dans l'oubli, jusqu'à ce qu'elle ait été retrouvée, plus de trois siècles après, par Alexandre de Humboldt. Si les géographes qui dressaient les cartes pendant le seizième siècle avaient pensé que le nom du Nouveau-Monde était vraiment dérivé du

prénom de Vespucci, comme ce prénom variait suivant les différentes éditions de son troisième voyage et de son « Quatuor navigationes », et qu'ils avaient sous les yeux : Alberico, Amerigo, Almerigio, Almerigo, Albertutio, Damerigho, Armenico, Morigo ; quelques-uns d'entr'eux se seraient certainement servi des noms : Albericia, Amerigia, Amerigonia, Amergia, Albertutia, Armenica, Morigia. Mais toujours le nom est *America*, « ne varietur », sans une seule exception dans l'orthographe du mot, montrant bien par là que le nom *Amerrique* était généralement répandu, et qu'ils s'en servaient d'une manière inconsciente, sans beaucoup penser si c'était en l'honneur de Vespucci ou non. Le mot était dans l'air, comme tous les noms populaires ; et toutes les variations, si nombreuses du prénom de Vespucci, n'ont pas eu la plus légère influence sur ce beau nom indigène d'Amérique.

Peu à peu, le nom aborigène *Amerrique* et son dérivé *America* ont pris possession d'abord des cartes et après cela de toutes les chancelleries et ministères des affaires étrangères de toute l'Europe, l'Espagne comprise, malgré sa longue résistance, sans que l'on pensa beaucoup à l'injustice que l'on commettait envers Colombo, ou que l'on désira en rien vouloir élever Vespucci au-dessus de sa position réelle d'un navigateur de troisième rang. Tout cela s'est fait par une espèce de procédé d'infiltration, venu des masses populaires, qu'ils l'ont lancé sans en avoir conscience ; tout à fait en dehors de quelques latinistes enfoncés et perdus dans leurs livres et manuscrits ; et, petit à petit, le nom est arrivé à couvrir la moitié de la surface émergée de notre globe, emportant pêle-mêle, partisans et adversaires de Colombo et de Vespucci, certain qu'à la fin la vérité se ferait jour, malgré toutes les fausses attributions, les prétentions patriotiques, les obscurités et les erreurs.

Après tout, l'erreur de rapporter le nom du Nouveau-Monde à Amerigho Vespucci n'a duré que moins de quatre siècles, beaucoup moins que l'oubli de la découverte des Normands Bjarni et Leif Ericksen à la fin du dixième siècle. En somme, un petit

nombre d'années, quand on les compare à l'histoire de l'humanité et à son immense futur. L'anniversaire du quatrième centenaire du plus grand événement pour les races humaines, sera célébré sans que l'on ait à penser que le nom du Nouveau-Monde soit dérivé d'un navigateur de troisième ordre, sans aucun droit à un tel honneur et au détriment et contrairement à toute justice, du découvreur, le grand amiral Colombo ; mais, bien que son origine soit simplement venue d'une tribu d'Indiens et d'une chaîne de montagnes du Nouveau-Monde même. Le nom Amerrique peut être comparé avec avantage et avec autant de beauté poétique, à tous ces grands noms aborigènes de l'hémisphère occidental, tels que : Niagara, Ontario, Canada, Monongahela, Mississipi, Missouri, Arkansas, Alabama, Taconic, Dakota, Mexico, Nicaragua, Guatemala, Cuba, Panama, Chimborazo, Peru, Vénézuela, Orizaba, etc., etc.

Vespucci change l'orthographe de son prénom. — Lorsque Vespucci a reçu un exemplaire de la « Cosmographiæ Introductio », à la fin de 1507, il a dû être comblé de joie, parce que non seulement il y est qualifié du titre de découvreur du Nouveau-Monde, ce qu'il désirait par dessus tout, mais bien plus le nom d'Amerrique lui était attribué, quoi qu'il n'eut signé son prénom jusqu'alors qu'Amerigho ; et pour comble de bonheur, ce nom était étendu à toutes les nouvelles contrées. Il est rare que les désirs d'un ambitieux aient été si complétement réalisés.

Si Vespucci avait été réellement « es mucho hombre de bien », comme Colombo l'avait pensé, il aurait pris des mesures pour corriger cette grande erreur commise par le Gymnase vosgien, et rapporté à Cristoforo Colombo le mérite d'être vraiment le découvreur du Nouveau-Monde. Non seulement il n'a rien fait de pareil, quoique Vespucci ait survécu encore cinq années après, mais bien au contraire, nous voyons qu'il a fait ce qu'il pouvait pour endosser et maintenir la proposition de nommer le Nouveau-Monde d'après lui, en altérant l'orthographe de son prénom.

Jusqu'alors, il a écrit *Amerigho*, ainsi que nous en avons la preuve par sa lettre de 1492, qui est la plus ancienne pièce autographe authentique que nous possédions de lui ; tandis qu'après le baptême de saint Dié, dans son autre lettre, également d'une authenticité indiscutable, adressée à l'archevêque de Tolède, en date du 9 décembre 1508, il se signe *Amerrigo* avec un double *r* et la suppression de l'*h*. Ce changement de la manière d'orthographier son prénon est « le bout de l'oreille qui perce »; car il n'existe pas un seul autre exemple de l'orthographe du nom Amerigo ou Amerigho, avec un double *r*, et cela aussi bien en Italie qu'en Espagne. D'ailleurs, tout le monde sait combien les *r* sont fortement prononcés en espagnol ; et pour que Vespucci en soit arrivé à doubler l'*r*, il lui a fallu une raison bien puissante. Voyant l'analogie d'Amerigho avec Amerrique, il a fait tout ce qu'il pouvait raisonnablement faire pour amener son nom à se rapprocher, autant que possible, du nom aborigène, sans toutefois l'identifier entièrement avec, parce qu'une complète identification aurait pu se reconnaître de suite par ceux des cent cinquante marins, compagnons de voyage de Colombo, qui vivaient encore alors ; et avec une grande finesse et beaucoup d'astuce, il s'est signé Amerrigo, avec un parafe superbe, très voyant, à vraie tire-l'œil ; et dès lors, jusqu'à sa mort, arrivée en 1512, il a employé ce prénom modifié dans toutes les signatures qu'on a trouvées de lui dans la « Casa de contractacion » de Séville ; trois ou quatre, avec le même paraphe, très élaboré, et la précaution de placer bien en évidence surtout son prénom d'Amerrigo, toujours épelé avec un double *r* et la suppression de l'*h*.

L'historien espagnol J. B. Muñoz est le premier qui se soit aperçu de l'existence de ce double *r* dans les signatures authentiques qu'il avait trouvées dans les archives de l'Espagne. Cette manière extraordinaire et unique d'orthographier son prénom avait attiré son attention, sans qu'il lui fût possible d'en trouver la raison. Muñoz, ainsi que le dit de Humboldt, était intimement convaincu « d'une falsification intentionnelle des dates dans les

voyages de Vespucci[1] » ; et aussi bien que l'autre historien, M. F. de Navarrete, il a « cru voir des preuves de la fraude du Florentin » dans les documents qu'il avait sous les yeux.

Alexandre de Humboldt, ne sachant que faire de ce double *r*, a eu la singulière idée de la regarder comme une « preuve d'érudition » de la part de Vespucci ; citant à l'appui de sa manière de voir l'opinion du professeur M. von der Hagen, un célèbre philologiste de Berlin, que, « lorsqu'en italien Vespucci emploie le double *r* en signant *Amerrigo*, c'est par assimilation de deux consonnes rapprochées ; c'est Amerrigo pour Amelrigo, ou Amelrico (nom d'un évêque de Côme en 865)[2]. » La principale objection et grande difficulté pour accepter une pareille explication, est que Vespucci ne l'a pas employé lorsqu'il écrivait en italien et à des Italiens, ainsi que le prouve sa lettre conservée dans les archives de Mantoue, mais seulement lorsqu'il écrivait en espagnol et à des Espagnols. Après toutes les recherches les plus minutieuses dans les archives, dans les livres et documents, il est positif que l'épellation d'Amerigo avec le doublement de l'*r* est postérieure au baptême de Saint Dié de 1507. C'est la découverte de la plus forte charge contre Vespucci, qui ne peut être expliquée d'aucune autre manière, excepté qu'il a voulu rapprocher, autant que possible, son prénom du nom indien d'*Amerrique*.

Schœner versus Vespucci. — Par une étrange occurrence, qui cependant n'est pas rare dans les premières découvertes des terres et des habitants du Nouveau-Monde, le nom de la tribu indienne des Amerriques et de leurs montagnes n'a pas été imprimé dans une seule brochure ou livre, ou inscrit sur aucune carte que nous sachions. Il a échappé aux recherches de tous les américanistes, même à Alexandre de Humboldt. Et on peut dire que tout a conspiré pour rendre valable la triple erreur de Jean

[1] *Examen critique*, etc., vol. 4, p. 33.
[2] *Examen critique*, etc., vol. 4, p. 54.

Basin, acceptée, peut-être inspirée, mais certainement consolidée par Vespucci, autant qu'il lui a été possible de le faire, sans en avoir l'air.

Il est possible que Vespucci ait écrit sur des cartes manuscrites *Tierra di Amerriques*, et qu'on ait lu *Tierra di Amerigo*, comme Schœner l'a accusé de l'avoir fait en 1535. Jean Schœner, né en 1477 à Carlstadt, Basse-Franconie, en Bavière, est mort à Nuremberg en 1547. Il était un excellent géographe et très au courant de toutes les découvertes faites à cette époque, ainsi qu'il est prouvé amplement par le Dr Franz Wiezer dans son livre fort important intitulé : *Magalhães-strasse und Austral-continent auf den globen des Johannes Schœner*, Innsbruck (Tyrol), 1881.

On ne peut pas certainement compter Schœner parmi les détracteurs de Vespucci. Il paraît au contraire avoir agi avec une grande honnêteté, disant seulement la vérité comme il l'entendait proclamer autour de lui. Ainsi, en 1515, dans son *Luculentissima*, etc., il se monte très amical envers Vespucci, en disant que c'est lui qui a découvert le Nouveau-Monde en 1497 et que le nom America était généralement accepté et communément employé. Mais lorsqu'il a été convaincu de la grande injustice commise envers le véritable découvreur Cristoforo Colombo, il n'a pas hésité de dire qu'il savait que Vespucci avait inscrit son nom sur des cartes.

Qu'à cette époque il existait des cartes dressées par Vespucci, cela est certain ; car nous le savons par ce qu'en ont dit ses contemporains Pierre Martyr d'Anghiera et son propre neveu en même temps qu'héritier, Juan Vespucci. Seulement, ainsi que je l'ai déjà dit, il est possible qu'au lieu d'avoir écrit *Tierra di Amerigo,* il ait inscrit *Tierra di Amerriques*, et que ce soit Jean Basin et d'autres qui ont commis l'erreur qui a poussé Schœner à faire l'accusation.

Il n'y a guère possibilité de douter qu'il y a eu alors des manœuvres occultes et très adroites, dans toute cette affaire, de l'attribution de la découverte du Nouveau-Monde à Vespucci et

dans le maintien et l'usage du nom d'Americ comme son prénom, tandis qu'il s'appelait Amerigho. Sans aller aussi loin que de regarder Vespucci comme un imposteur, il est difficile de ne pas admettre qu'il était un grand diplomate, ce que nous appelons aujourd'hui un rusé politicien, un *tan fino* en italien, et qu'il y a des raisons suffisantes de le regarder comme une espèce de mystificateur.

Colombo et Vespucci. — Cristoforo Colombo avait l'honnêteté et la simplicité, en même temps que la ténacité, d'un marin qui avait passé la plus grande partie de sa vie sur le pont d'un navire ; croyant facilement que d'autres étaient des « hombre de bien », s'ils avaient la réputation d'être des marchands honnêtes.

Amerigho Vespucci a été pendant la plus grande partie de sa vie un « fiorentino merchante », comme il se nomme lui-même, élevé pour le commerce à Florence et habitué à tous les petits moyens détournés et occultes des trafiquants. Il était considéré à Séville comme un « hombre de bien » dans les affaires, et son manque de réussite comme marchand le confirme jusqu'à un certain point.

Malheureux dans ses spéculations commerciales, il s'est alors lancé, vers la fin de sa carrière, dans la marine ; comme astronome, constructeur de cartes marines, capitaine et pilote, et à la fin, il a été nommé pilote major. Toutefois, il n'a jamais commandé une seule expédition ; et après tout, il n'était qu'un homme de second ordre en Espagne et en Portugal, où il y avait alors des navigateurs aussi célèbres que : Colombo, Vasco de Gama, Pinson, de la Cosa, Hojeda, Pedro de Ledesma, de Solis, Juan et Sebastiano Caboto, Diego de Lepe, les Cortereal, Cabral, de Bastidos, Vergara, Coelho, etc., etc.

Mais il est évident que l'ambition d'être connu comme un grand découvreur et un navigateur renommé s'est emparée de Vespucci aussitôt qu'il est devenu un marin, adressant les récits de ses voyages au roi d'Espagne, au roi de Portugal, à un Médi-

cis à Paris, au gonfalonier perpétuel de Florence, et finalement au bon roi René, duc de Lorraine. Le style de Vespucci est diffus et prétentieux ; « il vise à l'effet », suivant de Humboldt. Toujours, il est disposé à exagérer, et il se vante d'avoir reçu des lettres patentes du roi de Portugal. Les recherches les plus minutieuses dans les registres — tous conservés dans les archives de la Torre do Tombo de Lisbonne — qui contiennent les copies de toutes les lettres patentes délivrées par les rois de Portugal, n'en ont pu trouver aucune trace, et bien plus, le nom de Vespucci n'a jamais été trouvé dans un seul document en Portugal. Ce serait même à douter s'il y ait jamais été, excepté que ses deux lettres à Médicis et à Soderini sont datées de Lisbonne. D'ailleurs, pourquoi aurait-il reçu des lettres patentes, puisqu'il n'a jamais exercé de commandement en chef d'une expédition ?

Tout ce qui touche à Vespucci, comme voyageur et navigateur, ne peut être accepté qu'avec hésitation, parce que cela est ou très exagéré, ou même faux. Il faut toujours se rappeler que Vespucci était un Florentin, un ami d'un Médecis et de Soderini, un marchand jusqu'à l'âge de quarante-huit ans ; qu'il vivait dans un temps et à une époque où il était possible d'être un tricheur et en même temps d'être regardé comme un « hombre de bien. » C'était une période que nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui, parce que les sociétés du quinzième siècle vivaient au milieu de troubles de toutes espèces, qui forcément influençaient toutes les idées et les relations des contemporains, et l'honnêteté des hommes d'alors ne peut se comparer avec nos idées actuelles. Il faut se reporter aux mœurs et aux idées du temps pour les comprendre avec notre éducation de fin du dix-neuvième siècle.

Avec Cristoforo Colombo, tout est clair et s'explique facilement ; il n'y a pas de dessous, ou du moins ils sont tous expliqués aisément ; quand, au contraire, avec Amerigho Vespucci, tout est obscur, et même plus souvent les faits sont contradictoires, et tout le temps ses défenseurs et admirateurs sont obli-

gés d'avoir recours à des suppositions sans bases solides, ou bien de rejeter le blâme sur d'autres sans la moindre preuve à l'appui et même à l'encontre de faits positifs. C'est aller trop loin de dire, avec de Humboldt, que Vespucci était « la victime innocente d'un concours de circonstances fortuites, d'événements en grande partie inexplicables, de confusions, d'altérations fantaisistes » et des « exagérations d'amis maladroits et dangereux » ; car il est évident que Vespucci lui-même a fait tout ce qu'il a pu pour créer ces circonstances, et jusqu'à la fin de sa vie, il n'a rien fait pour corriger ses « maladroits et dangereux amis » de Saint-Dié, Strasbourg et Metz.

Un nom d'un continent, qui occupe à lui seul tout un hémisphère, ne peut pas avoir poussé comme une génération spontanée, car, comme le dit Pasteur, les générations spontanées n'existent pas dans la nature, et elles n'existent pas d'avantage en philologie. Il y a toujours une source et une base, et jusqu'à ce qu'on eut découvert à nouveau, qu'il existe une tribu d'indiens qui se nomment eux-mêmes Amerriques, jadis très puissante, qui a toujours vécu dans un pays très riche en or et tout près de la côte de la mer des Caraïbes, explorée d'abord par Colombo, puis plus tard par Vespucci, il était impossible de donner une explication rationnelle et satisfaisante du baptême du Nouveau-Monde. Comme l'a dit un auteur avec beaucoup de sagacité, « l'attribution du nom d'Amérique à Vespucci a été respectée surtout parce que l'on manquait d'une solution à lui opposer. »

Après que près de quatre siècles se sont écoulés, il est matériellement impossible que chaque fait soit expliqué avec des documents authentiques et indiscutables à l'appui. La plupart des archives ont été détruites, et nous en sommes réduits le plus souvent — trop souvent même — à des probabilités et à des suppositions fondées sur des faits qui peuvent admettre des explications diverses. Que la publication de la *Cosmographiæ Introductio* de Saint-Dié a été dirigée contre la réputation de Cristoforo Colombo, est un fait qui ne peut se nier, et qu'il y a là-dessous un secret, est évident.

Rien n'est vraiment connu de la manière dont le manuscrit français est arrivé entre les mains du roi René, ni de la part qu'a pu y prendre Vespucci. Nous en sommes réduits à des suppositions probables, en partant du fait bien connu que Vespucci a envoyé ses récits de voyages dans toutes les directions et toujours à des rois ou de grands personnages. Ses admirateurs et partisans sont obligés de faire beaucoup plus de suppositions, avec bien moins de probabilités en leur faveur que ses adversaires ; et l'habitude qu'ils ont prise de rejetter sur d'autres toutes les erreurs manifestes et indéniables, dans le but d'éviter tous les blâmes à Vespucci, est seulement un « dessein coupable d'agrandir artificiellement le mérite de Vespucci [1] », aux dépens de la véracité et des connaissances de plusieurs de ses contemporains.

Le nom n'a pas été « accidentellement inventé dans les Vosges [2] », comme de Humboldt le pensait ; mais l'application erronée du nom aborigène Amerrique à Vespucci a été faite là. Le nom n'est pas une création ou invention du Gymnase vosgien, mais bien seulement une assimilation erronée au prénom d'un homme qui en avait un ayant certaines ressemblances ; et cela contre toutes les règles de priorité de découvertes, et de donner à une vaste contrée le prénom d'un pilote au lieu de son nom de famille, ainsi qu'en étant obligé de faire une entorse à ce prénom. Une fois les erreurs commises, Vespucci a pris soin de les rendre valables, altérant l'orthographe de son prénom et changeant sa signature de 1492 d'*Amerigho* en *Amerrigo* après 1507 et jusqu'à sa mort.

Toutes les discussions entre américanistes viennent de leur ignorance de l'existence d'une tribu d'indiens qui s'appellent eux-mêmes *Amerriques*, habitant de temps immémorial la Sierra *Amerrique* et le pays riche en mines d'or, qui s'étend entre le lac de Nicaragua et la côte des Mosquitos.

Ils se sont trouvés en présence de telles difficultés, que cela

[1] *Examen critique*, etc., vol. 5, p. 187.
[2] *Examen critique*, etc, vol. 5, p. 175.

est un véritable chaos de dates, de noms, de prétentions de toutes espèces, de rivalités patriotiques et d'explications futiles indignes des caractères et de la science profonde de plusieurs d'entre eux.

Si Varnhagen et d'Avezac, et plus particulièrement le grand géographe de Humboldt, avaient connu l'existence des Amerriques, de la Sierra Amerrique et de la région aurifère des environs de Cariaï et de Carambaru de la *Lettera Rarissima* de Colombo, ils auraient donné une explication bien différente ; et au lieu de présenter des raisons aussi faibles et si peu vraisemblables que celles qu'ils ont données, ils auraient jeté une bien plus vive lumière sur toute la question que je n'ai pu le faire ; car je n'ai pas la prétention d'être un américaniste, et encore moins un érudit, étant seulement un géologue voyageur qui, en faisant des recherches pour construire les diverses éditions de mon essai d'une « Carte géologique de la Terre », suis tombé accidentellement sur le nom de lieu Amerrique, puis sur le nom des indiens Amerriques.

Résumé. — Nous avons les faits suivants bien authentiques :

1° Le 30 décembre 1492, Vespucci écrit de Séville une lettre conservée à Mantoue, dans les archives Gonzaga, signée « *Amerigho* Vespucci, merchante fiorentino in Sybilia. »

2° Pendant son dernier voyage au Nouveau-Monde, Cristoforo Colombo est resté avec ses caravelles et ses cent cinquante marins à Cariaï (Rio Rama) et à Carambaru (Rio Blewfields), vivant en rapports continuels et amicaux avec des indiens qui portaient pour tout costume des miroirs d'or suspendus à leurs cols. Ces localités des embouchures des Rios Rama et Blewfields sont si rapprochées du pays actuellement habité par les restes de la tribu des indiens *Amerriques* et de la Sierra *Amerrique* ; et de plus la preuve de l'existence dans ce même pays de riches mines d'or ; tout tend à prouver que Colombo et ses cent cinquante compagnons ont entendu le nom Amerrique, et s'en sont servi à leur tour, dans leurs récits, pour désigner quelques-unes

des populations nouvelles, ainsi qu'un des pays aurifères qu'ils avaient vus.

3° Première lettre de Vespucci à Lorenzo Pierfrancisco de Médicis, publiée à Paris en 1504 ou 1505 sous le nom d'*Albericus* Vespucci.

4° Seconde lettre de Vespucci à Pietro Soderini, publiée à Pescia, près de Florence, en 1506, sous le nom d'*Amerigo* Vespucci.

5° Jean Basin de Saint-Dié emploie les noms d'*Amerigo* et d'*Americus* dans sa traduction du français en latin de la seconde lettre de Vespucci, intitulée : « Quatuor navigationes » ; et le Gymnase vosgien propose, en 1507, d'appeler le Nouveau-Monde *America*, en l'honneur de son découvreur, *Amerige* Vespuce.

6° Le 9 décembre 1508, Vespucci écrit une lettre à l'archevêque de Tolède, qui a été publiée dernièrement en *fac-simile* par le gouvernement espagnol, qui est signée *Amerrigo* Vespucci, piloto mor (major).

7° De 1508 jusqu'en 1512, date de sa mort, trois ou quatre signatures de Vespucci ont été retrouvées dans les archives de l'Espagne, et toutes sont épelées avec le double *r* et sans la lettre *h*, *Amerrigo* au lieu d'*Amerigho* de 1492, montrant une altération voulue dans l'orthographe de son prénom, aussitôt après le baptême du Nouveau-Monde, fait en son honneur, à Saint-Dié, en 1507.

8° En 1515, Schœner déclare que le nom *America* est généralement employé pour désigner le Nouveau-Monde.

9° La première carte, avec une date authentique et indiscutable, où se trouve le nom *America*, est celle d'Apianus, publiée dans le « Polyhistor » de Solinus, en 1520.

10° En 1533, vingt et une année après la mort de Vespucci, Schœner, un astronome et géographe, jouissant d'une position dans la science justement acquise par de nombreux travaux, accusa Vespucci d'avoir inscrit son nom sur des cartes, mais il ne dit pas comment le nom était épelé. L'américaniste M. Henri

Harrisse pense que Schœner « a attaché à la mémoire de Vespucci la charge odieuse d'avoir inséré artificieusement les mots de *Terra di Amerigo* sur des cartes qu'il avait d'ailleurs altérées [1]. »

Vespucci a bien pu inscrire *Terra di Amerriques*, une dénomination absolument vraie et exacte, très semblable à la nouvelle manière d'épeler de son prénom *Amerrigo*, ce qui aura conduit Schœner à faire son accusation. Les expressions employées par Schœner sont : « Americus Vesputius maritima loca Indiæ superioris ex Hispaniis navigio ad occidentem perlustrans, eam partem quæ superioris Indiæ est, credidit esse Insulam quam a suo nomine vocari instituit » (Dans : *Joanis Schœneris Carolostadii opusculum geographicum ex Diversorum libris*, etc. Norica, novembris XXXIII).

On n'a pas retrouvé une seule carte de Vespucci, quoique nous soyons certains qu'il en ait dressé.

Il y a un fait indiscutable à présent, c'est que Vespucci n'a pas découvert le Nouveau-Monde. Et un autre fait absolument certain, c'est que *Amerrique* est un nom indigène du Nouveau-Monde. Depuis la partie centrale du continent, à peu près juste au milieu, le nom *Amerrique* ou *Amérique*, *America* en latin, s'est étendu d'abord vers le sud, puis ensuite vers le nord, jusqu'à ce que l'on ait fini par avoir les trois Amériques : Amérique centrale, Amérique méridionale et Amérique septentrionale.

Géographiquement, le nom Amerrique n'a jamais varié, les noms *America* en latin et *Amérique* en français, ont toujours été épelés sans aucun changement dans les lettres, sur toutes les cartes publiées dès 1520 jusqu'à nos jours ; tandis qu'au contraire le prénom de Vespucci a varié depuis Amerigho à Amerrigo suivant ses propres signatures, et a pris toutes les formes et combinaisons imaginables entre les extrêmes Albericus et Morigo.

Pour terminer, je donnerai une citation prise dans la vie de

[1] *Bibliotheca Americana Vetustissima*, p. 304.

mon vieil ami Louis Pasteur, qui s'adapte complètement à ce cas : « Toute découverte nouvelle provoque dans les idées générales un changement que les uns acceptent avec joie, auquel les autres résistent, dérangés qu'ils sont dans leurs habitudes de pensées et de raisonnements » (M. Pasteur, *Histoire d'un savant*, par René Valery-Radot, p. 341, Paris, 1883). Presque tous les Américains et tous les Espagnols ont accepté avec joie l'idée que le Nouveau-Monde n'a pas été nommé à cause de Vespucci, qui n'a absolument aucun titre à un pareil honneur ; mais que ce beau nom d'*Amerrique* appartient à une tribu indienne et à une chaîne de montagnes de la région centrale du continent, partie découverte et explorée pour la première fois par Cristoforo Colombo. Que quelques américanistes dérangés dans leurs habitudes de dire et d'imprimer dans des livres, des mémoires et des discours, que le nom du continent vient d'Amerigho Vespucci, ne soient pas satisfait de voir que tout ce qu'ils ont publiés ou dit soit remplacé par quelque chose de plus rationnel et naturel, dont ils n'avaient pas le moindre soupçon et la plus faible idée, cela se comprend et explique bien leurs résistances et leurs critiques souvent un peu passionnées. Je m'y attendais dès le jour que j'ai écris mon premier mémoire « sur l'origine du nom d'Amérique », publié en 1875 dans le *Bulletin de la Société de géographie* de Paris ; et rien de ce qui a été dit par quelques critiques en Italie, en Allemagne et aux États-Unis ne m'a surpris et n'a amoindri l'importance de ma découverte. Le temps montrera qui a raison ; et je me fie entièrement au bon sens de tous ceux qui étudieront la question sans parti pris et sans idées préconçues. C'est à eux et pour eux que j'ai écris et adressé ce dernier mémoire.

Cambridge, Massachusetts, États-Unis, septembre 1890.

Lettre de Vespucci, du 30 décembre 1492.

Y. h. s.

Reverendissime in Christo Pater ac Domine.

Dopo le debite rachomandationi etc.ª E sapra V. Rma S. Come di qui parti circa di VIII giorni sono il magnifico Messer Antonio Salimbeni Imbasciadore dello Illmo signore di Mantoa per agranata, et perche molto mincharico che io dessi bono richapito alle interchiuse ho fatto questi pochi uersi a V. R. S. per farle intendere come hauete a dare di porto per le presenti al chorriere dua charlini de quali ve ne uarrete dal prefato Messer Antonio Salimbeni che tanto mi lascio in commissione a sua partita. Rachomandomi a V. R. S. la quale dio felice et imperpetuo conserui.

Sybilie die XXX decembris M°CCCC°LXXXXII.

E. V. Rmo Dis — Ser. Amerigho Vespucci merchante fiorentino in Sybilia.

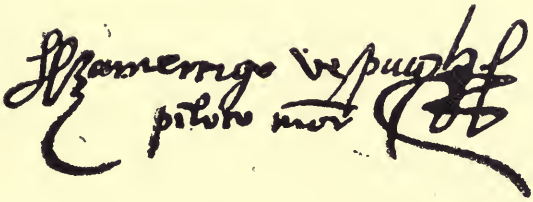
Adresse de la lettre de Vespucci du 30 décembre 1492.

Reverendissimo in Christo Patri Domino Domino Comissario Duchali Janue dignissimo Domino suo observandissimo, etc.

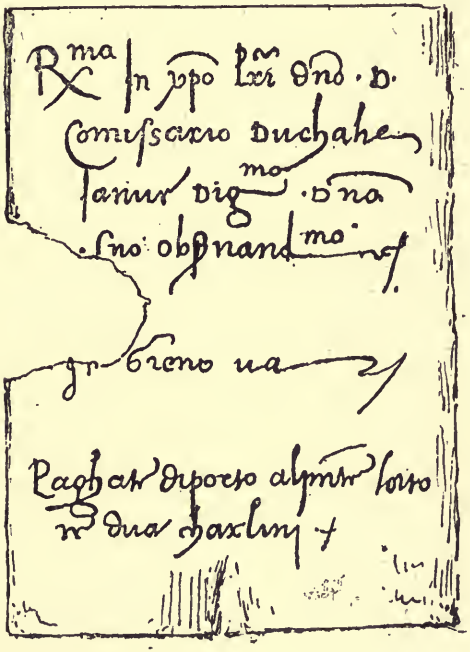
In Gienova.

Paghate diporto al presente latore dua charlini.

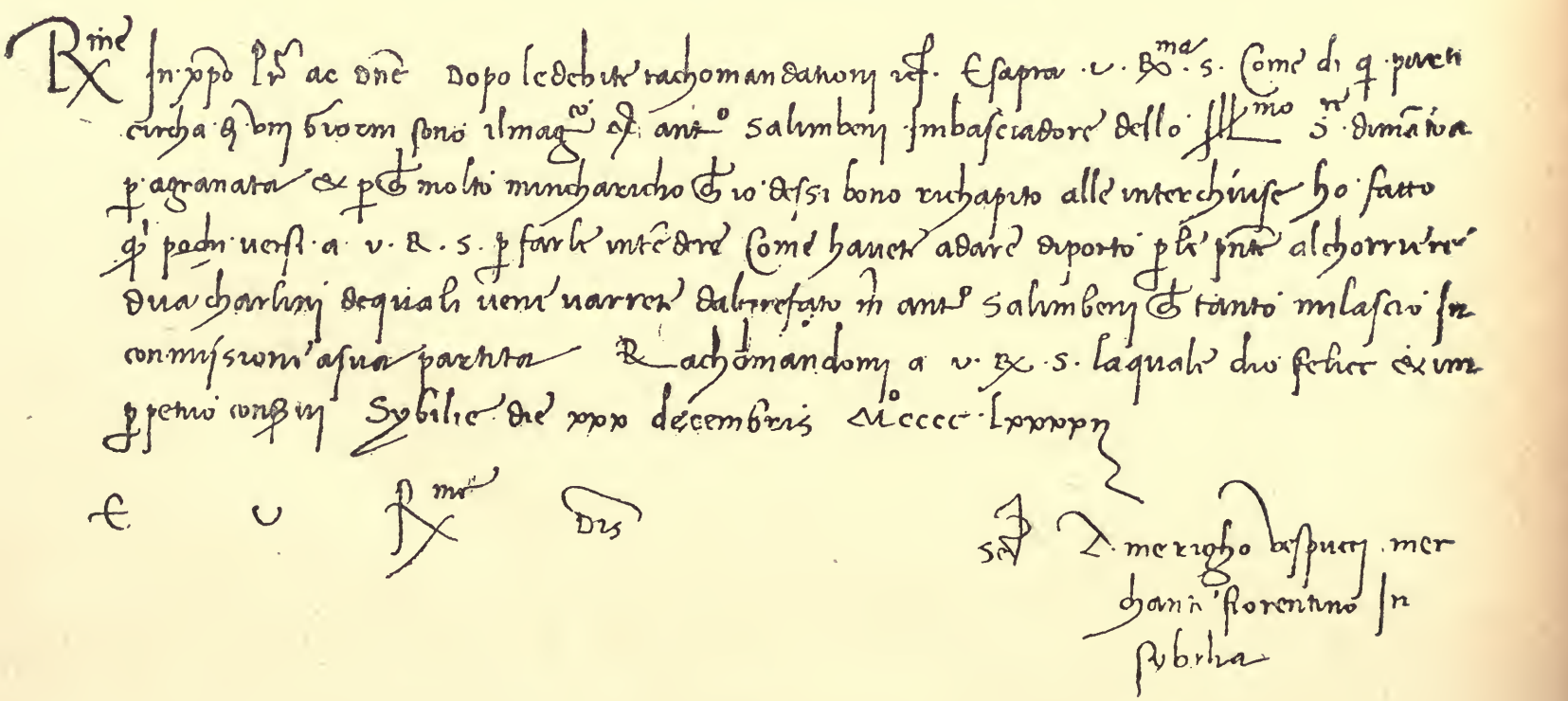
Fac simile de la signature de Vespucci dans sa lettre au cardinal-archevêque de Tolède, datée de Séville, le 9 décembre 1508.



Fac-simile de l'adresse de la lettre de 1492 des archives Gonzague de Cordoue.



Fac-simile de la lettre de 1492 trouvée dans les archives Gonzague de Mantoue.



Post-scriptum. — Jusqu'à présent on a beaucoup appuyé sur l'absence du nom Amerrique sur les cartes. Deux globes, attribués à Schœner, donnent une terre insulaire sous la latitude et à la place de Nicaragua, avec le nom *riqua*. Le plus ancien de ces globes, paru avant 1515, se trouve à la bibliothèque nationale de Paris. Dans son livre intéressant : « Les géographes allemands de la Renaissance ». Paris, 1890, M. L. Gallois donne, planche III, une figure de l'hémisphère correspondante à l'Amérique de ce petit globe; et il dit, p. 87, que « le nom d'Amérique est inscrit à cinq endroits différents ».

D'abord America est inscrit sur une grande île représentant une partie de l'Amérique du nord actuelle; puis une seconde fois sur une large pointe de terre, s'étendant le long de la côte du Yucatan jusqu'au Honduras. Une troisième inscription du nom America se trouve dans la région actuelle de la Colombie. Puis au milieu de ce qui est aujourd'hui l'Amérique du Sud, on a une quatrième fois le nom America, avec l'indication significative *ab inventore nuncupata* (à cette époque Schœner croyait encore que le continent du Nouveau Monde avait été découvert par Vespucci). Enfin le cinquième endroit où le nom est inscrit, présente cette très singulière particularité, qu'au lieu d'être écrit comme les autres quatre noms *America*, il est épelé *Ameriqua* et qu'il n'a de visible que la moitié du mot *riqua*. *Amer* a été soit effacé par le temps, soit supprimé ; on ne sait lequel des deux.

Cette terminaison de *riqua* pour une terre insulaire dans la mer des Caraïbes, est répétée dans son globe de 1515 de la bibliothèque de Francfort. Puis elle disparaît de son autre globe de 1520, tout en y conservant cette terre.

Cette île n'existe pas, et on ne peut regarder son inscription dans la mer des Caraïbes, à la latitude du cerro Amerrique et du pays des Indiens Amerriques, que comme une indication que certains navigateurs avaient signalé une terre dans cette latitude et qu'on la nommait Amer-rique.

Schœner, dans sa position éloignée des ports de mer à Nuremberg, prenait des renseignements de toutes mains. Le nom d'Amerrique était non seulement parvenu jusqu'à lui, mais il avait le soin de dire, en 1515, que ce nom était généralement employé et populaire. Plus tard, détrompé sur les prétentions absolument fantaisistes des découvertes du Nouveau Monde, par Vespucci, il n'hésita pas en 1535, à accuser Vespucci d'avoir inscrit son prénom sur des cartes manuscrites. Schœner a reçu des cartes d'Espagne, cela est certain, puisqu'il dit avoir eu entre les mains une carte envoyée d'Espagne à un homme « d'une haute situation ».

Tout cela tend à prouver que le nom *Amerrique* ou *Amerriqua* a été inscrit, bien vraiment sur des cartes datant des vingt premières années du seizième siècle ; et que la similarité du son du prénom Amerigho, transformé après le baptême de St-Dié, de 1507, en Amerrigo, a amené une confusion, habilement exploitée par ceux qui voulaient priver l'amiral Cristoforo Colombo de la gloire de la découverte du Nouveau-Monde, en lui suscitant un compétiteur parmi les navigateurs de son époque. Que Vespucci ait prêté la main à cette confusion, il n'y a guère à en douter ; l'honneur qu'il en retirait le flattait trop pour résister à la tentation ; et une fois la plaquette de St-Dié imprimée, il a aidé la supercherie, autant qu'il le pouvait, sans aller jamais jusqu'à signer *Americo* pour son prénom, s'arrêtant à *Amerrigo*, ce qui était déjà une transformation bien accentuée pour l'époque. Après sa mort, ses amis et partisans ont franchi le pas, et ne l'ont appelé qu'*Americo* ou *Americ*, un véritable sobriquet, puisqu'il a été impossible de trouver un seul exemple que Vespucci s'en soit jamais servi.

Suivant M. Elisée Reclus, en géographie « les coïncidences de son fournissent toujours aux ignorants les explications des causes » ; et c'est ainsi que les membres du gymnase vosgien de St-Dié, qui ignoraient à peu près tout du Nouveau-Monde, se sont lancés dans des confusions des plus blâmables et qui ont résisté si longtemps aux recherches des géographes.

Additions et réponses a quelques objections. — Le géologue et minéralogiste officiel de la République de Nicaragua, M. J. Crawford, dans ses explorations de 1889, a vécu pendant plusieurs mois au milieu des indiens Amerriques, et voici les informations qu'il me communique. Il estime que leur nombre n'est plus à présent que de 273 à 300 âmes, et quoique bien bâtis, grands et bien portants, ils disparaissent si rapidement, qu'avant un petit nombre d'années, il n'en existera plus.

De tout temps ils ont visité toute la côte des Mosquitos, depuis le cap Gracias-á-Dios jusqu'à la rivière Bluefields. Alliés aux deux autres tribus, les Mosquitos et les Teucos, ils ont conservé une légende commune aux trois tribus, sur l'arrivée des Européens à la côte de la mer des Caraïbes. Voici cette tradition : « Ils avaient dans des temps très éloignés de nous, un grand prophète ou cacique, qui a fait son apparition soudainement dans le territoire des Amerriques, sans toutefois appartenir à cette tribu ; après de nombreuses guerres et victoires remportées sur terre, le long des rivières et sur la mer, il se rendit maître de tout le pays ; toutes les tribus reconnaissent sa suprématie. Un jour, entouré d'un grand nombre de ses gens, il a rencontré sur les bords de la mer (des Caraïbes) beaucoup d'hommes, qui avaient le corps blanc et la figure rouge, grands, et qui leur sont apparus comme sortant du fond blanc de la mer (ce fond est couvert de coraux blancs). Les Amerriques et leur cacique ont eu de nombreuses conversations et ont échangé beaucoup de présents avec ces hommes sortis de la mer. » Si cette tradition n'est pas un mythe, nous avons là le souvenir de la découverte de la côte des Mosquitos par Christophe Colomb, et des échanges et relations qui s'en sont suivis, dans son atterrissage à Cariaï et sa visite à Carambaru, du 25 septembre au 5 octobre 1502. Et on peut dire avec des probabilités presque certaines, que c'est alors que Colomb et ses 150 marins ont entendu le nom d'Amerrique. Les indiens Amerriques n'ont jamais été conquis par les Espagnols, qui se sont contentés, après les avoir défaits, de les refouler vers leurs montagnes et dans leurs forêts de l'Est.

On a découvert dans les environs de la Libertad, quelques pépites d'or pesant de une à deux onces, avec des trous percés, comme si l'on s'en était servi comme ornement, avant l'arrivée des Espagnols. Un de ces morceaux d'or natif percé, a été trouvé au pied même du cerro Amerrique.

En outre du cerro Amerrique, il y a, à cinq milles à l'ouest du pueblo de la Libertad, un ruisseau ou torrent de montagnes, nommé « Quebrada Amerrique » ; et une longue ligne de montagnes dirigées vers le nord-ouest, sur une longueur de plus de trente milles « montaña Amerrique. » Les Espagnols ont donné différents noms aux montagnes qui séparent les lacs du Nicaragua des côtes de la mer des Caraïbes, en se servant des noms de la bourgade ou ville la plus voisine, comme : cerro de Juigalpa, etc. Mais les indiens ne se servent pour toutes les montagnes qui s'étendent depuis la Pointe des Singes et Cariari, jusqu'à Matagalpa que de deux noms, le plus commun étant toujours et invariablement Amerrique.

Les indiens habitants de la côte nomment aujourd'hui la rivière qui se décharge dans la mer, un peu au sud de la Pointe des Singes ou « Punta Mico, » le rio Cariari (écrit comme il est prononcé) ; qui est si voisin du nom du village Cariaï, donné par Christophe Colomb dans sa *lettera rarissima.*

Plusieurs objections ont été faites, qui demandent quelques mots de réponse ; puisque n'ayant pu assister aux séances du Congrès de Paris et qu'il n'y avait personne là pour soutenir mes vues et réfuter les observations présentées par mes adversaires.

1° D'abord l'épellation du nom Amerrique. Dans une lettre de l'ancien président de la République du Nicaragua, M. Adam Cardenas, adressée à M. Manuel M. de Peralta, et qui a été publiée en 1880, le nom est écrit Amerrisque avec un *s* ; et l'on est parti de là pour déclarer que le nom de ces Indiens ne rentrerait dans la catégorie des noms indigènes qui se terminent en *ique* si communs dans toute l'Amérique centrale. Le président Cardenas, dans une lettre qu'il m'a écrite en 1883, et qui a été publiée en

1888, corrige cette épellation, en disant qu'elle n'est qu'une corruption par des gens du pays. Le sénateur J.-D. Rodriguez, l'ami et l'associé de Thomas Belt, confirme cette vue en disant, que les indiens eux-mêmes prononcent Amerrique sans un *s*. Enfin dans une lettre toute récente, MM. Rodriguez et Crawford revenant sur la question, disent que la prononciation au Nicaragua est Amerrique, et que les Nicaraguens l'épellent Amerrisque, parce qu'ils prononcent l'*s* si doucement qu'on ne l'entend pas. Ainsi, ils donnent comme autre exemple, le nom « Mosca » qui se prononce généralement par ces gens « Moca ». Du reste les indiens de la tribu sont les meilleurs juges, et ils prononcent tous très distinctement *Amerrique*. sans la lettre *s*, qui s'est glissée là, par corruption des habitants d'origine espagnole. Du reste les Espagnols ont fait la même chose pour un autre nom indien de la même région, qu'ils écrivent indifféremment Corlantique ou Corlantisque (Salvador).

2° On a avancé l'opinion que lors de la découverte par Colomb de la côte du cap Gracias-á-Dios à Veragua, « les indigènes de cette région étaient les Aztèques, chez qui n'existe pas le son de la lettre *r*, en sorte qu'il ne pouvait y avoir un nom comme Amerrique. » Une réponse bien simple est que Christophe Colomb, dans sa *lettera rarissima*, où il décrit son voyage, ne donne que quatre noms indigènes, dont trois sont écrits, comme il les a entendu prononcer avec des *r*, savoir : Cariaï, Carambaru et Veragua, montrant bien que le son de l'*r* existait dans la langue employée par ces indigènes. Du reste, les indigènes de ces régions, lors de la découverte, n'étaient pas les Aztèques. Mais il y a plus, c'est que dans les pays habités par les Aztèques, il y a beaucoup de noms de lieux et de tribus ayant l'*r*, comme : Orizaba, Cuernavaca, Churubusco, Irritila, Cacari, Ocoroni, Chicorato, Baturoque, Teparantana, Piro, Nayarita, Seri, Triqui, etc. Du reste, l'évêque de Yucatan, Don Crescencio Carrillo y Ancona, a parfaitement expliqué comment, dans la langue maya, la lettre *l* se convertit en lettre *r* (voir : *Estudio filologico sobre el nombre de America*, etc., p. 28, Merida de Yucatan, 1890) ;

3° Enfin plusieurs savants américanistes disent que les noms *Americo* et *Americ* sont italiens, et que le nom du continent occidental *Amérique* ou *America* est florentin et non un nom indigène au Nouveau-Monde. Il est prouvé par tous les documents d'une authenticité absolue que Vespucci ne s'est pas appelé dans son vivant ni *Americo*, ni *Americ*, mais bien *Amerigho*, *Amerige*, *Albericus*, et finalement après 1507, il se sert du double *r*, abandonne le *h* et signe *Amerrigo*. Le nom Americo est un surnom ou sobriquet employé d'abord en Espagne, contrairement à l'appellation florentine Amerigho ; et même aujourd'hui, malgré la célébrité attachée à ce nom, on ne trouve jamais en Italie, pas même à Florence, le nom Americo employé comme prénom. Tandis que le nom Amerrique est indigène au Nouveau-Monde, comme nom d'une tribu indienne autrefois nombreuse et puissante, et de tout un système de montagnes du Nicaragua.

Cette question d'origine véritable du nom d'Amérique, très simple au fond, a été obscurcie au commencement du seizième siècle par des intrigues de quelques personnes intéressées à diminuer la gloire du grand amiral Cristoforo Colombo, aidées dans leur coupable projet par la complicité naïve du Gymnase vosgien ; et depuis ce temps par la légende, qui n'est trop souvent, en histoire, que la dupe posthume de l'intrigue. Il fallait pour tirer la vérité au clair, le hasard heureux de la publication d'un savant naturaliste hors ligne, Thomas Belt, habitué à l'exactitude des observations, et l'application avec patience et beaucoup de clairvoyance de la méthode scientifique, qui ne livre rien au hasard, ni aux explications sans bases solides. L'ancienne explication est absolument une énigme devant la certitude que nous avons à présent que Vespucci n'a pas découvert le Nouveau Monde, et que son prénom est Amerigho, et que la seule autorité du baptême de Saint-Dié ne repose que sur des erreurs si monstrueuses et voulues, que l'on est en droit de répéter ce vieux proverbe des bords du Rhin : « Mentir comme un imprimé. »

SUR LE NOM AMERRISQUE

Par M. Désiré PECTOR

J'avoue avoir un certain temps, avec l'honorable M. Jules Marcou et les principaux savants du pays dont j'ai l'honneur d'être un des représentants à Paris, donné au nom America pour origine le mot Amerique ou Amerrique tiré du nom d'une chaîne de montagnes du versant atlantique du Nicaragua. Mais ces conclusions ont perdu pour moi de leur valeur devant les allégations et preuves de nos savants collègues, MM. Marcos Jimenez de la Espada et Dr E. T. Hamy, ainsi que devant diverses autres considérations. Aussi, quoiqu'il m'en ait coûté, ai-je dû me tourner du côté où pour moi se trouve la vérité.

Trois raisons m'ont confirmé encore davantage dans la nouvelle opinion que j'ai adoptée :

1° Le nom des montagnes cité par M. Marcou ne serait ni Amerique ni Amerrique, mais bien Amerrisque, comme il appert du reste de l'extrait ci-joint du « Diario-Nicaragüense », journal de Granada (Nicaragua), daté 20 août 1885.

C'est un avis juridique émanant du propriétaire même des terrains de Amerrisque (prononcez *Amerrísqué*), revendiquant hautement ses droits de possession. Il y a des chances pour que

ce Monsieur, mieux que tout autre, connaisse l'orthographe du nom de sa propriété.

Que todo trabajo ó mejora que los Sres. Ramón Molina y Dolores Castilla hagan ó tengan en los terrenos de *Amerrisque* de la propiedad de mis hermanos y del que suscribe, protesto no reconocérselos, y les haré responsables de los perjuicios que ocasionen en nuestros intereses.

JU GALPA, 11 DE AGOSTO DE 1885.

RAMÓN MORALES

2° Le savant géologue de Cambridge dit que ce nom d'Amérique n'a rien d'étonnant, puisqu'on retrouve le suffixe *ique* dans maints autres noms de localités de l'Amérique centrale et que, par contre, le suffixe *isque* n'existe nulle part. — A cela je dirai que le suffixe *ique*, certainement, se retrouve dans plusieurs noms de localités centre-américaines, mais que le suffixe

isque, quoique plus rare, existe aussi et que par conséquent le nom Amerrisque a sa raison d'être. Je citerai les quelques noms suivants de localités avec suffixe en *isque* :

Cunimisque, village (*aldea*) du Honduras (département de Tegucigalpa, municipe de Curarén).

Quiquisque, village et bourgade (*aldea* et *caserio*) du Guatemala (départements de Jutiapa et Sacatepequez ; — ce nom s'écrit aussi Quequesque, Quequesquez, Quiquexque).

Tempisque. Trois localités de ce nom (*valle*, *port* et *sitio*) se trouvent au Nicaragua (départements de Chinandega, Matagalpa et Rivas).

— hameau (*valle*) et rio de la province de Liberia (Costa-Rica).

— hameau du département de Cabañas (Salvador).

— village (*aldea*) du département de Jutiapa, juridiction d'Agua-Blanca (Guatemala).

L'historien espagnol Oviedo dit que ce nom de Tempisque venait du nom indigène *tembixque*, sorte d'arbre.

3° L'accent n'est pas placé sur la même syllabe dans les mots América et Amerrísque. le premier l'ayant sur la deuxième et le second sur la troisième ; aussi la prononciation de ces deux mots est-elle complètement différente.

Je crois pouvoir aussi émettre sans crainte l'hypothèse que la forme primitive probable de la localité en question du Nicaragua doit avoir été plutôt *Amerrixque*, d'origine linguistique lenca, mot défiguré plus tard par les Espagnols, comme tant d'autres, lors de la conquête, en *Amerrisque* et voire même quelques rares fois en *Amerrí'que* par contraction.

Ces considérations me confirment dans la conclusion que le nom d'America ne vient pas du nom de la localité Amerrisque existant encore actuellement au Nicaragua. Cette opinion ne m'empêche pas de trouver fort originales et curieuses les raisons données par M. J. Marcou et d'admirer la grande érudition avec laquelle il nous a fait entrevoir dans ses mémoires certains traits peu connus de l'histoire des découvertes de l'Amérique au XVIe siècle.

EL NOMBRE DE AMÉRICA

por

Don JULIO CALCAÑO

M. Jules Marcou, y otros escritores, creen que el nombre de América puede ser indígena del Nuevo Mundo, y alegan para tal suposición el existir en Nicaragua una cadena de montañas llamada *Amerrica*, *Americ* ó *Amerric*, y el no encontrar en Diccionario italiano ni en ningún calendario europeo el nombre de *Américo*; de donde suponen que Vespucci ó Vespucio debió de llamarse *Alberigo*, *Amerrigo* ó de otro semejante modo. Paréce me que tales escritores padecen graves errores.

Aun suponiendo que el término *Amerrica*, que no pertenece al nahuatl por carecer este idioma de *r* y de *rr*, perteneciese al chorotega, al niquirana ó á algún dialecto de estos, su existencia nada significaría, porque es ahora cuando viene á conocersele, y no consta en ningún autor ni en carta geográfica ninguna.

Los calendarios no son mas que *santorales*, como tales contentivos sólo de los nombres que han llevado los individuos canonizados; y si es cierto que el Diccionario de la Crusca, el de Barberi, el de Manuzzi, y otros, no lo tienen, sí lo traen algunos. Por ejemplo, el Dizionario Universale de Nicola de Jacobis, impreso en Nápoles el año de 1843, trae el siguiente artículo, á saber:

« *Americo*, n. p. m. sin. Amerigo, Americhetto, Americotto, Amoretto, Amorotto, Aimerico, Emerico, Emerigo. »

Distante estoy de creer con el Jacobis que el diminutivo de *Amore*, *Amoretto*, tenga relación alguna con el nombre de

Americo, pero sí que este data de la invasión de los bárbaros y es congénere de *Emerico*, *Erico*, *Gunderico*, *Alarico*, *Sigerico*, *Arderico*, *Amalarico* y otros más : de *Erico*, *Emerico* y *Americo*, como de *Alarico*, *Amalarico*. Y sobre todas estas razones está la de que todos los historiadores de la Conquista escriben *Américo*, ó *Amérigo*.

Por igual modo que M. Marcou y los que han querido aceptar y desarrollar sus ideas, y con mayores visos de acierto que ellos, bien pudiera cualquier etimólogo aventurado sostener que la palabra *América* se derivaba de *Méxica*, forma femenina en nahuatl de *Mexicatl*, y ambos derivados de *México*, al cual se dió nombre del dios *Mexitli*, que otros dicen *Mexi*, *Messi*, *Mexite* y *Ocite*. Para dar carácter de verdad á semejante aserto bastaria sostener que existió ó pudó existir en nahuatl la forma *América*, de igual manera que uno de los genitivos de los pronombres personales de tal idioma, *moca*, toma la forma *amoca*; y luégo, llamar la atención sobre que *México* era el emporio de la civilización americana y su descubrimiento había causado honda conmoción en el viejo mundo. Pero esto, sería simplemente ingenioso, y no más ; porque todos sabemos que en materia de etimología nada significa por sí sola la semejanza de las voces, y que las suposiciones arriesgadas y los violentos cambios de letras sin sujeción á las leyes eufónicas y sin pruebas históricas que los realcen, sólo sirven para llevar de abismo en abismo al investigador.

La historia comprueba que el nombre de *América* tuvo origen en el de *Américo* Vespucci ó Vespucio, compañero de Ojeda y amigo de Colón.

No existe prueba ninguna para acusar de usurpación á Américo Vespucci, como que en sus cartas geográficas no puso su nombre á los países descubiertos, según el testimonio de insignes autoridades. Colón fue el descubridor de la América y el que primero descubrió á Venezuela el 31 de julio de 1498 ; pero es también cierto que Ojeda y Vespucci fueron los primeros que en 1499 recorrieron toda la costa de Venezuela ó tierra firme, y

el mismo cronista Herrera dice que « Ojeda, á quien acompañaba Vespucio, fue quien puso nombre al Cabo de la Vela. »

Cristóbal Colón, en carta á su hijo Diego, dice de Vespucci : « Siempre tuvo deseo de me hacer placer : es mucho hombre de bien ; la fortuna le ha sido contraria como á otros muchos ; sus trabajos no le han aprovechado tanto como la razón requiere. El va por mío y en mucho deseo de hacer cosa que redonde á mi bien, si á sus manos está. »

Y robusteciendo este testimonio del mismo Colón, acerca del carácter y servicios de Américo Vespucci, está el de todos sus contemporáneos, ninguno de los cuales le acusa de usurpador, ni el mismo Fernando Colón, tan celoso del nombre de su glorioso padre, como observa Cesar Cantú.

El nombre de *América* se generalizó después de la muerte de Vespucci, acaecida, á lo que parece, en 1512, y tuvo origen en la Cosmografía publicada en Lorena el año de 1509 por Waldseemüller, el cual fue quien por primera vez dió á las tierras descubiertas aquel nombre, indudablemente en honra de Américo, que, en 1507, tres años antes, publicó en Vicence su diario y sus cartas geográficas ; porque si Vespucci no fué el descubridor de la América, gloria que nadie puede arrebatar al inmortal genovés, si fue el primero que dió á luz pormenores del descubrimiento, mapas y observaciones científicas, como que recorrió la costa firme y era, aunque mal narrador, varón de inteligencia y saber, según afirman no pocos historiadores.

De estos, los primeros que le han acusado de superchería y usurpación han sido Fray Bartolomé de Las Casas, que escribió medio siglo después su « Historia de las Indias Occidentales », publicada últimamente de 1875 à 1876 ; el coronista Antonio de Herrera en la « Descripción de las Indias Occidentales » y en la « Historia de las Indias Occidentales » de 1596 á 1601 ; y Fray Pedro Simón en la « Primera Parte de las noticias historiales », de 1626 á 1627 ; y ellos, y los que posteriormente han seguido su parecer, escribieron acaso impresionados al ver la gloria de Colón menoscabada.

Ha sido después de 1830 cuando han aparecido documentos bastantes para comprobar la inocencia de Américo Vespucci, por lo cual ya el Barón Alejandro de Humboldt, con el gran talento que le distingue, le disculpa en aquella obra admirable que, según sus propias palabras, ocupó su pensamiento durante medio siglo.

Si la América no lleva como debiera llevar el nombre glorioso de Colón, débese únicamente á la desgracia que en vida y en muerte le ha perseguido, y á la fortuna, que no usurpación ni superchería, de Américo Vespucci.

¿Pero á qué extrañar la desgracia de los grandes hombres, ni las injurias dirigidas á los varones probos, ni los juicios contradictorios y temerarios, ni las suposiciones gratuitas, ni las investigaciones audaces? La víbora de la envidia ha contaminado siempre el corazón de la humanidad, enferma ya de corrupción hasta la médula de los huesos; y por esto, hoy, del mismo modo que en los tiempos del paganismo, casi perdida la fe en una vida inmortal, mezquinas ambiciones imperan en el hombre, y la envidia, sobreponiéndose á todo noble impulso del ánima, se ha transformado en uno como dios fatal. Por donde acontece que no haya virtud, grandeza ni mérito ninguno que se vea libre del ataque injusto de las pasiones humanas, las cuales ni reconocen jerarquías ni cejan en el empeño de ponerlo todo al nivel de su propia pequeñez.

DISCUSSION

M. Lambert de Saint-Bris défend l'origine indigène du mot *Amerique*. Il rappelle qu'Hojeda, en compagnie duquel Americ Vespuce naviguait, trouva le port de *Maraca*-pan que Raleigh appelle *Amerioca*-pana, ainsi que vallée d'*America*, et Humboldt *Amaraca*-pana.

Or, comme la découverte de l'Amiral Colomb date de 1498 et le voyage d'Hojeda et Vespuce de 1499, on voit que le mot d'Amérique, sous diverses formes imposées par l'orthographe phonétique du moyen âge, était connu huit ans avant la proposition de Hylacomylus, de dénommer les terres nouvelles d'après le navigateur florentin.

M. de Saint-Bris fait remarquer que le mot « *pan* » ou « *pana* », ajouté aux noms précédents, signifie terre ou pays, selon Brasseur de Bourbourg, Del Canto, etc. Ainsi *Ameriocapana* veut dire : terre de l'Amerioca, ou America, selon l'orthographe du moyen âge. Du reste, ce mot est un suffixe général que les indigènes appliquent aux noms de leurs villes, tels que Empare*pan*, Curia*pan*, Aioripan, Copan, les Mayas de Maya*pan*, etc.

D'après Humboldt, le nom d'Amaracapan, qui désigna la première colonie espagnole sur la terre ferme, s'étendit peu à peu à toute la côte, entre le cap Paria et le cap de la Vela (c'est-à-dire la côte entière de la République de Venezuela), puis à une vaste province qui en comprenait plusieurs autres, nous dit le frère historien Pedro Simon du seizième siècle.

Le nom de la province d'America se voit sur le globe vert de 1513 à la Bibliothèque Nationale, puis sur l'atlas d'Apiane en 1520 et s'applique bientôt sur les cartes postérieures au Continent du Sud, puis au Continent tout entier formant notre quatrième partie du monde.

Tels sont dans leurs lignes principales les renseignements dont nous renvoyons pour les détails à la *Revue Sud-Américaine*

qui a reproduit les principaux travaux de ce savant investigateur.

En résumé, l'indigénat du nom de l'Amérique paraît à nombre de grands savants sortir avec évidence de la discussion. Le florentin Vespuce y perd son auréole de parrain de baptême du nouveau continent, mais il est lavé de l'accusation d'avoir voulu usurper en cela les droits du grand découvreur, l'Amiral Christophe Colomb ; d'autre part, les historiens comme les géographes auront moins à regretter qu'on n'ait pas appliqué le nom de *Colombia* à cette partie du monde, puisque celui d'*America* lui appartenait de fait avant sa découverte par les Européens.

M. Hamy. — *Maraca* signifie calebasse et s'applique par extension au hochet des plages de Terre Ferme fait d'une calebasse emmanchée, qu'on a, au préalable, remplie de petits cailloux. *Maracapana*, *Maracaïbo*, etc., tirent leur nom du mot *maraca* ; on n'y peut pas voir autre chose.

M. L. de Saint-Bris répond qu'Amarica était le nom d'un Dieu des Brésiliens, qui était représenté en effet par une calebasse. On emplissait la calebasse de pierres, on l'agitait et l'on disait que le Dieu avait parlé.

M. de Sémallé. — Etant à Saint-Malo il y a une trentaine d'années, j'entendis parler du passage d'une certaine dame ou demoiselle appelée Américc Vespuce, arrivée par le paquebot de Jersey vers 1840 et qui était retournée à bord plutôt que de laisser visiter ses bagages.

Voici ce que j'ai lu dans les lettres du vicomte de Launay (Mᵉ Emile de Girardin. Lettre nº 1, 20 décembre 1839) :

« Pendant que Mˡˡᵉ d'Angeville franchissait le Mont-Blanc, la belle et spirituelle Américc Vespuce parcourait le Nouveau Monde, entourée d'hommages et de respect. Des souscriptions s'organisent déjà dans les principales villes des Etats-Unis, afin de donner à la petite fille d'Américc Vespuce les moyens d'acquérir des terres dans cette partie du monde que son aïeul a nommée. — Les Américains généreux ont senti le besoin de

reconnaître enfin les grands services que cette ancienne famille a rendus et qui n'ont jamais été récompensés.

On nous dépeint toujours les habitants des rives du Mississipi et de l'Ohio comme des sauvages, ou bien comme des négociants avides, vous voyez qu'ils sont artistes comme nous, puisqu'ils se laissent séduire comme nous par le talent et la beauté. »

M. Mestre y Amabile. — J'ai entendu le mot Maraca dans toute l'Amérique. Dans le pays même où je suis né, à Cuba, il désigne une petite guitare.

M. le Président. — La discussion est close.

Après les communications si concluantes de MM. Jimenez de la Espada et Hamy, la question du nom « America » est tranchée pour toujours, et j'espère qu'on ne la fera plus jamais figurer sur les programmes des congrès futurs.

Permettez-moi encore de faire une petite remarque, ou plutôt de poser une question. Je possède un petit livre français, rare et curieux, qui contient un passage énigmatique pour moi sur le nom America. C'est la *Paraphrase de l'Astrolabe*, de Focart, dont la première édition a paru à Lyon en 1546. La seconde a paru neuf ans plus tard, à Lyon également. Dans le dernier chapitre, après avoir décrit la terre connue de Ptolémée, l'auteur conclut sa description de l'*imago mundi* par l'Amérique et il dit finalement : « Telle est la description de l'Amérique (*laquelle est appelée aussi Amec*). »

Plusieurs Membres estiment que c'est une abréviation.

Mlle Lecoq. — Je crois pouvoir donner une explication. Il existe dans plusieurs parties de l'Amérique du Nord des langues qui n'ont ni l'*r* ni l'*l*. Très souvent aussi il y a des interversions entre l'*r* et le *g* d'une part et le *b* et l'*l* d'autre part. Enfin, il se peut que les pêcheurs bretons, qui fréquentaient la côte de l'Amérique du Nord aient donné un nom à celle-ci, comme il est établi aussi que les relations existaient entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

HISTOIRE DE DÉCOUVERTES

PREMIERS DÉCOUVREURS DE L'AMÉRIQUE

M. de Saint-Bris aborde la question de savoir laquelle des nations qui ont entrepris avant Christophe Colomb des voyages vers l'Amérique peut revendiquer l'honneur de la première découverte. L'orateur mentionne le fait que S. M. Dom Pedro possède à Newport dans l'État de Rhode-Island un moulin qui est une relique scandinave. Voilà, dit-il, une découverte de l'Amérique.

S. M. Dom Pedro. Quelle est la plus ancienne ?

M. de Saint-Bris. Celle des Chinois.

S. M. Dom Pedro. Ou des Japonais?

M. de Saint-Bris. J'ai été au Japon ; il y a des familles qui remontent à trois siècles avant Jésus-Christ.

S. M. Dom Pedro. Quelle est la date la plus ancienne de la connaissance de l'Amérique que vous ayez pu préciser ?

M. de Saint-Bris. Avant le 3e siècle, en Chine.

S. M. Dom Pedro. C'est alors l'époque de Confucius. Les Chinois ont une tendance à y faire tout remonter.

M. de Saint-Bris. Mais pour nous, la seule question est de savoir à qui nous devons la découverte de l'Amérique. C'est à des Européens. Nous avons le voyage de Corte Real en 1464.

M. Gaffarel. Il n'a jamais eu lieu.

M. de Saint-Bris. Je n'ai pas trouvé que Corte Real soit rentré de son voyage.

Mais parmi ceux qui ont été en Amérique avant Colomb, il

faut citer Sanchez de Huelva, qui a découvert l'île de Saint-Domingue. Sanchez a vu une image dans un cabaret de Huelva et en a donné connaissance à Colomb avant de mourir. D'autre part, le manuscrit de 1487, qui se trouve à Nuremberg et qui porte des notes originales de Martin Behaim, donne des renseignements sur l'Amérique ; or, Behaim n'avait pas voyagé en Amérique, mais en Afrique. Du reste, on peut facilement se tromper, puisque, sur un document postérieur, il est dit qu'Américc avait trouvé le Brésil, « dans le sud de l'Afrique. » Il y a à mentionner le voyage de Cousin de Dieppe en 1498, mais il manque de preuves. Nous avons la carte de Cabot.

S. M. Dom Pedro. Lequel des deux ?

M. de Saint-Bris. Cabot avait trouvé le continent en 1494, mais Louis Cabot lui-même nous dit que le premier voyage a eu lieu en 1497.

S. M. Dom Pedro. A quel Cabot rapportez-vous ce voyage ?

M. de Saint-Bris. A Sébastien.

A la Cour d'Angleterre, on ne parlait que de Colomb et de ses découvertes. Cabot était tellement enflammé qu'il avait voulu partir avec six navires un an plus tôt que Colomb. Ce dernier était la cause, et Cabot l'effet, car Cabot est parti sur les données de Colomb.

Maintenant, j'en viens au voyage imaginaire d'Américc Vespuce.

M. Borsari. Pas imaginaire du tout.

M. de Saint-Bris. Le voyage de 1497 est imaginaire, et je vais le prouver : Vespucci est parti le 20 mai 1497 et il est de retour au mois d'octobre 1498, mais M. Muñoz prouve que Vespucci a touché de l'argent entre avril 1497 et mai 1498. Comment aurait-il pu accomplir son voyage pendant cet intervalle ?

M. Cordier. Au point de vue chinois, la question, sous le nom de *Fou-Sang*, a été traitée *ad nauseam*. Nous connaissons cela. Le fameux hiéroglyphe qu'on invoque n'est pas plus chinois que moi (L'orateur montre, au tableau, le caractère de la mère,

tel qu'il est et tel que ceux qui invoquent l'opinion esquissée par M. de Saint-Bris le représentent).

Les documents relatifs aux voyages des Chinois en Amérique sont censés remonter au voyage de Hoei-Chin au Ve siècle de l'ère chrétienne.

Quant à la cartographie de M. Saint-Bris, elle est faite avec les documents des Portugais, qui avaient coutume de donner aux lieux géographiques qu'ils ne reconnaissaient pas des positions fantaisistes. Toutes les conclusions qu'on en veut tirer dans l'espèce sont de la fantaisie pure.

M. Gaffarel. M. de Saint Bris confond entre la tradition et l'histoire. A la légende appartient le voyage de Corte-Real en 1464. On s'appuie sur la donation faite au nom du roi de Portugal, par sa veuve, de l'île de Terceira ; mais cette donation n'a eu lieu qu'en 1515. Est-il probable, est-il possible, d'autre part, que le Portugal, s'il avait eu d'autres découvertes à son actif que celles que lui reconnaissait la bulle d'Alexandre VI, n'aurait pas protesté ? Ce qui est réel, c'est le voyage du fils de Corte-Real, Gaspar, mais il a eu lieu après la découverte par Colomb.

Les prétendues découvertes de Sanchez de Huelva ne reposent absolument que sur la tradition. Sanchez a pu faire part d'une supposition à Colomb, c'est tout.

Enfin, quant au manuscrit de Nuremberg, je le connais. Il n'est nullement fait mention, comme on le prétend, de l'Amérique sur le globe de Béhaim. On y voit bien l'île d'Antilla, mais ce nom était déjà connu des anciens.

M. Borsari. Les dernières recherches ont mis au jour des documents qui contredisent absolument les assertions de M. de Saint-Bris.

M. de Quatrefages, président. Je crois que la discussion doit être considérée comme close.

APERÇU DES TRAVAUX

SUR LES COMMUNICATIONS PRÉHISTORIQUES ENTRE L'ANCIEN MONDE ET L'AMÉRIQUE

Par M. Hyde Clarke.

Mes explorations philologiques et anthropologiques m'ont conduit à des découvertes sur plusieurs terrains scientifiques. Pour arriver à comprendre la nature des communications établies avec le nouveau monde à une époque reculée, il fallait faire des études approfondies des peuplades d'Europe qui pourraient avoir entretenu de telles relations dans l'antiquité.

Dans ces reconnaissances on ne pourrait négliger les anciennes traditions et fables, et surtout le récit du Timxus de Platon dans les dialogues sur l'Atlantis. La narration de l'Atlantis a été rejetée en principe, pour la raison que Platon y parle des éléphants et des chevaux du royaume d'Atlantis.

C'est ici qu'une clé s'offre à nous. Dans un mémoire de feu professeur Gabb de Philadelphie, sur les Bribri, etc., du Costa Rica, dont a aussi traité notre secrétaire, M. Désiré Pector, j'ai reconnu une forte identité avec des langues de l'Afrique Occidentale. Un trait remarquable dans cette solidarité des noms animaux est que le tapir, dans ces dialectes Bribri, porte le nom de trois racines qui fournissent les appellations pour l'éléphant en Afrique. Les llamas, les pacas, etc., les bêtes de somme, portent des noms alliés aux dénominations pour le cheval. Il paraît que le texte de Platon s'est basé sur des faits méconnaissables. Ce sont ses explications et commentaires qui sont inexacts. Ses chevaux par exemple portèrent des fardeaux, mais pas des guerriers.

Il se peut qu'en Amérique il existe des caractères de très ancienne date, comme sur les rochers de la Guyane et du Pérou.

Les symboles de l'ancien monde ont pénétré en Atlantis, car j'en ai reconnu plusieurs. Il existe même des symboles traditionnels conservés chez les indiens d'Amérique d'aujourd'hui.

Il paraît très probable que les inscriptions et écritures mayas de Yucatan et Guatemala, seront enfin illustrées par leurs affinités avec les monuments de l'antiquité, quoique les restes, que nous possédons, ne soient pas une reproduction exacte des systèmes de notre continent. Chez nous, la culture préhistorique et protohistorique a touché à son terme il y a bien des siècles, et d'autres systèmes y ont succédé. En Amérique, après la rupture du commerce et des communications, bien des siècles se sont écoulés, mais sous des conditions bien différentes. De sorte que, quoiqu'il y ait des traditions conservées, l'idée originale se trouve perdue, et la connexion est rompue. Nous pouvons nous figurer ce qui s'est passé en Amérique par le souvenir de ce qui est arrivé ici pour les écritures cunéiformes et les hiéroglyphes d'Égypte, oubliés pendant des siècles, et retrouvés de notre temps.

Les évidences des communications sont assez claires, pour que beaucoup d'écrivains reconnaissent le fait, mais ils ne s'accordent nullement sur les moyens. Il y a une école qui demande une voie matérielle à travers l'Atlantique, laquelle a été détruite par quelque catastrophe.

L'Atlantide de M. Ignace Donnelly (Atlantis, the Antediluvian World) rassemble tous les faits. Les géologues s'opposent néanmoins solidement à la possibilité de cette jonction.

D'autres, partisans de l'extrême antiquité de la Chine, sont d'avis que la population et culture du nouveau continent sont venues de ce pays à travers l'océan Pacifique; mais on n'a pu, en présence des faits, assembler assez de témoignages à l'appui de cette théorie.

Il reste à confronter le passage par l'Atlantique, tout aussi possible pour des vaisseaux primitifs et rudes, que le passage de

l'océan Pacifique a été trouvé par Cook, pour les navires polynésiens.

Nous pouvons accepter le récit de Platon, en général, et la cause qu'il désigne pour l'arrêt de la communication. Il dit que c'est après la victoire des forces d'Orient sur le roi d'Atlantis dans un combat naval sur la Méditerranée. Pour maintenir la communication, et profiter des vents et courants d'aller et de retour, il aurait fallu que le roi d'Atlantis se fût maintenu sur les côtes occidentales des îles de Bretagne, d'Espagne et de Mauritanie. Expulsé de ces pays, comme il le fut, il ne put plus recevoir ni hommes ni secours en Amérique, et son empire aurait été envahi par des races barbares, comme les empires dont nous savons le sort.

La nomenclature topographique est très liée avec les témoignages numismatiques. Les noms des cités et des îles se trouvent en série. On peut les reconnaître conformes dans l'Inde, dans l'Asie Occidentale, en Syrie, en Grèce, en Italie, en Espagne et en Gaule.

J'ai publié des listes très détaillées, et j'en ai donné encore d'autres pour l'Amérique méridionale, en comparaison avec l'ancien monde, dans *Prehistoric comparative Philology*.

Il en résulte que c'est d'une souche que dérivent les noms géographiques, et c'est une preuve, non seulement de la conformité, mais aussi de l'unité.

Un témoignage indirect ou, comme on peut le dire, une chronique, se trouve consigné dans la doctrine des quatre mondes du globe de l'école de Pergame de mon voyage en Asie Mineure. Cette école a enseigné qu'il y avait quatre mondes, sur le globe. Ce sont le monde a eux connu, l'Asie, l'Europe et l'Afrique ou Libye ; un monde austral pour le balancer ; un monde correspondant sur l'autre côté du globe ; et le monde austral.

Ces mondes se trouvaient divisés par des bandes de mer ou océans, un océan passant de pôle à pôle, et un autre équatorial au milieu du globe.

C'est une représentation grossière de la distribution des conti-

nents. Elle nous donne notre continent ; le continent d'Australie ; le continent de l'Amérique du nord ; le continent de l'Amérique du sud.

Ses défauts sont que l'Afrique ne se termine pas à l'Équateur, comme pendant tant de siècles on l'a cru : L'Australie est séparée de l'Asie par l'océan, il est vrai. L'autre défaut est qu'il n'y a pas de mer entre les continents de l'Amérique. Il est néanmoins possible de passer avec des canots d'un côté à l'autre.

Comme cela arrive dans les traditions, nous y trouvons des allégations contradictoires imposées par les narrateurs. Ainsi il est dit que les quatre mondes furent habités, mais que les océans y sont là pour empêcher les habitants d'un monde de communiquer avec les autres. On n'a pas pensé que s'il n'y avait pas de communication, il n'était pas possible de savoir qu'il y a quatre mondes, et que chaque monde a ses habitants.

La doctrine de quatre mondes a survécu jusqu'au temps de Christophe Colomb, et apparemment l'a guidé à sa détermination il y a quatre siècles. La doctrine est devenue suspecte à l'Église pour des raisons théologiques, et a été interdite aux fidèles.

THE MISSING RECORDS OF THE NORSE DISCOVERY OF AMERICA

By Mrs Marie A. SHIPLEY, née BROWN.

The fact that America was discovered by the Norsemen, A. D. 1000, is now generally conceded, but the almost invariable conclusion is reached by savants and historians that no results were produced by these voyages, inasmuch as the Norsemen failed to effect a permanent settlement, established no intercourse with Europe and failed to make their discoveries known, outside of Scandinavia. It is these, to my mind, unfounded conclusions, that I have for several years strenuously opposed, for reasons that can be demonstrated to be sound and convincing. Besides myself, there is a single class of persons who also express the firm belief that the Norsemen, on the contrary, *did* effect a permanent settlement, or at least one of several centuries duration in Vinland, that they sustained constant intercourse with Europe during that period, and made their discoveries known in all parts of the world where their journeys extended, — these persons are the theologians and historical writers of the Roman Catholic Church. With these I am not in the slightest sympathy ; I only note the fact that they, by one road, and I, by quite another, have arrived at the same conclusion. I am also warranted in saying that the Roman Catholics are the only persons of all who have made this historical question a study, who are qualified to express a judgment upon it. The scholars and historians of other religious faiths believe that they have made an exhaustive study of the subject by merely poring over the Icelandic Sagor, whereas the Romanish

know that the entire chronicles of the Vinland colonies have been written or compiled by *themselves*, by their own priests, monks and bishops, and that their boast is well-founded when they declare that *their* monks accompanied Bjarni and Lief on those first voyages, that *theirs* was the first mission, a Roman Catholic one, in what is now New England, that the first American pilgrimage to Rome was that of Gudrid from Vinland, that Snorre, her son, was the first child of European parentage, baptized there into the Catholic faith, and much more of the same sort. A prominent Jesuit, in Washington, [U. S. A.], Rev. Wm J. Clarke, said in the Centennial discourse that he delivered in Philadelphia on the 4th of July, 1876, that « there was a little catholic republic on that continent seven hundred, perhaps eight hundred years ago, » and he quoted Rient's statement that the crusades were preached in America in 1276.

Few Roman Catholic authors, lecturers or editors, hesitate *now* to say that Columbus derived information in Rome that confirmed his belief in the existence of a Western continent. Father Bodfish made a very plain statement of this nature before the Bostonian Society, in Boston. After calling attention to the fact that it was the duty of a bishop placed at a distance, as was Bishop Erile, who had gone to Vinland in 1121, « to report from time to time to the Pope, not only on ecclesiastical matters, but of the geography of the country and character of the people, » he added that it was probable that « Columbus had the benefit of the knowledge possessed at Rome thus derived. » Dr Richard H. Clarke, of New-York, the brother of the Jesuit priest in Washington, in an erudite article in the *American Catholic Quarterly Review*, for April, 1888, entitled: « America discovered and christianized by the Northmen, » asserted that Columbus never divulged to the public the extent of his knowledge of facts pointing to lands in the Western ocean. At Rome also Columbus must have heard of the Norse expeditions to Greenland and Vinland. » Like statements have even found their way into the catholic newspapers, on evidence

that Columbus has not only lost saintship, but even the popular favor of the great body of adherents who once extolled him to the skies. The « New-York Catholic News, » of september 9th, quotes a paragraph from one of its contemporaries : The settlers remained in Rhode Island for three years. They then returned to Greenland and Iceland. A record of their discoveries and observations whas made. Gudrid went to Rome and visited the holy father, the pontiff John XVII. The Norsemen were too severely pressed with other work to make any permanent settlements in Vinland. But written accounts of their discoveries were preserved in Iceland, and were collected by Adam von Bremen in 1076, and were actually published in Copenhagen, Denmark, in 1579. Of course, therefore,Columbus was not the discoverer of America. He did not disclose this land to awakening Europe. » The comment of the « Catholic News » is in the same strain : « Here is the distinct admission, » it says, « that the Norsemen were Catholics and that reports of their discovery were made to the Pope. » Would the Church of Rome be so willing to drop Colombus, if it had not a better discoverer to fall back upon, in Leif Erikson ? But why this sudden change of base ? What a sharp contrast between the Catholic writers of the old *regime*, Shotorno, Navarrete,Muñoz, De Lorgues, and these modern writers who so coolly consign Columbus to his true level ? But the leading American historians, George Bancroft, Washington Irving, Prescott, have failed to educate the American nation one whit beyond the Navarrete standpoint, and in that spirit they are undertaking to carry out the World's Columbian Fair programme, in 1893.

The *Dublin Review*, for November, 1841, also contains a remarkable statement, which goes to confirm the position I hold, namely, that the Roman Catholics have written the bulk of the history of the Norse discovery of America, but for some reason or other have not allowed the full records to come before the world. This is the passage referred to : « Now the main part of

this evidence, so consistent, yet so diversified, was extant in the age of Columbus, a most keen and scrutinizing inquirer into geographical questions. Indeed, we have reason to believe that some evidences of American discoveries existed in that day, among his fellow-countrymen, which are now lost. » Moosmüller, too, a Benedictine monk, who has ardently devoted himself to this subject, points out that « the knowledge of the existence of Western lands, and consequently of America, was in no wise confined to Iceland, » and adds : « For the elucidation of these voyages to unknown lands in those remote times, there is placed at the disposal of the historian a proportionately rich source of material. A series of parchment manuscripts remains extant in which more or less mention of America occurs, evidently under the names used by the Icelanders. Also a quantity of paper manuscripts, which, however, mostly contain only accounts from old parchment documents at present lost, should not remain unregarded. »

The bare fact of the Norse discovery of America rests mainly on the evidence contained in the Codex Flatoiensis, which is commonly asserted to have been committed to writing between the years 1387 and 1395. But by whom? By two Roman Catholic priests, natives of Iceland presumably, Ion Thordarson and Magnus Thorhallsson ; but according to Rafn, « we are principally indebted to the learned Bishop Thorlak Runolfson for the oldest ecclesiastical code of Iceland, published in the year 1123, and it is also probable that the accounts of these voyages were originally compiled by him. » It is a significant fact, too, that the Codex Flatoiensis was found in a *monastery*, on the island of Flatö. Moosmüller shows that the Benedictines followed the emigration from Norway to Iceland (just as they subsequently followed that from Iceland to Greenland and Vinland), and that they had in Iceland nine establishments, seven for men and two for women, mostly founded during the twelfth century. The monks from the abbey of Thingeyri, Gunlög, Odde, and others, were writers. The monks of the monastery of Helgafell,

he affirms, « were from its very foundation acquainted with the discovery of America. » The nunnery of Glaumboe was founded in the year 1015. It was here that Gudrid retired after the death of her husband, Thorfiun, and after her pilgrimage to Rome. In the very nature of things there must have been detailed accounts of this eventful pilgrimage in both Rome and Iceland. Abbot Magnus of Helgafell, afterwards Bishop of Skalholt, was the person with whom Columbus conferred when in Iceland, in 1477. Moosmüller concludes that several members of the order occupied the episcopal chair of Holum, in the northern part of Iceland. There was also the Benedictine monastery of Mödrnvalle and the nunnery in the town of Reinisnes. From this may be realized the power exercised by the Church of Rome in Iceland at the time Greenland and Vinland were being settled; and to these new colonies the power was rapidly extended. Who then *could* have recorded events so vitally affecting the growth of the Church, save its own functionaries and chosen scribes? The only mystery, as yet unsolved, is, what became of these records? Are they still in existence? For it is plain that only the fragments were left in Iceland, or transferred to the libraries of Copenhagen.

The author of the « Landnama-bok, » Arelium Frode, was also a priest. This work of his, as Wheaton says, « is to be considered rather as a chronicle of the Christian Middle Ages than a child of the Northern muse. » Paul Riant, who pursued scientific researches in Stockholm, Upsala and Copenhagen with the object of tracing out and revealing to the world the connection of the Scandinavian kingdoms with the Holy Land at the time of the Crusades, testifies that the most important of these new sources of history were the chronicles or Sagor which were transcribed in Iceland during the Middle Ages, and for the most part *by Benedictines*; the oldest document of this kind dated from 1117. He names another historic source, Iceland's Yearbooks, which were composed at various times and in several *abbeys or churches* on the island. Besides these, a large number

of old codices, he affirms, give one a knowledge of the events in the eleventh and twelfth centuries, while « first in the list stand the collections of Norway's and Iceland's civil and religious laws, which are of various ages, but of which the oldest dates from the middle of the twelfth century. » He affirms, with good reason, that « the Norse colonies in Iceland and America were thus, at the founding of the bishoprics of Garda in Greenland, Holar and Skalholt in Iceland, closely bound to the national Church.» What then could have been more proper and consistent than for Adam of Bremen, a canon of the Church, to incorporate his mention of the new discovery, Vinland, in his ecclesiastical history of the north of Europe, and for another contemporary historian, Ordericus Vitalis, an Englishman, who became the Bishop of Rouen, in Normandy, to do the same in his ecclesiastical history ? A parallel to this is found in the announcement of the modern Roman Catholic writer before referred to, Dr. Richard H. Clarke, that he intends to write the ecclesiastical history of Vinland; in fact he styles the whole subject « an attractive and important branch of ecclesiastical history. » He is right; ecclesiastical history it is !

But where does Dr. Clarke propose to get his materials for his history of the « Norse Church » on the American continent? Let him tell us in his own words : « We must also turn to the Roman Archives, to the treasures of the Vatican, now so generously made accessible to the world by Pope Leo XIII, for the details of the ecclesiastical history of the Northmen in America so far as the same may be contained in Papal bulls, briefs and letters, and in the reports and relations of the bishops and missionaries who took part in the conversion of the barbarians of the north of Europe, and in forming their missions, churches and episcopal sees. There is one subject more especially, he continues, « now most imperfectly explored and involved in doubt and confusion, which is the Episcopate of the western hemisphere, involving the exact names of the seventeen or eighteen bishops, the dates of their appointments, the exact

order of succession, their history and services in the cause of Christianity, what reports they made to Rome, when and where and by whom consecrated, their deaths and burials, and the churches which they founded... The Roman archives would certainly go far to clear up our doubts and to supply the deficiencies in our earliest ecclesiastical history. »

Yes, he certainly pursues his aim with an unerring instinct, knows exactly what to seek and where to seek it; the reports that those Greenland bishops made to Rome, if they could be unearthed, would clear up all the mystery that has settled so impenetrably upon this subject. But in this instance we have the spectacle before us of a man doing, in the cause of superstition and mediævalism, what the non-sectarian *savants* and historians of the world, of advanced Europe as well as of untrained, ignorant America, have stubbornly refused to do in the cause of science and truth! There is much said now-a-days about the duty of treating history by scientific methods and purging it of legend and tradition. Is not the Norse discovery and colonization of America a good subject to begin with? Nay, is it not imperative that an era of historic accuracy be inaugurated before the proposed celebration in Chicago, in 1893, implicates *all* historians in that huge international sham?

It may pertinently be asked, how did it happen that the recording of Norse events, the writing of the history of the Norse race in America, fell so completely into Romish hands, and why this discovery and colonization undertaking of theirs should differ so essentially from their achievements in Gt. Britain, Normandy, Iceland, Russia, Switzerland, scoring for them their *one failure* in a national career of transcendent brilliancy and power?

The answer is not hard to find. The discovery of America by Leif Erikson occurred at the transition point, when the Viking Age ceased and mediævalism began. The very year that might have given the Norse race a new world and an empire compared with which all their other conquests were as nothing, and this, too, without the necessity of doing battle with the armed

forces of civilized nations, the very date that might have made them the supreme race on earth, the year 1000, marked their subjugation under the only master to which they had ever succumbed, the Roman Catholic Church. Consequently it was not the Vikings, the proud, defiant, independent, freedom-loving Norsemen, who planted those colonies in Greenland and Vinland, but the submissive vassals of the Pope, whose spirits were completely broken. Their former grand aims were relinquished, their ambition quenched; their new selves looked with superstitious contempt and condemnation upon their former selves, and thenceforth they had nothing to do but obey the mandates of the Pope. Leif Erikson, who might have stood forth in history as the peer of Rolf and Hastings, and Ragnar Lodbrok, or of the three Swedish brothers who founded the Empire of Russia, became instead a missionary, on a par with the meanest and most ignorant drudges who force distasteful doctrines upon the helpless, and forfeited the honors which a grateful posterity would have heeped upon him.

He seems to have turned out a better missionary than discoverer and explorer, for it is related that soon all the inhabitants of the Greenland colonies were converted. Gudrid, too, who possessed traits that might have made her a heroine of the grand old Norse type, a second Aslög, simply made a pilgrimage to Rome, as her crowning act, and then buried herself in an Icelandic nunnery.

If we read the account of the Greenland colonies written by a contemporary, Ivar Bardsen, a Greenlander, who was for many years procurator of Garda, the episcopal see of Greenland, and speaks of everything he describes as an eye-witness, we find no reproduction on Greenland soil of the intellectual, splendid and heroic life led by the people of Iceland; the colonies were a Roman Catholic mission pure and simple, and the colonists had changed all their habits and occupations as well as way of thinking. They were no longer law-makers, cultivating those peaceful arts that had enabled them to build up many a

commonwealth, nor tillers of the soil, nor even hunters, for the Church had appropriated all the large domains, the best islands and fjörds, and the hunting-grounds ; one could not even engage in whale-fishery or hunt reindeer without the consent of the bishop. Ivar Bardsen's account is little more than a description of Church property and the consequent restrictions of the people's privileges. A few extracts will show the character of the whole : « Near this » (Ketilsfjord) « is a Church, called the Church of Arós, dedicated to the Holy Cross. This church owns everything on the outside as far as Herjulfsnaes, islands and socks, and whatever the sea throws up, and on the inside everything as far as Petersvig. At Petersvig is a large inhabited district, called Vatsdal, near which is a large lake, two nautical miles broad, abounding in fish. Petersvig church owns the whole district of Vatsdal... The church of Dyrnaes owns everything as far as Midfjord. Midfjord stretches out from Eriksfjord due northwest. Further inside of Eriksfjord is the church of Solfjall, which owns all Midfjord ; still farther inward of the fjord is the church of Leide, which owns all up to the end of the fjord, as well as on the opposite side as far as Burfjall. All beyond Burfjall belongs to the cathedral church. »

The reports of the bishops, if they could be found, including that of Bishop Erik of Vinland and the various priests and missionaries who were either stationed there or travelled back and forth between Greenland and this newer colony, would probably not differ materially from Ivar Bardsen's account, inasmuch as they would only describe Church work and Church gains, but dry and dull as such details would be, they are indispensable to the full knowledge of the Vinland colony, and would fix beyond a doubt its location, extent and period of existence. The state of things depicted by Ivar Bardsen and which must have been partially at least true of Vinland also, gives grounds for the exultant boasts of the Roman Catholic writers, of which the following passage, by John Gilmary Shea, is a good specimen : « The Catholic Church », he affirms, « is the oldest organiza-

tion in the United States, and the only one that has retained the same life and polity and forms through each succeeding age. Her history is interwoven in the whole fabric of the country's annals... In this she has no parallel. No other institution in the land can trace back an origin in all the nationalities that once controlled the portions of North America now subject to the laws of the republic. All others are recent, local and variable. She alone can everywhere claim to rank as the oldest. »

All this is undeniably true, and would be cause for deep sorrow among all liberal-minded nations, were it not for the one fact that the power of Rome thus early established in Vinland was broken, through the failure of the then Catholic mother country, Norway, to sustain the Vinland and Greenland colonies. Her commerce and navigation with them gradually ceased, about the year 1406, after the crown had secured the monopoly of their trade, and they were left, at the last, even without the necessaries of life. Norway, in short, abandoned these colonies ! Worsaa, Egede, Rafn, and Finn Magnusen, all testify to this fact. In « *Grönlands Historiska Mindesmaerke* » there is a transcript made by Finn Magnusen from an old Latin manuscript that he found in Iceland, « which may perhaps throw some light on the *cause* of Norway's desertion of her colonies. It runs thus : « In 1342 the inhabitants of Greenland fell away of their own accord from the true faith and the Christian religion, and having cast off all good ways and true virtues, turned to the people of America. » Crantz mentions that with the exception of Thorwald and his brother Leif, « the rest of the Greenlanders, the Icelanders, and especially the Norwegians, that resorted from time to time to Wineland, were probably still heathens, who would rather live in a strange land than embrace the Christian religion, which Olaus Tryggveson propagated with impetuousity in Norway. » It is not unlikely that when persecution and the rough devices of proselytism failed, desertion followed and the non-Catholic colonies in the new world were left to their fate !

It is maintained by all supporters of the claim of Columbus as

the discoverer of America, that the discovery of that land by the Norsemen produced no results, while, on the contrary, this discovery is valuable *solely* for its results, for the voyages of Leif Erikson and his followers, and their colonies, which must have lasted, at the most moderate computation, for several centuries, certainly until 1342, the time of the general defection from the « true faith,» led, by a direct and comparatively swift process to the *re*-discovery of that same Atlantic coast by John and Sebastian Cabot, and its subsequent colonization during the reign of Queen Elisabeth, that is to say under the auspices of a Protestant government.

The Catholic Church, however, loth to acknowledge itself foiled, and ever seeking to regain its ancient supremacy over the North American continent, is not likely to have lost or destroyed the records, the briefs, papal Bulls, reports of bishops, etc., which comprise the history of its rule in Greenland and Vinland. They are undoubtedly still in existence, awaiting the search of the scientists and historians of Europe.

MIGRATION DES GAELS EN AMÉRIQUE AU MOYEN-AGE

Par M. E. Beauvois.

L'auteur développe ses idées sur les migrations d'Européens en Amérique pendant le moyen-âge, et spécialement des migrations des Gaëls. Des prêtres irlandais nommés *papas* seraient venus à deux reprises en Amérique : une première fois au huitième siècle de l'ère chrétienne, et une deuxième fois au quatorzième siècle.

Ces prêtres auraient fait connaître la religion chrétienne aux peuplades américaines; c'est ainsi que s'expliquent les nombreuses analogies que les premiers conquérants espagnols du seizième siècle ont constatées entre les religions indigènes et le

christianisme. La preuve la plus curieuse de cette influence des prêtres catholiques serait l'existence dûment constatée d'un crucifix auquel les indigènes rendaient un culte. Un de ces crucifix existe encore aujourd'hui à Mérida dans le Yucatan, où, depuis le temps de Cortez, il est l'objet d'une véritable idolâtrie.

[Le comité de publication du compte-rendu regrette vivement que M. E. Beauvois n'ait pas voulu lui laisser son important manuscrit.]

SITUATION GÉOGRAPHIQUE DES ANCIENNES COLONIES SCANDINAVES

Par le professeur VALDEMAR SCHMIDT.

M. VALDEMAR SCHMIDT. Messieurs, vous me permettrez de revenir sur une question qui a déjà été traitée ce matin par un de mes compatriotes, M. d'Irgens-Bergh, à savoir la situation géographique des anciennes colonies scandinaves, et notamment de la colonie la plus importante du Groenland, la colonie Est. Cette question est à présent vidée depuis les voyages d'exploration que le capitaine Holm a entrepris au Groenland et la publication de ses relations de voyage. A l'occasion du congrès de Copenhague, il y a sept ans, où M. Steenstrup vous a lu un mémoire très intéressant sur les anciennes colonies scandinaves au Groenland, cet explorateur vous a décrit toutes les ruines de ce pays, et notamment les plus importantes, celles de la côte occidentale à l'extrémité de la presqu'île ; il a ajouté une notice sur l'histoire des relations du Danemark avec ces colonies pendant des siècles. Vous savez qu'au moyen-âge les Scandinaves sont allés fréquemment au Groenland et qu'ils ont laissé des descriptions du pays. Pour eux, ce n'était pas une île, mais seulement une côte entrecoupée par de nombreux fjords qui entrent profondément dans l'intérieur. Sur la côte occidentale se trouvaient les deux colonies, la colonie est et la colonie ouest.

Ce n'est qu'au dix-septième siècle que l'on découvrit que le Groenland n'était pas une côte, mais une île assez pointue, avec une côte est et une côte ouest.

Maintenant, il faut se demander où étaient les anciennes colonies scandinaves. On pense que les deux dénominations étaient mal choisies, car, si les deux colonies ont été sur la même côte, les savants qui auparavant s'étaient occupés de la questien ont placé la colonie est sur la côte est, une côte dont on connaissait à peine l'existence. M. Steenstrup a recherché les cartes anciennes et les manuscrits déposés dans les bibliothèques du Danemark et de l'Angleterre ; dans ce dernier pays il existe des cartes manuscrites du Groenland, laissées par des compagnons des anciens explorateurs et, en partie aussi, par des savants qui avaient eu des relations avec des marins retour du Groenland. Les cartes manuscrites étaient inédites jusqu'à présent, mais M. Steenstrup vient de les publier en fac-simile en même temps que d'autres cartes. Dans un ouvrage publié par la commission royale du Danemark et dont il a paru jusqu'ici 13 volumes, vous trouverez un article, accompagné de cartes, sur la situation de la plus importante des anciennes colonies scandinaves. M. Steenstrup a pu constater qu'après les premières relations écrites sur la découverte du Groenland, on continuait longtemps encore à placer avec raison, les deux colonies sur la côte ouest. Plus tard seulement, un savant islandais a le premier placé les colonies de l'autre côté de la côte ; la plupart ont adopté cette réforme géographique, qui n'a pas été une amélioration pourtant. Il s'est manifesté de temps en temps de l'opposition, et au siècle dernier, un savant publia un mémoire tendant à prouver que les deux colonies se trouvaient bien sur la côte occidentale. Le capitaine Holm a cherché en tous les endroits qu'il a pu explorer à découvrir des ruines remontant à l'époque scandinave. Il était en opposition avec les premiers explorateurs de cette côte, avec le capitaine Graah, qui, comme vous savez, a exploré le premier, de 1828 à 1830, la côte est. Le capitaine Graah était sûr, en se basant sur les travaux d'Egede, le savant missionnaire du

siècle dernier, qu'aucune colonie ne se trouvait sur la côte est. Il n'a donc pas recherché avec beaucoup de soin les ruines qui peuvent se trouver sur cette côte. Par contre, M. Holm a mis du soin à ses recherches sur la côte est, parce qu'il avait eu l'idée que la colonie est pouvait bien y avoir été, et peu de temps après 1881 et le passage de l'expédition allemande, il découvrit assez près de l'extrémité de la pointe du Groenland quelques ruines à peu près scandinaves, dans le voisinage de la côte est. Depuis les recherches et les explorations très exactes du capitaine Holm et ses compagnons, aucune autre ruine n'a été découverte jusqu'au point où il a pénétré, c'est-à-dire assez loin vers le nord, mais une partie de la côte n'a pas encore été explorée.

On pourrait supposer que la colonie est était située plus au nord. Cependant, c'est impossible, parce que la littérature islandaise du moyen-âge nous a légué plusieurs notices par les voyages à faire et qu'en suivant les conseils contenus dans ces notices on ne saurait placer la colonie est dans cette direction. La question est donc vidée. Les colonies scandinaves étaient placées, malgré leurs dénominations, toutes deux sur la côte occidentale, à savoir, la colonie est plus au midi, là où il n'y a que peu de ruines, et la colonie ouest plus au nord, là où il y a les ruines les plus importantes ; c'est-à-dire là où se trouvait l'église de Gardar, pendant plus de quatre siècles le siège de l'évêque du Groenland.

Je profiterai de l'occasion pour vous parler encore de quelques publications récentes de mes compatriotes relativement au Groenland. M. Ring, qui a passé une grande partie de sa vie au Groenland et s'est occupé de nos travaux au congrès de Copenhague, a publié un mémoire de philologie comparée de la langue esquimaude ; en étudiant le plus de dialectes possible de cette langue, il a pu mener à bout ce travail qui figure dans les annales du congrès de Copenhague. J'ai l'honneur de vous en offrir un volume, qui contient également le mémoire de M. Steenstrup.

Tout récemment, M. Ring s'est occupé d'une étude compara-

tive des outils, des armes et des chiens de chasse des diverses tribus esquimaudes. Ses recherches ont fait l'objet d'une communication dans les comptes-rendus de la Société des antiquaires du nord. Elles sont divisées en cinq groupes, en suivant l'ordre d'importance des objets au point de vue des Esquimaux mêmes : 1° les noms des bateaux et de leurs parties ; 2° les noms des armes et des outils les plus importants ; 3° ceux des animaux ; 4° ceux des oiseaux, et enfin 5° un certain nombre de mots ethnographiques et géographiques M. Ring a pu constater que la plupart de ces noms se ressemblent dans tout le domaine de la race esquimaude, sans exclure les tribus les plus éloignées et même celles qui ignorent l'existence d'autres tribus. Voilà des matériaux très utiles qu'a réunis. M. Ring au profit de ceux qui voudront en tirer des conclusions. En tout cas, l'unité de la race esquimaude paraît démontrée. Les ancêtres ont dû demeurer sur la côte de la « Grande Mer », à peu de distance de l'embouchure de quelque rivière. Où était-ce ? On pense généralement que la race esquimaude a émigré d'Asie en traversant le détroit de Behring. M. Ring admet que cela soit possible, mais il pense plutôt que les Esquimaux sont sortis des régions centrales de l'Amérique, peut être vers la côte ouest. Une observation de Ring se rapporte à la rame. Vous savez que les Groenlandais se servent de la rame double, avec feuille des deux côtés. Cette rame existe chez la plupart des tribus esquimaudes, mais elle est moins connue à l'ouest, où la rame simple est plus généralement en usage, surtout dans la partie centrale. Au Groenland, le type de l'habitation correspond d'ailleurs au type de l'habitation des Indiens. Il paraît donc, à plusieurs points de vue, qu'il y a eu un contact primitif entre les Indiens et les ancêtres des Esquimaux. M. Ring est même d'avis que la patrie primitive des Esquimaux pourrait bien être l'Alaska.

En touchant cette question, je dois encore citer une bibliographie groenlandaise embrassant tous les ouvrages anciens et modernes sur cette terre. C'est un travail assez volumineux, très bien fait, qui se recommande à tous ceux qui s'occupent du Groenland et de la race esquimaude.

M. J. Girard de Rialle présente ensuite les photographies de la dernière page des trois traités passés en 1666 par le gouverneur du Canada, pour Louis XIV, avec les ambassadeurs de quatre ou cinq nations de la ligue Iroquoise, Onondaga, Oneida, Cayaga et Seneca. L'intérêt de ce document, conservé aux archives du ministère des affaires étrangères, consiste dans les dessins de leurs totems ou marques distinctives de leurs familles ou tribus, que ces chefs iroquois ont tracés au crayon en guise de signature au bas de ces traités.

M. Altamirano fait circuler un manuscrit contenant la traduction faite par lui, de l'anglais en espagnol, de l'ouvrage écrit et publié aux États-Unis par le savant américaniste M. Ad. F. Bandelier, sous le titre : « L'art de la guerre chez les anciens Mexicains ». Ce livre contient une étude critique remarquable sur l'organisation politique et militaire des anciennes populations mexicaines.

Cette étude, d'après le traducteur, a le mérite rare de présenter sous un jour nouveau l'histoire du Mexique, si défigurée jusqu'ici par les chroniqueurs espagnols du XVIe siècle et par les écrivains qui l'ont copiée servilement, sans soumettre leurs affirmations à un examen attentif. M. Bandelier a entrepris la reconstitution critique de cette œuvre, en l'appuyant sur les bases les plus solides. Il a pu arriver à donner des notions plus certaines sur l'organisation du gouvernement des anciens Mexicains. Il prouve, par exemple, qu'ils n'avaient nullement constitué une monarchie, mais bien une démocratie militaire.

Le traducteur, à son tour, a ajouté à cet ouvrage quelques notes historiques. Il doit faire mention, entre autres, de celle qui a trait aux fonctions politiques et militaires du « Cihua cohuatl » compagnon inséparable du « tlacatecuhtli ». Les chroniqueurs espagnols, sans comprendre assurément le caractère de ce personnage, l'appelèrent empereur ou roi, tandis qu'il était simplement le chef de la république avec des pouvoirs très limités : le cihua cohuatl partageait avec lui le commandement.

M. Altamirano fait ensuite observer que sa traduction espagnole a été illustrée par lui de figures coloriées représentant des guerriers mexicains et des armes anciennes. Cette traduction et ces illustrations ont mérité l'approbation de M. Bandelier. Comme M. Altamirano se propose de publier cet ouvrage à ses frais, il s'est contenté de l'annoncer au congrès.

DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS EN AMÉRIQUE

AU TEMPS DE CHRISTOPHE COLOMB.

PAR

MM. PAUL GAFFAREL ET CHARLES GARIOD

Les espagnols ne furent pas les seuls qui se lancèrent sur les traces de Colomb, et cherchèrent, non pas à lui ravir l'honneur de ses découvertes, mais à en profiter pour exploiter à leur aise les richesses des contrées où les aurait portés leur audace servie par le hasard. Les Portugais, leurs rivaux de gloire et leurs voisins immédiats, furent les premiers à chercher ainsi fortune sur l'Atlantique, mais, comme s'ils redoutaient d'engager une lutte économique qui ne tournerait sans doute pas à leur avantage, ils concentrèrent leurs efforts dans une autre direction, celle du nord-ouest. C'est à une famille Portugaise, probablement d'origine française [1], celle des Corte Real, que revient l'honneur principal de ces explorations. Si même on ajoute foi à une tradition, qui d'ailleurs ne repose sur aucun document authentique, un des membres de cette famille, Joa Vaz Corte Real, aurait été le pré-

[1] D'après HARRISSE (*Les Corte Real*, 1, 9, Paris, E. Leroux, 1883) les de la Coste seraient venus en Portugal dès 1147 avec la maison de Bourgogne. En 1384 l'un d'entre eux, Vasqueanes, aurait mérité le nom de Corte-Real pour avoir affronté deux chevaliers français ou allemands, qui étaient venus défier les Portugais. Il devint alcade de Tavira, gouverneur des places frontières de l'Algarve, se distingua au siège de Ceuta en 1413, et obtint du roi Jean I la permission d'ajouter à ses armes un bras armé d'une lance d'or saisie d'un pennon flottant.

curseur immédiat de Colomb, et, dès 1464, aurait abordé le continent américain.

Joao Vaz Corte Real[1], huissier major (porteiro mór) de Fernand, duc de Viseu, frère du roi Alphonse V, devint le 2 avril 1474 capitaine donataire de la partie méridionnale de Terceira, fut confirmé dans cette possession le 6 avril 1488, épousa Marie de Habarca et mourut à Angra dans l'île de Terceira, le 2 juillet 1496. Ce sont les seuls actes de sa vie prouvés par des documents incontestables. On lui attribue encore un voyage important qu'il aurait fait dès l'année 1464[2]. Un de ses amis, Alvaro Martins Homen et lui, envoyés à la découverte par le roi du Portugal, auraient, dans la direction du nord, trouvé l'île des morues. A leur retour ils abordèrent à Terceira, et, comme la capitainerie de cette île était vacante par la mort de Jacomo de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante Doña Brites, veuve de l'infant Don Fernand, et tutrice de l'infant Don Diego, qui la leur accorde en récompense de leurs services, mais à condition qu'ils la partageraient entre eux. Remarquons tout d'abord que Doña Brites[3] ne perdit son mari que le le 18 septembre 1470, et que, par conséquent, elle ne pouvait, dès l'année 1464, agir en qualité de veuve, et de tutrice de son fils. En second lieu, aucun des historiens d'Aphonse V et de Jean II, ni Garcia de Resende, ni An-

[1] Harrisse, *Corte Real*, appendices II, III, IV, VI, XXIII.

[2] Corserio, *Historia insulana*, p. 250, 311. « Estando pois vaga a capitania de Terceira pela falta do primeiro capitaô Jacomo de Bruges, succedeu aportarem a Terceira dos fidalgos que vinham da Terra dos Bacalhaus que por mandado del Rey de Portugal tinham ido descobrir ; hum se chamava Joâo Vas Corte-Real e o outro Alvaro Martins Homen, e informando se da terra lhes contenton tanto que em chegando a Portugal a pedirao de merce por seus servicios.... Alvaro Martins Homen nâo ero de menos qualidade e fidalguia que seu companheiro Joâo Vaz Corte Real pois egualmente a ambos tinha el rey mandado a descobrir a terra dos Bascalhaus » Cf. récit de Fructuoso, *Saudades da Terra*. (Edition Azevedo, 1873), liv. VI, § 9.

[3] La donation de D. Brites existe ; elle est datée d'Évora, mais seulement du 2 avril 1464, et il n'y est fait allusion qu'à ses fonctions et nullement à ses découvertes. « En considerando os servicios que Joâo Vas Corte Real, fidalgo da casa do dito Senhor meu filho, tem feito ao infante meu senhor, seu padre, que dem haja, de pois, a mime e a ella... »

tonio Galvam, ni Damian de Goës n'a fait allusion à un fait pourtant si honorable pour le Portugal, et des deux seuls écrivains qui en ont parlé, l'un, Fructuoso, manque de critique et écrivait cent vingt ans après le voyage en question, l'autre, Cordeiro, a composé son livre plus tard encore, seulement en 1717, et en grande partie d'après les traditions locales. Enfin et surtout, si le voyage de 1464 était authentique, est-il probable que le Portugal n'aurait élevé aucune réclamation contre les bulles pontificales qui attribuèrent aux Espagnols des terres découvertes par les Portugais ? Est-il possible que Martin Behaim qui vécut à Fayal, de 1486 à 1490, qui était allié à la famille des Corte Real, et qui enregistra si soigneusement toutes les découvertes récentes, n'ait pas indiqué sur son fameux globe la prétendue terre entrevue par Joao Vaz Corte Real ? Notons encore que, lorsque le roi de Portugal voudra récompenser les services de Gaspard, le fils de Joao Vaz, il ne sera même pas fait mention, dans l'acte de donation, des découvertes de son père. C'est que ces découvertes n'ont pas eu lieu ! Sans doute elles auraient pu se faire, et Joao Vaz fut un de ces marins, comme le Portugal en a tant compté, qui ne craignaient pas de se risquer sur des mers inconnues et étaient parfaitement capables de découvrir des terres nouvelles, mais ce n'est pas à lui, c'est à son fils Gaspard que revient l'honneur d'avoir entrevu le continent Américain.

Gaspard Corte Real était le plus jeune des trois fils issus du mariage de Joao Vaz et de Maria de Abarca. Il était né vers 1450. Nous le trouvons en 1497 établi à Angra. Il administrait cette capitainerie, en qualité de lieutenant d'abord de son père, puis de son frère aîné Vasqueanes [1]. La nouvelle des succès obtenus par ses compatriotes dans leurs aventureuses expéditions sur l'Océan semble lui avoir inspiré une salutaire émulation. Il voulut lui aussi, comme il n'avait rien à espérer de l'héritage paternel, se tailler des principautés dans ces terres vierges, dont il ne s'agissait que de prendre possession, et, à diverses reprises, aidé

[1] Harrisse, *les Corte Real*, p. 39.

par de hardis compagnons, se lança sur l'Atlantique. Ces expéditions ne réussirent pas, autrement il eût été fait mention de ses découvertes dans les lettres patentes [1] qui lui furent plus tard délivrées par le roi Manoël (12 mai 1500); mais Gaspard ne se découragea pas et organisa de nouvelles entreprises. Trouvant avec raison qu'on avait tort de négliger les régions septentrionales, il se proposa, soit de trouver dans cette direction des terres nouvelles, soit de découvrir un passage [2] qui conduirait aux Indes. Muni de lettres royales, par lesquelles le roi Manoël lui accordait la donation des îles ou de la terre ferme qu'il découvrirait, il partit avec un navire de Lisbonne au commencement de l'été de l'année 1500, relâcha à Terceira, où il prit deux autres navires, et arriva jusqu'au 50° de lattitude nord, où il trouva une terre très froide, mais couverte d'arbres [3]. Il lui donna le nom de Terra Verde. C'est ainsi que l'islandais Eric Rauda, cinq siècles auparavant, avait dénommé la terre qu'il rencontra. Gaspard Corte Real venait pourtant de découvrir non pas le Groenland, mais plutôt Terre Neuve, ou le Labrador. Comme les caravelles de l'époque ne pouvaient emporter de vivres que pour trois ou quatre mois au plus, et que le ravitaillement était difficile dans ces régions déshéritées, Gaspard se contenta d'un examen superficiel, et rentra en toute hâte à Lisbonne, pour annoncer sa découverte et préparer une expédition plus sérieuse.

[1] Ces lettres patentes enregistrent seulement les voyages entrepris. « Por quanto Gaspar Cortereal, fidalguo da nossa casa, os dias pasados se trabalhon per sy e a sua custa, con navyos e homes, de buscar e descubrir e achar con muyto seu trabalho e despesa de sua fazenda e peryguo de sua pesoa algunas ilhas e terra firma. »

[2] Damiano de Goes. *Chronica do Serenissimo Rey D. Emmanuel* (1566), § LXVII « Pelo que propos de ir descobrir terras pera banda do Norte, porque pera do Sul tinham ja outros descuberto muytas. » — Osorio. *De rebus Emmanuelis regis* (1571). « Et quia videbat omnia ferme litora, quæ ad Austrum spectabant, esse jam nostrorum navigationibus exploratione cognita, animum ad ea perlustranda, quæ ad septentrionem pertinebant, applicuit ».

[3] Damiano de Goës, ouv. cité « Nesta viagem descobrio pera quella banda do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes arvoredos, como são todas as que jazem pera aquella banda lle pos nome terra verde. »

Les rois de Portugal avaient été durement punis de ne pas avoir accepté les offres de Colomb. Désirant réparer le temps perdu, ils ne repoussaient d'ordinaire aucune des propositions que leur adressaient leurs sujets, et, dans la mesure du possible, hâtaient les préparatifs des expéditions projetées. Ainsi s'explique la rapidité avec laquelle Gaspard organisa un nouveau voyage [1]. Non seulement ses frères l'aidèrent de leur bourse, à condition que la moitié des profits et des découvertes leur serait acquise, mais encore le roi intervint directement pour faciliter le départ de l'explorateur. On a conservé un ordre donné par le roi Manoël, à la date du 15 avril 1501, au directeur de la manutention, de remettre à Gaspard tous les biscuits qu'on pourrait fabriquer avec dix muids de blé. Six jours après, Gaspard accusait réception des dits biscuits [2]. On a conservé ce reçu. C'est même le seul document écrit et signé par lui que l'on connaisse. Quelques jours plus tard, le 15 mai, il partait de Lisbonne avec trois navires et s'enfonçait dans la direction du nord-ouest [3].

Le 8 octobre 1501 un des trois navires rentrait à Lisbonne et apportait les premières nouvelles de l'expédition. L'ambassadeur de Venise à la Cour du Portugal était alors un certain Pedro Pasqualigo. Comprenant l'importance de la découverte, il interrogea le capitaine et les matelots du navire qui venaient de rentrer à Lisbonne, et, suivant l'usage des diplomates ses compatriotes, s'empressa d'adresser, sous forme de lettre, un rapport détaillé à la Seigneurie. Ce rapport, daté du 18 octobre 1501, nous est parvenu. Nous le donnons tout entier [4], non seu-

[1] Harrisse. *Gaspard Corte Real, la date exacte de sa dernière expédition au Nouveau Monde* (Paris, E. Leroux, 1883).

[2] Voici le reçu de Gaspard : « He verdade que receby do almoxarife Iacomo Dias setenta e dous quintaes e meio (de bizcoito) por dez moyos de triguo do campo que de mym recebeo. Feito a xxj dias d'abrill de 1501. Gaspar Corte Real ».

[3] D'après Goës : « No anno de MDJ partio de Lisboa ahoz XV dias do mes de Maio.

[4] Cette lettre de Pasqualigo, publiée dans les *Diarii* de Marino Sanuto (Venise 80, 81, T. IV, p. 200, 201), a été de nouveau éditée par Harrisse

lement à cause de l'intérêt qu'il présente, mais parce qu'il est le premier document authentique relatif aux découvertes Portugaises dans l'Amérique du Nord. « Le 8 de ce mois est arrivée ici une des deux (*sic*) caravelles que ce roi Sérénissime envoya l'année dernière, sous le commandement du capitaine Gaspard Corte Real, à la découverte d'une autre terre vers la tramontane. On rapporte qu'ils ont trouvé à deux mille milles d'ici, entre le nord-ouest et l'ouest, un pays, jusqu'alors complètement inconnu. Ils ont parcouru six à sept cent milles de la côte de cette terre, sans en trouver la fin, ce qui les porte à croire que c'est la terre ferme. Cette terre fait suite à l'autre terre découverte l'année passée au septentrion. Les caravelles n'ont pu arriver jusque-là à cause de la mer qui était gelée et de la grande quantité de neige. Leur opinion sur l'existence d'un grand continent se trouve confirmée par la multitude de grands fleuves qu'ils y ont trouvés, car, assurément, une île ne saurait en contenir un nombre aussi considérable et de si importants. Ils disent que ce pays est très peuplé et que les maisons des habitants, construites en bois, sont de grande dimension, et recouvertes en dehors de peaux de poissons. On a amené ici sept indigènes, hommes, femmes et enfants. L'autre caravelle que l'on attend d'heure en heure doit en amener cinquante autres. Ils sont tous de même couleur, de même figure, de même taille et de même aspect, très semblables à des tziganes et vêtus de peaux de différents animaux, surtout de loutres, dont ils portent le poil en dehors l'été et en dedans l'hiver. Ces peaux ne sont ni cousues ensemble, ni tannées, mais telles qu'elles sont détachées de l'animal. Ils s'en couvrent les épaules et les bras. Ils se lient les parties honteuses avec des cordes faites de forts nerfs de poissons, et res-

(*Les Corte Real* appendice XVII) et traduite par lui (p. 50). Pasqualigo, le 23 octobre 1501, adressa une seconde lettre à ses frères sur le même sujet. Elle a été publiée dans la fameuse collection du *Paesi novamente ritrovati* (Vicence 1507), et reproduit la première lettre en termes à peu prés identiques. Dès 1508 la lettre de Pasqualigo était traduite en latin par Arcangelo Madrigano, en allemand par Jost Ruchamer, et vers 1515 en français par Martin de Redouer.

semblent ainsi à des hommes sauvages. Ils sont très craintifs et doux. Ils ont les bras, les jambes et les épaules remarquablement bien conformés. Leur visage est peint à la manière des Indiens, quelques-uns avec six signes, d'autres avec huit au moins. Ils parlent, mais personne ne les comprend, quoiqu'on leur ait, à ce que je crois, adressé la parole dans toutes les langues possibles. Leur pays ne contient pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux et des pointes de flèches avec certaines pierres. Ils ont aussi apporté un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriqué en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise. Ceci me porte à croire qu'il s'agit d'une terre ferme, car il n'est pas probable qu'un navire soit jamais parvenu jusque-là sans qu'on en ait eu connaissance. Ils ont une très grande quantité de saumons, de harengs, de morues et autres poissons semblables. Ils ont aussi beaucoup de bois, des hêtres, et surtout des pins, bons à faire des mâts et des vergues pour les navires. Il résulte de tout cela que le roi sérénissime espère tirer beaucoup de profit de ce pays, soit à cause des bois pour les navires dont il a besoin, soit pour les hommes qui sont d'excellents manœuvres et les meilleurs esclaves qu'on ait jamais eus. J'ai cru très utile de vous informer de tout cela, et je ferai de même si, à l'arrivée de la caravelle capitaine, j'apprends quelque chose de nouveau. »

Ce ne fut pas la caravelle capitaine, mais le second navire qui rentra à Lisbonne trois jours plus tard, le 11 octobre. Pasqualigo n'informa pas son gouvernement de cette arrivée, ou du moins, s'il rédigea un rapport à cette occasion, ce rapport n'a pas été conservé : mais un de ces négociants italiens, dont la présence à Lisbonne a souvent été constatée, Alberto Cantino, homme d'affaires d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, s'empressa de faire part à son illustre correspondant du résultat et des incidents de cette traversée. Voici sa lettre [1], au moins aussi cu-

[1] Cette lettre, conservée aux archives d'Etat à Modène (Dispacci della Spagna), a été publiée en appendice et traduite par Harrisse, ouv. cité, p. 204-209.

rieuse que la lettre de Pasqualigo : « Neuf mois se sont déjà écoulés depuis que ce roi Sérénissime envoya vers le nord deux navires bien équipés, dans le but de chercher s'il était possible qu'on découvrît dans ces lieux des terres ou des îles, et maintenant, 11 de ce mois, un de ces navires est de retour sain et sauf et avec un chargement. Il rapporte des gens et des nouvelles que je n'ai pas cru devoir laisser passer sans en informer votre excellence, et ainsi j'écris exactement et distinctement ci-dessus tout ce que le capitaine [1] a exposé au roi en ma présence. D'abord ils racontent que, lorsqu'ils eurent quitté le port de Lisbonne, ils naviguèrent pendant quatre mois de suite dans la même direction et vers le pôle, et dans le cinquième mois, voulant toujours avancer, ils dirent qu'ils trouvèrent des masses démesurées de neiges congelées surnageant sur la mer et s'avançant sous l'impulsion des vagues. Du sommet de ces blocs coulait une eau douce et limpide produite par la chaleur du soleil, laquelle descendait à travers les petits canaux qu'elle se creusait elle-même. Les navires ayant déjà besoin d'eau, ils s'approchèrent avec les canots et en prirent pour leurs besoins. Craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du danger, ils pensèrent à s'en retourner, mais, soutenus par l'espoir, ils résolurent de pousser dans la même direction pendant quelques jours encore autant que possible, et ils rencontrèrent la mer gelée, et, forcés de renoncer à l'entreprise, ils se tournèrent vers le nord-ouest et l'ouest. Ils voyagèrent pendant trois mois dans cette direction, toujours favorisés par le beau temps. Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent, entre ces deux directions, un très beau pays dont ils s'approchèrent avec joie, et plusieurs grands fleuves d'eau douce coulant de ce pays vers la mer. Ils remontèrent un de ces fleuves pendant environ une lieue, et, étant descendus à terre, il trouvèrent une grande quantité de fruits excellents et variés, des arbres et des pins d'une telle di-

[1] Ce détail semble prouver que Cantino jouissait d'un certain crédit, puisqu'il était présent lorsque le capitaine de la seconde caravelle rendit compte au roi des incidents du voyage.

mension en grosseur et en hauteur qu'ils seraient trop grands pour servir de mâts au plus grand navire qui soit en mer. Aucune espèce de blé ne pousse dans ce pays, et les indigènes affirment ne vivre que de pêche et de chasse aux animaux, qui sont en grande quantité dans le pays, tels que cerfs très grands couverts d'un poil très long. Ils se servent de leurs peaux pour s'habiller et pour construire des habitations et des bateaux. Il y a des loups, des renards, des tigres, des zibelines. Ils assurent qu'il s'y trouve, chose miraculeuse à mon avis, autant de faucons voyageurs que de moineaux chez nous. J'en ai vu et ils sont très beaux. Ils se sont emparés d'environ cinquante de ces indigènes, hommes et femmes, et les ont menés au roi. Je les ai vus, touchés, observés, et, commençant par leur taille, je dirai qu'ils sont un peu plus grands que nous, avec des membres bien proportionnés et bien formés. Les cheveux des mâles sont longs selon notre usage, et flottants en boucles. Ils ont le visage peint de gros dessins à la façon des Indiens. Leurs yeux, de couleur presque verte, donnent à leur physionomie, quand ils vous regardent, un air de grande fierté. Leur langage ne se comprend pas, cependant il n'a aucune âpreté. Au contraire il est plutôt humain. Leurs façons et leurs gestes sont très doux ; ils rient beaucoup et montrent grand plaisir. Voilà pour les hommes. Les femmes ont les seins petits, une très petite taille, et leur visage est fort gentil. Leur couleur est plus blanche. Les mâles au contraire sont beaucoup plus foncés. En résumé, sauf le terrible regard de l'homme, ils nous ressemblent, selon moi, tout à fait et en toute chose. Ils sont tout à fait nus, sauf dans les parties honteuses qu'ils cachent sous une peau des cerfs susdits. Ils n'ont point d'armes ni de feu : ainsi tout ce qu'ils travaillent et ce qu'ils font, c'est avec des pierres pointues très résistantes, dont ils se servent pour tailler toutes choses, même les plus dures.

Ce navire a fait le voyage de retour ici en un mois, et l'on assure qu'il y a 2.800 milles de distance. L'autre navire a résolu de longer cette côte en naviguant jusqu'à ce qu'il réussisse à établir s'il s'agit d'une île ou d'un continent. Le roi les attend lui

et les autres avec impatience. Quand ils seront arrivés, s'ils rapportent quelque chose digne de Votre Excellence, je l'en avertirai immédiatement. »

Gaspard Corte Real et ses compagnons ne devaient jamais rentrer à Lisbonne [1]. Soit qu'ils aient fait naufrage, soit qu'ils n'aient pu revenir en Europe, on n'entendit plus parler d'eux, et les seuls renseignements authentiques sur la découverte portugaise, nous les devons aux documents italiens que nous venons de reproduire.

De ces documents quelle conclusion avons-nous le droit de tirer? Gaspard Corte Real s'est avancé dans les mers du nord jusqu'au point où il a rencontré, soit des icebergs, soit des côtes bordées de glaciers, c'est-à-dire dans les régions de l'Atlantique que l'on a désignées depuis sous le nom de détroits ou de mers de Baffin, de Davis et d'Hudson. Ces côtes, remarquables par les arbres gigantesques qui les bordaient, sont probablement celles du Labrador. Quant aux habitants, leur description répond assez à celles qu'ont données plus tard Cartier et Champlain des Canadiens ; mais il est impossible de déterminer avec plus de précision la région découverte ou les indigènes avec lesquels les Portugais entrèrent en relation. On aura pourtant remarqué qu'ils connaissaient déjà les Européens, puisqu'ils avaient entre les mains des objets de fabrication européenne, et spécialement vénitienne : mais quels étaient ces Européens ? Étaient-ce les Vénitiens et les Frislandais des Zeni, ou simplement les Anglais de Gabotto, ici encore nous avouerons notre ignorance. Certes il serait facile d'avancer des hypothèses plus ou moins plausibles, mais n'est-il pas préférable de reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien affirmer, sinon la réalité

[1] Gomara (*Historia general de las Indias.* Ed. Vedia, 177) est l'écrivain le plus ancien qui parle des Corte Real, et sa seule autorité est la traduction latine de la lettre de Pasqualigo. Ramusio (*Racolta* III, p. 417) se contente de reproduire les renseignements donnés par Pasqualigo. Les historiens portugais, Galvam ou Goës, ne sont pas mieux informés. Osorio en sait encore moins que Goës : « Sed quid illi acciderit aut quo fato absumptus fuerit nunquam sciri potuit. »

de ce double voyage entrepris par les Portugais et Gaspard Corte Real dans l'Amérique du Nord [1] ?

La catastrophe qui anéantissait brusquement tant d'espérances, eut un grand retentissement dans tout le Portugal [2]. Miguel Corte Real le second des fils de Joao Vaz, ne voulut pas croire à la disparition de son frère, et partit à sa recherche. Divers documents attestent qu'il remplissait à la cour de Lisbonne d'importantes fonctions. En 1495 le roi Jean II lui accordait une pension pour le récompenser de ses services. En 1501 le roi Manoël l'avait auprès de lui en qualité de porteiro mór. Miguel profita du crédit dont il jouissait et de l'impression causée par la mort de son frère pour obtenir l'autorisation de partir.

Les historiens ont prétendu que Miguel avait entrepris deux voyages [3] à la recherche de son frère. Le premier voyage aurait eu lieu en mai 1501 ; mais tout était étrange dans les détails de cette expédition. Ainsi les trois navires, *Figa*, *Santa-Barbara* et *Santa-Cruz*, en quittant Lisbonne avaient relâché à Malaga, ce qui est au moins singulier pour des explorateurs qui songent à parcourir le nord de l'Atlantique. En outre l'équipage était bien nombreux, et on ne s'expliquait pas la présence à bord d'un mandataire spécial du roi, Fernao d'Alcacova : mais on sait aujourd'hui que ces trois navires faisaient partie de l'escadre envoyée par le roi Manoël contre les Turcs au secours de Venise [4].

[1] Harrisse. *Les Corte Real*, appendice XIV et XIX.

[2] Colomb avait été en rapport avec les Corte Real et il s'intéressait à leur sort. Voir *Las Casas*, *Historia de las Indias*, I, XIII : Y anidio maïs (Colon) que habia visto dos hijos del capitan que descubrio la dicha isla Terceira, que se llamaban Miguel y Gaspar Corte Real, ir en diversos tiempos a buscar aquella tierra, y que se perdieron en la demanda, el uno en pos del otro, sin que supiese cosa dellos. »

[3] Les documents relatifs à cette expédition sont les suivants : 1° Demande à l'écuyer du roi Cristovam Lopez de deux pipes de vin et d'un bœuf (6 août 1581) ; 2° Reçu de Michel Corte Real (7 aout 1501) ; 3° Reçu de deux douzaines de merlans pour approvisionnements de la Figa (7 août) ; 4° Reçu du capitaine Jâo Leite de la Santa Barbara ; 5° Reçu du capitaine Diego d'Alcaçover de la Santa-Cruz.

[4] Damiano de Goës, ouv. cité, § 48, 51, 52, 92.

C'était Joao de Menezes qui avait le commandement général de la flotte, mais comme les Turcs n'attaquèrent pas, les Portugais rentrèrent à Lisbonne. Ils étaient de retour en novembre 1501 et le roi récompensait Miguel en lui accordant une pension de 300.000 reis pour ses services passés et à venir [1].

Ce fut alors seulement que Miguel Corte Real organisa une expédition à la recherche de son frère. Il fit valoir auprès du roi les conventions intervenues entre la couronne et Gaspard Corte Real, et, par lettres patentes du 15 janvier 1502 [2], obtint la confirmation de tous les privilèges accordés à son frère, et notamment la propriété de la moitié des terres à découvrir. Le 10 mai 1502 deux ou trois navires [3], on n'est pas bien fixé sur ce nombre, partaient de Lisbonne et prenaient la direction du nord. Lorsque Miguel arriva à la côte que son frère avait découverte, à la terre Verte, et qu'il reconnut un grand nombre d'estuaires et de ports, afin de faciliter les recherches, il divisa la besogne. Chacun des navires dut explorer une région déterminée. On fixa un rendez-vous commun pour le 20 août. Deux navires seulement arrivèrent à la date fixée. Le vaisseau que montait Miguel ne reparut jamais. On l'attendit longtemps, mais, lorsqu'on comprit que tout espoir était perdu, on se décida à reprendre le chemin de Lisbonne. Dès lors on n'entendit jamais plus parler de Miguel. Il continuait le funèbre martyrologe, qu'avait commencé son frère, des victimes de ces mers dangereuses.

Le roi se montra très affecté de la mort de Miguel [4], et expé-

[1] « E aos que ao deamte delle esperamios receber ».

[2] Harrisse, *les Corte Real*, appendice XX.

[3] D'après Damiano de Goës il n'y avait que deux navires. Antonio Galvam en compte trois. Voici le récit de Galvam : « Chega dos a quella costa, como virào muitos bocas de rios, e abras, entron cada hum pela sua, com regimento que se ajuntassen todos ate vinte dias do mez Dagosto : os dous navios assi o fizerao. E vendo que nào vinha Miguel Cortereal ao prazo, nem despois algum tempo, se tomarao a este Reyno, sem nunca mais delle se saber nova, nem ficar outra memoria, se nào charmase esta terra dos Cortes Reales ainda agora. »

[4] Damiano de Goes, § 65. « Que pello grande amor q. tinho a seu irmao determinon de ho ir buscar. »

dia aussitôt deux navires à sa recherche, mais ils revinrent sans avoir rien trouvé. Soit qu'il ait renoncé à lutter contre l'impossible, soit qu'il ait été distrait par d'autres affaires, le roi ne voulut plus autoriser de nouveaux voyages à la recherche des frères Corte Real. Lorsque l'aîné de la famille, le capitaine d'Angra, Vasqueanes, demanda l'autorisation de partir sur des navires équipés à ses frais, le roi, tout en rendant justice à son zèle, lui défendit de tenter une entreprise qui paraissait désespérée : mais il le confirma, par lettres patentes du 17 septembre 1506[1], dans la capitainerie des terres nouvelles accordées à ses frères. Il n'avait donc pas entièrement abandonné l'idée d'un voyage d'exploration dans les mers septentrionales, mais il se réservait de choisir le moment qui lui semblerait opportun.

Aussi bien ce fut comme une tradition, ou plutôt comme un héritage de famille chez les descendants des frères Corte Real que de songer à explorer les mers du nord. Le 12 juillet 1574 [3] le roi Sébastien, et le 26 mai 1579 le roi Henri confirmaient les privilèges accordés à la famille Corte Real, et en 1574 Vasqueanes Corte Real envoyait à la découverte du passage nord-ouest un navire qui se crut un moment à l'entrée du détroit. Ce n'était qu'une illusion. D'ailleurs le manque de vivres força les matelots à rebrousser chemin. Cette fois encore la tentative avait échoué. Au moins devions-nous la mentionner à l'honneur de cette race héroïque, qui ne s'est jamais laissé arrêter par le malheur ni par l'insuccès, et qui, résolument, a porté le pavillon Portugais dans des régions qui auraient mérité de rester Portugaises.

L'exemple donné par les Corte Real ne fut pas stérile. De nom-

[1] D. de Goës. *Id.* « Movido de seu real a piadoso moto, no anno seguinte de MDIII mandon duas naos armadas a su custa buscalos, mas nem de hum, ne do outro se pode nunco saber onde, nem quomo se perderam, pelo que se pos aquella provincia de Terra Verde onde se crê que estes dous irmaos perde rão, a terra dos Corte Reaes ».

[2] Harrisse. Appendice XXIII.

[3] Harrisse. Appendices XXXVII et XLI. Voir Ferdinand Denis. *Biographie générale Hoefer.*

breux Portugais s'engagèrent dans la voie tracée par eux, et la région de la Terre-Verte, de la Terre des Corte Real, ainsi que la désignaient presque toutes les cartes du XVIe siècle, fut longtemps parcourue et exploitée surtout par les Portugais. Ce fut dans les parages de Terre-Neuve, attirés sans doute par les profits de la pêche, qu'ils se rendaient de préférence. En 1500 ou 1501 une véritable colonie composée d'habitants de Vianna, d'Aveiro, de Terceira, alla même s'établir à poste fixe dans l'île, et il paraît que leurs opérations réussirent, car, dès l'année 1506, le roi de Portugal ordonnait à ses représentants, et spécialement à un certain Diogo Brandeo, de faire percevoir dans les ports de la province de Minho une dîme sur les produits de la pêche à Terre-Neuve[1]. Seulement comme ce n'étaient pas des gentilshommes, tels que l'avaient été les Cortereal, qui se livraient à ces fructueuses entreprises, on n'en a plus conservé le souvenir que par la tradition. Elles avaient pourtant excité la curiosité d'un savant Portugais, Francesco de Souza, qui avait composé un livre sur cet intéressant sujet. Ce livre existait encore à Lisbonne, lors du tremblement de terre de 1755, mais il disparut alors avec bien d'autres trésors. En voici le titre, qui seul a été conservé : « Tradado das ilhas novas e descobrimentos dellas et outras cousas... et dos Portugueses que firao de Vianna, et das ilhas dos Açores a povoar a terra nova de Bacalhao vae en 70 años, deque suceden o que adiante se trata. Anno de Senhor 1570 ». On sait aussi, par divers documents anglais, qu'en 1501[2], le 19 mars, Henri VII Tudor octroyait des lettres patentes à des marchands de Bristol associés à Joao Fernandez, Francesco Fernandez[3], et à Joao Gonzalès, gentilshommes des Açores. En 1502, le 9 décembre[4] d'autres lettres étaient accordées à d'autres négociants anglais, et aux mêmes Joao Gonzalès et Fran-

[1] Botelho de Lacerda. *Sobre a decadencia das pescarias de Portugal* (Mémoires de l'Académie de Lisbonne), vol. VIII, p. 338.

[2] Biddle, *Memoir of Cabot*, p. 312-328.

[3] Armigeris in insulis de Surry (*sic*) sub obediencia regis Portugaliae oriundis.

[4] Rymer, *Fœdera*, T. V, p. 186.

cisco Fernandez. Dans l'un et l'autre cas il s'agissait de voyages à entreprendre dans les parages de Terre-Neuve[1]. En 1506 nouvelle expédition Anglo-Portugaise et toujours dans les « Terres Neuves », ainsi que le démontre la gratification accordée par le roi Henry VII[2] à des Portugais qui lui avaient rapporté « of newfound Island » des piverts et des chats sauvages. Mentionnons encore le voyage d'un gentilhomme Portugais, Joao Alvares Fagundes, tel qu'il résulte d'une charte de donation du roi Manoël en date du 13 mars 1521[3], dans laquelle il est fait allusion à des découvertes antérieures. Le roi, pour le récompenser, lui accorde « la terre dite ferme à partir de la ligne de démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du sud, jusqu'à la terre découverte par les Corte Real, en plus la baie d'Angoada, sur la côte nord-est et sud-est les îles auxquelles Fagundes a donné son nom.»

La meilleure preuve de la fréquence et de la continuité de ces expéditions Portugaises dans l'Amérique septentrionale nous est donnée par les cartes du temps. La plupart d'entre elles, pour toute la région du nord-ouest, portent en effet des dénominations Portugaises. La terre dite de Corte Real désigne d'ordinaire les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Dominion. Les noms des ports, des rivières, des caps depuis le Labrador jusqu'à la côte actuelle des Etats-Unis sont tous Portugais. Le plus singulier c'est que, même dans les cartes dressées notoirement soit par des Espanols, soit par des Français ou Italiens, dans la première moitié du XVIe siècle, les appellations portugaises ont été soigneusement conservées : preuve évidente des voyages entrepris et des découvertes faites par des Portugais

[1] C'est sans doute à cette expédition que se rapporte l'émargement suivant. « 1503, sept. 30. To the merchants of Bristoll that have bene in the Newefounde Lannde, L. 20 ». (Hakluyt, *Principal navig.*, I, 219).

[2] *Excerpta historica. Privy purse expenses of Henry VII*, p. 133 (1509, sept. 25). To Portyngales that brought popyngais and catts of the mountaigne with other stuf to the Kingés grace, L. 3 ».

[3] Bettencourt, *Descobrimentos, guerras et conquistas dos Portuguezes em terras do Ultramar nos séculos* xv et xvi (1881) T. I. p. 132-135.

dans ces parages du nord-ouest. Telle est la mappemonde d'Alberto Cantino[1], l'auteur de la lettre au duc Hercule d'Este sur le voyage de Gaspar Corte Real ; la mappemonde de 1503-1504 attribuée à Salvat de Palestrina[2] ; la carte de Pedro Reinel de 1505[3] ; la mappemonde de Johannes Ruysch de 1508[4] ; le portulan du vicomte de Maggiolo dressé en 1511[5], où l'on distingue au sud de la terre de Lavorador de rey de Portugall une terre plus grande encore, dénommée terra de Corte Real de rey de Portugall, suivie de la légende Terra de Pescaria. Dans la carte Portugaise anonyme de 1520[6], la contrée do Lavador porte la légende suivante : Terram istam Portugalenses viderunt, tamen non intraverunt, et dans le pays de Bacaluao (*sic*) placé parallement à l'ile de Terre Neuve, encore soudée au continent, se trouvent mentionnés les voyages de Corte Real[7]. Qu'est-il besoin de poursuivre plus loin cette énumération qui risquerait de devenir fastidieuse ? N'en avons-nous pas assez dit pour établir que les Portugais découvrirent et explorèrent ces régions, et qu'ils s'y attribuèrent pendant de nombreuses années le monopole du commerce ?

Les Portugais, en dehors de l'Amérique Centrale réservée aux Espagnols, se sont également établis de bonne heure dans le continent méridional. Si même on ajoute foi à un curieux document[8],

[1] Cette carte a été reproduite par Harrisse en appendice à son ouvrage sur les Corte Real. C'est le monument le plus important pour l'histoire des premières navigations transatlantiques. Il fut dressé de 1501 à 1503.

[2] Kuntsmann, *Die Entdeckung Americas*, p. 129.

[3] Id. *Atlas zur Entdeckungen Geschichte Americas* pl. I.

[4] Edition de *Ptolemée* par Ruysch, fac simile par Nordenskiöld.

[5] D'Avezac. *Atlas hydrographique de* 1511 (1871).

[6] Kuntsmann. ouv. cité p. 129-135.

[7] « Terram istam Gaspar Corterealis Portugalensis primo invenit et secum tulit homines silvestres et ursos albos. In ea est maxima multitudo animalium et avium nec non et pescium. Qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam rediit. Sic et fratris ejus Micaele anno sequenti contigit. »

[8] Ce document est emprunté à un manuscrit daté de Santos, 3 juillet 1784, et conservé dans les archives du monastère de St-Benoit dans la ville de Saint-Paul. Le docteur Manoel do Amaral Gurgel en a pris une copie qui a été publiée par le docteur F. Gaspar da madre de Deus, dans le *Jornal de Inst. hist. e geog. Brasileiro*, T. II. p. 427.

ils y seraient venus avant même que Colomb eût fait sa découverte. Voici ce document, autour duquel on a bâti des théories bien hasardées, et que nous ne reproduisons que sous toutes réserves.

Lorsque Martins Affonso Souza [1], conquérant et premier gouverneur de la capitainerie de St-Vincent, plus tard appelée de Saint-Paul, s'établit dans ce pays, dans les premiers mois de 1532, il reçut un accueil empressé de la part du maître de la région, un certain Tibereça, ou Taybéreça, le chef le plus puissant de la tribu des Guaynazes, qui possédait les plaines de Piratiningua. Les Portugais avaient jeté les fondements d'une citadelle dans la petite île de Guaïba, ainsi nommée d'un arbre qui y croit en abondance, mais toutes les tribus voisines s'étaient d'abord liguées contre eux, et se disposaient à jeter à la mer ces étrangers, dont elles redoutaient le voisinage. Ce fut sur les instances d'un Portugais depuis longtemps établi dans la région et qui même était devenu le gendre de Taybéreça, que ce dernier se déclara le protecteur des nouveaux venus, et, par son exemple, entraîna les autres tribus. Bientôt une alliance perpétuelle fut conclue entre Brésiliens et Portugais, et la colonie fit de rapides progrès. Le principal et, à vrai dire l'unique intermédiaire de cette négociation se nommait João Ramalho. Or [2] le testament authentique de ce Ramalho existe. Il fut rédigé le 3 mai 1580, à San Paolo, par le notaire Lourenzo Vaz, en présence du juge ordinaire, Pedro Dias et de quatre témoins. Dans ce testament il est dit à deux reprises que Ramalho résidait au Brésil depuis quatre-vingt-dix ans, ce qui nous reporte à la date de 1490, par conséquent à deux ans avant la découverte de Colomb. Aucun des témoins ne

[1] L. Cordeiro. *L'Amérique et les Portugais* p. 49.

[2] Cordeiro, ouv. cité p. 60. « En tenho una copia do testamento original de Joao Ramalho, escrito nas notas da villa de S. Paulo pelo Tabelliao Lourenço Vaz, aos de maio de 1580. A factura do dito testamento, alem do referdo tabelliao, assistiram o juiz ordinario Pedro Dias e quatro testemunhas, os quaes todos ouvirao as disposiçôes do testador. Elle duas vezes repetin que tinha alguns noventa annos de assistencia nesta terra sem que alguns dos circumstantes lhe advertisse que se enganava, o que certamente fariam se ovelho por caduco errase o conta. »

s'est inscrit en faux contre cette assertion de Ramalhò, d'où il résulte, que, quelques années avant l'époque officiellement fixée par la découverte du Brésil, quelques Portugais s'étaient établis au Brésil. Jetés par la tempête, ou venus de plein gré, mais par contrebande, sur cette côte, ils s'y seraient fixés, et même auraient contracté alliance avec les indigènes, ainsi que le feront au seizième siècle quelques interprètes normands [1], qui s'établirent au milieu des Tupinambas. On a même conservé le nom d'un des compagnons de Ramalho, un certain Antonio Rodriguez [2], qui aurait épousé la fille de Piquirobi, cacique du village des Hururay. Si plus tard, lorsque se firent à grand bruit les voyages de découvertes, Ramalho et ses amis ne revendiquèrent jamais pour eux l'honneur de la première découverte, c'est sans doute qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux vengeances rétrospectives de leur souverain, pour avoir tenté sans son autorisation une expédition de ce genre, ou bien encore préférèrent-ils tout simplement la tranquillité à la gloire. Bien plus, ils paraissent avoir resserré les liens qui les unissaient aux indigènes, et n'avoir consenti à se rapprocher de leurs compatriotes que quarante-trois ans après leur arrivée.

Tout en reconnaissant que la seule preuve du voyage de Ramalho est un simple document qu'il est facile d'altérer ou de mal interpréter, et rien qu'une date peu vraisemblable qui attribuerait à ce Portugais plus d'un siècle d'existence, au moins sommes-nous en droit de penser que des expéditions analogues

[1] Lery. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, édition Gaffarel § 7. « Surquoy, à mon grand regret, je suis obligé de reciter ici que quelques truchemens de Normandie qui avoient demeuré huit à neuf ans dans ce pays-là pour s'accomoder à eux, menans une vie d'athéiste, ne se polluoyent pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles, etc. » Lery. (§ 18) a même conservé le nom d'un de ces interprètes, Goset, qui devint chef de la tribu qui l'avait adopté.

[2] Cordeiro, ouv. cité p. 50. « Resulta que no Brazil assistirao Portugueses, 8 annos pouco mais ou menos, antes de se saber na Europa que existia o mundo novo : digo Portugueses no plural porque das memorias do Padre Jorge Moreira, escriptas no meio do seculo passado, consta que com Joao Ramalho veio Antonio Rodrignes, o qual casara com una filha do Piquirobi, cacique da Aldea de Hururay.»

se sont sans doute accomplies. L'histoire ne se compose pas seulement des faits enregistrés et reconnus, mais aussi des faits probables bien qu'ignorés. Nous n'avons conservé ni le nom ni le souvenir de ces prédécesseurs anonymes de Colomb, mais n'est-ce pas assez d'avoir établi qu'ils ont pu exister ?

Aussi bien la meilleure preuve que nous puissions alléguer de leur existence probable, c'est que la découverte officielle du Brésil, en l'an 1500, est le fait du hasard, et que si Colomb, huit ans auparavant, n'avait pas abordé à Guanahani, l'honneur d'avoir le premier foulé le sol du continent reviendrait au Portugais Alvarès Cabral, jeté par la tempête sur le littoral Brésilien. On sait que les navigateurs Portugais avaient eu l'heureuse chance de doubler le cap de Bonne Espérance et d'arriver aux Indes en faisant le tour de l'Afrique. Le roi Manoël le Fortuné conçut aussitôt le projet de conquérir les Indes Orientales, et, malgré l'épuisement des finances, malgré les dangers et les dépenses de ces lointaines expéditions, les Portugais se présentèrent en foule pour aider leur souverain à réaliser ses rêves ambitieux. En mars 1500 une flotte de treize vaisseaux, montée, sans parler des équipages, par quinze cents hommes de troupe, était déjà équipée et prête à partir. Le roi en avait confié le commandement à un des premiers seigneurs du Portugal, don Pedro Alvarès Cabral [1], gouverneur de la province de Beira et alcade major de Belmonte. On ne sait ni le lieu ni la date de la naissance de Cabral. On sait seulement qu'il était allié à l'une des plus nobles familles du royaume, et qu'il avait épousé dona Isabella de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille du Jean III. L'histoire a perdu le souvenir des services qu'il avait rendus pour mériter l'honneur de diriger cette flotte ; mais Vasco de Gama faisait grand cas de lui, et l'avait spécialement recommandé au roi comme le plus capable de recueillir les fruits de son mémorable voyage. Rien ne fut négligé pour la réussite de cette vaste en-

[1] Osorio, ouv. cité.— J. de Barros, *Decada primeira da India*, I. 50.— Faria y Souza, *Asia Portugueza*, I, § 5 — Roca Pitta. *America Portugueza* — Solorzano, *de jure Indiarum*, I. 3. 400-31, 32, 33.

treprise. Des marins déjà célèbres, et dont plusieurs auraient mérité de commander en chef, furent donnés comme auxiliaires à Cabral : Sanchez de Thoar, un Espagnol intrépide jusqu'à la témérité, et qui ne reculait jamais devant le danger, Nicolas Coelho, qui s'était déjà distingué lors du premier voyage de Vasco de Gama, surtout Barthélemy Dias, le fameux pilote, celui dont l'expérience consommée valait une escadre. Deux négociants, ou plutôt deux administrateurs distingués, Ayres Barbosa et Pero Vas de Caminha lui avaient été adjoints pour régler toutes les affaires commerciales, et pour fonder des factoreries sur la côte du Malabar. Maître Joâo, le physicien, ou, si l'on préfère, le médecin du roi, avait aussi demandé à faire partie de l'expédition. A bord des navires avaient été entassés de magnifiques présents, destinés à faire oublier par leur somptuosité ceux que Gama avait naguère offerts au rajah de Calicut et dont la mesquinerie avait failli compromettre le succès de l'expédition.

Le 8 mars, tous les préparatifs étant achevés, et la flotte étant mouillée au Rastello, devant la plage où l'on creusait les fondations du couvent de Belem, le roi Manoël, qui voulait signaler par une grande solennité le départ de son escadre, rassembla le peuple dans la cathédrale de Lisbonne. L'évêque de Ceuta officia pontificalement, bénit l'étendard aux armes du Portugal qui avait été déposé sur l'autel pendant la cérémonie, et le donna au roi qui le remit à Cabral, en même temps qu'il lui couvrait la tête d'un chapeau béni par le pape. La bannière fut alors élevée et portée en grande pompe au rivage, où le roi en personne voulut être témoin de l'embarquement de Cabral. Le Tage était alors couvert de bateaux remplis de spectateurs. « Toutes ces chaloupes, lisons-nous dans le récit d'un témoin oculaire, l'historien Barros, étaient chamarrées de livrées, de banderoles, d'armoiries, et donnaient au fleuve l'aspect d'un jardin orné de fleurs diverses dans un des plus beaux jours de printemps. Mais ce qui exaltait le plus les esprits, c'était le bruit sonore et harmonieux des flûtes, des tambourins, des hautbois, des

trompettes, auquel s'unissait le son plus doux de l'agreste chalumeau, qui jusque-là n'avait retenti que dans les prairies et les vallons, et qui, pour la première fois, se faisait entendre sur les eaux salées de notre Océan. »

Cabral mit à la voile le 9 mars et arriva en treize jours aux îles du Cap Vert. Jusqu'alors aucun accident n'avait troublé sa navigation. Il s'aperçut à ce moment qu'un vaisseau lui manquait, celui que commandait Vasco d'Athayde. On ne l'attendit que peu de temps, et les douze autres navires continuèrent leur route après avoir perdu l'espérance de le rallier. Afin d'éviter les calmes de la côte de Guinée, et conformément à une tradition Portugaise en vertu de laquelle, pour doubler l'Afrique, il fallait s'élever très au large, Cabral ordonna de prendre la direction du sud-ouest. On a prétendu que, battu par une tempête, il se laissa pousser vent arrière, et arriva tout à fait par hasard en vue d'une terre inconnue, qui n'était autre que le Brésil. Nous avons pourtant peine à croire que cette belle découverte soit l'effet d'un pur hasard. On connaissait à Lisbonne les découvertes de Colomb, et bien des Portugais non seulement avaient déjà demandé à être investis des îles ou des terres qu'ils découvriraient dans l'océan, mais encore plusieurs d'entre eux étaient déjà partis à la découverte. Il se peut donc qu'Alvarès Cabral, lorsqu'il se dirigeait invariablement vers le sud-ouest, ait été poussé soit par une louable curiosité, soit par la légitime espérance de faire à son tour quelque importante découverte.

Entraîné par les vents, ou poussé volontairement dans cette direction, Alvarès Cabral arriva le 22 avril, mercredi de l'octave de Pâques, en vue d'une montagne de forme arrondie, à laquelle il imposa le nom de Monte Pascoal. Bientôt on découvrit une côte dont la merveilleuse fertilité frappa de surprise ceux qui ne connaissaient que les plages africaines ou les terres basses du Malabar [1]. Ce fut seulement le 23 avril que Nicolas

[1] La relation de Pedro Vas de Caminha, longtemps renfermée dans les archives de la Torre de Tombo à Lisbonne, fut signalée en 1790 par Munoz. Le P. MANOEL AYRES DE CAZAL la publia en 1817 dans le premier volume de la *Corographia Bra-*

Coëlho fut chargé d'explorer le rivage. Il aperçut quelques sauvages au teint cuivré, entièrement nus, et qui, armés d'arcs et de flèches, s'approchèrent des Portugais, mais sans démonstration hostile. Deux d'entre eux surpris dans leur canot furent amenés devant Cabral. « Les naturels de ce pays, lisons-nous dans la relation de Pedro Vas de Caminha, sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge; leur figure n'est pas désagréable, et ils sont pour la plupart d'une taille assez avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable.... L'un des deux que nous conduisions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée plume à plume aux cheveux avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire. Il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que se laver la tête. Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur un fauteuil. Il était vêtu avec magnificence et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sanchez de Thoar, Simam de Miranda, Nicolas Coëlho, Ayrès Correa et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied de son fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches [1], entrèrent et ne firent aucune salutation, pas même au commandant à qu'ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un deux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou. Il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune atten-

sileira. Ferdinand Denis l'a traduite en français en 1821, d'Olfers en allemand en 1828. Elle a été reproduite dans le *Journal des voyages* de Verneur et dans la *Collecção de noticias para la historia et geografia deos nacoes oultramarinas.*

[1] Sans doute les calumets que les Brésiliens fabriquaient avec la feuille roulée du palmier et dans laquel ils introduisaient du pétun. Voir dans les illustrations des *Singularitez de la France Antarctique* par Thevet ces énormes cigares.

tion à un mouton qu'on leur présenta ensuite, mais, en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin, et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté. »

On aura remarqué que ces indigènes ne regardaient pas les Européens comme des êtres d'une nature supérieure. Ils ne s'inclinaient pas devant eux comme devant des dieux, ainsi que le firent les insulaires des Antilles ou même les peuples civilisés du Mexique. Ils semblaient appartenir à une race plus forte et plus fière. Quelques heures après leur première entrevue, ayant éprouvé le besoin du sommeil, ils s'étendirent sans plus de façon sur le tillac et s'endormirent au milieu de ces étrangers, n'ayant d'autre souci que de ne pas endommager leur coiffure de plumes. Les Portugais de leur côté traitèrent avec ménagement leurs futurs sujets. Cabral ne voulut à aucun prix que les indigènes emportassent un mauvais souvenir de leur première entrevue avec les Européens. Il les combla de présents, bracelets de laiton, clochettes, miroirs, et décida que, dès le lendemain, on les reconduirait à terre.

La mer était grosse, et on n'avançait qu'avec précaution sur cette côte inconnue. Ce ne fut que le samedi 25 avril que les Portugais arrivèrent, par 16° 30' de latitude australe, à un havre qui leur parut très sûr. Ils le nommèrent Porto Seguro. Deux officiers furent envoyés à terre afin de remettre les deux indigènes à leurs compatriotes, qui, du rivage, suivaient tous les mouvements de la flotte. En même temps furent débarqués deux jeunes gens, condamnés au bannissement pour leurs crimes. Ils appartenaient à la classe de ceux qu'on nommait les degradados et avaient obtenu de se fixer en qualité d'interprètes au milieu des premiers sauvages qu'on rencontrerait. De leur zèle et de

leur exactitude à donner toutes sortes de renseignements sur les ressources de la région dépendrait leur sort futur. L'un de ces degradados, Affonso Ribeiro, devait rendre de grands services aux Portugais et devenir un agent intelligent et précieux de la colonisation. Il fut pourtant accueilli tout d'abord avec défiance par les Tupiniquins, tel était le nom des indigènes que l'on venait de découvrir, mais il ne se rebuta pas, pénétra jusqu'à leurs villages, et, quand il eut montré les brillantes bagatelles dont il était porteur, se joua l'éternelle comédie des premières relations entre civilisés et barbares, les uns exploitant les autres, et ceux-ci charmés d'être pris pour dupes.

Le jour suivant, c'était le dimanche de Pâques, Cabral descendit à terre avec ses principaux officiers et une partie de ses équipages. On célébra la messe dans un ilôt de l'anse, qui fut désigné sous le nom de Coroa Vermelha. Un moine, qui plus tard devint évêque de Ceuta, Fr. Henrique de Coïmbre, prêcha devant les Portugais et devant les Indiens, dont l'attitude fut pleine de convenance. Ils suivaient avec exactitude tous les signes d'adoration ou d'humilité du prêtre et des assistants, se jetant à genoux ou se relevant, se frappant la poitrine, imitant en un mot les Portugais dans tous leurs gestes. Quelques jours plus tard, le 1er mai, Cabral prit solennellement possession du pays au nom de la couronne du Portugal. Il fit dresser une croix en pierre, planter un poteau aux armes du roi Manoël et distribuer aux indigènes de nombreux cadeaux. Il donna à la contrée le nom de terre de Santa Cruz, qu'elle a en effet porté quelques années, mais qui depuis a été remplacé par le nom d'une des principales productions du pays, le bois de teinture depuis longtemps nommé Brésil. Voici comment un témoin oculaire, Vaz de Caminha, rendait compte à son maître de cet acte important, qui allait assurer un empire à la dynastie régnante : « Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin, avec notre bannière et nous avons débarqué au dessus du fleuve dans le partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le com-

mandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix. Nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et, quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à plus de deux cents. La croix a été placée avec les armes et la devise de votre Altesse ; on a élevé au pied un autel, et le P. Henrique y a célébré la messe assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait. Lorsqu'on vint à dire l'Evangile, et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à Votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés..... Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont adopté aucun genre d'idolâtrie. »

Jusqu'au jour du départ de Cabral, et grâce à ses ordres aussi remplis d'humanité que d'intelligence, il n'y eut entre Portugais et Tupiniquins que de cordiales relations. Tantôt les Indiens, réunis aux sons de la janubia, exécutent autour de l'autel des danses sacrées, tantôt l'almochérif de l'expédition, Diego Dias, « homme d'un caractère gai », raconte le choniqueur Caminha, prie un joueur de guitare de venir avec lui au milieu des Indiens, danse à son tour devant eux, et organise des rondes. « Nous remarquâmes qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite sur le sable une foule de tours, et entre autres le saut royal, ce qu'ils ne virent pas sans témoigner le plus vive admiration. »

Avant de repartir pour les Indes, et de poursuivre sa mission,

Cabral résolut de profiter de ces bonnes dispositions des naturels pour étudier les ressources du pays. Il voulait surtout s'informer des ressources métallurgiques que récelait le sol, mais le temps lui manqua pour obtenir des renseignements sérieux Au moins chargea-t-il les degradados, qui devaient rester au Brésil, de prendre toutes les informations nécessaires. D'après la tradition, un prêtre serait resté volontairement avec les déportés, et deux mousses (grumetes), séduits par l'attrait de la vie sauvage, disparurent au moment de l'embarquement, mais les relations contemporaines gardent le silence à ce sujet. Quand la flotte s'éloigna, les deux exilés, versant des larmes amères, s'abandonnèrent à leur désespoir, mais leurs nouveaux amis se pressèrent autour d'eux et essayèrent de les consoler.

Cabral avait eu soin d'expédier en Portugal, pour y porter la bonne nouvelle de la découverte, un de ses vaisseaux commandé par Gaspard de Lemos. Il lui avait donné, sans parler de ses rapports officiels, deux documents d'une grande valeur, une sorte de chronique de la découverte, rédigée avec un grand charme d'expression par le second secrétaire de la factorerie de Calicut, Pedro Vaz de Caminha, et une note astronomique composée par le physicien ou médecin Joâo. Il n'aurait pas mieux demandé que de joindre à ses rapports, suivant l'usage des navigateurs de l'époque, un ou deux indigènes qui auraient été comme la preuve vivante de la découverte, mais, par un scrupule qui l'honore, bien accueilli par les indigènes, il défendit qu'on s'emparât par surprise de quelques-uns d'entre eux. Il ne voulait pas que la lettre qui devait apprendre au roi Manoël une heureuse nouvelle lui annonçât en même temps la violation de l'hospitalité. Lemos fut moins humain. Lors de son voyage de retour, il ravit deux Indiens sur une autre partie de la côte et présenta à son souverain les deux premiers Brésiliens qui aient mis le pied en Europe.

Nous n'avons pas à suivre Cabral dans la fin de son voyage. Rappelons seulement qu'il doubla le cap de Bonne Espérance, noua des relations avec les souverains Hindous de la côte du Ma-

labar, mêlant avec habileté les négociations aux combats, et qu'il eût l'heureuse chance de rentrer à Lisbonne le 23 juillet 1501. Dans les mers d'Afrique, à Benézégue, non loin du Cap Vert, il rencontra même une flotille Portugaise, dont la vue lui prouva qu'on se hâtait de mettre à profit l'avis qu'il avait donné avec tant de prévoyance, et qui faisait tomber entre les mains de son roi une des plus riches provinces de ce nouveau monde que Colomb avait vainement proposé à Jean II. Un heureux concours de circonstances accordait ainsi au roi Manoël ce qu'avait refusé le génie le plus pénétrant. Aussi bien les Portugais comprirent tout de suite l'importance de la découverte. Le roi se hâta d'en prévenir les souverains d'Espagne, afin d'éviter toute contestation possible, et de bien établir ses droits de premier occupant. Voici même la lettre [1] qu'il leur écrivit à ce sujet, de Santarem, le 29 juillet 1501. « Alvares Cabral, capitaine à mon service, est parti de Lisbonne avec treize navires le 9 mars de l'an passé. A l'octave de la Pâques suivante, il a débarqué sur une terre qu'il venait de découvrir, et à laquelle il a donné le nom de Santa Cruz. Il y a trouvé des peuplades sans vêtements, comme au temps de la primitive innocence. Elles sont douces et pacifiques. Il semble que c'est par un miracle que notre Seigneur a bien voulu qu'il fît cette découverte, car cette terre convient admirablement et même est nécessaire à la navigation des Indes. On peut y réparer ses navires et renouveler ses provisions d'eau. Comme Cabral avait un grand chemin à faire pour arriver aux Indes, il n'est pas resté longtemps pour s'informer des productions de cette terre, il s'est contenté de m'expédier un navire et de me notifier sa découverte. »

C'était un grand événement que cette découverte du Brésil, pourtant il passa à peu près inaperçu dans le fracas des expéditions portugaises aux Indes orientales. Les Portugais ne paraissent pas tout d'abord s'être doutés de l'importance de leur nou-

[1] Navarrete III, 95..... La cual parece que nuestro senor milogrosamente quiso que se hallase, porque es muy conveniente y necessaria para la navegacion de la India, porque alli reparo sos navios e tomo agua, etc.... »

velle acquisition. Ils la négligent presque et se contentent d'y envoyer de loin au loin quelques vaisseaux, plutôt pour affirmer leur droit de possession que pour s'établir à titre définitif dans le pays. Tel paraît avoir été le voyage entrepris dès 1501 par Cristovam Jacques, et encore ce voyage n'est-il pas bien authentique. On l'a peut être confondu avec l'expédition, très réelle, conduite en 1523 par le même Cristovam Jacques contre les établissements fondés par les Français au Brésil. Nous parlerons avec la même réserve de l'expédition dont le souvenir a été conservé par un opuscule conservé à la bibliothèque de Dresde [1] et intitulé : *Copia des Newen Zeytung auss Pressilig Land.* C'est la version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la *Copia des Zeitung* ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du XVIe siècle.

A vrai dire il n'y a de bien prouvés, pour ces commencements de la découverte du Brésil, que les deux voyages auxquels prit part Amerigo Vespucci et dont il a composé la relation. Vespucci n'était plus au service de l'Espagne. Voici comment [2] il rend compte lui-même de sa nouvelle détermination : « J'étais à Séville. Je m'y reposai un peu des nombreuses fatigues des travaux que j'avais supportés dans mes précédents voyages. J'avais pris la résolution de retourner à la terre des Perles [3], lorsque la Fortune, qui trouva que je n'avais pas assez fait, inspira, je ne sais pourquoi, au Seigneur Manoël, roi du Portugal, la pensée de m'envoyer par un message spécial des lettres royales m'enjoi-

[1] Humboldt dans son *Histoire de la géographie du nouveau continent* (T. V. p. 23. g. 258) et Ternaux Compans dans les *Nouvelles annales des Voyages* (1840. T. II. p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par Varnhagen (*Historia geral do Brasil, I.* 435).

[2] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes.*

[3] C'est-à-dire à la côte de Paria et aux îles qui la bordent.

gnant de le rejoindre au plus vite à Lisbonne. Il me promettait de nombreux avantages. Ma délibération ne fut pas longue à ce sujet. Je lui répondis par le même message que je n'étais pas bien disposé, et que ma santé était mauvaise, que néanmoins, si quelque jour je revenais à la santé, et s'il plaisait à son Altesse d'user de mes services, je me mettais entièrement à sa disposition. Le roi comprenant que, pour le moment, je ne voulais pas me rendre auprès de lui, m'envoya Julien Barthélemy del Giocondo, qui se trouvait alors à Lisbonne, avec mission de me ramener à tout prix. Ledit Julien arriva donc à Séville. Sa venue et ses prières m'imposèrent la nécessité de le suivre. Tous ceux qui me connaissaient désapprouvaient ce départ. C'est ainsi que je quittai la Castille où j'avais été accueilli avec beaucoup de faveur, et dont le souverain m'avait en haute estime. Ce qu'il y a de pire c'est que je partis sans aller rendre mes devoirs à mon hôte. Bientôt je me présentai en personne au roi Manoël. Ce prince parut très joyeux de mon arrivée. Il eut avec moi plusieurs entretiens et me pressa de m'embarquer sur un des trois navires qui étaient en partance et équipés pour la découverte des terres nouvelles. Comme les prières des rois sont des ordres, je me rendis à ses vœux. »

L'escadre [1] en armement dans le port de Lisbonne était destinée à la terre de Santa Cruz. Elle se composait de trois navires. On ne sait pas quel en était le commandant. Ce n'était pas à coup sûr Vespucci, car il l'aurait dit dans sa relation et il ne s'en est jamais vanté. Partis de Lisbonne le 10 [2], ou le 14 mai 1501, les Portugais, après avoir passé en vue de l'archipel des Canaries, s'arrêtèrent au port de Bezenegue ou Bezelica, au sud-est du Cap-Vert, non loin de Gorée. Ils y restèrent onze jours

[1] Amerigo Vespucci a composé trois relations de ce troisième voyage. La première est insérée dans les *Quatuor navigationes*, la seconde fut écrite sous forme de lettre à Sodérini, gonfalonier de la République de Florence, et la troisième sous forme de lettre à Lorenzo Pietro de Médicis. Elles ne diffèrent que par les détails.

[2] Les deux dates sont en effet données, mais rien n'est moins certain que la chronologie de Vespucci.

et renouvelèrent leurs provisions de bois et d'eau, puis ils prirent la direction du sud-ouest. La traversée fut longue et pénible. « Pour tout dire en un mot, vous saurez que, pendant nos soixante-sept jours de navigation continue, nous en avons eu quarante-quatre avec de la pluie, du tonnerre et des éclairs. L'obscurité était telle que, pendant le jour, nous ne vîmes jamais le soleil, ni pendant la nuit la clarté des étoiles. Aussi une telle frayeur nous avait-elle envahis que nous avions perdu presque tout espoir de vivre. » Vespucci en effet traversait alors cette région de l'Atlantique à laquelle nos marins donnent un nom familier, le Pot au Noir. C'est le Doldrums des Anglais, le Cloud Ring de Maury, autrement dit l'anneau nébuleux de notre planète, oscillant au gré des saisons entre le nord et le sud. C'est la région des calmes équatoriaux, des poissons volants et du scorbut. Au moment où les Portugais désespéraient de voir la terre, le 16 août 1501 [1], elle leur apparut enfin. Ils se hâtèrent d'en prendre possession au nom de leur souverain, et comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient sur un continent et non pas sur une île, car « les rivages s'étendaient au loin sans faire le tour de cette terre et elle était fort peuplée. » Les Portugais lui donnèrent le nom qu'elle a depuis conservée, cap Saint-Roch.

Les indigènes n'avaient osé se montrer que de loin, mais ils indiquaient par signes aux étrangers qu'ils n'avaient qu'à s'enfoncer avec eux au milieu des terres. Deux Portugais demandèrent la permission de débarquer. On la leur donna, mais à condition qu'ils ne prolongeraient pas leur exploration au delà de cinq jours. Comme ils ne revinrent pas, un autre Portugais demanda à les rejoindre. A peine était-il sur la plage que les femmes l'entourèrent, et l'une d'elle l'assomma par derrière d'un grand coup d'épieu. Aussitôt ses compagnes le prirent par les pieds et le traînèrent dans la montagne, pendant que les hommes, sortant de la forêt, coururent au rivage en lançant leurs

[1] On trouve également la date du 7 août : la date du 16 août est bien plus probable, puisque les Portugais donnèrent le nom de Roch au cap qu'ils découvrirent et que la fête de saint tombe justement le 16 août.

flèches. Les Portugais étaient tellement épouvantés qu'ils ne songèrent pas à faire usage de leurs armes, et ne se dégagèrent que lorsque les caravelles eurent déchargé leurs bombardes. Au bruit de l'explosion ils s'enfuirent tous dans la montagne [1]. « Les femmes avaient déjà mis en pièces notre compatriote, et le faisaient rôtir à un grand feu qu'elles avaient allumé à portée de notre vue. Elles montraient de loin les lambeaux de sa chair et les dévoraient, pendant que les hommes nous faisaient comprendre par leurs gestes qu'ils avaient tué et mangé nos deux autres compagnons. »

Les Portugais voulaient tirer une vengeance éclatante de cet odieux guet-apens. Plus de quarante d'entre eux demandaient à débarquer, mais « le chef [2] de la flotte ne voulut jamais y consentir, et nous restâmes sous le coup de cet outrage ». De fait cette prudence n'était que sagesse. La traversée avait été pénible, les provisions étaient presque épuisées, et ce n'était pas en massacrant quelques indigènes qu'on pouvait explorer le pays et remplir les instructions du roi Manoël. Les Portugais continuèrent donc à longer la côte. Ils en suivirent les détours et les sinuosités, mais sans jamais rencontrer aucune peuplade qui ait consenti à entrer en relations avec eux. Ils arrivèrent bientôt à un cap situé à cent cinquante lieues au sud du précédent et qu'ils nommèrent Saint-Vincent ou Saint-Augustin. Ce dernier nom a été conservé. Dans ce difficile voyage, le long d'un rivage inconnu, Vespucci rendit à ses compagnons de grands services. Il s'en vante dans sa relation, car la modestie n'était pas sa qualité dominante. « Aucun de nos pilotes et de nos capitaines, a-t-il écrit, n'était

[1] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes*. « mulieres juvenem nostrum quem trucidaverunt, nobis videntibus, in frusta secabant, nec non frusta ipsa nobis osten tantes, ad ingentem quem succenderant ignem tenebant, et post haec manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes geminos cristicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant. »

[2] Id. « Sed hoc ipsum nobis navium praetor non permisit, et ita tam magnam, ac tam gravem injuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro impunitis illis abscessimus. »

capable, à cent lieues près, de déterminer notre position. Nous errions au hasard sur les flots, et nos instruments ne pouvaient nous indiquer que grossièrement la hauteur des astres..... mais quand j'eus prouvé à mes compagnons que, grâce à la connaissance des cartes marines, j'étais plus avancé dans l'art de la navigation que tous les pilotes de l'univers, ils me comblèrent d'honneurs. » Lorsque, à partir du cap Saint-Augustin, les Portugais virent la côte continuer dans la direction du midi, d'un commun accord ils prirent la résolution de la suivre encore, et d'étudier les régions qu'ils rencontreraient. Bien que les renseignements de la relation manquent de précision, il est probable qu'ils découvrirent alors Bahia, le cap Saint-Thomas, la baie de Rio de Janeiro, l'île Saint-Sébastien et la rivière Saint-Vincent. De temps à autre ils descendaient à terre, et entraient en relations avec les naturels qui se montraient bien plus traitables que ceux de Saint-Roch ou de Saint-Augustin. Dans une de ces stations, près d'un excellent port que l'on croit être celui de Bahia, les Portugais réussirent à se faire des amis. Trois indigènes se décidèrent en effet de bonne volonté à les suivre en Portugal. Les stations se prolongeaient parfois jusqu'à quinze et vingt jours, et alors les Portugais se hasardaient dans l'intérieur des terres. Vespucci faisait volontiers partie de ces reconnaissances. Il en profitait pour étudier les mœurs extraordinaires et les usages singuliers des naturels. Il examinait aussi les productions du pays et prenait beaucoup de notes qui lui servirent plus tard à rédiger ses relations. Aussi bien ce qui assura plus tard le succès de ses relations et contribua à répandre dans le grand public le nom de leur auteur, ce sont justement ces peintures de mœurs étranges, parfois licencieuses, ces descriptions d'oiseaux et de plantes, en un mot ces renseignements curieux et véridiques, donnés par un témoin oculaire, sur les pays nouveaux dont tout le monde parlait. Les écrits de Vespucci frappèrent d'autant plus les imaginations déjà surexcitées que les explorations du narrateur avaient embrassé d'immenses espaces dans les latitudes australes. En outre ils furent traduits dans toutes les langues.

Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement à son nom. Les traductions de la relation, propagées dans les pays savants de l'Europe, lui donnèrent le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande partie des terres nouvelles, et, pour ainsi dire, prédisposèrent l'opinion à lui faire les honneurs de la découverte.

Le voyage durait depuis dix mois. Les Portugais étaient arrivés dans un autre hémisphère, dont les constellations étaient par eux étudiées avec un soin extrême : mais ils n'avaient, malgré leurs recherches, trouvé ni or ni métaux précieux, et ils commençaient à se fatiguer de leurs courses toujours renouvelées. Le retour fut décidé. Au lieu de revenir sur leurs pas, et de suivre de nouveau les sinuosités de la côte qu'ils venaient de reconnaître, ils résolurent de se lancer en pleine mer, et de se frayer à travers l'Atlantique et vers l'Europe un chemin tout nouveau. C'était pour l'époque une décision bien hardie, mais Vespucci, dont l'autorité n'avait cessé de grandir, leur avait promis de les guider sûrement à travers ces océans inconnus. Ils le crurent, et, sous sa direction, reprirent le chemin du Portugal.

Le départ eut lieu le 13 février 1502. Au 3 avril on était déjà à plus de cinq cent lieues du dernier port qui les avait abrités lorsque se déchaîna une furieuse tempête. « Ce jour-là [1], s'éleva une tempête si violente que nous fumes obligés de larguer toutes nos voiles et de ne naviguer rien qu'avec l'aide de nos mâts. Le vent qui soufflait avec tant de force était celui du sud-est. Il soulevait les flots et les éléments étaient comme en convulsion. La violence irrésistible de ce trouble atmosphérique épouvanta nos courages. » Le 2 avril apparut une terre âpre et inculte. Elle était inhabitée. « Nous étions [2] alors exposés à un si grand danger et le déplorable état de l'atmosphère nous accablait tellement que c'est à

[1] Amerigo vespucci. *Quatuor navigationes*. « Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente, et aere turbulentissimo extante. Propter quem turbinis violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore. »

[2] Id. « Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis inoportunitate nosmet tunc reperimus, ut vix alteri alteros prae grandi turbine videremus. »

grand peine si nous parvenions à nous voir à cause des tourbillons de grêle. » Les Portugais ne s'arrêtèrent pas longtemps dans leur nouvelle découverte, et bien firent-ils, car la tempête dura cinq jours, sans qu'ils pussent se servir d'une seule de leurs voiles, et ils étaient perdus s'ils avaient essayé de prendre terre. Bougainville a cru que le pays alors entr'aperçu par les Portugais correspondait à l'archipel des Malouines. Navarrete se demandait si ce n'était pas plutôt le groupe de Tristan d'Acunha. Humboldt se prononçait pour la côte patagonique. Nous croyons avec Duperrey et Varnhagen que Vespucci venait de découvrir la Nouvelle Géorgie ou Géorgie du Sud. Cook, qui crut le premier avoir visité cette terre de désolation, en janvier 1775 en donne une description qui rappelle celle de Vespucci : « L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux ; on ne voyait pas un arbre. Il n'y avait pas le plus petit arbrisseau. L'aspect de la terre est à peu près le même partout. Le temps clair fut de courte durée : bientôt la brume fut aussi épaisse que jamais et accompagnée de pluie. Nous passâmes ainsi notre temps, enveloppés dans un épais brouillard continuel et entourés de rochers dangereux. ».

Quand ils arrivèrent sous la ligne, les Portugais retrouvèrent le beau temps. Le 10 mai l'Afrique était en vue. Ils débarquèrent à Sierra-Leone, où ils firent une première halte de quinze jours, passèrent de là aux Açores, où ils arrivèrent à la fin de juillet, et se reposèrent une seconde fois, puis, le 7 septembre 1502, rentrèrent à Lisbonne. Ils n'avaient plus que deux navires. Le troisième était en si mauvais état qu'il avait été abandonné et brûlé à Sierra-Leone.

Dans ce long voyage de seize mois, de mai 1501 à septembre 1502, Vespucci et ses compagnons avaient découvert quantité de terres nouvelles. Du cap Saint Roch à la rivière Saint-Vincent, ils avaient reconnu toute la côte, et établi des relations avec les indigènes. Ils avaient signalé la richesse en bois de teinture des forêts du littoral et ainsi ouvert à leurs compatriotes de nouvelles sources de richesses. Ils avaient admiré les constella-

tions australes, et s'étaient les premiers, lors de leur voyage de retour, lancé dans des mers inexplorées. « J'ai tenu un journal des événements dignes d'être notés, écrivait Vespucci, afin de rassembler ces singularités et ces merveilles, si quelque jour je pouvais jouir du repos, et de composer un ouvrage géographique ou cosmographique. Je désire en effet transmettre mon souvenir à la postérité et faire connaître cette œuvre immense de notre souverain maître que les anciens ignoraient en partie, et qui nous a été révélée. » A défaut du livre qu'il comptait écrire, Vespucci n'a composé que la relation de son voyage. Au moins son vœu a-t-il été exaucé. Son nom a passé à la postérité, et il méritait d'être conservé, car ses découvertes furent considérables, et il faut lui savoir gré de l'énergie qu'il a déployée, de la science très réelle dont il a donné tant de preuves, et aussi de l'heureuse réussite de ses explorations.

Amerigo Vespucci allait bientôt reprendre la mer. Au moment où il composait pour ses amis Lorenzo Medicis et Soderini la relation de son troisième voyage, le roi Manoël organisait une nouvelle expédition, dont il devait faire partie. « Je songe à effectuer un quatrième voyage, écrivait Vespucci, et je m'y prépare. On m'a déjà promis deux navires tout équipés. Je me dispose à visiter les pays nouveaux situés vers le midi, mais dans la direction de l'Orient. J'y serai poussé par le vent que nous appelons Africus. En ce voyage j'espère accomplir beaucoup de choses à la louange de Dieu, à l'utilité de ce royaume, et à l'honneur de ma vieillesse. Je n'attends plus que le consentement du roi Sérénissime.» Manoël songeait en effet à utiliser l'expérience du pilote Florentin, mais en l'envoyant cette fois non pas à la terre de Santa Cruz mais aux Indes Orientales. C'était en effet vers l'Asie, vers ses trésors et ses nations civilisées que se concentrait alors toute l'attention du gouvernement Portugais. On commençait à comprendre que les épices et les métaux précieux de l'Orient venaient d'un pays dont on trouverait facilement la route en faisant le tour du monde par l'Occident, pensée primitive de Colomb, que mettra bientôt en œuvre Fernand

de Magellan. Le roi de Portugal avait formé le projet d'envoyer une flotte à Melcha, c'est-à-dire Malacca, dont on vantait beaucoup l'importance et l'heureuse situation. Six vaisseaux furent équipés. On en confia le commandement à un capitaine dont Vespucci paraît n'avoir goûté ni les connaissances théoriques ni surtout le caractère. Il se nommait Gonzalo Coelho. C'est à lui qu'il faut attribuer en partie la non réussite de l'expédition.

Vespucci comptait pourtant sur le succès. S'il est vrai que le roi de Portugal ait voulu découvrir un passage aux Indes par le sud du Brésil, comme Vespucci s'était avancé précédemment très au sud dans l'hémisphère austral, il aurait fort bien pu trouver le passage et par conséquent donner son nom à la découverte qui devait bientôt immortaliser Magellan. Mais le résultat trompa les espérances des navigateurs. Ils quittèrent Lisbonne le 10 mai 1503, se ravitaillèrent suivant l'usage aux îles du Cap Vert, et, malgré l'opinion de Vespucci, cherchèrent à s'approcher de la côte de Sierra-Leone. La terre était déjà en vue lorsque s'éleva une tempête qui les rejeta en pleine mer. Poussés par le vent du sud-est, ils se trouvèrent tout à coup et à leur grande surprise en vue d'une île de médiocre grandeur, contre les rochers de laquelle Coelho perdit le meilleur de ses navires. Vespucci fut envoyé pour prendre possession de l'île, qui paraît correspondre à celle que l'on nomma plus tard Fernando de Noronha. Cette île était déserte mais boisée et fréquentée par une multitude d'oiseaux, si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. On y trouvait aussi de très grands rats, des lézards et quelques serpents. Tous ces détails ont été depuis confirmés par les navigateurs [1] qui ont visité Fernando de Noronha. Vespucci attendit huit jours que le capitaine Coelho vînt le relever de son poste. Il s'y croyait abandonné, et il l'était presque, car un

[1] GONNEVILLE. *Campagne de navire l'Espoir*, édition d'Avezac. « Sept à huit jours après le débarquement virent un islet inhabité, couvert de bois verdoyant, d'où sortaient des milliasses d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à jucher sur les mats et cordages et s'y laissoient prendre. » Cf. LERY. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, Edition Gaffarel, T. II. p. 151.

seul navire le rejoignit, et on n'avait plus aucune nouvelle des autres.

Fidèle aux instructions qu'il avait reçues et sans plus se soucier du commandant dont l'incapacité avait causé ce désastre, Vespucci prit sur lui de continuer sa route vers le pays qu'il avait déjà parcouru dans son précédent voyage. En dix-sept jours il arriva à un port qu'il nomma baie de Tous les Saints, mais que l'on croit correspondre au port de Bahia : « Bien [1] que nous ayons séjourné dans ce port deux mois et quatre jours pour y attendre le chef de l'escadre, nous n'avons vu ni lui ni personne de ses compagnons. Voyant que personne ne venait, et après cette longue halte, le souci de nos intérêts particuliers nous fit prendre la résolution unanime d'avancer plus loin, en continuant de suivre la côte. » A deux cents soixante lieues de l'endroit où ils avaient fait leur première halte, et non loin d'un cap que l'on croit être le cap Frio, Vespucci résolut de s'arrêter de nouveau. L'emplacement en effet lui paraissait favorable pour construire et un fort et une factorerie. Il y laissa vingt-quatre hommes qui faisaient partie de l'équipage du navire naufragé de Coelho. Cet établissement du cap Frio était le premier que tentaient les Portugais sur la côte Brésilienne. Il dura quelque temps, car les nombreux navires français [2] qui, dans les premières années du XVIe siècle, allèrent chercher en contrebande des bois de teinture sur le littoral, avaient grand soin d'éviter le cap Frio. Vespucci du reste avait pris toutes ses précautions pour que l'établissement prospérât, car il resta cinq mois au cap Frio, contracta des alliances avec les indigènes, et, à plusieurs reprises

[1] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes*. « In quo quidem portu nec præfectum nostrum nec quemquam de turba alium reperimus, etsi tamen in illo mensibus duobus et diebus quatuor exspectaverimus ; quibus effluxis, viso quod illuc nemo veniet, conservantia nostra tunc et ego concordavimus, ut secundum latus longius progrederemur. »

[2] Gaffarel, *Histoire du Brésil Français au XVIe Siècle*. D'après la relation du voyage de Duarte Fernandez, le navire *la Bretonne*, commandé par Christovam Pires, était allé en 1515 charger du bois de teinture à ce port.

pénétra très avant dans l'intérieur. Il ne se décida à retourner en Portugal que lorsqu'il eût perdu tout espoir d'être rallié par Coelho.

Le voyage de retour ne fut signalé par aucun incident. Le 28 juin 1504 les Portugais rentraient à Lisbonne où on les reçut avec des honneurs extraordinaires, car on les croyait tous perdus. Vespucci affirme dans sa relation [1] que tous ceux qui étaient restés avec Coelho ne reparurent plus, car « c'est ainsi que Dieu, juste appréciateur du mérite, punit toujours l'orgueil. » Il se pourrait cependant que Gonzalo Coelho ait continué son voyage, et même qu'il ait découvert le Rio de la Plata, croyant entrer dans le détroit qui le conduirait à Malacca. Il se serait [2] même avancé jusqu'à la baie de Saint-Mathias et y aurait planté une borne aux armes du Portugal. Il aurait aussi longtemps séjourné dans la baie de Rio de Janeiro qui, en effet, figure quelque temps sur les cartes, par exemple sur le globe de Schöner de 1513 avec cette désignation : G° Coelho detectio. Les deux navires dont il est question dans la *Copia des neuwen Zeitung*, que nous avons déjà citée, pourraient bien être les deux navires égarés à Fernando de Noronha, et que Vespucci avait attendus avec tant d'impatience, d'abord à Bahia, puis au cap Frio : mais ce n'est ici qu'une hypothèse que nous avançons, et sous toutes réserves.

Quoi qu'il en soit, dès l'année 1503, et grâce aux navigateurs portugais, grâce surtout à Corte Real, à Cabral et à Vespucci, dont il serait injuste de rabaisser le mérite, une énorme étendue de côtes avait été reconnue dans le continent méridional. On était entré partout en relations avec les indigènes. On avait même fondé un établissement sur la côte. Assurément la gloire de Colomb n'est en rien obscurcie par ces découvertes portugaises, mais ce sont des découvertes réelles, très authentiques, et nous aurions vraiment mauvaise grâce à les passer sous silence.

[1] AMERIGO VESPUCCI. *Quatuor navigationes*. « Quo superbiam modo justus omnium censor deus compensat. »

[2] VARNHAGEN. *Nouvelles recherches sur les derniers voyages d'Americ Vespuce* p. 11.

DISCUSSION

M. A. Pinart mentionne les tribus des Güetares du Costa-Rica dans son mémoire sur « Les limites des civilisations de l'isthme américain ».

[Le Comité de publication regrette de ne pouvoir reproduire ici ce travail, déjà autographié et distribué lors de la session].

M. de Peralta fait remarquer que, d'après les anciennes relations, les Güetares occupaient le territoire compris derrière la sierra de Herradura, daus le golfe de Nicaragua, et qu'ils étaient différents des Changuinas.

M. Pinart. — J'ai laissé de côté certaines divisions, parce qu'on faisait des nations d'après les Caciques ; mais il ne s'agit que de petits villages.

M. de Peralta. — Les Espagnols ne connaissaient pas les Changuinas. On a agrandi énormément l'étendue de la vallée des Guaymies. Les Changuinas pouvaient passer pour Guaymies. Il faudrait chercher à l'Ouest du fleuve Sicsola.

M. de Peralta développe ses raisons pour prouver que Vasco Nuñez de Balboa n'a pas été décapité en 1517, comme on le croit généralement, mais seulement le 12 janvier 1519, et prie le Congrès de prendre note de cette date.

OBSERVATIONS
SUR L'HISTOIRE DU BANANIER EN AMÉRIQUE

PAR LE Dr A. ERNST

La question de l'origine de la culture du bananier à grands fruits (*Musa paradisiaca* L.) dans les régions tropicales de l'Amérique, où il est depuis longtemps une des plantes les plus communes et les plus utiles, est un problème que personne n'a résolu jusqu'à présent d'une manière concluante La plupart des auteurs qui s'en sont occupé pensent cependant que l'espèce a été introduite de l'Ancien Monde, comme l'a été le bananier à petits fruits (*Musa sapientum* L.). Quant à ce dernier, nous avons le témoignage d'Oviedo, qui raconte que le Père Thomas de Berlanga l'apporta en 1516 de la Grande-Canarie à l'île de Saint-Domingue, et les noms de *guineo* et *banana de S. Thomé,* pour une des variétés les plus estimées, confirment cette origine africaine.

Mais il est impossible que le bananier à grands fruits, que les Espagnols nomment *plátano*, soit venu de l'archipel Canarien, parce que cette espèce n'y croît plus, faute de chaleur suffisante. Elle est par contre très commune, comme plante cultivée, dans la Guinée et sur toute la côte tropicale de l'Afrique occidentale ; de là, elle a pu être facilement transportée en Amérique lorsque, après la découverte du Brésil, de nombreux navires portugais trafiquaient constamment entre les deux continents.

M. A. de Humboldt cependant, en s'appuyant sur deux passages du Père José Acosta et de Garcilaso de la Vega, a soutenu l'hypothèse que le *Musa paradisiaca* existait déjà dans l'Amérique précolombienne. M. Alphonse Decandolle a donné un résumé très détaillé de l'état de la discussion sur ce point (*Géogr.*

botan., p. 921 à 926; *Origine des plantes cultivées*, p. 242 à 248), et quoi qu'il déclare que les expressions d'Acosta le conduisent plutôt à une opinion différente de celle de Humboldt, il est moins affirmatif sur l'interprétation des paroles de Garcilaso de la Vega, qui sont le seul témoignage historique de quelque poids qu'on ait invoqué en faveur de l'existence du bananier dans l'Amérique avant la découverte par les Européens.

Il vaut donc la peine d'examiner à fond si ce passage est en réalité d'une importance prépondérante pour le problème en question.

Garcilaso termine le 6e chapitre du VIIIe livre de ses *Comentarios Reales* par ces mots : « Y porque andamos ya cerca de los tiempos, en que los Españoles fueron á ganar aquel imperio, será bien decir en el capitulo siguiente las cosas que habia en aquella sierra para el sustento humano : y adelante, despues de la vida y hechos del Gran Huayna Capac, diremos las cosas que no habia, que despues acá han llevado los Españoles, para que no se confundan las unas con las otras. »

Il parle en effet dans les sept chapitres suivants de plusieurs végétaux du Pérou : maïs, quinoa, haricots, pommes de terre, oca, batates, calebasses, arachide, goyaves, pacay (espèce d'*Inga*), aguacates, Lucuma, Schinus molle, Capsicum, Agave, ananas, coca, tabac ; il en donne les anciens noms dans la langue des Incas et décrit les différents usages que les Indiens en faisaient. Dans le chapitre 14e, il fait mention du *plátano*, et voici ce qu'il en dit :

« El primer lugar se debe dar al árbol, y á su fruto, que los Españoles llaman Plátano : seméjase á la palma en el talle, y en tener las hojas en lo alto, las cuales son muy anchas y muy verdes ; estos árboles se crian de suyo, quieren tierra muy lloviosa, como son los Antis, dan su fruto en racimos tan grandes, que ha habido algunos (como dice el P. Acosta, lib. 4, cap. 21) que le han contado trecientos plátanos. Criase dentro de una cáscara, que ni es hollejo, ni corteza, facil de quitar, son de una cuarta, poco mas ó menos, en largo, y como tres dedos en grueso.

« El P. Blas Valera, que tambien escribia dellos, dice, que les cortan los racimos cuando empiezan á madurar, porque con el peso no derriben el árbol, que es fofo y tierno, inútil para madera, y aun para el fuego, Maduran los racimos en tinajas, cúbrenlos con cierta yerba, que les ayuda á madurar. La médula es tierna, suave y dulce, pasada al sol parece conserva, cómenla cruda, y asada, cocida y guísado en potages, y de todas maneras sabe bien. Con poca miel ó azucar (que ha menester poca) hacen del plátano diversas conservas : los racimos que maduran en el árbol, son mas dulces y mas sabrosos : los árboles son de dos varas en alto, unos mas, y otros menos. Hay otros plátanos menores, que á diferencia de los mayores les llaman Dominicos ; porque aquella cáscara cuando nace el racimo está blanca, y cuando la fruta está sazonada, participa de blanco y negro á remiendos, son la mitad menores que los otros, y en todo le hacen mucha ventaja, y por ende no hay cantidad destos, como de aquellos » (*Comentarios Reales*, édit. de 1723, p. 282).

On voit que Garcilaso ne donne pas les noms indigènes des deux variétés mentionnées, et il paraît en général qu'il en parle moins de sa propre expérience, que selon ce qu'il en a lu dans les auteurs qu'il cite[1]. Aussi emploie-t-il dans son récit toujours le temps présent et jamais le passé, de sorte que ses paroles, si je ne me trompe, sont bien loin d'avoir la force d'un argument irréfutable dans la question qui nous occupe. Il est vrai qu'il est dit : « Estos árboles se crian de suyo » ; cependant, je ne pense pas que cette expression signifie qu'ils croissent spontanément, mais qu'elle se rapporte plutôt à la grande facilité qu'a la plante cultivée de se reproduire par rejetons et sans les soins de l'homme.

En résumé, je crois que Garcilaso a fait une erreur en énumérant le *plátano* parmi les végétaux cultivés au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, erreur qui est due peut-être en grande

[1] Le P. Blas Valera a laissé un manuscrit, « De los Indios del Peru, sus costumbres y su pacificacion », cité dans la *Bibl. hisp. nova* d'Antonio, Madrid, 1783, I, 230. Il n'a jamais été publié, que je sache.

partie à l'aspect éminemment tropical de cette plante, surtout en comparaison avec les autres végétaux introduits par les Européens.

Il est bien certain que déjà, avant 1550, il y avait au Pérou de grandes plantations de *plátanos* (ou *platanares*), selon Pedro Cieza de Leon, qui en parle dans plusieurs lieux de sa « Crónica del Perú » (chap. 27, 46, 80, 95), mais toujours comme d'objets de culture dans les établissements ruraux des Espagnols. Seulement, dans le 2e chapitre, en décrivant les environs de la ville de Panamá, il dit : « Hay otras *frutas de la tierra*, que son piñas olorosas y *plátanos*, muchos y buenos guayabas, caimitos, aguacates, y otras frutas de las que suele haber de la misma tierra » (Edit. de Rivadeneyra, Madrid, 1853, p. 355). Il me paraît cependant que cette associatian du *plátano* avec des plantes certainement indigènes du sol américain, est de peu d'importance pour l'objet de notre investigation. Cieza de Leon n'avait que 13 ans lorsqu'il arriva en Amérique (en 1531), où il resta 17 ans. C'est un homme sans érudition, qui décrit tout simplement ce qu'il y avait vu, et il est assez naturel qu'il prît pour *frutas de la tierra* tous les produits végétaux qui étaient nouveaux pour lui. Du reste, il n'est pas étonnant qu'il y eût déjà de son temps des *platanares* dans les environs de Panamá. L'isthme était alors le grand chemin par où se dirigeait tout ce courant d'aventuriers qui allaient chercher au Pérou des gloires et surtout des richesses, et Panamá ne tarda pas à devenir une ville florissante, où toutes les expéditions qui partaient vers le Sud devaient s'approvisionner le mieux possible. On comprend donc sans peine que la culture d'une plante, qui se multiplie avec tant de facilité et qui donne des récoltes si abondantes, devait y faire de rapides progrès dès les premiers jours de son introduction.

On a prétendu que le nom *Banana da Terra*, qu'on donne au Brésil au *Musa paradisiaca*, est une preuve de ce que cette plante doit y être indigène. Mais ces noms vulgaires sont souvent absolument faux ; il suffira de rappeler le blé de Tur-

quie, le baume du Pérou, la rose de Jéricho, le jasmin du Cap, etc.

Il me reste à mentionner les trouvailles de feuilles et de fruits du bananier qu'on doit avoir faites dans quelques tombeaux anciens du Pérou. Prescott parle d'une feuille, sans citer son autorité ; M. A. T. de Rochebrune a reconnu un fruit dans la collection de MM. de Cessac et Sanatier ; M. Wittmaack cependant n'a vu rien de semblable parmi le grand nombre d'objets tirés par MM. Reiss et Stübel des tombeaux de la nécropole d'Ancon. Admettons volontiers que les trouvailles mentionnées soient authentiques et interprétées correctement ; mais est-il bien prouvé que ces tombeaux étaient de l'époque précolombienne, et ne serait-il pas possible que les Péruviens eussent pratiqué, encore sous la dominatoin espagnole, parfois l'ancienne coutume d'ensevelir avec les cadavres quelques objets ayant une relation avec l'état ou l'occupation des défunts ? En tout cas, il y a lieu de douter jusqu'à nouvel ordre.

J'espère avoir démontré le peu de validité ou l'insuffisance de ce qu'on dit jusqu'à nos jours en faveur de l'existence du bananier à grands fruits dans l'Amérique précolombienne. Je n'ai pas de doute qu'il a été introduit des côtes de l'Afrique, et je crois que des recherches dans les archives du Portugal, où reposent sans doute beaucoup d'anciens journaux de vaisseaux, datant de la première trentaine du XVIe siècle, pourraient établir définitivement la vérité historique de cette introduction.

J'ajouterai encore quelques observations linguistiques sur le mot espagnol *platano* et les noms de notre plante dans quelques langues de l'Amérique méridionale.

L'identité phonétique du nom *plátano* avec celui d'un arbre tout différent (*Platanus orientalis*) avait déjà excité la curiosité du vieux chroniqueur Oviedo, qui déploie toute son érudition classique pour prouver que la plante américaine et l'arbre de l'Asie Mineure ne sont pas la même chose. On sait que les Espagnols donnaient souvent les noms de plantes européennes aux végétaux nouveaux qu'ils trouvaient dans le Nouveau-Monde,

s'il y avait quelque ressemblance extérieure entre les unes et les autres. Mais dans le cas du *platano*, il est absolument impossible de penser à une transmission semblable. M'étant occupé longtemps de découvrir une explication satisfaisante de l'origine de ce nom du *Musa paradisiaca*, je crois en avoir trouvé enfin une qui me semble assez acceptable ; je me permets de la présenter en ce qui suit comme une remarque additionnelle au sujet de ma communication.

Il est évident que le bananier ne pouvait porter un nom en espagnol avant d'être connu des Castillans. Eh bien ! c'est dans la célèbre expédition de Magalhaens, et peu après dans les voyages qui précédèrent la conquête des îles Philippines, que ceux-ci ont dû connaître cette plante, qui à ce temps-là était déjà cultivée depuis longtemps aux Indes orientales. Selon Rumphius, une des variétés les plus communes s'appelait *Pisang* ou *Balan Tando* à Amboïna, Ternate et d'autres îles, et c'est dans ce dernier nom, qui facilement pouvait perdre la voyelle de la première syllable, que je vois l'origine du mot *platano*, ou plutôt *plantano*, comme on dit encore parfois aux îles Philippines (Blumentritt), et de cette forme plus ancienne les Français et les Anglais ont tiré leur *plantanier* ou *plantain*. Je regrette de ne pouvoir appuyer cette étymologie par des citations de vieux textes, qui peut-être se trouvent dans la relation de Pigafetta et dans les anciennes chroniques espagnoles des Philippines ; mais aucun de ces ouvrages ne m'est accessible ici.

Le mot *balan* ou *palan* est évidemment le même que *pala*, que nous a transmis Pline dans le passage connu du 12e livre de son *Histoire naturelle*, et il paraît être aussi la source du nom *banana*. Ces deux mots (*platano* et *banana*) ont été en Amérique d'une fécondité surprenante, car c'est à eux que se rapportent les noms des espèces cultivées de Musa dans un grand nombre de langues indigènes. Il y en a sans doute plusieurs dans lesquelles les noms sont entièrement différents ; ceci, du reste, n'est pas une preuve contre l'origine étrangère de ces plantes,

eu égard au caractère essentiellement descriptif des langues américaines, d'où devaient naître maintes variations dans la nomenclature des produits naturels, selon les diverses propriétés qui frappaient de préférence l'attention des Indiens.

Les noms du bananier dans les langues de la famille caribe (*baluru*, *paluru*, *balulu*, *paruru*, etc.), ont été dérivés par M. K. von der Steinen (*Durch Central-Brasilien*, Leipzig, 1886, chap. XXII) du mot *parú*, qui signifie *eau* ou *rivière* dans la langue des Bakaïrís, laquelle serait, selon lui, la plus rapprochée de l'ancien parler des Caribes. Il appuie son assertion sur ce passage de Gilij : « Un champ couvert de bananes, traversé par un ruisseau qui maintient les plantes toujours fraîches, présente une vue vraiment magnifique », et il ajoute plus loin qu'on ne pourra objecter rien contre cette étymologie, si l'on considère que le nom *güineo* dans la langue des goajíros, où *güin* signifie *eau*, est une répétition exacte du même procédé de formation, de manière que la banane serait le *fruit de rivières*, le *fruit d'eau*. Je ne puis nullement partager cette opinion, car d'abord je ne vois pas que les paroles de Gilij aient la moindre relation avec l'étymologie du mot en question, et ensuite les goajiros ne disent pas *güineo* (avec tréma), mais *guineo* (sans tréma), ce qui est toute autre chose et simplement le nom espagnol cité plus haut et dérivé de *Guinea*.

« Mais c'est le nom du *Musa sapientum;* le *M. paradisiaca* est appelé *prana* ou *purana* par les guajiros (l'*u* de la première syllabe est presque muet), mot qui vient sans doute de *banana*. »

Mais d'où vient alors la forme caribe *paruru* avec toutes ses variantes ? J'incline à croire que ce n'est qu'une corruption phonétique du mot *ganana*, quoique je n'en sois pas du tout absolument certain. A première vue, la différence, il est vrai, paraît très grande ; mais je rappelle les formes intermédiaires *banala*, *banara*, *panara*, *banaura* (citées par Martius, Beiträge, II, 423, 424), et il y en aura probablement d'autres qui complètent la chaîne des analogies.

M. von den Steinen rapporte le mot *pacoba* des Brésiliens au portugais *bago* qui, selon lui, signifie *baie*, *grappe*. Je ne connais pas le mot dans cette forme ; aussi me paraît-il que l'étymologie proposée par le célèbre voyageur est assez mal établie. J'ai déjà remarqué (Comptes-rendus de la Soc. d'Anthrop. de Berlin, 1886, p. 372) que M. Almeida Nogueira traduit le mot guaraní *pacob* par « *folha de se-extender ou de envolar* », en ajoutant « *nome generico das musaceas* » (Vocab. guaraní, Rio-de-Janeiro, 1879, p. 358). *Pacoba* serait donc une désignation générale pour toutes les musacées à grandes feuilles, appliquée plus tard spécialement au bananier, qui sans doute devait frapper la vue des indigènes par les dimensions extraordinaires de ses feuilles.

LES DERNIÈRES RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET LES VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB

EXISTE-T-IL UN PORTRAIT AUTHENTIQUE DE CHRISTOPHE COLOMB ?

Par M. J. Silverio Jorrin

On compte par dizaines les images *apocryphes* du grand Italien ; mais il y en a quelques-unes dont on doit conserver le souvenir, à cause de certaines circonstances caractéristiques.

Celle qui a été *gravée* à Francfort-sur-le-Mein, par Théodore De Bry, en 1590, se trouve dans ce cas. C'est une figure ronde réellement Hollandaise, d'une expression joviale, avec des cheveux arrangés en grosses boucles, la tête coiffée d'un tricorne et le buste enveloppé dans un riche surtout. Ses traits n'offrent pas la moindre ressemblance avec la description que nous ont laissée du visage de Colomb, son fils Ferdinand, Oviedo, Frivignano et Bartolomé de Las Casas. — Or, malgré ces défauts essentiels, cette gravure a joui d'une telle faveur, que Venise en fit une belle copie à demi-colossale en mosaïque, et l'envoya en cadeau au conseil municipal de Gênes, lors des premières explosions d'enthousiasme populaire, produites par l'unification de l'Italie. D'un autre côté, le gouvernement de Victor-Emmanuel se trouva à cette époque dans la nécessité d'émettre plusieurs millions en papier-monnaie, pour faire face aux dépenses exigées par la transformation de son royaume ; et les billets de cinq *lire* qui étaient les plus nombreux, ont familiarisé les Italiens avec la fausse physionomie que le capricieux burin de De Bry a bien voulu donner à Colomb.

La Havane possède deux bustes de l'amiral. L'un a été placé

sur l'endroit de la ville où l'on a dit la première messe en 1514. L'autre fut ciselé en bas-relief sur la table en marbre qui couvre les restes du grand marin, déposés dans notre cathédrale. Ces effigies sont *apocryphes* ; car elles portent des favoris et des moustaches, et parce qu'elles ont autour du cou une fraise symétriquement pliée, comme on en voit dans les portraits de

Portrait de Christophe Colomb.

Cervantes. On sait du reste que ces usages-là ne furent introduits en Espagne, que trois quarts de siècle après la découverte de l'Amérique ; mais nos deux bustes reproduisirent, sur l'autorité de Don Juan Bautista Muñoz, la gravure qu'il mit en tête de son « Histoire du Nouveau-Monde », imprimée à Madrid en 1793.

La Havane conserve aussi dans son palais municipal une toile très intéressante à cause de son origine. Le duc de Veragua la lui donna en 1796, pour qu'elle fût placée près de l'urne funé-

raire de son illustre ascendant, qu'on venait de transporter de Saint-Domingue à la capitale de Cuba. Le personnage peint à l'huile appuie sa main droite sur un globe terrestre, et l'historique devise *Por Castilla y por Leon Nuevo Mundo halló Colon* reluit dans la partie supérieure du tableau ; mais la figure représentée a le visage rond et non pas ovale, et les yeux et cheveux qui devraient être respectivement bleus et gris, sont parfaitement noirs. Il faut conclure de toute ces observations, qu'à la fin du dix-huitième siècle, la critique ne s'était point adonnée en Espagne à cette sorte d'études.

I.

La municipalité de Gênes décida en 1847 de bâtir un monument en l'honneur du plus grand de ses enfants ; et pour mieux réussir dans l'exécution de son entreprise, elle demanda au gouvernement espagnol des informations sur le portrait et le costume du héros. Le ministre d'État à Madrid envoya la pétition à l'Académie Royale d'Histoire ; et la commission nommée par celle-ci fit naître une série de patientes recherches, dont je viens résumer à la hâte les résultats.

MM. Carderera, Feuillet de Conches et le marquis Girolamo d'Adda, qui se sont sérieusement livrés à la solution de cette énigme, commencèrent leurs travaux par l'examen de toutes les estampes et peintures qui prétendaient en Europe refléter le visage de Colomb ; et après les avoir confrontées avec les esquisses qui nous ont été léguées de la face de l'amiral par les écrivains qui le connurent *de visu*, ils tombèrent d'accord sur les conclusions suivantes :

1° Que le plus ancien portrait *gravé* du fameux Génois, est une copie de la peinture conservée à Côme, dans le Musée Vanlo Giovio, évêque de Nocera.

2° Que le typographe Perna imprima à Bâle, en 1578, l'ou-

vrage de Giovio, intitulé *Elogia Virorum bellica virtute illustrium* ; et qu'il y inséra le portrait gravé, dans lequel Colomb paraît avoir pour costume l'habit d'un moine franciscain.

3° Que parmi les portraits *peints* de l'amiral il existe dans la galerie publique de Florence, une ancienne copie de celui du Musée de Côme que Cristofano dell'Altissimo fit par ordre de Côme de Medicis.

4° Qu'Allprando Capriolo reproduisit cette dernière image dans le livre *Cento Capitani Illustri*, publié à Rome en 1506.

5° Qu'on trouve parvenus en France et en Allemagne, de même qu'en Espagne et en Italie, bon nombre de portraits du navigateur italien, ressemblant plus ou moins à celui de Florence, mais qui révèlent par leur évident air de famille, leur provenance d'un type unique.

6° Que l'Académie Espagnole de l'Histoire conseille aux peintres et aux sculpteurs qui voudraient dorénavant représenter le révélateur du continent nouveau, de s'inspirer de ce type-là. Le conseil a été religieusement suivi par l'auteur de la belle statue qui orne une des cours du ministère des colonies et par les artistes qui ont taillé celles qui couronnent les colonnes triomphales, récemment érigées à Barcelone et à Madrid, pour la glorification de l'immortel Génois.

II.

La solution donnée à ce problème esthétique ne reçut pas la moindre atteinte pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire, de 1852 à 1877. Mais à cette dernière date, M. Angel de los Rios, membre correspondant de l'Académie d'Histoire, développa dans un mémoire une thèse qui embrassait les points suivants : Que l'habit de moine franciscain qu'on croyait voir dans l'estampe de Perna, était le *tabardo* des anciens marins espagnols et de nos Ordres militaires du moyen-âge ; vêtement qui est en-

core en usage, aujourd'hui chez les riverains du golfe de Gascogne. Et comme le *tabardo* n'est autre chose qu'un sarrau terminé par un capuchon pour se couvrir la tête à volonté, il est très possible que Colomb portait ce costume la mémorable nuit du 11 au 12 octobre 1492, quand il aperçut la petite lumière qui annonçait enfin la terre tant désirée. M. Rios ajouta que les portraits de Bâle et de Rome se rapportaient à une image unique, avec la seule différence du costume et de quelques accessoires et qu'à son avis, jamais le Musée de Côme n'avait eu deux portraits de l'amiral.

Carderera répondit aux observations précédentes : que, puisque nous n'avons pas un chef-d'œuvre qui soit le reflet du visage de l'amiral, il faut se contenter de la peinture de Florence et des deux estampes de Bâle et de Rome qui se rapportent toutes les trois à un type unique ; qu'il croyait avec M. Rios que la gravure publiée par Perna en 1578, dans les *Éloges*, était le portrait authentique de Colomb, car il est le plus ancien, et parce que la singularité du costume implique l'existence d'une autre image prise *ad vivum* ; que les petites dimensions et la rudesse de l'estampe de Bâle ont empêché de bien déterminer les traits du visage, et que pour cette raison on doit préférer celle de Capriolo, dans laquelle tout est plus nettement fixé : qu'il ne repoussait plus l'indication faite par M. Rios à propos du costume qu'on remarque dans la gravure de Perna ; car il se peut bien que ce soit le sarrau en usage chez les marins espagnols du 15e siècle et non l'habit du tiers ordre de Saint-François.

III.

Carderera compléta les services qu'il avait rendus à la vie de Colomb au point de vue iconographique en insinuant que le portrait de la bibliothèque nationale de Madrid avait tout l'air d'un palimpseste en ce sens, qu'en dessous du manteau garni de fourrures dans lequel le buste de l'amiral était enveloppé, il y avait un autre portrait.

Cette conjecture s'accomplit de tout point. Une fois enlevée des tableaux la couche de peinture qu'un maladroit restaurateur y avait mise, on parvint à découvrir un personnage imberbe, selon la mode espagnole du temps d'Isabelle la Catholique, avec une physionomie grave et reposée, le nez aquilin, l'ovale facial prolongé, et dont l'ensemble rappelait la peinture de Florence.

L'Académie d'Histoire fit graver par l'habile artiste, M. Galvan, le nouveau portrait et l'exposa au public dans un magnifique cadre doré, pendant la quatrième session, celle de Madrid, du Congrès international des Américanistes en 1881. En dessous de l'inscription moderne de ce tableau, on trouva l'ancienne : *Colomb. Lygur. Novi orbis. Reptor.*

Ce portrait pourtant provient de l'Italie ; car, non seulement, il est peint sur une planche d'aune, espèce de bois qu'on n'a jamais employé en Espagne pour cette sorte d'ouvrages, mais encore parce que, d'après l'avis des experts, le style du dessin et du coloris n'appartient à aucune des écoles d'Espagne, mais bien à celle de Florence.

Je dois ajouter que différents journaux viennent de publier, que Gênes, à l'instar de l'Espagne, va célébrer en 1892 le quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde. Ces mêmes journaux disent que, parmi les curiosités qu'on a déjà réunies pour la circonstance, on a trouvé un portrait de Colomb peint par Lorenzo Lotto, quand il alla à Madrid en 1501, en qualité d'ambassadeur de la République de Venise.

IV.

Personne ne s'est adressé jusqu'à présent à la source primordiale de ces recherches. Personne n'a inspecté le musée de l'évêque de Nocera, ce sphynx dont tout le monde parle, sans avoir encore essayé d'en expliquer le secret. Or, l'auteur de ce mémoire a eu le bonheur de le découvrir d'une façon très simple.

Mais avant de nous engager dans ce dernier épisode, arrêtons-nous un moment pour dire sur quels fondements est assise l'importance attribuée à la collection de Côme.

Paulo Giovio fut un véritable contemporain de l'amiral, puisqu'il avait vingt-quatre ans à la mort de celui-ci. Giovio a pu du reste connaître personnellement Ferdinand Colomb, qui a beaucoup voyagé en Italie et qui résida quelque temps à Rome. D'un autre côté, l'auteur du livre des *Éloges* fut grandement protégé par le pape Léon X, qui l'emmena à Bologne lors de son entrevue avec Charles V, dans cette ville. Après cet évènement, l'Empereur accorda au disert humaniste son amitié et alla même jusqu'à lui offrir de visiter son célèbre musée.

Une fois ces antécédents établis, peut-on croire que Giovio, qui comptait de puissants protecteurs, qui avait mis de longues années à réunir le plus grand nombre possible de portraits des célébrités anciennes et modernes, qui, avant 1578, comme le démontra l'édition publiée par Perna, possédait les portraits de Gonzalo de Cordova, de Pedro Navarro et d'Antonio de Nebrixa, tous espagnols et tous contemporains de Christophe-Colomb, peut-on croire que l'image de celui-ci manquât dans le musée ? La négative la plus absolue s'impose comme réponse à cette question.

Revenons donc à notre récit. Une circonstance fortuite et heureuse m'offrit l'occasion dans un de mes voyages à travers la péninsule italique de faire la connaissance de M. le comte Giovanni Giovio, seul descendant de l'évêque de Nocéra qui porte aujourd'hui ce nom historique. Instruit de mes désirs, il soutint avec moi depuis le 15 mars 1879 jusqu'au 6 avril 1880 une correspondance épistolaire entre Milan et Paris, que je conserve parmi mes papiers. Les résultats de toutes ces démarches les voici :

Les anciens tableaux du musée se trouvent encore à Côme, dans la primitive résidence de son fondateur nommée *aedes Joviae*.

Les premiers héritiers de ces peintures étaient divisés en deux

branches; la première s'adjugea les portraits des guerriers illustres, la seconde, ceux des littérateurs fameux; mais cette classification ne fut pas rigoureusement maintenue par les ayant-droit subséquents.

La première branche est aujourd'hui représentée par M. le marquis George Raimondi, la noble famille De Orchi et M. Pietro Novelli.

La branche cadette, refondue il y a peu de temps avec le comte Francesco Giovio, oncle du gentilhomme qui m'a fourni ces renseignements, se compose à présent de trois cousines de ce dernier.

La famille De Orchi a vendu au prince Jérôme Napoléon le portrait de Cosme de Médicis dû au pinceau de Bronzino.

La même famille est aujourd'hui propriétaire du portrait de Christophe-Colomb, dont j'ai la bonne fortune de pouvoir donner ici une reproduction photogravée. Cette peinture qui a dans sa partie supérieure l'inscription *Colomb. Log. inv. novi orbis* se trouve détériorée à tel point qu'on n'a pu en tirer d'épreuve photographique.

Pour cette raison, M. Giovanni Giovio chargea M. Nessi, artiste milanais, d'en faire une copie exacte *au crayon*, réduite de moitié, que je conserve et dont l'exemplaire ci-joint est une reproduction en petite échelle.

Permettez-moi, M. le Président, de caresser l'espoir, que les faits consignés dans ce court écrit serviront de stimulant aux Américanistes livrés à ce genre de recherches, pour conduire celles-ci à leur complet et définitif éclaircissement. Le conseil municipal havanais vient de prier à ma requête celui de Gênes de vouloir bien user de son influence auprès des possesseurs de ce dernier portrait de Colomb, afin d'en obtenir une copie peinte à l'huile et de la grandeur du modèle.

Le congrès ne croit-il pas, que si nous ne sommes pas encore arrivés à la pleine démonstration de la vérité, ici poursuivie, nous nous trouvons déjà dans sa glorieuse pénombre?

SOBRE EL LUGAR CIERTO

EN QUE REPOSAN LAS CENIZAS DE C. COLON

Por el Dor FRANCISCO HENRIQUEZ Y CARVAJAL

Desde que en 20 de diciembre de 1795 se procedió á la exhumacion de los restos mortales del 1er Almirante de las Indias Occidentales, que se sabian yacentes en el suelo de la Capilla mayor de la Catedral de Santo Domingo, y por órden é ingerencia del Teniente General de la Armada española, Don Gabriel Aristizabal fueron, en su propia flota, trasladados á la Habana, á consecuencia de que por el tratado de Basilea la parte española de la isla debia ser incorporada á los dominios franceses; á nadie le pasaba por la mente dudar de la veracidad de aquel hecho y todo el mundo estuvó siempre acorde en que los restos del ilustre marino reposaban en la ciudad adonde el celo patriótico de otro marino los condujó. Se ha dicho que en Santo Domingo existia una vaga tradicion de que los restos exhumados en 1795 no eran los verdaderos de Colon; pero esta tradicion no ha podido ser nunca demostrada. Es muy probable que entre los que asistieron á dicha exhumacion, á alguno le habia de haber chocado en extremo ver que se tomaran por restos del 1er Almirante los que aparecieron en una bóveda ó sepultura sobre la cual faltaba toda inscripcion lapidaria, así como tambien faltaba en los restos de planchas de plomo que dentro de la bóveda se encontraron y que debían pertenecer á la caja en que se habian depositado los huesos, ya desmoronados, que alli se recojieron; pero nadie podria demostrar que de tal observacion, que es sólo probable, se originará una tradicion.

El caso es que de 1795 á 1877 ninguna reparacion había sido

efectuada en el suelo del presbiterio en la catedral de Santo Domingo. En esa última fecha se emprendieron, bajo la direccion del Pbro. F. H. Billini, varias reparaciones que consistieron sobre todo en arreglo del piso de la Iglesia. El presbiterio debia sufrir igual suerte, y para hacerlo, hubo que remover su suelo. Se encontraron los restos del Brigadier Juan Sanchez Ramirez, muerto en 1811: ninguna pena costó reconocer los restos de un personaje cuya inhumacion solo de 66 años databa. Luego se reconoció que el primitivo presbiterio de la Capilla mayor habia sido ya agrandado, pues se encontraron todavia las gradas de aquel recubiertas por el material del que actualmente se reparaba.

Prosiguiendo los trabajos sobre el antiguo presbiterio, se encontró, el 14 de mayo y del lado de la epístola, una urna de piedra de donde se extrajó una caja de plomo conteniendo restos humanos y con la sola inscripicion de

D. Luis Colon

Duque de Veragua y Marques de... (el resto ilejible).

El hecho de haber encontrado los restos de un nieto del 1er Almirante, hizo naturalmente pensar que podrían encontrarse en ese mismo recinto los restos de otros Colones. El 8 de setiembre del mismo año de 1877, se encontró del lado del evangelio, es decir del lado derecho de la capilla, otra urna ó tumba vacia, sin restos, sin ninguna inscripcion, ni ningun objeto fúnebre. Al siguiente dia no se trabajó por que era domingo. El lúnes 10, prosiguiendo las exploraciones del lado derecho, se descubrió otra bóveda y dentro de ella una caja de plomo conteniendo restos humanos.

Cuán grande no fué el asombro de los que leyeron sobre la tapa de la caja la inscripcion:

D. de la A. Por Ato.
Cristóval Colon!

Grande fué tambien el recojimiento de los que allí, mudos de respeto, contemplaban aquellos despojos pertenecientes á tan grande hombre, hoy convertidos casi todos en polvo! Grande fué luego el entusiasmo popular que sucedió á las primeras emociones, se desbordó ese dia en aclamaciones de victoria y de alabanza en honra del insigne descubridor! Presento aquí copia de las inscripciones que contiene la caja : son la reproduccion de los fac-similes que figuran en las obras del concienzudo escritor dominicano, E. Tejera, quien, se puede decir, ha agotado el asunto.

En la cara interior de la tapa, se lee la inscripcion :

Yll^{tre} y Es^{do} Var^{on}

Don Cristóval Colon.

Y en una lámina de plata que estuvo sujeta por dos tornillos de hierro á la caja, en su parte interna, se lee, de un lado :

U^{a} p^{te} de los r^{tos}

de D. Cristoval Colon D^{r}

y del otro

Cristoval Colon

Al anunciarse al extrangero el hallazgo de los restos de Colon en Santo Domingo, cuando por todas partes se tenia sabido y se enseñaba que desde 1795 aquellos reposaban en la ciudad de la Habana, natural era esperar el rumor de duda y la voz de incredulidad de los que se hallaban léjos del teatro de los acontecimientos así como el clamoreo apasionado de los que se creian poseedores y en perfecto derecho de poseer las venerandas cenizas del grande hombre. Tal fué el orígen de las discusiones que desde aquella época se han empeñado entre la prensa dominicana y la prensa peninsular y colonial española.

Despues de un informe desfavorable á los dominicanos, presentado al Capitan Gral. de Cuba por el Sr. Lopez Prieto, la Real Academia de la Historia de Madrid, por la elocuente voz de

su miembro de número el Sr. Colmeiro, declaró que el hallazgo del 10 de setiembre de 1877, solo era una superchería de los dominicanos. A éstos tocó, pues, y desde luego, probar lo que de por sí era evidente : se trataba de un hecho y la demostracion mas sencilla hubiera sido siempre comprobar el hecho mismo por la sola inspeccion.

Sin embargo, la prueba histórica, aunque penosa, era igualmente posible, y se ha dado de la manera mas satisfactoria.

Colon murió el 20 de mayo de 1506, en Valladolid. Su cuerpo permanecio en un convento de esa ciudad hasta 1509, año en que, segun el testamento de 6 de marzo del mismo año de su hijo Don Diego, éste lo mandó depositar en el monasterio de las Cuevas de Sevilla (*Harrisse*, *Les sépultures de C. Colomb*).

Su hijo Don Diego murió el 23 de febrero de 1525 en Montalban, y sus restos fueron mas tarde traidos al mismo monasterio de Sevilla y colocados al lado de los de su padre.

Dícese generalmente que en 1536 los restos de ambos fueron entregados para su traslacion á Santo-Domingo ; pero esto no es exacto, pues el 2 de junio de 1537 concedió Cárlos V á Doña Maria de Toledo, viuda de Don Diego, la capilla mayor de la catedral de aquella ciudad, para enterramiento de los Colones, y para tal época los restos del 1r Almirante y los de su mencionado hijo reposaban en las Cuevas de Sevilla.

El 5 de noviembre de 1540, Cárlos V dirije una sobre-carta, entónces á Don Luis Colon, hijo de Diego, nieto del 1r Almirante, por la cual el emperador declara reservarse la parte alta del presbiterio para colocar sus armas. Dicha catedral fué comenzada en 1514 y se dió por concluida en 1540. Hasta 1543 gobernó Don Luis Colon la isla Española. Es pues probable que del 41 al 43 del mismo siglo fueron enterrados los restos de su padre y de su abuelo del lado principal del presbiterio, es decir, del lado del evangelio ; pero nada nos indica en donde permanecieron de 1537 á 1541 ó 43.

Luis Colon murió en Oran en 3 de febrero de 1572. De alli sus restos fueron trasladados á las Cuevas de Sevilla. Ygnoramos en

qué fecha fueron llevados á Sto Domingo; pero ya en el sínodo celebrado allí en 1683, se habla de él y se dice que yacía del lado de la epístola.

Segun esta relacion, se ve que solo hubo tres Colones enterrados en el suelo del presbiterio de la Catedral de Sto-Domingo. A nadie mas se enterró allí hasta fines del siglo pasado y principios de éste, fechas en las cuales fueron sepultados en la parte nueva y delantera del presbiterio, en 1785, Don Ysidoro Peralta, capitan general, y Juan Sanchez Ramirez, brigadier, en 1811. El derecho exclusivo acordado á la viuda de Don Diego para depositar en aquel sitio los restos del 1r Almirante y los de su esposo, así como para que sirviera de enterramiento á los descendientes de éstos, preservó aquel recinto privilejiado de las pretensiones de otros personajes ó familias; y solo dos siglos y medio despues de otorgadas las Cédulas de Carlos V, cuando ya la colonia había pasado por las vicisitudes más penosas y variadas, y cuando el influjo y dominio de los Colones en ella se habian convertido en reminiscencias históricas, fué que el cadáver del primer gobernante de la colonia mereció los honores de la capilla mayor.

Sabemos, pues, que los restos de tres Colones han yacido en el suelo del presbiterio antiguo: del lado del Evangelio, los del 1r Almirante y los de su hijo Don Diego, porque así lo determinó éste en sus testamentos.

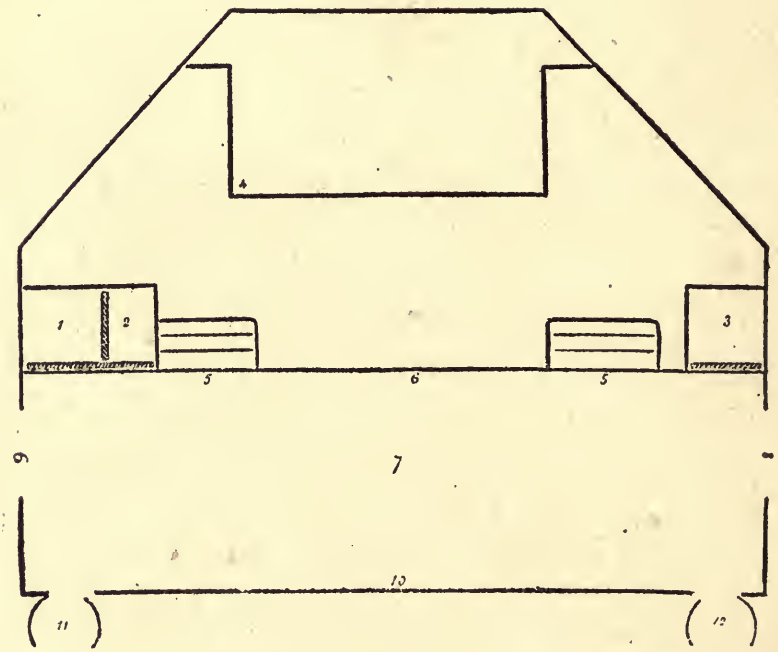
Un siglo despues del sinodo, es decir en 1783, D. Isidoro ó Isidro Peralta, gobernante principal de la parte española de de la isla, contestaba una carta, el 29 de marzo de dicho año, al teniente de navío D. José Solano, quien se habia dirijido à aquel, para complacer á M. Moreau de Saint-Méry, pidiéndole informes seguros acerca de la sepultura de Cristobal Colon. Segun esta carta, dos meses ántes de su fecha, « *trabajándose en la Iglesia catedral se derribó un pedazo de un grueso muro, y este acontecimiento fortuito fué causa de que se encontrara la caja de que he hablado* (la que contenia los restos del 1r Almirante) la cual, *aunque sin inscripcion,* se sabia por une tradi-

cion constante é invariable que contenia los restos de Colon ». En dicha carta se afirma, además, que del lado de la epístola descansaban los restos de D. Bartolomé Colon ; afirmacion sín fundamento y completamente errada que pone en claras la ignorancia en que por aquella época se vivía relativamente á este asunto.

En obsequio del mísmo Sr Teniénte Solano y por requerimiento de Peralta, se expidieron algunos dias mas tarde, en 20 y 26 de abril del mismo año que la aludida carta, tres certificaciones firmadas por el Dean, Maestrescuela y Tesorero de la Catedral. En todas ellas se asevera que con motivo de las reparaciones que se hacian al altar mayor, se habia encontrado del lado del evangelio una urna de piedra conteniendo otra de plomo, en la cual se habian visto restos humanos ; los cuales, *segun la tradicion de los antiguos y un capitulo del sinodo*, debian ser los del 1r Almirante ; mientras que la urna situada del lado de la epístola, debia contener, segun uno de los tres firmantes (Pedro de Galvez), los restos de Bartolomé Colon ; segun los otros dos firmantes (Nuñez de Cáceres y Manuel Sanchez), ó los del mismo Bartolomé ó los de Diego, hijo del 1r Almirante.

Esto pasaba en 1783 : doce años mas tarde se procedió á la exhumacion de los restos del Gran Descubridor, sin que nuevas investigaciones hubieran precedido la decision oficiál. Ninguna razon hay para creer que en 1795 se conociera mejor el asunto y la tradicion *de los antiguos de la isla* dejara de ser el unico guia en la exploracion que se iba á acometer. El 20 de diciembre de 1795 no se hizó mas que seguir la vaga tradicion, y las consecuencias pudieron en tales circunstancias haber sido las que efectivamente han sido : un error. El acta levantada por el escribano D. José F. Hidalgo en aquel solemne dia en que ni la buena voluntad ni la buena fé pudieron evitar el error á que conducia la parcial inexactitud de la tradicion, proclama que se encontraron en la sepultura descubierta aunque del evangelio, *planchas de plomo sin inscripcion, algunos huesos y canil-*

las, restos de algun difunto, El acta fué escrita como debía, propia pará esclarecer la verdad el dia que por los fueros de ella se vuelve.



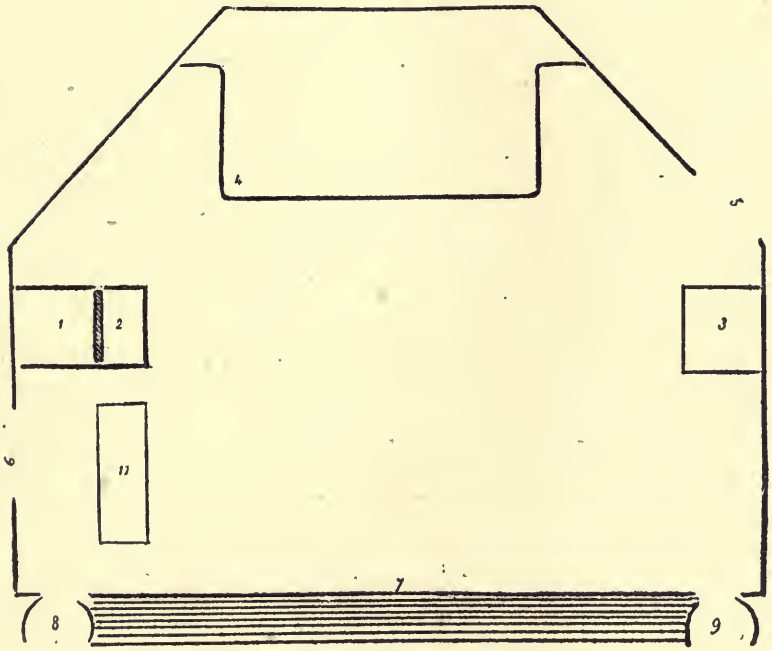
Presbiterio de la Catedral en 1540.

LEYENDA

1. — Bóveda de D. Cristobal Colon.
2. — Id abierta en 1795.
3. — Id de D. Luis Colon.
4. — Angulo de la peana del altar mayor.
5. — Escaleritas.
6. — Pared remate del presbiterio.
7. — Parte de la Capilla no ocupada por el presbiterio.
8. — Puerta que conducia á la sacristia.
9. — Id de la Sala Capitular.
10. — Termino de la Capilla.
11. — Tribuna del Evangelio.
12. — Id de la Epistola.

Notadlo bien : en la tradicion relativa á los restos de Colon en Santo Domingo, que tiene como jalones varias fechas, solo hay un elemento que no varía, por que es el fundamental : que el 1er Almirante reposa en el suelo de la Capilla mayor de la Catedral y que es del lado del evangelio ; todos los demas se alteran. El sinodo de 1683 llamo á Don Luis *hermano* de su abuelo; de aqui probablemente que un siglo despues

Peralta y Pedro Galvez afirmen que del lado de la epistola se encuentra *Don Bartolomé*, que es el efectivo hermano ; pero como por otro lado no habria podido ménos que ser conocido



Presbiterios de 1795 y 1877

LEGENDA

1. — Bóveda C. Colon.
2. — Id abierta en 1795.
3. — Id de Luis Colon,
4. — Angulo del altar mayor.
5. — Puerta que conducia á la sacristia.
6. — Id á la sala capitular.
7. — Termino de la Capilla.
8. — Tribuna del Evangelio.
9. — Id de la Epistola.
10. — Escaleras.
11. — Tumba de J. Sanchez Ramirez donde tambien ántes estuvó Dn. J. Peralta.

en tiempos anteriores el querer de Diego, hijo del Descubridor, de que sus restos reposaran al lado de los de su padre, probablemente esto influyó en el ánimo de los otros miembros del Cabildo de aquella iglesia, quienes no se atrevieron en sus certificaciones á decidir si era Bartolomé, hermano, ó Diego, hijo del 1r Almirante, cuyos restos ocupaban la urna situada del lado la de epistola. Quiere decir, que si en 1683 habla el sínodo de Don

Luis, el nieto, tal vez por el hecho mismo de calificarlo hermano, se borró su nombre de la memoria de todos sustituido por otros nombres; y puede creerse que tanto en 1795 como hasta 1877, se ignoraba completamente que sus restos reposasen en el precitado lugar.

El enigma se descifra claramente en 1877. Tan ignorantes los Dominicanos actuales como los colonos de 1795 de que existieran tales restos del nieto del 1r Colon en el suelo de la Capilla mayor de la catedral y del lado de la epistola, solo un hecho excepcional podia hacerlos posesores de estos primeros despojos humanos. Porque se hacian reparaciones del suelo de la iglesia y se modificaba el présbiterio de la principal capilla, tal fué la causa por la cual se encontró el 14 de mayo la caja de plomo que contenia los restos de Don Luis, con inscripciones bastante claras. De ahi, sin duda, cierta curiosidad por averiguar si habia en aquel recinto otros Colones; pero se comprenderá fácilmente que dicha curiosidad no fué tan grande, pues que solo cuatro meses despues, en setiembre, se descubre otra tumba, conteniendo otra caja de plomo que lleva las inscripciones cuya copia os presento, y las cuales atestiguan que los restos humanos contenidos en ella son los del insigne navegante.

¿Yentonces, se dirá, los restos exhumados del siglo pasado, á quien pertenecen? Otra bóveda ó urna existia, de donde se habián extraido despojos humanos durante la exhumacion de 1795. En efecto, la exploracion continuada en el mismo suelo del presbiterio, despues del descubrimiento de la urna de Don Luis, demostró la existencia de otra urna ó bóveda vacia que está contigua á la última descubierta. ¿Cuales restos debió está contener? Es facil deducirlo: dos sepulturas contiguas, tan pegadas como están la una de la otra, corresponden fiélmente á la voluntad testamentaria de Diego Colon, quien queria que su cuerpo ó cadáver ó despojos fuesen colocados al lado de lós de su señor padre.

Es pues de una probabilidad que es casi evidencia, que los

restos llevados á la Habana en 1795 son, no los de Cristobal Colon, sino los de su hijo Don Diego. Asi se realizará por misterioso acaso, que la voluntad del ilustre Descubridor que quería que sus restos reposasen en su amada Española, se cumplirá de por sí sobreponiendose al designio de los que, sin duda por motivos muy honrosos, decidieron llevar sus despojos á la vecina Antilla.

Este acontecimiento histórico ha dado origen á largas discusiones en que la burla y la calumnia han brillado como armas ofensivas contra los que no han hecho mas que relatar al mundo las cosas como ellas son. Este es un asunto sencillo, claro de por sí, en que el amor propio está fuera de lugar. Es un hecho y nada mas. Resulta en esto como en las ciencias naturales : con un hecho bien conocido se corrige la mala interpretacion de un hecho análogo. Colon no es un ente mitológico : para admirarlo y guardarle la gratitud que á los grandes hombres debe la humanidad, no es necesario disputarse sus cenizas.

En este asunto han tomado parte muchas personas notables, y el voto favorable de ellas, como de varias sociedades literarias y cientificas de Europa y de América, ha venido á robustecer en su opinion á los que creen que el error de 1795 no podrá seguir largo tiempo prevaleciendo sobre el hecho sencillo, claro y evidente de 1877.

DISCUSSION

M. de la Rada y Delgado. La question traitée par M. Henriquez y Carbajal a préoccupé longtemps l'Académie royale d'histoire de Madrid. Ce n'est pas le moment d'entrer dans le fond de l'étude approfondie à laquelle elle s'est livrée. Je prends la parole seulement pour répondre à une affirmation de M. Henriquez parce que je la crois inexacte. La plupart des paléogra-

phes reconnaissent que l'inscription qui se trouve sur l'un des sarcophages de St-Domingue et indiquerait que ce sarcophage contient les restes de Colomb, n'appartient pas du tout au XVIe siècle. Je puis affirmer hautement qu'ils ont raison. L'inscription est de notre époque et constitue une falsification que je repousse de toutes mes forces.

M. de St-Bris. Il existe à ce sujet une lettre d'un ministre que le roi d'Espagne avait envoyé à St-Domingue pour étudier la question.

S. M. Dom Pedro. Lisez cette lettre et jugez.

M. Henriquez y Carvajal. Je ne suis pas paléographe, je n'ai fait que citer les témoignages de paléographes italiens qui sont contenus dans l'ouvrage de Roque Cocchia. Certaines académies, celles de Philadelphie et de Gênes, sont de l'avis que je défends ; ce sont elles alors qui ont commis l'erreur.

S. M. Dom Pedro. Nous connaissons cette question d'amour-propre des Cubains.

(On fait circuler une planche qui reproduit l'inscription en question pendant que M. Henriquez continue de parler. Plusieurs membres de l'assemblée disent reconnaître la falsification).

M. Henriquez y Carvajal. Les deux caveaux se touchent ; sur l'un se trouve l'inscription que les restes de Cristophe Colomb ont été conduits à la Havane et ont été extraits d'une caisse de planches.

M. de la Rada y Delgado. Il ne faut pas faire de tout cela une question d'amour-propre. Au-dessus de l'amour-propre, je place le souci de la vérité. Si j'avais trouvé quelqu'un qui m'eût convaincu de l'exactitude de ce qu'a avancé M. Henriquez y Carvajal, j'en aurais convenu avec toute la noblesse de caractère de mon pays. Mais quand on présente un document paléographique qui n'a pas de caractère d'authenticité, je ne puis le recevoir comme une raison et adopter la conclusion qu'on en tire. Le document que vous présentez est tout à fait faux, car ce

ne sont pas là les caractères du XVIe siècle, ce sont des caractères tout à fait modernes.

M. Borsari. L'Académie d'Histoire de Gênes ne s'est jamais prononcée sur la question. C'est M. Rimone seul, qui a émis quelques doutes.

M. Henriquez y Carvajal. M. Roque Cocchia cite un compte-rendu d'une séance de cette société dans laquelle la question a été traitée. Le rapporteur — ou le président — a exprimé quelques réserves, mais la majorité a émis un vote favorable à notre thèse.

M. Borsari. La Société Ligure d'Istoria Patria ne s'est jamais prononcée. On ne peut pas citer l'Académie de Gênes ; elle a entendu des avis divers ; mais elle ne s'était pas prononcée.

CARTOGRAPHIE

ON SOME POINTS ON THE EARLY CARTOGRAPHY OF NORTH AMERICA

By Mr John B. SHIPLEY.

The first portion of the paper which has been handed in for publication in the printed proceedings of the Congress, deals in a new way with the very puzzling question of the authenticity and origin of the map of the northern seas of Europe, with portions of the continent of America, published in Venice in 1558 to illustrate the travels, 150 years earlier, of Nicolo Zeno and his brother Antonio. The results obtained can only be very slightly indicated at the present time, especially as they differ materially from those of previous writers on the subject. The map published in 1558 is believed to have been intended to embody the best cartographical knowledge of that time, parts of it being taken from maps only published in that same year, while other portions are much older, owing to want of recent information as to the more northern countries delineated. The map is therefore a compound one, being founded upon various sources, to which have been added the names mentioned in the text of the narrative, which were placed upon it in accordance with the notions of the compiler. These names must therefore be removed before proceeding to examine those which must have been inserted on independent authority. The names on Greenland we find are all referable to a map of 1467, brought to light by professor Baron Nordenskjöld, and although they occur also on

the map of Donio, of 1482, yet the form of Greenland shows that the former rather than the latter has been the model. Some of the names on Iceland (Islanda) are referable to the same map, while others, and those in the north of Norway, are to be referred to the map of Olaus Magnus, of 1539. This last identification has been made by Dr O. Brenner, who also notices that the floating masses of amber on the map of 1539 correspond to a curious unintelligible marking on the Zeno map. This latter was probably copied from a map which combined the information of the two older maps, and in which the amber-marking may have been less definite than on that of Olaus Magnus.

Dr Brenner refers to an anonymus Italian map of 1562 as probably founded on that of O. Magnus. The author of this paper finds that it was a rough copy of a very carefully engraved map published at Venice in 1558, from the plates of Michael Iramezinus. This last map contains outlines of Denmark and southern Scandinavia which almost exactly correspond with those on the Zeno map, and the names also correspond almost precisely. There need be no doubt whatever that either this map or an immediate predecessor formed the model for the map of Zeno, as far as these countries are concerned, and as far north as «Stopel». The joining of the two sets of maps has been very defective, and six degrees of latitude have been altogether omitted between this point and the north of Norway.

The Shetland Isles (Estlanda) have been taken probably from a map founded on Olaus Magnus, and the north point of Scotland is marked twice over, once as mainland and again on a smaller scale as an island.

In addition to the representation of Iceland in nearly its proper place relatively to Greenland, a second and more correct outline of the same island has been pressed into the service and made to do duty as Irisland, its southern border being placed in the correct latitude of the island of Suderoe in the Faroe group, or 61 1/2 degrees north latitude. The names mentioned in the text, and those on Olaus Magnus's map, which apply to this group,

have been placed on this island. There are also other names, many of which are to be found, though in different positions, yet in the same relative order, on the north and west coasts of the Iceland of Mercator.

In short, Islanda on the map is a compound of the delineations of that island on the maps of 1467 and 1539, while Irisland is a later drawing of Iceland, with different names, to which have been added the names of the Faroe group on the map of Olaus Magnus, and others taken from the text of the narrative of the brothers Zeni.

The British Museum has an enlarged copy, by Petrus de Nobilibus, of the Irisland of the Zeno map, on which the names can be read very distinctly: but whether these readings are more correct than we can obtain from the original map, may be doubted. This enlargement is conjecturally dated at 1560.

It is intended to follow out these clues in every possible direction, and it is hoped that ultimately the authority may be found for every name and outline on this celebrated cartographical enigma.

II. THE COASTS OF NEW FRANCE AND NEW ENGLAND.

Since the last Congrès des Américanistes, professor Horsford, of Cambridge, Massachussets, has published the results of researches into the discovery of America by the Northmen, and has also built a lofty tower on the site of a fort which he believes that they founded, and marking the discovery by him of the long-lost city and fort of Norumbega. He also makes use of many old maps and new arguments to prove that Leif Erikson, Cabot, Cortereal, Verrazzano, and John Rut, all landed at or near the present Boston or Cape Cod, and that the whole east coast of north America as laid down on ancient maps is intended to represent some few miles of shore line in the immediate neighbourhood of Boston Bay.

Time does not now serve to examine all these crowded iden-

tifications, but it may be mentioned that, as set forth more at length in the full paper, the researches of Rev. Dr B. J. Da Costa go far to prove that the San Germano of Verrazzano's map was New-York's Harbour, and that the peculiar isthmus shown on the same map must have been, in the opinion of the present writer, the banks to the south of Cape Hatteras. Cabot's first sight of land must have been the north of Newfoundland; his name and the date 1497 on the map of Lok have no other significance than the words *Prima Vista* on the map by Cabot himself of 1544. A large portion of the coast westward of Cape Breton was intended to represent Nova Scotia: the large opening in the coast denotes various localities on the different maps. Sometimes it is the Strait of Canso, sometimes the Bay of Fundy, but more often the river Penobscot. The latter identification may be sufficiently established by comparing the earlier maps given by Prof. Horsford with his copies of the later ones by Smith and Montanus. The city of Norumbega is with great unanimity located on this river, the Penobscot, and the country of Norumbega is indicated sometimes on both sides and sometimes to the east only of that river. New France, identified by professor Horsford with Norumbega, is in the early maps used as a name for the whole of north America: later ones confine it to the north of the mouth of the Kennebec.

The identifications which professor Horsford so laboriously collects around Boston, are thus scattered to their various stations along the coast, while the « centre of culture » is left all alone in her glory, with the half clad statue of Leif Erikson, and a tower modelled on a windmill of the colonial period!

III. MANUSCRIPT MAPS OF THE 16th CENTURY.

The professor Gaffarel, of the University of Dijon, has recently done good service to cartography by his description of the early portulan in the library of the Comte de Malartic, which he attributes to Baptista Agnese, and dates at 1534. On

comparing his description with two portulans by Agnese in the British Museum, it appears that one of these, dated 1536. gives fewer details of the coast of California than that described by M. Gaffarel. The island of Rhodes is marked with a cross in the Agnese of 1564, and in another map of 1578. It is therefore quite evident that changes in geographical science did not at once appear on the maps, and that although the work so admirably described by prof. Gaffarel is without doubt one of the earlier productions of Agnese, we cannot accord to him the honour of having described an earlier example than any yet noticed.

The well known « Studi Biografici », published at Florence by the Italian Geographical Society, contain a notice of two early maps by Agnese, of 1527 and 1529, said to be in the British Museum. These are not to be found in the catalogue of that library: there is however a portulan almost exactly resembling the one above named of 1536 but with less detail, nothing being shown in the interior ot the countries. This is without doubt an Agnese, probably also of 1536.

It is greatly to be desired that the work so carefully commenced in the « Studi Biografici », which however deals only with maps coming from Italian artists or preserved in Italy, should be extended so as to include all maps irrespective of the artist or of the place in which they are preserved, which bear on the discovery of America and the various expeditions along its shores. This work might be carried up to, let us say, the completion of the work of discovery by the Dutch operations around New-York, or practically speaking, up to the year 1620, which may be taken as the threshold of the colonial period in America. If one of the members of the Congress from each country would make himself responsible for the description and elucidation of the printed and manuscript maps of this period, relating to America, and preserved in the country he represents, a work of extreme value might be compiled. The lists should include only such maps as can be completely identified as actually existing: in all cases where it is possible, the information should be verified by actual inspec-

tion of the maps themselves; the collections in which they are preserved, and the proper reference numbers by which they are denoted, should be fully and accurately stated. Maps mentioned by former authors and not now known to be in existence should be kept completely separate in the lists. For the English portion of the subject, the writer of this paper will endeavour to furnish by 1892 as complete a list as possible of maps preserved in the British Isles, within the limits above stated. He will also be glad to hear, for the sake of comparison, from correspondents in other countries, especially relative to maps of English origin. The various contributions could be brought to the Congress of 1892, and it is highly probable that by a special subscription, or by the aid of the various historical societies of America, the valuable information thus acquired could be published in a form which would be worthy of the high prestige of so important and learned a body as the Congrès des Américanistes. In this labour of love every capital and every university should be represented, and every student of historical geography should lend a helping hand.

SUR QUELQUES DOCUMENTS PEU CONNUS RELATIFS A LA DÉCOUVERTE DE L'AMERIQUE.

Par M. GABRIEL MARCEL.

Bien que j'aie lu, l'an dernier, au Congrès de géographie, une notice sur un globe manuscrit de l'école de Schöner que possède la Section de géographie de la Bibliothèque nationale, je crois devoir donner à nouveau sur ce document quelques détails précis, car il intéresse, au plus haut point, tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la découverte de l'Amérique.

Cette sphère en bois, qui est aujourd'hui connue sous le nom de *globe vert*, est entrée à la Bibliothèque nationale en 1879 et provient de feu M. le comte Riant, membre de l'Institut, qui l'avait lui-même achetée à Venise. Ce globe, qui n'a que 0,24 de diamètre, diffère peu, par conséquent, comme grosseur de ceux de Weimar et de Francfort-sur-le-Mein qui ont pour auteur J. Schöner. Sur notre globe, l'Amérique est coupée par un détroit à la hauteur de Panama, de manière à former deux grandes îles, tout comme sur le globe de Schöner reproduit dans l'Atlas de Jomard. Sur ces terres est quatre fois inscrit le mot *America* et, dans la dernière de ces légendes, accompagnée de cette mention: *ab inventore nuncupata*. Or, dans la notice que nous avons publiée sur ce globe dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* [1], nous avons déduit par le menu les raisons qui nous faisaient attribuer cette sphère sinon à Schöner lui-même, tout au moins à son école, nous avons fixé, pour date approximative de sa fabrication, l'année 1513 et nous sommes arrivé à cette conclusion que c'était, sinon le plus ancien,

[1] Paris, Leroux, 1889, pages 173 à 179.

tout au moins le second des documents sur lequel se lisait le mot *America*.

Je ne crois pas qu'il ait été publié jusqu'ici de notice un peu détaillée sur une autre sphère que possède également la Section de géographie[1] et qui y est entrée à la même époque, grâce à M. le comte Riant qui l'avait aussi rapportée de Venise, où il l'avait achetée chez un brocanteur qui lui avait dit la tenir du dernier des Querini. C'est un globe en bois, un peu plus petit que le précédent, puisqu'il n'a que 0,20 de diamètre, et qui est recouvert d'un enduit d'un à deux millimètres d'épaisseur, aussi blanc que du plâtre en certains endroits et, par ailleurs, gris comme du mastic. Sur cet enduit les terres ont été dessinées assez grossièrement et les inscriptions faites sans soin semblent tracées au bistre avec une grosse plume d'oie. La mer est peinte d'un bleu vert de tonalité inégale et les continents, ainsi que les îles, sont revêtus d'une teinte d'un blanc jaunâtre. En somme, cette sphère est loin de présenter le cachet artistique du globe dont nous avons parlé ci-dessus, elle offre un aspect fruste, rudimentaire et paraît tracée par une main malhabile. Ajoutons qu'elle est en assez mauvais état et que, par place, elle s'écaille et s'effrite. Il semble que ce soit un document exécuté par le géographe pour son usage personnel et non pas pour quelque riche amateur. Tout d'abord, on constate que ce globe ne porte aucune légende qui puisse nous renseigner sur son auteur et sur la date à laquelle il a été fabriqué. Nous trouvons cependant, dans les localités représentées sur ce document ou qui en sont absentes, des indications assez précises pour lui assigner une date approximative que nous croyons très approchée de la réalité.

Comme le détroit de Magellan est représenté sous ce nom, nous dirons d'abord que ce globe est postérieur à 1522, puis, comme nous y relevons sur l'emplacement du Canada cette inscription : *Terra francesca*, qu'on retrouve sur les cartes qui ont

[1] Cette pièce est cotée C. 21,029 bis et figure sous le nº 386 dans la notice des objets exposés par la section de géographie en 1889.

été faites ou publiées à la suite des découvertes de Verrazzano, nous ajouterons qu'il est postérieur à 1525.

On sait que Fernand Cortez, après avoir envoyé dans l'Océan Pacifique deux expéditions en 1532 et 1535, sous les ordres de Hurtado de Mendoza, visita en personne les côtes de la mer Vermeille en 1536 et en fit reconnaître l'extrémité septentrionale en 1539. Or, la péninsule californienne ne figurant pas sur notre globe on est amené à penser qu'il est antérieur à ces dates et qu'il a été tracé entre 1525 et 1536.

Enfin, si nous serrons d'un peu plus près la solution du problème, nous remarquerons sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud le mot Peru ; dans cette région nous ne trouvons pas plus le nom de Lima que celui de *Ciudad de los Reyes* sous lequel cette ville fut d'abord connue ; or on sait qu'elle fut fondée en 1535, donc notre globe est antérieur à 1536. Mais, d'un autre côté, nous y lisons le nom de Tumbez, localité connue par la première expédition de Pizarre en 1527 et de S. Michaelis qui nous paraît être identique à San Miguel, colonie fondée par Pizarre en 1531 ; nous pourrons, en résumé, fixer à ce globe une date approximative comprise entre 1532 et 1536, ou, pour être complètement exact, dire que les informations qu'on y trouve s'arrêtent à cette date.

Quant à l'auteur de cette sphère, non seulement il nous est impossible de l'indiquer mais d'émettre, même, sur sa nationalité quelque hypothèse raisonnable. La nomenclature qu'il emploie porte des traces indéniables de latin, d'italien, d'espagnol et de portugais, ce qui nous prouve que pour la rédaction de son œuvre le géographe s'est entouré de tous les documents qu'il avait pu réunir. La seule remarque importante à faire c'est que, dans la sphère qui nous occupe, l'Asie est soudée à l'Amérique ou plutôt ne forme avec elle qu'un seul et même continent, conception bizarre que l'on retrouve sur quantité de documents et notamment sur un globe de cuivre doré que possède également la section et sur un petit globe de Gaspard Vopelius publié en 1543 et dont ce géographe est blamé par Guillaume Postel, dans une lettre à Ortelius du 9 avril 1567. Nous devons rap-

peler que cette singulière théorie de l'unité ou plutôt de l'identité de l'Asie et de l'Amérique, théorie préconisée par Christophe Colomb, rencontra jusqu'à la fin du XVIe siècle de nombreux adeptes parmi lesquels nous ne signalerons que le fameux géographe piémontais Gastaldi et Myritius dont la curieuse carte de 1590 a été reproduite par Nordenskiöld dans son *Fac-simile Atlas.*

Ajoutons que, sur notre sphère, l'Amérique est rattachée au Groenland, vaste terre polaire qui ne fait qu'un avec le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble.

Parmi les inscriptions placées sur les côtes de l'Amérique, nous relevons Pelagus baccalearum, baccalearum regio, le mot : Cortereal sur Terre-Neuve qui est détachée du continent, C de Labrador, C. da Raza, A. Norombega, Terra francesca ; dans le golfe du Mexique le Rio de S. Spirito et le lago del Lodre (Ladron), à côté de Temistitan et de Hispania Nova les noms de Chatay, Fugui, Mangi et autres localités placées en Asie par Marco Polo, tandis que le golfe du Mexique est appelé M. Cathaium et le Yucatan : Ciampa P.

Constatons enfin que le continent austral rappelle dans ses grandes lignes et même dans quelques détails : comme le golfe placé en face de l'extrémité méridionale de l'Amérique, celui qui est tracé sur la mappemonde doublement cordiforme d'Oronce Finé [1] et qui n'est pas sans offrir certaine ressemblance avec le golfe de Carpentarie.

A la même famille, appartient un autre globe en cuivre doré que le Département des cartes à la Bibliothèque nationale a acheté au mois d'octobre 1846 au libraire de Bure pour la somme vraiment dérisoire de 48 francs. Cette sphère provenait d'un M. Burton ; c'est tout ce que nous savons de son histoire et c'est d'autant plus malheureux qu'il n'existe pas à ma connaissance de plus beau monument géographique du XVIe siècle. Ce globe gravé au burin, a toutes ses inscriptions repoussées au poinçon, ce qui se reconnaît facilement à la profondeur et à l'inégalité de la gravure, travail considérable, très habilement exécuté et qui

[1] Cf. Gallois, *De Orontio Finaleo, Gallico geographo.* Paris, Leroux, 1890.

dût être fait pour quelque grand personnage sinon pour quelque souverain, car il fut certainement payé, à cette époque, un prix relativement considérable.

Ce document n'est pas moins intéressant pour l'histoire des découvertes que le globe en bois dont nous venons de parler. Le *Gronelant* est ici complètement détaché de l'Amérique. Une grande île appelée Margates est située entre le Grönland et une autre terre appelée *Engronelant* qui est vraisemblablement le Spitzberg et qui se relie avec la Fillapia, les Pygmei, et la *Willapia* à la *Lapia*, à la *Suetia* à la *Norvegia* et au reste de l'Europe.

Sur le continent Américain, s'échelonnent les inscriptions suivantes : Baccalearum reg. Los Cortes (pour Corte Reales), C. Rasum, Terra francesca nuper lustrata et au large à côté d'une île : Qui hanc insulam explorarunt ad intima nomine Boniea alias Aganeo fonte perhennio adeo nobilem fabulantur ut ejus fontis a qua epota senes reviviscant, teste Petro Martire. Allusion à l'expédition de Ponce de Léon qui, parti en 1512 à la recherche de l'île de Bimini où se trouvait une fontaine miraculeuse dont les eaux rajeunissaient ceux qui en buvaient, découvrit le jour de Pâques fleuries une région à laquelle il donna le nom de Floride.

Nous trouvons un peu plus bas ce nom de Terra florida presque à l'extrémité de laquelle se lit C. d. lago. Le golfe du Mexique porte le nom de Sinus S. Michaelis et on lit au-dessus de cette inscription : De his terris et insulis lege Cortesium. Sur la côte : les caps Litar, Baxo, Arlear, le R. de S. Spiritu dont un affluent s'appelle le R. de la parma, puis au-dessus, on trouve la Pyra regio et Campestria Bergi ; un peu plus loin dans l'intérieur : Cingicole, Desertum Lop, et au-dessous d'une chaîne de montagnes Lop, Sucur, Canupo, puis Cham rex regum et dominus Dominantium, Goch et Magoch et une rivière importante qui traverse l'Asie orientale ainsi que le Cathay et se jette sous le nom de Camul dans le golfe du Mexique. Le même mélange d'informations puisées dans les lettres de Cortès et de ses prédécesseurs ainsi que de souvenirs tirés de Marco Polo, parce que le carto-

graphe croit encore, comme Colomb lui-même et Vespucc, que l'Amérique n'est que la partie orientale de l'Asie, se retrouve dans tout le Mexique. C'est ainsi que sur un fleuve appelé Cham se voit gravée la figure du roi Cambalu, qu'un peu plus bas on trouve l'Hispania Nova et au-dessous de Temistitan le pays de Mangi. Nous ne pousserons pas plus loin ces exemples, ils deviendraient fastidieux. Nous nous contenterons de noter encore au passage une grande île qui porte le nom de Iucatane et Zipangris près de la petite île Cozumella et la mer des sargasses, mare herbidum, au-dessus du golfe d'Uraba.

Sur la côte orientale de l'Amérique se déroulent les inscriptions suivantes : Abastagana, C. S. Marthe, C. de Gratia, R. Forno, Curtana, vallis famosa, Cumana, Os draconis, totum hoc mare dulce est, Pariona, Angla, Caribes, R. dulcis, Mormatan, Arbaled, R. d. Saul. R. Grand. Canibales le long d'un fleuve (Amazones) près de la source duquel se lit Papagali Reg. Serra Ma, Plaia S. Rocho, C. S. Cruc. Mar. d. Gra. S. Augus. R. real. Mon. Fregoso, Porto real, R. Brasilii, Barossa, Mons pasqualis, R. Cananea, C. frio, R. S. Luciæ, Serra S. Thomœ, R. Iordan, C. S. Maria, C. S. Antonii, P. S. Sebastia, Cananor, terra de los fumos, terra bassa, Tres punctas, C. S. Mathia, C. S. Maria, Sinus Juliani, P. S. Iuliani, C. S. Crucis, Stricto de Magella et sur le rivage du continent austral en face la pointe du continent americrin : Terra d. Sier. C. de los fuegos ; au fond du golfe que nous avons déjà signalé sur le golfe de bois : Serras de Vicias, C. de Scado.

Il semble qu'il y ait un peu de désordre dans cette nomenclature ; ainsi, la terra de los fumos qui est la Terre de Feu, a été placée après Cananor, parce que, sur les golfes antérieurs, Cananor est la dernière localité qu'on rencontre sur le rivage américain, mais ces globes sont antérieurs au voyage de Magellan. Dans son souci d'être complet, le cartographe se servant de documents antérieurs, a voulu les compléter par de plus récents. De là ces interpolations.

L'itinéraire de Magellan est tracé sur notre globe avec un

grand soin, ce qui prouve que celui-ci n'est pas de beaucoup postérieur, car ce voyage, plus connu, aurait alors perdu de son intérêt.

L'intérieur de l'Amérique méridionale porte la mention suivante : America inventa 1497 ; mais, sur les côtes, on ne trouve aucun nom de la localité autre que Catigara, ce qui prouve surabondamment qu'il a été exécuté avant les expéditions de Pizarre ou plutôt avant que la relation de ces expéditions soit venue à la connaissance de notre cartographe inconnu.

Nous ne trouvons non plus aucune trace de la mer Vermeille et de la Californie et c'est à cette hauteur que la côte s'infléchit pour rejoindre celle de l'Asie ; c'est tout près du rivage américain que sont marquées les Ins. latronum et qu'on lit : Malucæ insule sunt quinque : « Hare, Thadore, Mutil, Mathian, Tarante. Quantum beneficio totus plene orbis aromatibus impletur. » Telles sont les principales remarques à faire sur l'Amérique.

Dans la délinéation de l'Asie, nous trouvons des fautes considérables qui nous prouvent que notre géographe ne possédait encore sur certaines de ses parties que des informations fort incomplètes ou erronées. La presqu'île de « Malcha » est infiniment trop large et Sumatra qui s'appelle ici Taprobana n'a ni la forme ni la direction véritables. Calicut et Cochim sont les deux seules localités visitées par les Portugais que connaisse l'auteur de notre globe, il en est réduit pour le reste de l'Asie à puiser ses informations dans les géographes du Moyen-Age.

M. Henri Harrisse, qui a beaucoup étudié le globe doré, estime que son auteur serait d'origine allemande parce que les mots Wien, Braunsveig sont les seuls qui soient écrits dans la langue et avec l'orthographe véritables, nous inclinons à considérer comme un peu forcée cette conclusion ; il faudrait alors imaginer que le graveur, sinon l'auteur, s'est trahi par inadvertance ; car nous trouvons dans la même partie de l'Europe, Frisia, Francon, Moravia, Suevi et autres noms de lieux à forme latine.

Dans l'espoir de trouver à l'intérieur de ce globe quelque inscription qui vînt nous fixer sur sa date et son auteur, j'ai fait

séparer les deux hémisphères, mais je n'y ai trouvé aucune inscription, ce qui ne m'a d'ailleurs pas autrement surpris, car, dans un cartouche placé au sud du cap de Bonne-Espérance, on lit le titre suivant : « Nova et integra universi orbs (*sic*) descripsio. »

Quant à la date de ce document, elle ne doit pas être éloignée de celle du voyage de Verrazzano ; car nous avons relevé l'inscription : « Terra francesca *nuper* lustrata » et comme il n'y a pas trace des explorations de Pizarre, nous pouvons fixer vers 1528 ou 1529 la date de ce monument géographique qui intéresse au plus haut point les Américanistes.

Nous avons voulu parler de suite des deux globes : en bois et doré, parce qu'ils sont de la même école, nous devons signaler encore, dans cette assemblée, une carte manuscrite de 1502 qui a été récemment retrouvée et publiée dans le *Bulletin de la société de géographie* de Lyon, par M. Gallois, professeur de géographie dans cette faculté. C'est un document qui offre la plus grande ressemblance avec la carte dite de Cantino qu'a publiée M. Harrisse, qui embrasse les mêmes localités, mais dont la nomenclature est plus riche, ce qui indique que son auteur : Nicolas de Canerio de Gênes, a eu entre les mains des documents qui ont fait défaut à l'auteur de la carte de Cantino. En signalant cette carte importante[1] sur laquelle M. Gallois vient d'appeler tout récemment l'attention des Américanistes, je dois rappeler que M. le Dr Hamy, membre de l'Institut, a décrit, il n'y a pas longtemps, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, un portulan de 1502 dont il est possesseur et qui n'offre pas un moindre intérêt à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la cartographie et des découvertes géographiques.

[1] C'est à tort que M. Gallois a considéré cette carte comme absolument inconnue. Le géographe Buache lisait devant l'Institut, le 22 ventôse an IX, des « Considérations sur les îles Dina et Marseveen » en s'appuyant sur la carte manuscrite de Canerio, j'ajouterai même qu'il en a reproduit la portion qui comprend le Cap, la côte orientale de l'Afrique et les archipels dont il s'occupait, enfin elle est citée par M. J. Codine, dans un mémoire géographique sur la mer des Indes.

ANTHROPOLOGIE

SUR LA QUESTION DE LA PLURALITÉ ET DE LA PARENTÉ DES RACES EN AMÉRIQUE.

Par M. H. ten KATE.

Les communications sur l'anthropologie américaine faites par MM. Virchow et Fritsch au congrès précédent[1], me donnent lieu à quelques observations que je me permets de présenter ici. N'ayant pu assister au Congrès de Berlin, il ne me reste qu'à y répondre tardivement.

Mes recherches personnelles m'ont conduit aux mêmes conclusions générales que M. Virchow : « qu'on doit renoncer définitivement à la construction d'un type universel et commun des indigènes américains. »

Durant sept ans je me suis efforcé de démontrer la pluralité des types en Amérique, ainsi que leur ubiquité et leur pénétration[2]. Au lieu d'un type général, l'on trouve un certain nombre de types au moins aussi différents entre eux que les autres races jaunes. Dans une région relativement limitée de l'Amérique du Nord par exemple, depuis le cap San Lucas jusqu'au Rio Gila,

[1] R. Virchow, Sur la crâniologie américaine, p. 251, et M. G. Fritsch, Die Frage nach der Einheit oder Vielheit der amerikanischen Eingeborenenrasse, geprüft an der Untersuchung ihres Haarwuchses, p. 271 du Compte-rendu de la 7e session. Berlin, 1888.

[2] Expressions de Kollmann pour désigner la distribution universelle d'un type et le mélange mécanique de plusieurs types indépendamment du croisement.

soit dans un rayon de 600 kilomètres, l'on observe des extrêmes de formes céphaliques, depuis la dolicho-hypsisténocéphalie chez les anciens Californiens jusqu'à l'ultra-brachycéphalie des anciens Citybuilders de l'Arizona, les indices variant de 61 à 100.

Dans l'Amérique du Sud les mêmes faits se présentent; je me rappelle les exemples déjà cités par M. Virchow. Seulement, dire avec certitude quelle serait la forme primitive, ou plutôt la plus ancienne forme du crâne américain, c'est, à mon avis, une chose impossible à l'heure qu'il est.

Quant à la taille, on trouve les mêmes variations. Dans l'Amérique du Nord par exemple, des tailles de 1,87 et 1,73 chez les tribus iroquoises, dacotas et yumas ; des tailles de 1,60 et 1,57 chez les Indiens Zuñis et Moquis. Dans l'Amérique méridionale, je ne cite que les Patagons et les Indiens de la Guyane, dont la taille diffère de plus de 40 centimètres.

Le nez aussi présente des variations énormes. Dans une même tribu, soit dans le nord, soit dans le sud, on peut constater une grande différence dans la forme et l'indice du nez. Des nez aquilins, busqués, droits, concaves, retroussés, sinueux, larges et aplatis, fins et renflés, lepto, méso et platyrrhiniens, [les derniers caractères tant sur le crâne osseux que sur le vivant], on en trouve un peu partout.

La physionomie, le développement et les proportions du corps, la couleur de la peau, les cheveux (sur lesquels je reviendrai tout à l'heure) offrent également des différences notables dans les deux Amériques et démontrent surabondamment que la population indigène américaine est composée d'un certain nombre d'éléments anthropologiques différents.

Quant au nombre de ces types, je ne saurais le fixer encore d'une manière définitive, faute de matériaux suffisants pour certaines régions de l'Amérique. Cependant, mes recherches sur le vivant, depuis le St-Laurent et l'Arkansas jusqu'à l'Orénoque, m'ont conduit à distinguer *au moins* cinq ou six types primordiaux, en laissant de côté les formes intermédiaires, dispersés dans des proportions inégales parmi une foule de tribus.

Parmi ces types primordiaux se trouve naturellement le soi-disant peau rouge, le type pour ainsi dire classique de l'Indien nord américain, que l'on trouve dans les livres et les illustrations. Seulement, — soit dit en passant — ce type ne se distingue pas des autres types par la couleur de sa peau, qui est aussi peu « rouge » que celle des autres types.

J'ai dit à plusieurs reprises, et je le maintiens ici, que la véritable peau rouge n'existe pas, et n'est qu'une peau jaune ou brunâtre hâlée par des influences atmosphériques. Au reste, on ne trouve des Peaux-Rouges que dans les manuels et les traités « courants » d'anthropologie et d'ethnographie. Il est absolument étonnant de voir comment des auteurs éminents, même dans des travaux récents [1], persistent à continuer cette erreur, aussi peu fondée, mais à ce qu'il paraît, aussi invétérée et indestructible que celle que la femme chez les Indiens est traitée en esclave.

L'Indien des deux Amériques a la peau brunâtre et jaunâtre, variant de tons très foncés aux tons très clairs, comme on l'observe généralement dans les autres races jaunes. Ces variations dépendent d'une foule de circonstances, telles que le sexe, l'âge, l'état de santé, etc.

Un voyageur émérite, M. Otto Finsch, a dit à propos des Polynésiens et des Mélanésiens, que par les variations individuelles dans chacun de ces peuples, il se produit un rapprochement, un effacement de ces races en apparence totalement différentes [2].

Cette assertion, quoique un peu exagérée pour les races océaniennes, est, à mon avis, absolument applicable aux indigènes américains. Maintes fois j'ai vu des individus qui me rappelaient des Chinois, des Japonais, des Annamites, des Malais et des Polynésiens. En regardant récemment des illustrations représen-

[1] Par exemple M. de Quatrefages dans son Introduction à l'étude des races humaines et M. Deniker dans son Essai d'une classification des races humaines, etc. Bull. Soc. d'anthr. de Paris, 1889, p. 320.

[2] Anthropologische Ergebnisse einer Reise in der Südsee. Berlin, 1884, p. X.

tant des indigènes du nord de Luzon (Philippines)[1], j'aurais juré, en ne tenant pas compte de l'entourage, etc., avoir sous les yeux des portraits d'Indiens Apaches de l'Arizona. Non seulement les Indiens me rappelaient souvent des types de races jaunes, mais encore des Européens, notamment du type dit celto-slave. Il serait facile de citer nombre de voyageurs qui ont été frappés de ces mêmes ressemblances, mais je veux me borner à quelques anthropologistes de profession.

M. Hamy faisait observer la physionomie manifestement mongolique des femmes et des enfants Omahas[2]. M. Manouvrier confirme ces observations sur les mêmes Indiens[3]. Ce même auteur disait, à propos des Araucans, que « plusieurs des hommes et des femmes pourraient fort bien, abstraction faite de la couleur, être présentés comme des indigènes de l'Auvergne »[4]. M. Kollmann rappelle la ressemblance, constatée par divers observateurs, entre les Lapons et les Indiens américains d'un côté et les Souabes et les Bavarois de l'autre[5]. Si ma mémoire ne me trompe pas, M. Gustave Fritsch me disait dans le temps qu'il était frappé de la physionomie européenne des Indiens Chippeways venus à Berlin.

Ces faits, messieurs, donnent à réfléchir, non seulement sur la question du monogénisme et du polygénisme et la valeur des caractères soi-disant distinctifs, mais encore sur la question de savoir si les Indiens d'Amérique forment une race *sui generis*. Je ne m'étendrai pas sur le premier sujet, mais, à propos du second, je me permettrai encore quelques observations.

Parmi les ethnologistes américains c'est l'idée favorite que les indigènes de cette partie du monde forment une race non mongoloïde, exclusivement propre à l'Amérique, qu'ils soient autochtho-

[1] Verhandl. der Berliner Gesellsch. für Anthropologie, séance du 16 novembre 1889. Taf. III, notamment les fig. 2 et 5.

[2] Bull. Soc. d'anthr. Paris, 1883, p. 800.

[3] Bull. Soc. d'anthr. Paris, 1885, p. 308.

[4] Ibid., 1883, p. 728.

[5] Zeitschrift für Ethnologie, XV, 1883, p. 34 note.

nes ou non [1]. L'amour-propre paraît y être pour quelque chose. Cela s'explique encore ; mais, qu'un anthropologiste européen comme M. Fritsch aille si loin que de vouloir appliquer la doctrine de Monroe à l'ethnographie, c'est étonnant. M. Fritsch, d'une manière générale, nie les caractères mongoliques des Américains, quoiqu'il soit incliné à admettre qu'ils ne forment pas une race homogène. Suivons M. Fritsch un peu de plus près.

M. Fritsch dit que l'obliquité des yeux, çà et là observée chez les Américains, ne prouve rien pour leur parenté avec la race mongolique. Si l'on trouve également çà et là l'obliquité des yeux dans notre race — c'est là l'argument de M. Fritsch — cela ne prouve rien, à mon avis, contre le mongoloïdisme, si je puis m'exprimer ainsi, des Américains. Au contraire, il est indiscutable qu'un élément mongolique a habité certaines régions de l'Europe à une époque très reculée, ou au moins a contribué à l'ethnogénie dans certains pays. Je ne rappelle que le type « touranien » du Wurtemberg, signalé par M. de Hoelder, et les types mongoloïdes que l'on trouve encore aujourd'hui à Pont-l'Abbé en Bretagne. En Russie et en Hongrie un élément mongoloïde a dû également contribuer à la formation de la population. Il est donc très naturel que des « Chines », à l'instar de M. Fritsch, se reproduisent de temps à autre par atavisme.

Je trouve, en contradiction formelle avec ce que prétend M. Fritsch, que de bonnes photographies nous montrent très souvent des caractères mongoliques chez les indigènes américains.

Il paraît que pour M. Fritsch les cheveux sont le caractère principal pour la distinction des races. Je suis d'un avis différent. Il faut, dans la classification des races humaines, tenir compte de *l'ensemble des caractères* et non pas d'un seul.

Du reste, le discours de M. Fritsch n'est pas sans quelques contradictions. D'un côté il distingue, d'après le caractère des

[1] Cf. D. G. Brinton in *Science*, New-York, sept. 14, 1888 et ma critique sur son article dans le même journal du 9 novembre 1888.

cheveux, une race spéciale à l'Amérique ; d'un autre côté il ne peut s'empêcher de constater des ressemblances frappantes avec les cheveux des Polynésiens. Quant à cette dernière assertion, je ne puis qu'affirmer avec M. von den Steinen l'existence de cheveux absolument ondés chez les Américains parmi des tribus différentes. Cependant ni M. Fritsch, ni M. von den Steinen n'ont été les premiers à constater ces exceptions à la règle [1]. Mais que penser de la valeur des cheveux comme caractère distinctif des races humaines, depuis que M. Otto Finsch a vu des Papouas *à cheveux lisses* comme des Européens [2] ?

Robert Hartmann, à propos d'une comparaison entre un indigène de la Nouvelle Bretagne, des Australiens, des noirs du Sénégal et un Fidjien, a dit qu'il avait la profonde conviction que le jour viendrait où la science admettrait la parenté primitive de toutes les races noires [3]. Je suis absolument convaincu que quelque chose d'analogue se produira un jour pour les races jaunes.

Aussi longtemps que nous admettons que les Papouas, les Negritos et les autres « Mélanésiens » ont des caractères négroïdes — et qui en douterait? — nous avons parfaitement le droit de dire que les indigènes américains ont des caractères mongoloïdes. En d'autres termes, je maintiens que les Américains, par l'ensemble de leurs caractères, appartiennent aux races jaunes et qu'ils sont, comme les Malais et les Polynésiens, les congénères des populations dites mongoliques d'Asie. D'ailleurs, je crois que c'est là l'opinion de la majorité des anthropologistes, tant français qu'étrangers.

Si le mot « mongolique » ou « mongoloïde », que l'on a tant discuté, ne plait peut-être pas à certains anthropologistes, on le peut facilement remplacer par un autre nom, peu importe lequel. « La rose aurait-elle un parfum moins suave si son nom était différent? » La chose principale c'est que l'on distingue et que l'on précise.

[1] Bull. Soc. d'anthr. de Paris, 1883, p. 804 et mes Voyages et recherches dans l'Amérique du Nord (en hollandais). Leide, 1885, p. 255, etc.

[2] Verhandl. der Berliner Gesellsch. f. Anthropologie, 1882, p. 164.

[3] *Id.*, 1882, p. 528.

Pour ma part, je ne souffre pas de « Mongolomanie », mais je dirai à ceux d'entre les auteurs qui sont atteints d'*Américanomanie* que je ne suis arrivé à considérer les Américains comme mongoloïdes qu'après en avoir vu et examiné un grand nombre.

Cependant je ne voudrais pas qu'on donnât à mes paroles une trop grande portée. C'est pour cela, en terminant, que je dis ceci. Sauf certaines tribus de l'Amérique, telles que les Tinné et quelques peuplades de la côte nord-ouest, qui sont indiscutablement d'origine asiatique, je ne sais rien de l'origine ou de l'habitat primitif de la grande masse de la population américaine.

Pour moi, le peuplement de l'Amérique n'est nullement si facile qu'il paraît l'être pour certains auteurs éminents, qui confondent des hypothèses avec des faits. Plus d'une fois même aux différents Congrès des Américanistes l'on a émis sur ce sujet des opinions plus ou moins fantaisistes.

Voilà pourquoi, messieurs, en me tenant aux faits et tout en admettant que les Américains ont des caractères mongoloïdes, je ne prétends nullement qu'ils descendent directement des Mongols d'Asie. C'est possible, mais cela reste à prouver et jusque-là je m'abstiens d'une opinion.

LES PREMIERS AMERICAINS

PAR LE MARQUIS DE NADAILLAC

L'orateur passe en revue les principales découvertes géologiques, paléontologiques et anthropologiques faites dans les diverses régions de l'Amérique. Il conclut que l'homme américain est, par sa structure osseuse, semblable à celui des régions européennes, tandis que la faune mammalogique américaine diffère singulièrement de la faune des anciens continents. Les créations de l'homme y sont les mêmes, qu'il s'agisse d'armes, d'outils, de poteries, etc. On ignore l'origine de ces hommes ; on ne sait s'ils sont autochtones, pour l'époque quaternaire du moins, et à quelle époque remontent les faits cités plus haut. Les découvertes les plus récentes permettent d'accepter l'existence de l'homme, sinon durant la première extension des glaciers, du moins durant les temps interglaciaires. Cet homme aurait donc été le témoin, peut-être la victime, de la deuxième période de froid, moins sévère que la première. Rien ne permet d'affirmer un parallélisme entre les phénomènes glaciaires en Europe et en Amérique. En résumé, il n'y a que beaucoup d'hypothèses et il faut beaucoup travailler.

(Consulter le numéro de juillet 1891 de la *Revue des questions scientifiques de Bruxelles* pour le contenu *in extenso* de cette remarquable communication que son impression prématurée a forcé le Comité de publication d'exclure, à son grand regret, du présent Compte-Rendu).

M. l'abbé PETITOT. — Je ne puis pas me mettre en contradiction avec M. le marquis de Nadaillac, mais j'invoquerai le

témoignage d'un célèbre professeur américain, M. Dana, qui a prouvé que la période quaternaire en Amérique n'est pas assimilable à la période quaternaire en Europe. L'Amérique n'était pas habitable pendant la période quaternaire, tandis qu'à l'époque glaciaire, elle l'était peut-être. Je puis certifier que toutes les buttes sont striées par des gradins : on y distingue parfaitement l'usure des glaces. D'où l'on peut conclure que l'époque glaciaire n'est pas encore terminée en Amérique. Les Indiens parlent, dans leurs légendes, d'un déluge qui aurait recouvert le pays au point que les plus hauts sapins auraient disparu sous les neiges et que l'homme pouvait à peine vivre. Ils parlent d'immenses castors de plus de 6 pieds de long, avec les incisives desquels on faisait des haches. Cela paraît étrange, mais on a trouvé dans l'Ohio des squelettes de castors appartenant à l'époque des grands glaciers. Voilà quant à l'homme quaternaire. On rencontre d'immenses dépôts remplis de fossiles très bien conservés. Si ces fossiles avaient été charriés par l'eau, on ne les reconnaîtrait pas ; ils sont enclavés dans les bases du fleuve, sur des lieues de largeur, jusqu'à cinq lieues. Ces fossiles ne sont donc pas hors place.

ORIGINE ASIATIQUE DES ESQUIMAUX

Par l'abbé Emile PETITOT

D'après les traditions de ces peuples, les Esquimaux seraient venus de l'Asie sous la conduite du grand castor Kigheark. Ils se seraient divisés en deux branches, celle de l'ouest ou tchoublouraotit (souffleurs) et celle de l'est ou tchiglit (hommes), les Esquimaux actuels et les Aléoutes. Ceux du N.N.W. portent insérés dans leurs joues des labrets ou jumelles en os, marbre, serpentine ou ivoire, semblables aux botoques des Caraïbes, Tu-

pis et Botocudos. Les autres ne portent pas de labret. Les langues des deux familles se ressemblent assez ; leurs mœurs et coutumes sont les mêmes. M. Petitot trouve dans la langue des Esquimaux de nombreuses analogies avec celles dites touranienne, altaïque, ouralo-altaïque, tartare et scythique parlées par des peuplades à peau blanche et d'origine aryenne. Les noms des Esquimaux tchiglit, pour désigner les quatre points cardinaux, sont une preuve de la provenance asiatique des Innoït, c'est-à-dire de leur marche de l'ouest à l'est d'abord, puis vers le sud ensuite, pour revenir facilement vers le nord. Les souvenirs des Innoït ne remontent que jusqu'aux rivages asiatiques d'Akilinerk ou tout au plus jusqu'aux îles des Castors ou Aléoutiennes asiatiques. Mais les faits témoignent : 1° que leur souche n'est pas originaire de ces îles, quoique ce soit dans ces îles qu'ils aient pu et dû inaugurer les coutumes et usages étranges qui en font des Esquimaux ; 2° qu'ils ont de nombreux points de ressemblance avec les Asiatiques orientaux riverains du Pacifique et de la mer de Behring.

(Les lignes ci-dessus ne sont que le résumé du mémoire lu au Congrès, mais que le fait de sa publication en 1890 à Rouen dans le *Bulletin de la Société normande de géographie* a dû exclure du Compte-Rendu).

ACCLIMATEMENT DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE

Mlle Rose Lyon démontre combien sont puériles les craintes des Européens d'aller s'installer en Amérique. L'Européen transporté dans les zones tropicales en supporte assez facilement le climat, parce que son organisme est préparé aux changements brusques de température. Dans l'Amérique du Nord, de 1863 à 1866, la mortalité des esclaves libérés et enrôlés dans l'armée de l'Union fut énorme. En 1866, elle dépassait celle des blancs. Aujourd'hui, la mortalité est la même pour les deux races. —

La fin de la lutte pour la vie semble donc moins dépendre de la race que des circonstances extérieures et tous les dangers de l'acclimatement peuvent être vaincus par l'intelligence.

En terminant, Mlle Lyon souhaite que les américanistes fassent de la propagande parmi les femmes dont les adhésions seraient d'une grande utilité à l'américanisme.

M. de Santa-Anna Nery. — Je remercie Mlle Lyon pour la première partie de sa communication relativement au climat de l'Amérique. Nous pouvons prouver la possibilité de l'acclimatement de l'Européen en Amérique, comme on prouve le mouvement en marchant. Il y a, à la vérité, une différence à faire entre les différentes races, au point de vue de l'acclimatement. Ainsi, les Portugais et les Sémites ont une grande facilité à ce point de vue, ce qui se voit surtout dans le bassin de l'Orénoque. Non seulement il y a au Brésil des Portugais et d'autres Européens, mais nous avons aussi les anciens esclaves, venus d'Afrique et dont vous nous avez fait cadeau.

M. le prof. V. Grossi. — J'ai l'honneur de présenter au Congrès une petite brochure sur la géographie médicale du Brésil : *Appunti sulla geografia medica del Brasile*. Mon opuscule est divisé en quatre chapitres : climatologie, pathologie, mortalité et acclimatation. Je me bornerai à citer la conclusion à laquelle je suis arrivé. Je déclare que les nombreux exemples de longévité d'Européens au Brésil prouvent la possibilité de l'acclimatation individuelle des Européens sur une petite échelle. Et l'acclimatation est d'autant plus facile que les immigrants appartiennent aux races méridionales. Enfin les croisements favorisent grandement l'acclimatation.

M. Th. Ber (de Lima) a habité pendant 32 ans l'Amérique et s'en est toujours bien trouvé.

M. le Dr Jourdanet. — Nous avons tous le désir de voir l'Amérique se peupler d'Européens. Les Européens s'y acclimatent à condition de ne pas travailler aux champs ; c'est ce qu'une expérience de 25 ans me permet d'établir. Je puis le dire, en général, de tous les pays des tropiques. L'Européen ne supporte

pas la vie qui consiste à sortir le matin de sa demeure par une température très approchée de zéro et à travailler sous le soleil à une température de 40 à 50 degrés. Il ne résiste pas à ces différences de température et meurt la plupart du temps du typhus ou d'un abcès du foie. Il est important de le dire, et de le dire bien haut : sauf ces circonstances, les Européens peuvent se porter bien en Amérique et se porter même mieux qu'en Europe.

M. D. Pector étend les observations du Dr Jourdanet au Nicaragua en particulier et aux autres Etats du Centre Amérique en général, dont le climat bienfaisant a attiré et retenu dès les temps préhistoriques des flots d'immigration humaine.

LA DÉFORMATION ARTIFICIELLE DU CRANE CHEZ LES TRIBUS INDIENNES DU NORD-OUEST DES ETATS-UNIS ET DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Par le Docteur FERNAND DELISLE.

Entre toutes les mutilations ethniques que l'on peut étudier chez les diverses populations du globe, celles qui ont pour but de modifier la forme de la tête humaine ont été très répandues et le résultat obtenu a été très différent, suivant les procédés employés. Ce genre de mutilation est ce qu'on est convenu de désigner sous le nom de *déformations artificielles* du crâne. On en trouve de nombreuses variétés aussi bien en Amérique que dans l'Ancien Continent et en Océanie.

Les déformations artificielles du crâne, autrefois très répandues sur le continent américain, au Pérou, dans la Colombie, l'Équateur, le Centre-Amérique, le Mexique, les Antilles, la vallée du Mississipi, etc., ne se rencontrent plus guère de nos jours que chez quelques tribus indiennes de la côte nord-ouest de l'Amérique du nord et des îles voisines, Vaucouver en particulier.

Ces tribus indiennes sont groupées les unes près des autres dans la Colombie Britannique et aux États-Unis dans les États de Washington, d'Orégon et d'Idaho. Vaucouver ou Nootka en est le principal centre insulaire. L'aire d'extension de cette pratique s'étendrait au nord au-delà de Milbank-Sound, par 52° de latitude nord et vers le sud jusqu'à la rivière Coquille, à 30 milles au sud du 43° de latitude nord.

Scouler a réuni toutes ces tribus en un seul groupe auquel il a donné le nom de Nootka-Colombiens, frappé qu'il était de la grande ressemblance qu'elles présentent toutes dans leur manière de se vêtir, leur langage et leur aspect physique. Dans la Colom-

bie anglaise, c'est la région littorale qui est leur principal habitat, après Vancouver. Sur le territoire des États-Unis, elles sont répandues dans tout le bassin du fleuve Orégon (Columbia River) et de ses affluents, jusqu'aux Montagnes Rocheuses ; au nord, on les trouve autour du Puget-Sound, le long du détroit Juan de Fuca jusqu'au cap Flattery ; au sud jusqu'à la rivière Coquille.

Les Nootka-Colombiens ont été répartis en plusieurs groupes; les Nootka proprement dits de Vancouver et de la Colombie anglaise ; les Indiens des détroits autour du Puget-Sound et du détroit de Fuca, et le groupe Chinook. Chacun de ces groupes comprend un nombre variable de tribus.

Les Chinooks constituent le groupe le plus important, celui chez lequel le type de la déformation paraît habituellement le plus régulier et le plus accentué bien qu'on trouve des crânes très symétriquement déformés dans d'autres groupes. Ils occupent toute la basse vallée du fleuve Orégon, depuis l'Océan jusqu'aux cascades de ce fleuve.

Du nord au sud, sur le territoire des États-Unis, nous trouvons les tribus suivantes : les Makahs, au cap Flattery, dans l'angle nord-ouest de l'État de Washington, donnant sur le détroit de Fuca et le Pacifique. Ils ont pour voisins à l'est les Klallam, riverains du détroit de Fuca, et au sud les Kwillehiut.

On trouve ensuite le long de la côte du Pacifique les Kwinaiult, puis les Shihalis ou Shehaly qui confinent aux Chinooks de l'embouchure du Columbia-River.

Autour du Puget-Sound et de ses annexes, sont les Tsemakum ou Chemakum, les Skohomish, les Skwawksnamish, les Dwamish, les Nisqually, etc. Telles sont les tribus qui composent le groupe des Indiens des détroits ou Indiens Sound des Américains.

Dans l'intérieur, au nord des Chinooks proprement dits, sont les Owillapsh, les Kowlitz ou Cowalitsh, les Klikatats et les Taitinapan.

Au sud des Chinooks, des bords du Pacifique jusqu'à la chaîne des Cascades qui constitue le versant oriental de la vallée de la Willamette, affluent de gauche de l'Orégon, sont répandues d'au-

tres tribus dépendant du groupe Chinook, désignées quelquefois sous le nom de Ouallamets, du nom indigène de la rivière elle-même. Ce sont les Klatsap[1], les Killemook, les Umpquas, entre la côte et la rive gauche de la Willamette, et sur la rive droite les Klakamas et les Kalapooyah.

Plus dans l'intérieur des territoires américains, en se rapprochant des Montagnes Rocheuses, on a cité quelques tribus qui se déformaient artificiellement le crâne. Tels étaient les Sokulhs, sur le versant ouest de cette chaîne, qui, d'après Lewis et Clarke, « étaient de petite stature, la face large et les têtes aplaties de « telle manière que le front est en ligne droite du nez jusqu'au « sommet de la tête »[2].

La tribu des Têtes-Plates (*Flat heads*) voisine des sources de l'Orégon, dans l'Etat de Montana, au pied même des Montagnes Rocheuses, a depuis longtemps déjà abandonné cette coutume, si toutefois elle l'a pratiquée, ce qui ne ressort pas de façon absolue des observations faites par les Européens qui l'ont visitée. Le vrai nom de ces Têtes-Plates est Salish et ils ne sont en aucune façon liés avec les tribus de la vallée de la Columbia River (Morton)[3].

Les explorateurs qui les premiers visitèrent cette partie du territoire américain dont nous venons de dénombrer les tribus furent frappés de l'aspect étrange, bizarre que présentaient les indigènes avec leur tête élargie en haut, leur front aplati et fuyant et ils se contentèrent de signaler le fait, sans rechercher par quel procédé on obtenait ce résultat.

C'est John Scouler[4] qui le premier a étudié le manuel opératoire et décrit la déformation en usage dans ces tribus.

—

[1] Sur la rive méridionale (gauche) du Colombia River et le long de la mer des deux côtés de la pointe Adams. Cf. Morton. Crania Americana, p. 211.

[2] Lewis et Clarke. Travels to the source of the Missouri River. In-4°, London, 1814. — Cf. Voyage des capitaines Lewis et Clarke, 1804 à 1806. Paris, 1810, *Traduction*.

[3] Morton. — Crania Americana, p. 207.

[4] John Scouler. — MD. — Observation on the indigenous tribes of the North-West coast of America. (Zoological journal. T. IV. London, 1829). Remarks on the form of the Skull of the north American Indians.

Les collections ostéologiques, les dessins et les photographies qui reproduisent les traits des Indiens du nord-ouest américain montrent qu'il y a plusieurs types de déformation en usage chez les Nootka-Colombiens.

Chez les Koskeemos de Vancouver la déformation est caractérisée par un allongement considérable du crâne d'avant en arrière ; le diamètre antéro-postérieur maximum est considérablement développé, les diamètres transversal maximum et vertical sont au contraire très réduits, et le crâne a une forme presque cylindro-conique. Chez les Cowitches de la même île, la région postérieure du crâne est aplatie et redressée, le frontal paraît former deux plans se rencontrant sur la ligne médiane sous un angle très marqué et le diamètre vertical est exagéré et prédominant; le crâne Cowiethe a l'aspect d'une pyramide triangulaire dont un des plans, celui qui correspond à l'occipital, est de beaucoup le plus étendu.

D'autres crânes au contraire sont très aplatis, dilatés transversalement ; le diamètre antéro-postérieur presque toujours est diminué, et le transverse, prenant des proportions inusitées, devient égal et quelquefois supérieur au premier. En même temps, cela est très variable suivant les pièces, la tête paraît couchée, rejetée en arrière.

Il y a lieu de distinguer entre elles ces variétés de déformation qui sont obtenues par des procédés différents et que cependant tous les écrivains anglais désignent uniformément par le terme *Flat-Heads*, *Têtes Plates*.

Pour nous, nous réserverons exclusivement le nom de Têtes-Plates aux seules tribus qui déforment la tête de leurs enfants suivant la mode des Chinooks. C'est dans les deux groupes des Indiens des Détroits et le groupe entier des Chinooks que cette mode est généralement répandue, mais non également et avec autant de perfection dans toutes les tribus du groupe des Détroits.

Dans ce dernier groupe, en effet, on ne pratique pas la déformation ethnique sur tous les individus des deux sexes comme dans les tribus du groupe Chinook. Il ressort de plus des opinions

émises par les voyageurs que dans certaines tribus le degré de la déformation du crâne variait suivant les sexes et que dans d'autres on ne l'observait que dans les familles alliées par le mariage aux tribus voisines chez lesquelles cette coutume était habituelle. « Cette pratique, dit Swan, n'est pas usitée chez les « Clyoquot et les Nootkans (Tokwaht) vers le nord, et comme « les Makahs s'allient par le mariage avec les tribus tant du « nord que du sud, nous trouvons cette coutume limitée prin- « cipalement dans les familles qui sont alliées aux Kwinaiults, « Chihalis et Clallams.[1] » De ces trois tribus les deux premières sont riveraines du Pacifique, la troisième du détroit de Fuca, isolant presque les Makahs du reste du groupe.

D'après cela, on voit que l'éducation physique du nouveau-né varie dans les tribus ; elle ne semble pas non plus être fixe dans une même famille, puisque tous les enfants ne sont pas également soumis au procédé déformant, c'est-à-dire au système spécial de couchage qui aplatit la tête du nouveau-né. « Il n'est pas rare de « voir des enfants appartenant aux mêmes parents qui ont les « uns la tête conformée régulièrement, tandis que les autres sont « déformés par la compression exercée durant l'enfance. » [2]

Quant au degré de la déformation, et à la fréquence suivant les sexes, ils paraissent varier beaucoup d'une tribu à l'autre et voici comme en parle G. Gibbs : « La coutume est plus générale « et répandue sur une plus grande étendue parmi les tribus de « la basse Columbia et du Puget-Sound. Ceux placés à l'est des « Cascades (de la Columbia), au voisinage de la rivière, la « pratiquent à un degré limité, » et plus loin le même Gibbs ajoute : « En s'éloignant du centre, la coutume s'atténue, et sur « la lisière elle est limitée aux femmes. » [3] En France, dans les régions où l'usage de certaines coiffures s'est perpétué, on observe

[1] Swan. — The Indians of the Cape Flattery. Contribution to knowledge of Smithsonian Institution.

[2] Swan. — Loc. cit.

[3] G. Gibbs. MB. — Tribes of Western Washington and Northwestern Oregon, in Contribution to North American ethnology, Washington, 1877.

des faits analogues. La déformation dite toulousaine, et qui s'étend bien au-delà de ce qu'on appelait le pays toulousain, son principal centre, devient moins fréquente, quoique aussi accentuée, dans les régions qui constituent sa limite.

Le sexe féminin, d'après Bancroft, serait plus rigoureusement traité que le sexe fort, en raison du rôle que la femme est chargée de remplir. « Comme d'ailleurs l'aspect personnel de la femme « est de plus d'importance que celui de l'homme, pour cela les « filles sont plus rigoureusement soumises à la compression que « leurs frères. »[1] Nous avons pu constater en étudiant les déformations artificielles dans les diverses régions de la France qu'elles sont généralement plus accentuées chez les femmes, soumises plus longtemps que les hommes à la compression ; les méthodes et les conditions de coiffure ne ressemblent pas à celles en usage chez les Indiens, toutefois le résultat est analogue.

Mais nous croyons que la manière de voir de Bancroft est sujette à bien des réserves et qu'il ne faut pas croire que le rôle de la femme consisterait à transmettre par hérédité la déformation qui lui a été imposée adventivement.

La déformation artificielle du crâne n'est pas non plus pratiquée indistinctement chez tous les enfants, même dans les tribus qui paraissent y tenir le plus. Elle peut être considérée comme un indice du rang que l'individu occupe ou devra occuper dans la société. Réservée aux enfants nés de parents libres, elle est formellement interdite aux esclaves, assez nombreux dans ces tribus indiennes, et qui proviennent le plus souvent des razzias faites aux dépens des peuplades voisines. Par suite de cette prohibition, les enfants d'esclaves et les esclaves auront la tête régulière et ce sera par l'étude des pièces de ce genre qu'il sera possible de se rendre compte des véritables caractères de ce groupe ethnique. Tel ne serait pas toutefois l'avis de certains voyageurs, qui regardent les crânes non déformés comme sans valeur réelle et qui prétendent qu'on doit absolument les rejeter.

[1] Bancroft. — The native Races of the Pacific states. Vol. I, p. 226.

Mais nous croyons devoir nous ranger à l'observation de Townsend qui a étudié sur place les tribus Chinooks. Il nous explique comment certains sujets portent une tête régulière ou à peu près : « J'ai eu l'occasion, dit-il, de voir des Chinooks « et de Chickitats avec des têtes arrondies ou de forme ordinaire, « la distorsion habituelle ayant été mal pratiquée dans le jeune « âge : de tels individus ne peuvent jamais obtenir quelque « influence ou arriver à quelque dignité dans leur tribu, et il « n'est pas rare qu'ils soient vendus comme esclaves. » [1]

Il résulte de ce passage que tous les esclaves ne sont pas des prisonniers faits sur les tribus voisines, mais que le commerce n'en était pas inconnu des populations de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord. La position sociale de l'individu de race libre dépendait donc de la forme plus ou moins régulière que présentait sa tête. Très bien déformé, il restait membre de sa tribu, insuffisamment ou pas du tout déformé il était déconsidéré, déclassé et pouvait être vendu comme esclave.

Cependant la situation sociale des enfants des esclaves n'était pas invariable et absolue. Par l'adoption ils pouvaient être admis dans la classe des hommes libres. Tout homme libre pouvait reconnaitre pour fils et adopter l'enfant nouveau-né d'un esclave. Considéré dès lors comme libre, on s'empressait de lui faire subir la déformation. « Chaque fils d'esclave, s'il n'est pas adopté par « un membre de la tribu, doit rester nature, et c'est pour cela « qu'il se développe avec une tête ronde. Cette déformation est, « par conséquent, une marque de leur liberté. » J. Dunn [2].

Chez les Américains, comme en France, on a regardé la déformation du crâne comme une affaire de mode et envisagée à ce point de vue il n'y faudrait voir que la recherche d'un idéal de beauté faciale (Bancroft, Macfie) [3], qui se réaliserait pleinement

[1] Townsend. — Lettre écrite à Morton du Fort Vancouver, 26 sept. 1835. Cf. Morton, Crania. Americana, p. 207.

[2] John Dunn. — History of the Oregon Territory, p. 129.

[3] Bancroft. — Loc. cit. — Macfie. Vancouver Island and British Columbia, p. 441.

chez quelques sujets et qui consiste à avoir le nez, le front et le sommet de la tête sur une même ligne. Ce serait pour ce motif que la déformation serait faite avec plus de soin dans le sexe féminin, et aussi plus exagérée.

On peut se demander encore s'il ne faudrait pas regarder la coutume des déformations chez les Indiens comme la survivance d'une ancienne tradition religieuse. Il est le plus souvent fort difficile de décider les populations à moitié sauvages et très soupconneuses envers l'étranger à parler de leurs croyances religieuses, de leurs traditions ; Gibbs serait cependant parvenu à inspirer assez de confiance à un Indien Klallam qui lui aurait répondu « qu'ils agissaient ainsi pour accomplir ce que Dokwe-« budl leur commandait, avant tout de se rendre beaux. » G. Gibbs[1].

Dans tout cela quel est la vraie raison? Il est aussi mal aisé de la découvrir qu'il s'agisse de la déformation des Indiens que de celles encore en usage sur d'autres parties du globe. La tradition n'a pas conservé le souvenir de l'origine de ces coutumes et on a recours aux hypothèses pour l'expliquer. En tout cas, envisagée chez les Nootka-Colombiens aux deux points de vue sociologique et esthétique, la déformation de la tête a pour but de distinguer l'homme libre de l'esclave, l'être beau de celui qui ne l'est pas.

Les considérations que nous venons d'exposer démontrent que l'on doit regarder la déformation comme intentionnelle. Quelques auteurs cependant, Catlin entre autres, l'ont regardée comme accidentelle et uniquement due à l'usage d'un berceau mal compris. Qu'un berceau mal compris, qu'un mode de couchage défectueux puisse être une cause de déformation de la tête, c'est fort vrai, et démontré depuis longtemps déjà; mais on n'obtiendra pas accidentellement et comme par hasard la forme spéciale aux diverses déformations artificielles du crâne. La manière de voir de Catlin et des auteurs qui l'ont adoptée résulte, croyons-nous, d'une observation superficielle et insuf-

[1] George Gibbs. — Loc cit.

fisante ou de l'ignorance de l'ethnographie de ces populations.[1]

Les déformations artificielles du crâne en usage chez les diverses tribus indiennes qui nous occupent sont, à notre avis, intentionnelles au même degré qu'elles l'étaient au Pérou, au Mexique, à Cuba, chez les Natchez, etc., avant la conquête du sol américain par les nations Européennes. L'opinion de Swan au sujet des Makahs vient confirmer notre manière de voir.

Les déformations artificielles du crâne n'étant, ainsi que nous l'avons dit au début de ce travail, que des mutilations ethniques, sont *bien voulues*, au même degré que celles qui ont pour but de modifier telle ou telle partie du corps humain. Que le motif, la raison originelle nous en soient inconnus, c'est possible, mais on continue d'agir absolument comme si on les connaissait. En dehors des déformations crâniennes, il y a d'autres mutilations qui sont aussi ridicules et cependant toujours en usage, bien qu'il soit impossible d'en donner le sens et la valeur.

*
* *

Morton nous a tracé dans les Crania Americana le portrait du Chinook de race pure qu'il avait eu l'occasion d'observer en 1839.

« Cet Indien était un jeune homme âgé de vingt ans. Il « avait les traits accentués, la face large, la mâchoire élevée, « la bouche grande, les lèvres épaisses, le nez large, déprimé « aux narines, l'espace interorbitaire considérable, mais les « yeux n'étaient pas disposés obliquement; la taille petite, et « l'apparence physique robuste. Son teint n'était ni cuivré, ni « sombre, mais raisonnablement clair, comme celui d'un homme « blanc qui a été exposé aux champs pendant la moisson. Ce qui « m'a été le plus agréable dans ce jeune homme, c'est que sa « tête était plus déformée par la compression mécanique que « celui des crânes de cette tribu en ma possession et il présen- « tait la véritable copie de celui du Kalapooyah figuré à la plan-

[1] Catlin. — Smithsonian Reports, 1885, Part. II. The George Catlin Indian Gallery.

« che XLVII de ce travail.[1] » Ce crâne est moins déformé que celui du Nisqually figuré dans ce travail (fig. 3) et sur la planche des Crania americana, il est malheureusement placé de trois quarts.

L'étude des diverses collections anthropologiques montre que les voyageurs n'ont pas exagéré en disant que, dans les tribus Nootka-Colombiennes, la déformation du crâne était presque générale. En effet si nous consultons Schoolcraft[2], les Crania Americana de Morton, etc., on trouve que le nombre des crânes déformés étudiés est considérable tandis que celui des crânes non déformés est très faible. Dans la collection anthropologique du Museum d'Histoire Naturelle de Paris il y a dix-huit crânes provenant de tribus de ce groupe, ainsi répartis : Chinook (5), Killemook (2), Klackama (1), Clatsap (3), Klickatat (1), Kalapooyah (3), Snohomish (1), Nisqually (2), Cowalitch (1), et sur ce nombre un seul est normal.

La même remarque s'adresse à la collection du Army Medical Museum de Washington dont M. George A. Otis a publié un catalogue en 1876[3] : les crânes déformés sont très nombreux, les crânes normaux en nombre comparativement très restreint.

Nous sommes porté à nous demander si cette prédominance du nombre des crânes déformés n'est pas due à ce fait qu'on les a recueillis au début de préférence aux crânes normaux, à cause de la bizarrerie de leur forme.

Bien que les crânes non déformés de ces Indiens soient rares, nous les étudierons aussi complètement que possible afin de donner une idée à peu près exacte des caractères qu'ils présentent.

Le crâne Chinook normal que possède le Museum de Paris a

[1] Morton. — Crania americana, page 206.

[2] Schoolcraft. — Information respecting the history, the condition and prospect of the indian Tribes of the U. S. 2 vol. in-4. Philadelphie 1852.

[3] George A. Otis. — Check list of preparations and objects in the section of human anatomy of the U. S. army medical museum, etc. — Washington, D. C. 1876.

été donné en 1872 par le Dr Scouler, de Dublin, qui l'avait recueilli lui-même dans la vallée de l'Orégon (Columbia River). C'est un crâne féminin adulte ; le maxillaire inférieur manque.

La face est d'aspect mongoloïde, courte, ramassée, très élargie, à cause de la saillie considérable des pommettes qui est encore continuée par celle de la courbe des arcades zygomatiques ; aussi l'indice facial descend-il très bas à 56,78.

L'ouverture du nez est large, les os nasaux sont étroits, très aplatis, presque concaves dans les deux tiers supérieurs et légèrement saillants inférieurement au-dessus de l'ouverture. La racine du nez est enfoncée sous la saillie du front. L'indice nasal est de 61,56 essentiellement platyrrhinien.

La face antérieure du maxillaire est creusée fortement au-dessous du bord inférieur de l'orbite, ce qui fait paraître les pommettes encore plus saillantes.

La hauteur de l'intermaxillaire est assez faible et toute la région incisive projetée en avant. Le prognathisme alvéolaire était exagéré par un prognathisme dentaire non moins accusé, étant donné la direction fort oblique en avant des alvéoles. Les incisives et les canines ont été perdues ; ce qui reste des prémolaires et molaires porte les traces d'une usure très avancée.

La voûte palatine est large, profonde et l'arcade dentaire décrit une courbe assez large.

Les orbites larges, presque rectangulaires sont un peu surbaissés. L'indice orbitaire est mésosème à 84,14. Les saillies sourcilières sont peu volumineuses, bien marquées toutefois dans la région de la glabelle.

Si nous examinons le crâne, il paraît haut pour sa largeur et étroit par rapport à la largeur de la face.

Le frontal très bombé décrit une courbe sensiblement régulière jusqu'à la rencontre des pariétaux ; les bosses frontales sont peu marquées, et les crêtes temporales bien indiquées.

Les pariétaux décrivent une courbe à deux plans ; le tiers antérieur prolonge la courbe frontale, presque en ligne droite, le tiers moyen décrit une courbe brusque et le tiers postérieur s'abaisse presque verticalement jusqu'au lambda.

L'angle postérieur et interne des pariétaux, au-dessus du lambda est fortement déprimé en une gouttière, au-dessus de laquelle déborde le sommet de l'écaille occipitale.

La courbe de l'occipital est régulière. L'inion et les saillies d'insertions musculaires sont très peu développés.

Les temporaux nous paraissent plus petits, plus aplatis que dans les crânes ordinaires, les apophyses mastoïdes sont peu volumineuses, fait que nous observerons sur un assez grand nombre de crânes déformés.

La hauteur du crâne est assez élevée et donne un indice vertical de 96,40.

En général les saillies où se font les insertions musculaires tant sur le crâne qu'à la base sont peu marquées et offrent plutôt l'apparence de surfaces à peine rugueuses.

La circonférence horizontale est de 492 millimètres, la transverse de 432. Nous aurons l'occasion plus loin de revenir sur les courbes quand nous nous occuperons des crânes déformés.

Les sutures sont en général assez simples et non encore oblitérées. Au niveau du bregma, les pariétaux sont un peu surélevés au-dessus du frontal. La partie postérieure de la suture sagittale est déprimée en gouttière. La suture lambdoïde, la plus compliquée de toutes, présente deux petits os wormiens sur la branche gauche et un beaucoup plus grand sur la droite ; ce dernier mesure 0,040 millimètres de hauteur sur 0,020 mm. de largeur. Les sutures temporales et sphénoïdales n'offrent rien de spécial.

Morton a figuré à la planche XLII de ses Crania Americana un crâne de Chinook non déformé rapporté par Townsend lors de son séjour sur les bords de l'Orégon. C'était celui d'un esclave. « Cette tête ne diffère en rien de celle des Indiens en général « d'un bout du continent à l'autre, mais elle présente les carac- « tères du crâne normal chez ce peuple, forme qui est consi- « dérée comme une dégradation.[1] » Malheureusement Morton ne décrit pas ce crâne normal ; il se contente de donner quelques-

[1] Morton. — Loc. cit.

unes des principales mesures que nous rapprochons de celles prises sur le crâne du Museum de Paris et de celles de quelques pièces de la collection du Army medical museum de Washington [1] que nous croyons non déformées.

Le crâne figuré par Morton est présenté de grandeur naturelle mais de trois quarts, ce qui est absolument insuffisant pour se rendre un compte bien exact de ses caractères, heureusement il a intercalé dans son texte deux réductions au trait qui permettent de reconnaître qu'il offre des analogies frappantes avec celui que nous avons décrit. [2]

Nous ne pouvons juger qu'avec réserve les pièces du Army Medical Museum que nous sommes porté à regarder comme non déformées, n'ayant aucun dessin donnant une idée de leurs contours. Les trois indices céphaliques de longueur-largeur, longueur-hauteur et largeur-hauteur sont les seuls documents qui permettent d'établir une comparaison avec les crânes du Museum et de Morton.

Si nous rapprochons ces indices, nous voyons qu'ils se groupent dans une même série : 1° indice de longueur ; crâne du Museum de Paris 81,76 ; cr. de Morton 80,47 ; crânes de la collection du Army Medical Museum n° 695, 82,47 ; n° 129, 82,32 ; n° 235, 84,21 ; n° 1021, 85,05. D'après ces chiffres, les Indiens du nord-ouest des États-Unis sont sous-brachycéphales.

2° L'indice de longueur-hauteur, pour les crânes dont nous nous occupons, oscille entre 71,34 comme minimum et 78,82

[1] George A Otis. — Loc. cit.

[2] Principales mesures du crâne de femme Chinook du Museum de Paris : Cap. crân. 1405 cc.; Diamètre Ant. post. max. 170 mill.; Trans. max. 139 mill.; front. max. 117 mill.; front. min. 95 mill.; occip. max. 101 mill.; Vert. bas. bregm. 134 mill.; circonf. horiz. tot. 492 ; D. Bizyg. max. 141 mill.; haut. de la face 80 mill.; Indices de largeur 81,76 ; de hauteur 78,82 ; de largeur-hauteur 96,40 ; nasal 61,36 ; orbitaire 85,36 ; facial 56,78 ; Angle facial (Comper.) 74°. — Principales mesures du crâne Chinook figuré par Morton, pl. XLII : Capac. crân. 1230 cc.; D. Ant. post. max. 169 mill.; D. Trans, max. 136 mill.; D. Vert. bas. breg. 134 ; Indices de largeur 80,47 ; de hauteur 79,28 ; de larg.-hauteur 98,52 ; Angle facial 76°.

comme maximum, et ce dernier chiffre est celui du crâne féminin du Museum de Paris.

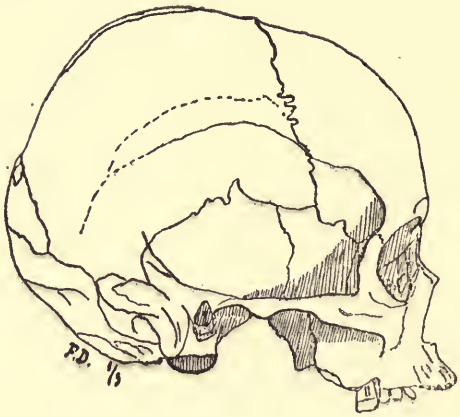
3° L'indice de largeur-hauteur varie entre 84,27 et 98,52.

—

L'aspect du crâne déformé est véritablement étrange et les diverses vues de face, de profil, de haut, que nous mettons en regard des mêmes vues du crâne normal, montrent à quel point l'application des appareils a modifié la forme de toutes les parties de la face et du crâne. Le crâne est tellement élargi en haut et en arrière que sa face semble plus étroite et projetée en avant. Ce qui donne à certaines de ces pièces une tournure encore plus particulière, c'est qu'à la déformation provoquée par l'application de l'appareil s'en ajoute une autre qui est extrêmement fréquente et sur laquelle nous reviendrons. Il y a en effet très peu de crânes qui soient symétriquement déformés au sens étroit du mot, et rares sont les pièces qui ont le nez, le front jusqu'au sommet de la tête sur la même ligne, réalisant d'une façon complète le type idéal de beauté auquel nous avons fait allusion.

Pour étudier la déformation artificielle du crâne dans les tribus du groupe Nootka-Colombien des États-Unis, nous nous sommes servi des pièces provenant de la région que nous avons précédemment indiquée et qui font partie de la collection du Museum de Paris, puis nous avons consulté les documents fournis par les Crania Americana de Morton et le catalogue de George A. Otis sur les collections du Army Medical Museum de Washington.

Dans le crâne déformé artificiellement, quand la compression a été faite d'une façon régulière, de telle façon que les deux moitiés du crâne par rapport au plan median soient aussi également bien déformées que possible, la courbe frontale disparaît presque complètement ; elle est transformée en une surface plus ou



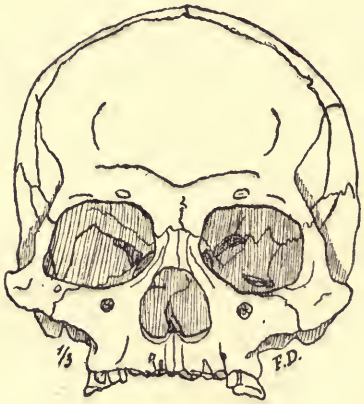
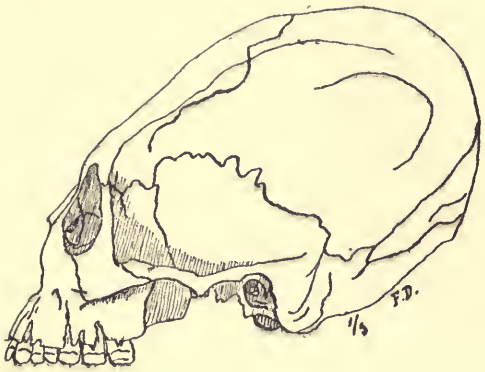


Fig. 1 et 2. Crâne de femme Chinook non déformé (Coll. M. H. N. n° 3732 · profil et face, 1/3 de grandeur naturelle.



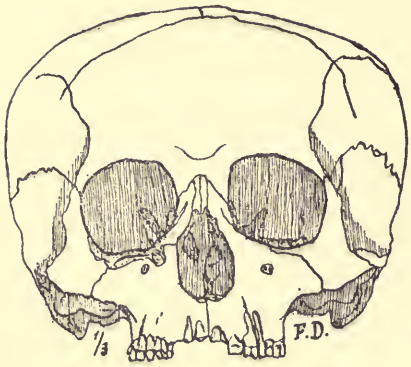


Fig. 3 et 4. Crâne de Nisqually, déformé, (Coll. M. H. N. n° 5259) profil et face, 1/3 de grandeur naturelle.

moins plane s'étendant jusqu'à la suture coronale. Les bosses frontales n'existent plus. Sur quelques pièces la région médiane du frontal, suivant le trajet de la suture métopique, présente une sorte de bourrelet qui s'étend de la racine du nez jusqu'au bregma et le frontal paraît divisé en deux plans, comme si l'appareil compresseur avait exercé son action d'une façon plus intense vers les parties latérales. Au niveau de la suture coronale et un peu en arrière, la courbe médiane s'infléchit légèrement, indice d'une dépression postcoronale qui se continue de haut en bas sur les pariétaux. Puis la courbe des pariétaux se relève jusqu'au tiers postérieur de leur longueur pour s'infléchir en bas et en arrière en décrivant une courbe d'assez court rayon et se prolonge sur l'occipital très aplati tant dans sa longueur que dans sa largeur.

Les pariétaux étant très déformés, les bosses pariétales sont très saillantes et plus écartées l'une de l'autre qu'à l'état normal.

Vues de profil, la région frontale et la région occipitale apparaissent comme deux plans formant entre eux un angle plus ou moins aigu ou presque parallèles comme dans le crâne de Nisqually fig. 3.

Dans la série du Museum il n'y a guère que trois crânes qui soient symétriquement déformés ; tous les autres présentent la double déformation que nous avons signalée, et qui n'est autre qu'une plagiocéphalie.

Les conséquences de la déformation au point de vue des mensurations sont très intéressantes. Le diamètre antéro-postérieur maximum est sensiblement réduit et le point variable postérieur est déplacé et ramené très haut, jusque sur le lambda et même au-dessus.

Le diamètre transversal maximum est au contraire très augmenté et le vertical basilo-bregmatique nettement diminué.

Mais sur tous les crânes déformés on ne retrouve pas exactement ce que nous avons décrit d'après des pièces absolument symétriques. Tantôt l'aplatissement est peu prononcé du côté du frontal et de l'occipital et le diamètre vertical est accru, tantôt

c'est du côté du frontal seul ou de l'occipital seul que les changements de forme sont peu appréciables.

Il y a lieu de se demander si, par suite de la compression, la position du bregma par rapport au bord antérieur du trou occipital n'est pas modifiée. Sur le crâne normal que nous avons décrit, le bregma est de 12 mm. en avant du bord antérieur, tandis que sur les crânes déformés les variations de position du bregma oscillent entre + 6 et — 17 millim.[1].

La disparition de la courbe occipitale par suite de l'aplatissement, de l'étalement de l'occipital se traduit d'abord par un diamètre maximum de l'os très augmenté. Sur le crâne normal la largeur de l'occipital est de 101 millimètres ; elle varie de 110 à 123 millimètres dans la série des crânes déformés. La longueur, prise à la glissière, du lambda au bord postérieur du trou occipital, ou la corde de la courbe occipitale, est de 90 millimètres sur le crâne normal et elle oscille de 91 à 108 millimètres dans la série déformée, indiquant que le degré de l'aplatissement est en rapport avec l'intensité de la déformation.

Comme conséquences de la compression et de l'étalement de l'occipital, il faut noter la faible saillie de la région iniaque, des courbes occipitales supérieure et inférieure, et l'élargissement de la base du crâne en rapport avec le refoulement produit par le changement de forme de l'occipital.

Le retentissement n'est pas moindre sur la face que sur le crâne. La face est élargie, projetée en avant, et irrégulière comme le crâne lui-même surtout lorsque la plagiocéphalie existe. Dans ce cas, c'est presque toujours le côté de la face qui correspond à la plagiocéphalie antérieure qui est tiré en arrière et pour ainsi dire rapetissé.

L'angle facial est diminué par un prognathisme à la fois facial et alvéolaire.

L'indice nasal présente de très grandes variations dans la série

[1] Le signe + indique que le Bregma est en avant du trou occipal, le crâne étant disposé de telle façon que le plan alvéolo-condylien soit horizontal : le signe — indique que le Bregma est en arrière du trou occipal.

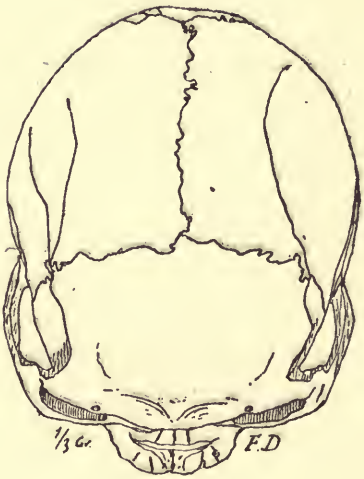
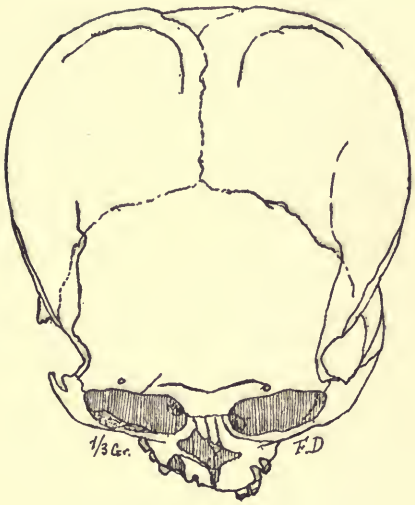


Fig. 5 et 6. Crâne de femme Chinook non déformé (Coll. M. H. N. n° 3732), norma verticalis et vue par derrière, 1/3 de grandeur naturelle.



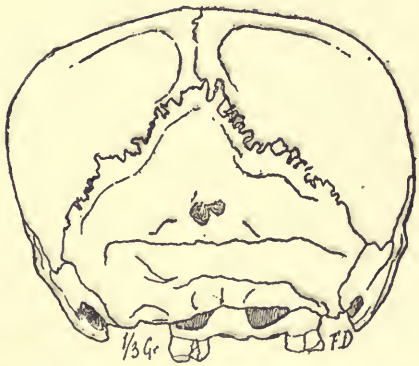


Fig. 7 et 8. Crâne de Nisqually, déformé (Col'. M. H. N., n° 5259), norma verticalis et vue par derrière. 1/3 grandeur naturelle.

que nous étudions. La forme générale du nez porte à penser qu'il y a deux types bien tranchés. Les indices nasaux oscillent entre 36,75 minimum et 63,63 maximum. Un seul crâne de la série du Museum de Paris serait nettement platyrrhinien, le crâne non déformé, six mesorrhiniens, neuf leptorrhiniens.

Le squelette du nez est fort variable dans sa forme ; sur certains crânes déformés il est déprimé, semblable à celui du crâne normal décrit plus haut ; sur d'autres, il est au contraire très proéminent, relevé, saillant et un peu busqué comme sur les crânes de Peaux-Rouges. Sur d'autres enfin il est de forme intermédiaire.

Du côté des orbites, il est aisé de reconnaître à première vue, fait que corroborent les mensurations, que les deux côtés sont presque toujours inégaux Si on considère l'œil droit on voit que l'indice varie entre 86,04 et 100 et que la moyenne des indices pour les dix-sept crânes de la série est de 92,09. — Trois fois l'indice est au-dessous de 89, quatorze fois il est supérieur, — l'un de ces derniers égale 100. Pour l'œil gauche les indices sont un peu moins élevés et la moyenne des indices est de 91,48.

Ici encore l'action de la plagiocéphalie, associée à celle de la déformation ethnique, est très manifeste.

Morton a figuré sept crânes déformés de différentes tribus sur lesquels on peut observer des caractères analogues à ceux que nous venons d'étudier ; la plagiocéphalie y est aussi très nettement accusée.

Dans la collection du Army Medical Museum, nous trouvons un grand nombre de crânes déformés provenant des tribus suivantes : Chemakum, Spokane, Flatheads, Salish, Chehalis, Makah, Nisqually, Nez-Percés, Chinook, Watlata, Orégon qui sont dispersées dans les États de Washington, Orégon, Idaho, Montana.

Nous avons parlé des crânes probablement normaux de cette série.

Comparons les indices des pièces de cette collection avec ceux de la collection que nous avons sous les yeux.

1° *Indice de longueur-largeur.* Parmi les pièces du Museum de Paris, un crâne de Cowalitch a un indice mésaticéphale de 77,89 et il est nettement déformé ; un crâne de femme Flathead de la collection de Washington recueilli près du cap Disappointment a l'indice dolichocéphale de 73,88, nous le croyons également déformé et très-fuyant comme le précédent. Dans ces deux pièces, si différentes du reste des deux séries, la déformation tient, pour le Cowalitch tout au moins, à une application défectueuse du procédé.

Les indices de longueur-largeur oscillent ensuite de 86,87 à 100 pour les crânes du Museum de Paris et de 85,88 à 111,46 pour ceux du Army Medical Museum.

Dans cette dernière collection nous trouvons que :

12 fois le diamètre antéro-postérieur maximum est plus court que le transverse;

5 fois les deux diamètres sont égaux ;

9 fois la différence oscille entre 1 et 5 millimètres ;

28 fois les variations dépassent 6 millimètres et au-delà, et les indices sont manifestement brachycéphales et hyper-brachycéphales.

Sur 44 crânes les indices se répartissent de la façon suivante :

de	83,34 à 90,	7	crânes,	3	masculins,	4	féminins ;
	90,01 à 95,	8	»	3	»	5	»
	95,01 à 100,	16	»	9	»	7	»
	100,01 à 111,46	13	»	7	»	6	»

2° *Indice de longueur-hauteur.* Sur les crânes normaux du Museum et de Morton il est de 78,82 et 79,28 ; sur les crânes de l'Army Medical Museum que nous croyons non déformés, il est de 76,78 ; 73,47 ; 71,34 ; 77,01 [1]. Sur les crânes déformés il est encore plus variable selon que la déformation est plus ou moins accusée. Les pièces qui présentent le plus grand aplatissement frontal ont l'indice vertical le plus faible. Dans la série du Museum il oscille entre 68,39 et 81,70, mais la plupart sont bien inférieurs

[1] Voir page 312 les nos de ces crânes.

à ce dernier chiffre qui correspond au crâne le moins altéré dans sa forme.

Pour les sept crânes de Morton les indices sont de 58,28 minimum et de 90,32 maximum, mais ces deux chiffres sont exceptionnels; les autres sont de 68,86 ; 69,76 ; 67,06; 71,16; 75,75.

Dans la série de l'Army Medical Museum nous retrouvons des différences du même genre. Elles sont assez faciles à expliquer, croyons-nous. Parmi les crânes déformés tous ne le sont pas également et lorsque les indices se rapprochent de la normale c'est que l'aplatissement frontal est nul ou à peu près.

3° *Indice de largeur-hauteur*. Dans les crânes normaux il est assez élevé, crâne du Museum 96,40, Morton 98,52 ; Army Medical Museum, 93,47; 89,26 ; 84,27 ; 90,53.

Les crânes déformés du Museum peuvent être groupés, au point de vue de cet indice, en deux séries l'une de 71,97 à 79,29, l'autre de 80,93 à 89,03 dont les variations sont facteur du degré de l'aplatissement. Dans la série de Morton, un seul crâne le n° 44 a un indice vertical élevé à 93,33 les six autres oscillent de 67,10 à 78,23, chiffres bien inférieurs à ceux de la série précédente. Sur la série américaine nous vérifions les mêmes faits.

La comparaison des angles faciaux et des angles auriculaires pris sur des crânes normaux et sur des crânes déformés est très intéressante à faire. Nous donnerons seulement les chiffres recueillis sur le crâne de femme Chinook du Museum de Paris et ceux du crâne de Nisqually que nous avons figuré plus haut.

Ces chiffres montrent combien l'action des appareils compresseurs modifie les formes des diverses portions du crâne. Nous aurions pu établir un tableau de ces mesures pour toute la série que nous avons sous la main, mais il nous a paru suffisant de montrer à côté du crâne normal les variations du crâne le plus déformé.

Si on compare les projections prises sur le crâne normal et celles prises sur les crânes déformés on voit combien l'aplatissement vient modifier la position de certains points singuliers et que couché et rejeté en arrière le crâne donne une projection horizontale totale bien plus considérable.

MESURES	Crâne Chinook normal	Crâne Nisqually déformé
Angle facial alvéolaire (Cloquet)..	68°	55°
Id. de Camper.....	74°	63°
Id. S. nasal (Jacquart)..	80°	65°
Angle auriculaire de la face[1].....	33°	45°
Id. du frontal.....	61°	67° 30′
Id. du pariétal.....	59°	39° 30′
Id. de l'occipital	73°	58°
Id. complémentaire de la base du crâne....	134°	151°

Sur notre crâne normal la projection horizontale totale, du bord alvéolaire au point le plus saillant de l'occipital, est de 183 millim. Sur les crânes déformés, elle oscille de 185 millimètres pour un crâne relativement peu déformé à 215 millimètres soit trois centimètres d'écart du minimum au maximum.

Si nous considérons les projections verticales du bregma et du lambda, celles des crânes déformés dépassant souvent celles de notre crâne normal, mais parfois elles sont inférieures. Pour ces projections, comme du reste pour toutes les autres, le terme de comparaison est insuffisant puisque nous n'avons qu'un seul crâne féminin à mettre en parallèle avec dix-sept crânes déformés des deux sexes, mais où domine l'élément masculin.

Pour les projections horizontales, celle de la racine du nez et du point sus-nasal sont à peu d'exceptions près inférieures à celles du crâne normal, tandis que celles du bregma et du lambda sont en général plus grandes.

Nous avons déjà dit que la plagiocéphalie était très fréquente parmi les crânes indiens déformés et elle affecte tantôt un diamètre oblique du crâne, tantôt l'autre. La plagiocéphalie, ainsi qu'on le sait, est caractérisée par l'affaissement d'un des côtés du

[1] L'angle auriculaire de la face a dans ce tableau la longueur comprise entre le bord alvéolaire et la racine du nez.

frontal et par l'aplatissement plus ou moins grand de la région pariéto-occipitale du côté opposé. Sur les crânes qui nous occupent ces deux faits sont très marqués, mais c'est particulièrement sur la région pariéto-occipitale que la déformation est le plus accentuée. Le crâne semble en quelque sorte tordu sur son axe.

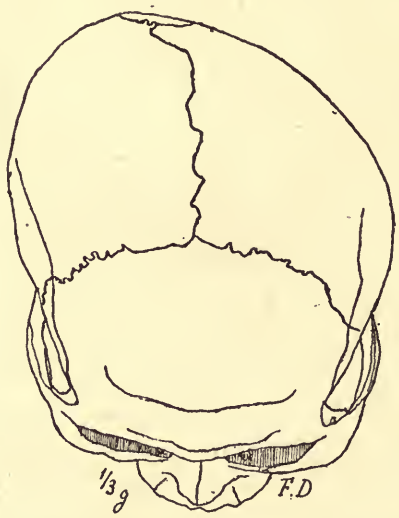


Fig. 9. Crâne de Clatsap, très déformé et montrant la plagiocéphalie produite par le couchage. (Coll. M. H. N. nº 6513), norma verticalis 1/3 de grandeur naturelle.

Comme nous le verrons bientôt, en exposant de quelle façon on obtient la déformation ethnique, il est facile d'expliquer la production simultanée de la plagiocéphalie. Elle est la conséquence du décubitus prolongé de l'enfant sur le même côté de la tête, tandis que lorsqu'elle est primitive, spontanée elle est provoquée par une ou plusieurs synostoses prématurées des sutures du crâne. D'ailleurs cela ne doit pas étonner, l'enfant étant strictement maintenu dans son berceau tout le temps que dure la compression et même jusqu'à ce qu'il soit en état de marcher (Schoolcraft)[1].

[1] Schoolcraft.

Cette plagiocéphalie est en général bien plus accusée que celle qui se produit spontanément au cours du développement de l'individu. Sur un des crânes de la collection du Museum (Clastap, n° 6513) la projection horizontale totale, prise du bord alvéolaire à la portion la plus saillante de l'occipital, est de 196 millimètres ; au point postérieur du plan médian elle est de 190 millimètres ; au point le moins saillant, sur le pariétal gauche, elle n'est plus que de 158 millimètres. Soit un écart de 38 millimètres. L'aplatissement de cette pièce du côté droit du frontal est loin d'égaler celui de la région pariéto-occipitale.

—

La disposition des appareils employés pour obtenir la déformation que nous étudions ici n'est pas absolument identique dans toutes les tribus indiennes des deux fractions du groupe Nootka-Colombien qui nous occupe.

« Aussitôt que l'enfant est né, dit Schoolcraft, la tête est « fréquemment et modérément comprimée avec la main et cela « durant trois ou quatre jours. L'enfant est alors placé dans « une boîte ou berceau que l'on rend confortable en la garnis- « sant avec de la mousse ou une sorte d'étoupe faite d'écorce « de cyprès[1]. » D'après cela, l'application de l'appareil ne serait pas immédiate, on préparerait le nouveau-né par des pressions de la tête, par des malaxations modérées, à la torture qui lui donnera la caractéristique du rang d'homme libre, qui lui permettra d'acquérir, s'il arrive à l'âge d'homme, la considération et même un rang honorable dans la tribu ou qui fera de la femme un type de beauté accomplie.

Quelle que soit la forme qui prédomine dans les diverses tribus indiennes, qu'on cherche à obtenir le crâne applati des Chinook, des Nisqually (voir fig. 3), ou le crâne pyramidal des Cowitches et des Ouakich de Vancouver ou des Koskeemos, c'est toujours par des procédés analogues qu'on y arrive.

[1] Schoolcraft. *Loc. cit.*

Il ressort de la comparaison des textes que toutes les déformations en usage sur la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord peuvent être obtenues avec le même genre de berceau.

L'appareil décrit par Catlin[1] et figuré par lui se compose d'une planchette, garnie de mousse, de peaux, sur laquelle l'enfant est allongé et solidement ficelé au moyen de lanières de cuir, de telle façon qu'il ne puisse exécuter des mouvements. La partie postérieure de la tête repose sur un coussin. A l'extrémité de la planchette, du côté de la tête, est fixée, au moyen de charnières en cuir, une seconde planchette étroite, garnie elle-même de lacs et qui se rabat sur le front de l'enfant. Au moyen des lacs passés dans des trous percés sur le bord du berceau, on fixe la planchette mobile, et chaque jour, en raccourcissant les lacs, on l'abaisse progressivement jusqu'à ce qu'à la longue elle vienne toucher le nez, formant ainsi une ligne droite du sommet de la tête au bout du nez. Duflot de Mofras décrit un appareil semblable à celui de Catlin en usage chez les Ouakichs. Il ajoute que « les pieds sont soutenus par un petit renflement situé à la « partie inférieure. Un demi cercle allant d'un côté à l'autre du « berceau garantit l'enfant contre les accidents qui pourraient « résulter d'une chute. »[2] C'est là le berceau par excellence des Wallamet, une des tribus chinooks, mais il n'en est pas aussi souvent parlé dans les divers ouvrages, que de celui que nous allons décrire et dont l'usage paraît plus général.

Le second appareil ou berceau est une sorte de boîte creusée dans un morceau de tronc d'arbre léger et facile à travailler, du pin ou du cyprès. Ce berceau a le plus souvent la forme d'un petit canot. La cavité est juste assez grande pour contenir l'enfant et tantôt le fond est plat sur toute son étendue, tantôt la partie qui doit recevoir la tête est un peu plus évidée, tantôt encore le fond est exhaussé au point où doit porter le cou de l'enfant (Macfie)[3]. Le tout garni de mousse ou de peaux, on y

[1] Catlin *Loc. cit.*

[2] Duflot de Mofras.

Macfie. Loc. cit. — Morton. Loc. cit.

place l'enfant sur le front duquel on rabat une traverse ou un coussinet fixé sur un des côtés par une charnière, tandis qu'à l'autre bout se trouvent des liens qu'on passe dans des anneaux de cuir disposés sur l'autre bord du berceau. Comme avec la planchette mobile du premier appareil, on exercera avec la traverse une compression progressive sur le front de l'enfant pendant le temps nécessaire pour obtenir la déformation.

Parfois, au lieu d'une planchette, d'un coussinet, on se sert « d'une pierre platte maintenue sur la tête de l'enfant en posi- « tion par un lien étroit d'écorce tressée » (Macfie)[1].

Voici d'ailleurs comment Pickering[2] nous fait connaître la position du petit captif : « Dans une de ces huttes, je fus témoin « du remarquable traitement auquel les enfants chinooks sont « soumis ; ils sont renfermés dans un réceptacle en bois, un « coussinet étroitement tendu sur le front et les yeux, de telle « sorte qu'il leur est également impossible de voir et de re- « muer ; je remarquai encore que lorsque l'enfant est suspendu « suivant l'usage, sa tête est réellement plus basse que les « pieds. »

La durée de la captivité du malheureux enfant a été diversement évaluée ; Catlin a prétendu « qu'après cinq à huit se- « maines, les os de la tête étaient suffisamment formés de fa- « çon à garder la forme qui persiste toute la vie[3]. » Mais ce laps de temps est trop court, croyons-nous, pour obtenir une déformation du crâne aussi complète que celle que l'on observe sur certains crânes. D'autres ont assigné une durée plus longue, de quatre à huit mois (Townsend), de trois mois à un an (Bancroft), un an suivant Dun, et, au dire d'autres voyageurs, Schoolcraft, Macfie, etc., les enfants seraient maintenus dans la position indiquée jusqu'à ce qu'ils soient capables de marcher.

Cette dernière manière de voir nous paraît plus exacte. Quelques semaines sont insuffisantes pour obtenir la déformation

[1] Macfie. — Loc. cit.
[2] Ch. Pickering. — The races of man, 1851, London, in-12, p. 15.
[3] Catlin. — Loc. cit.

telle qu'on l'observe sur certaines pièces. A l'âge de trois mois, la flexibilité des os du crâne est encore trop grande pour que la poussée du développement de l'encéphale ne vienne pas leur rendre une partie de leur forme normale.

Les soins de propreté sont donnés à l'enfant sans le sortir de son berceau. On le débarrase de toutes les souillures sans enlever le coussinet ou la planchette qui compriment le crâne. De même pour lui donner le sein, la mère soulèvera le berceau, dégagera la figure de l'enfant qui est presque toujours abritée par une pièce mobile, mais ni la tête, ni les épaules ne seront débarrassées de moyens de contention. Il faut que l'enfant soit solidement maintenu dans son berceau pour pouvoir être placé dans les situations diverses auxquelles il sera soumis durant toute sa captivité. Que la mère aille travailler, elle porte le berceau sur les épaules au moyen d'une lanière qu'elle appuie sur le front ; la tribu change-t-elle de campement, la même lanière permet d'accrocher le berceau à l'arçon de la selle ; elle sert encore à suspendre l'enfant à une branche hors de portée des animaux dangereux pendant que la mère travaille à faire du bois, ou à une cheville fixée au piquet de la tente quand elle s'occupe à l'intérieur ou au voisinage aux travaux du ménage.

La plupart des auteurs qui ont pu étudier de près ces Indiens n'ont pas établi de relevé concernant la mortalité des enfants pendant la première année et sur les causes de cette mortalité, pour savoir si la compression n'est pas suivie parfois d'accidents cérébraux qui puissent être regardés comme capables d'entraîner la mort des jeunes patients.

La physionomie des malheureux enfants dont la tête est soumise à la compression a toujours excité la commisération de ceux qui les ont observés.

« L'aspect de l'enfant, toutefois, pendant ce temps-là, est « affreux (shoking) ; ses petits yeux noirs semblent sortir de « leurs orbites, la bouche révèle aussi les indices des convul-

« sions internes (Dunn)[1]. » Ross Cox est non moins précis sur l'application du procédé de compression et sur les résultats objectifs Il montre l'enfant dont « les petits yeux noirs, poussés en dehors par la tension des bandages, ressemblent à ceux d'une souris étouffée dans un piège[1]. » Et Gibbs nous dit « qu'on suppose que la déformation provoque le strabisme dans quelques cas[2]. »

Aussi, d'après ces observations, comprenons-nous difficilement que Catlin, ayant lui-même reconnu que ce procédé est très cruel, ait ajouté : « Bien que je doute qu'il provoque beau-« coup de douleur étant appliqué dès la première enfance, pen-« dant que les os sont mous et cartilagineux et aisément com-« primés et changés de forme, etc. »

Catlin s'est borné, croyons-nous, à une observation rapide et superficielle, il a constaté le fait, mais il n'a pas poussé son observation jusqu'au bout. Il ne s'est pas rendu compte de l'action de la compression sur la boîte crânienne et par répercussion sur son contenu. La compression du cerveau entraîne des conséquences souvent très graves quand elle n'est que momentanée et très faible, que doit-il advenir quand elle est assez forte, progressive et imposée dès le début de la vie ? Il a été trouvé dans les sépultures du Pérou un grand nombre de jeunes sujets dont le crâne est déformé et qui ont très probablement succombé à la suite de lésions graves du cerveau, développées, facilitées par la compression.

En France, où nous avons pu observer des enfants nouveaux-nés auxquels on appliquait des bandeaux et des serre-tête très serrés, nous avons maintes fois entendu les malheureux enfants crier, gémir pendant que la mère inconsciente disposait avec le plus grand soin les pièces de la coiffure suivant la mode usitée.

Jugeant les effets de la déformation par l'aspect des indigènes arrivés à l'adolescence ou à l'âge adulte, la plupart des voya-

[1] John Dunn. — History of the Oregon Territory.
[2] Ross Cox.
[3] George Gibbs. — Loc. cit.

geurs ont cependant regardé cette coutume comme n'étant pas plus dangereuse pour la vie que pour le développement de l'intelligence.

« Je ne puis établir positivement, dit Swan[1], quel effet men-
« tal produit cette compression du crâne, mais d'après ma pro-
« pre expérience des enfants, ils ne paraissent pas être inférieurs
« aux autres comme capacité pour acquérir des connaissances
« ou dans leur besoin de s'instruire. Le plus grand nombre tou-
« tefois de ceux qui paraissent faire des progrès sont ceux dont
« les têtes ont la forme naturelle. Cela exigerait une observa-
« tion étendue et suivie pendant une série d'années, montrant le
« développement de ces enfants jusqu'à l'âge mûr, et notant les
« diverses particularités d'un nombre choisi dans ce but, on
« aurait quelques résultats tels qu'on pourrait formuler un ju-
« gement sérieux sur cette question. »

Les déformations artificielles du crâne, ainsi que nous l'avons indiqué au début de ce travail, étant fort diverses, on a cherché à établir une classification qui permette de les différencier. Se basant sur la forme acquise par le crâne, Gosse de Genève a désigné la déformation des Chinooks sous le nom de déformation cunéiforme couchée ; pour Lunier, c'est la déformation fronto-occipitale. Ces deux dénominations indiquent bien une partie des caractéristiques les plus saillantes, mais elles négligent de signaler le fait le plus remarquable, l'élargissement du crâne.

Jusqu'ici, l'étude des crânes déformés américains a seule été faite et celle du cerveau a été négligée. Elle présente cependant un fort grand intérêt. Que devient le contenu quand le contenant est si remarquablement modifié dans sa forme ?

Il résulte des recherches faites jusqu'à ce jour sur des cerveaux et des crânes déformés d'Européens que la déformation du cerveau est corrélative de celle de la boîte crânienne. Il en sera nécessairement de même pour les Indiens déformés, mais il y aurait grand intérêt à savoir exactement ce que de-

[1] Swan. — Loc. cit.

vient la topographie du cerveau, avec des déformations si exagérées.

Le volume de l'encéphale ne paraît pas devoir être beaucoup diminué. De nombreux cubages de crânes provenant de tribus fort diverses donnent des résultats qui montrent que les individus déformés ne le cèdent en rien à ceux qui ne le sont pas.

Pour les crânes non déformés des deux sexes, nous trouvons des capacités crâniennes variant de 1460 à 1200, et parmi les crânes déformés certains atteignent une capacité de 1670, 1600 jusqu'à 1150 cc. comme minimum. En tenant compte des variations sexuelles et de l'âge, on voit que la déformation est loin de modifier le volume. Y a-t-il là un phénomène pathologique? cela ne saurait étonner, mais jusqu'ici on n'en a pas fait la preuve.

L'examen des crânes permet de constater que l'ossification est plus active dans les parties qui ne sont pas comprimées que dans les autres. Sur 18 crânes déformés de tribus diverses, 10 présentent un épaississement relatif des régions pariétales supérieures, tandis que la région frontale est très amincie, presque transparente. L'un de ces crânes est celui d'un individu jeune qui n'avait pas encore mis sa deuxième grosse molaire permanente et dont la capacité crânienne est de 1625 cc., les angles bregmatiques des pariétaux sont très amincis, sur toute la surface du frontal très peu épais, on voit les digitations correspondant aux circonvolutions cérébrales et des dépressions très profondes indiquent la disposition du réseau artériel.

On a dit que l'âge permettait au crâne de reprendre en partie sa forme normale. Si la compression n'est pas trop prolongée et que l'engrènement des sutures ne soit pas complet, il peut se produire une légère atténuation produite par la poussée du développement du cerveau, mais si on attend que l'enfant soit en état de marcher, c'est-à-dire de 12 à 15 ou 18 mois avant de le sortir de son berceau, il nous paraît peu probable que la déformation soit atténuée.

Quoi qu'il en soit, la question reste ouverte encore jusqu'à ce

qu'on ait pu étudier la topographie et la pathologie cérébrale dans les tribus déformées.

En terminant nous croyons devoir donner notre manière de voir sur la question de l'hérédité des déformations ethniques.

Nous avons déjà eu l'occasion de juger cette question avec l'aide des faits. La déformation artificielle du crâne, quelle que soit la méthode qui sert à la produire et la forme obtenue, est une simple mutilation ethnique comme le tatouage, la dilatation du lobule auriculaire chez les Botocudos, ou des lèvres des Kolloches et des mêmes Botocudos, la circoncision, la déformation du pied chez les Chinoises et bien d'autres mutilations.

D'ailleurs la question de l'hérédité se juge par des faits précis et suffisamment nombreux, croyons-nous. En Amérique et plus particulièrement au Pérou, en Bolivie, au Mexique et dans d'autres régions du continent américain, nous trouvons des populations nombreuses qui descendent de celles dont on a retrouvé les crânes déformés dans les sépultures. Les populations modernes, non altérées par des croisements avec des blancs ou des nègres, ne présentent pas la moindre trace de déformation semblable à celle des crânes anciens. Si le type déformé de la nécropole d'Ancon au Pérou, celui de Sacrificios au Mexique n'existent plus, ils n'ont pas survécu à leurs derniers représentants.

Cela n'a rien d'étonnant. Les procédés employés pour obtenir la déformation artificielle ayant été abandonnés.

Nous avons toujours rejeté l'hérédité des déformations artificielles du crâne, ayant fait de nombreuses observations à ce sujet et nous en avons publié un certain nombre [1]. Nous connaissons un très grand nombre de familles dans le midi de la France dont les ascendants aujourd'hui disparus ou encore vivants sont nettement déformés (déformation toulousaine), et dont les enfants ne reproduisent plus la même forme crâ-

[1] F. Delisle. — Contribution à l'étude des Déformations artificielles du crâne. Thèse de Doctorat, Paris, 1880.

nienne. Comme en Amérique, l'usage des appareils de contention a été abandonné et la déformation a disparu. Si on retrouve de ci de là quelques personnes jeunes qui soient déformées, c'est que certaines familles ont conservé l'usage du bandeau et du serre-tête au moyen desquels on obtient la déformation, l'allongement de la tête[1].

Mais la transmission par l'hérédité de la déformation artificielle est encore contredite par les fouilles pratiquées tant au Pérou qu'au Mexique ou ailleurs. Déjà, à l'époque où cette coutume existait, nombre d'individus, pour des raisons qu'il n'est pas possible de déterminer d'une manière certaine, n'étaient pas soumis à l'action déformante, et, dans les nécropoles, on trouve à côté de nombreux crânes déformés des crânes qui ne le sont pas et dont les proportions, les caractères sont les mêmes que ceux des populations de race pure à l'heure actuelle. Il est probable qu'au Pérou, comme chez les Indiens de la Côte nord-ouest, l'interdiction de la déformation ou l'obligation de telle ou telle variété de déformation établissait le degré, la catégorie sociale à laquelle on appartenait.

Que l'on invoque l'influence héréditaire quand il s'agit de déformations spontanées congénitales, tenant à l'évolution même de l'individu, que ce soit de l'hérédité plus ou moins immédiate ou même de l'atavisme, très bien, mais pour les déformations artificielles, nous croyons qu'il n'y a pas lieu de les regarder comme transmissibles par voie d'hérédité à quelque degré que ce soit.

Nous croyons que cette manière de voir est celle de tous ceux qui ont analysé les faits et ne se sont pas laissé séduire par des hypothèses. Les déformations artificielles en France sont un exemple. Dans vingt-cinq ans, un sujet déformé par l'application du serre-tête et du bandeau sera une rareté, aussi bien dans la Normandie et le Limousin que dans le Languedoc.

[1] F. Delisle. — Sur les déformations artificielles du crâne dans les Deux-Sèvres et la Haute-Garonne. Bull. Soc. d'Anthrop. de Paris, 1889, p. 649 et suiv.

Si nous avons abordé cette question de l'hérédité, c'est à cause des divergences d'opinion qui se manifestent encore. Le Dr J.-H. Porter dans l'article *Notes on the Artificial deformation of children* (*Report of national Museum* de 1887), admet encore, comme le faisait Catlin, la transmission héréditaire ; bien plus pour donner à sa thèse une base plus solide, il va demander à l'anatomie comparée et au transformisme un moyen de comparaison. Ni l'anatomie comparée, ni le transformisme n'ont rien à voir dans cette question, pas plus que la sélection ou la consanguinité. D'ailleurs la description même de la déformation implique qu'elle ne sera pas héréditaire, elle est artificielle, donc factice, transitoire, individuelle. L. A. Gosse[1] avait soutenu la même manière de voir qui fut vivement combattue, dès 1861, à la Société d'anthropologie de Paris par divers de ses collègues. La nature se charge depuis longtemps de la réponse. Elle a ramené la descendance des individus déformés au type primitif, dès la première génération, sans espoir de retour.

[1] L. A. Gosse. — Essai sur les déformations artificielles du crâne, in Annales d'hygiène. Paris, 1855 et tirage à part.

L. Lunier. — Article, Déformations artificielles du crâne, in Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques, T. X, Paris, 1872.

Bulletin de la Société d'Antropologie de Paris 1861.

LES CLIFF-DWELLERS DE LA SIERRA MADRE

PAR LE Dr HAMY

Aucune des personnes, qui suivent avec quelque intérêt les explorations des Américains du Nord, n'a oublié l'impression profonde produite dans le monde scientifique par les étranges découvertes du *Survey* des territoires au cours des deux campagnes de 1874 et de 1875. MM. Williams H. Jackson, W. H. Holmes et leurs collaborateurs avaient trouvé dans le S.-O. du Colorado, le S.-E. de l'Utah et la Réserve des Navajos, le long du Rio de S. Juan et de ses affluents, Rio de Chelly, La Plata, R. Mancos, Mc Elmo, Montezuma, Epsom ; puis plus au N.-E. dans la vallée du Rio Dolores [1], des ruines solitaires ou groupées en de véritables bourgades plus ou moins étendues et occupant dans les vallées des situations tout à fait extraordinaires.

Les terrains, au milieu desquels les eaux profondément encaissées du S. Juan et de ses affluents se sont jadis creusé leur lit, présentent souvent, à de grandes altitudes, des couches relativement friables, au-dessus desquelles plafonnent en quelques sorte d'autres couches beaucoup plus résistantes. Ce sont ces zones tendres que les anciens habitants de la contrée ont attaquées, creusant des anfractuosités plus ou moins profondes, plus ou moins irrégulières, dont ils muraient l'extérieur, laissant seulement des entrées resserrées et çà et là quelques petites fe-

[1] Cf. *Preliminary Map of Southwestern Colorado and parts of the adjacent Territories, showing the location of ancient Ruins* (*Bull. of th. U. S. Geolog. and Geogr. Surv. of the Territories*, vol. II, nº 1. Washington, 1876). — *Map. of the Region occupied by the ancient Ruins in Southern Colorado, Utah and Northern New Mexico and Arizona.* etc. (*Tenth Annual Report of the U. S. Geolog. and Geogr. Surv. of the Territories*, pl. LXXIV), Washington, 1878.

nêtres. Dans certains *canons*, ces cavités murées se continuent pendant des milles, montrant au milieu des falaises leurs façades inaccessibles.

Ce curieux ensemble se compliquait encore d'ouvrages fortifiés, tours de pierre avec enceintes ou petits fortins carrés couvrant les échancrures supérieures, par lesquelles on aurait pu gagner les étroites terrasses des villages.

Pas la moindre tradition, d'ailleurs, dans les régions avoisinantes, qui se rapportât à ces singulières constructions ! Pas un nom de tribu, de peuple, de race qu'on pût attribuer à leurs auteurs. MM. Jackson et Holmes, tenant compte d'un *habitat* si caractéristique, les appelèrent *Cliff-dwellers*, *Cliff-builders* (*Cliff*, falaise) et leurs habitations prirent sur les cartes du *Survey* les noms de *Cliff-villages*, *Cliff-dwellings*.

En dehors des ouvrages de maçonnerie, curieusement attachés à la roche à l'aide d'une sorte de mortier apporté de très loin comme la pierre elle-même qui compose les murs, les *Cliff-dwellers* n'ont laissé d'autres traces que les échelons superposés, taillés dans la falaise pour gagner leur refuge à l'aide d'une ascension souvent très difficile ; des figures plus ou moins grossières gravées ou peintes sur les rochers ; enfin un petit nombre d'armes, d'ornements ou d'ustensiles ; têtes de flèche en chert, haches ou marteaux de pierre polie avec ou sans gorge, amulettes en coquille, en pierre dure ou en os, fragments de sparterie grossières, vases de terre, enfin, moulés par impression dans des récipients en vannerie...

Point de date, même approximative, qui puisse nous fixer sur l'âge relatif des *Cliff-dwellers* ou le moment de leur disparition; seulement, cette impression générale (dont M. Holmes en particulier se fait l'écho) que tout cela a l'air moins vieux que les autres restes rencontrés au fond des vallées ou dans les cavernes du voisinage. L'aspect des *Cliffs* est beaucoup plus moderne pour le savant archéologue et l'ensemble appartiendrait plutôt à la fin qu'au commencement d'une longue phase d'habitat, rentrant d'ailleurs tout entière dans une période caractérisée par l'ignorance absolue des métaux.

Quelques années se passent, de nouvelles tentatives se poursuivent à travers les territoires, sans que rien de bien important vienne s'ajouter à ce que nous ont appris MM. Holmes et Jackson. Le modernisme relatif des *Cliffs* s'accentue toutefois, grâce en particulier aux documents un peu vagues recueillis par M. Alph. Pinart. On commence en même temps à soupçonner que, comme les constructeurs des ouvrages en terre de la vallée du Mississipi, si connus sous le nom de *Mound-builders*, les gens des falaises ont dû reculer devant les invasions des barbares nomades. Dakotas, Pawnies, Navajos, Apaches ou autres, et l'espoir de les retrouver au sud dans les régions inexplorées des Sierras mexicaines, commence à se manifester... C'est sous cet aspect provisoire que j'avais présenté la question des *Cliffs* aux auditeurs du cours du Muséum en 1886 et je suis particulièrement heureux de constater qu'elle vient d'être résolue dans le sens que j'avais ainsi indiqué.

Les journaux américains de juin 1889 nous ont apporté en effet la nouvelle que le lieutenant Schwatka, l'heureux explorateur de la haute vallée du Yukon, venait de découvrir en grand nombre, dans les montagnes du sud-ouest de l'Etat de Chihuahua, des *Cliff-dwellers* VIVANTS dont les caractères reproduisent, jusque dans leurs moindres détails, ceux que révèle l'examen des *Cliffs* abandonnés du Colorado [1].

[1] Je dois rappeler en passant que M. Pinart peut avoir vu quelque chose d'assez analogue au commencement de 1879 sur le rio de Cucurpe. Je transcris ici la relation, malheureusement très écourtée, qu'il a donnée de cette découverte. « Le 20 janvier (1879), dit le voyageur, nous nous dirigeons sur Cucurpe. Avant d'arriver à ce point, nous avons à franchir un *cañon* très étroit. La rivière s'est ici frayé un chemin à travers la *mesa* formée d'un grès rouge très tendre et donnant mille formes bizarres aux falaises de ces deux rives. Ce qu'il y a surtout d'intéressant, c'est que ces falaises sont coupées par un grand nombre de cavernes dont plusieurs sont encore habitées par les Indiens. Dans l'une d'entre elles, en particulier, ils ont élevé sur le rebord extérieur de l'abri une muraille en pierres sèches ne laissant qu'une ouverture irrégulière pour entrée ». A voir ces habitations, ajoute M. Pinart, on se croirait parmi les anciens habitants des *Cliff-houses* du Colorado (A. Pinart, *Voyage en Sonora* (*Bull. Soc. de Géogr.*, 6e sér., t. XX, p. 214-215, sept. 1880).

Ces pauvres gens, très timides, comme pouvait le faire supposer leur genre d'habitat, s'étaient montrés fort effrayés à l'aspect des Blancs armés. On avait pu cependant les approcher, notamment à la Barranca del Cobre, et constater qu'ils sont plutôt grands, minces, bien faits et ont la peau d'un rouge noirâtre, plus voisin de la teinte du nègre que de celle de l'Indien cuivré des Etats-Unis.

M. Schwatka a fourni quelques détails tout à fait pittoresques sur leur ethnographie. J'emprunte notamment à l'une de ses lettres cette constatation curieuse, que c'est à l'aide de bâtons entaillés, sorte d'échelles volantes, longues de 15 à 20 pieds, que les agiles sauvages gagnent d'abord la falaise, pour monter ensuite jusqu'à leurs demeures aériennes, en introduisant mains et pieds dans des trous méthodiquement creusés. Les bâtons entaillés une fois enlevés, il n'est plus possible d'atteindre au milieu des éboulis les échancrures de la roche et c'est ainsi que certains villages des falaises des territoires sont encore aujourd'hui réputés inaccessibles...

Les *Cliff-dwellers* de M. Schwatka pratiqueraient le culte du soleil ; entre autres formes spéciales de cette dévotion, le voyageur mentionne le singulier usage d'exposer aux ardeurs de l'astre les enfants nouveaux-nés pendant le premier jour de leur vie.

. . . . . .

La découverte de M. Schwatka a très vivement intéressé le public américain. On a parlé aussitôt de tous côtés d'expéditions à organiser pour la poursuivre et pour la compléter. Je ne sais quelles circonstances ont momentanément paralysé la bonne volonté générale.

En septembre dernier seulement une lettre m'informait qu'une mission était en route pour les *barrancas* de la Sierra Madre ; mais ce n'était pas M. Schwatka qui était à sa tête.

On avait confié la direction de l'entreprise à un jeune et intrépide ethnographe norvégien, M. Lümholtz, de Christiania, bien connu de nous tous pour ses beaux travaux sur l'Australie du Nord et son active participation à l'Exposition universelle de l'année dernière.

M. Lümholtz emmène avec lui dix-sept Blancs parmi lesquels figurent des naturalistes des diverses spécialités et un archéologue. Il est plein de confiance dans le succès de sa mission. Tout fait espérer, en effet, que conduite par un homme à la fois intrépide et calme, disposant des moyens d'action les plus étendus et les plus variés, l'expédition de M. Lümholtz rapportera de la Sierra Madre une étude aussi complète que possible de ces singuliers habitants, seuls survivants d'un état social particulièrement intéressant à connaître pour l'histoire générale de l'humanité.

ANOMALIES
ET MUTILATIONS DENTAIRES DES TARASQUES

PAR LE Dr N. LEON

Le Comité de publication ne peut reproduire ici qu'un résumé des *Anomalies et mutilations ethniques du système dentaire chez les Tarasques précolombiens*, par le Dr N. Leon, textes espagnol et français. Morelia, 1890 ; car cet ouvrage, bien qu'écrit à l'intention du Congrès, a été imprimé avant son ouverture.

Ce sont diverses remarques faites par le Dr N. Leon sur des crânes tarasques précolombiens de l'Etat de Michoacan. Les canines y sont remplacées par une dent présentant tous les caractères de petites molaires ; dans aucun cas, il n'a trouvé de dents de sagesse. On observe chez l'Indien de race pure, de nos jours, des anomalies dans la dentition et le maxillaire inférieur (beaucoup plus étroit que celui des Européens) semblables à celles des crânes précolombiens. Il y a en outre absence de poils sur les points d'union du tronc et des membres. La barbe,

ou manque complètement, ou est rudimentaire. Il y a corrélation entre ces diverses anomalies : l'absence de poils sous les aisselles, au pubis, sur le menton et le corps de l'Indien Tarasque actuel de race pure explique l'absence de dents de sagesse. Le Dr Leon rend justice au Dr E. T. Hamy qui, le premier, s'est occupé des mutilations de crânes mexicains. Au Michoacan, le Dr F. Plancarte a trouvé un crâne de ce genre. Les incisives supérieures et inférieures, ainsi que les petites molaires, remplacent les canines, comme dans tous les crânes tarasques précolombiens, et présentent en outre une rainure ou encoche longitudinale sur leur bord libre, rappelant une queue d'hirondelle.

M. Leon a trouvé aussi au Michoacan plusieurs crânes déprimés artificiellement. Un vieil ouvrage, la *Relacion de Mechuacan*, relate qu'on ne considérait pas comme braves les hommes à tête ronde et que pour cela on aplatissait la tête des seigneurs en forme de galette.

DÉFORMATIONS DENTAIRES ARTIFICIELLES CHEZ LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

PAR M. A. L. PINART.

L'auteur cite la mutilation des canines en forme de scie qu'il a constatée chez les Guaymies en particulier et les Indiens de l'isthme en général. Il a aussi noté chez les jeunes femmes l'absence de la canine supérieure de gauche. Au moment de la première menstruation et durant les fêtes données à ce sujet, on brise cette dent pour prouver la nubilité de la jeune fille.

COLLECTION DE PORTRAITS D'INDIGÈNES DU BRÉSIL.

PAR le Dr P. EHRENREICH.

J'ai l'honneur de vous présenter une collection de types d'indigènes du Brésil faite pendant mes voyages dans l'intérieur de ce pays en 1884/85 et 1887/89.

Malheureusement ces types photographiques ne sont pas tous parfaits. Toute personne ayant fait de la photographie en voyage sait quelles difficultés surgissent dans les pays chauds et humides des tropiques. Mais nous possédons si peu de vues anthropologiques de tribus sauvages de l'Amérique du Sud que même une collection comme celle-ci, malgré ses imperfections, peut offrir quelque intérêt pour ceux qui s'occupent de l'étude de ces nations; car peut-être dans une génération n'existeront-elles plus.

I. — *Botocudos* (*Voyage* 1884-1885).

La première série concerne les fameux Botocudos habitant les forêts vierges d'Espirito Santo et Minas Geraes.

Les numéros 1-7 représentent des Botocudos formés en villages par le gouvernement. Leur progrès dans la civilisation est très peu remarquable.

8. Une hutte de feuilles de palmiers, l'habitation la plus primitive que l'on puisse s'imaginer, l'unique abri des Botocudos sauvages.

9-13. Pancas.

Ceux-ci sont représentés par quelques individus des Nep-nep ou Nak-nep du rio das Pancas visités aussi par l'ingénieur anglais Steains.

13. Danse des Nep-nep : ce sont peut être les premières photographies qui montrent les Botocudos dans leur état naturel.

Un intérêt historique ressort des portraits suivants dont les peintures originales se trouvent dans la célèbre collection de Blumenbach à Göttingen.

14. Un ancien Aimore du XVIIe siècle.

15. Le portrait du Botocudo nommé Quäch qui suivit comme domestique le prince Maximilian de Neuwied et mourut plus tard à Bonn.

II. — *Expédition aux sources du rio Xingu* (1887).

Je vais donner quelques détails sur la deuxième expédition allemande aux sources du rio Xingu, dont j'ai fait partie comme compagnon de M. le D^r von den Steinen. La plupart des Indiens du haut Xingu appartiennent aux quatre groupes principaux que nous pouvons maintenant diviser ainsi :

Les indigènes du Brésil,

Les Caraïbes, les Nu-Aroak, les Tupis et les Gés.

Les derniers sont représentés dans cette partie intérieure par la tribu des Suya, que nous n'avons pas rencontrée cette fois. Ils sont décrits parfaitement par le D^r von den Steinen dans son ouvrage sur la première expédition de 1884. Il y a une autre tribu, les Trumai, dont nous ne possédons pas de types photographiques. Ils forment un groupe tout à fait isolé ; leur langue et leur conformation physique les sépare très distinctement de toutes les autres peuplades de cette région.

Les Caraïbes du haut Xingu se divisent en Bakairi et en Nahuqua. Les premiers offrent un plus grand intérêt scientifique que tous les autres. Les Bakairi ont le type le plus original et primitif de tout le groupe caraïbe. Leur langue peut être considérée comme la clef des langues caraïbes de la Guyane. Les observations de M. von den Steinen ne laissent aucun doute que le centre de l'Amérique du Sud est le berceau de la grande famille caraïbe.

16-21. Le type le plus fréquent des Bakairi est représenté sur les gravures. Leur teint est jaunâtre, leurs cheveux sont un peu plus fins ; ils ont le nez recourbé dans la partie inférieure et le menton fuyant.

Il n'y a aucune ressemblance avec le type mongol mais plutôt avec le type juif (vide 22-23).

L'indice de la céphalique indique de la méso-et brachycéphalie.

La taille est d'une hauteur moyenne, les membres grêles et bien proportionnés. Les femmes, beaucoup plus petites que les hommes, offrent quelquefois des traits très bien formés se rapprochant de ceux de la race caucasique.

24-30. Autres types Bakairi.

31-35. Les Nahuqua, la nation caraïbe la plus nombreuse du haut Xingu, habitent principalement les bords du grand tributaire de l'est, le Kuluene, dont nous connaissons seulement l'embouchure. Sur le Kuliseu, affluent du Kuluene, que nous avons visité, il y a seulement un village de ce peuple. Le type des Nahuqua, quoique ce soient aussi des Caraïbes, est tout à fait différent de celui des Bakairi.

Ils sont plus grands et plus forts. Ils ont la tête grosse, la face presque rectangulaire, l'angle mandibulaire très proéminent, le menton bien saillant, les yeux petits et peu obliques, le nez court et retroussé.

36-42. Les Mehinacu appartiennent à la famille Nu-Aroak, comme les Custenau, Vaura et Yaulapiti, dont nous ne possédons pas de portraits.

Leur tête est grosse et arrondie, leurs yeux sont petits et très-éloignés l'un de l'autre ; leur nez est court, peu courbé, leur front bas, leur prognathie mandibulaire est distincte, mais pas en haut degré. Ils sont peut-être la tribu la plus avancée de toutes.

44-48. Les Auetö ou Aueti et les Camayura sont des nations tupis. Mais le langage des premiers est déjà si différent de la langue tupi gerale qu'ils ne peuvent être considérés comme tupis qu'avec quelque réserve. Les Camayura, au contraire, parlent encore la langue tupi, tout à fait pure telle qu'elle était

parlée il y a trois cents ans chez les Tupis du littoral. Parmi ces deux nations on ne peut distinguer de type spécial prévalant.

45. Le portrait d'un Auetö, le seul conservé, offre beaucoup de ressemblance avec le type des Nahuqua.

Parmi les Camayura on voit des figures presque européennes, mais il y en a aussi d'autres, principalement chez les femmes, qui ont un air de race inférieure. Voici une femme au menton presque pithécoïde comme la célèbre mandibule de la Naulette.

49-67. La série suivante donne une idée de la manière de vivre de ces hommes primitifs.

C'est à l'âge de pierre que nous les trouvons. Leur état précolombien est prouvé par l'absence absolue d'animaux et de plantes introduites depuis la découverte du Nouveau-Monde. Ils ne connaissent ni le poulet, ni le chien, ni le chat domestique. Leurs plantes cultivées se bornent au maïs, au manioc, au cotonnier et au tabac. Ils ne connaissent encore ni la banane, ni l'oranger, ni les haricots.

49-50. Ces tableaux représentent leurs haches de pierre, leurs petites chaises genre traineau, sous formes d'oiseaux ou de quadrupèdes. Elles sont travaillées admirablement d'un seul morceau de bois.

51-53. Leur poterie est très bien développée et dénote un sens artistique merveilleux. Les petits pots portent tous des formes d'animaux.

54. Masques.

Les tableaux suivants montrent quelques spécimens de leurs vêtements de danse ainsi que de leurs masques. Chaque masque signifie un animal ; les ornements sur les joues des masques en bois indiquent une certaine notion de l'animal représenté. C'est des masques de tribus Nu-Aroak que les Nahuqua les ont empruntés à l'origine. Les masques originaux des tribus Caraïbes sont les dominos et capuchons faits de feuilles de palmier bonti avec les emblèmes des animaux au sommet de la tête. Ces vêtements sont presque les mêmes que ceux décrits par le Dr Crevaux chez les tribus Caraïbes des Roucouyennes de la Guyane.

Les Auetö, Camayura et Trumai ont des masques plats faits d'un tissu étroit de fibres, les yeux et le nez coulés en cire.

Le tableau 57 montre un jeune Bakairi avec son vêtement de danse complet.

58. Autre masque très intéressant des Nahuqua.

Enfin il y a quelques tableaux représentant la vie dans les villages :

59. Groupe d'une famille Bakairi.

60. Hommes rôtissant des poissons dans notre campement en se servant de grils en forme de pyramide.

61. Bakairi recueillant des perles.

62. Grande cabane de Bakairi.

63. Hutte de danse et de fêtes dont l'entrée est interdite aux femmes. Elle sert aussi d'auberge aux étrangers. Elle est située généralement au milieu de la grand' place du village.

On voit aussi les grandes cages de bois destinées à garder de grands oiseaux de proie, spécialement l'aigle magnifique Harpya destructor dont chaque village possède quelques spécimens.

66. Intérieur d'une hutte de Camayura. On voit les Indiens dans leurs hamacs, leurs grands pots, le vêtement primitif des femmes, consistant seulement en un petit triangle d'une feuille sèche de maïs. Le mari étend son hamac au-dessus de celui de sa femme.

67. Groupe de Camayura revenant de se baigner dans un lac.

68. Campement sur le fleuve.

69. Séance linguistique.

II. — *Voyage au São Lourenço* (1888).

La série suivante donne des types Bororo que nous avons étudiés dans la colonie militaire du São Lourenço.

Cette grande nation sauvage habite la partie méridionale et le sud-est de la province Matto-Grosso et s'étend en Goyaz jusqu'aux

affluents du Parana, rio Verde et rio Turvo. Ceux du São Lourenzo ne sont soumis que depuis quelques années. C'est une tribu plus barbare que les nations du haut Xingu, vivant de chasse et de pêche, sans aucune agriculture, à l'état nomade. Leurs cases sont pour cela très primitives ; mais ils montrent une grande perfection artistique dans la fabrication de leurs armes et de leurs ornements. Ils offrent un grand intérêt anthropologique parce qu'ils sont peut-être les Indiens de la taille la plus haute qu'on rencontre dans l'Amérique du Sud. Elle atteint souvent 1 mètre 90 cm., le plus grand mesuré avait 1 m. 94 cm. de haut.

70-77. Passons aux types d'hommes. La tête est grosse, les yeux petits, un peu fendus, ils ont de grandes proéminences supraorbitales ; leur bouche est grande, leur nez proéminent. Les jeunes garçons offrent souvent des types très agréables.

78. Le chef des Bororo porte une triple couronne de plumes et un bonnet orné de mosaïques en plumes ; sur la poitrine il porte des dents soit de tigre, soit de dasypus gigas (le grand armadille).

79-80. Des Bororo ornés pour une fête de gala.

Le corps entier et aussi les cheveux sont peints en rouge d'urucu. Les bras sont couverts de plumes de perroquets.

81-86. Quant aux femmes et aux jeunes filles, elles ne sont vêtues que d'une ceinture large, noire, faite d'une espèce d'écorce, et se parent de dents de singe.

90. Village de Bororo.

91-92. Des hommes retournant de la chasse.

93-94. Deux scènes de cérémonies d'un enterrement. Après la mort, on prépare dans la forêt le squelette, et, quatorze jours après, on enterre le corps dans une corbeille richement ornée de plumes. Le crâne est couvert de petites plumes rouges d'arara, les os sont teints en rouge d'urucu. Les cérémonies et les danses durent alors trois jours.

95-100. Les portraits suivants sont pris par occasion les uns à Buenos-Ayres, des Indiens du Chaco, 2 Mataco et un Toba, les

autres des Pareci pris à Cuyaba. Le président de Matto-Grosso les avait fait venir pour les faire examiner par nous. C'est une nation Nu-Aroak qui conserve encore des traditions sur ses migrations du nord au sud.

IV. — *Voyage de Goyaz à Para* (1888).

La série suivante est faite pendant mon voyage sur le rio Araguaya et Tocantins à Para 1888, dans lequel j'ai fait une grande partie de la route suivie par la célèbre expédition de Castelnau.

Les nations les plus importantes de ces régions sont les Caraya et les Cayapo. Ils sont divisés en trois grandes tribus ;

1° Les pacifiques Carayahi dans la partie supérieure du fleuve ;

2° Les Yavahè encore indépendants et pas encore visités ;

3° Les Chambioa indépendants et belliqueux dans la partie moyenne.

Je n'ai pu examiner que les premiers dans leur état naturel et faire une collection à peu près complète de leurs industries. C'est un peuple tout-à-fait singulier dont la langue ne se peut comparer à aucune autre. Le type anthropologique est très uniforme. Leur crâne montre une hypsidolichocéphalie très accentuée.

101-107. Puis viennent des hommes avec leurs armes et ornements nationaux. Sur la lèvre inférieure perforée, ils portent un ornement, une cheville de bois ou de pierre. Un cercle tatoué sur la joue est l'insigne national. Les hommes se serrent le prépuce avec un fil de coton.

108-112. Le vêtement des femmes est une espèce d'écharpe de la petite écorce de l'arbre apeiba ou jangadeira.

Pendant la saison sèche, ils demeurent dans les îles sablonneuses de la rivière.

Le n° **113** représente un de leurs campements.

Le n° **114** nous montre un grand village des Chambioa contenant quatre-vingt cases.

Le n° **115** est la case d'un chef des Chambioa.

Le n° **116** est la photographie d'un village devant lequel les indiens sont assemblés pour recevoir la visite d'étrangers.

Les Cayapo sont peut-être la nation la plus grande et la plus belliqueuse de toutes. Le gros de cette tribu habite maintenant les régions inconnues situées entre l'Araguaya et le Xingu. Ils appartiennent à la grande famille des Gès très rapprochés en tout des Apinages Caraho et Akué du Xingu. Aucun voyageur ne les a visités jusqu'à présent; nous connaissons seulement les Cayapo civilisés du sud.

Le n° **117** représente un chef de Chambioa né Cayapo, enlevé comme enfant par des Caraja hostiles de son village.

118-120. Types de Cayapo demi-civilisés vivant à Leopoldina. Leur formation crânienne est différente de celle des Caraja, leurs ennemis. Ils sont des chamae brachycéphales en très haut degré.

Aussi peu connue que les Cayapo est la grande nation des Akuè ou Chavantes habitant les bords du rio das Mortes appartenant aussi à la famille des Gès, de taille élevée, couleur clair et type presque européen.

Le n° **121** indique une femme Chavante civilisée.

121-124. Les Apiaca sont une tribu de la rive gauche du Tocantins au-dessous des dernières chûtes de l'Itaboca. C'est une nation très intéressante, car ce sont de véritables Caraïbes. Leur langue et leur type physique sont très rapprochés de ceux des Bakairi. Ils ont émigré du centre, poursuivis par les Suya depuis environ 30 ans. C'est un fait qui donne beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse de MM. Lucien Adam et von den Steinen que le berceau des nations caraïbes doit être cherché au centre du Brésil.

V. — *Voyage sur le Rio Purus* (1889).

La dernière série donne des types de quelques peuplades du rio Purus, un des plus importants tributaires de l'Amazonas exploré il y a 25 ans par le voyageur anglais Chandless et maintenant le centre de l'exploitation du caoutchouc. Malgré cela on

avait très peu de données sur l'ethnographie de cet immense territoire.

Toutes les tribus du Purus font partie de la famille Nu-Aroak et se rapprochent beaucoup sous bien des rapports des peuples Aroak de la Guyane.

125-127. Dans la partie inférieure de son cours vivent les Paumary ou Puru-purus. Quoiqu'ils aient perdu beaucoup de leur originalité par leur contact avec la population civilisée, ils ont conservé leur manière de vivre. Ils représentent l'état des habitants lacustres. Leurs huttes se trouvent au milieu des lagunes du fleuve. Elles sont établies sur des troncs d'arbres flottants ; ils sont exclusivement pêcheurs, mais s'occupent aussi de l'extraction du caoutchouc. Leur type offre quelques traits mongoliques. Leurs yeux sont obliques et fendus, leurs pommettes très proéminentes, leur bouche grande, leur nez court et courbé. Leur teint est relativement foncé et offre l'anomalie curieuse de la distribution du développement du pigment. Leur peau est couverte de taches blanches et noires spécialement aux extrémités. La même déformation se trouve aussi chez beaucoup d'autres peuples du haut Marañon et de la Bolivie.

Les Yamamadi, sur la rive gauche du cours moyen, parlent une langue semblable à celle des Paumary. Leur manière de vivre est très différente. Ils habitent des forêts où ils ont leurs plantations. Ils n'apparaissent jamais au bord du fleuve.

La conformation de leur face est presque européenne, leur teint aussi très clair, mais ils ont la même maladie de peau, que les Paumary. Séparés des villages des Seringueiros, ils sont restés un peuple sympathique et naturel, hospitalier et confiant.

129-130. Deux groupes de Yamamadi apportant des vivres et du bois pour faire des flèches.

131-132. Deux groupes d'hommes, l'un avec l'arme nationale, la sarbacane.

133-138. Types d'hommes Yamamadi.

139-154. Les Ipurina ou Cangiti sont la nation la plus grande

et la plus belliqueuse du haut Purus. Ils s'étendent en beaucoup de petites tribus jusque sur le territoire bolivien.

C'est un peuple peu sympathique, de mœurs barbares, de mauvaise renommée à cause de sa perfidie et de sa cruauté. Il y a encore parmi eux des anthropophages.

On voit chez eux deux types, l'un de taille élevée, la face à peu près caucasique ; l'autre beaucoup plus bas, les yeux obliques, la bouche extrêmement grande, la figure arrondie, le nez recourbé la pointe pendante. Le diaphragme du nez est perforé, on y fixe un os d'oiseau.

Par l'intermédiaire des Seringueiros, ceux que j'ai visités ont déjà reçu beaucoup d'objets européens spécialement des articles de fer.

Leurs grandes cabanes sont très bien faites et ont quelque ressemblance avec celles du haut Xingu ; seulement la charpente en est plus légère et plus élégante.

Toutes ces tribus emploient des flèches empoisonnées. Les Ipurina possèdent déjà beaucoup d'armes à feu, dont ils se servent souvent l'un contre l'autre.

Les n°s 155 et 156 représentent une hutte des Ipurina près du rio Ariman[1].

[1] M. P. Ehrenreich se propose de publier plus tard une collection choisie des principaux types signalés dans cette notice.

L'HOMME FOSSILE DU RIO SAMBOROMBON

PAR LE Dr J. VILANOVA.

La question de l'homme fossile en Amérique se lie étroitement aux questions de migration dont notre vénéré président nous a si bien indiqué l'importance dans son discours d'ouverture. Dans les congrès d'anthropologie préhistorique il a été question plusieurs fois de l'homme fossile en Amérique, et surtout de l'homme des Pampas. Or, parmi les nombreux mammifères fossiles ramassés par le jeune naturaliste catalan, M. Carles, dans toute l'étendue du bassin de la Plata et qui ont été donnés à ma patrie, Valence d'Espagne, par un illustre et généreux habitant de cette ville, M. José Rodrigo Botel, figurent presque tous les ossements d'un squelette humain très remarquable par les caractères qu'il offre. D'abord la mâchoire inférieure est très grande ; l'apophyse articulaire est un peu oblique, pour faciliter le mouvement d'avant en arrière, ce qui, avec le genre d'usure que présentent les couronnes des dents, indique le régime frugivore de l'individu. Le trou occipital occupe une position plus en arrière que chez les hommes civilisés, ce qui donnerait une position quelque peu oblique au corps. Le sternum présente un trou naturel, chose bien étrange dans notre espèce. Enfin, la partie dorsale compte 13 vertèbres au lieu de 12, comme c'est la règle générale.

Ces restes ont été trouvés par M. Carles dans le bassin du rio Samborombon, affluent du rio de la Plata, à très peu de distance d'un squelette presque complet de mégathérium, dans la formation pampéenne qui appartient au diluvium américain dont la roche offre tous les caractères du lehm européen.

Les circonstances épidémiques que nous avons eu à déplorer à Valence m'ont empêché de vous exhiber ces intéressants objets, mais à la prochaine réunion du Congrès en Espagne, je vous promets de vous les montrer, ainsi que la mâchoire humaine trouvée à Puerto-Principe par mon bon ami feu M. Rodriguez Ferrer.

ANTHROPOLOGIE FUÉGIENNE

Par le Dr Deniker

Une des questions portées à notre programme concerne les éléments ethniques de l'extrême sud du continent américain, pour lequel il n'y a pas de nom sur les cartes et qu'on pourrait appeler Archipel Magellanique. Il se compose d'une grande île, la Terre de Feu, et d'une série d'îles et ilots à l'ouest et au sud de celle-ci. Cette région est occupée par plusieurs peuplades.

Les Onas de l'île de la Terre de Feu présentent une grande analogie avec les Patagons qui habitent de l'autre côté du détroit. Ils ne connaissent pas le cheval.

La population de l'extrême sud américain, à proprement parler, ne comprend que les Yaghan et les Alakalouf, deux peuplades très voisines entre elles par le type et par les mœurs. On les connaît plutôt sous le nom collectif de Fuégiens, quoique ce nom soit mal choisi, car la Fuégie comprend aussi l'île de la Terre de Feu peuplée par les Onas. La région habitée par ces peuplades est une des plus inhospitalières du monde, exposée à tous les vents, couverte d'épaisses forêts ou des glaciers qui descendent presque jusqu'à la mer, ne laissant qu'une étroite lisière de terre entre eux et la mer, terre rebelle à toute culture. Quelles sont les causes qui ont amené les Fuégiens dans ces régions désolées? Avec quelles autres populations présentent-ils des

affinités ? A quelle époque sont-ils venus ? Sont-ils de race pure ou mêlée ? Autant de questions qui ne pourront être résolues que lorsque nous connaîtrons définitivement les populations de l'Amérique du Sud. Vous avez entendu M. Ehrenreich. D'après ses recherches, on peut déjà signaler quelques rapprochements, au point de vue du type physique, entre les Fuégiens et les populations du centre du Brésil, séparés les uns des autres pourtant par un espace immense.

Voulant contribuer, dans la mesure de ses forces, à la solution des questions que je viens d'indiquer, M. le docteur Hyades, médecin principal de la marine, qui a séjourné pendant deux ans parmi les Fuégiens, avec la Mission française du Cap Horn, avait entrepris avec moi d'écrire une monographie complète de ce peuple. Les résultats de nos recherches sont consignés dans un volume qui va paraître prochainement et que je puis présenter au Congrès à l'état de bonnes feuilles en y joignant quelques planches[1]. Dans ce volume, nous donnons d'abord la description du type fuégien, en nous basant sur les mensurations prises sur plus de cent indigènes vivants, sur l'étude des crânes et squelettes et de tout ce qui a été écrit sur cette population au point de vue physique ; nous consacrons des chapitres spéciaux à la physiologie et à la pathologie de cette population. Plusieurs pages sont consacrées à un vocabulaire et à quelques rudiments de la grammaire fuégienne. Enfin, les mœurs de cette population qui se trouve encore au degré le plus bas de la civilisation, à l'âge de la pierre et de l'os, sont décrites avec le plus grand soin possible. Nous passons en revue leurs conditions sociales, leur vie matérielle, leurs habitations, leur alimentation, leurs usages de famille, leurs industries primitives. Le volume se termine par une bibliographie, par trente-quatre planches en photogravure et lithographie et une carte ethnographique de la Terre de Feu.

[1] Le volume a paru depuis sous ce titre : *Mission scientifique du Cap Horn, 1882-83* (Ministères de la Marine et de l'Instruction publique) ; t. VII, Anthropologie, Ethnographie, par P. Hyades et J. Deniker ; Paris (Gauthier-Villars), 1891, 1 vol. in-4°, de 422 pages avec une carte et 34 planches.

Nos renseignements linguistiques sont très incomplets. N'étant pas linguistes, nous ne pouvons tirer de conclusions au point de vue de la parenté des langues ; nous nous bornons à fournir des documents à de plus compétents que nous. Au point de vue ethnographique, il est difficile d'établir la parenté des Fuégiens; leur état social est tellement primitif qu'il y a peu de chose à signaler et qu'il serait difficile de tirer des conclusions absolues. Néanmoins quelques coutumes sont communes aux Fuégiens et à d'autres populations américaines, comme par exemple l'usage de se teindre le corps en différentes couleurs. Dans la parure, il y a quelque analogie avec les populations de la Guyane et même avec celles de la vallée de l'Amazone : une sorte de couronne, sans présenter la même richesse, rappelle de loin par toute sa structure la couronne qu'on trouve chez les peuplades de l'Amérique du Nord et du centre. Je n'insiste pas sur ces détails et je m'empresse de vous dire deux mots sur les affinités des Fuégiens au point de vue physique.

Si nous comparons les Fuégiens avec leurs voisins immédiats, les Patagons et les Araucans, nous trouvons une grande différence : les Fuégiens sont mésocéphales, de petite taille ; le nez enfoncé, présente une étroitesse extrême à la racine et est très large vers le bas ; le plus souvent, il est retroussé ; la face anguleuse, la couleur de la peau ne correspondent point aux types patagon et araucan. Enfin, il y a une foule de caractères distinctifs. En revanche, les Fuégiens présentent une analogie frappante avec certaines populations du sud du Brésil, les Coroados, les Tapouïos, les Paraguaïos, etc., et avec certains éléments de la population du Pérou et de la Bolivie. Mais ce sont surtout les Botocudos qui se rapprochent le plus des Fuégiens, non seulement par l'indice céphalique, mais par toute la structure de leur crâne, de même que par plusieurs autres caractères (taille, forme de la face, du nez, etc.)[1]. Comme ceux des Botocudos, les crânes fuégiens présentent aussi des analogies frappantes avec les crânes, sinon préhistoriques, du moins très anciens,

[1] Voy. à ce propos les travaux de Ph. Rey, d'Ehrenreich, etc.

trouvés par Lund à Lagoa Santa (Brésil, province de Minas Geraes), par Roth à Pontimelo (République Argentine) et si bien décrits par MM. Lacerda et Peixoto, de Quatrefages et Sören Hansen. Il y a aussi des raisons pour croire que les crânes extraits des cimetières environnant les Paraderos du Rio-Negro (Patagonie), et décrits par Moreno et Lista, se rapportent au même type, car ils offrent quelques analogies avec les crânes fuégiens. L'indice céphalique moyen des Fuégiens est de 77 sur le crâne, de 79 sur le vivant, celui des Botocudos est de 78 sur le vivant, de 75 sur le crâne ; celui des crânes de Lagoa Santa est de 71 ; celui des crânes des Paraderos varie de 72 à 78 dans les diverses séries. Une remarque générale se détache de cette comparaison : c'est que les crânes fossiles sont beaucoup plus dolichocéphales que ceux des Botocudos et des Fuégiens ; il ne serait pas improbable que ces derniers fussent les descendants des races primitives, déjà métissés avec les races brachycéphales.

Je passe aux conclusions, qui sont les suivantes :

1° Il existe dans l'Amérique méridionale une race (ou une variété, un type spécial de la race américaine), de petite taille, méso ou dolichocéphale, hypsicéphale, leptroprosope ; à nez concave, souvent retroussé, étroit à la racine, large en bas ; aux arcades sourcilières proéminentes ; à face losangique, anguleuse ; à bouche large, etc.

2° Cette race a dû occuper jadis une bonne partie de l'Amérique méridionale, surtout les pays situés au sud de l'Amazone, comme le prouvent les restes fossiles ou subfossiles (Lagoa Santa, Pontimelo, Paraderos).

3° Aujourd'hui cette race, à l'état plus ou moins pur, est réduite à quelques peuplades dispersées loin l'une de l'autre : les Fuégiens, les Botocudos, certaines tribus du Chaco et des affluents droits de l'Amazone.

4° Les représentants de cette race se retrouvent isolément ou par petits groupes dans nombre de populations actuelles du Brésil, de la Bolivie, du Pérou et du Chili.

5° Cette race forme un contraste frappant, non seulement avec les Patagons (grands et brachycéphales) mais encore avec d'autres races sud américaines. (Araucans, Caraïbes, Pampas, etc.), qui, tout en étant aussi petites, sont néanmoins brachycéphales, platyrhiniennes, ont le nez droit ou convexe, la face arrondie, etc.

6° Il est probable que la plupart des populations de l'Amérique méridionale sont issues de mélanges de ces trois races : petite et dolichocéphale (Fuégiens, Botocudos, etc.), grande et brachycéphale (Patagons), et petite et brachycéphale (Araucans, Caraïbes), si toutefois il n'y a pas lieu d'admettre une quatrième race, dans la région N.-O. de l'Amérique du Sud, encore peu connue au point de vue anthropologique.

ETHNOGRAPHIE

SACRED HUNTS OF THE AMERICAN INDIANS

by Mr. John G. BOURKE

The author describes a Sacred Hunt which he witnessed while among the Zuni Indians of New Mexico, which Hunt was made for the purpose of supplying the Sacred Eagles with certain meats; — he then goes on to show that precisely such Sacred Hunts have been described as occurring among the Tlascaltecs in honor of Camaxtly, their god of Hunting and much the same kind of ceremonies are noted by Fray Diego Duran, Herrera, Gómara, Torquemada, Clavigero, Motolinia and Padre Sahagun, as existing among the people of Mexico and Guatemala, — while Garcilasso de la Vega is quoted to prove their existence among the Incarial Race of Peru. The more it is proved that the Indians of our own day have preserved and still practice the same rites and ceremonies, as their ancestors of past generations, the more smooth shall we make the path of the inquirer into ancient usages, and the better shall we understand the manners of life of the aborigines at the date of the arrival of Columbus in America.

References are also made in this paper to the Sacred Plume-sticks made from the feathers of the Sacred Eagles at this time and used for planting in the corn-fields in the manner of a prayer or sacrifice to insure good crops.

Also to Incense, Boomerangs, ordinary hunts, the domestication of wild animals, etc.

During one of my visits to the Pueblo of Zuni, New Mexico, some ten years ago, it was my good fortune to be invited to take part in what the Caciques called a Sacred Hunt, — to provide meat for the Eagles which were kept in cages of cottonwood saplings in different quarters of the town.

As this Hunt presented some peculiarities worthy of attention, I have thought that the reproduction of my Memoranda taken at the moment, might interest my readers.

To the mind of the savage, whether in America or elsewhere, every animal is a god, and there is a special reason why his intellect should humble itself in reverent admiration of the rapacious bird whose swiftness of flight, keenness of vision, and strength of limb have caused it to be emblazoned upon the banners and graven upon the coinage of the most cultured nations of the world.

A the time of which I am speaking, there were thirteen full-grown eagles in Zuni, each provided with a good-sized cage or house ; no other Pueblo had anything like so many, the nearest approach being that of one of the Moquis villages which had half a dozen.

They were all well cared for and as much as possible fed upon field mice, rabbits and other meat of that kind, caught by the little children or the old men and caught alive, if such a thing could be done ; but there was also abundant provision for them from other sources, as the Pueblos, the Zunis particularly, are rich in sheep, goats and cattle.

In return for this plentiful maintenance, they were called upon, at stated periods, to pay a liberal tribute of feathers and and down with which the priests or medicine men made Sacred Plume-sticks.

Parenthetically, I may say that the most forlorn and crestfallen creature in the world is the proud American eagle when stripped of all its plumage.

The manufacture of these Sacred Plume-sticks was going on briskly during the time of my visit and I naturally enough made

it my business to learn all on the subject that could be extracted from the artists.

The twigs used had been selected with great care, were cut to a fixed length, peeled and tipped with the medicine feathers which when not needed for such a purpose were preserved in a cylindrical box of cedar.

Four kinds were used; — those of the eagle, the hawk, the blue bird and the Macaw.

The last named bird is also kept in cages in the Rio Grande Pueblos, the first example coming under my notice being in the Pueblo of Santo Domingo.

When finished, the Plume-sticks are planted in the corners of fields, near the principal springs, and at points on the boundaries of the Pueblo, and with ceremonies which forcibly suggest all that as been written concerning the « Terminalia » of the Romans. Good crops are supposed to bless the land thus protected, as my red-skinned friends took care to inform me when I came back again lather in the fall.

Besides the feathers mentioned, those of the wild Turkey and the « Road Runner » or Chapparal Cock could be used, but never those of the Owl. The poor deluded wretch who would resort to Owl feathers would have his crops torn out by tempest and cut down by hail.

The Owl has suffered from the suspicions of mortals every where, — in all ages and in all countries.

True, the Athenians regarded it as a fit companion for Minerva, the Goddess of Wisdom ; but, even to them, its hooting was an Omen of Evil.

I have taken upon myself, at an earlier date to refer to this subject and show how our Apache scouts dreaded nothing so much as the lugubrious hoot which announced to them that some one of the tribe was soon to die, — and I have also mentioned the incident occurring in general Crook's expedition into the Sierra Medre in pursuit of « Geronimo », in 1883, where a white man caught an owl but was compelled to release it in deferenee

to the clamor of the scouts who asserted that the worst luck would befall us all if the bird were not set free.

My Zuni informant, old Pedro Pino, viewed my note-books with some misgiving and manifested a desinclination to give me any explanation which could be avoided; « My friend », said he in Spanish « the Good God who made us all, gave each one his own business to mind. Now, for example, there is the Comandante down at Fort Wingate, he has *his* business to attend to ; then there's the schoolmaster, he has *his* business ; and then there is Mr. Graham, the store-keeper, he has *his* business to attend to ; and then I have *my* own business to attend to. »

The old man didn't say as much in words, but there was something in his manner that gave me the impression that I had better mind *my* business and come back as I did, at a later day when I might find him in a more complacent humor.

One word more need be said about these Plume-sticks ; though generally simple, they are sometimes artistic in construction, and recall that we are now getting down close to the tribes of Mexico who, in the first days ot the Spanish Conquest, astonished the followers of Cortes so much by their skill in the casting of metals, in the manufacture of « plumage » or feather work, and in walking upon the tight-rope, that proficients in the last-named art were taken back to Spain to exhibit before the Court and before the Pontiff in Rome, while specimens of the feather-work where collected to delight the eyes of all who looked at them.

The art of feather-work has not yet been lost, and one can still see on the south side of the Rio Grande exquisite representations of bright-colored birds patiently stuck together by Indians who can neither read nor write.

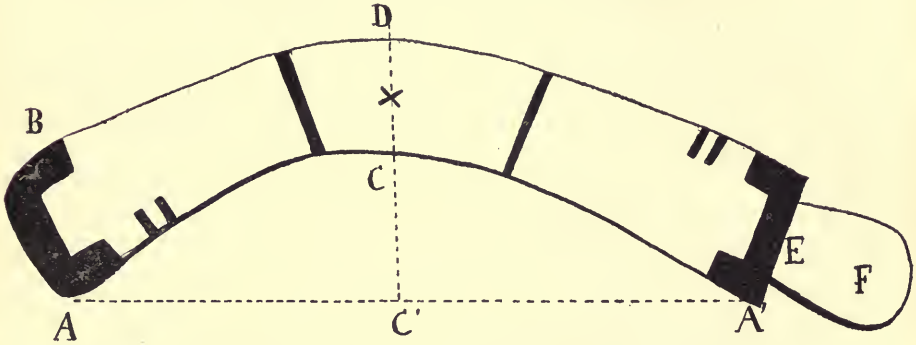
For several days before the Sacred Hunt took place the Pueblo was in a state of subdued excitement.

All the young men were attending to the « boomerangs » they were to use, or looking carefully after the ponies they were to ride.

When the moment for starting arrived, a crier roared through the streets that all the preparations were complete and, in a few moments, throngs of young men had saddled and bridled their ponies and started for the place of rendez-vous, whither also groups of men on foot were wending their way.

I borrowed a « plug » and started off with the brother of the « Gobernador », a very dandified chap, dressed in trousers of

BOOMERANG OF THE ZUNIS AND MOQUIS



Handle, E-F, 2,675 inches long. — From A to A', 20 inches — A-B, 25 inches.— C-D, 1,75 inches.— Perpendicular from C to C', 3 inches. — Thicknessat edges 0,25 inches. — Greatest thickness at ×.

black velvet, decked with silver buttons, a red shirt and a dark blue plush cap, also, ornamented with buttons of the precious metal.

We jogged along over gentle hills and flat red clay valleys, passing through stretches of corn-fields, and at a distance of something more than two (2) leagues from Zuni, ascended a low timbered knoll, upon whose summit was burning a small fire, the rallying point for a concourse of not less than four hundred and fifty young men and old, two thirds of then mounted, there were no women or girls to be seen.

An old man, venerable in appearance and dignified in manner, was haranguing the multitude, giving instruction upon the regulation of the Hunt, as my companion stated, and interspersing his remarks with advice of a moral character,

When he had concluded, the Zunis, in parties of from six to ten approached the fire, and with heads bowed down and with sedate and reverent deportment, recited in an audible tone prayers of considerable length, each at the same time holding towards the Fire in his left hand a crust of bread and in his right one or two boomerangs, they can be called by no other name.

The prayers finished, the crusts were placed in the fire and the boomerangs held in the smoke ; the devotees then divided, one half moving off by the left, the other by the right.

The whole congregation performed the same ceremony, those on horse-back dismounting before approaching the Sacred Fire, and the crusts of bread making a pile three or four feet high.

My presence so near the fire was the occasion of no little sarcastic comment and hilarity to the younger Zunis, but I summoned to my aid all the audacity I possessed and stood my ground.

The Indians rapidly scattered over the face of the country which was thickly covered with stunted cedar and sage-brush and well suited as a hiding-place for Jack-Rabbits.

The dismounted battalion acted as beaters, while the horsemen pursued the frightened animals the instant they broke cover.

The scene was animated and picturesque, a kaleidoscopic mass of life and color.

The dust scattered and the amount of exertion wasted should have sufficed to catch and kill a hundred buffaloes; but the result of all this vast expenditure of times and labor, as we learned at night-fall, was only four Jack-Rabbits which were promptly fed to the sacred Cha-ka-li, or Eagles.

The strangest thing about this hunt to my mind was that it served as such a strong link between our own day and the dim, misty past

Numerous old Spanish authors allude to such hunts having

been carried on by the people of the Valley of Mexico ; and Moctezuma himself took command on occasion.

There were petty differences, of course, as might be expected when the same ceremony occurs in widely separated localities or is described by several authorities.

For example, the Aztecs are said to have had an idol of their god hof Hunting, Camaxtly, on top of the hill which was designated as the rendezvous.

The Tlascaltecs set the whole country on fire, someting the Zunis do not now do.

And, in some cases, we are informed, the Hunt lasted four days instead of only one.

The Mexicans had under the patronage of and in honor of Camaxtly, their god of the hunt. Diego Duran describes one, but indifferently. He says that the hill selected was surrounded and the game driven to the summit where there was a shrine of the god, made of straw, with an idol within, etc. After the hunt was ended, fires were lighted. Diego Duran, vol. 3, cap. 7, p. 267. Again, he says ; « Los sacerdotes de este templo, (i. e. that of Camaxtly, the god of hunting,) que hemos venido tratando, enseñaban á la gente popular unos conjuros para conjurar la caza, de los cuales conjuros y hechicerias usaban los cazadores para efecto de que la caza no viese ni se apartase, y para que se fuese á los lazos y redes ; tambien les mandaba que antes de salir de la caza (á la caza, possibly.) sacrificasen al fuego y le hiciesen oracion, y a las umbrales de las casas, y en llegando á los montes que los saludasen y hiciesen sus sacrificios y promesas ; mandabanles que saludasen á las quebradas, á los arroyos, á las yervas, á los matorrales, á los arboles, á las culebras ; finalmente, hacian una invocacion general en todas las cosas del monte, haciendo promesas al fuego de le sacrificar cuando en la gordura de la caza que prendiesen. Estos conjuros andan escritos, y los he tenido en mi poder y pudieranlos poner aqui si fuera cosa que importara ». Diego Duran. Mss. lib. 3, cap. 7, p. 275.

Moctezuma from time to time went hunting with « ocho ò diez mil indios, i muchas veces mas, asidos por las manos, cercaban quatro ó cinco leguas de Tierra dando voces i silvos, levantando i ojeando la caça sacandola de sus Madrigueras i Cuevas, la hechaban en campo raso, en donde estaban los flecheros i los que tenian armas ». Herrera, Decade 2, lib. 7, p. 187.

The Tlascaltecs had a Sacred Hunt in which they carried the god of Hunting out to a certain hill and then, surrounding the country for miles, set fire to it and drove the game towards the altar in proximity to which the hunters made their butchery, and then taking the carcasses on their backs, returned home to a great feasts. See in Herrera, Decade, 3, lib. 2, p. 68. As the Tlascaltecs were pre-eminently a « Bread » people, their hunt had become like that of the Zunis, more of a ceremonial observance than a necessity. It commemorated the old days when the success or failure of their hunters meant life or death to the populace ; therefore, the good will of their god had to be secured before the hunting began by formal blandishment.

Gomara, in his « Historia de la Conquista de Mejico », page 445, describes a sacred hunt in honor of the god Quecholli, in which not only food animals, but snakes and worms, everything in fact that could be caught, were brought in as a tribute, those priests or warriors who were most successful being rewarded with praise and presents. The description is too long for insertion and has no special value beyond recording the fact mentioned.

Torquemada's description of the sacred hunt of the Mexicans is very meagre ; it took place in their 14th. month and lasted four days, the first of which was spent in fasting ; the people spread themselves over the country and drove into nets and snares spread for them « Venados, Conejos, Coyotes o Adives, y otros ». Torquemada, « Monarchia », lib. X, cap. XXVL.

The Aztecs had a Sacred Hunt in our month of February, their eighteenth month. The youth then went to the chase not only of « the wild beasts in the woods, but also to catch the birds in

the lake »., One part of the spoils was « consumed as a burnt offering... The women made oblations of Tamalli, which they afterwards distributed among the hunters ».. Clavigero, « History of Mexico ». Philadelphia, 1827, vol. 2, p. 91.

(Mexicans.) « Un dia en el año salian los señores y principales para sacrificar en los templos que habia en los montes, y andaban por todas partes cazadores para cazar de todos animales y aves para sacrificarlas al demonio »... « Leones, tigres, cayutles (coyotes).. « cazaban venados, liebres, conejos, codornices, culebras y mariposas »... The Unknown Franciscan, (Motolinia) author of « Ritos Antiguos de los Indios de la Nueva España », in Kingsborough's Mexican Antiquities, vol. IX, page 27.

Father Sahagun refers to a Sacred Hunt of the Mexicans, occurring in their 14th month, (Quecholli.) They hunted rabbits, deer and coyotes, rounding them up and killing as many as possible. The successful hunters were regaled with presents and the heads were hung up in their houses ; this « fiesta » as Sahagun takes care to call it was in honor of the Otomi god Mixcoatl (The month of Quecholli corresponded to our month October.)

Sometimes, the estimates of the numbers of people engaged in these Hunts arouses very strong doubts.

The preposterous statement is made that the Incas of Peru conducted a yearly hunt in which from 20.000 to 30.000 men participated. See Garcilasso de la Vega, « Comentarios Reales », (Markham's Transl.) Hakluyt Soc. Transactions, vol. 45, pp. 117, 118.

Villagrá, in his poem of « Nuevo Mejico », published at Alcalá de Henares, in 1610, says that Don Juan de Oñate who entered New Mexico in the latter years of the 16th century, was invited to take part in a hunt exactly like the one I have described among the Zunis ; on that occasion, the Zunis had better luck as they are reported to have killed eighty hares, thirty four rabbits and some « raposoa » or coyotes.

In the relations of one of the earliest travellers in the Arctic regions, we find a description much resembling the preliminaries of the Hunt of the Zunis.

(Eskimo.) « Being amongst them at shore, the 4th of July, one of them making a long oration, beganne to make a fire in this manner ; he took a piece of board wherin was a hole large enough halfe through thorow ; into that hole he puts the end of a round stick like unto a bedstaffe, wetting the end thereof in Trane (Train Oil) and in fashion of a turner with a piece of lether, by his violent motion doeth very speedily produce fire ; which done, with turfes he made a fire into which with many words and strange gestures, he put diverse things which were supposed to be a sacrifice. Myself and divers others of my company standing by, they were desirous to have me go into the smoke ; I willed them likewise to stand in the smoke which they by no meanes would do. I then took one of them and thrust him into the smoke and willed one of my company to tread out the fire, and to spurne it into the sea, which was done to shew them that we did contemm their sorcery »... Second Voyage of Mr. John Davis fort the Discovery of the North-West Passage »... 1586, in Hakluyt, vol. 3, p. 139... The English at this period were terribly afraid of Witchcraft ; Frobisher relates in his First Voyage that his men captured an old Eskimo squaw ; all were agreed that she must be a Witch and her shoes were pulled off to see whether or not her feet were cloven.

A distinction should be made between Sacred Hunts which have become merely ceremonial observances and Hunts conducted for the purpose of procuring food for the tribe, and which are attended with religious preliminaries ; thus, as an example of the latter, we find that the Indians of British North America, (of the Ojibway stock) when they started to impound buffalo, erected a tall pole in the centre of the corral to which the game was to be driven ; upon this they hung offerings to their spirits, and also stationed in the upper part a man who was provided with a « medicine-pipe », and performed the duties of a look-out, while he chanted prayers for the success of the hunt. See Paul Kane, « Wanderings of an Artist in British North America », London, 1889, p. 119.

Morgan « League of the Iriquois », N. Y., 1851, p. 345, describes a hunt of the Iroquois which was exactly like those of the Navajoes, Apaches, Shoshonees, Crows and other tribes, being a V-shaped corral with arms extending for miles along the country ; into this the game was driven by beaters who set fire to the timber and grass in the rear. Our savage tribes also drove the mountain sheep and the buffalo over precipices.

The custom of driving wild animals into pounds must in time have led to their domestication ; indeed, the Shoshonees have told me that they used to pen buffaloes up in ravines and canons of the Rocky Mountains near the Yellowstone park. and kill them when needed.

Dunbar, in his account of the Pawnees, says that on certain occasions that tribe would sacrifice with great ceremony, and for the purpose of ensuring success in their agriculture, a young maiden, a captive, whose heart was burned in the fire. « The fire arising from the fire in which it was burning was supposed to possess wonderful virtues and implements of war, hunting and agriculture were passed through it to ensure success in their use ».

In some cases, where accounts have not reached us of Sacred Hunts after food for the Eagles, we have references to Hunts for the Eagles themselves or their feathers ; in Guatemala, on such occasions, great care was taken to incense every article to be used in the Hunt, in the smoke of a fire, after the Zuni manner.

Maximilian says that the Mandan conceals himself in a hole in the ground, covered with a framework of twigs, grass upon which are placed pieces of meat, « and a crow or some small bird fastened to it ». The Eagle swoops down upon the prey and is caught by the legs. See Maximilian, Prince of Wied, London, 1843, p. 386.

Matthews, « Hidatsa », page 68, describes an Eagle hunt among the Mandans almost like that of Maximilian.

In Guatemala, « Cuando iban á cazar plumas á los pajaros, la liga con que los habian de tomar, la incendiaban y sanctifica-

ban, creyendo que en aquella tenian mas fuerza ». Ximenes, « Guatemala », (Scherzer) Vienna, 1857, p. 190.

Colonel Mallery refers to the Dakota method of capturing the eagle which agrees substantially with the accounts previously obtained from Prince Maximilian of Wied and Surgeon Washington Matthews ; see in the Annual report of the Bureau of Ethnology fer 1882-1883.

Charlie Spencer, one of the most peculiar of frontiersmen, who married a Hualpai Indian woman, and lived for years with her tribe in the Grand Canon of the Colorado, often spoke to me of the Hunts for the Eagle and its feathers ; — the long prayers and ceremonies ot the Medicine men, and the fears of all of falls from the tops of precipices or of dangers from infuriated Eagles ; — a danger not to be under-rated as I can assert from an unpleasant personal experience in South-Western Texas, with two eaglets which I had taken from their nests on the top of a cottonwood tree and which, although no bigger than pullets. fought and scratched so that my horse ran away with me.

To conclude, it may be said that the Boomerangs of the Zunis and their neighbors have been noted from the earliest times ; Vaca saw them in 1536 ; — 1540.

« Chaque Indien avait avec lui un bâton de trois palmes de longueur »... « Lorsqu'un lièvre paraissait, ils l'entouraient à l'instant et le frappaient de leurs bâtons avec une adresse surprenante »... « C'était la plus jolie chasse que l'on pût voir »... Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, in Ternaux, vol. 7, p. 223.

Clavigero speaks of « curved sticks » used by the California Indians in hunting and thrown with such dexterity that they would break the legs of a rabbit. Clavigero, « Historia de la Baja California », Mexico, 1852, p. 26... « Un palillo curvo de casi pie y medio de longitud ». idem.

Surgeon Corbusier, U. S. Army, in an article published in the American Antiquarian, of November, 1886, describes the Apache-Yumas as hunting the rabbit in a circle with boomerangs, but makes no allusion to religious features.

Ethnographie indigène moderne du nouveau Mexique et de l'Arizona.

Le Comité regrette de n'avoir pas reçu de M. le chev^er^ de Hesse-Wartegg le manuscrit devant expliquer sa présentation de photographies de ruines, types, habitations, industries, etc., des Indiens de ces régions.

MÉMOIRE SUR LES ANALOGIES

QU'ON PEUT SIGNALER ENTRE LES CIVILISATIONS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, DE L'AMÉRIQUE CENTRALE ET LES CIVILISATIONS DE L'ASIE.

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY

En Amérique, depuis une époque reculée, on a pu constater que de l'Orient et de l'Occident, involontairement par suite de naufrages ou volontairement par émigrations, des hommes de races diverses vinrent se mêler à ses habitants.

L'anthropologie signale en Amérique, des traces de noirs, de blancs et de jaunes ; l'histoire, les statistiques, les traditions s'accordent avec la science.

Les traditions des peuples civilisés de l'Amérique les font venir de l'Asie et toutes parlent de ces radeaux et maisons de bois *acalli*, sur lesquelles les émigrants traversèrent le détroit de Behring. Ce détroit gelé l'hiver, semé d'îles, était d'un passage facile pour les populations du nord de l'Asie qui se rendaient en Amérique ; Nordenskiöld nous parle de l'île Diomède située presqu'à égale distance de l'Asie et de l'Amérique, île célèbre parmi les populations polaires, parce qu'elle servait de marché aux peuplades voisines de l'ancien et du nouveau monde, bien avant le siècle de Christophe Colomb. Le grand courant du Pacifique jetait sur les côtes du nouveau Continent des barques chinoises et japonaises ; les statistiques évaluent le nombre de ces barques, à 10 tous les 30 ans, et cela n'a rien d'extraordinaire quand on songe que le Japon comptait en 1874, 22670 jonques de haut tonnage employées au cabotage.

M. C. W. Brooks, cité par M. de Quatrefages, précise le lieu et

la date du naufrage de 60 jonques et aurait pu, dit-il ,grossir de beaucoup le nombre des accidents de ce genre. Quant aux Chinois, la belle découverte de Guignes, confirmée et développée par M. d'Hervey Saint-Denys au sujet du voyage de prêtres bouddhistes au pays de Fusang vient corroborer la relation de Moncatch-Apé, également citée par M. de Quatrefages, et ces faits se trouvent reliés entre eux par la découverte de M. le docteur Hamy, de l'un des symboles les plus vénérés des Chinois, le tai-ky, trouvé sur un monument de Copan au Honduras.

Mais l'Asie presque entière nous fournira des rapprochements et des similitudes. Quelques-uns de ces rapprochements peuvent n'être que l'effet naturel des choses, car, dans leurs manifestations premières, les hommes se rencontrent presque toujours ; mais lorsqu'il s'agit de monuments, de coutumes, de religions, ces ressemblances ne peuvent venir que de parenté, de relations suivies ou de traditions. Humboldt dans ses Cordillières s'est déjà occupé de ces ressemblances et il l'a fait avec l'autorité de son génie, notamment au sujet des mythologies asiatiques et américaines, sur la manière de compter le temps, la dénomination des jours, l'appellation des mois et des années au Mexique, qu'il assimile avec les mêmes institutions chez les Chinois, les Japonais, les Thibétains, les Tartares et les Indous.

Pour moi, je ne vous offrirai qu'un recueil des faits que j'intitulerai, « Curiosités archéologiques », mais qui pourront conduire à des recherches plus sérieuses.

Commençons par la Chine.

Les mémoires sur la Chine par des missisonnaires de Péking nous fourniront deux documents des plus singuliers.

Vol. 3, p. 8. Ils nous disent que « le fondateur de la monarchie Chinoise Taiho-Fou-hi-ché était représenté par un serpent à tête humaine, la tête d'un homme et le corps d'un serpent ; c'est le civilisateur qui apprit aux hommes l'art de la pêche, en même temps qu'il leur apprit l'art de cuire les viandes etc...

Chacun de nous reconnaîtra dans cette figure le Quetzalcoatl américain, le fondateur de la civilisation toltèque, dont le rôle

fut le même que celui de l'empereur chinois et qui apprit aux Toltecs à cultiver le maïs, à planter le coton, etc ..

Au volume 8 de ces mémoires, page 241, nous trouvons une ode adressée au roi du ciel, au sujet d'une sécheresse suivie de famine, qui rappellera à tout américaniste l'ode ou l'invocation au dieu Tlaloc au sujet d'une sécheresse suivie de famine rapportée par Sahagun (livre VI, ch. 8. — Traduction Jourdanet et Siméon). Voici l'ode chinoise :

« Ainsi donc le roi du ciel n'écoute plus sa clémence, il désole la terre par la famine et la peste, la pâle mort remplit tout l'Empire de deuil et de larmes. O colère ! O vengeance terrible ! le ciel ne choisit plus ses victimes, il frappe partout à coups redoublés, on ne voit que des morts, on n'entend que des mourants, cela est juste, point de miséricorde pour des coupables ; qu'ils périssent, mais les innocents auront-ils le même sort ? les enfants pendus à la mamelle desséchée de leurs mères languissantes expireront-ils de douleur ? Pleurons, gémissons, que tout retentisse des cris de notre repentir. O père ! O seigneur ! notre ingratitude et notre malice vaincront-elles ta miséricorde et ta bonté. Mais que vois-je ?. »

Voilà l'invocation américaine :

« Seigneur, toutes les choses dont vous aviez l'habitude de « faire largesse, qui nous faisaient vivre et maintenaient en joie, « qui sont le soutien et l'allégresse de tous, tout cela a disparu, « et fui loin de nous. Seigneur, dieu des subsistances, et dona- « teur très bon et très compatissant ! qu'avez-vous résolu de « faire de nous ? nous avez-vous enlevé absolument votre ap- « pui ? votre colère et votre indignation ne s'apaiseront-elles « pas ? Avez-vous déterminé de perdre tous vos serfs et vassaux « et de laisser dans la désolation votre ville, royaume et seigneu- « rie ? O Seigneur ! du moins accordez-nous que les enfants inno- « cents qui marchent à peine et ceux qui sont encore au berceau « aient les choses indispensables à leur nourriture, afin qu'ils vi- « vent et ne périssent pas en cette grande disette ; qu'ont-ils fait « ces pauvres malheureux, pour qu'ils soient affligés et qu'ils meu-

« rent de faim ? ils ne savent ce que c'est que pécher et ils n'ont « offensé ni les dieux du ciel ni ceux de l'enfer. Si nous avons « manqué à nos devoirs, et si nos offenses sont arrivées jusqu'au « ciel, il est juste que nous soyons détruits et qu'il ne reste rien « de nous, etc... »

C'est bien là une même prière adressée au même dieu, pour le même sujet ; ce sont les mêmes idées développées de la même manière, quelquefois avec les mêmes termes et on reste étonné d'un rapprochement si intime, quand on réfléchit que ces deux documents nous sont arrivés au travers de trois traductions : du chinois en français pour l'une ; du nahuatl en espagnol et de l'espagnol en français pour l'autre.

Voici maintenant les conseils d'une mère Cham du Ciampa à sa fille.

Le royaume de Cambodge de J. Moura, tome 1er ch. VI, page 498.

Les populations Cham du Ciampa voisines de l'Annam avaient subi l'influence chinoise :

« Enfant, foie et fiel de ta mère, approche, ton père m'a chargé de t'enseigner les usages qui concernent les femmes. Ecoute bien et convie si tu veux tes jeunes amies à venir afin qu'elles puissent également profiter de la leçon.

« Ma fille, lorsque tu parleras à ton mari, que ce ne soit jamais sur un ton élevé et ne cherche jamais à te placer au dessus de lui, ou même à son niveau.

« Ma fille, si ton mari s'emporte en ta présence, même sans sujet, ne lui réponds pas ; ce serait un scandale fait à ton dommage car les voisins riraient de toi ; aie la figure toujours gaie et n'aie de cœur que pour ton époux ; ma fille suis fidèlement les conseils, les recommandations de ton mari ; lorsqu'il te parlera de ses affaires, écoute-le et tâche de ne pas le contrarier, tu le suivras partout où il lui conviendra de te conduire, tu lui parleras avec les égards dus au chef de famille qui s'expose à la pluie et au soleil pour gagner la vie des siens. »

N'y a-t-il pas là, un grand rapprochement avec des conseils

d'une mère à sa fille tels que nous les rapporte Sahagun, liv. VI, chapitre XVIII ?

Ajoutons que dans les King (de Koung-tzée (Confucius), d'après les mémoires cités plus haut, tome VIII, p. 197, les avertissements de l'empereur Kang de la dynastie de Tchéou à son frère en lui donnant l'investiture d'une principauté, on retrouve également des recommandations d'un roi à son fils dans Sahagun.

Dans un autre ordre d'idées, les réjouissances qui ont lieu en Chine au sujet du nouvel an rappellent les cérémonies pratiquées anciennement au Mexique au sujet de l'année nouvelle.

Jugez-en :

« A l'approche de la nouvelle lune, lorsque le soleil atteint le 15 du verseau (le commencement de l'année civile des Chinois) toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième de la première lune.

Le soir du dernier jour de l'année qui s'achève, tout le monde veille jusqu'à minuit, à cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées, de feux de joie ; la consommation des pièces d'artifice est si prodigieuse que l'air devient chargé de nitre ; depuis minuit jusqu'à l'aurore chaque habitant exécute des rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité d'une année nouvelle ; beaucoup de personnes se lavent et se baignent dans de l'eau chaude où l'on a fait infuser des feuilles aromatiques du hoang-pi, arbre fruitier, *toutes les habitations sont nettoyées et ornées* et la châsse des dieux domestiques est décorée de gros plats, etc...

(La Chine ou description générale par J. F. Davis, traduit par Pichard, Paris, 1837).

Ces diverses cérémonies rappellent à s'y méprendre celles pratiquées en Amérique pour célébrer l'année nouvelle ; chez les Aztecs on ne se contentait pas de nettoyer les maisons, on en renouvelait le mobilier.

Enfin je trouve dans les Annales du musée Guimet, tome IV, p. 267, une observation des plus singulières et qui nous fournit un nouveau rapprochement avec le Mexique.

« Une croix gravée sur les murs et les pierres excite notre curiosité, *elle protège les moissons* ; les paysans forment des associations pour se protéger mutuellement contre le brigandage, à tour de rôle les membres de l'association font la garde, les terres closes de murs, garanties par l'association sont distinguées par un signe en forme de croix gravé sur les murs. »

« *Elle protège les moissons* », n'est-ce point là le symbole toltèque du dieu Tlaloc, le dieu de la verdure, le protecteur des moissons ?

Au sujet de cette croix, le docteur J. G. Müller, nous dit :

« En Chine aussi *la croix est symbole de la pluie* (pluie signifie conception et le mythe grec de la pluie que verse sur Danaé Jupiter, le pourvoyeur de nuages n'a pas d'autre sens »).

Cette citation apporte une nouvelle autorité à la première.

Les missionnaires rédacteurs des mémoires sur la Chine nous disent encore que le signe du bouclier chinois est une croix. Cette croix toltèque qu'on retrouve sur tous les costumes anciens comme sur tous les monuments de l'Amérique, Uxmal, Chichen-itza, Lorillard etc.., nous retrouverions donc en Chine Tlaloc et Quetzalcoatl ?

Bien d'autres similitudes de moindre importance peuvent encore être citées : l'emploi multiplié de papiers de couleur découpés, en usage au Japon comme en Chine et comme au Mexique dans les cérémonies religieuses pour chasser les esprits et se rendre les dieux favorables.

Cette terminaison tzin si commune dans le Chinois et le Nahuatl, les noms de fleurs appliqués des deux parts aux femmes et aux filles, l'étrange ressemblance des dieux de l'Olympe japonais et chinois tels que nous les présente le musée Guimet, avec les figures des dieux mexicains dans les manuscrits aztecs.

La manière chinoise de représenter le soleil et les flammes qui s'en échappent comme nous le voyons sur les étoffes brodées, absolument identique à la manière de représenter le dieu sur certains monuments américains, notamment sur le panneau fond d'autel d'un temple de Tikal.

La ressemblance d'un temple bouddhique japonais avec le temple du soleil à Palenqué, ces deux temples sont mis en regard dans les anciennes villes, pages 210 et 211.

Je me permettrai de citer, pour en finir avec la Chine et le Japon, des observations fort curieuses faites par un lettré japonais, Tacasima, aujourd'hui inspecteur général des forêts au Japon, au sujet de certains monuments et des katuns publiés dans les anciennes villes du nouveau monde.

Dans le bas-relief du sacrifice de la langue venant d'un temple dédié à Quetzalcoatl à la ville Lorillard, bas-relief dans lequel le grand prêtre exhorte ou bénit le pénitent, au moyen d'une palme, le lettré japonais m'affirmait que les prêtres shinto-istes bénissent avec une palme, et de la même manière. Mais les caractères ou katums sculptés sur les dalles des temples attirèrent surtout son attention ; il me dit les reconnaître et il me donna la traduction de trois de ces caractères sur l'une des inscriptions de Copan et de deux sur une autre de la ville Lorillard.

Pour la première, l'un de ces caractères voulait dire *champ* ou *Est* ; le second, *port de fleuve* ou *commerce* ; le troisième, *cent* ou *ouest*.

Dans la seconde inscription, le premier caractère voulait dire *source* ; le second, *pêche* ou *pêcheur*.

Il va sans dire que ne connaissant ni le chinois, ni le japonais, ni le nahuatl, je décline à cet égard toute responsabilité.

Avec le Cambodge nous trouverons des ressemblances dans les costumes, les coutumes et les monuments.

Au Cambodge, le vêtement national est le patoi ; il consiste en une pièce de coton ou de soie de 1 m. 80 à 2 mètres sur 0 m. 60 de largeur. Ce vêtement fort simple s'applique au milieu des reins ; les deux extrémités sont ramenées en avant en serrant le corps qu'elles entourent et les deux bouts retombent devant et derrière.

(Laos occidental par Carl Bock, mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, 5 avril 1883, p. 111).

C'est exactement la maxtli toltèque.

Dans le royaume de Cambodge, l'auteur J. Moura, tome Ier, ch. VI, nous parle du vêtement des femmes, elles portent, dit-il, des pagnes tombants et courts et une sorte de veston à manches couvrant à peine la taille.

C'est le vêtement des indiennes de Téhuantepec.

Delaporte dans son voyage au Cambodge, p. 373, nous parle des costumes des gens de guerre avec leurs casques en métal repoussé figurant des becs d'aigles, des têtes de vautours, des gueules de singes menaçants, des hures de sangliers et des masques diaboliques. »

Cela ne rappelle-t-il pas les masques en usage chez les populations américaines et les insignes des chevaliers de l'aigle, du corbeau, du tigre, du lion, etc... ?

Le jeu de paume au Cambodge se pratique comme le tlachtli, le jeu de paume Toltèque, aztèque, et on y recevait la balle, du pied, du genou, de l'épaule, de la tête, du coude, mais jamais de la main.

Quant à ce patoi, le maxtli dont j'ai parlé tout à l'heure, nous le retrouvons dans les bas-reliefs façade est du palais d'Angcor-thom ; de plus, ces bas-reliefs représentant des cariatides nous offrent des personnages qui dans leurs poses et leurs gestes sont *des copies exactes* des cariatides en bas-reliefs sculptés sur les chapiteaux des colonnes et des piliers du temple le Castillo, à Chichen-itza dans le Yucatan, et l'on n'a qu'à parcourir le bel ouvrage de Francis Garnier et celui de Delaporte pour trouver dans les édifices avec pyramides à esplanades, des ressemblances flagrantes avec les monuments américains.

Mais c'est avec la Chaldée et l'Assyrie quoique infiniment plus éloignées, que se multiplient les rapprochements les plus éclatants. Nous n'aurons qu'à ouvrir l'ouvrage de Perrot et Chipiez — *Histoire de l'art dans l'antiquité* — et nous n'aurons qu'à signaler les analogies, les similitudes au fur et à mesure qu'elles nous frapperont.

Page 65. — Nous trouvons Dagon le dieu poisson — corps

de poisson à tête humaine — ce même dieu se trouve à Chichen-itza comme sur l'un des chapiteaux de Saint-Germain-des-Prés.

Voici, p. 67, des considérations qui nous intéressent :

« Outre la nécessité d'élever leurs monuments au-dessus des vapeurs pour observer les astres et dont la pratique s'imposait aux habitants des plaines, un autre motif devait leur inspirer l'idée d'élever leurs temples et leurs palais sur des plate-formes et des pyramides. L'orgueil du prince et du prêtre, l'un de dominer la demeure de ses sujets, l'autre de dominer le palais du prince : idée de confort et d'hygiène également qui poussait prêtres et rois à vivre au-dessus des émanations malsaines dans une atmosphère rafraîchie par les brises et à l'abri des insectes tourmenteurs etc... »

Cette pratique en usage en Amérique pour les palais et les temples, n'avait cependant plus les mêmes raisons d'être dans un pays de montagnes merveilleusement saines et ne pouvait être qu'une réminiscence, le résultat d'une tradition inconsciemment suivie, mais rappelant une époque ignorée où les ancêtres des constructeurs de ces pyramides vivaient dans un pays de plaines.

Page 68, les auteurs nous parlent de l'astrologie judiciaire également pratiquée au Mexique, rapports de l'enfant nouveau-né et des astres « l'avenir de chaque homme était déterminé par le caractère même de l'astre qui avait présidé à sa naissance et suivant que cet astre occupait telle ou telle position au moment où l'homme qu'il avait dans sa dépendance accomplissait tel ou tel acte important de sa vie, cet acte avait une issue heureuse ou malheureuse. »

Mêmes rapports établis au Mexique : voir Sahagun livre IV, p. 236, traduction de MM. Jourdanet et Siméon.

« C'est chose très connue que les astrologues mettent le plus grand zèle à reconnaître l'heure et le moment de la naissance de chaque personne, sur cette connaissance ils devinent et proclament les inclinations naturelles des hommes en prenant pour

base le signe sous lequel ils sont nés, les rapports qu'avaient en ce moment les planètes entr'elles et avec le signe même, etc...

Page 89. — Nous trouvons le globe ailé, symbole du maître suprême de l'univers. Ce même globe se retrouve au Mexique au fronton des autels dans les temples de Palenqué et d'Ocosingo.

Page 91. — Les sacrifices humains. — « Les conquérants ninivites veulent étendre en tous sens l'empire de leur grand dieu national ; ils immolent à Assour par larges hécatombes les vaincus qui ont osé blasphémer son nom. Les sacrifices sanglants paraissent aux Assyriens le meilleur hommage qu'ils puissent rendre à la divinité. *Ce peuple de soldats* a été endurci par l'effort qu'il s'est imposé pendant plusieurs siècles par la lutte perpétuelle qu'il soutient sur les champs de bataille, *par la guerre dont il fait ses délices*, ses rites sont cruels, etc.. etc... »

On dirait tout ce passage écrit pour les Aztecs dont on connait les instincts belliqueux et les sacrifices sanglants.

Sahagun nous rapporte les paroles de l'accoucheuse au baptême de l'enfant.

« Quant à la maison dans laquelle tu es venu au monde, ce n'est qu'un nid ; c'est une hôtellerie où tu as mis pied à terre ; c'est ton berceau, le lieu où tu reposes ta tête ; mais la maison n'est que ta demeure de passage, ta vraie patrie est ailleurs, tu es promis à d'autres séjours, tu appartiens aux rases campagnes où s'engagent les combats ; c'est pour elle que tu as été envoyé ; ton métier et ta science c'est la guerre, etc.... »

Page 99. — *Vêtements de rois.* — Le vêtement du roi Sargon bas relief de Khorsabad au Louvre se compose d'une pelisse brodée et d'une robe. Or cette pelisse brodée est exactement la pelisse qui couvre les épaules du personnage à genoux qui se perce la langue dans le magnifique bas-relief de la ville Lorillard.

Page 115. — *La brique crue. L'adobe.* — Dans la Chaldée nous trouvons le même usage de la brique crue qu'au Mexique, la même manière de préparer la terre en la mélangeant de paille hachée, le même moule et les mêmes dimensions pour la brique.

Si l'usage de cette brique était imposé aux Chaldéens par l'absence de pierres qui abondaient au Mexique, c'est qu'il dut y avoir chez les américains une tradition à ce sujet.

Page 125. — *Les monuments.* — Forme des palais et des temples, parallélipipède rectangle.

Au Mexique parallélipipède rectangle comme là-bas, le palais a la forme d'un coffre colossal dont toutes les faces sont horizontales et verticales ; pour les étages vous retrouverez au Mexique comme en Assyrie le même élément ajouté plusieurs fois à lui même avec un retrait pour chaque étage et cela dans la pyramide et dans le palais. (Voir le palais des nonnes à Chichen), et dans la couverture des pyramides, si les assyriens employaient la brique cuite pour lutter contre les dégats de la pluie et des ouragans, le Mexique employait un stuc très dur couvert d'une peinture des plus résistantes.

Pour le palais toltèque comme pour le palais chaldéen, le constructeur cherche surtout à le développer en surface ; son étendue dépasse de beaucoup son élévation. Aussi dans cette architecture sont-ce les lignes horizontales qui prédominent ; cependant, si l'édifice était à plat sur le sol, il manquerait peut-être de relief et d'effet, il se perdrait, il s'évanouirait en quelque sorte dans l'immensité de ses espaces indéfinis. Afin d'y parer, on donna pour piédestal à la demeure du souverain et à celle des dieux un tertre factice que surmontait une plate-forme soigneusement dallée. C'était sur ce terre-plein que reposait l'édifice. Ce que gagnaient à cette disposition les temples et les palais, c'était de présenter une franche saillie et une masse imposante et d'élever l'édifice au-dessus du faîte des maisons environnantes et des palmiers les plus élancés ».

Tout cela semble écrit pour les monuments américains, avec cette différence, que le pays qu'ils habitaient, sauf les plaines de Tabasco, n'imposait point cette ordonnance aux Toltecs et que leurs architectes devaient obéir à des traditions lointaines ou à des instincts développés par l'immixtion d'une race étrangère.

Du reste, chez les derniers occupants, chez les Aztecs, cette

tradition semble s'affaiblir ; les palais s'élevèrent sur le sol, et les temples seuls continuèrent à dominer les plaines du haut de leurs pyramides.

Mais, pour les Toltecs qui les avaient précédés, cette tradition qui pouvait tomber en désuétude sur les hauts plateaux sembla revivre et prendre de nouvelles forces lorsqu'ils vinrent habiter le Tabasco et dès lors, partout où ils passeront et quelle que soit la nature des lieux, nous verrons de nouveau les palais et les temples s'élever sur des esplanades et des pyramides de toutes hauteurs. Cette tendance serait-elle chaldéenne ? Notons-en une autre commune à l'Amérique comme à la Chaldée, c'est l'extension du palais et le rétrécissement du temple qui finit par n'être plus qu'un sanctuaire.

Page 209, planche 71. — *Culte du soleil.* — On adorait le soleil chez les Toltecs comme en Chaldée et le précieux monument de Bippara qui représente l'hommage rendu au soleil par le roi Nabou-Abla-Idin nous offre deux points de ressemblance avec certains monuments américains, au-dessus du personnage se trouve une inscription en écriture vulgaire, puis une autre en caractères hiéroglyphiques comme sur les bas-relief de nos personnages américains, et le soleil de Sippara nous offre également une figure qui rappelle celle du calendrier aztèque.

Page 216. — MM. Perrot et Chipiez nous offrent l'image du chapiteau assyrien ; eh ! bien, il est impossible de ne pas être frappé de la ressemblance de ce chapiteau avec le chapiteau toltèque venant de Tula, et que j'ai publié dans les anciennes villes, page 70.

Voûte en encorbellement commune à l'Inde, à l'Assyrie, au Mexique.

Page 258. — *Colonnes engagées ou rudentures.* — Nous trouvons ces colonnes engagées dans la plupart des monuments yucatèques.

Page 285 et suivantes. — « Les explorateurs sont unanimes à reconnaître qu'en Chaldée comme en Assyrie, la brique cuite ou crue ne se montrait jamais à nu ; elle était toujours recouverte

d'un enduit qui la protégeait contre les intempéries et qui en dissimulait la couleur naturelle; cet enduit était formé d'un mélange intime de chaux cuite et de plâtre ».

Vous observerez la même pratique en Amérique, et les populations civilisées du Mexique et de l'Amérique du centre recouvraient cet enduit de couleurs vives comme en Assyrie. Mais ils n'employaient pas seulement le stuc à couvrir la brique, ils l'employaient aussi pour les monuments de pierres, afin peut-être d'en dissimuler, les imperfections. On peut faire la même observation pour les pyramides dont le stuc qui les recouvrait était également peint; à Teotihuacan, la couche était d'un rose vif, tandis que les voies publiques et les rues de la ville étaient peintes en rouge.

Page 371. — *Ensevelissements.* — « Dès la première heure, ce peuple avait été forcé de demander à l'argile pétrie et durcie par la chaleur du soleil ou par celle des fours les services que rend ailleurs la pierre; il s'est donc contenté d'ensevelir ses morts soit dans de petits caveaux de brique, soit sous des grands couvercles ou des jarres en terre cuite ».

Tombe de Mongheïr. — Il y a un rapprochement singulier entre cette coutume chaldéenne d'ensevelir les morts dans des coffres en terre cuite, et la coutume semblable qui, au Nicaragua, au Yucatan, dans le Tabasco, faisait enfermer les morts dans de grandes jarres; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les populations américaines ne se trouvaient pas dans le même milieu que les habitants de la Chaldée, milieu qui leur imposait leur mode d'ensevelissement. Dans le Yucatan, comme dans le Nicaragua et au Pérou, le sol n'était que roches et montagnes, où l'on pouvait creuser des galeries, comme cela se pratiquait dans des milieux semblables et si l'on y pratiquait les usages d'un pays de plaine, c'est qu'on obéissait à des traditions.

Page 381 et suivantes. — *Pyramides et temples.* — « Malgré leur apparente variété, tous les édifices que nous avons à décrire (c'est toujours de l'Assyrie et de la Chaldée qu'il s'agit) peuvent se ramener à un type fondamental; le principe en est le même,

tous sont formés de plusieurs prismes rectangulaires dont le volume diminue à mesure qu'ils sont plus haut placés, de plusieurs étages qui présente une suite de terrasses en retrait les unes sur les autres ; l'adoption de ce système avait été conseillé ou plutôt imposé à l'architecte par la nature même des matériaux disponibles ; il avait de plus cet avantage qu'il permettait de créer par des procédés très simples, au milieu de ces vastes plaines, de vraies montagnes artificielles, des monuments dont l'ampleur et la singulière élévation frappait l'esprit du peuple et lui donnait une grande idée de la puissance du prince qui les avait construits et de la majesté du dieu qu'on y adorait. »

« La Mésopotamie était donc couverte de ces édifices dont la disposition générale fait songer à celle d'une pyramide à degrés. Citons la page d'Hérodote où il nous décrit le temple de Bel à Babylone » :

« C'est un carré régulier qui a deux stades en tous sens (370^{m}), (c'était l'esplanade sur laquelle s'élevait la tour) ; on voit au milieu une tour massive qui a un stade (185^{m}) tant en longueur qu'en largeur ; sur cette tour s'en élève une autre et sur cette autre une autre encore et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit, la montée se fait extérieurement au moyen d'une rampe qui tourne successivement autour de tous les étages dans la tour supérieure ; au dessus de l'esplanade finale, est un grand sanctuaire et dans ce sanctuaire un grand lit richement garni auprès duquel se dresse une table d'or. »

« Ce temple dépeint par Hérodote peut être pris comme le type même du temple chaldéen, comme le chef-d'œuvre le plus accompli que l'architecture religieuse ait su produire dans la plus grande cité de la Mésopotamie. Nabuchodonosor l'avait reconstruit plus haut et plus riche que par le passé ; mais il l'avait relevé sur ses anciens fondements ; il n'en avait pas changé le plan et le caractère ; à lui seul cet édifice résumait toute une longue tradition ; il était comme l'effort suprême et le dernier mot de l'art national ».

Nous arrivons ici à une appréciation des temples de la Chal-

dée par Hérodote, et citée par Humboldt comme se rapportant aux temples de l'Amérique, je ne la répéterai donc pas. Je dois cependant ajouter que toutes les considérations émises par Hérodote s'appliquent aux pyramides et aux temples américains et l'on n'aura qu'à comparer les deux planches fig. 173 et 174 avec le grand temple de Mexico et la pyramide restaurée du temple du soleil à Teotihuacan pour s'apercevoir que les monuments américains ont été construits d'après les mêmes principes et sur le même modèle que les monuments chaldéens.

Nous trouvons dans les monuments chaldéens deux espèces de rampes, une rampe continue et une rampe brisée passant d'un étage à l'autre ; nous avons la rampe brisée pour le temple de Huitzilopochtli à Mexico et nous avons la rampe continue pour la pyramide de Cholula où Clavigero nous affirme être parvenu à cheval jusqu'au sommet.

L'esplanade du temple Mexicain avait une petite chapelle comme l'esplanade supérieure du temple chaldéen et l'esplanade de l'un d'eux, n'avait d'après la restauration de Chipiez qu'un groupe de statues ; nous retrouvons la même disposition sur la plate-forme supérieure des pyramides du soleil et de la lune à Teotihuacan ; là, comme à Babylone, pas de sanctuaire, les massives idoles du soleil et de la lune s'élevaient en plein air, toujours exposées à l'adoration des fidèles et si les esplanades en retrait s'élevaient en talus avec une pente de quarante-sept degrés au lieu de murs perpendiculaires nous y retrouvons, comme nous l'avons dit, les deux rampes babyloniennes : mais la ressemblance devient identique, si nous passons à Palenque, Chichen et autres villes américaines ; là, dans des proportions moindres, nous trouvons des pyramides à sept, huit et dix esplanades en retrait, à murailles perpendiculaires avec petits temples qui les surmontaient ; de plus, murailles perpendiculaires et talus étaient peints de couleurs vives. La planche 169 représentant un autre temple chaldéen nous offre une ressemblance tout aussi extraordinaire avec la grande pyramide d'Izamal, ou la chapelle en retrait sur la dernière esplanade domine sur l'arrière un mur

perpendiculaire qui de ce côté termine la pyramide, il y a donc là, mieux que des rapprochements et des ressemblances fortuites ; il y a des instincts héréditaires, il y a des traditions, une parenté.

Page 102. — *Pyramides et temples. Suite.* — « Mais parmi les usages appliqués à ces pyramides chaldéennes et le profit qu'on en pouvait tirer, voyons ce qu'en dit Xénophon ? il s'agit probablement d'une tour de *Nimroud* fouillée et dégagée par Layard et l'historien grec nous parle de la tour de Larissa qui, selon M. Perrot, répondrait à la tour de Nimroud. Xénophon l'appelle pyramide.

« Et si Xénophon se sert du mot pyramide, c'est que la langue ne lui en fournissait pas d'autre pour désigner un édifice de ce genre. Comme la pyramide proprement dite, la tour à étage allait en diminuant d'épaisseur de la base au sommet ; mais ici, ce qui montre bien qu'il s'agit d'une tour à plusieurs étages, c'est ce détail qu'ajoute Xénophon. »

« Sur cette pyramide se tenaient beaucoup de barbares qui des villages voisins étaient venus y chercher un refuge.

Sur une pyramide semblable à celles de l'Egypte ou de l'Ethiopie, où ces barbares auraient-ils pu se grouper ? Au contraire dans la tour à étages, les larges terrasses qui terminent chaque massif se prêtaient aisément à recevoir la population de plusieurs villages. »

C'est absolument l'usage que les Mexicains et les Indiens des autres provinces faisaient de leurs pyramides à étages, et voici ce que nous disions dans « les Anciennes Villes » au sujet de ces pyramides.

« Cette disposition en terrasses nous démontre que l'appellation de Castillo, que les Indiens d'aujourd'hui donnent à certains de leurs monuments d'autrefois comme au temple de Chichen-itza, que cette appellation qui veut dire forteresse, était assez bien appliquée ; car au Yucatan comme sur les hauts plateaux, les temples en cas de guerre servaient de véritables forteresses. C'était là, sur ces gradins gigantesques qu'au dernier moment d'une défense suprême, se réunissait l'élite des guerriers pour

disputer la victoire ou vendre le plus chèrement leur vie. La défense d'une telle forteresse pouvait être longue et l'attaque, s'il fallait emporter chaque gradin défendu par des hommes résolus à mourir, devait être des plus meurtrières. L'assaut du grand temple de Mexico nous en fournit un exemple : les Espagnols furent plusieurs fois repoussés et il fallut que Cortez lui-même se mît à la tête de sa troupe pour emporter successivement les quatre esplanades de la pyramide ; le combat continua sur la plate forme supérieure où s'étaient réunis les Aztecs, qu'il fallut tuer jusqu'au dernier pour rester maîtres de la place. »

Je pourrais, au sujet des monuments, multiplier des exemples ; je m'arrête pour signaler la stèle de Samas-vul, page 620, planche 306.

Nous avons une belle stèle de Tikal, Guatémala et Yucatan, photographiée par Maudslay et que j'ai publiée dans « les Anciennes Villes». Cette stèle est semblable à celle de Samas-vul ; elle est de même forme avec un personnage sompteusement vêtu et une inscription sur la tranche comme la stèle assyrienne, avec aussi des signes hiéroglyphiques ou symboliques à droite au-dessus de la tête du personnage.

Enfin, je termine par une citation prise dans Menant : Ninive et Babylone, chap. X, page 85.

« Les palais et les forteresses en Assyrie se nommaient *Hécali*; » or au Mexique Calli-téocalli signifiaient maison, temple, palais, forteresse.

Toutes ces similitudes ne seraient-elles que des rencontres amenées par le hasard ? non, elles sont trop nombreuses, trop évidentes pour ne pas être l'effet de traditions et de parentés, conséquence de mélanges de peuples et de races.

C'est aux linguistes, aux philologues à nous donner une solution.

UITZILOPOCHTLI, DIEU DE LA GUERRE DES AZTÈQUES

Par le Dr Ed. SELER

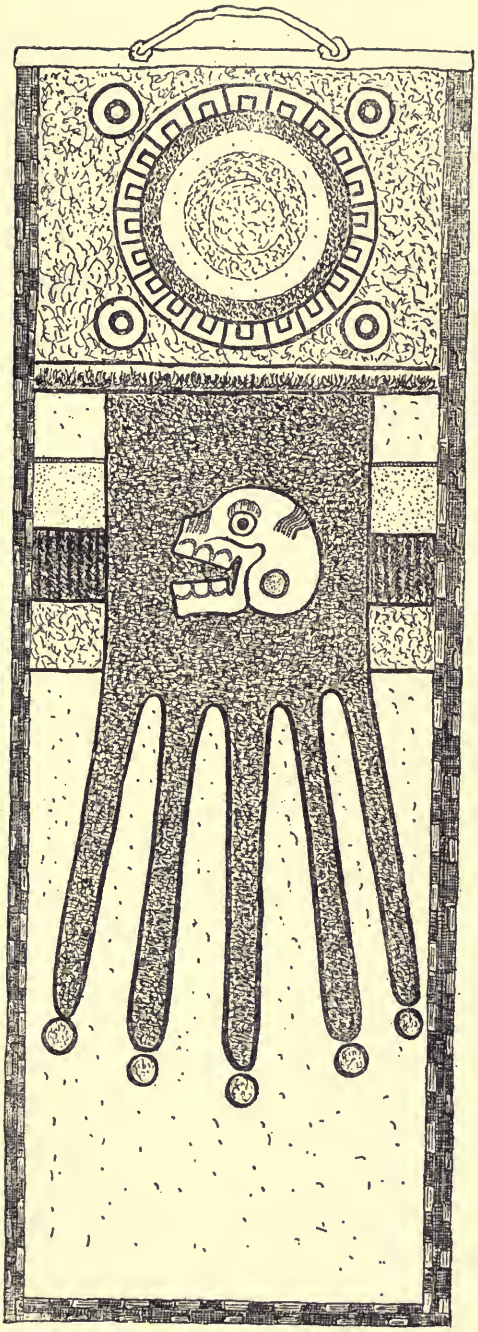
Il y a deux ans, à Berlin, j'eus l'honneur de présenter au Congrès un mémoire sur le Tonalamatl de la collection de M. Aubin et les autres calendriers du même ordre. En discutant l'arrangement des signes, les figures et l'ensemble des symboles qui accompagnent les figures, j'eus l'occasion de réunir sur plus de vingt dieux et déesses, au nombre desquels entraient quelques figures des plus célèbres de l'Olympe mexicain, les données nécessaires, pour nous en former une idée plus exacte concernant leur nature et leur position dans le système religieux et philosophique des Aztèques. C'est un fait bien remarquable que dans cette liste de dieux et déesses — déités tutélaires des différentes parties du calendrier — on cherche en vain ce nom, qu'on est convenu de regarder comme le prototype des déités mexicaines, le nom d'Uitzilopochtli, terrible dieu de la guerre de la nation guerrière et belliqueuse des Aztèques.

Pour nous rendre compte de ce fait si curieux, il ne faut pas oublier que la tribu des Aztèques était le Benjamin de la nation mexicaine, les derniers venus, comme ils s'appelaient. Le système chronologique des Mexicains et les superstitions qui s'attachaient à ce système furent sans doute inventés par les frères aînés de la tribu aztèque, par la race toltèque. Voilà l'explication du fait que je viens de signaler. Cette circonstance pourtant fut la cause que le dieu de la guerre des Aztèques n'entrait guère dans les discussions de mon mémoire antérieur, et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui je me propose d'y suppléer, en rassemblant les données nécessaires pour tracer plus exactement la figure sinistre de ce dieu qui porte dans son

nom ce même mot « sinister », c'est-à-dire gauche, ou *opochtli*.

Les traditions confuses et les récits incohérents et absurdes concernant les différentes déités des Mexicains prennent un tout autre aspect, quand on se rend compte qu'ils tirent leur origine, sans doute, de conceptions simples et à peu près analogues, quelle que soit la tribu de la race mexicaine, qui traçât la figure d'un certain dieu ou imaginât un certain nom de déité. Quant à Uitzilopochtli, déjà, dans mon mémoire cité antérieurement, je me suis efforcé de prouver qu'il fait partie d'une série de dieux qui se donnent pour autant de variations de l'antique dieu du feu, le dieu de la lumière, du feu céleste, du soleil, et pour cette raison sont également les dieux protecteurs de la chasse et de la guerre. *Xiuhtecutli* ou *Ixcoçauhqui* fait partie de cette série, le dieu même du feu, et dieu fondateur de la race tépanèque ; *Mixcoatl*, le dieu de la chasse, qu'on identifiait avec *Camaxtli*, le dieu Tlaxcaltèque ; *Tezcatlipoca*, l'idole de Tetzcoco ; *Atlaua* et *Opochtli*, dieux des Chinampanèques de Cuitlauac; *Xipe*, le dieu rouge de la nation Tlapanèque, et autres déités d'un culte plus local. Une preuve manifeste qu'*Uitzilopochtli* rentre dans la même classe, c'est que le *xiuhcoatl*, le serpent enflammé du ciel, la comète, était considéré comme le *nagual* de ce dieu, son travestissement, la figure vivante qu'on croyait intimement liée à l'être du dieu, et que ce même *xiuhcoatl* était le nagual d'Ixcoçauhqui, dieu du feu. Ainsi tous les deux portent sur le dos, en forme de bannière ou de devise distinctive, la tête fantastique de cet animal.

En analysant plus spécialement les figures des dieux que je viens de citer, on reconnaît bientôt qu'il y en a dans ce nombre quelques-uns qui paraissent apparentés plus étroitement au dieu de la guerre que nous traitons. *Mixcoatl-Camaxtli* doit être nommé comme le dieu qui s'approche très particulièrement du dieu Uitzilopochtli. Mais c'est surtout le dieu *Tezcatlipoca* qui, par son extérieur et par différentes particularités, paraît être le parent le plus proche du dieu de la guerre des Aztèques.



Le *Xiuhcoatl*.

Le dieu *Uitzilopochtli.* — Cod. Tell. Rem. I, 9.

Le dieu *Tazcatlipoca.* — Cod. Tell. Rem. I, 6.

Il y a déjà presque quatre ans, dans un petit mémoire qui traite d'une liste des fêtes mensuelles des Mexicains, faisant partie de la collection de M. Aubin, je signalai le fait remarquable que dans la liste des fêtes mensuelles du Codex Vaticanus, le dieu Tezcatlipoca et le dieu Uitzilopochtli sont dessinés à peu près de la même manière et avec les mêmes caractères distinctifs. Dès lors, j'ai rencontré maints autres appuis qui confirment mon opinion. Mais ce n'est que dans ces derniers mois, et en étudiant le texte aztèque de l'histoire du P. Sahagun, que je découvris une preuve du fait mentionné, qui est des plus curieuses qu'on puisse rencontrer. On sait que le dieu Tezcatlipoca, d'un autre nom, fut nommé *Telpochtli*, ce qui signifie le « jeune. » C'est pour cette raison que les moines rusés lui substituèrent la figure de saint Jean l'Evangéliste. On sait en outre qu'un trait des plus distinctifs de ces deux déités consistait en une peinture du visage en barres transversales, dans laquelle la couleur jaune alternait avec la couleur noire — chez Tezcatlipoca — ou avec la couleur bleue chez Uitzilopochtli. Or, dans le joli petit conte, qu'on peut intituler : Conte de la naissance du dieu Uitzilopochtli, qui est conservé au commencement du troisième livre de l'histoire du P. Sahagun, l'aspect et les vêtements du dieu Uitzilopochtli sont détaillés très spécialement. Dans la version espagnole que fit faire le P. Sahagun à l'égard de la peinture du visage du dieu, on ne lit que ces mots : « *Y su rostro como pintado.* » Mais dans le texte aztèque, il s'écrit : « *Yoan yc yxtlan tlatlaan yc ommichiuh yn iconecuitl, mitoaya ypilnèchiual.* » Ce qui veut dire : « Et dans le visage il avait des barres transversales, il était peint de ses excréments d'enfant. C'est ce qu'on nomme sa peinture de visage enfantile. » Il paraît que les bébés des anciens Indiens n'étaient pas tenus très proprement, et que leur visage, quelquefois, montrait des traces de substances qui tirèrent leur origine d'un bien autre lieu. En tous cas, on doit déduire du passage cité que cette peinture du visage, avec de la couleur jaune en barres transversales, devait intentionnellement signaler le dieu, ainsi paré, comme un dieu

jeune. Et ainsi les dieux Tezcatlipoca et Uitzilopochtli se conforment l'un à l'autre très directement. On comprend que la fête dans laquelle, selon la tradition ordinaire, le dieu Tezcatlipoca, comme dieu jeune, joue un rôle important, la fête *Teotleco*, ce qui signifie « le dieu est arrivé », est désignée par le Père Duran comme la fête de la naissance d'Uitzilopochtli.

Bien entendu, je suis bien éloigné de maintenir que ces deux dieux soient tout à fait égaux. Ce sont des parents, des cousins, des frères, si l'on veut, mais des frères très dissemblables en maints rapports. Uitzilopochtli est peint en bleu, Tezcatlipoca en noir ; la parure du premier se compose de plumes vertes longues et pliantes de la queue du quetzaltototl, celle du dernier se compose de pierres de silex dures et aiguisées, trempées de sang ; Uitzilopochtli est le terrible dieu de la guerre, des batailles, de la bonne lutte, Tezcatlipoca est le sorcier, le nocturne qui rôde la nuit jouant de la flûte de terre-cuite à son aigu ; Uitzilopochtli s'appelle *Ilhuicatl Xoxouhqui*, le ciel bleu-clair, la lumière céleste, Tezcatlipoca signifie la lumière dévorée par la terre, le soleil qui va éclairer les morts.

Le trait le plus curieux peut-être, concernant la nature de ce dieu, c'est son rapport avec l'*uitzitzilin*, l'oiseau-mouche. Ce rapport se déclare avant tout dans le nom du dieu, qui signifie l'*Opochtli* de l'oiseau-mouche, ou « le Gauche de l'oiseau-mouche. » Nous avons rencontré déjà le mot *Opochtli*, « gauche », comme nom du dieu de la guerre et de la chasse des Chinampanèques. Dans l'un et l'autre nom, ce mot *opochtli*, gauche, ne veut dire autre chose que « fausse sortie » ou « sans sortie », c'est-à-dire « vis-à-vis duquel il n'y a pas moyen de se sauver. »

Le rapport qui existe entre le dieu Uitzilopochtli et l'oiseau-mouche se voit clairement dans les figures de ce dieu, comme il est représenté dans les peintures hiéroglyphiqes, où le visage du dieu est dessiné regardant par la gueule béante de l'*uitzitzilin*, de l'oiseau-mouche. C'est là l'*uitzitzil-naual*, le *nagual* d'oiseau-mouche ou le travestissement en oiseau-mou-

che qui est mentionné dans une glosse au texte du chapitre du texte aztèque de l'histoire du P. Sahagun, dont j'ai donné une version dans les publications du *Musée royal de Berlin*; mais il n'est pas dessiné dans les figures qui accompagnent le texte, étant remplacé par une petite langue rouge que le dieu porte sur le front et qui dans le texte est nommée *ez-pitzálli* « souffle-rouge » ou souffle du sang ». Mais comme cet *ez-pitzalli* est glossé par le mot *uitzitzil-naualli*, il paraît évident que le « souffle du sang », dont les Aztèques ornaient l'idole de leur dieu se composait de plumes de l'oiseau-mouche.

Finalement, dans les traditions qui traitent de l'immigration des Aztèques dans le territoire occupé par eux dans la suite, le dieu fondateur de la tribu, celui qui leur sert de guide pendant leur marche et qui n'est autre que le dieu Uitzilopochtli, est nommé *Uitziton*, « le petit oiseau-mouche », et c'est la voix subtile et aiguë de cet oiseau — *tiui tiui*, allons-nous-en — qui détermina les Aztèques au départ.

Mais qu'est-ce que signifie ce travestissement, qui est le lien qui unit le terrible dieu de la guerre au petit oiseau svelte aux couleurs brillantes, métalliques, qui voltige de fleur en fleur pour en tirer sa nourriture ? — Pour donner une explication de cette circonstance si remarquable, je citerai plusieurs faits.

En premier lieu, il résulte de différents passages du texte aztèque de l'ouvrage du P. Sahagun que les couleurs métalliques de la gorge des oiseaux-mouches aux Mexicains donnaient l'aspect d'une braise ardente; aussi plusieurs variétés de ces animaux furent-elles appelées *tle-uitzilin*, c'est-à-dire oiseau-mouche à couleur de feu. Il paraît donc évident que les oiseaux-mouches, par leur couleur même, indiquaient certain rapport avec l'élément du feu, et pour cela avec les dieux du feu qui sont en même temps les dieux de la chasse et de la guerre.

Dans le mémoire que j'ai présenté à la septième session du Congrès, j'ai mentionné que le culte spécial qu'on rendait aux dieux du feu à certaines époques distinctes, pendant le cours d'une année, prenait sa source d'un enchaînement qui as-

socie le dépérissement de la nature, la saison sèche à l'élément de feu. Mais déjà, dans le mémoire cité, j'ai indiqué que la vraie conception de ce culte, le vrai titre sur lequel il se fondait, consiste dans le fait qu'on était convaincu que ce règne des dieux du feu n'était qu'un état passager, que le dépérissement de la nature sera suivi de sa résurrection. Or, ce même oiseau-mouche, de l'avis des Mexicains, était le vrai symbole du dépérissement et de la résurrection de la nature.

L'oiseau-mouche, dit le Père Sahagun, — « renuevase cada año, en el tiempo de invierno cuélganse de los árboles por el pico : alli colgados se secan y se les cae la pluma. Cuando el árbol torna á reverdecer, el vuelve á revivir, y tórnale á nacer la pluma, y cuando comienza á tronar para llover, entonces despierta, vuela y resuscita. »

L'oiseau-mouche, dit le Père Duran, — « los seis meses del año muere y los seis vive, y es la manera que dije, cuando siente que viene el invierno, váse á un árbol copioso que nunca pierde la hoja, y con distinto natural busca en él una hendedura y posase en una ramita junto aquella hendedura y mete en ella el pico todo lo que puede y estáse alli seis meses del año, todo lo que dura el invierno, sustentándose con solo la virtud de aquel árbol, como muerto, y en viniendo la primavera, que cobra el árbol nueva virtud y á echar nuevas hojas, el pajarito, ayudado con la virtud del árbol, torna á resuscitar y sale de alli á criar, y á esta causa dicen los Indios que muere y resuscita. »

C'est pour cette raison, sans doute, qu'on racontait que les âmes des guerriers morts, passé les quatre premières années après leur mort, se transformaient en diverses espèces d'oiseaux aux riches plumages et aux brillantes couleurs, qui s'en allaient aspirant le suc des fleurs dans le ciel, comme sur la terre, ainsi que le font les tzintones, c'est-à-dire les oiseaux-mouches.

Ce culte donc du terrible dieu de la guerre, dans son acception vraie et originale, n'est autre chose qu'un culte consacré à

l'idée du dépérissement et de la résurrection de la nature. On pourrait dire aussi, consacré à l'idée de l'immortalité en général. Et parce que c'est l'idée du dépérissement et de la résurrection de la nature qui se personnifie dans la figure d'Uitzilopochtli, du dieu oiseau-mouche, voilà la raison de ce que l'idole de ce dieu, à Mexico, était placée à côté de l'idole du dieu Tlaloc, de la déité des pluies fertilisantes qui préparent et facilitent et produisent ladite résurrection de la nature.

Sous ce point de vue, en considérant comme j'ai dit antérieurement, que les âmes des guerriers défunts étaient supposées se transformer en tzintzones ou oiseaux-mouches, on pourra concilier avec l'autre ensemble de ce que nous connaissons, concernant la nature de ce dieu, une détermination qui, au premier aspect, paraît bien absurde, la détermination que nous lisons au commencement du premier chapitre de l'ouvrage du P. Sahagun, à savoir : *Uitzilopochtli çan maceualli çan tlacatl catca*, c'est-à-dire : « *Uitzilopochtli* n'était qu'un homme », tandis que le dieu *Tezcatlipoca* est dit, peu de lignes après : *inin vel teotl ipan máchoya*, celui-ci était considéré comme vrai dieu. On peut admettre que la mémoire d'un guerrier, héros fondateur de la race, dont l'âme, selon l'opinion de ses descendants, continuait son existence au ciel, transformée en oiseau-mouche, se confonde avec les éléments dérivés de la figure de l'antique dieu du feu, comme celui-ci vivait dans l'imagination de la race mexicaine. Il est bien probable que c'est de ce croisement que la figure de la déesse tutélaire de la tribu guerrière des Aztèques, du terrible dieu Uitzilopochtli, tira son origine.

Il y a un autre trait encore, qu'on met en avant, toutes les fois qu'il s'agit de la nature ou des exploits de ce dieu, c'est le combat qu'Uitzilopochtli engagea au moment même de sa naissance, contre les *Centzon-Uitznaua*, les innombrables *Uitznaua*, ses frères aînés, qui, mal pensant, se disposaient à mettre à mort leur commune mère *Coatlicue* et son fils encore à naître, le dieu Uitzilopochtli. L'histoire est exposée d'une manière très détaillée, dans un joli petit conte, qui se trouve inséré au troi-

sième livre de l'ouvrage du P. Sahagun, et qui, par son style et par son sujet, peut être qualifié un des meilleurs produits de la littérature indigène aztèque. Comme toujours, ce texte aztèque contient beaucoup plus que la version espagnole du P. Sahagun.

La déesse *Coatlicue*, la mère d'Uitzilopochtli et des Centzon-uitznaua, sans doute, n'est pas autre chose qu'une variante de la déité de la terre, procréant de son sein les plantes qui font la nourriture des hommes et des bêtes. On lui dédiait un culte spécial dans le quartier, ou, mieux dit, dans la parenté de Coatlan, dont les membres exerçaient le métier de tresseurs de couronnes de fleurs. Les *Centzon Uitznaua* qui se disposent à attenter aux jours de la déesse, doivent donc être des génies ennemis de la vie de la nature. Cela s'indique dans leur nom, *Uitznauatl*, qui veut dire chose pointue, piquante, tranchante, comme une épine.

Uitzilopochtli, en mettant à mort ces génies, se montre ici encore, comme déité propice à la vie de la nature, à la végétation germante, le jeune dieu vainqueur, en quelque sorte une représentation du printemps.

Quant aux symboles et aux attributs dont on voit accompagnée la figure de ce dieu, j'ai déjà mentionné le *Xiuh coa-naualli*, le nagual du serpent enflammé du ciel, qu'il porte sur le dos comme une bannière ou devise distinctive. Aussi ai-je mentionné l'*ezpitzalli*, le souffle du sang, ou l'*uitzitzil-naualli* le nagual de l'oiseau-mouche. L'*ezpitzalli* est un symbole exprimant les qualités guerrières du dieu. Il se composait, à ce qu'il paraît, des plumes rouges braise-ardente de la gorge de l'oiseau-mouche. L'*uitzitzil-naualli* signifie le même symbole et peut être aussi le casque en forme de tête de l'oiseau-mouche. Ce qui est, en outre, un caractère très distinctif de ce dieu, c'est que tout ce qui, dans son rival, le dieu Tezcatlipoca, est muni de pointes aigües, tranchantes, dans notre dieu est remplacé par des plumes. Dans le Codex Vaticanus, les dieux Tezcatlipoca et Uitzilopochtli portent sur le dos un ornement de plumes en forme d'éventail, du centre duquel sort un drapeau. Celui de Tezca-

tlipoca est muni d'une pointe aigüe de pierre, celui d'Uitzilopochtli est garni de plumes. Aussi les dards ou javelots qu'on voit dans la main droite de ces dieux, saillant au-dessous de la rondache, dans l'image de Tezcatlipoca portent des pointes de pierres, dans celle d'Uitzilopochtli des plumes. L'étendard enfin, qu'on voit dans la main gauche élevée de la figure du dieu Uitzilopochtli, au lieu de pointes de pierre, est muni d'une série de pelotes de plumes. Les dards ou flèches, munis de plumes, au lieu de pointes de pierre, jouent encore un rôle dans les cérémonies, dont le dieu de la guerre était honoré à certaines occasions. On les appelait *teomitl*, ce qui signifie « flèche de dieu » ou « flèche sainte précieuse », ou « flèche qui ne servait qu'aux sacrifices, qu'aux fêtes des dieux ».

Or, ces mêmes dards sans pointes, munis de plumes, au lieu de pointes de pierre, sont les armes dont on équipait les guerriers captifs, qu'on allait immoler aux autels des dieux, mais qui, avant d'être traînés à la pierre du sacrifice, étaient obligés de combattre contre des assaillants munis d'armes tranchantes. En général, on parait et ornait de plumes et de couleur blanche ceux qu'on allait tuer sur la pierre du sacrifice. C'est là la raison qui donnait lieu à la coutume d'envoyer des plumes et de la terre blanche à ceux qu'on provoquait au combat. C'était un signe, qu'on les ferait captifs et qu'on allait les immoler sur la pierre de sacrifice. De là venait la phrase *motzontlan, moquatlan nicpachoa in tiçatl in iuitl* « je presse sur ta tête la terre blanche, la plume », phrase qui rendait le sens : « tu es averti ».

Mais qu'est-ce que signifie la parure de l'ennemi vaincu chez le jeune dieu de la guerre et des batailles ? On pourrait s'imaginer qu'ainsi le dieu est signalé comme celui qui donne la mort, de même que le dieu Indien Siva est paré de crânes des morts. En quelque sorte cela serait juste. Mais je crois qu'on devrait attribuer à ces symboles un autre sens, un sens plus profond. C'est une chose connue, que les Mexicains, comme les anciens Allemands et les anciens Normands, assignaient des localités différentes à ceux qui étaient morts sur le champ de

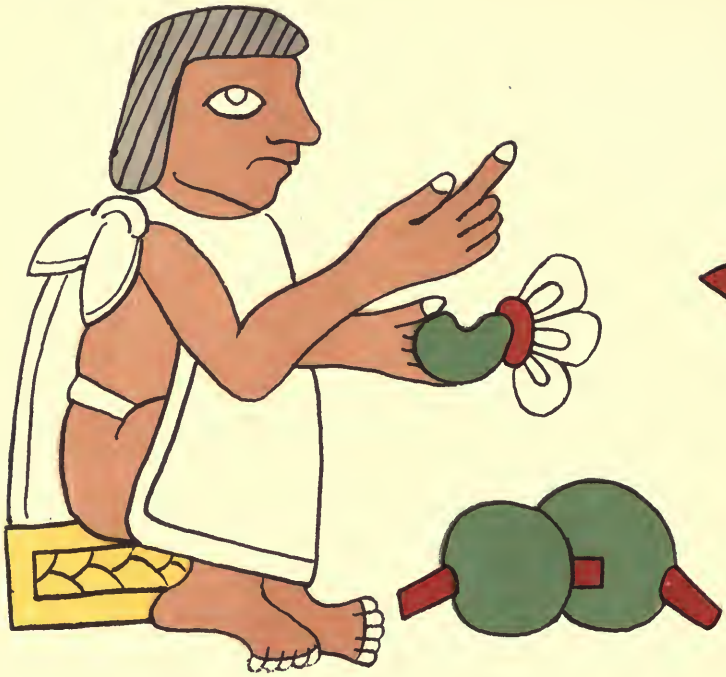
bataille et à ceux qui étaient morts dans leur lit. Les derniers s'en allaient au *Mictlan*, lieu obscur et ténébreux, qui retenait pour toujours les âmes de ceux qui une fois y étaient entrés. Les premiers — et comme eux aussi ceux qui étaient morts sur la pierre de sacrifice — s'en allaient dans la maison du soleil pour y servir pendant quatre années. Après ce temps, comme je l'ai dit antérieurement, ils se transformaient en oiseaux aux riches plumages, en oiseaux-mouches, qui volaient de fleur en fleur, aspirant le suc des fleurs, dans le ciel comme sur la terre. Ainsi nous revenons à l'idée exposée antérieurement, d'un dieu régnant dans les régions célestes, lumineuses, prototype de la résurrection, d'une vie éternelle joyeuse. Et, en effet, les pelotes de plumes, comme elles font la parure du captif qui sera immolé, comme elles sont un caractère distinctif de la parure du dieu Uitzilopochtli, le sont aussi de l'oiseau-mouche, dont la tête, dans les peintures hiéroglyphiques, paraît entourée de boules de plumes.

Je me borne à ces brèves remarques : il serait trop long de raconter en détail tous les détails de l'ajustement du dieu et les cérémonies compliquées de son culte. Seulement, qu'il me soit permis d'y joindre quelques mots sur le temple, le grand *Teocalli* de Mexico, qui portait sur sa plateforme les sanctuaires unis du dieu de la guerre et du dieu des pluies, Uitzilopochtli et Tlaloc. Je crois qu'il est utile de présenter ces faits au Congrès, parce que, jusque dans ces derniers temps, les indications fantastiques de l'historien Clavigero sur ce point furent répétées sans contradiction. Dans la précieuse collection de navigations et de voyages, rassemblée par Gio. Batt. Ramusio, est insérée une relation intitulée « Relatione, etc., fatta per uno Gentil'homo del Signor Fernando Cortese », relation qu'on s'est accoutumé de citer, relation du Conquistador Anonimo. Dans cette relation bien estimable, le grand Téocalli de Mexico est décrit d'une manière très correcte, et, selon mon avis, bien claire. L'auteur dit : « Fanno uno edificio di una Torre in quadro di cento e cinquanta passi, ò poco più di lunghezza, e cento quindeci, ò cento

e venti di larghezza, e comincia questo edificio tutto massiccio, e dopo che è tanto alto come due stature di un huomo, *per le tre parti all' intorno lasciano una strada di larghezza di duo passi, e dalla parte del lungo cominciano a montare scalini*, e dopo tornano à sallire con altre due stature di huomo in alto, e la materia è tutta massiccia fatta di calcina e pietre, e quivi poi per tre parte lasciano la strada di duo passi, e per altra salliscono li scalini e saliscono tanto in questo modo che vanno in alto cento venti e cento trenta gradi, e di sopra resta una piazzetta ragionnevole, etc., etc. » Cette description n'est pas bien lucide, il est vrai, mais, selon mon avis, il n'y a pas à se tromper. La description dit seulement que les escaliers montaient plus graduellement que les parois des divers étages de la pyramide. Il en résultait que sur ses trois côtés, entre un étage et l'autre, il y avait un recoupement, qui, sur le quatrième, était rempli par les subconstructions de l'escalier. Mais, dans l'édition de la collection de Ramusio, cette description est accompagnée d'une gravure qui donne une idée tout à fait bizarre de l'arrangement de l'édifice. Et c'est cette gravure, sur laquelle l'historien Clavigero fonde sa description, qui ne manquait pas de devenir vraiment monstrueuse. Les images du grand temple, qu'on voit dans les peintures hiéroglyphiques, et de même celle du papier de la collection Aubin (Voir Appendice à l'édition de l'Histoire de P. Duran, Mexico 1880, Lam. 16ª) suggèrent une tout autre idée, et il suffit de les voir, pour se convaincre de l'inexactitude de la gravure de Ramusio et de la description de Clavigero, historien ordinairement estimé beaucoup plus qu'il ne le mérite.

Le Dr E. Seler présente son mémoire intitulé « *Altmexicanische Studien*, » qui forme le quatrième cahier du premier volume des publications du Musée d'Ethnographie de Berlin. Ce mémoire contient le texte aztèque d'un chapitre du manuscrit original de l'histoire du P. Sahagun conservé à la bibliothèque du Palais-Royal de Madrid, qui donne la description de la parure et des

ornements de 36 divinités mexicaines avec les figures qui les représentent. En outre le mémoire indiqué contient la description d'un certain nombre de vases zapotèques dont l'auteur a pris les dessins pendant son voyage au Mexique.



Maestro de guarnecer con plumas.

Teocui

Lapidario.

Cod. Men

Platero.

lan.

za 46. 6.

Cod. Mendoza. 71. 26.

L'ORFÈVRERIE DES ANCIENS MEXICAINS ET LEUR ART DE TRAVAILLER LA PIERRE ET DE FAIRE DES ORNEMENTS EN PLUMES.

PAR LE Dr ED. SELER

C'est un fait bien établi que les arts et les industries de l'ancien Mexique étaient parvenus à un haut degré de perfection. Les historiens de la conquête sont pleins d'admiration pour les œuvres que les orfèvres Mexicains exécutaient, ainsi que les lapidaires, joailliers et artisans de plumes. Pour se convaincre de la justesse de leurs louanges, il suffit d'examiner la longue liste des objets énumérés dans la « Memoria de los plumajes y joyas que se envian á España para dar y repartir á las iglesias é monasterios é personas particulares siguientes »[1] objets que les conquérants considéraient dignes de figurer à côté des parements dont on couvrait les images des saints et à côté des vêtements somptueux des ministres de l'Eglise.

Malheureusement il ne nous reste que bien peu de tous ces chefs-d'œuvres. Quant aux objets d'or, on les a fait passer au creuset. Les manteaux de plumes et les rondaches se perdirent, rongés par les vers. Ce ne sont que les objets travaillés en pierre polie qui se sont conservés en quantité assez considérable.

Jusqu'à présent, nous savions très peu sur la manière de travailler de ces artisans. Comme ces métiers se continuèrent durant le premier siècle qui suivit la conquête, les historiens pour la plupart ne se donnent pas la peine d'entrer en détails sur cette matière. Ils renvoient le lecteur aux artisans mêmes. Parmi les matériaux que le père Sahagun collectionna, il y a trois chapitres qui traitent de matières techniques. Mais le père n'a pas voulu

[1] Coleccion de documentos ineditos del Archivo general de Indias, XII, p. 318.

en donner une traduction, parce que « le contenu de ce chapitre n'a rien à voir avec la foi et n'intéresse en aucune façon la morale. »

Au mois de mai de l'année 1890, il m'était permis, grâce à l'amabilité et aux prévenances des autorités compétentes, d'étudier les deux fragments manuscrits du texte original aztèque de l'ouvrage du P. Sahagun qui se conservent dans les bibliothèques de Madrid. J'ai profité de cette occasion pour faire une copie exacte des trois chapitres indiqués. Ils font partie du Manuscrit de l'Académie de l'Histoire, manuscrit qui forme la seconde moitié de l'ouvrage du P. Sahagun, à partir du huitième livre. Le premier de ces chapitres, correspondant au seizième chapitre du neuvième livre de l'édition espagnole, commence au verso du folio 44 du dit manuscrit. Voici le texte :

CHAPITRE I

1. Nican moteneua yn iuh qui yc tlachichiua yn yehoantin teocuitla pitzque, yn tecultica, yoan xicocuitlatica tlatlalia, tlacuiloua. ynic quipitza teocuitlatl yn coztic yoan yn iztac.

Il est dit ici la manière de travailler des orfèvres, qui fabriquent un moule au moyen de charbon et de cire, y appliquent des dessins et fondent de cette façon l'or et l'argent.

2. Ynic on peuhtica yntultecayo, achto yehvatl tlayacana quinpalehuia yn teculli, achto uel quiteci, quicuechoua, quicuechtilia.

Ils commencent leur travail de la manière suivante. Premièrement, le maître leur donne le charbon, qu'ils moulent très finement.

3. Auh yn oquitezque, niman connamictia quineloua achiton conçoquitl, yehoatl yn tlaltzacutli, yn comitl mochiua yc quipoloua, yc quixaqualoua yc quimatzacutilia yn teculli, yc tlaquanu, yc tepitzahui.

Et quand ils l'ont moulu, ils y ajoutent un peu d'argile, la terre glutineuse, dont on fait les poteries. Ils mêlent le charbon avec l'argile et le remuent et le pétrissent, de sorte que ces deux substances forment une masse solide et compacte.

4. Auh yn oquicencauhque, çanoqu-iuhquin quitlatlaxcaloua tonayan quimamana, yoan cequi çanoiuhquin tlaçoquitlalili, tonayan quitlatlalia.

Et quand ils ont préparé la masse de cette manière, ils en forment des disques minces qu'ils exposent au soleil, et une autre partie ils la façonnent à peu près dans la forme qu'ils veulent donner au joyau et ils l'exposent au soleil.

5. Omilhuitl yn vaqui tepiuaqui, tepitzuaqui, tepitzaui.

Pendant deux jours ces objets sèchent, de sorte qu'ils deviennent très-durs.

6. Yniquac uel ouac, yn otlaquauac, çatepan moxixima, mocuicui yn teculli yca tepuzhuictontli.

Quand le charbon est bien sec et bien dur, il se taille et se sculpte au moyen d'un petit râcloir de cuivre.

7. Çan mixnenpeualtia, moyolcapeualtia, yn mocuicui, ca mixtiuia moyolhuia, yniqu-ipan quiçaz yn çaço tlehin mochiuaz.

Ce qui se taille doit ressembler à l'original et doit avoir la vie, car quel que soit l'objet qu'on veut fabriquer, la forme qui en résulte doit ressembler à l'original et avoir de la vie.

8. Yn aço cuextecatl, aço toueyo, yacahuicole, yacacoyunqui, yxtlan miua, motlaqu-icuilo ytzcouatica: niman yuh motlatlalia yn teculli, ynic moxixima, ynic motlatlamachia.

Par exemple si l'on veut fabriquer l'ornement que les Huastèques portent au nez arqué et travaillé à jour qui traverse le visage et dont le corps est orné de figures du serpent à pointes d'obsidienne, le charbon se moule de cette façon, se sculpte de cette façon, se couvre des dessins indiqués.

9. Ytech mana yn catleuatl motlayehyecalhuia, yn quenami yyeliz, ytlachieliz motlaliz.

Compte est tenu, quel est l'animal qu'on veut imiter, comment son être et son aspect doit être représenté.

10. Yn aço ayotl, niman yuh motlalia yn teculli, ynicacallo ynic molinitiez, yticpa ualitztica, ynitzontecon molinitica, yniquech,

Par exemple (si l'on veut imiter) une tortue, le charbon se moule de cette façon. On fait son test, dans lequel elle peut se

yoan ynima, yniuhqui yc mamaçouhtica.

mouvoir, du fond duquel sa tête regarde, son cou et ses quatre pattes étendues se meuvent.

11. Yn anoço tototl ypan quiçaz teocuitlatl, niman yuh mocuicui, yuh moxima yn teculli, ynic mihuiyotia matlapaltia mocuitlapiltia mocxitia.

Ou si l'on est intentionné de rendre la forme d'un oiseau, le charbon se taille et se sculpte de cette façon, avec ses plumes d'oiseau, ses ailes, sa queue et ses pattes.

12. Anoço michin yn mochiuaz, niman yuh moxima yn teculli, ynic moxinicayotia, yoan motlâtlalilia ynipatlania yyumotlan, yoan yniuhquac ycuitlapil maxaltic :

Ou qu'on veuille faire un poisson, le charbon se sculpte de cette façon, avec ses écailles, et on moule ses nageoires, ses côtes et sa queue fourchue.

13. Anoço chacalin, anoço cuetzpalin mochiuh motlalia ynima.

Ou qu'on demande à faire une écrevisse ou un lézard, on moule ses pattes.

14. Ynic moxima teculli, yn çaço catleuatl motlayeyecalhuia yoyoli.

Quel que soit l'animal qu'on veut imiter, le charbon se sculpte de cette façon.

15. Anoçe teocuitlacozcatl yecahuiz, chayauacayo, tencoyollo tlatlatlamachilli, tlaxochiycuilolli.

Ou qu'on veuille fabriquer un collier d'or parsemé de pierres précieuses, pourvu de sonnettes au bord inférieur et orné de reliefs et de dessins de fleurs.

16. Yniquac yc omocencauh teculli, yn omicuilo, yn omocuicuic, niman mopauaçi yn xicocuitlatl, moneloua yztac copalli, yc uellaquaua.

Lorsque le charbon est préparé de cette manière, qu'il est pourvu de dessins et qu'il est sculpté, on fait bouillir la cire et la mêle avec du copal blanc, par où elle devient très compacte,

17. Çatepan moyectia motzetzeloua, ynic uel uetzi ynitlayello, y tlalo, yçoquiyo xicocuitlatl.

Puis on la clarifie par filtration afin que se reposent bien les impuretés de la cire, la terre et la glaise qui y sont mêlées.

18. Auh yniquac omocencauh xicocuitlatl, çatepan ytztapaltepan

Quand la cire est préparée, on l'amincit sur une pierre plate, on

mocanaua, momimiloua yca quammaytl, mimiltic.

la lamine au moyen d'un cylindre de bois qui est manipulé à la main.

19. Ye yn uel xipetztic tetl yn texixipetztli ypan mocanaua, momimiloua.

On l'amincit, on la lamine sur une pierre très lisse.

20. Yniquac ouel mocanauh yn çayuhqui tocapeyotl, yn aoccan chicotilauac, niman ytech motlalia yn teculli, yc on mixquimiloua

Quand la cire est bien mince, ainsi qu'une toile d'araignée, et qu'elle n'est plus épaisse en aucun lieu, on y met le charbon (sculpté) et l'y enveloppe.

21. Auh amo çan ilihuiz ynitech motlalia, çan ihuian achitoton mocotontiuh motectiuh ynic çanipan oncacalaqui.

Et on ne l'y met pas étourdiment, mais on coupe soigneusement un petit morceau à peu près correspondant aux dimensions de l'objet.

22. Yueuetzian onmotlaça, ycacalaquian, yaaquian onmaquia, yn oncan omocuicuic teculli.

On enduit les parties saillantes et on tapisse les creux, partout où le charbon a été sculpté.

23. Tepiton quauhtontli ynic on moçalotiuh :

On attache la cire (sur le charbon) au moyen d'un brin de bois.

24. Auh yniquac omocencauh yn ye nohuian ytech omotlali yn xicocuitlatl, çatepan teculatl yxco moteca yn xicocuitlatl.

Et quand tout est fait ainsi et que la cire est placée partout sur le charbon, on verse du charbon pulvérisé sur la surface de la cire.

25. Uel moteci, mocuechtilia yn teculatl, achi yxtilauac ynixco onmoteca xicocuitlatl.

On moud bien la poudre de charbon et on étend une couche assez épaisse sur la surface de la cire.

26. Auh yn ye yuhqui yn omocencauh occepa ytech motlalia tlapepecholoni yc moquimiloua mocentlapachoua.

Et quand tout est ainsi préparé, on y met une autre enveloppe, la coquille qui entoure le moule et l'enferme partout.

27. Yn oyecauh tlachiualli ynic mocopinaz teocuitlatl.

La confection de la coquille est le dernier des procédés destinés à donner sa forme à l'or.

28. Ynihin tlapepecholoni, çanno teculli, no tlanelolli tlaltzacutli, amo cuechtic, çan papayaxtic.

Cette coquille est aussi faite de charbon, mêlé avec de l'argile, mais le charbon n'est pas moulu

finement, seulement pilé grossièrement.

29. Yniquac yc omopepecho ynic omocenquimilo tlacopinaloni, ocno omilhuitl yn uaqui.

Quand le moule est enfermé et entouré par la coquille, on le fait sécher durant deux autres jours.

30. Auh çatepan ytech motlalia y toca anillotl, çanno xicocuitlatl.

Puis on y met l'échenal, qui est fait aussi de cire (entourée d'une coquille).

31. Yehoatl ynipiazyo mochiuaya teocuitlatl ynic oncan calaqui yniquac oatix.

Celui-ci sert de canal d'écoulement, par lequel l'or fondu entre.

32. Auh yoan occepa ypan momana motlalia ytoca tlacaxxotl, çanno teculli yn tlachiualli tlacomololli.

Et puis on place sur le sol le creuset, qui est aussi fait de charbon, et qui est creux.

33. Niman yuhmati motlalia yn teculli.

De même on y place le (moule fait de) charbon.

34. Oncan mocaxxotia matilia yn teocuitlatl, ynic çatepan calaqui ytech anillotl, ynic oncan mopiazyotia, ynic on totoca tlaticpa on noquihui.

C'est là que l'or se fond, pour entrer ensuite dans l'échenal, et être conduit par celui-ci et couler à bas et se jeter.

35. Auh yniquac omopitz yn çaço tleyn cozcatl oyecauh yn izqui tlamantli nican omoteneuh, niman yc mopetlaua yca texcalli.

Et lorsqu'il est jeté en moule et qu'on a fabriqué par exemple un collier ou un des divers objets nommés dans ce chapitre, on le polit au moyen d'une pierre.

36. Auh yn omopetlauh yenocuele motlalxocohuia.

Et quand il est poli, on le met dans un bain d'alun.

37. Moteci yn tlalxocotl yc maaltia yc momamatiloua yn teocuitlatl yn omopitz.

On moud l'alun et on baigne et barbouille avec lui le joyau d'or qu'on a fondu.

38. Oppa yn tleco calaqui ypan mototonia.

Une seconde fois on le met dans le feu et le chauffe dedans.

39. Auh yn oualquiz occeppa yenocuele yc maaltia yc momamatiloua ytoca teocuitlapatli, çaniuhqui tlalcoztli moneloua achiton

Et quand il sort du feu, on le baigne une seconde fois et le barbouille avec l'onguent de l'or qui se compose de terre limoneuse

iztatl yc mocencaua yc cenca coztic mochiua yn teocuitlatl.

40. Auh çatepan yc mopetlaua motecpahuia yc uel mocencaua, ynic yequene uellanextia pepetlaca motona meyotia.

mêlée avec un peu de sel par où l'or se fait beau et très jaune.

Et ainsi on frotte et on polit et on fait beau le joyau de manière qu'il devient très brillant, luisant et rayonnant.

---

41. Mitoua y ye uecauh çan oc yeh yn coztic teocuitlatl nenca yn mahuiltiaya yn quipitzaya teocuitlauaque yn quichiuayacozcatl yoan quitzotzonaya yn quicanauaya teocuitlatzotzonque ynitech monequia tlahuiztli.

On raconte qu'autrefois ce n'était que l'or qu'on employait, et que les orfèvres le jetaient en moule et en formaient des colliers et que les marteleurs le martelaient, le laminaient et en faisaient des bosselages qui servaient pour tout genre de devises militaires dont on avait besoin.

42. Ayatle catca yn iztac teocuitlatl, tel onnenca çanoc canin neçia vel motlaçotlaya.

L'argent n'était rien et n'avait de valeur que dans les endroits où il était trouvé.

43. Auh yn axcan yenocuele çammache yn iztac teocuitlatl quinequi, yn coztic ye uel motlaçotla.

Et maintenant on n'emploie (pour les bijoux) que l'argent, car l'or a trop de valeur.

44. In yehoantin teocuitlauaque, yn tlepitzque yoan yn tlatzotzonque, yn axcan yc tlachichiua no quinequi yn chichiltic tepuztli.

Maintenant les orfèvres, les fondeurs et les marteleurs, s'ils fabriquent quelque joyau, y emploient aussi le cuivre.

45. Tel çan tlayxyeyecolli tlatamachiualli ynipan quitlaça yztac teocuitlatl, yc çalia yc chictia.

Mais ils ne jettent à l'argent qu'une quantité modérée et dosée, qui s'y allie.

46. Auh yntla çan mixcahui mopitza yztac teocuitlatl, çan tlatlapaca tzatzayani yn tlachiualli.

Et si l'argent fond sans alliage, l'œuvre se brise.

47. Amo uel nohuianpa mona-

Et les reliefs qui y sont soudés

namiqui mocacamapiqui yn oncan çaçaliuhtiuh yc tlatlatlamachilli.

ne s'attachent pas partout ni sans fissure.

48. Auh yn yehoantin teocuitlatzotzonque yn yeuecauh çan quixcahuiaya yn teocuitlatl quitzotzonaya.

Mais les anciens marteleurs d'or, ne travaillaient et ne martelaient d'autre métal que l'or.

49. Quitzotzonaya quitealaua quipetlaua yoan quiteycuiloua tlilanpa.

Après qu'ils ont martelé l'or, ils le polissent, le fourbissent et y mettent des dessins conformément à la trace du dessin.

50. Achtopa quimicuilhuiaya yn amanteca.

En premier lieu ils demandent aux ouvriers de plumes qu'ils leur tracent le dessin.

51. Auh çatepan yehoantin quiteycuilouaya yca tecpatl.

Puis eux-mêmes ils y mettent le dessin au moyen d'une pointe de pierre.

52. Quitotocatihui yn tlilantli ynic tlatecpaycuiloua.

En mettant le dessin au moyen de la pointe de pierre, ils suivent la trace.

53. Quitotomoloua quitotomolotihui y tech cantihui yn quenami machiotl.

Ils font des bousselures, s'en tenant toujours au modèle.

54. Çanyeno yuh tlachichiua yn axcan ynic cana moneqni yntlachiual.

De la même manière ils travaillent aujourd'hui, partout où on a besoin de leurs œuvres.

55. Aço yhuitlacuilolli yhuitlachiualli ytech monequi quinepahuia quimottitia yn amanteca ynic quitetequi yn quexquich quinamictiuh yhuitlachiualli.

Ou si par hasard on a besoin d'un ouvrage de plumes, ou d'une mosaïque de plumes, on s'adresse aux ouvriers de plumes qui coupent tout genre d'œuvres de plumes qui se présente.

---

56. In axcan ye yc tlachichiua teocuitlauaque.

Aujourd'hui les orfèvres travaillent de la manière suivante.

57. Quinequi yn xalli yn xalpitzauac.

Ils vont chercher du sable fin.

58. Çatepan quiteci uel qui cuechoua no quineloua yn tlaltzacutli.

Puis ils le moulent très finement et le mélangent avec de l'argile.

59. Niman yc quimana çanoquiuhqui qui çoquitlalia ynic ypan quiçaz ynic mocopinaz yn çaço tleyn qnichiuazque.

Ils façonnent l'argile selon ce qui doit être représenté, quel que soit l'objet qu'ils veulent fabriquer, et ils placent les pièces sur le sol.

60. Auh omilhuitl yn uaqui.

On les fait sécher pendant deux jours.

61. Yniquac ouel uac çatepan tapalcatica michchichiqui mixichiqui motapalcahuia motapalcachichiqui ynic mixxipetzoua.

Quand la pièce est bien sèche, ils ràclent toute la surface au moyen d'un tesson, de sorte qu'elle devient très lisse.

62. Niman yc moxima mocuicui tepuzhuictica yniuh omoteneuh cecni.

Puis la pièce se taille et se sculpte au moyen d'un ràcloir de cuivre, comme il est dit ailleurs.

63. Aço omilhuitl anoço eylhuitl yn mocencaua yn moyectilia yn moyectlalia.

En deux ou trois jours, la pièce préparée ainsi est prête à ouvrer.

64. Yniquac omocencauh, niman tecullatl yxco moteca yoan tzacutli yc onixxipetzihui.

Quand tout est prêt, on verse sur la surface du charbon pulvérisé en produisant une surface lisse au moyen de la colle.

65. Yc niman mopauaçi yn xicocuitlatl moneloua yn iztac copalli yniuh omoteneuh.

On fait bouillir la cire et y ajoute le copal blanc, comme il a été décrit (antérieurement).

66. Yn oceuh yn omoyecti niman mocanaua ytztapaltepan quammatica momimiloua yc.

Et quand elle est devenue froide et a été clarifiée, on amincit la cire et la lamine sur une pierre plate au moyen d'un cylindre de bois.

67. Niman ytech motlalia ytech moçaloua yn tlatlalilli çoquitl ynic mocopinaz teocuitlatl yn çaço tleyn mochiuaz.

Puis on la place et la colle sur la surface du moule d'argile qui doit être fondu en or, quel que soit l'objet qu'on veut fabriquer.

68. Yn aço jarro anoço tlapopochhuiloni yn quitocayotia perfomador.

Soit une cruche soit une cassolette qu'on appelle perfumador.

69. Ye micuiloua yc motlatlamachia yn qualli tlacuilolli.

On la munit de beaux dessins.

70. Occenca ye quimati yn xicucuitlatl occenca ye tlahuica ynic tlacuilolo ynic toltecatiua.

Car la cire se prête très bien et elle est très propre à être travaillée et modelée en dessins.

71. Cotel achto cecni mocopina yn xicucuitlatl yniquac ouel mocencauh ypan on mopachoua yn tlacopinaloni.

Pour cette raison on fait en premier lieu séparément une copie du relief en cire, et quand elle est bien faite ainsi, on la presse sur le moule.

72. Ca onca ca ycopinaloca yn ixquich tlamachtli.

Car la cire est la matière avec laquelle on peut confectionner chaque détail du dessin.

73. Yn aço totoatlapalli totocuitlapilli anoço xochitl anoço quilatlapalli, yn çaco tleyn qualnezqui tlacuilolli.

Soit une aile, soit une queue d'oiseau, soit une fleur, soit une feuille. Un bel ornement quelconque.

74. Yc onmopachotiuh yc on moçalotiuh quauhtontli quitocayotia quauhuitztli.

On presse la cire contre la surface du moule et on l'y colle au moyen d'un petit bois appelé *quauhuitztli* (épine de bois, pointe de bois).

75. Aço omilhuitl yn yectia yn moyectlalia.

En deux jours à peu près tout est achevé.

76. Yniquac omocencauh yn o nohuianpa moçalo xicocuitlatl, niman yc yxco moteca yn teculatl.

Quand tout est ainsi fait, et la cire a été collée partout sur la surface du moule, on l'enduit de charbon pulvérisé.

77. Yn ouac yenocuele ytech motlalia yn tlapepecholoni yn çan papayaxtic teculli ynic mocenquimiloua yn tlacopinaloni.

Après qu'il est devenu sec, on y applique la coquille, faite de charbon grossièrement pilé (mêlé avec de l'argile), et on y enferme le moule.

78. Aço omilhuitl yn uaqui.

Pendant deux jours à peu près on le fait sécher.

79. Niman yc ytech onmotlalia yn xicocuitlatl ynitoca anillotl mimiltic.

Puis on y met le cylindre de cire appelé *anillotl* (échenal).

80. Achtopa momimiloua, yehoatl ypiazyo mochiua yn teocuitlatl ynic oncan calaqui.

D'abord on le roule (pour lui donner une forme cylindrique) ; il sert de canal d'écoulement, par où l'or entre.

81. Auh yn omotlali anillotl, yenocuele ypan momamana yn tlacaxxotl yn oncan atiec teocuitlatl.

Et quand l'échenal y est mis, on place sur le sol le creuset, dans lequel l'or se fond.

82. Yniquac ye yuhqui yn omochi omocencauh, niman yc tleco motlalia mocentotonia.

Après que tout est ainsi fait, on met tout dans le feu et on le chauffe.

83. Oncan quiça oncan tlatla yn xicocuitatl yn tlatic omotlalica.

C'est ici que la cire qui se trouve à l'intérieur, sort et se consume.

84. Yniquac oquiz yn otlatlac xicocuitlatl, niman mocehuia yc yenocuele pani on moteca yn xalli ça papayaxtic.

Quand la cire est sortie et qu'elle s'est consumée, on laisse le moule se refroidir et on le place sur une couche de gros sable.

85. Yquac yequene mopitza oncan oncalaqui yn tlecomic ypan onmotlalia yn teculli.

Immédiatement après, on se met à la fonte. On introduit et place le charbon (le moule composé d'argile et de charbon) dans un pot.

86. Auh yn teocuitlatl yn oncan calaquiz nonqua tlemaco matilia.

L'or qui est destiné à y entrer, on le liquéfie séparément dans une cuiller.

87. Onca tlami yh ynic yecahui tlachiualli.

Ainsi le travail se termine, l'œu- est faite.

88. Auh yn otlacat yn omopitz yn oquiz tlachiualli, niman moctlaxxocohui tepuzcaxic ypan moquaqualatza ;

Et quand l'objet est fait, qu'il est fondu et qu'il sort du creuset, on le met dans un bain préparé avec une solution d'alun dans une casserole de cuivre et l'y fait bouillir.

89. Auh yntla cana otzatzayan oyytlacauh tlachiualli, çaniyoca oncan mopapatia yc moçaloua yn tlaçaloloni.

Et si l'objet se rompt en quelque partie, ou qu'il est cassé, on le raccommode séparément aux endroits endommagés et on soude la partie rompue.

90. Auh çatepan yc michiqui yn timatepuztli yc mopetlaua.

Puis on le râcle et on le polit au moyen d'un instrument de cuivre.

91. Occeppa tlalxocotitlan calaqui motlaxxocohuia.

Et on plonge dans un autre bain d'alun.

92. Yc çatepan mocencauca motecpahuia ynic uel mopetlaua.

Enfin on le polit et on le fourbit de sorte qu'il devient très-brillant.

NOTES

1.

Teocuitlapitzque. Ce mot, en vérité, ne désigne qu'une classe d'orfèvres, savoir les fondeurs du métal précieux. Le terme général est *teocuitlaua.* Dans le chapitre précédent de l'histoire du P. Sahagun, il est dit que ces *teocuitlauaque* se divisent en deux classes : *cequintin moteneua tlatzotzonque, yehoantin çan yc yyo ynchihuil teocuitlatl quitzotzona quicanaua, tetica cana, quipatlaua ynicana monequi, mopetlaua motecanaua.* « Les uns s'appellent marteleurs. Leur métier est seulement d'amincir l'or au moyen d'une pierre et dans la façon convenable » *auh yn cequintin moteneua tlatlaliani, yn yehoantinin vel tulteca moteneua.* « les autres s'appellent mouleurs; ceux-ci sont de véritables artistes. »

Tlatlalia. Le vocabulaire de Molina rend ce mot par « placer ou fabriquer, arranger ». Le vrai sens est « placer dans un certain lieu », « arranger d'une certaine manière », « fabriquer dans une certaine forme ». Dans le chapitre présent, le mot désigne simplement « mouler, faire un moule ». C'est pour cette raison, que le mot *tlatlaliani* est employé comme synonyme du mot *teocuitlapitzqui* « fondeur d'or ».

Tlacuiloua, ne signifie pas seulement « peindre », mais « appliquer des dessins en général », des broderies, des bas-reliefs, etc.

2.

Paleuia est rendu dans le Vocabulaire de Molina par « favoriser ». Le mot dérive du substantif [*palli*], qui désigne la paume de la main et la plante du pied, et qui, comme postposition, signifie « au moyen de, à l'aide de, par la grâce de ». La paume de la main tendue évoque l'idée de l'action d' « offrir, présenter. » C'est donc dans le sens primitif,

que le verbe *paleuia* est employé ici. On peut-être que l'usage du mot espagnol « favorecer », qui s'emploie poliment pour « donner », a influencé la locution aztèque.

3.

Tlaltzacutli veut dire « gluten de terre » ou « terre glutineuse ». Dans le Vocabulaire de Molina, le mot est rendu par « craie ou plâtre ». On voit que dans notre chapitre il signifie simplement la terre glaise, l'argile plastique.

4.

Quitlatlaxcaloua veut dire qu'ils donnent à la masse la forme des *tlaxcalli*, des « tortillas ». On désigne par ce mot une sorte d'omelettes, faites de pâte de maïs, et qui formaient la nourriture principale des anciens Mexicains, comme ils font encore aujourd'hui la nourriture principale de la population indienne et des créoles du Mexique.

Tonayan quimamana. Le verbe *mana* est employé exclusivement pour « placer sur le sol des plats ou d'autres choses d'une forme semblable. » Le mot *tlalia* signifie simplement « placer sur le sol ».

Tlaçoquitlalili. J'ai conservé l'orthographe de l'original. Le participe passé devrait être écrit, selon l'usage des auteurs, avec une *l* double. Le Vocabulaire de Molina mentionne : *çoquitlalilli* « barro labrado para hacer loza. » Voir le paragraphe 59.

5.

Tepiuaqui, tepitzuaqui, tepitzaui. Ici les radicaux *tepi* et *tepitz* sont employés comme synonymes dans le sens de « dur ». On pourrait supposer que les radicaux *tepi* et *tepic*, qui signifient « petit », font partie de la même série, et que les dieux des montagnes (*tepe-tl*) étaient représentés comme des enfants (*tepic-toton* « les petits »), parceque les idées de « montagne », « dur », « petit » se confondaient dans la langue.

6.

Tepuz huictontli. (Voir plus bas chap. III, 1.) L'*uictli* est l'instrument qui servait aux anciens Mexicains pour travailler la terre. Il avait la forme d'un bâton, dont une extrémité est élargie et un peu coudée.

(Voir le « dieu du vent » dans, Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde. Tome I, p. 160, fig. aa.)

7.

Les éléments qui expriment la sentence de ce paragraphe sont extrêmement difficiles à interpréter, mais il est évident, que les radicaux *ix*, *ix-nen* ou *yol* sont ici placés l'un à côté de l'autre comme suppléments. Le premier donne l'idée de l'aspect d'un objet, l'autre celle de la vie.

8.

Cuextecatl toueyo. Ces mots sont synonymes et signifient l'habitant de la Huastèque, du pays bas arrosé par les affluents du Rio Pànuco. *Toueyo* veut dire « notre voisin ». Le mot s'employait pour les Huastèques, parce que cette nation confinait, dans les districts au-delà de Pachuca, immédiatement aux Mexicains. Les deux mots signifient ici un ornement porté au trou du septum naricis, qui ailleurs s'appelle *yacametztli* « lune du nez ». La déesse *Tlaçolteotl* ou *Toci*, la déité de la terre, et les dieux du pulque (vin fait de la sève du maguey), *Pahtecatl* et ses confrères, sont représentés dans les Codes hiéroglyphiques parés de cet ornement. (Voir « Das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung « Compte-rendu, VIIe Sess. Congrès international des Américanistes, pp. 645, 650 et « Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde. « Tome I, p. 132-133-147-152). Parmi les devises que les capitaines aztèques portaient à la guerre, il y en a deux qui sont pourvues de cette lune d'or portée dans le septum naricis troué. L'un d'eux est un casque en forme de bonnet à pointe. Il porte le même nom *cuextecatl* « la devise des Huastèques ». L'autre est une devise portée sur le dos et couronnée d'une tête de petit chien. Elle s'appelle *quaxalotl*. (Voir « über altmexikanischen Federschmuck und militärische Rangabzeichen. Zeitschrift für Ethnologie, XXIII, p. 114).

Motlaquicuilo ytzcouatica. *Motlaquiciulo* se compose du substantif *tlactli* « le corps, le tronc » et du verbe *icuiloua* « dessiner, peindre » *itzcouatl* « le serpent à pointes d'obsidienne » est un symbole de la foudre. Un des premiers rois Mexicains porte son nom.

Motlatlamachia. *Tlahmachtli* est le terme technique pour « broderie »

« ornement brodé ». Le verbe *tlatlamachia* est employé ici comme synonyme d'*icuiloua* « peindre », c'est-à-dire « appliquer des dessins ».

9.

Yyeliz ytlachieliz.— *Yêliztli* et *tlachieliztli* remplacent ici le *moyolhuia mixtiuia* du septième paragraphe.

10.

On pourrait déduire de la description de ce paragraphe que les anciens Mexicains avaient coutume de fabriquer des tortues d'or de la même manière que les Chinois et les Japonais font leurs petites tortues de bronze ou d'ivoire, c'est-à-dire, à cou et à pattes mobiles.

15.

Teocuitlacozcatl chayauacayo. L'adjectif *chayauac* veut dire « dispersé, disséminé ». Il dérive du verbe *chayaua* « esparcir ó derramar por el suelo trigo ó cosa semejante ». Le *chayauac cozcatl* est un collier d'or, parsemé de pierres précieuses, et avec une grande pierre polie au milieu, qui est encadrée d'or et du bord de laquelle un certain nombre de sonnettes est suspendu. C'est ainsi que le *chayauac cozcatl* est décrit dans le manuscrit aztèque de l'Académie de l'Histoire. Le collier qu'on voit dessiné dans une figure accompagnante, est justement de la même façon que celui qui figure parmi les insignes royaux aux Planches 18 et 24 du premier Traité de l'Histoire du Père Duran.

20.

Le même procédé est décrit dans un chapitre suivant, et il faut déduire du texte de ce dernier qu'avant d'appliquer la cire, les orfèvres mexicains enduisaient la surface du moule d'une couche épaisse de charbon pulvérisé (*tecolatl*). Voir la matière des paragraphes 24 et 25.

24.

Teculatl. Le mot ne se trouve pas dans les dictionnaires. Littéralement, il veut dire « eau de charbon ». On pourrait supposer que le mot si-

gnifie « du charbon pulvérisé suspendu dans un liquide. » Dans un chapitre suivant il est dit, qu'on produirait au moyen de la colle une couche basse de cette matière sur la surface du moule. Voir le paragraphe 64.

26.

Tlapepecholoni, littéralement : « par qui un objet est enfermé ou doit être enfermé. »

29.

Tlacopinaloni, littéralement : « par qui on peut faire un moulage » ou « qui doit être moulé. »

30.

Anillotl. Le mot ne se trouve pas dans les dictionnaires. Il paraît qu'il dérive du verbe *ania*, causatif de *ana* « tomar, asir, o prender ». Si, dans le texte, il est dit que cet échenal se compose de cire, il est sous-entendu, sans doute, qu'on entourait ce tuyau ou cylindre de cire, d'une coquille, composée de charbon grossièrement pilé et d'argile.

41.

Dans ce paragraphe on cite les deux classes d'orfèvres que j'ai déjà mentionnées dans une note antérieure, c'est-à-dire les fondeurs et les marteleurs, et on voit que les ouvrages de ces derniers s'employaient principalement pour orner des devises militaires (*tlauiztli*), qui se faisaient des belles plumes des oiseaux de la terre chaude.

50.

Les marteleurs d'or et d'argent s'adressent aux artisans de plumes, pour que ceux-ci leur tracent le dessin qu'il faut mettre sur les plaques d'or, etc., parce que les ouvrages des marteleurs servaient presque exclusivement pour les devises militaires, faites de plumes.

53.

Totomoloua, c'est presque le même mot que le français « bosseler ». Le verbe mexicain dérive de *tomoni*, ou *totomoni* « s'enfler » « se produire des bosses ».

59.

Sur le texte de ce paragraphe j'ai fondé ma version du mot *Tlaçoquitlalilli* dans le quatrième paragraphe.

61.

Michchichiqui, c'est *mo-ix-chichiqui*, de *ixtli* « la surface » et *chichiqui* intensif du verbe *chiqui* « râcler ».

CONCLUSION.

Le contenu du chapitre précédent montre que les anciens Mexicains connaissaient et exerçaient les deux branches séparées de l'art de l'orfévrerie, c'est-à-dire, le martelage et la fonte. Ils martelaient le métal au moyen d'une pierre et le bosselaient au moyen d'une pointe de pierre. Ces objets fabriqués par les marteleurs servaient principalement pour les devises militaires ouvrées en plumes.

Quant à la fonte, il faut distinguer deux manières de travailler, une ancienne (avant la conquête) et une moderne (du temps des Espagnols). Celle-là était plus subtile et plus artistique, celle-ci plus grossière. Les anciens faisaient le moule d'un mélange d'argile et de charbon finement moulu, qu'on laissait sécher et durcir au soleil. C'était une matière qui se prêtait admirablement à la taille et à la ciselure. Or, les anciens taillaient et sculptaient tous les détails de l'objet à fondre directement dans cette matière et, avant d'y mettre la coquille, ils couvraient ce moule, sculpté en charbon, d'une couche mince de cire à laquelle ils faisaient suivre tous les reliefs et les

creux du moule. Ils taillaient et sculptaient le charbon au moyen d'un instrument de cuivre. Les modernes fabriquaient le moule d'un mélange d'argile et de sable, qu'ils laissaient également sécher au soleil. Mais il paraît qu'ils ouvraient seulement les formes générales de l'objet à fondre en cette matière, et qu'ils se contentaient d'exécuter les détails de l'ornementation en cire, dont ils couvraient le moule. Avant d'appliquer la cire à la surface du moule, et avant d'appliquer la coquille sur la cire couvrant le moule, on enduisait l'objet d'une couche lisse de charbon pulvérisé. La coquille elle-même était faite d'un mélange d'argile et de charbon grossièrement pilé. Un cylindre de cire (enfermé dans une coquille) servait de canal d'écoulement. En chauffant le moule sur le feu, on faisait sortir la cire. Puis on plaçait le moule dans un pot et on y jetait l'or qu'on faisait fondre dans une cuiller (d'argile, mêlée avec du charbon?) Le joyau étant fondu, on trempait l'objet dans un bain d'alun, puis on le frottait d'un mélange de terre limoneuse et de sel et on le polissait.

CHAPITRE II.

Ce chapitre commence au folio 46 du Manuscrit de l'Académie de l'Histoire. Il correspond à la dernière partie du dix-septième chapitre du neuvième livre de l'édition espagnole de l'ouvrage du P. Sahagun.

1. In tlateque tulteca ynic quitequi yn yztac tehuilotl yoan tlapal tehuilotl yoan chalchiuitl yoan quelzalitztli ynica teoxalli yoan tlaquauac tepuzli.	Les Artisans lapidaires taillent le cristal de roche, l'améthyste, l'émeraude vulgaire et l'émeraude fine au moyen d'émeri et d'un instrument de bronze;
2. Auh ynic quichiqui tecpatl tlatetzotzontli.	et les râclent au moyen d'un silex taillé;

3. Auh ynic quicoyonia ynic quimamali tepuztlacopintli.

et les creusent et les forent au moyen d'une pointe de cuivre nue.

4. Niman yhuian quixteca quipetlaua quitemetzhuia, auh yn ye yc quicencaua.

puis ils les facettent, les brunissent et leur donnent le dernier lustre.

5. Ytech quahuitl yn quipetlaua ynic pepetlaca, ynic motonameyotia ynic tlanextia.

ils les polissent sur du bois, de sorte qu'elles deviennent très brillantes, rayonnantes, luisantes.

6. Anoço quetzalotlatl ynitech qui petlaua ynic quicencaua ynic qui yecchiua ynin tultecayo tlatecque.

ou ils les polissent sur du bambou et les lapidaires finissent ainsi et achèvent leur travail.

7. Auh çannoiuhqui yn tlapal tehuilotl ynic mochiua ynic mocencaua.

Et de la même manière on travaille et dégauchit l'améthyste.

8. Achtopa quimoleua quihuipeua tepuztica yn tlateque yn tulteca ynic yyoca quitlatlalia yn qualli motquitica tlapaltic yn itaqui.

En premier lieu les artisans lapidaires brisent l'améthyste et l'écrasent avec un instrument de bronze, car ils ne travaillent que les belles pièces, qui sont entièrement rouges.

9. Çan niman yuhqui tlatlalia yn campa monequiz,yniquac quimoleua tepuztica.

Aussi ne les travaillent-ils que dans les parties où il est nécessaire, quand ils les brisent avec l'instrument de bronze.

10. Auh niman quichiqui quixteca yoan quitemetzhuia yoan quipetlaua ytech quahuitl yn tlapetlaualoni ynic quiyectilia ynic quicencaua.

Puis ils les râclent, les facettent et les adoucissent et les polissent sur le bois appelé polissoir ou brunissoir et ainsi ils les confectionnent et les achèvent.

11. Auh yn yehoatl yn moteneua eztecpatl ca cenca tlaquauac chicauac camo ma vel motequi ynica teoxalli.

La pierre nommée silex de sang (héliotrope) est très dure et très forte, elle ne se taille pas bien avec l'émeri.

12. Çaçan motlatlapana motehuia.

On la brise et l'équarrit d'une manière quelconque.

13. Yoan motepehuilia yn ite-

et on rejette la gangue, la roche

petlayo yn amo qualli, yn amo uel no mopetlaua.

stérile et qui ne se prête bien au polissage.

14. Çan yehoatl mocui, motemolia, yn qualli, yn vel mopetlaua yn eztic, yn uel cuicuiltic.

On ne prend et on ne cherche que les belles pièces qui se prêtent bien au polissage, les rouges sanguines, qui se laissent bien sculpter.

15. Michiqui atica yoan ytech tetl cenca tlaquauac vnpa uallauh yn matlatzinco.

On les râcle avec de l'eau et sur une pierre très dure qui vient du pays des Matlatzinca (du district de Toluca).

16. Ypanpa ca uel monoma namiqui, yniuh chicauac tecpatl noyuh chicauac yn tetl, ynic monepanmictia.

Et parce que ces deux pierres sont compagnons l'une de l'autre, comme le silex est aussi fort que la pierre est forte, ils se tuent l'une l'autre.

17. Çatepan mixteca yca teoxalli yoan motemetzhuia yca esmellil.

Puis on les facette et les adoucit au moyen d'émeri.

18. Auh çatepan yc mocencaua yc mopetlaua, yn quetzalotlatl.

Et on les prépare et les polit avec le bambou.

19. Ynic quicuecueyotza qui tonameyomaca.

Par cela on les fait étincelantes et on leur donne un lustre pareil aux rayons du soleil.

20. Auh yn yehoatl motocayotia vitzitziltecpatl niman yuh yolli tlacati.

Et ce qu'on appelle silex d'oiseau-mouche, (pierre de mille couleurs) est de sa nature un animal.

21. Miyec tlamantli ynic mocuicuiloua, iztac yoan xoxoctic yoan yuhquin tletl, anoço yuhqui citlali yoan yuhquin ayauh coçamalotl.

Il est peint de mille couleurs, blanc, bleu clair, rouge ardent, noir avec des tâches blanches, et couleur de l'arc-en-ciel.

22. Çan tepiton xalli ynic michiqui ynic mopetlaua.

On le râcle et on le polit simplement avec du sable fin.

23. Auh yn yehoatl motocayotia xiuhtomolli camo tlaquauac camo ezmellil ytech monequi ynic michiqui ynic mixteca yoan ynic motemetzhuia yoan ynic mopetlaua ynic moquetzalotlahuiaya

La pierre qu'on appelle turquoise ronde, n'est pas très dure, et on n'a pas besoin d'émeri pour la râcler, facetter, adoucir, polir. On la polit sur le bambou, d'où il reçoit son lustre rayon-

ynic motonameyotia motlanexyotia.

24. Auh yn yehoatl teoxihuitl ca amo cenca tlaquauac.

25. Çanno tepiton xalli ynic mopetlaua ynic moyectilia auh yn uel no yc motlanextilmaca motoname yomaca occentlamantli ytoca xiuhpetlaualoni.

nant et son éclat.

La turquoise aussi n'est pas très dure.

On la polit aussi avec du sable fin et on lui donne un lustre très brillant et très rayonnant au moyen d'un autre polissoir appelé polissoir de la turquoise.

NOTES

1.

Tlateque, en propres termes *tlatecque*, de *tequi*. Prét. *onitlatec* « couper ».

Yztac tehuilotl, c'est le cristal de roche. Mais il paraît qu'on confondit avec lui toute pierre transparente, limpide comme l'eau et le verre. Par exemple, il y en avait au Mexique des variétés de la pierre doublante, du calcaire transparent. Dans les collections du Musée royal de Berlin il y a une quantité de *tentetl* « bezotes », les pierres que les chefs Mexicains portaient à la lèvre inférieure. La plupart sont faites d'obsidienne, d'autres de cristal de roche, et d'autres de pierre doublante. L'étymologie du mot *teuilotl* paraît être celle de « pierre ronde », ainsi que la goutte d'eau. Voir *teuilacachtic* « chose ronde » et *iloti* « tourner ». Il y a d'autres termes qui signifient aussi le cristal, *chipilotl* et *chopilotl*. Ceux-ci veulent dire « à la manière de la goutte de pluie ». Les *teuilotl* venaient des versants montagneux du côté Atlantique du Mexique. Dans la liste de tributs, qu'on payait au roi Motecuhçoma, le cristal figure comme tribut des villes Tochteper, Cuetlaxtlan, Cozamaloapan, c'est-à-dire de cette région de l'Etat de Vera-Cruz, dont le centre est aujourd'hui la ville de Cotastla. Le cristal est l'instrument des sorciers, dans la profondeur lucide duquel ceux-ci reconnaissaient le passé, le futur et toutes les choses secrètes. De là paraît

dériver l'usage du mot mexicain *uilotlatia* « ensorceler ». Au Yucatan encore aujourd'hui le cristal et toutes les pierres transparentes en général, servent pour la même fin. Là le cristal, comme instrument du sorcier est appelé *zaz-tun*, ce qui veut dire « la pierre claire ». D'après Hernandez, le cristal possède la vertu de chasser les démons, les serpents et les autres animaux venimeux.

Tlapaltehuilotl « le cristal rouge », c'est l'améthyste, d'après Hernandez. (Voir Ximenez, *Cuatro libros de la Naturaleza*, IV, 2e p., cap. 12).

Chalchiuitl, dans les dictionnaires, est interprété par « émeraude vulgaire » (esmeralda basta). C'étaient des pierres vertes, mêlées de blanc, sans transparence, des quartzites chloritiques, des serpentines et d'autres pierres d'un aspect semblable peut-être aussi des pierres de la famille de la jadéïte. D'après Sahagun, les chefs et les capitaines en faisaient beaucoup usage, en entourant leurs poignets en enfilades. Il n'était pas permis aux gens vulgaires de les porter.

Quetzalitztli est l'émeraude fine, pierre verte, sans tache, pure, transparente et brillant d'un grand éclat.

Ynica teoxalli. Dans ma copie du texte, on lit *yoan teoxalli*. C'est une erreur sans doute. Le *teoxalli* « sable divin » est l'émeri (voir Molina, I, s. v. « esmeril ». Dans notre texte il est nommé plus bas par le mot espagnol (« esmellil », c'est-à-dire « esmeril »). Le père Sahagun au vingt-quatrième chapitre du dixième livre « mentionne les hommes qui vendent des glaces. » Ils sont de la classe des lapidaires, car ils s'exercent à couper délicatement les pierres polies qui servent de glaces et les râclent avec l'instrument qu'on appelle *teuxalli* ». En dénommant le *teoxalli* un instrument, le père avait sans doute mal compris ce que signifiait le texte aztèque qu'il rendait en espagnol.

Tlaquauac tepuztli « le cuivre dur », sans doute un alliage quelconque de la classe des bronzes.

3.

Tepuztlacopintli ; *copina* est « tirer » *copina espada* « tirer l'épée « *espada tlacopintli* « l'épée nue ».

4.

Ixteca « veut dire » mettre des faces « de *teca* » mettre sur le sol « et

ixtli « la face ». C'est donc presque le même mot que le français facetter.

Quitemetzhuia-temetztli c'est le plomb. Le mot se compose de *tetl* « pierre » et *metztli* « la lune ». Ce nom fut donné au plomb sans doute parce qu'on comparait le lustre mat de ce métal à la lune. Du mot *temetztli* dérive le verbe *temetzuia* « plomber, ronder ». C'est dans tout une autre acception que le verbe *temetzuia* est employé dans notre texte. Ici il signifie « adoucir » donner un lustre mat à la pierre.

6.

Quetzalotlatl « le bambou précieux » est mentionné aussi au livre dixième comme instrument des lapidaires qui vendent des glaces.

7.

Çannoiuhqui « de la même manière ». Ce mot, introduisant la description qui suit, prouve que la description précédente (§ 1-7) a pour but de détailler la manière d'ouvrer le cristal de roche.

9.

Çanniman iuhqui tlatlalia yncampa monequiz. — *Çanniman iuhqui*, litéralement « seulement maintenant ainsi », veut dire comme *çan iuhqui* ou *çan iuh* « seulement ainsi ». Il paraît que les lapidaires mexicains laissaient intactes les facettes naturelles du cristal et ne travaillaient que l'autre bout, avec lequel le cristal est fixé sur la paroi de l'éclat.

11.

L'*eztecpatl* et l'*eztetl*, d'après Hernandez, sont des variétés du jaspe et du chalcédoine. L'un est décrit comme rouge foncé avec des taches vertes, l'autre comme verdâtre avec des scintillements de couleur de sang. Il paraît donc qu'ils étaient de cette classe de jaspes qu'on appelle héliotrope. Les Mexicains leur attribuèrent la vertu d'arrêter le flux de sang, la dyssenterie ou quelque autre flux de sang. Et pour cette raison, ils les portaient au poignet ou en collier.

17.

L'auteur a fait usage ici une fois du mot aztèque *teoxalli* et l'autre fois du mot espagnol esmellil (= esméril). On en pourrait déduire que ce sont deux matières diverses, qu'on voulait signaler par ces deux termes. Cependant, comme il est dit bien clairement, dans le Dictionnaire de Molina, que l'émeri s'appelait *teoxalli*, je m'incline à l'opinion que ce n'est qu'au hasard, à une certaine négligence du rapporteur, qu'il faut attribuer ce fait curieux.

19.

Cuecueyotza est le causatif du verbe *cuecueyoca* « luir, étinceler ». La même différence se voit dans les verbes *quaqualaca* « bouillir » (voir Molina) et *quaqualatza* « faire bouillir » (voir plus haut, chapitre I, § 88) et dans les verbes *cuecuetlaca* « s'agiter, ondoyer » *cuecuetlatza* onduler ».

20.

Uitzitziltetl. D'après Hernandez, on les appelle aussi « yeux de chat ». Il les décrit comme des pierres petites qu'on trouve en grande abondance dans le district de Tototepec, c'est-à-dire, dans les plages de la mer du Sud. Cette description est confirmée en partie par Sahagun. D'après lui, elles se trouvent dans le sable des côtes de la mer et dans un fleuve qui coule sur la terre de Totonicapan. Ce sont les couvercles de la coquille de certaines Univalves du genre Turbo et de ses alliés.

21.

Yuhquin tletl. Pour signifier la couleur rouge, les Mexicains avaient le mot *tlapalli* litéralement « teinture, couleur », parce que le rouge est la couleur par excellence. L'adjectif *tlapaltic* « rouge » dérive de ce mot. Mais ces termes ne signifiaient que la couleur foncée de la cochenille. Il y avait un autre mot *tlatlauhqui* « rouge ». Celui-ci signifie en particulier la couleur « rose clair de l'aurore (*tlauiztli*) ». Le bec-à-cuiller (Platalea ajaja L.), l'oiseau à plumes de couleur rose, en reçut son nom (*tlauh-quechol*). Un troisième terme est *chichiltic*, qui veut dire

couleur du piment rouge (*chilli*). « La paraphrase *yuhquin tletl* » « de la couleur du feu », signifiera à peu près la même nuance.

Yuhquin çitlalin littéralement « comme une étoile ». Les Mexicains représentaient le ciel étoilé par des yeux sur un fond sombre, noir. Plus simplement, on mettait au lieu d'yeux des petits cercles blancs sur un fond noir. C'est de cette manière que les devises sont peintes qui portaient le nom *citlalcoyotl citlallo chimalli* (voir Sahagun, Manuscrit de l'Académie de l'Histoire à Madrid), et de la même manière on voit représenté le distinctif du hiéroglyphe de la ville *Citlaltepec* (Voir la liste des tributs, Codex Mendoza, planche 17, fig. 1).

23.

Xiuhtomolli « turquoise ronde ». Au onzième livre du père Sahagun, elle est décrite comme ressemblant à une noisette coupée par la moitié. Dans un autre passage du même livre elle est mentionnée sous le nom *xiuhtomoltetl* parmi les pierres médicinales. Elle est décrite comme verte et blanche simultanément, ainsi que le *chalchiuitl* (émeraude vulgaire). On l'apportait des régions de Guatemala et de Soconusco, mais elle n'était pas indigène de ces régions. On l'estimait beaucoup, et on faisait des enfilades en chapelet, pour les enrouler autour du poignet. De la turquoise vraie, d'autre part, on en faisait usage principalement pour les mosaïques.

CONCLUSION

Dans les notes précédentes, j'ai donné les éclaircissements nécessaires. Il me reste donc peu de chose à dire. Selon mon avis, le fait le plus curieux, relatif à la matière de ce chapitre, c'est que les anciens Mexicains firent usage de l'émeri pour la taille et le polissage des pierres précieuses.

CHAPITRES III ET IV.

Ceux-ci commencent au verso du folio 48 du Manuscrit de l'Académie de l'Histoire. Ils correspondent aux chapitres 20 et 21

du neuvième livre de l'édition espagnole de l'ouvrage du P. Sahagun.

De los instrumentos con que labran los oficiales de pluma

1. Yn ixquich yntlatlachichivaya, yn tepuzvictli tepuztlateconi, ynic motequi yhuitl.

Ici sont énumérés les différents outils des ouvriers de plume : le couteau de cuivre pour couper la plume.

2. Yoan yn omivictli ynic moçaloa.

Et le plioir d'os, au moyen duquel on attache la plume.

3. Yoan yn tlacuiloni, yn tlapalcaxitl ynic quicuiloua, quitlylania yn machiyouh.

Et le pinceau, la boîte à couleurs, au moyen desquels ils peignaient et traçaient leur dessin.

4. Yoan yn quauhtlateconi ynipan motequi yhuitl.

Et le coupoir de bois, la planche sur laquelle la plume se coupe.

5. Quinamictique yn tepuztli tlaquavac quavitl yn tlatlauhqui.

Ils ajoutent à l'instrument de cuivre une planche d'un bois très dur, du bois rouge.

6. Auh in yequene vel ueix toltecayotl, yn ivitlacuilolli, ye muchiua quin ipan yn Motecuçoma.

C'est du temps du roi Motecuçoma, que ce métier grandit, la peinture en plumes.

7. Ypampa yniquac tlatocatia ye vel ypan totocac ynic vallacia quetzalli yoan in ye muchi tlaçoyvitl, vel ypan tlapiuix.

Parce que ce fut pendant son règne que l'importation des plumes quetzal et des autres plumes précieuses grandit et s'augmenta beaucoup.

8. Yc nonqua quintecac quincalten.

On les gardait et les emmagasinait séparément

9. Centetl calli quinmacac yn ixcoyan yamantecavan catca ynitech povia nepan intoca yn Tenuchtitlan amanteca yoan in Tlatilulco.amanteca.

Un magasin était celui où l'on gardait les plumes qui étaient la propriété de « ses artisans de plumes » (des artisans de plumes du dieu Uitzilopochtli),le terme commun sous lequel on comprenait les artisans de plumes des municipalités de Tenochtitlan et de Tlatelolco.

10. Auh in yehuantinhin çan quixcaviaya yn quichiuaya ytlatqui vitzylopuchtli, yn quitocayotiaya teuquemitl, quetzalquemitl, vitzitzilquemitl, xiuhtotoquemitl yc tlatlacuilolli, yc tlatlatlamachilli yn ye muchi yn izquican ycac tlaçoyhuitl.

Ceux-ci ne travaillaient que les vêtements d'Uitzilopochtli appelés *teoquemitl* (le manteau fait des plumes de l'oiseau précieux, manteau fait des plumes du bec-à-cuiller à couleur rose ?) ; *quetzalquemitl* (le manteau fait des plumes de l'oiseau quetzal) ; *uitzitzilquemitl* (le manteau fait des plumes de l'oiseau-mouche) ; *xiuhtotoquemitl* (le manteau fait des plumes du cotinga à couleur de turquoise) pourvus d'ornements et de dessins ouvrés en tout genre de plumes précieuses.

11. Yoan quichivaya ynixcoyan ytlatqui Motecuçoma yn quinmacaya, yn quintlauhtiaya ycovauan altepetlipan tlatoque.

Et (d'autres ouvriers de plumes) faisaient les vêtements qui étaient la propriété de Motecuhçoma dont il avait coutume de faire présent d'honneur à ses convives, les seigneurs des villages.

12. Yc mononotzaya motenevaya tecpanamanteca ytoltecavan yn tlacatl.

D'où ils reçurent le nom ouvriers de plumes du palais, artisans du roi.

13. Auh yn cequintin motenevaya calpixcan amanteca, ytech pouia ynizquitetl ycaca ycalpixcacal Motecuçoma.

Et d'autres s'appelaient ouvriers de plumes des magasins ; ils étaient attachés aux divers magasins du roi Motecuhçoma.

14. Yehuatl quichivaya yn tlein yn macevaltlatqui Motecuçoma ynipan maceuaya mitotiaya.

Ceux-ci fabriquaient les vêtements de danse pour le roi Motecuhçoma, qui les portait à la danse.

15. Yniquac ylhuitl quiçaya quitlatlattitiaya, quitlanenectiaya yn çaço catleuatl queleuiz ynipan mitotiz.

Au jour de la fête ils lui faisaient choisir à son goût le vêtement qu'il préférait pour la danse.

16. Ca cecentlamantli yecavia, cecentlamantli qui chivaya yn iz-

Car les différents employés des magasins du roi fabriquaient ces

quican catca ycalpixcavan yn quitlapieliaya.

17. Auh yn cequintin motene uaya calla amanteca, in yehuantiny çan quixcaviaya yn tlaviztli quichivaya qui motiamictiaya aço chimalli, anoço tozevatl, yn çaço quenami quichivaya.

18. Auh yn axcan macivi yn aocmo cenca monequi tlaviztli, caçan ye yuh otlatoca, çan ye yuh motocatiuh yn tlachiualli, yn tlachichiualiztli yniuh otlacauhtiaque, otlanelhuayotitiaque amanteca vevetque ynic quitztivi yn tultecayo.

19. Ca çan yee yn imix ynyollo motitlani ynic tlachichiualo axcan.

20. Ca muchiva yn chimalli, yvitica motzacua, mopepechoa yniquac monequi.

21. Auh muchiua yn tlamamalli ynipan macevalo yoan yn ixquich macevaltlatquitl yn netotiloni, yn nechichiualoni yn quetzalli, yn icpacxochitl, yn machoncotl, yn matemecatl, yn ecaceuaztli, aztaecacevaztli, tlauhquecholecaceuaztli, çaquanecacevaztli, coxolecaceuaztli, quetzalecaceuaztli, yoan macpanitl, quetzal macpanitl çaquantica tlatlapanqui, viuil-

vêtements de différentes manières et les gardaient dans les magasins.

Et d'autres s'appelaient ouvriers de plumes domestiques. Ceux-ci ne fabriquaient que les devises pour les chefs et les guerriers et en faisaient commerce, soit une rondache ou une cotte faite de plumes jaunes; ou quelque autre objet qu'ils faisaient.

Et quoique on n'ait plus grand besoin de devises faites de plumes, néanmoins l'industrie et l'ornementation marchent et se conservent de la même manière que les anciens amanteca (ouvriers de plumes) dont l'habileté artistique est reconnue, les ont transmises et fondées.

Car c'est avec beaucoup de soin et une grande expérience que le métier s'exerce aujourd'hui.

On fait des rondaches et on les couvre et les pare avec des plumes, si quelqu'un en a besoin.

On fait les devises qui se portent sur le dos en dansant, et tous les vêtements de danse, les ajustements avec lesquels on dansait, et les parures dont on se parait, les ornements de tête, les bandeaux frontaux, les brassards et les bracelets, les éventails, faits en plumes de héron, de bec à-cuiller rouge, de çacuan, de coq indien, de quetzal, et les étendards

tequi, aztapanitl, teocuitlapanitl quetzaltzontecomayo.

portés dans la main, faits en plumes vertes quetzal alternant avec les plumes jaunes du çacuan, comme les articles du doigt alternent les uns avec les autres, les étendards faits de plumes de héron et ceux faits d'une lame d'or ou d'argent, et couronnés d'un panache de plumes quetzal.

22. Yoan yn vel oncan neci toltecayotl, yn ivitlacuilolli, ca muchiua yuitlatlayxiptlayotl.

Et c'est particulièrement dans les mosaïques en plumes que l'habileté de ces artisans se révèle. Car on fait de vraies images en plumes.

23. Auh ynic tlachichiualo ynic amantecativa ontlamantli.

Et le métier et la profession des artisans de plumes s'exerce de deux manières différentes.

24. Ynic centlamantli yeh yn tzacutica moçaloa yhuitl, ynic yecaui tlachiualli.

Par une manière de travailler on fixe les plumes sur le substrat au moyen de la colle et on achève ainsi l'ouvrage.

25. Auh ynic ontlamantli çan mecatica, ychtica yn yecavi yn movellalia tlachiualli.

Et par l'autre, on n'exécute le travail et ne le mène à fin qu'au moyen de fil et ficelle.

26. Yvin yn nelhuayoua yn ompeua toltecayotl, ynic quipeualtia yntlachichiual amanteca.

Voici les principes et le commencement de la profession comme les artisans de plumes commencent leur travail.

De la manera que tienen en haçer su obra essos officiales

27. In yehuantin amanteca yn ivitica tlacuiloani, ynivitl quimaviltia, ynic peua yntlachival.

Les artisans de plumes qui font des mosaïques en plumes dont le métier est de faire des ouvrages en plumes, commencent leur travail de la manière suivante :

28. Ocachto quitta yn machiotl yn quenami quitlalizque.

En premier lieu, ils cherchent comment ils feront le dessin.

29. Yehuantin achto quicuiloua yn tlacuiloque.

Ce sont les peintres qui le tracent.

30. Yniquac oquittaque ynic tlamachca, ynic tlatlamachilli, yn aço vel textitoc tlacuillolli :

Quand ils ont reçu le dessin et qu'ils se sont assurés s'il est assez détaillé,

31. Niman yc mepan quivapaua, quitzacuapava ynichcatl, qui tocayotia ychcatlauapaualli.

Ils font sur la feuille de maguey une doublure de coton et de colle, appelée doublure de coton.

32. Quitemoa yn qualli metl yn ixxipetztic, yn ixtetzçaltic. yn amo yxçauayo, yoan ym pechtic, yxpechtic, yn amo copiltic copichtic, ypan quiuapaua yn ichcatl.

Ils cherchent le bon maguey, celui dont la surface est lisse, polie et sans croûtes, dont la surface est unie et sans gerçures, pour y préparer la doublure de coton.

33. Achto conixtzacuia, conitztzacmatoca.

En premier lieu ils enduisent la feuille du maguey de colle.

34. Niman yc ypan conteca, conçoa, compachoa yn ichcatlapuchintli.

Puis ils mettent dessus le coton cardé, ils l'y étalent et l'y fixent.

35. Achto vel quipuchina, cahana quicanaua, yquac ynçayuhqui tocapeyotl, yn çayuhqui ayavitl mepan compachoa.

Mais avant de le fixer sur le maguey, ils le cardent bien, ils l'amincissent, de sorte qu'il n'est plus qu'une toile d'araignée, qu'une bande de nuage.

36. Auh tonayan commana, çan achi onixuaqui.

Ils l'exposent au soleil, mais ils ne le laissent sécher que très peu et sur la surface.

37. Yniquac onixvac occeppa conitztzacuia, yc onixpeti, yc onixtetzcaliui yc onixxipetziui yn ichcatl ynic aocmo çan puchintoz yc vel ypan on vaqui yn tzacutli.

Quand il est sec, on enduit une seconde fois le (papier de) coton de colle et on plane la surface de sorte qu'elle devienne très lisse, qu'il ne soit plus besoin de la carder et que la colle y puisse sécher bien.

38. Auh yniquac ovac yn ovel cacalachvac, niman yc mocoleua.

Et quand il est devenu bien sec, à craqueter, on détache le papier (de la feuille du maguey).

39. Yquac ypan ommoçoa ommomana yn tlacuilolmachiyotl yc ypan micuiloa, motlilania, yevatl ypan ommotztiuh yn tlanipan valneci tlacuilolli.

Puis on y met et on y étale le dessin de couleur et on y trace avec couleur ce dessin, de sorte qu'on le voit sur le papier, qu'il apparaît sur le fond du papier.

40. Auh in yquac omocencauh, yn onoviyan micuilo ychcatl yn atle omolcauh yn ixquich yc tlatlalilli machiyotl, niman yc ypan ommoçaloa ce amatl, quavamatl, yc mocenvapaua, yc chicava yn ichcatlavapaualli.

Et quand cela est fait, que le (papier de) coton est peint dans toutes ses parties et que rien des figures du dessin n'est oublié, on le colle sur un papier d'écorce, en doublant et renforçant la doublure de papier de coton collé.

41. Auh niman yc mopevaltia yn tepuzvictica mocui, motacalotiuh yn vmpa cacalactica, xoxomolactica tlacuilolli.

Puis, on commence à enlever au moyen d'un râcloir de cuivre et à extirper la peinture qui y a pénétré (c'est-à-dire dans le papier).

42. Ypan motequi, mocuicui tepiton quauhtontli ynitoca quauhtlateconi, yxquich ypan motequi, moteynia, moquapauia, moquayavaloa ynivitl.

On coupe et on enlève le dessin sur une petite planche de bois, appelée coupoir de bois. C'est sur cette planche qu'on coupe les différentes plumes, qu'on les réduit en petits morceaux, qu'on les étête et coupe en rond.

43. Auh yniquac ye onoviyan mocuicuic amamachiyotl, yniuhqui ycca tlacuilolli, niman yc mepan ommomana, vncan ypan yc micuiloa yn metl, mototocatiuh yn vncan omocuicuic machiyotl.

Et quand le patron de papier est découpé partout, correspondant au dessin peint, on le place sur une feuille de maguey, et on trace le dessin sur la feuille, en suivant les creux du patron.

44. Yniquac omicuilo metl, niman yc on mitztzaccuia, ypan on mochcavia yc motzacvapaua yn ichcatlavapalli, yn ichcatl ytech valmoteca yn tlilantli, yn tlapalli.

Quand la feuille de maguey a été peinte, on l'enduit de colle, on y met du coton et on confectionne ainsi avec de la colle la doublure de coton, le papier de coton, sur lequel (les plumes) s'arrangent qui forment les contours et les tons de couleurs.

45. Ocno vaqui tonayan.

Et on le laisse sécher au soleil.

46. Çatepan ypan moteteca yn

Puis on y place les plumes qui

ivitl moteneva tlauatzalli, tlatzacvatzalli.

s'appellent plumes maigres ou collage maigre.

47. Tel achtopa oc nonqua mepan çan oc cecentetl moteteca, motzacvatza yn ivitl, moteneva tlatzacvatzalli.

Mais on y applique d'abord séparément cette couche, ce collage de plumes maigres sur les feuilles de maguey.

48. Tzacutica mopiloa, motzac piloa yn ivitl, çatepan mepan moçaloa, omivictica on mixxipetzoa.

On ramasse les plumes avec de la colle, puis on les fixe sur la feuille de maguey [c'est-à-dire, sur le papier de coton qui couvre la surface de la feuille], et on aplanit la couche au moyen d'un râcloir ou plioir d'os.

49. Ynhin motèneva tlavatzalli çan oc muche yn macevaliuitl.

Celles qu'on appelle plumes maigres toutes ne sont que des plumes ordinaires.

50. Ca yehuatl vel quiyacana quiyacatia ynic yecavi yvitlachiualli.

Car elles introduisent le travail de plumes.

51. Yehuatl achto tlapepechyotl, ypepech muchiua quimopepechtia yn ixquich tlaçoyvitl.

Elles font la première couche et servent de lit aux différentes plumes précieuses.

52. Aço coztlapalli yn motzacvatza, anoço aztatl, aço chamulin aço cuitlatexotl, aço cochoyvitl, anoço aztatl, anoço ytla yvitl çan tlapalli, tlatlapalpalli.

On emploie, par exemple, pour le collage maigre les plumes teintes de jaune, les plumes de héron, les plumes rouges sombres du chamolin, les plumes bleues de la queue de l'arara, les plumes rougeâtres du perroquet *cocho*, les plumes de héron ou autres plumes quelconques unicolores ou multicolores.

53. Ypan movelitta, moyehecoa, monanamictia yn catlevatl qui monanamictiz, qui mopepechtiz tlaçoyvitl.

On y fait attention et on cherche à savoir par expérience et par confrontation quelles sont les plumes précieuses qu'il leur faut associer et auxquelles elles peuvent servir de lit.

54. Yn xiuhtototl yehuatl mopepechyotia yn cuitlatexotli yviyo yehuatl quixvaltia yn alo : auh yn tzinitzcan yehuatl qui mopepechtia yn cochoyvitl: auh yn tlauhquechol yehuatl ypepech muchiua yn çanyeno yeh yacapachyo tlauh quechol, anoço tlatlapalpalli yvitl auh yn toztli y pepech muchiva yn coztlapalli yhuitl, çannoyeh qui mopepechtia yn tozcuicuil.

C'est aux plumes du cotinga à couleur turquoise qu'on fait un lit avec les plumes bleues de la queue du guacamayo rouge ou de l'arara; c'est aux plumes resplendissantes (noires et vertes) du *tzinitzcan* qu'on fait un lit avec les plumes noirâtres du perroquet *cocho*; pour les plumes du bec-à-cuiller rouge on fait un lit avec les plumes du même oiseau à bec plat, ou avec des plumes rouges; et pour les plumes jaunes resplendissantes on fait un lit avec des plumes teintes de jaune ou avec les rognures des plumes jaunes resplendissantes.

55. Yn iuitl hin moteneua coztlapalli çan mopa, mocozticapa mocozpa.

Les plumes appelées teintes de jaune sont artificiellement teintes en jaune.

56. Tleco ycuci, ypan quaqualaca yn tlapalli çacatlaxcalli tlaxocotl monamictia, auh çatepan motequixquia.

On fait bouillir au feu la couleur « flan d'herbe » ensemble avec de l'alun, et puis on y ajoute de la potasse.

57. Yniquac ye omocencauh yn izquican ycac tlapepechyotl yn ivitlauatzalli, in ye noviyan omotetecac omotzacvatz ynipan ychcatl mepan tlacuilolli, çatepan mocoleua.

Quand toutes les couches inférieures composées de plumes maigres sont ainsi confectionnées, et que le papier de coton peint appliqué sur la feuille de maguey a été couvert dans toutes ses parties de collages de plumes maigres, on le détache.

58. Auh yquac centetl momana vapaltontli, ypan moçaloa ce amatl.

Et puis on apporte une petite planche, sur laquelle un papier est collé.

59. Occeppa ypan micuiloa yn omocuicuic machiyotl, yn tlacuicuitl omochiuh.

On y peint encore une fois le dessin au moyen du patron qui a été découpé.

60. Ye evatl ypan ccaui yn iui-

C'est sur cette planche qui sert

tlachiualli, ypan moteçaloa yn ivitl vapalli.

à y coller les plumes, qu'on confectionne l'ouvrage de plumes.

61. Aço xochitlacuilolli, aço quillacuilolli, anoço ytla tlayxiptlayotl yn muchivaz, yn çaço tlein quenami tlamachtli yn tlavelittalli.

Soit qu'on demande à faire une peinture de fleurs, ou de plantes, ou quelque image, un beau dessin quelconque.

62. Iniquac omicuilo, yn omotlitlilani vapalpan machiyotl, niman yc peva yn tlaçaloliztli, yn tlachichiualiztli :

Quand le dessin est peint et tracé sur la planche, on commence à coller et à arranger les plumes.

63. Achto mopatla moneloa yn tzacutli, tzacpatlalo, netzacpatililo, yehuan yn tequiuh yn tzac patlaliztli yn tepilhuan yn izcaltiloni, tetzacpatilia tzacpatla.

En premier lieu on dissout dans l'eau et mélange la colle. La dissolution de la colle dans l'eau est le travail des enfants, des apprentis. Ils la dissolvent pour les maîtres.

64. Niman yc motequi yn tlilli, yn tlilantli, ynic motlillotia, motlilancayotia yn iuitlacuilolli.

Puis on coupe le noir, le contour, par où on contourne de noir la peinture de plumes.

65. Ca yehuatl vellayacana, ach to on moçaloa, on mopachoa omivictica.

Car c'est là la première chose qu'on fait. En premier lieu, on colle (les plumes qui donnent le contour) et on les fixe sur le fond au moyen du râcloir d'os.

66. Yehoatl yn tlilantli muchiua yviyo tzanatl, anoço chamolin, chamollauatzalli.

On fait le contour des plumes noires de la grive ou du chamolin, des plumes maigres du chamolin.

67. Niman yc contoquilia motequi yn itlavatzallo ynipepech muchiua yn quenami yhuitl, yn catleuatl achto ompeua yniuhqui ycca machiyotl.

Puis vient la coupe des plumes qui composent la couche première ou le lit, selon la qualité des plumes, selon ce qui commence, suivant le dessin.

68. Aço xiuhtototl ompeua, anoço tzinitzcan, aço tlauhquechol, aço ayopal anoço xiuhvitzilli, vitzitzili, quetzalvitzilin, tleuitzilin.

Soit que les plumes du cotinga à couleur de turquoise commencent, ou le tzinitzcan, ou le bec-à-cuiller rouge, ou l'oiseau couleur de topaze, ou l'oiseau-

mouche bleu, l'oiseau-mouche ordinaire, l'oiseau-mouche précieux, l'oiseau-mouche à couleur de feu.

69. Yn ye izquican ycac yviyo ytlachieliz, yniuhqui yc xotla, yc pepetzca : monanamictiuh ynic onmotectiuh tlapepechotl ynizquican ycac tlauatzalli omoteneuh.

Selon l'aspect des différentes plumes, leur éclat ardent, leur brillant, on coupe leurs compagnes, les plumes de la couche inférieure, les différentes plumes qui forment la couche nommée maigre.

70. Ypan ommotztiuh yn machiyotl, yniuh qui yc ycuiliuhqui, yn quezqui tlamantli tlapalli ypan motta.

On fait paraître le dessin comme il est peint (sur le papier), avec toutes les couleurs qui y paraissent.

71. Yniquac omoçalo omivictica tlauatzalli, niman yxco on moquetza yn tlaçoyvitl, motecpantiuh moçalotiuh, omivictica onmoquetztiuh, çaniuh otlatocatiuh, mopepechotiuh yn ivitl, conmopechtitiuh yn tlauatzalli :

Quand la couche maigre (la couche inférieure) est collée et fixée au moyen du râcloir d'os, on plante sur sa surface les plumes précieuses, les y arrange, les y colle et les y fixe au moyen du râcloir d'os, toujours marchant en avant et couvrant les plumes maigres, qui forment le lit ou le fondement.

72. Auh ypan onmomantiuh yn amamachiyotl tlacuicuitl ypan ommoyehecotiuh, ynic amo cana necuiliuiz tlachivalli, ynic amo quipatiliz, ça vel onmonamictitiuh yn machiyotl ynic onmo çalotiuh yhuitl.

Et on apporte le patron découpé en papier et on fait l'épreuve, si l'ouvrage ne s'est pas désajusté dans quelque partie, si on n'a pas commis des erreurs, si le patron est bien d'accord avec les plumes collées.

73. Oca çan yvin yn muchiua yyecaui yhuitlacuilolli, yn tzacutica muchiua.

C'est ainsi qu'on fait et qu'on achève la peinture en plumes, celle qui se fait avec de la colle.

74. Auh yn occentlamantli tlachiualli, yn çan mecatica ychtica yecaui, yehuatl yniuhqui hecaceuaztli, quetzalecaceuaztli, machoncotl, tlamamalli, tlauiztli, toz-

Il y a une autre manière de travailler, par où l'ouvrage ne se confectionne qu'au moyen de fil et de ficelle. C'est de cette manière qu'on fait les éventails, les

evatl, etc., niman ye tlapilolli, tlatecomayotl, tlatelolotl, tlayacacpilcayotl, much yc movelnextia, yc motlamamaca yn ecaceuaztli.

éventails de plumes quetzal, les brassards de plumes, les devises portées sur le dos et les autres devises, les cottes d'armes jaunes, etc., puis les tentures, les panaches, les balles de plumes, les houppes, tout ce dont les éventails sont ornés et parés.

75. Auh ynic ecaui.

Ces travaux se confectionnent de la manière suivante :

76. Achto molpia yn colotli, çatepan mixquachuia yc chicaua, yehuatl ypan momana yn quetzalli.

En premier lieu on lie ensemble la charpente, puis on la couvre et la revêtit d'étoffe, et on y pose les plumes quetzal.

77. Auh ynic momana quetzalli.

Et on pose les plumes quetzal de la manière suivante :

78. Achto motlayotia ynitzintlan, otlatl ytech micuia ynic chichicaua.

En premier lieu on munit de bambou la base et le revers des plumes, on y lie du bambou et les renforce avec du bambou.

79. Çatepan mochyotia, ychtica moolpia, motzinichyotia yc motlaanaltia ynic movipanaz, mecatitech molpitiaz.

Puis on les munit de fil de coton, on lie du fil autour d'elles, on munit de fil la base des plumes, on les y munit de lacets, afin qu'elles puissent être enfilées et nouées sur la ficelle.

80. Yniquac omovipan niman yc mouicoloa, melhuicoloa, melilpia quetzalichtica.

Après que les plumes sont enfilées, on les munit à moitié de leur longueur d'anses ou de lacets d'un fil très fin et les y noue.

81. Ynic vel mocenmana, mocentema, mocenquixtia quetzalli, ynic amo pepeliuiz, momoyauaz yc vel onmocentecpichoa monetechmana.

Afin que les plumes quetzal se placent et se posent et se joignent bien, afin qu'elles ne s'embrouillent, qu'elles ne se dérangent pas, mais qu'elles restent bien ensemble, jointes les unes aux autres.

82. Auh ynic momana quetzalli yoan yn ye muchi yvitl tlauipantli.

Et on pose les plumes quetzalli, et toutes les autres plumes enfilées, de la manière suivante :

83. Nenecoc momavictia, q. n. (quitoz nequi) yn vmpa mo ma ymati, yn vmpa ma tecpichtic yvitl ytlachixca muchiua, auh yn vmpa ma paçoltic, ma çolonqui tlanipa motlaça.

On les promène de çà et de là, de deux côtés, cela veut dire, si par exemple dans quelque lieu les plumes se présentent à l'œil trop clairsemées ou trop serrées, ou que peut-être elles sont embrouillées ou chiffonnées, on les jette en bas.

84. Yniquac omovipan, omouicolo, niman yc ytech onmitzonma yn colotli.

Quand les plumes sont enfilées et enlacées, on les coud sur la charpente.

85. Çan muchiuh muchiua yhuitl yn itlatlatocyo, muchiua ynitzin tlachiuallo.

Aussitôt que cela est fait, on met la main à l'enfouissement des plumes, à la confection de leurs pièces de base.

86. Yntla quanmoloctli, anoço çaquan contoquilia quetzalli, muchi achto mochyotia, movipana, movicoloa, çatepan ypan onmi tzontiuh yn colotli, on motzin mecapachotiuh onmomecatoctitiuh;

Si les plumes brunes et blanches de la Piaya cayana, ou les plumes jaunes du çaquan succèdent aux plumes quetzal, on les munit de fil, on les enfile (sur la ficelle), on les enlace (à moitié de leur longueur), puis on les coud sur la charpente, on y fixe leur base avec de la ficelle, on les y eufonce au moyen de ficelle.

87. Yc yenocuele contoquilia yn quetzalpuztec tlavipantli, auh niman ye tlauhquecholyxcuamul muchiva, yztac yvitl molonqui yc onmotzinpachoa.

De la même manière on leur fait succéder une file de plumes bicolores où d'autres plumes (de couleur rouge) alternent avec des plumes quetzal, puis on fait une bordure des plumes du bec-à-cuiller et couvre leur base avec des plumes de duvet blanches et légères.

88. Çan muchiuh yecaui, yn occequi tlaviztli yc muchiva, etc.

Aussitôt que cela est fait et achevé, on ouvrage une autre devise, etc.

89. Auh yntla ytla yoyoli, yoyoliton motlahi, achto moxima yn

Et si quelque animal, quelque petit animal se fait, on taille en

equimitl, yn tzompanquavitl yc momiyotia.

90. Auh ytla çan tepiton motlahi yoyoli, yniuhqui cuetzpalton, anoço cincocopi, anoço papalotl, yehuatl momiyotia yn ovaquavitl, anoço amatlapilintli.

91. Çatepan pani movaquauhtexyotia, tzacutica tlapololli yn ovaquauh textli yc mopepechoa yn amatlapilintli.

92. Çatepan michiqui, moteçovia yc moyectlalia, yc xipetziui.

93. Auh çatepan pani mochcavia ypan onmicuiloa yn vncan yc motlatlamachitiuh ynic mopepechotiuh yvitl.

94. Ytech mana yn quenami motlayehecalhuia yoyoli, yn quenami yc mocuicuilo.

95. Auh quenman onmocava yn tepuztlateconi, yoan yn quauhtlateconi, yoan yn omivictli.

96. Çan ic omotectiuh yn ivitl yu quenami monequi, yoan yc on moçalotiuh yc onmoquetztiuh yn omivictli.

Ca çan yvin yn tlachichiua amanteca.

premier lieu les branches du zompancle (Budleia salicifolia) et on fait le squelette de l'animal.

Et si quelque animal très petit, se fait, comme un lézard ou l'image de la plante de maïs, ou un papillon, on fait le squelette de la tige sèche de la plante du maïs ou de rognures de papier.

Puis on met dessus la farine de la tige sèche du maïs, on couvre les rognures de papier avec la farine de la tige sèche de la plante du maïs mélangée avec de la colle.

Puis on râcle cette figure, on la plane, on la nettoye, on la polit.

Et puis on la couvre de papier de coton et y figure en mosaïque de plume le dessin qui y doit être représenté, dont elle doit être recouverte.

En se tenant à cela, quel animal doit être imité, et comment celui-ci est peint.

Et quelquefois on laisse à part le coupoir de cuivre et la planche qui sert pour y couper les plumes et le râcloir d'os.

On coupe simplement les plumes selon le besoin, et on les colle et les arrange au moyen du râcloir d'os.

C'est ainsi que les ouvriers de plumes exécutent leur travail.

NOTES

1.

Yn ixquich yntlatlachichivaya. C'est le nom instrumental, dérivé du présent actif au moyen du suffixe *ya* et muni du préfixe personnel. Sans ce rapport personnel on dirait *tlatlachichiualoni-yn tepuzvictli, tepuztlateconi.* Ce sont sans doute les instruments de cuivre qui abondent dans les « mogotes » et les sépulcres de l'Etat d'Oaxaca, et qu'on a voulu signaler comme la monnaie des anciens Zapotèques. Ils exhibent des formes assez différentes, tantôt ressemblant à un celte, tantôt à un croissant, et ils varient beaucoup en grandeur. La lame est mince, égale dans toutes ses parties sur les deux côtés, le bord est replié vers le haut et vers le bas, sans doute pour empoigner la lame ou pour la fixer dans un manche. — Le cuivre abonde sur le versant du Pacifique, mais il est assez rare sur le plateau du Mexique. Or, ce ne fut que dans les derniers temps que les ouvriers de plumes Mexicains commencèrent à faire usage de ces instruments plus raffinés. Antérieurement « ils se bornaient à arranger grossièrement la plume qu'on coupait avec des couteaux d'*itztli* sur des planches d'*aueuetl* ». (Sahagun, 9, chap. 19).

2.

Omiuictli est un instrument d'os en forme de râcloir, à peu près semblable à la bêche (*uictli*) dont les paysans Mexicains se servaient pour râcler la terre et briser les glèbes. La forme de ces outils est dessinée très clairement dans les illustrations qui accompagnent le texte aztèque du manuscrit de la Bibliothèque Medicea-Laurenziana de Florence. D'après ces gravures, ces outils étaient faits d'or fistuleux et le bout avait à peu près la forme d'un celte. Il existe dans notre musée royal de Berlin un petit nombre de râcloirs d'os. Ils sont très lisses et exhibent à peu près la forme des plioirs, dont nous nous servons pour plier le papier et pour couper les feuillets des livres.

3.

Tlacuiloni veut dire simplement « instrument de peintre ». Nous ne savons pas exactement si c'était un pinceau ou de quelle manière ces instruments étaient.

4.

Quauhtlateconi « coupoir de bois », c'est-à-dire « la planche sur laquelle on coupe ». Dans le chapitre précédent (chap. 19 du neuvième livre de l'édition espagnole) il est dit qu'antérieurement les ouvriers de plumes « se bornaient à arranger grossièrement la plume qui se coupait avec ces couteaux d'*itztli* sur des planches d'*aueuetl* ». Cela veut dire qu'on les coupait sur une planche de l'arbre indigène Taxodium mexicanum qui a le bois assez tendre. Dans les temps postérieurs on se servait pour ce but du bois dur appelé « bois rouge » (*tlatlauhqui*).

5.

Tlatlauhqui (*quauitl*), le bois rouge et très dur, paraît être l'acajou.

10.

Teoquemitl, quetzalquemitl, uitzitzilquemitl, xiuhtotoquemitl. Les vêtements d'*Uitzilopochtli* sont énumérés ainsi au 25e chapitre du quatrième livre, à l'occasion de la fête qu'on célébrait au jour *ce tecpatl*, « un silex », le signe des dieux de la guerre, *Uitzilopochtli* et *Camaxtli*. Ces vêtements y portent les mêmes noms, avec une seule différence : au lieu du *teoquemitl* il est mentionné un *tozquemitl*, « ce qui signifie manteau de plumes jaunes resplendissantes ». On en pourrait déduire que le *teoquemitl* signifie aussi un manteau de plumes jaunes. Dans ce cas il faudrait traduire « manteau de plumes à couleur du soleil ». Malheureusement le quatrième livre n'est pas de ceux dont j'ai pu copier le texte original aztèque et, pour cette raison, il ne m'est pas possible de contrôler les données de la version espagnole. Mais c'est une supposition bien probable, sans doute, d'interpréter le mot *teoquemitl* par « manteau de plumes à couleur du soleil ». Car ces manteaux de couleurs différentes étaient appropriés sans aucun doute aux quatre points cardinaux. Comme il est vraisemblable que l'*uitzitzilquemitl* était fait des plumes de la gorge de l'oiseau-mouche à couleur de braise ardente, si l'on prend le *teoquemitl* pour le « manteau de plumes à couleur du soleil ». ces quatre manteaux (*teoquemitl*,

quetzalquemitl, *uitzitzilquemitl*, *xiuhtotoquemitl*) signifieraient les quatre couleurs principales, le jaune, le vert, le rouge et le bleu, qui sont en même temps les couleurs des quatre points cardinaux.

Je m'incline pourtant à une autre interprétation. J'ai rencontré dans les textes le mot *teoquechol*, qui veut dire « le *quechol* précieux », comme synonyme du mot *tlauhquechol*, « le *quechol* rouge », c'est-à-dire du bec-à-cuiller (Platalea ajaja L.). Je présume donc que le *teoquemitl* est un manteau fait des plumes du *teoquechol*, du bec-à-cuiller. Dans le texte original aztèque du 24° chapitre du deuxième livre, le *teoquemitl* est décrit par les termes suivants : *teoquemitl tlaçotlanqui*, *mochi tlaçoyvitl ynic tlachiuhtli*, *ynic tlayecchivalli*, *ynic tlacuilolli*, *ynic tlatenchilnavayotilli*, *yniten çan moch tlauquechol* « le *teoquemitl* précieux entièrement fait de plumes précieuses, orné de dessins exécutés dans les mêmes plumes précieuses, et avec une bordure composée d'yeux sur un fond rouge ; cette bordure est ouvrée entièrement des plumes du bec-à-cuiller rouge ». Le *teoquemitl* paraît avoir été dédié exclusivement au dieu *Uitzilopochtli* et à *Painal*, son vicaire. Au second chapitre du premier livre le *teoquemitl* s'associe au *quetzalapañecayotl*, à la couronne faite de plumes quetzal que les *Apañeca*, les habitants des côtes de la mer, avaient coutume de porter.

Quetzalquemitl. Quetzalli sont les longues plumes pliantes de la queue du Pharomacrus Mocinno, appartenant à la famille des Trogonides. Elles exhibent une couleur vert foncé à lustre d'or. Elles formaient la parure la plus précieuse et la plus recherchée des anciens Mexicains.

Xiuhtotoquemitl. Le *Xiuhtototl* « l'oiseau à couleur de turquoise » est décrit au onzième livre de l'histoire du P. Sahagun, de la manière suivante : « Il est de la taille d'un geai. Son bec est noir et pointu, les plumes du poitrail violettes (moradas), celles du dos bleues et cette dernière couleur devient plus claire sur les ailes. Les plumes de la queue offrent un mélange de vert, de bleu et de noir. On chasse ces oiseaux en octobre, au moment de la maturité des prunes. On les tue alors sur les arbres au moyen de sarbacanes ». Les détails donnés ici sur la taille du *xiuhtototl* et sur la couleur de son plumage, se conforment exactement aux caractères manifestés par le Cotinga des forêts brésiliennes (Cotinga cincta. s. cœrulea). Aussi les mœurs du Cotinga sont-elles les mêmes que celles que le P. Sahagun

attribue au *xiuhtototl.* Aussi le cotinga vit-il ordinairement dans les forêts épaisses et s'approche-t-il des districts de la côte et des contrées ou vertes dans la saison froide, quand les fruits qui lui servent de nourriture sont mûrs. Et c'est à cette époque qu'on tue beaucoup de ces oiseaux au Brésil. Au Mexique, c'étaient les prairies avoisinantes des côtes de la mer du sud qui formaient la résidence favorite de ces oiseaux. Dans le Codex Mendoza les peaux de ces oiseaux figurent parmi les tributs des villages Xoconochco Ayotlan, etc., c'est-à-dire des provinces de Chiapas et de Soconusco. M. Ferdinand von Hochstetter a reconnu dans le fameux ornement de plumes d'origine mexicaine qui faisait partie de la collection du château Ambras et qui maintenant est conservé au musée impérial de Vienne, les plumes à couleur turquoise du poitrail du cotinga.

12.

Tlacatl « homme », signifie ici le roi. Nous trouvons le mot employé dans le même sens dans les formules sacrées : *yn tlacatl yn Totecuyo yn tetzauitl Uitzilopochtli* « le roi, notre seigneur, le prodige Uitzilopochtli » : *in tlacatl totecuyo in tloque nauaque in tlalticpaquê* « le roi, notre seigneur, le dieu du feu ». (Sahagun, M. Acad. Hist., Madrid, fol. 30.)

17.

Tozeuatl. Euatl « la peau » est le terme général pour les cottes d'armes, faites de plumes de différentes couleurs, que les chefs et les guerriers portaient au-dessus de l'*ichcauipilli,* c'est-à-dire de la cuirasse doublée d'ouate. *Toztli* sont les plumes de couleur jaune verdâtre du perroquet.

21.

Quetzalli, le participe passé du verbe *quetza* « ériger, redresser et lever », sert particulièrement à désigner les plumes vertes, longues et pliantes de la queue du Pharomacrus Mocinno, qui formaient l'ornement le plus sérieux et le plus recherché des seigneurs et des capitaines Mexicains. Ce n'est que dans cette acception que le mot se trouve

dans les dictionnaires. Il en existait, pourtant une autre acception plus générale et plus conforme à l'origine du mot. Voyez, par exemple, les termes *quauhquetzalli* « pile de bois » (Molina), *mamalacaquetzalli* « les fuseaux fixés dans la coiffure de la déesse *Toci* et qui faisaient partie de la devise militaire *cuextecatl* » (voir « über altmexikanischen Federschmuck und militärische Rangabzeichen ». Zeitschrift für Ethnologie, XXXIII, p. 118), *xiloxochiquetzalli* « l'ornement de la tête qui imite la fleur naturelle du maïs » (Sahagun, M. Acad. Hist., Madrid). C'est dans une acception semblable à celles de ces termes que le mot *quetzalli* me paraît employé ici. Je le prends comme « ornement fixé dans la coiffure de la tête ».

Icpac-xochitl signifie « bandeau frontal », tel que le *xiuhvitzolli* le bandeau couvert d'une mosaïque en turquoises qui servait de couronne royale aux seigneurs des Aztèques, le *teocuitla-icpacxochitl*, une lame d'or dont les seigneurs Mixtèques et ceux d'autres parties de la terre chaude se ceignaient le front (Voir « Zeitschrift für Ethnologie », XXXIII, p. 120), le *ichcaxochitl* et *tlaçolxochitl*, des bandeaux faits en étoffe ou en coton, dont la déesse de la terre se parait (voir « Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde. I, p. 148, 168, 170), et l'*ècaxochitl*, le nœud gigantesque que le dieu du vent portait autour de la base de son bonnet. (Voir *ibidem*, p. 174).

Machoncotl. C'était un ornement porté au bras supérieur. Au neuvième chapitre du huitième livre il est nommé après le *chayauac cozcatl* le « collier à breloques » et est décrit de la manière suivante : « bracelets de turquoises placées en mosaïques. Leurs bords étaient garnis de belles plumes et d'autres plumes s'en échappaient très riches et si longues qu'elles dépassaient en montant la tête de ceux qui les portaient ; elles étaient accompagnées de lames d'or. » On voit figurer ce bracelet parmi les insignes royaux, joint à la couronne *xiuhvitzolli* et au collier *chayauac cozcatl* dans la planche 18, qui accompagne les chapitres 51 à 52 du premier Traité de l'Histoire du P. Duran.

Metemecatl. C'était des bracelets d'or en forme d'anneau (« unas ajorcas de oro ». Sahagun, VIII, chap. 9).

31.

Quiuapaua quitzacuapaua in ichcatl, littéralement : « ils renforcent le coton, ils le renforçent avec de la colle », c'est-à-dire ils font un

renforcement ou une doublure avec du coton et de la colle. Il s'agit de la doublure qui sert de substrat pour les plumes.

32.

Quitemoa yn qualli metl. La feuille du maguey servait pour ainsi dire d'établi aux artisans de plume. On le voit clairement dans les Mémoires du P. Motolinia (libro 3, chap. 19) : De estas pencas hechas pedazos, se sirven mucho los maestros que llaman amantecatl, que labran de pluma y oro, y encima de estas pencas, hacen un papel de algodon engrudado, tan delgado como una muy delgada toca ; y sobre aquel papel y encima de la penca labran todos sus dibujos ; y es de los principales instrumentos de su officio ».

37.

Conitztzacuia, c'est *c-on-ix-tzac(u)-uia-ix peti* « devenir lisse la surface ». Voyez *petztic* « lisse ». Les dérivés sont *xipetzoua*, *ix-xipetzoua* « lisser » ; *xipetziui*, *ixxipetziui* devenir lisse.

Mocolena. Le verbe *coleua* ne se trouve pas dans les Dictionnaires. L'acception est sans doute celle que j'ai donnée dans le texte. Le mot paraît lié au verbe *coloa* (*coloua*) « courber, plier, tordre, faire des circuits ou des détours ».

40.

Quauhamatl ou *texamatl* est la matière fournie par la couche libérienne de quelques arbres du genre Ficus. Il servait de papier pour les peintures ou les livres, et d'étoffe pour faire les parures, les vêtements et autres objets que le culte des dieux nécessitait.

41.

Mocui, motacalotiuh. Tacatl paraît signifier spécialement le trou qui reste après la déracination d'un arbre. Voir le composé *tacaxxotia* « escavar árboles ». Il s'agit dans ce paragraphe de la confection d'un patron (*amamachiotl*) pour le transport du dessin. Voir plus bas, paragraphe 59 : *yn omocuicuic machiyotl, yn tlacuicuitl omochiuh.*

46.

Tlauatzalli, tlatzacuatzalli. Uatza veut dire « sécher, dessécher, amaigrir ». Le « collage maigre » était une première couche de plumes maigres, c'est-à-dire moins resplendissantes et vulgaires, qui s'appliquait dans le but de rehausser la couleur des plumes précieuses qu'on leur superposait.

52.

Coztlapalli. Voir plus bas, paragraphe 55.

Chamolin. C'étaient des plumes d'un rouge sombre, presque noirâtre. C'est ainsi qu'on voit coloriés dans le Manuscrit de l'Académie de l'Histoire le *chamol-coyotl* et le *chamol-euatl.*

Dans le texte espagnol du premier chapitre du neuvième livre le père Sahagun les décrit « rouges comme cochenille » (coloradas como grana).

Le *cocho* est décrit par Sahagun au onzième livre de son histoire comme un perroquet à bec jaune, qui a la tête rouge, les ailes rouges et jaunes, et le corps grisâtre tirant sur le rouge (las plumas del cuerpo *moradas*).

54.

Tzinitzcan. Ce mot signifie les plumes d'un oiseau spécial, coloriées de noir et de vert resplendissant, et il signifie les plumes de quelques parties du corps de l'oiseau quetzal ou pharomacrus mocinno dont la queue prêtait les plumes vertes resplendissantes les plus précieuses qu'il y eût dans l'ancien Mexique.

Toztli. D'après Sahagun, ce sont les plumes jaunes brillantes du perroquet adulte. Les perroquets jeunes (*toznene*) ont des plumes jaunes tirant sur le vert.

56.

Çacatlaxcalli. Tortilla d'herbe, galette d'herbe décrite au onzième livre comme une couleur jaune clair qu'on prend d'une certaine herbe jaune, et qui est très mince, comme des tortillas minces. Peut-être une plante de la famille des Lichenacées.

Tlaxocotl. Il faudrait écrire *tlaxxocotl*, c'est-à-dire *tlalxocotl* « l'alun ».

59.

Tlacuicuitl. Ce mot est notable par sa forme. C'est un participe passé avec la terminaison *tl*, au lieu de *l-li*.

60.

Moteçaloa. Il faudrait écrire *motezçaloa*, c'est-à-dire *motençaloa*.

68.

Ayopal. De la couleur de la fleur de courge, c'est-à-dire un jaune foncé, *ayopal-teuilotl* est traduit dans la partie espagnole du dictionnaire de Molina par « Cristal Amarillo », dans la partie aztèque — erronément? — par « Amatista Piedra Preciosa ». Il paraît que ce terme signifiait la « topaze en fumée ».

86.

Quam moloctli. On n'est pas bien sûr du genre de plumes désigné par ce mot. *Moloctic*, ou *molonqui* veut dire chose légère que le vent emporte comme un flocon de laine. *Quam moloctli* vient par voie d'assimilation de *quauh-moloctli*, et ce *quauh* pourrait être *quauhtli* « l'aigle » ou *quauitl* « l'arbre ». J'incline à présumer que c'est *quauitl* « l'arbre » mais dans le sens de « couleur du bois » « brun », comme dans *quappachtli* « color leonado, ó morado »; *quappachtia* s. *quappaltia* « pararse leonado el color ». Et je suppose que *quammoloctli* signifie les plumes de la piaya cayana L., du coucou à queue longue. Car c'est des plumes de la queue de cet oiseau que les bandes de couleur brune et blanche sont faites qui, dans l'ornement de plumes mexicain du Musée impérial de Vienne, succèdent immédiatement aux longues plumes pliantes quetzal.

87.

Quetzal poztecqui. Littéralement « brisé avec des plumes quetzal », c'est-à-dire « à moitié ou en partie quetzal ». — Dans le manuscrit de

l'Académie de l'histoire de Madrid, un *quetzalpoztecqui chimalli* est mentionné et décrit par ces mots : *centlacol tozlli*, *centlacol quetzalli* « à moitié plumes de perroquets, à moitié plumes quetzal ». La figure qui y accompagne le texte présente le champ de la rondache divisé en deux moitiés, l'une peinte en rouge l'autre en vert. — Dans l'ornement de plumes du musée impérial de Vienne on voit, succédant aux plumes brunes de la piaya une file de plumes allongées tectrices des ailes du quetzal (auxquelles les Mexicains donnèrent le nom *quetzaluitztli*, qui veut dire « plumes quetzal pointues »), brodée en bas par une bande étroite de plumes rouges, qu'il n'a pas été possible de déterminer zoologiquement.

Il est probable que cette association de plumes rouges et de plumes pointues tectrices des ailes du quetzal formait ce que les Mexicains appelaient *quetzalpoztecqui*.

89.

Yn equimitl, *yn tzompanquauitl*. Le *tzompanquauitl* ou *tzompantli*. — « Zompancle » dans le langage vulgaire des Mexicains d'aujourd'hui — est la Budleia salicifolia, plante de la famille des Rhinanthacées (d'après Pablo de la Llave. Voir l'appendice à l'édition de l'histoire du P. Sahagun, procurée par Carlos Maria de Bustamante, Mexico 1830). D'après Brasseur de Bourbourg (Popol Vuh, p. 21, note), c'est la même plante que celle que les Qu'iché de Guatemala appelaient *tzité* — « un arbre qui porte des baies contenant des haricots rouges que nous appelons en français « graines d'Amérique ». Les sorciers ou devins du pays s'en servent pour tirer le sort, en les mêlant avec des grains de maïs ». Au onzième livre de l'histoire du P. Sahagun le *tzompanquauitl* est cité parmi les arbres « qu'on plante dans les forêts... leurs fleurs qu'on appelle *equimixochitl* sont rouges et de bel aspect. Elles n'ont aucune odeur. On nomme *equimitl* les feuilles de cet arbre ». La plante n'était pas d'usage médicinal, mais, sans doute, faisait partie de celles que les rois mexicains et les grands seigneurs plantaient dans leurs jardins à cause de leur beauté et de celle de leurs fleurs.

90.

Cincocopi ou *cencocopi*. « L'image de la plante de maïs » (voir le verbe *copina*), d'après Molina, le nom d'une herbe sauvage (« zizania »).

On présumerait ici que c'est plutôt un animal qui désigne ce nom, peut être le même que l'animal qui prend son origine, selon l'opinion des Indiens, par voie de transformation d'une plante. On m'a montré à moi-même, pendant mon voyage au Mexique, une petite plante qui, selon les Indiens, devait se transformer en animal.

Ouaquavitl. Ouatl est la tige verte du maïs, et *ouaquauitl* la tige sèche de la même plante.

CONCLUSION

On voit, d'après ces deux chapitres, que les Mexicains exécutaient les ouvrages de plumes de deux manières très différentes. Suivant l'une, ils arrangeaient les plumes sur une charpente, les enfilant et les nouant ensemble au moyen de fil et de ficelle. Suivant l'autre manière, ils les collaient sur un papier fin de coton.

La première servait pour faire les devises, que les chefs et les guerriers mexicains portaient à la guerre et à l'occasion des danses religieuses. Par l'autre manière de travailler, on confectionnait les manteaux de plumes, qui servaient d'ornements aux idoles. La dernière manière, sans doute, était celle qui exigeait le plus d'adresse et le goût artistique le plus développé. Ce qui est particulièrement à noter, c'est qu'ils savaient rehausser la vigueur des couleurs des plumes par le même procédé que nos peintres savent employer, c'est-à-dire qu'ils superposaient les couches. Ils avaient égard, en même temps, à l'économie, en n'employant pour la couche inférieure, que des plumes ordinaires, mais dont la couleur était conforme à celle des plumes précieuses étalées dessus. Il ne faut pas pourtant s'imaginer que ces deux manières de travailler différentes s'excluaient l'une l'autre. Dans l'ornement de plumes du Musée impérial de Vienne, les longues plumes quetzal sont attachées à une charpente qui se compose de différentes baguettes de bambou unies par un filet fin et très bien fait. Mais

Jan p. 448

Piezas de armas

les larges bandes bleues, qui forment la base du corps de l'ornement et des ailes, consistent en plumes de cotinga collées sur un papier très fin. L'attachement des plumes quetzal décrit dans le texte, au moyen de lacets d'un fil très fin, à moitié de la longueur des plumes, se voit très nettement dans la pièce de Vienne. Mais ici ce n'est pas un seul lacet qui attache la tige de la plume à la charpente. J'ai déjà dit que la charpente consiste ici en plusieurs baguettes unies par un filet. Le même fil qui a formé les mailles du filet, a aussi servi à enlacer les plumes. On saisissait la plume avec le fil à manière de piqué; on les arrangeait l'une à côté de l'autre, et l'on cousait ensemble une quantité de rangs, de manière qu'un tissu fin en forme de ruban en ressortit. Les longues plumes vertes étaient nouées aux mailles du filet à trois points distants de leurs tiges. Dans les reliefs de l'ornement, la charpente se prolonge en forme de deux baguettes plus solides. Les longues plumes quetzal qui forment ces proéminences, se voient jointes l'une à l'autre en divers endroits de leurs tiges par un fil très fin, et par ce même fil elles sont attachées à la tête de ces baguettes. (Voir : Ferdinand von Hochstetter, Ueber Mexikanische Reliquien aus der Zeit Montezuma's, Denkschriften der Philosophisch-Historischen Klasse der Kais. Akademie der Wissenschaften Wien. Vol. XXXV. 1888.)

Quant à l'autre manière de travailler, le collage des plumes, nous en avons un bel exemple dans le manteau de plumes qui fait partie de la collection mexicaine du musée royal de Berlin. Il est du genre des manteaux que les Espagnols appelaient « delantal » « tablier », c'est-à-dire, une pièce carrée, dont la dimension plus grande était dans le sens de la longueur, et qui, suspendue au cou des idoles, sur le côté de devant, leur servait de parure, le jour de leurs fêtes. Le spécimen de Berlin mesure 1 m. 18 de long, sur 0 m. 42 de large. Il consiste en un tissu grossier et peu serré qui sert de substratum aux papiers portant les plumes. Les dessins qu'on y voit se distribuent sur deux parties de grandeur différente et séparées par une bande horizontale de plumes rouges couleur de sang avec une partie blan-

che comme base. Celles-ci sont attachées avec le revers par le haut. Ainsi, par un procédé très simple, elles forment une sorte de crépure qui fait sauter aux yeux très effectivement cette ligne de démarcation entre les deux parties inégales du dessin.

La partie supérieure présente un champ vert, formé par des plumes de loro, perroquet commun des terres chaudes du Mexique. Au milieu de ce champ on voit la figure d'une émeraude (*chalchiuitl*) qui présente un centre vert entouré d'anneaux blancs et rouges. Le centre vert est formé de deux nuances des mêmes plumes de perroquet qui couvrent toute la surface de la partie supérieure du manteau. L'anneau rouge se compose de plumes d'Arara ou Guacamayo rouge, plumes que les Mexicains désignaient sous le nom *cueçalin* ou « flamme »[1]

La partie inférieure du manteau, qui est la plus grande des deux, montre un crâne au milieu d'un torrent de sang, et le torrent de sang encadré par les quatre couleurs, représentant les quatre points cardinaux ou le ciel. Le crâne est ouvragé très finement avec des plumes blanches pures, les gencives par des plumes rouges, qui paraissent celles du bec-à-cuiller, le sourcil par des plumes bleues couleur d'émail auxquelles ont contribué, à ce qu'il paraît, les plumes de la queue du guacamayo rouge, que les Mexicains appelaient *cuitlatexotli*. Le torrent de sang est formé des plumes rouges *cueçalin*, ou du guacamayo rouge. Les quatre couleurs, qui sur les deux côtés succèdent l'une à l'autre, sont un blanc pur, un jaune couleur d'or très fin, un noir avec des reflets vert métallique — peut-être les plumes que les Mexicains appelaient *tzinitzcan* — et le vert clair et jaunâtre des plumes du perroquet commun. Aussi les gouttes qu'on voit au bout des cinq branches du torrrent de sang, sont faites avec ces mêmes plumes vert clair. Toutes les plumes d'une certaine valeur sont collées séparément sur leur papier, et ces papiers

(1) On voit ces plumes dans les hiéroglyphes *Cueçalcuitlapilco* (Cod. Mend. 13, 19), *Cueçaloztoc* (Cod. Mend. 10, 18), *Cueçallan* (Cod. Mend. 39, 52), qui furent corrigés *erronément* par Peñafiel (Nombres geograficos de Mexico) et remplacés par Quetzalcuitlapilco, Quetzaloztoc et Quetzallan.

sont collés l'un au-dessus de l'autre. On voit très nettement qu'on a commencé avec les plumes noires découpées de la grive, qui formaient le contour des figures, justement comme le texte ci-dessus copié le prescrit. Mais le papier sur lequel les plumes sont collées n'est pas un papier de coton, — comme on le pourrait supposer en tenant compte de la description de notre texte — mais un papier fait de fibres du maguey ou de l'agave mexicana. Aussi dans l'ornement de plumes du musée impérial de Vienne, le papier, sur lequel les plumes couleur turquoise du Cotinga sont collées, est confectionné avec les fibres du maguey. Il me paraît bien vraisemblable que le mot *ichtli* qui s'emploie dans notre texte, et qui ordinairement signifie le coton, il est vrai, dans notre texte ne désigne que la fibre en général, et ici particulièrement la fibre du maguey ; car celle-ci, sans doute, était bien adaptée pour ce but, et en outre se prêtait aux ouvriers de la capitale. Car le maguey est la plante des plateaux et des collines pierreuses, le coton croît dans les plaines des terres chaudes. Dans le manteau du musée royal de Berlin, la mosaïque de plumes est encadrée d'une bordure, qui se compose de deux bandes étroites d'un tissu de coton, travaillées à jour. Le bord supérieur est garni d'une bande de cuir munie d'un portant. La figure de l'émeraude (*chalchiuitl*) dans le champ vert clair, est un signe hiéroglyphique qui veut dire *chalchiuh-atl* « le liquide de la pierre précieuse », « le liquide précieux ». Et ce liquide n'est pas autre chose que le sang des victimes ou le sang que les dévôts faisaient sortir de la langue, des oreilles ou d'autres parties de leur corps pour l'offrir aux dieux. On voit représenté ce sang même dans la partie inférieure du manteau. Il est probable que ce manteau faisait partie des parures d'une des idoles du dieu *Quetzalcouatl*, car c'est ce dieu qui s'appelait d'un autre nom *Chalchiuhuitzli* = « la piedra preciosa de la penitencia ó sacrificios ».

De la même manière, c'est-à-dire par le collage des plumes sur un papier, étaient travaillés les dessins très variés qui couvraient les champs des rondaches. Deux beaux exemplaires de ces der-

niers existent au Musée royal de Stuttgart. (Voir F. v. Hochstetter. l. c.). Il y en a un autre au Musée National du Mexique.

Outre les cinq pièces ci-dessus mentionnées, il y a un manteau conservé au musée de Bruxelles, de 1 m. 50 de longueur, fait de plumes rouges qui se joignent l'une à côté de l'autre au moyen de fil et de ficelle, et garni d'une bordure où des plumes rouges se mêlent avec des plumes noires et bleues. — Il nous reste vraiment bien peu de choses des ouvrages si célèbres des artisans de plumes mexicains.

Vers la fin du seizième siècle, l'ancienne industrie se conservait, — notre texte le prouve — en pleine vigueur, « quoique on n'eût plus grand besoin de devises ». Cette industrie entrant, plus tard, dans le service de l'église, les artisans s'habituèrent à faire des images de saints et de saintes avec les plumes brillantes des oiseaux en les collant sur papier. Il y a quelques spécimens très beaux de cette industrie plus moderne au Musée Royal d'Ethnographie de Berlin. Et les Congressistes ont sous les yeux la copie d'un de ces objets, envoyée par madame Nuttall, et dont l'original se trouve à Florence et doit être considéré comme un des plus précieux spécimens de ce genre d'objets. Cette industrie, en outre, s'est continuée d'une certaine manière jusque dans notre siècle. C'était dans la province de Mechoacan, qu'on travaillait encore dans ce siècle des images de saints en plumes. Mais cette industrie n'a conservé presque rien ni du goût ni de la technique de l'ancienne. On peut dire que celle-ci s'est éteinte. Et notre texte, qui donne des détails du métier, ne paraîtra pas dénué de valeur à tous ceux qui s'intéressent soit aux antiquités du pays, soit à l'histoire des arts et des industries.

SUR LE QUETZAL-APANECAIOTL

OU COIFFURE MEXICAINE EN PLUMES

Conservée à Vienne.

PAR Mme ZÉLIA NUTTALL.

On sait probablement qu'un magnifique ouvrage en plumes, d'origine Mexicaine et datant du siècle de la conquête est conservé au musée d'Ethnographie de Vienne et a donné lieu à diverses opinions sur l'usage auquel il a été destiné.

Feu M. de Hochstetter, qui a sauvé cette relique historique de l'oubli, a avancé l'opinion que c'était un étendard en forme d'éventail. Je suis en contradiction, quoique à regret, avec ce savant distingué, et dois exprimer ma conviction que la pièce a été destinée à être portée sur la tête, comme coiffure ou couronne.

Peu de temps après la publication de mes résultats d'investigation, que j'ai eu la satisfaction de voir approuvés par plusieurs autorités des plus éminentes, M. le docteur Seler a prononcé un discours devant la Société d'Anthropologie de Berlin dans lequel il a entrepris de défendre l'opinion de M. de Hochstetter en contredisant la mienne.

C'est parce que le docteur Seler, en énumérant les résultats que j'ai publiés, *n'a fait que toucher, en passant, à ceux qui forment précisément la base de ma conviction*, que je tiens à les répéter devant vous et je vous prie de juger s'ils ne méritent, au moins, une sérieuse considération.

C'est un fait incontestable que la pièce a appartenu à la fameuse collection d'Ambras formée par l'archiduc Ferdinand de Tyrol, le neveu de Charles-Quint, et se trouve décrite comme « chapeau » dans l'inventaire fait après la mort de ce prince en 1576.

Il suffit de lire la biographie de Ferdinand, écrite par M. le docteur Hirn, que j'ai cité, pour savoir que ce prince était un collectionneur éclairé et enthousiaste, qu'il s'intéressait vivement à tout ce qui était rare et curieux, et qu'il attachait surtout de l'importance aux objets d'une valeur historique.

Comme héritier, en seconde ligne, de son oncle Charles-Quint, il a donc eu non seulement ample opportunité mais même le droit d'acquérir pour sa collection une partie des curiosités qui furent envoyées du Mexique par Cortès.

La preuve que l'archiduc a réussi à en obtenir semble fournie par le témoignage du dit inventaire qui cite, outre notre pièce, un vêtement, un bouclier et une bannière? en ouvrage de plumes précieuses et or, qui n'ont pu que provenir du Mexique.

La considération de ces faits m'a semblé rendre évident que personne n'a été plus favorablement placé que l'archiduc Ferdinand pour acquérir des informations authentiques sur la nature exacte de la pièce en question, ni plus intéressé à en obtenir.

Donc, comme nous savons par l'inventaire, qu'elle portait encore en 1576 « une étiquette » qui la désignait comme « chapeau », j'ai soutenu qu'avant de repousser cette identification respectable et ancienne, il fallait au moins l'envisager et l'examiner.

M. de Hochstetter, cet homme de science dans le plus haut sens du mot, n'a pas négligé de le faire. Il nous dit avoir tenté, quoique sans réussite, de faire tenir la pièce sur la tête. Mais il fait aussi la remarque que tous les petits bâtons étaient tellement cassés que, quoiqu'on vît parfaitement comment ils étaient disposés, ils n'offraient plus de soutien à la pièce. Cet observateur exact a même constaté consciencieusement un fait qui ne soutenait guère sa propre hypothèse, c'est qu'un morceau de filet avait été attaché à l'envers de la pièce, formant « une espèce de capuchon » dont l'ouverture était précisément « de la grandeur d'une tête ».

Ce n'est donc que l'exemple de M. de Hochstetter même que j'ai suivi en voulant constater si la forme se prêtait à être portée sur la tête. Mais au lieu de l'original déchiré, cassé et manquant

de tout soutien, j'ai fait mes expériences avec un modèle que j'ai fabriqué selon le dessin publié par M. de Hochstetter et un tracé sur papier que M. Heger a eu l'obligeance de m'envoyer de Vienne.

Le résultat de mon expérience a été le contraire de celui de M. de Hochstetter. Je n'ai pu que constater la parfaite adaptation de la forme à tenir sur la tête, et le tout ensemble m'a paru présenter une ressemblance frappante avec certaines représentations, bien connues du reste, d'une haute coiffure portée par les chefs Mexicains, consistant en plusieurs bandes concentriques de divers couleurs, surmontées d'une longue frange de plumes de quetzal.

Aussi est-ce parce que chaque petit détail de sa construction soutient l'ancienne désignation de la pièce, que j'ai repris le parti de l'inventaire de 1576 et abandonné l'hypothèse de M. de Hochstetter.

Voilà, Messieurs, les raisons sur lesquelles j'ai basé ma conviction, raisons que j'ai citées en premier lieu et longuement dans mon mémoire. Ce sont ces raisons mêmes que M. le docteur Seler m'a fait *l'injustice de ne pas attaquer* dans son discours mais que je me permets de soumettre maintenant à votre jugement.

Le modèle de la pièce soumis à votre inspection aujourd'hui vous donne l'opportunité de juger par vous-mêmes, si cette adaptation de forme existe.

Permettez-moi d'attirer votre attention d'abord sur l'ouverture semi-circulaire qui encadre si bien le visage, et sur l'habile disposition des bâtons de soutien qui ne détruisent nullement la flexibilité nécessaire dans la partie du milieu. Aux côtés deux bâtons plus forts, habilement posés, diagonalement, sur les autres, soutiennent cette partie plus exposée à être cassée, tout en fournissant le point solide nécessaire pour l'attache des liens qui suffisent, à eux seuls, pour maintenir la coiffure sur la tête. Me contentant de ceux-ci je n'ai pas essayé de reproduire, sur le modèle, le morceau de filet formant capuchon dont M. de Hochstetter a parlé.

Un tel capuchon, cependant, comme je l'ai constaté par expérience, peut être employé comme l'auxiliaire le plus simple et effectif pour aider à maintenir cette forme solidement sur la tête.

Mon modèle a un petit défaut dans sa construction, aperçu trop tard pour y être remédié. Quoique sans importance réelle, comme vous verrez, je ne veux pas omettre de vous le nommer. Les derniers bâtons de soutien terminant chaque côté, sont trop rapprochés de leurs voisins, un défaut qui est, en partie, dû à un léger manque de rapports entre les proportions de la pièce fournies par la gravure de M. de Hochstetter et le tracé de M. Heger.

Hors ceci, je crois mon modèle exact, quoique je n'aie pu lui donner *l'extrême légèreté* de l'original tout composé de plumes, montées sur un filet fin, avec les ornements en feuille d'or mince. Aussi n'ai-je pu faire exécuter le grand dessin symétrique (qu'on peut comparer à une série de tourelles) par la multitude de petites lames d'or superposées l'une sur l'autre comme écailles de poisson, qu'il y a sur l'original, rendant évidence de la *flexibilité intentionnée et étudiée* qu'on a cru nécessaire de lui donner.

Mais ne vous bornez pas, je vous prie, à l'examen de mon modèle et des illustrations de la pièce.

Veuillez *former une opinion*, et *l'exprimer*. Que ce Congrès *prononce son jugement* sur la simple question *si la construction de la pièce dément ou soutient* l'autorité vénérable de l'ancien inventaire.

Ce n'est qu'après avoir formé votre opinion sur la valeur de ces indications que je vous prierai de noter qu'elles sont corroborées par un nombre de faits réunis dans mon essai dont je ne reconnais que trop bien les imperfections.

Depuis sa publication, cependant, j'ai acquis certains faits importants qui soutiennent les résultats auxquels j'étais arrivée. Quoique j'eusse réussi à publier une série d'illustrations de coiffures mexicaines ayant une ressemblance fondamentale avec l'original de Vienne, ce n'est que l'hiver passé que j'en ai rencontré l'image presque identique ayant la partie du milieu élevée et superposée.

Cette image se trouve dans le manuscrit mexicain de la Bibliothèque Nationale de Florence que j'ai l'espoir de bientôt voir publié en fac-simile. La photographie de cette image et le grand dessin colorié d'après l'original, permettent de faire des comparaisons entre la forme et les couleurs que celle-ci et la pièce de Vienne, ont en commun. Ce que je voudrais surtout que vous notiez, c'est que les deux coiffures montrent, en plus, les mêmes formes d'ornementation : des pièces circulaires et un dessin symétrique.

La coiffure tirée du manuscrit y est représentée sur la tête du dieu Huitzilopochtli, revêtu d'habillements emblématiques, portant dans une main son xiuhcoatl ou chiroballiste en forme de serpent, et dans l'autre ses dards, son bouclier et sa bannière en plumes. J'attire, en passant seulement, votre attention sur ce que, dans ma publication, j'avais déjà désigné certains rapports entre la coiffure de Huitzilopochtli, décrite par plusieurs auteurs espagnols, et la pièce de Vienne. Dans cette publication se trouvent aussi mes raisons pour supposer que le mot *àpanecaiotl* était le terme usité pour désigner les pièces en ouvrage de plumes destinées à être portées sur la tête, pour les distinguer des bannières ou *quachpanitl* destinées à être attachées sur le dos. Le précieux manuscrit bi-lingue de l'Historia de Fray Bernardino de Sahagun, que j'ai étudié à Florence, me permet maintenant de vous citer un exemple décisif de l'emploi de ce mot avec la signification que je lui avais prêtée.

Cet exemple se trouve dans le chapitre de l'histoire de la conquête dans lequel sont décrits les cadeaux envoyés par Montezuma à Cortès et précisément à l'endroit de l'énumération des parures du grand-prêtre de Huitzilopochtli. Ici le texte espagnol décrit en premier lieu *un masque* en travail de mosaïque..... en second lieu : une *couronne*, attachée au masque. Cette « couronne » était grande, haute, et surmontée de longues et très belles plumes précieuses. Le texte Nahuatl énumère ces deux objets ainsi : « coaxaiacatl, xiuhtica tlachivalli, *Quetzal-apanecaiotl* ». Vous voyez, messieurs que le mot *apanecaiotl* corres-

pond au texte espagnol qui décrit une vraie couronne, attachée à un masque et destinée à être portée avec celui-ci.

Nous avons donc l'autorité incontestable d'un Sahagun établissant ce que c'était qu'un *apanecaiotl*. Le manuscrit Boturini nous en donne l'image dans le hiéroglyphe servant à exprimer le nom d'Apanecaiotl. Même M. le docteur Seler n'a pu nier la ressemblance de cet hiéroglyphe avec l'image du dessin Bilimek et de ces deux avec la pièce de Vienne. Et nous avons ici une chaîne d'évidences qui tend assurément à établir le fait que la pièce de Vienne est un *Quetzal-apanecaiotl*.

Veuillez maintenant suivre un autre enchaînement de preuves qui semble permettre une identification intéressante de notre pièce historique. Rappelons le fait que Montezuma envoya à Cortès une couronne de grand-prêtre de Huitzilopochtli, dont nous venons de citer la description. Un regard jeté sur le grand dessin colorié nous montrera comment un artiste indigène a représenté la couronne de ce dieu que plusieurs auteurs espagnols disent avoir aussi été orné d'un bec d'oiseau en or.

Dans un inventaire qui accompagna ces mêmes cadeaux lorsqu'ils furent envoyés par Cortès à Charles-Quint en 1519, on retrouve la description que voici : « une grande pièce en ouvrage de plumes, de diverses couleurs, destinée à être portée sur la tête. Autour d'elles sont 68 petites pièces en or de la grandeur d'un « medio cuarto ». Au-dessous de celle-ci se trouvent 20 petites tours (torrecitas) en or. » — Examinez maintenant la pièce de Vienne par modèle et illustrations — notez sa ressemblance frappante avec la couronne de Huitzilopochtli du grand dessin colorié et rappelez-vous que l'ancien inventaire de la collection d'Ambras constate qu'elle, aussi, a porté « sur le front un bec en or », l'emblème du dieu.

Remarquez, ensuite, qu'il y a, selon M. de Hochstetter, exactement 68 petites pièces en or sur le bord extérieur de notre pièce, la partie du milieu comptée, et qu'au dessous de celles-ci sont précisément 20 ornements symétriques, presque architectoniques, qu'on ne saurait mieux décrire que comme « petites tourelles. »

Jugez si ce ne sont là des faits propres à justifier ma croyance que la pièce de Vienne peut bien être un *apanecaiotl* destiné d'abord pour l'usage de Montezuma lorsqu'il remplirait son rôle de grand-prêtre de Huitzilopochtli, puis envoyé par lui à Cortès selon un usage d'hospitalité aztèque.

Offert par Cortès à Charles-Quint, il aurait passé ensuite en la possession de Ferdinand de Tyrol, neveu et héritier de celui-ci.

Messieurs les Membres du Congrès, c'est entre vos mains que je place la cause du plus intéressant et du *dernier des apanecaiotl!*

OUVRAGES EN PLUMES DU MEXIQUE

PAR Mme ZÉLIA NUTTALL.

Permettez-moi d'attirer votre attention sur l'existence, en presque parfaite conservation, d'un véritable chef-d'œuvre de ce travail en mosaïque de plumes qui fut une des spécialités des amantecas ou artisans de l'Ancien Mexique.

A Florence, dans la salle du palais Pitti, qui contient les chefs-d'œuvres en orfèvrerie de Benvenuto Cellini se trouve, également exposé, une mitre entièrement composée de plumes d'oiseaux-mouche et d'autres oiseaux indigènes de l'Amérique centrale. D'après les renseignements qu'on m'en a donné, cette mitre aurait, paraît-il, appartenu à un cardinal de la famille Médicis, au XVIIe siècle. Il ne semble exister, cependant, d'information authentique sur la provenance de la pièce. En l'examinant, j'ai cru pouvoir constater que son beau dessin a dû être l'œuvre d'un artiste d'Espagne, car tous les noms qu'on y voit inscrits, au moyen de petites plumes noires, sous les images d'Apôtres et de Saints, sont en langue espagnole.

Au premier abord, on croit voir, dans cette mitre, un beau spémen de peinture miniature sur vélin ou une broderie en soie ; mais en s'approchant on est surpris de trouver que le dessin, extrêmement riche et varié, est entièrement exécuté au moyen de plumes presque microscopiques, de couleur naturelle.

Cette mosaïque ou, plutôt, peinture en plumes est fixée sur une peau délicate et offre une surface lisse et soyeuse, d'un effet extraordinaire lorsque certaines illuminations font ressortir le brillant et la beauté de couleur des plumes de colibri.

On ne saurait trop louer ni décrire l'extrême habileté et perfection avec laquelle tous les détails minutieux, les lignes de contour et le coloris du dessin ont été reproduits.

Involontairement on est forcé d'avoir recours aux expressions d'admiration dont les anciens auteurs espagnols se sont servis en décrivant les travaux de ce genre faits par les amantecas aztèques.

Fray Toribio de Motolinia raconte que ceux qui arrivaient nouvellement du Mexique, d'Espagne ou d'Italie « restaient bouche béante » en voyant le travail exquis des *amantecas* qui reproduisaient avec facilité et perfection, en mosaïque de plume, n'importe quel dessin ou peinture qu'on leur montrait.

Fray Geronimo de Mendieta, écrivant vers la fin du XVIe siècle dit qu'en son temps ces *amantecas*, sous l'influence des artistes Espagnols, produisaient des merveilles dignes d'être présentées aux princes, rois et souverains pontifes.

La mitre du cardinal de Medicis date précisement de cette époque dont parle Fray Geronimo et mérite certainement le titre de « merveille ».

Aussi n'ai-je aucun doute que c'est un chef-d'œuvre de maître indigène fait au Mexique d'après un dessin espagnol et j'ai lieu de croire que c'est probablement le plus bel exemplaire de ce genre de travail existant de nos jours.

Les photographies que j'ai l'honneur de soumettre à votre inspection sont celles (aux deux tiers de grandeur naturelle) du devant et des pendants de la mitre.

Par l'usage des couleurs métalliques l'artiste a essayé de reproduire l'effet des plumes de colibri. Le revers de la mitre est du même travail mais beaucoup moins bien conservé.

Les pièces de mosaïque ou peinture en plumes ont été montées, par une main européenne probablement, sur velours cramoisi garni de cordes en fil d'or.

J'ai plaisir à constater l'existence de ce véritable chef-d'œuvre qui permet de se former une idée juste de la perfection atteinte par le peuple aztèque dans le développement d'une de ses industries

artistiques. En attirant votre attention sur cet objet, j'ai l'espoir d'apprendre que, outre celle de Vienne, citée par M. de Hochstetter, de pareilles pièces, datant de la même époque, sont conservées ailleurs, et je serais très reconnaissante de tout renseignement à ce sujet.

MÉLODIES POPULAIRES DES INDIENS DU GUATÉMALA

PAR M. RAYMOND PILET [1].

Mon but est de faire connaître quelques documents ethnographiques nouveaux sur les Indiens qui forment encore actuellement la majorité de la population de la République de Guatémala, dans l'Amérique centrale. Ces documents sont des mélodies populaires, que j'ai entendu exécuter par les indigènes et que j'ai recueillies pendant un séjour que je fis au Guatémala de 1879 à 1882.

La musique n'est point une chose que l'on doive négliger dans l'étude des peuples ; car de toutes les manifestations de l'âme humaine, il n'en est aucune où le génie d'une race soit plus profondément empreint. Elle résume, comme l'a dit le philosophe Schopenhauer, les secrets les plus profonds de la sensibilité humaine, elle donne une voix aux sourdes agitations de notre être, elle plonge dans la nature intime de l'homme et des choses.

Fille de toutes les conditions particulières de l'existence d'un peuple, elle n'est pas seulement une face du caractère national, elle en est l'expression la plus vive et la plus éloquente ; elle présente même un avantage sur une œuvre littéraire, c'est qu'elle n'a pas besoin de traduction pour être comprise. Les gais et spirituels refrains de la France, les mélodies plaintives de la Bretagne, de l'Irlande, les chants empreints d'une poignante douleur de la Russie, les airs doucement mélancoliques de la Norvège ou pleins d'une passion brûlante du sud de l'Espagne, sont

[1] Tous droits d'exécution publique, de traduction et de reproduction réservés. S'adresser à M. Paul Dupont, éditeur à Paris, 4, rue du Bouloi.

la peinture fidèle des races qui les ont conçus et qui se plaisent à les répéter chaque jour.

Mais si nous ne manquons pas de recueils pour étudier la musique populaire des Européens, des Africains et des Asiatiques, il n'en est pas de même pour celle des Américains de l'Amérique centrale et surtout des Guatémaltèques.

Les anciens historiens nous représentent les habitants de la Nouvelle-Espagne et du Mexique comme étant adonnés avec passion à l'art de la musique. Les peuples Nahuas la cultivaient avec succès depuis la plus haute antiquité ainsi que l'indique leur mythologie. Un de leurs dieux les plus puissants, le dieu Tezcatlipoca lui-même, amena la musique du soleil sur la terre, en lui construisant un pont de baleines et de tortues (symbole de la force). Les peuples Mayas étaient également très bien doués sous le rapport musical.

Quant aux voyageurs modernes, il n'en est pas un qui ne se répande en éloges sur le goût des indigènes pour la musique. Malheureusement, et si j'en excepte l'abbé Brasseur de Bourbourg, qui a recueilli quelques fragments mélodiques peu importants, ni les anciens ni les modernes ne se sont donné la peine de noter les échantillons, si vantés, de l'art musical des Indiens de cette région. A l'Exposition de Paris de 1889, la musique du monde entier se trouvait réunie, celle de l'Amérique centrale n'était pas encore représentée.

Je crois donc combler une véritable lacune en communiquant au public les quelques mélodies que j'ai recueillies et en faisant connaître les instruments sur lesquels elles sont exécutées.

Je dis « exécutées sur des instruments », car c'est en effet un côté bien particulier et digne de remarque de la musique guatémaltèque qu'elle soit presque exclusivement instrumentale. Les Indiens ne chantent pas, ou chantent peu, d'une voix monotone et glapissante. Il est difficile de comprendre qu'ils puissent descendre de ces Toltèques qu'Ixtlilxochitl nous dépeint comme des chanteurs si distingués. Contrairement à la musique si populaire Espagnole, qui est presque toujours vocale, la musique Indienne est pour ainsi dire uniquement instrumentale.

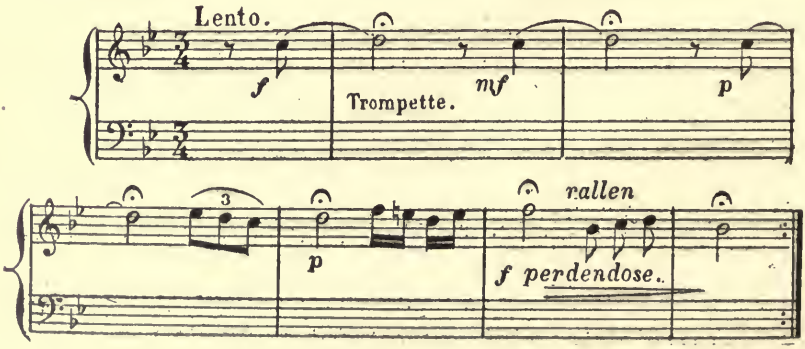
Les instruments dont ils se servent habituellement sont des instruments à vent ou de percussion, trompettes, flûtes, chirimias (sorte de hautbois à six trous), marimbas, tambours. Les instruments à cordes, tels que la guitare et le violon, ont été introduits par les Espagnols et ne se rencontrent qu'exceptionnellement chez les Indiens.

Comme, pour bien apprécier à leur valeur des mélodies populaires étrangères, il ne suffit pas de les entendre, mais qu'il est indispensable de se retracer exactement le milieu dans lequel elles se sont développées et dont elles sont en quelque sorte inséparables, je crois nécessaire de donner quelques aperçus sur les endroits où je les ai entendu exécuter.

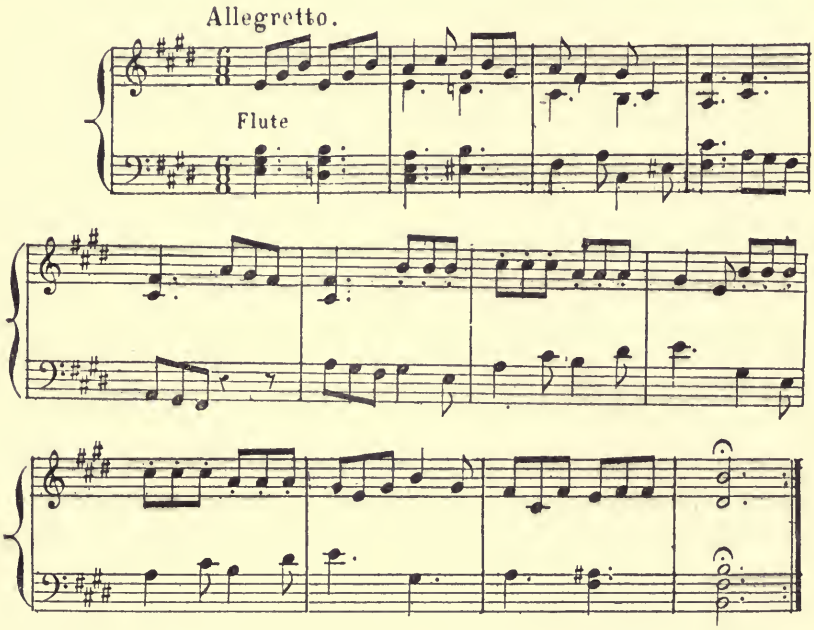
Transportons-nous d'abord dans la province de la Vera-Paz, à Rabinal, un riant village situé dans une belle vallée à 35 lieues au nord de la capitale du Guatémala. La Vera-Paz est une des provinces les plus intéressantes de la République. Les Indiens Quichés qui y habitent, furent conquis d'une manière qui mérite la peine d'être rappelée. Les troupes Espagnoles ayant été repoussées par ces peuplades guerrières, le père Las Casas, vicaire du couvent des dominicains à Guatémala, obtint du roi d'Espagne qu'on le laissât tenter le projet de conquête pacifique qu'il préconisait depuis longtemps et sur lequel il a même écrit un traité ; on retira les soldats et Las Casas fit composer quelques hymnes religieux en langue Quichée, où les principaux mystères de la religion chrétienne se trouvaient racontés. Quatre dominicains se rendirent alors à Rabinal, accompagnés d'Indiens qui faisaient le commerce avec les Quichés et commencèrent à chanter leurs cantiques sur la place publique. L'attention du cacique éveillée par cette nouveauté, il demanda à entrer en relation avec les religieux, pour avoir l'explication de ces chants. Les religieux en profitèrent pour faire connaître aux Indiens qu'ils ne leur voulaient aucun mal, que l'Espagne désirait uniquement les faire profiter des lumières d'une religion et d'une civilisation supérieures ; ils prêchèrent avec éloquence la foi catholique et réussirent à convertir le cacique et ses sujets. C'est ainsi que la Vera-

Paz ou « vraie paix », ainsi nommée en souvenir de cette pacifique annexion, devint Espagnole et catholique sans une goutte de sang répandu.

Une belle église fut construite à Rabinal, dont un Américaniste bien connu, l'abbé Brasseur de Bourbourg, a été longtemps curé. Cette église n'a pas de cloches ; le matin à six heures, à midi, et à six heures du soir, les fidèles sont appelés à la prière aux sons d'une longue trompette qu'un Indien entonne sur la plate-forme de la tour. Cette trompette, faite, paraît-il, sur le modèle des anciennes trompettes des Quichés, ressemble assez à une trompette assyrienne ; elle produit un son qui s'entend à d'énormes distances. J'ai noté l'appel exécuté par l'Indien de Rabinal ; en l'absence de trompette Quichée, le cor pourra donner une idée du timbre et de l'effet de cette mélodie. Entendue au milieu de cette belle contrée, le matin à l'heure où le silence règne encore, où la campagne est à demi plongée dans l'ombre et où seules les montagnes environnantes, couronnées de palais et de temples en ruines, flamboient sous les rayons du soleil levant, elle produit une impression grandiose et saisissante ; on sent que cette mélodie doit être très ancienne, qu'elle n'a point dû être faite à l'origine pour appeler les Indiens à la prière catholique dans une église espagnole ; elle a peut-être résonné jadis sur les pyramides de sacrifice qu'on aperçoit près de Rabinal, et en l'écoutant on reconstitue instinctivement par la pensée le passé lointain dont elle a été la contemporaine.



La seconde mélodie que j'ai recueillie à Rabinal était jouée sur la flûte avec accompagnement de tambour. Pour la noter, il m'a fallu, pour ainsi, dire la saisir au vol, au moment où elle était exécutée par des pasteurs Indiens qui sortaient du village. Cette mélodie est pleine de naïveté et de grâce champêtre. Je l'ai harmonisée, ainsi que celles qui vont suivre, pour le piano.



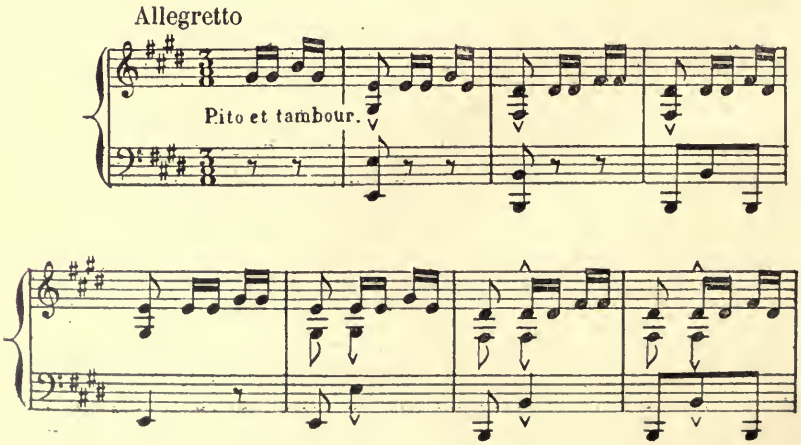
Je passe maintenant à une danse caractéristique très répandue chez les Indiens. A Chinautla, petit village aux environs de Guatémala, peuplé d'Indiens Pokomames, je l'ai vu exécuter plusieurs fois, surtout à l'époque du carnaval. Elle avait lieu généralement au milieu de la journée, dans une de ces cours ombragées de grands arbres comme on en voit devant chaque hutte Indienne. Une vingtaine d'indigènes arrivaient, affublés d'accoutrements bizarres, reluisants de paillettes, de plumes, de perles, de petits miroirs encadrés et cousus dans l'étoffe de leurs vêtements ; ils portaient des masques d'hommes ou d'animaux. La

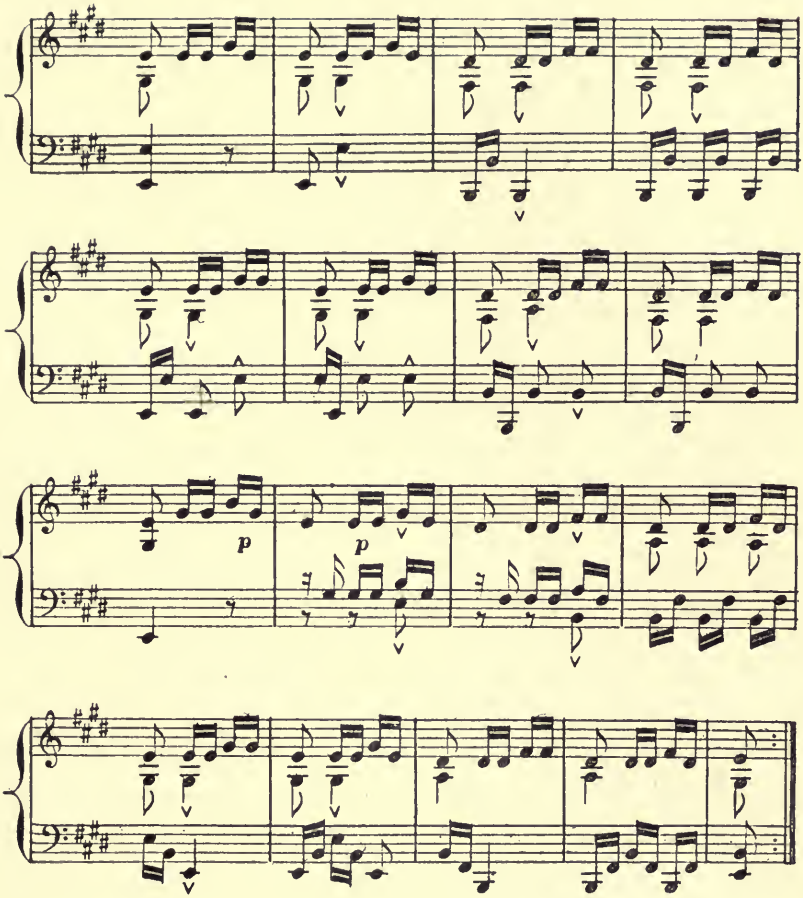
musique se composait d'un flageolet diatonique à six trous appelé *pito*, et d'un tambour auquel il faut ajouter une sorte de hochet fait d'une calebasse remplie de graines desséchées, avec lequel on marque la mesure, en faisant sonner les graines contre la paroi qui les enveloppe.

Au son de ses instruments, la danse se poursuit pendant des heures entières. Tandis que le flageolet joue la mélodie, les rythmes sont marqués par le tambour, par le hochet et par le bruit éclatant des sandales des danseurs. Ce bruit a fait donner à cette danse par les Espagnols le nom de zapateado, qui rend bien l'action de frapper des pieds le sol en cadence.

« Que le ciel soit dans l'émoi, que la terre tremble, que nos « fronts, que nos têtes, se courbent au son de nos pas retentis- « sants sur le sol, battant en cadence avec les esclaves, hommes « et femmes, à la face du ciel, à la face de la terre. »

Ces vers qui décrivent si bien la danse américaine sont extraits du drame Quiché de Rabinal-Achi, traduit par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Le goût des Indiens pour la polyrythmie et la précision avec laquelle ils l'exécutent sont fort remarquables. La mélodie du zapateado se poursuit toujours la même, mais les rythmes qui l'accompagnent viennent en rompre la monotonie ; ils varient sans cesse suivant le caprice des musiciens et des danseurs :

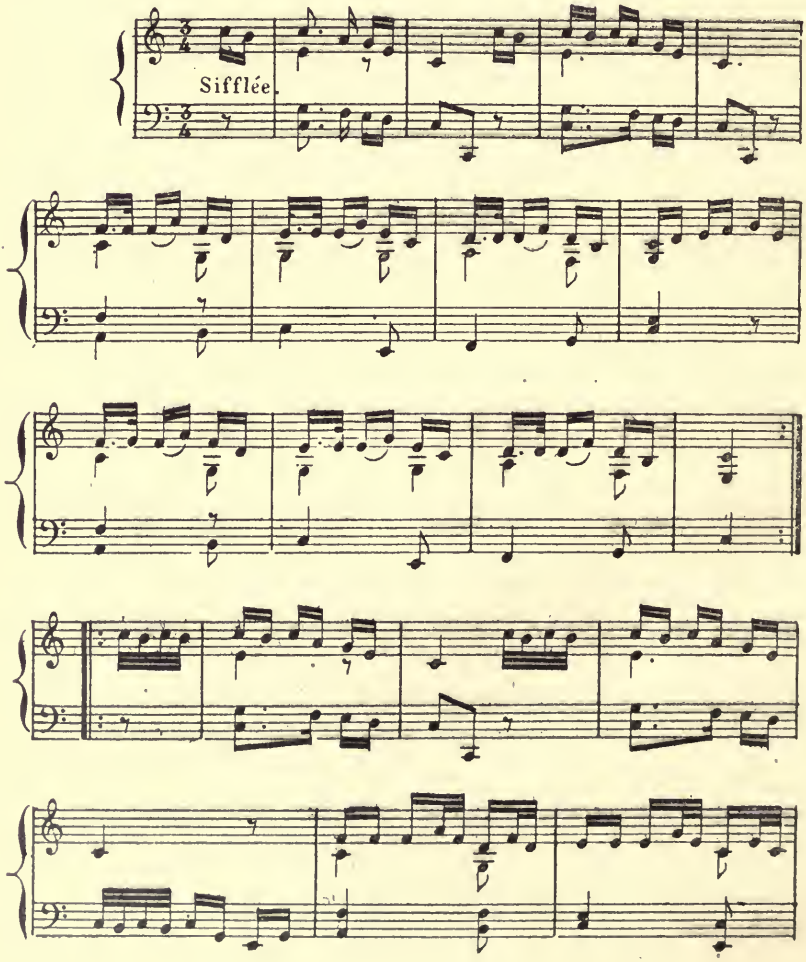


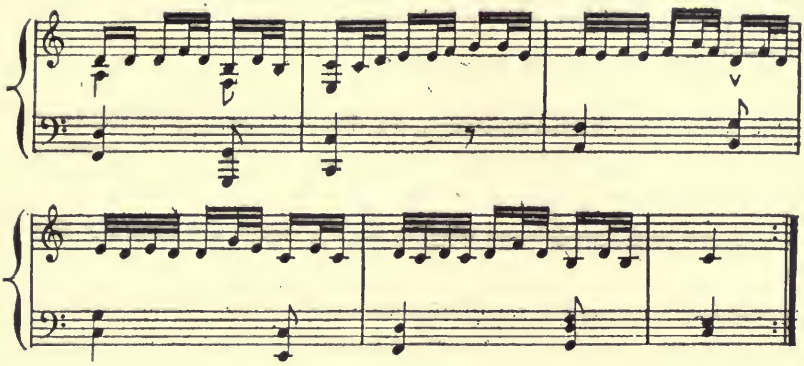


Le quatrième air Guatémaltèque que j'ai noté est un air d'Atitlan ou de Panajachel. Le lac d'Atitlan ou de Panajachel, du nom de deux villages indiens situés sur ses bords, aux extrémités opposées, est un des endroits les plus curieux de Guatémala. Il a près de sept lieues de tour, et sa beauté l'emporte sur celle des lacs les plus renommés de la Suisse ou de l'Italie. Des volcans hauts de 3,600 mètres, l'Atitlan et le San Pedro, qui émergent de ses eaux bleues et y réflètent leurs majestueuses silhouettes, lui donnent un caractère original et grandiose que je n'ai retrouvé nulle part.

Je le traversai en 1881 dans un canot de cèdre monté par deux rameurs cakchiquels.

J'allais de Panajachel, qui est un village cakchiquel, à Atitlan la capitale des Tzutuhils. La traversée dura plusieurs heures ; pour en charmer les ennuis, mes rameurs se mirent à siffler l'air que voici, en le variant et en le développant d'une manière logique et ingénieuse qui n'est pas sans une certaine analogie avec des variations de Mozart ou de Haydn.





Je termine par deux mélodies de la ville de Quezaltenango, la seconde capitale du Guatémala ; elles s'exécutent sur la marimba.

La marimba est une sorte de xylophone ou d'harmonica en bois ; elle se compose d'une trentaine de touches accordées diatoniquement, formant un clavier horizontal que l'on joue avec des baguettes, munies à l'extrémité de boules en caoutchouc. Les caisses de raisonnance des touches de marimba sont tantôt de simples calebasses, tantôt des tubes verticaux de diamètre égal mais de longueur différente, reliés entre eux par des fibres et assujettis entre deux morceaux de bois. Ces tubes ont à leur base une ouverture latérale couverte d'une membrane, et cette membrane entre en vibration lorsqu'on comprime l'air dans le tube par la percussion des touches qui le recouvrent.

D'où vient cet instrument ? c'est ce qu'il est difficile de déterminer sans se lancer dans des hypothèses qu'aucun document ne justifie.

On a prétendu qu'il était originaire de l'Afrique et qu'il aurait été importé au Guatémala par les nègres que les Espagnols y avaient amenés comme esclaves : mais ce qui ébranle cette théorie, c'est qu'on trouve dans tous les pays du monde des instruments à lames sonores de bois ou de métal, et qu'il paraît alors plus admissible que différents peuples, étrangers les uns

aux autres, aient pu inventer simultanément le même instrument primitif.

Remarquer la différence de sons produite par la différence de longueur d'un bambou fendu, ou d'une lame quelconque reposant sur une caisse de résonnance, est une idée aussi vieille que le monde, trop simple et trop naturelle pour en réserver exclusivement la paternité aux nègres de l'Afrique occidentale. D'ailleurs, au témoignage des voyageurs, les mélodies que les nègres exécutent sur leur xylophone sont détestables, tandis que celles des Guatémaltèques sont fort intéressantes, ainsi qu'on en jugera par les spécimens suivants :

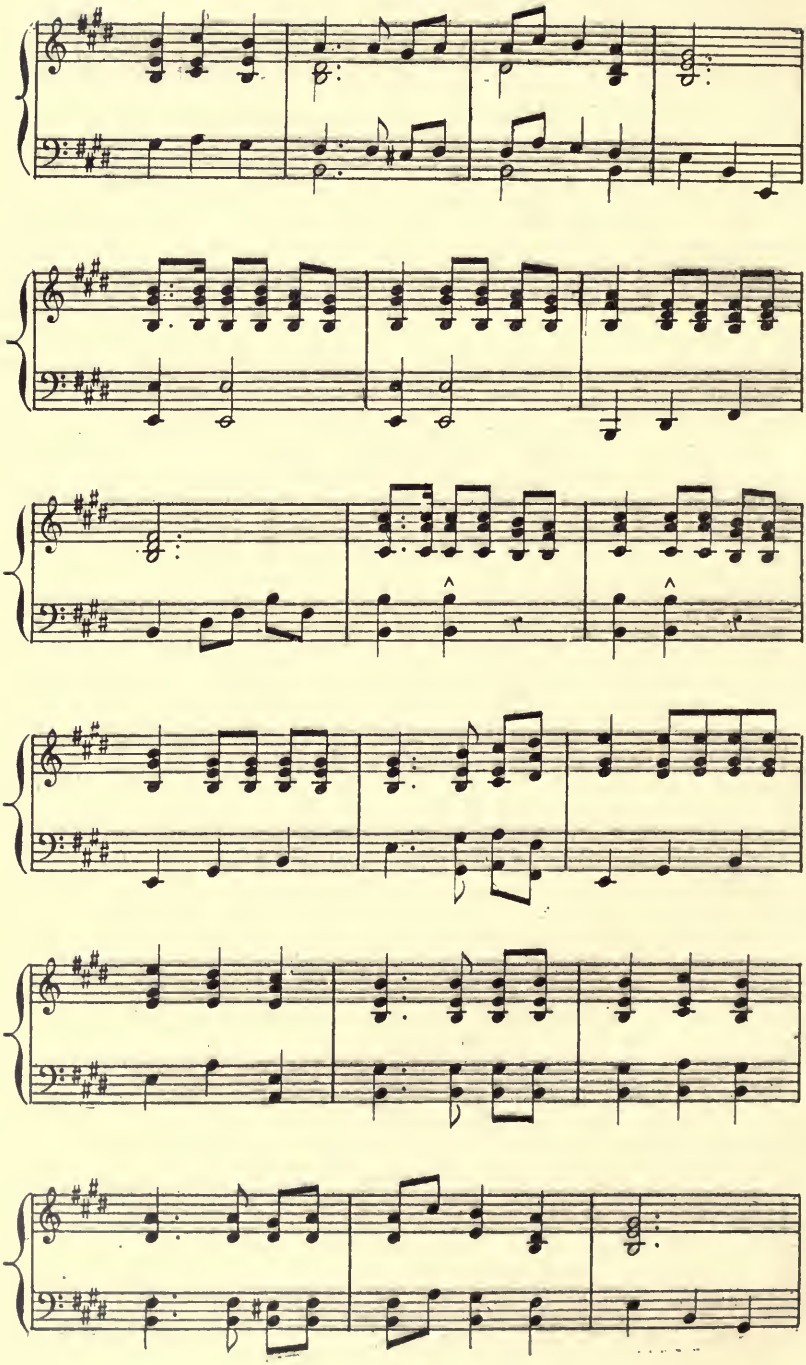
Par quelle logique bizarre attribuer l'invention d'un instrument à ceux qui s'en servent le plus mal !

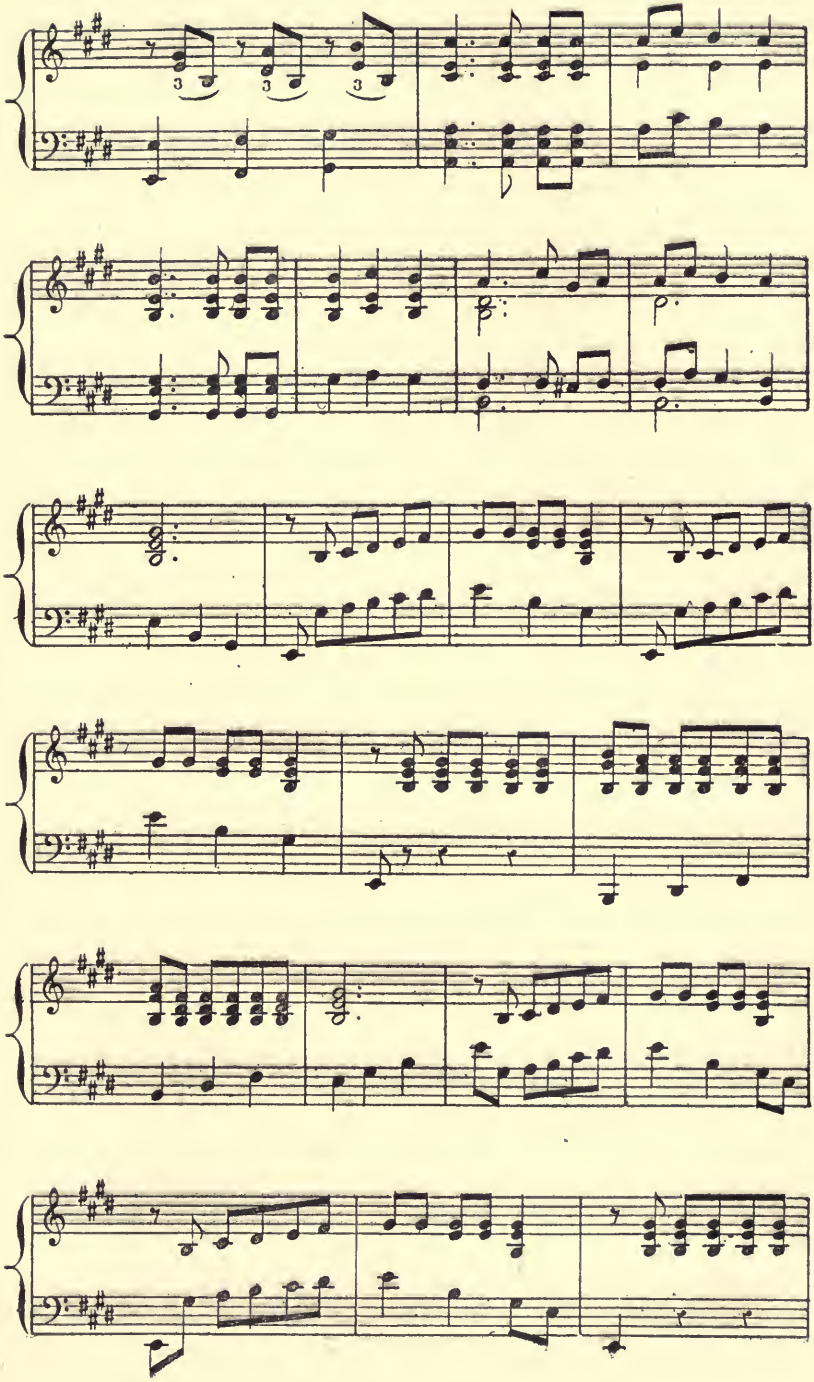
Les deux mélodies que je vais vous faire entendre m'ont été exécutées sur la marimba par des Indiens de Quezaltenango ; ils jouaient à quatre mains, et l'harmonie qu'ils inventaient était parfaitement correcte. La seconde d'entre elles est une danse appelée « barreño », et c'est la seule qui, par exception, ait aussi des paroles espagnoles : mais ces paroles ont évidemment été adaptées postérieurement par les ladinos ou métis, ainsi que je le déduis de ces deux faits, d'abord de ce qu'il n'y a que les ladinos à les *chanter*, ensuite de ce que les paroles prouvent suffisamment que c'est une danse généralisée chez eux depuis peu.

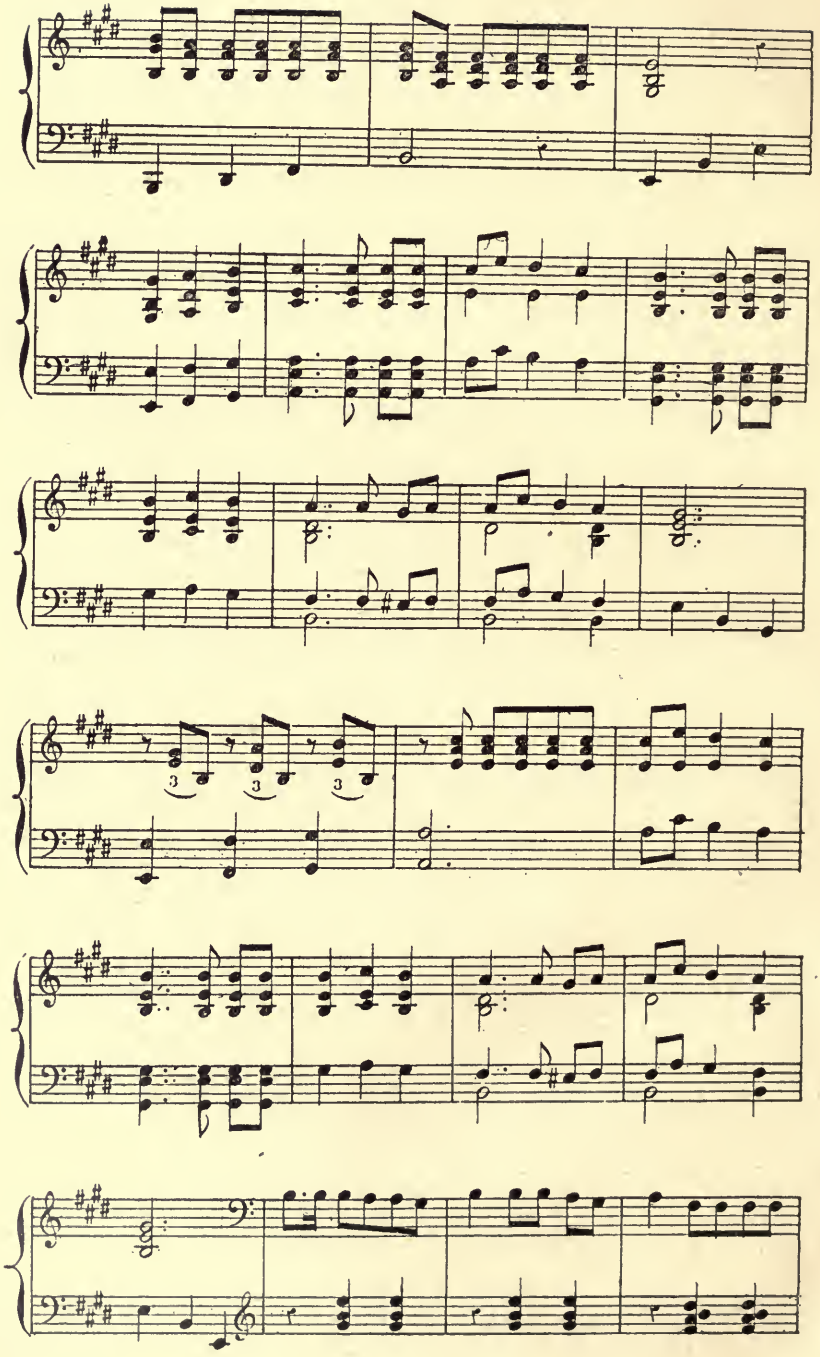
« Quand ce barreño vint, on ne le savait pas danser », disent les vers espagnols : « Mais depuis que tout le monde le connaît, on ne peut plus le laisser tranquille. »

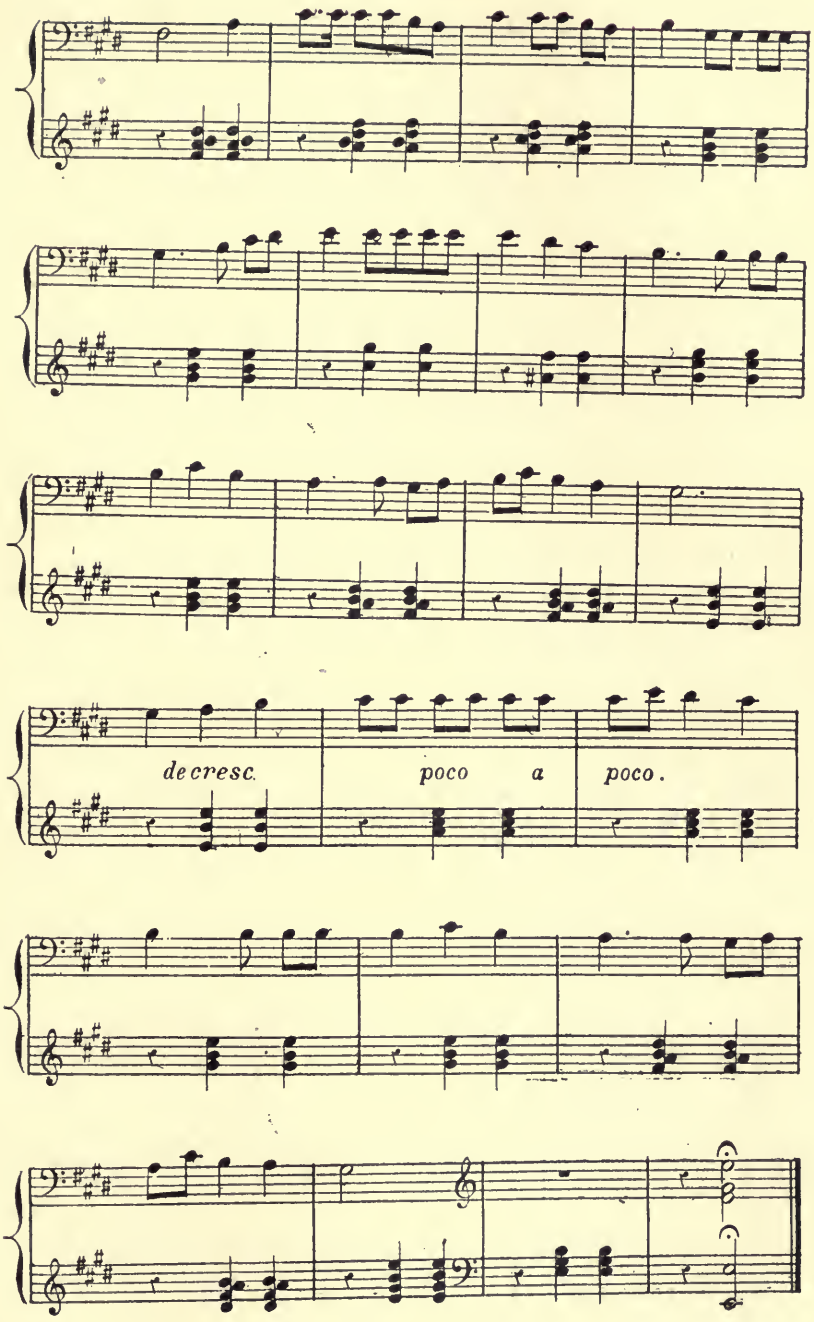
Allegretto vivace

Marimba

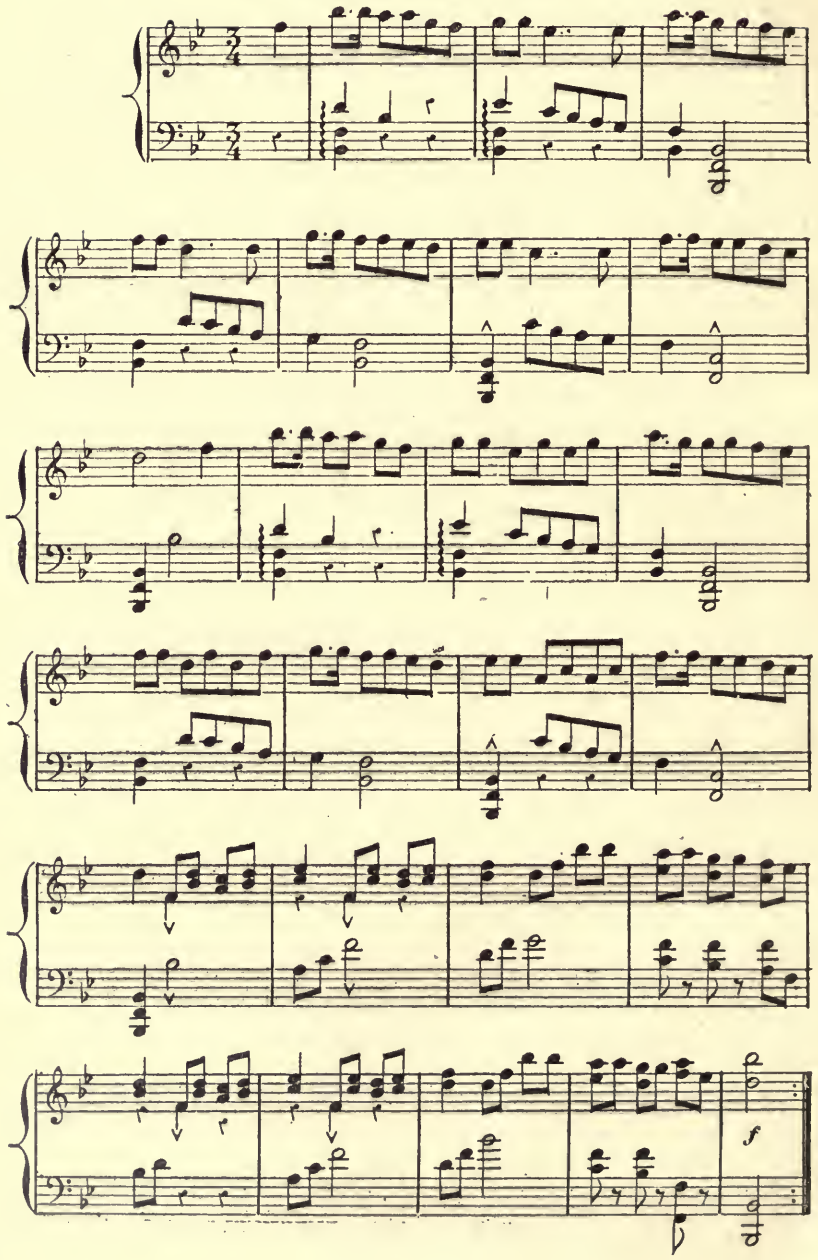







decresc.
poco a poco.

El Barreño (Danse indienne)



La date exacte de tous ces airs est impossible à déterminer en l'absence complète de documents antérieurs ; on ne peut se livrer qu'à des conjectures ; mais étant donnée la lenteur des variations dans les coutumes et dans les langues du Guatémala depuis la conquête, on est en droit d'en induire que la musique n'a pas dû varier plus rapidement que le reste. Quant à l'authenticité Indienne de ces mélodies, elle m'est affirmée par leur caractère spécial, par la race des exécutants, par les instruments sur lesquels elles sont rendues et surtout par le fait que, dans le pays, elles sont considérées par tout le monde comme indigènes. On remarquera qu'elles sont pour la plupart à trois temps et toutes dans le mode majeur ainsi que le sont généralement les mélodies primitives. Le mode majeur cadre du reste merveilleusement avec cette contrée ensoleillée, et la légende du dieu amenant la musique du soleil sur la terre est une idée poétique fort ingénieuse. C'est la musique d'un pays où les conditions de la vie ont dû être relativement douces : l'histoire n'y a pas été aussi terrible qu'ailleurs, et j'ai dit plus haut qu'une partie du Guatémala avait été annexée pacifiquement par les conquérants.

Si ces airs n'étaient pas Indiens, ils ne pourraient être qu'Espagnols ; car les Espagnols sont pour ainsi dire les seuls Européens qui aient séjourné longuement au Guatémala ; or j'ai habité l'Espagne, j'en connais les mélodies populaires, j'ai consulté les collections les plus complètes, et je n'ai point entendu en Espagne ni retrouvé dans les recueils publiés, aucun des airs du Guatémala. Il y avait du reste un obstacle physique à l'introduction de la musique castillane. Ainsi que je l'ai déjà dit, les Indiens ne chantent pas, tandis que les Espagnols ont une musique essentiellement vocale. La rendre sur des instruments Indiens eût été difficile ; on ne se figure pas les capricieuses mélopées de l'Andalousie transcrites pour des flûtes, des chirimias ou des marimbas.

Ne pouvant pas chanter les airs Espagnols, les Indiens n'ont pas adopté davantage les instruments destinés à leurs accompa-

gnements : la guitare, comme tous les instruments à cordes, leur est restée presque complètement inconnue. Ils ne se servent jamais des castagnettes. Leurs instruments sont demeurés ce qu'ils étaient autrefois, des instruments à vent et de percussion très primitifs, et ils ont peut-être dû à un défaut naturel de conserver ainsi plus purement que d'autres leur musique originale.

NOTE SUR LES LIMITES DES CIVILISATIONS DE L'ISTHME AMÉRICAIN

PAR M. A.-L. PINART.

L'île du Roi ou de Jurarequi serait le dernier point au sud de la colonisation mexicaine ; car les premiers habitants de cette île sont de race guaymie.

Les races primitives du Costa-Rica (Güctares), et du Nicaragua (Chontales) seraient de famille Caraïbe. Le nom des Chontales viendrait de chonta (sarbacane). La communauté d'origine des Chontales avec les races de l'Amérique du sud serait prouvée par l'usage commun de cette arme.

Les Indiens Cunas du Darien sont restés réfractaires à la civilisation, luttant au Nord contre les Guaymies et au Sud contre les Chocoes. Ces derniers étaient une tribu brave et fière, travaillant l'or.

[Il n'est donné ci-dessus qu'un résumé succinct de l'importante étude précédente : on peut la trouver autographiée, ainsi que la suivante, à la librairie Leroux].

APERÇU SUR L'ILE D'ARUBA, SES HABITANTS, SES ANTIQUITÉS ET SES PÉTROGLYPHES.

PAR M. A.-L. PINART

Cette île, proche de Curazao, est peu connue au point de vue ethnographique précolombien. Les Indiens actuels sont des métis.

L'auteur donne quelques détails sur l'ancien mode d'ensevelissement des morts en cette île :

Les spécimens de céramique ancienne qu'on y a trouvés sont plutôt de texture grossière, de couleur noire ou rouge.

L'auteur signale en détail, avec dessins à l'appui, quelques-uns des 50 pétroglyphes existant dans l'île, non taillés, mais peints en rouge, bleu, blanc jaunâtre et noir, et termine en donnant un petit vocabulaire de la langue parlée à Aruba.

MONOGRAPHIE DES CARAIBES

PAR M. R. DE SEMALLÉ

Vers 1830, il y avait encore quelques familles Caraïbes à la Guadeloupe ; elles ont dû se mêler depuis à la population de couleur.

Actuellement, il y en a encore à Sainte-Lucie, à la Trinidad et à la Margarita. Il en est resté encore à Saint-Vincent, malgré la barbare transportation exécutée par les Anglais en 1799 ou 1800.

Voici les renseignements fournis par Monseigneur Naughten évêque de Roseau (Dominique) :

Les Caraïbes sont établis et vivent dans leur propre territoire ou district, qui leur a été concédé par un don de la Couronne, et pour leur propre usage, à l'exclusion de tous les autres naturels du pays. Cette terre est située dans la partie ouest de l'île de La Dominique ; elle est très montagneuse. Les Caraïbes se marient rarement avec les nègres, et s'ils le font, ils perdent leur droit de caste, de sorte que de tels mariages sont très rares parmi les vrais Caraïbes. Ils sont, pour ainsi dire, isolés sur une grande étendue, et ont peu de relations avec les autres habitants de l'île, en lesquels ils ont peu de confiance. Leurs mœurs sont simples, ils sont doux et inoffensifs. Aujourd'hui

leur nombre est de 250 à 300, ils sont tous catholiques. Un grand nombre se marient et accomplissent leurs devoirs religieux, quand le prêtre visite leur pays. Ils sont très désireux de faire instruire leurs enfants, mais il faut que tout se fasse à nos frais, de sorte que nous avons établi une école pour eux, mais sur une petite échelle, et il reste encore beaucoup à faire. Ils ne peuvent nous aider que par leur travail, c'est-à-dire couper le bois pour construire la maison du prêtre, le transporter, etc...

La principale industrie des Caraïbes est la fabrication des paniers. Ils sont faits de bambous recueillis dans les bois et peints de différentes couleurs. Lorsque ces paniers sont bien fabriqués, comme ils le sont généralement, ils sont imperméables à l'eau et sont employés pour voyager dans l'île au lieu de caisses et de valises. Les Caraïbes cultivent aussi une certaine quantité de grains, et des patates qu'ils mangent avec le poisson. Ils sont habiles marins et les produits de leur pêche sont leur principale nourriture. Leurs petites huttes sont complètement dépourvues d'ameublement, car ils couchent sur la terre nue.

Le gouvernement des Caraïbes consiste en un chef qu'ils appellent leur roi, assisté de un ou deux anciens. Si une affaire sérieuse se présente, ils ont recours à l'Evêque ou au Pasteur qu'ils considèrent comme leur légitime Providence et leurs protecteurs naturels.

DISCUSSION

M. Jimenez de la Espada attire l'attention du Congrès sur la situation relevée que les Caraïbes occupent parmi les tribus de l'Amérique du Sud. L'orateur mentionne les trouvailles qui ont été faites dans les derniers temps dans l'île de Marajó, à l'embouchure du Marañon. Ce sont des ossements enfermés dans des urnes richement décorées et ayant la forme d'un corps de femme. Cette dernière circonstance, d'après M. de la Espada, est une preuve que les femmes jouaient un rôle spécial dans la vie des anciens habitants de l'Amazone, rôle qui a amené les premiers

conquérants espagnols à donner à ce fleuve le nom de rio de las Amazonas. Cet usage d'enfermer les cadavres dans les urnes se retrouve aussi plus en amont du fleuve, et même sur les dépendances des Andes, et de l'autre côté des Andes, comme l'ont prouvé les fouilles de MM. Reiss et Stübel. Dans une relation ancienne sur les Caraïbes, des environs du cours inférieur du rio Magdalena, se trouvent des indications précisément sur ce genre d'inhumation. M. de la Espada admet, dès lors, que partout où l'on retrouve l'inhumation dans les urnes, on peut conclure à l'influence des tribus caraïbes. Un fait digne d'être remarqué, c'est que dans les derniers temps on a pu démontrer en Espagne aussi l'existence de l'usage d'urnes funéraires ; on en a trouvé dans un ancien lieu d'inhumation près de Gérone en Catalogne. Enfin, il faut se rappeler que le mode d'inhumation dans des urnes funéraires est le même en Espagne et dans l'Amérique du Sud que chez les Chaldéens.

M. de la Rada y Delgado. — M. de la Espada nous a cité les vases funéraires qui ont été trouvés à Vals et qui sont publiés en gravure par l'Académie Royale d'Histoire de Madrid. J'ajouterai que dans un autre endroit en Espagne on a trouvé des vases funéraires de même forme, près de Murcie. Je crois d'ailleurs pouvoir confirmer ce qu'a dit M. de la Espada au sujet de la ressemblance des vases de l'Amazone avec ceux d'Espagne et de Chaldée.

DÉCOUVERTE DU RIO APURE

M. Justo Zaragoza présente des extraits de documents conservés aux archives de Simancas, d'Alcalá, de Linares, de la Bibliothèque Colombienne de Séville, et de l'Ayuntamiento de Leon. Ces documents ont trait à la découverte du rio Apure.

[Le comité de publication regrette vivement que l'auteur ait négligé de remettre son manuscrit, malgré de fréquentes réclamations].

ETHNOGRAPHIE DE LA GUYANE FRANÇAISE

M. Hamy fait circuler une série de planches et de dessins exécutés par M. Fournereau, voyageur dans la Guyane française, représentant des types, des costumes, des instruments divers en calebasse, en bois sculpté, etc. L'explorateur français est monté sur le Maroni jusqu'à Cotica, et y a exécuté les dessins présentés au Congrès.

LES FUÉGIENS A LA FIN DU XVIIe SIÈCLE

D'APRÈS DES DOCUMENTS FRANÇAIS INÉDITS

Par M. G. MARCEL

En 1684, un assez grand nombre de flibustiers considérant que les Antilles et les côtes orientales de l'Amérique espagnole ne pouvaient plus, depuis le temps qu'ils les exploitaient les armes à la main, leur fournir des richesses égales à leur avidité, résolurent de passer dans la mer du Sud. Les uns y pénétrèrent par le détroit de Magellan, les autres y passèrent par l'isthme de Panama. Les ravages qu'ils y commirent pendant près de dix ans furent considérables et la terreur de leur nom fut bientôt portée à son comble. Cependant, un certain nombre de ces aventuriers étant rentrés à Saint-Domingue en 1688, rendirent compte devant le gouverneur, M. de Cussy, de leurs courses et de leurs pirateries [1].

1. Bibliothèque nationale, *Manuscrits* : *Renaudot*, vol. 30.

Certains autres, désireux de revenir en France, s'assem semblèrent dans l'île de Juan-Fernandez et se partagèrent leur butin qui pouvait monter pour chacun d'eux à la somme de 9000 livres. Vingt-trois d'entre eux, après avoir perdu au jeu ce qui leur était échu en partage, résolurent de se refaire et se livrèrent à de nouvelles courses qui furent non moins fructueuses que les précédentes. De cinq navires richement chargés dont ils s'étaient emparés, nos compatriotes n'en conservèrent qu'un seul de 200 tonneaux avec lequel ils résolurent de passer dans l'Atlantique. Mais la fortune, qui les avait si singulièrement favorisés jusqu'alors, les abandonna tout-à-coup; si bien qu'ayant embouqué le détroit de Magellan, ils y firent naufrage dans le canal de Joucjoucq. Mais une si cruelle mésaventure n'était pas pour abattre ces aventuriers. Fortement trempés par l'existence qu'ils avaient menée, il ne se laissèrent pas décourager et des débris de leur navire, ils se mirent sans retard à construire un bâtiment plus petit. Ils ne passèrent pas moins de dix mois à cette dure besogne qu'ils devaient sans cesse interrompre pour chasser, pêcher, rassembler du bois, quand ils ne se livraient pas à d'autres occupations encore plus pénibles. Leur voyage de retour s'effectua sans incident notable et ils atteignirent Cayenne et la mer des Antilles.

Certains d'entre-eux, convaincus qu'une expédition nombreuse envoyée de France dans la mer du Sud y ferait un butin considérable, passèrent l'Atlantique et se rendirent à la Cour. L'un d'entre eux, nommé Macerty ou Mac Carthy, s'adressa à un officier entreprenant de la marine royale, le comte de Gennes, qui en parla à Pontchartrain. Celui-ci entra immédiatement dans ces vues, arma six vaisseaux dont il confia le commandement à de Gennes.

Cet officier, ayant appris que la garnison du fort de Gambie était presque toute entière sur les cadres, se dirigea sur cette localité, s'empara en juillet 1695 du fort Saint-Jacques qu'il fit sauter et continua sa route vers le Brésil. Mais les nombreux esclaves nègres qu'il avait embarqués dans l'espoir de les revendre

avantageusement épuisèrent ses vivres en quelques jours et le forcèrent à relâcher au Brésil pour y refaire ses approvisionnements.

Un retard beaucoup plus long qu'il ne croyait et des vents contraires trop constants ne permirent à de Gennes d'entrer dans le détroit de Magellan que le 11 février 1696. C'était à une époque de l'année beaucoup trop avancée ; aussi ne faut-il pas s'étonner que les vaisseaux français n'aient pu dépasser le Port-Galant et aient dû rentrer au Brésil.

La relation de de Gennes confond les Fuégiens avec les Patagons ; aussi ne peut-on attacher la moindre importance aux renseignements qu'elle donne sur les « sauvages du détroit ».

Si cette expédition n'avait pas réussi, c'est que son chef avait dérogé à ses instructions.

La Compagnie royale de la mer du Sud, établie en 1698, reçut des offres d'un des flibustiers revenus en France et prépara un nouvel armement. Mais la paix ayant été conclue avec l'Espagne, la Cour lui fit changer ses projets et sa destination. Ce furent les commissaires de la marine qui surveillèrent tous les préparatifs, présidèrent à l'achat des munitions de guerre et de bouche, ce fut enfin Phélippeaux qui signa la nomination des officiers qui en firent partie et qui appartenaient presque tous à la marine royale [1]. Le commandement en fut donné à un armateur de Saint-Malo, M. de Beauchesne-Gouin, car c'étaient ses compatriotes, les armateurs Danycan de Lépine et Jourdan de Gronée, qui avaient eu l'idée de cette expédition.

De Beauchesne reçut un brevet de capitaine de vaisseau pour la campagne, on lui adjoignit comme second un certain Jouan de la Guilbaudière, l'un des flibustiers qui avaient fait naufrage dans le détroit de Magellan.

[1] Acte de société des intéressés en la Compagnie de la mer du Sud (Archives des Colonies. Colonies océan Pacifique).

Observations sur les demandes que la Compagnie royale de la mer du Sud appelée Pacifique établie en 1698 a faites au Roi... (signé : Perrin, avocat) — Paris, imp. de Vve Knapen, 1737, in-fol. pièce (Archives des colonies *ut supra.* Cie de la mer du Sud. Revendications 1698-1740.)

Ce Jouan a laissé en manuscrit un ouvrage assez semblable à nos instructions nautiques, manuscrit qui nous a été libéralement confié par son possesseur M. HenryDuhamel, l'alpiniste bien connu, l'auteur, avec MM. Coolidge et Perrin, du Guide du Haut-Dauphiné[1]. Outre les détails les plus circonstanciés sur la bonne tenue ou le facile accès des havres et des ports, sur les ressources qu'on y trouve et d'autres renseignements nautiques, ce manuscrit renferme quelques informations sur les Fuégiens et notamment un long vocabulaire qui nous paraît d'autant plus précieux que les plus anciens documents du même genre qu'on possédait jusqu'ici sur la langue des Fuégiens ne remontaient pas, pensons-nous, au delà de la fin du XVIIe siècle. Nous laissons aux linguistes à prononcer si ce vocabulaire de 1698 appartient à la langue des Téhuelches[2].

Nous n'avons rien à dire de particulier touchant l'expédition de M. de Beauchesne Gouin. Nous nous contenterons de constater que nos compatriotes ne tombèrent pas, comme le veut la biographie Michaud, au milieu des boucaniers espagnols, par cette excellente raison qu'il n'y en avait pas au Chili, mais peu s'en faut qu'ils ne périssent dans un guet-apens que leur tendit le gouverneur de Valdivia et dont ils ne se tirèrent que grâce au sang-froid et à l'habileté de M. de Terville, le second de Beauchesne.

Il n'est pas vrai non plus que cette expédition ait dû payer, à Arica, une contribution de 50.000 couronnes à des flibustiers français. D'abord il n'y avait pas un seul flibustier français à Arica et Beauchesne y vendit aux Espagnols une grande partie de sa cargaison à des prix très rémunérateurs.

De cette expédition nous possédons plusieurs relations : l'une, qui émane d'un officier de vaisseau qui avait fait le voyage, est malheureusement incomplète[3]. L'autre n'est qu'un rapport assez sommaire de M. de Beauchesne lui-même qui ne nous four-

[1] Grenoble, A. Gratier, 1887, in-18.

[2] Voir ce Vocabulaire à la partie linguistique du présent compte-rendu.

[3] Ces deux documents se trouvent à la Bibliothèque nationale. *Manuscrits français 9097, fonds Léonard.*

nit pas non plus de détails bien circonstanciés sur les peuplades qui nous occupent.

Par bonheur, ces documents sont complétés par deux journaux de bord qui sont dûs à deux ingénieurs, l'un : de Labat, déclare qu'il sert depuis treize ou quatorze ans aux travaux et aux sièges, l'autre, nommé Du Plessis, ne nous donne aucun renseignement sur sa personne et ses travaux [1]. Ces deux relations sont infiniment précieuses parce qu'elles renferment nombre d'informations sur l'état des colonies portugaises et espagnoles de l'Amérique du Sud et parce qu'elles s'étendent avec complaisance sur les habitudes et les mœurs des Fuégiens au milieu desquels nos compatriotes vécurent de longs mois.

« Les habitants du détroit de Magellan, dit Du Plessis, ont le visage et le nez larges, la bouche grande, les lèvres grosses, les yeux petits, les cheveux noirs, rudes, coupés sur la tête et devant, les yeux en manière de couronne. Ils sont d'une couleur olivâtre, d'une taille médiocre et bien robustes [2].

Ils se peignent la face et les autres parties du corps de blanc et de rouge, se mettent des ailes d'oiseaux autour de la tête, des colliers de petites coquilles au col pour ornements.

Quelque froid qu'il fasse, ils n'ont point d'autre vêtement que des peaux de loups marins qui leur couvrent les épaules et le reste du corps jusqu'aux genoux, tant hommes que femmes et enfants [3].

Ils n'ont aucune demeure assurée, vont et viennent de côté et

[1] Dépôt de la marine nos 5617 et 5618.

[2] Ils sont bien faits, tant hommes que femmes dit Jouan. Le seul défaut qu'elles ont est que leurs cuisses et jambes sont fort courtes, elles ont la plus belle gorge du monde et sont fort blanches ainsi que les hommes, pour des Indiens.

[3] Ils sont nus, dit Jouan, à la réserve de cinq ou six peaux de loutre qui sont de deux pieds en carré environ, qu'ils cousent ensemble, dont ils se couvrent les épaules seulement à cause du froid et non pour leurs nudités. Tant hommes que femmes la laissent découverte entre eux, mais lorsqu'ils voient des étrangers comme nous par exemple, quand ils nous apercevaient, en débarquant ils mettaient une courroie de cuir dont ils se ceignaient par dessus ce petit manteau,

d'autre suivant leur fantaisie dans de petits canots d'écorce où il y a toujours un petit feu au milieu. Chaque famille a son canot, savoir : père, mère et enfants qui n'ont point encore de femme, dans lesquels ils portent tout ce qui leur est nécessaire.

Là où la nuit les prend, ils couchent. S'il n'y a point de case de faite, ils en dressent une de cette manière : l'homme plante 8 ou 10 petites gaules en cercle, dont il rabat les bouts les uns par dessus les autres en manière de tonnelle, l'entoure par en bas de peaux, s'il en a assez, autrement met le peu qu'il en a du côté que vient le vent ; au milieu, ils font un petit feu autour duquel ils couchent tous pêle-mêle sur des herbes. A mesure que la faim les prend, ils font rôtir des moules que le plus vieux d'entre eux partage également.

La principale occupation des hommes et leur devoir est de faire la case, la chasse et la pêche ; celui des femmes d'avoir soin du canot et de plonger les moules, oursins et autres coquillages, ce qu'elles font avec une adresse admirable deux et trois fois le jour, en quelque temps et état qu'elles puissent être de la manière suivante : elles se jettent d'abord toutes nues à la nage, se couvrant les yeux d'une main pour voir au fond les endroits où il y en a le plus, ensuite elles plongent la tête la première à quatre et cinq brasses de fond en croisant les jambes si adroitement qu'il est impossible de rien voir d'impudique. Ces femmes reviennent un moment après et portent des brassées de moules et quelquefois des roches à quoi elles tiennent, qui pèsent plus de cent livres. Lorsqu'elles sont dans des endroits où il y a peu de coquillages, elles prennent à la bouche un petit panier de jonc et ne reviennent point du fond qu'il ne soit plein. Elles reprennent aussitôt leurs peaux et courent au canot ou à la case pour se chauffer.

Ils font la chasse à la baleine de la manière suivante : ils vont cinq ou six canots ensemble et lorsqu'ils en ont trouvé une, ils la

en sorte qu'ils se cachaient. Mais entre eux ils ne se soucient pas d'être nus, même sitôt qu'il vous connaissent un peu ils n'en font plus de façon, ils ôtent leurs manteaux et hommes et femmes se chauffent et dansent avec vous tout nus.

poursuivent, la harponnent avec de grandes flèches dont la pointe est faite d'os ou de pierre à fusil taillée fort industrieusement[1]. On la laisse ensuite perdre son sang et, quand elle est morte, la marée l'échoue sur la côte où ils vont la chercher quelques jours après. Le premier canot qui la trouve fait de grandes fumées pour avertir les autres qui s'y rendent et emportent chacun leur provision qu'ils mangent toute crue, chair et lard, ce qui les rend si puants qu'à peine on les peut souffrir. Ils prennent les loups marins et les loutres avec leurs chiens après les avoir percés de quelques flèches, de même les oiseaux ; ils se servent encore pour les prendre de filets faits de cordes à boyaux de quoi ils en font aussi pour prendre du poisson.

Ils ont soin, dans les belles saisons, lorsque le bois est en sève, d'enlever les écorces qui sont propres à faire leurs canots[2], avec des coins d'os, lesquels canots peuvent avoir 15 à 16 pieds de long sur 3 de large, fort élevés, en pointe des deux bouts, pour parer les vagues. Ce sont les femmes qui les font, cousant ensem-

[1] Ils n'ont pour armes, dit de Labat, que des flèches dont les dards sont armés avec des pierres à feu si bien taillées que nos meilleurs ouvriers d'Europe auraient peine à les imiter et des perches longues de huit à dix pieds que l'on appelle vares au bout desquelles ils amarrent ou enchassent des os de baleines ou de lions marins ou d'autres bêtes, aiguisés ou taillés en forme de lance avec lesquels ils varent tous les susdits animaux, et, à défaut d'os, ils en font avec du bois le plus dur qu'ils peuvent trouver qu'ils coupent et aiguisent avec des pierres à feu.

La chair de ces animaux leur sert de nourriture qu'il font quelquefois rôtir sur des charbons comme des moules qu'il ne mangent jamais crues et la viande ils la mangent comme elle est. Il leur importe peu qu'elle sente ou non. Quand ils ont tué quelque animal ou oiseau, ou fait pêche de poisson et coquillage, qui est leur aliment ordinaire, ils se le partagent entre toutes les familles, ayant cela par dessus nous qu'ils n'ont presque rien qu'en commun pour ce qui concerne la subsistance.

[2] Ils ont des canots ou pirogues de 12 à 18 pieds de long sur 2 1/2 à 3 pieds de large et de profondeur, faits avec des écorces d'arbre qu'ils fendent, avec des os ou du bois dur, en forme de planches et ayant plié des branches en forme de courbes, ils cousent ces bandes d'écorce dessus avec tant de justesse qu'elles ne font point ou peu d'eau .. et sont quelquefois jusqu'à 12 et 15 personnes dedans avec leur équipage et une troupe de chiens qu'ils dressent fort bien pour la chasse à terre et à l'eau où ils vont chercher les oiseaux tués ou blessés. (*Relation de de Labat*).

ble ces écorces avec de la mousse entre deux et tant d'adresse qu'ils sont étanches comme s'ils étaient d'une pièce ; ils mettent de petits morceaux de bois courbe dedans pour les renforcer comme des membres, avec une pierre plate au fond, dans le milieu, sur laquelle ils font du feu nuit et jour.

Ils font du feu quand ils veulent, avec de certaines pierres métalliques qu'ils frottent l'une contre l'autre sur une étoupe faite de râclure de bois sec qui prend facilement le feu qui tombe dessus sans qu'on puisse l'apercevoir.

Ils se servent de mâchoires de poisson pour peignes, d'os apointis pour aiguilles, de boyaux pour fils, de pierres taillées pour haches et couteaux, de pots faits d'écorce de bouleau pour porter de l'eau, de joncs nattés pour attacher leurs canots au bord de la mer et des rivières, de peaux pour voiles à leurs canots, de morceaux de coquilles de moules pour polir leurs arcs, flèches, vares, manches de harpons et avirons, de tisons allumés pour couper leurs cheveux, de peaux de pingouins pour envelopper leurs petits enfants que les femmes portent sur le dos dans un coqueluchon qui tient à leurs grandes peaux.

Cependant ces peuples trouvent cette vie agréable et leur pays charmant, l'innocence et la tranquillité règnent parmi eux. Ils ne sont point plus grands maîtres les uns que les autres, si ce n'est un certain devoir que les jeunes se font d'obéir aux vieux. L'amitié qu'ils ont les uns pour les autres, fait qu'ils ne peuvent être séparés l'espace de deux jours qu'au retour ils ne se la témoignent par des embrassades et des baisers pleins de tendresse.

L'orgueil et la vanité ne les travaillent pas. Ils ne se mettent en peine d'autre chose que de chercher à boire et à manger lorsqu'ils en ont besoin et trois de ces pauvres gens nous firent assez connaître, par les pleurs qu'ils versèrent pendant plusieurs jours, à la Baie Française, à notre bord où on feignait de les vouloir garder, qu'ils ne changeraient pas cette vie ni leur pays pour toute chose au monde, car lorsqu'on les embarqua pour les ramener, la joie était peinte sur leurs visages [1] ».

[1] 8 août. — M. de Terville revint de l'île de feu et amena dans son canot trois sauvages de leur bonne volonté, après avoir fait leurs adieux à leurs parents et

Le même Du Plessis vante dans un autre passsage de son journal de bord, l'affabilité des Fuégiens. « Nous vîmes sur une langue de terre, raconte-t-il, des chiens et de la fumée, nous ne doutâmes pas qu'il y eût des sauvages. Nous fûmes droit en cet endroit et nous en trouvâmes un carbet de plus de 40 à 50, tant hommes que femmes et enfants qui avaient huit ou neuf de leurs petits canots au bord de la mer.

Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils vinrent au-devant de nous, en montrant l'endroit le plus propre à mettre à terre et nous donnèrent beaucoup de bernaches et cormorans dont ils avaient grande quantité. Ils paraissaient même jaloux qu'on fût à une case plutôt qu'à une autre. M. de Beauchesne donna des couteaux aux hommes et des bouts de flèches qu'il avait fait forger à bord exprès, aux femmes des rubans dont elles s'ornèrent aussitôt la tête, des ciseaux et autres merceries. Ces pauvres gens étaient si contents qu'ils ne savaient quelle chair nous faire. Ils

amis, comme s'ils eussent eu envie de rester toute leur vie avec nous, et on se l'était même persuadé.

Il en envoya deux à bord qu'on fit souper. Après qu'ils eurent bien bu et mangé, on leur donna des chausses qu'ils mirent assez adroitement...

9 août. — On fit venir les deux sauvages à la messe où ils furent fort sérieux et attentifs, quoi qu'ils eussent déjà changé de sentiment qu'ils n'avaient peut-être jamais eu, comme on l'avait cru d'abord. Ils demandaient les larmes aux yeux à s'en retourner. On leur fit quelques signes de refus, non pas qu'on eût envie de les garder malgré eux, mais seulement pour voir s'ils étaient fermes en leurs volontés, mais ils firent démonstration tout en pleurs et se déchirant le visage qu'ils se poignardaient, ayant toujours les yeux tournés du côté qu'ils étaient venus, sans en vouloir bouger, ce qui n'empêcha pourtant pas qu'ils mangèrent tout ce qu'on leur apporta.

Après midi, M. de Terville envoya le troisième à bord pour voir ses camarades habillés à la française depuis les pieds jusqu'à la tête. Lorsqu'ils l'aperçurent, ils coururent à lui et s'embrassèrent avec autant d'empressement que s'il y avait eu dix ans qu'ils se fussent vus et depuis ne voulurent plus se quitter tous les trois.... Le canot du *Maurepas* fut à l'île de feu ramener ces trois sauvages, lesquels ayant été aperçus de loin par leurs familles, les vinrent attendre de loin sur le bord de la mer où ils les reçurent avec joie et empressement, la plupart des femmes avaient les joues déchirées de déplaisir d'avoir été si longtemps sans voir leurs enfants, frères ou maris, lesquelles ont encore plus de tendresse que les hommes. — (*Journal de Du Plessis*).

nous offraient leurs peaux, flèches, arcs et colliers de coquilles, ce qui est toute leur richesse, avec empressement et témoignaient être fâchés qu'on les refusât.

Quelques-uns de nos gens ayant fait entendre à ces sauvages qu'ils auraient bien voulu avoir des grandes moules, aussitôt les femmes de plonger à 5 ou 6 brasses, nues comme la main, avec une adresse admirable pendant plus d'une heure pour tous ceux qui en voulaient, sans se contenter de se jeter sept ou huit fois à l'eau ».

« Si l'on habitait le détroit de Magellan, dit un peu plus loin le même voyageur, on ferait tout ce qu'on voudrait de ces pauvres gens ; ils sont doux, serviables et très humains. Il est facile d'en juger par cette petite aventure. Pendant notre séjour à la baie Elisabeth, plusieurs de nos officiers furent un jour à la chasse le long de la côte, à quelques lieues. L'un d'eux, saisi par le froid et la faim, tomba dans une si grande faiblesse que ne pouvant plus marcher, il fut obligé de se coucher ; ses camarades l'abandonnèrent et il aurait fort mal passé son temps, si quelques sauvages, qui passèrent par là dans un canot qu'il appela ne fussent venus à lui et, après leur avoir fait entendre, du mieux qu'il put, l'état dans lequel il se trouvait et qu'il avait besoin de manger, les femmes se jetèrent aussitôt à la mer pour avoir des coquillages qu'ils firent rôtir et après qu'il eut mangé quelque chose et repris des forces, ils l'embarquèrent dans leur canot et le menèrent dans la baie, à une tente où étaient plusieurs de nos gens à blanchir et il leur dit avoir à ces sauvages obligation peut-être de sa vie. »

Si ces sauvages se montraient secourables et accueillants, du moins ils n'acceptaient pas les injures sans essayer d'en tirer vengeance. De Labat raconte que Jouan et ses compagnons « ayant lié connaissance avec plusieurs familles de ces Indiens, ils en tirèrent toutes les connaissances possibles pour leur utilité et non contents du malheur de leur naufrage, ils trouvèrent moyen de se prostituer avec les femmes et filles de ces pauvres idiots qu'ils envoyèrent à la chasse et pêche pour en jouir avec

plus de liberté et maltraitèrent quelques-uns des indiens qui n'étaient pas contents de leurs procédés, ce qui porta ces hommes à ce qu'ils ont cru, à faire périr quatre ou cinq de leurs gens qui étaient allés en partie de plaisir avec les pirogues desdits Magellanistes du côté du détroit de Jeloucet.

Action qui porta les dits flibustiers à faire un massacre de tous les hommes qu'ils trouvèrent sous leurs mains, sans exception d'âge, et de retenir les femmes jusqu'à ce qu'ils en fussent las et qu'elles leur fussent à charge. » Comme dans la plupart des cas, les véritables sauvages ne furent pas ici les Indiens !

« Je n'ai pu remarquer, dit Jouan, que les Magellanistes eussent de religion, car ils adorent chacun différentes choses, les uns le soleil, d'autres la mer, d'autres le diable qui les bat quand ils ne l'adorent pas. »

Nos voyageurs sont à peu près du même avis que le flibustier ; ils ont cependant recueilli quelques faits capables de jeter un peu de jour sur les superstitions et le culte des morts de ces Magellanistes.

« Nous avons remarqué, dit du Plessis, que ces peuples ont un grand respect pour la lune; car, lorsqu'elle se leva et qu'ils la virent, ils lui firent une espèce de prosternation en se couvrant les yeux des mains et faisant plusieurs gestes démonstratifs d'une grande soumission.... Pendant que nous fûmes mouillés à la baie Elisabeth, il y vint plusieurs fois des sauvages et un jour qu'il y en avait 8 ou 9, tant hommes que femmes et enfants, plusieurs de nos gens remarquèrent que le plus vieux d'entre eux creusa une petite fosse sur le bord de la mer et ensuite prit trois coquilles qu'il renversa à l'écart et, après avoir fait plusieurs grimaces à deux genoux, il baisa trois fois le bord de la fosse, ce que les autres imitèrent peu après. C'était apparemment un sacrifice pour se rendre le dieu de la mer favorable. »

Enfin de Labat n'en sait guère davantage. « Quant à leur religion, dit-il, on n'en peut parler pertinemment, n'ayant pu remarquer aucune cérémonie, sinon à la Baie Famine, un jour qu'il y avait trois jeunes indiens qui restèrent trois jours à bord. Deux

desquels étant un soir sur le gaillard d'arrière, voyant la lune, se mirent les deux mains devant la face en les allongeant par deux et trois fois vers la lune et faisant chaque fois un cri : *ouf*, comme nous faisons quand nous voulons faire peur aux enfants.

Et, à l'entrée du détroit de Saint-Jérôme, comme M. de La Perrière et moi allions reconnaître, nous aperçûmes, au pied d'un rocher barbouillé de rouge, plusieurs perches et branches d'arbres fraîchement coupées. Le dit Sr de la Perrière descendit à terre, avec un matelot, pour voir ce que c'était.

Ils trouvèrent, sous des branches, de grandes peaux de lion marin supportées par les perches et dessous un enfant mort, de l'âge de deux ou trois ans enveloppé dans des peaux de loutre et enchâssé dans un faisceau de petits bâtons liés avec des lianes en forme pyramidale.

Et étant entrés dans une grande baie, au nord de l'embouchure dudit détroit, nous trouvâmes une troupe de ces Magellanistes qui avaient huit à dix cases dressées. Là, je vis dans une case un jeune homme seul auprès du feu. Il chantait, faisait des postures, et avait deux ailes d'oiseau en forme de couronne sur la tête et tout le corps blanchi avec de la céruse. Je voulus lui parler, en même temps il se tut et me regarda avec un grand sérieux sans me rien dire et, deux ou trois des leurs s'étant approchés, me firent entendre que cet homme ne parlait point et, comme j'avais vu ce jeune homme et l'ai vu depuis et reconnu n'être pas muet, toutes ces façons me font croire qu'ils ont quelques cérémonies parmi eux. »

Nous aurions pu donner encore quelques extraits de ces relations inédites mais il vaut mieux nous arrêter. Nous estimons très précieux ces détails, parfois naïfs, mais toujours sincères, sur une population dont il ne restera bientôt plus de représentants.

PRÉSENTATION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES

M. J. de la Rada y Delgado présente quelques exemplaires de la riche collection que possède le musée ethnographique de Madrid. On voit sur l'un des tableaux les pièces provenant de l'âge de pierre, et sur l'autre les pièces fournies par l'âge de bronze. On peut remarquer la parfaite similitude entre les pièces correspondantes des deux âges. ; une hache à rayons, ayant la forme d'une étoile ; elle se trouve sur les deux tableaux. A côté de ces objets de guerre, il y en a qui servaient aux industries, un entre autres, qui rappelle exactement le *scalpulum* des Romains.

L'orateur montre encore un démêloir et une pointe de lance en obsidienne.

Tous ces objets proviennent de l'expédition faite en Amérique par ordre du roi Charles III. Il n'est plus possible de déterminer la provenance des objets.

M. de la Rada appelle l'attention de l'assistance sur une hachette en bronze, avec incrustations d'argent. C'est un objet unique.

Un membre. — Les Esquimaux excellent dans ce genre de travail.

M. Hamy. — Sur le cuivre ?

Le membre. — Non, sur le plomb.

M. de la Rada dit qu'on admet que cette hachette était un objet d'apparat, un symbole de puissance et présente pour terminer un précieux masque en obsidienne.

M. Guesde présente une série d'aquarelles représentant des armes et outils des indigènes précolombiens de la Guadeloupe.

ARCHÉOLOGIE

ON SOME CLAIMS OF THE AMERICAN INDIANS

BY MR. S. B. EVANS.

I wish to submit to the Congress some observations on the American Indians and examine the claims made for them that they are the builders of the works of antiquity found in the United States and Mexico :

There are races of men inimical to civilization, and in this nineteenth century are struggling against its approach, as they have been from the time history was carved in stone or imprinted on the cylinders of Babylon. Why these were so created, it is not the purpose of this paper to inquire, but simply to note : Builders of the pyramids and the splendid temples on the Nile pushed their civilizing conquests no farther to the south than the ruins of their cities show, and beyond these were then, as now, the howling savages of an African wilderness who fight now, as they did then, against the advance of a humanizing culture. On the borders of Assyria, whilst her cities were building and during the greatest splendor of that wonderful empire, there were hordes of barbarians nomads, who neither tilled the soil nor built permanent habitations, but subsisted on the growth of their half-tamed flocks, which fed in turn on the natural productions of the earth. The ancient civilizations perished but the barbarians remain, preserving with fidelity the rude customs of their forefathers, and warring still against the ideas which their ancestors fought, with a persistence that speaks well for that

quality, if for nothing else, that is theirs. If one should search for the marks they have made on the earth's surface, the search would be vain ; their mission is to destroy, not to build ; to burn, not to create ; they made no monuments in the past ; they are making none now ; they never will make any ! It would be as reasonable to expect that coneys would grow into dam-building animals like beavers, as to believe that the child of the desert would, of his own free will, develop into a builder of cities. As well look for quails in a swallow's nest as to look for pyramids or temple columns, except where the race of pyramid builders have been dominant. Bedouins may be annihilated, but they cannot be housed ! These observations are based on events recorded in history, accepted as facts by the enlightened world, and will not perhaps be questioned. I will undertake now to show, by a parity of reasoning, that a similar state of facts must exist, when applied to a race of people so closely allied to the barbarous and nomadic tribes of Asia and Africa that it will be difficult to separate them.

The American Indian does not differ essentially from other nomads ; through the various degrees of latitude where he is found, he preserves the traits of his race, and an Arctic traveller who observes a native on the American side of Behring's Straits, will find his counterpart on the Asiatic side.

On the barren wastes of Siberia linger the probable descendants of Scythians, who made themselves distinctive in their time, by scalping their enemies, as do Indians, from the equator to the frozen zone. Barring environments that compel deviation, the Indian is the same whether encountered in Labrador or Florida, Alaska or Guatemala ; and wherever he may be, he will be found making the most out of the spontaneous contributions of nature, and doing the least possible amount of labor to maintain existence. To appease the supernatural forces conjured by his imagination, wrings from him his greatest exertion, but even this does not impel him to such manual labor as the building races employ on ordinary occasions. He fills a fetich-bag with

tufts of feathers, bits of mineral and curious stones, scrawls hideous caricatures on the face of a cliff, or plants a pole in the ground, surmounting it with a streamer of hair, and this in his esteem is a sufficient fulfillment of the obligations due to his deity. The squaws of a tribe do all the labor that is necessary to such a rude existence ; stretch skins over the bent poles of the wigwam, dress and prepare the food while the lord of the forest takes his pleasure in killing game on which to subsist ; when the wild animals are driven by his depredations to other fields, he goes with them, the women carrying the scant equipments, and a new home is established wherever game is abundant.

On the sea-coast, where first encountered by Europeans, the fish-eating tribes were perforce compelled to sedentary habits, and to some extent cultivated corn that was indigenous to the soil, but this did not impel them to build permanent habitations : the highest example of house-building that has come under the observation of chroniclers was the « long-house » of the Iriquois, and this was but a palisade of logs, covered with skins or the bark of trees. With all the faculties of the Indian mind centered on the destruction of birds and animals, he never invented a device for that purpose superior to the implements used by primitive men everywhere ; his highest raptures are exultations over dead and dying enemies, and his idea of a future life a hunting-ground where wild beasts may be slaughtered day after day, and yet the number never diminish. That his occupancy of the country has been of long duration there are proofs that seem conclusive, and although prodigal in the slaughter of animals when given an opportunity, yet his skill was met by the cunning of the game he sought ; the wild buffalo multiplied on his hands and convered the country from one ocean to the other. The wild ox and the nomad flourished alike together, and disappear alike at the approach of civilization.

The United States Bureau of Ethnology in its capacity as a governmental department has seen fit to lend the weight of its

commanding influence to a theory that all the works of antiquity in the United States are to be referred to the Indians, whose characteristics are briefly sketched in the foregoing pages. Everything contrary to the theory they maintain and foster, is characterized as romantic and visionary in comparison with the opinion announced with something like official authority, by the respectable gentlemen who have created a school which might be designated as the Fennimore Cooper School of American Archaeology, for the reason that it claims for the Indian more than he would claim for himself. Disciples of this school have met with the experiences usual to those who attempt to adjust facts to pet opinions, and a notable instance is afforded in the Fifth Annual Report of the Bureau, where a distinguished observer writing under the sanction of his chief, alludes to the manner of Black Hawk's burial, and brings that forward as proof that Indians built mounds within the historic period. This most unfortunate reference is not perhaps a fair example of the so-called evidences in favor of the Indian solution of the mound problem, but should at any rate serve as a caution to prevent one from receiving with open mouth and willing ear, everything that proceeds from official sources. The burial of Black Hawk (as related by an eye-witness), is evidence directly opposed to the Bu reau theory. He was placed on a slab which rested on the top of the ground, with head slightly elevated ; then puncheons or slabs were placed over the body in a roof-shaped structure, and this was covered with earth to the depth of a few inches. The earth was placed over the roof, not as a monument, but for sanitary reasons, and in the interest of decency, at the suggestion of a whiteman. It was but a rude affair, although Black Hawk was a great chief ; and when the timbers supporting the roof gave way, the structure would fall, but the mass would form only a slight irregular elevation that would bear no resemblance whatever to the mounds proper, which, in this case, are on the heights near by.

In the State of Illinois, and a few miles from St-Louis, there

is a stupendous mound of earth, covering an area of nearly fourteen (14) acres ; its height is ninety seven (97) feet, and the summit is a plateau in the form of a rectangular parallelogram comprising nearly one and a half acres. The cubical contents of this structure approximate very closely to 1,076,000 cubic yards of earth.

C. H. Sharman, a civil engineer of repute, in St-Louis, has estimated the amount of labor involved in the construction of the mound. Mr Sharman says : « To construct a mound of this magnitude in these modern times and with the best appliances for moving earth, it would cost the labor of 75 teams and 150 men for a period of two years, seven months and seven days ; it would require the labor of one man 5896 years ; or, putting it in better form, it would take 2448 men two years, or 150 mound-builders, 39 years, 3 months and 18 days. »

It is not the purpose of this paper to theorize, and no explanation of the uses of such a structure will be attempted ; its mere presence is noted, and whether viewed as a monument or site for a building, it commands attention as a mighty record of human toil and human enterprise. The enormous amount of labor required for such an undertaking involves the necessity for a state of things to exist inconsistent and impossible with the Bureau theory. To have carried on such a work, there must have been a large contingent engaged in collecting food for laborers ; there would have been variety of occupations and a competition in industrial pursuits that would have induced labor-saving inventions, and these, or a trace of their existence, would have been handed down to the descendants of any mound-building race to remote generations.

The presence of such a structure and the fifty or more smaller mounds of the vicinity, imply a large resident population which could not have been subsisted on the spoils of the chase or the meagre supplies that would accrue from the rude system of agriculture employed by Indians. Large Indian villages have never been encountered except on extraordinary occasions. When

Custer, standing on the heights of the Little Big Horn country, looking down on Sitting Bull's camp, which he hoped to surprise and capture, exclaimed, « It is the largest Indian village on the continent ! » he expressed a fact ; but the village was an accident, and melted away soon after the battle ; the bands dispersed to seek safety and food. Indian policy is opposed to concentration except in time of war ; necessity compels wide dispersion.

In the vicinity of Newark, Ohio, is a system of ancient works that inspire admiration and wonder from the most indifferent observers. A great circle embraces within its limits the fair grounds of the Licking County Agricultural Society. It is in a fair state of preservation, and is briefly thus described :

The wall varies in width from 35 to 55 feet. There is a ditch which varies in width from 28 to 41 feet and in depth from 8 to 13 feet. It is more than half a mile in circumference and is nearly a true circle, as measured by a Bureau official. The circle of the High Bank works has a diameter of 1050 feet, and is so near a perfect circle that the Bureau in one of its publications is compelled to make the following admission : « The somewhat unexpected results to which allusion has been made in reference to this and the Observatory Circle, are first that the figure is *so nearly a true circle ;* and second, that the radius is almost *an exact multiple of the surveyor's chain.* » The close approximation to geometric regularity in these works is frankly admitted by the same observer, and yet the conclusion is drawn that Indians might lay out true circles, and therefore Indians were the builders.

If it be admitted that it is possible for barbarians to arrive at such a culture as to be able to describe true circles of such dimensions as at Newark, there must still be a motive supplied which would have induced them to go to such pains. What would prompt a tribe of such people to lay out grand circles or throw up enormous embankments ? Certainly not for the purpose of holding the country against enemies, as Indian tactics

do not include the defence of fortified positions, and there is no necessity even in modern warfare for *true* circles. If they were made for any other purpose than war, that would be evidence of a culture which would survive to some extent at least, in any living descendants of the builders. That survival does not exist among Indians !

Attempts have been made to connect the Cherokees with moundbuilding in the historic period, but the proofs are as faint as in the case of Black Hawk. The same character of evidence is brought forward to establish that De Soto encountered mound-builders during his wanderings in the territory now embraced in Florida, Georgia, Tennessee and Arkansas. The most authentic narrations of that journey are compiled by Theodore Irving, where bare mention is made of artificial hills as being in some instances the sites for wigwams of petty chiefs. On such flimsy testimony as this, grave archaeologists declare that De Soto encountered the mound-builders ! To this day the mounds in the South and elsewhere are selected by people who never built mounds, as convenient places on which to erect modern buildings, and early in the century a monastery occupied the summit of the great ancient structure at Cahokia. For three hundred years the world believed that Spaniards under Cortez reduced a magnificent city, and built as great a one from the ruins. The chroniclers of that romantic adventure had everything to themselves, and prompted by their commander, magnified the importance of the conquest, and made the Halls of the Montezumas as gorgeous as imagination would conceive. These marvellous creations were accepted as absolute realities by a blind historian who was never in the country, and related by the brilliant author embellished with all his grace and elegance, they for many years passed for grave history. All the world now knows that the city on Lake Texcoco, taken by the Spaniards, was but an enormous Indian village (perhaps as large as that one attacked by Custer), composed of huts ; that the so-called Emperor was but the chief of a tribe of barbarians who

subsisted principally on insects, reptiles, the puny fish of a shallow lake, and the spontaneous products of the soil. These barbarians had entered the valley perhaps six hundred years ago, and found there the relics of an ancient culture : thirty miles from their swamp village was a city in ruins, with remains of temples, and a pyramid two hundred feet in height stood in the midst of the desolation. It is to the credit of the Bureau that it does not associate the Aztecs with the buried cities of Mexico, but believes that some kind of a culture existed in that country which is not to be attributed to Indians : but the dividing line between the ancient works of Mexico and those of the United States *has not yet been established on the Rio Grande*. Until we hear from official sources, that line will be difficult to locate. On the plateau of Puebla, beneath the shadow of Popocatapetl, is the mound of Cholula, which if transported to the Great American Bottom in Illinois, would fit the surroundings and be pronounced a part of the system of works ; on the other hand, if the mound at Cahokia were placed on the Mexican plain, it would be called a pyramid.

Recurring to the proposition advanced in the opening pages of this paper, and applying it to the barbarians of America, it is easy to believe that they are not exceptions to the general rule, differing in essentials from nomads of the Old World. Of the latter we know that their characteristics are preserved through succeeding generations. « So unchanged are habits in this cradle of the human race (the East) that the traveller of to-day, yet meets on the slopes of Mt, Olympus the same Turcoman shepherd, as simple, as primitive and as barbarous as were his ancestors five hundred years ago ». The Bedouin sheik leads his marauding band over Arabian plains as his fathers did in the time of Napoleon, of Charlemagne, and of Asshur-Bani-Pal. The same stubborn persistence in the ways of nomadic life belong to the American tribes. The European has known them nearly four hundred years and they are now as when Columbus came. An example is brought to mind : A fragment of a tribe holds a reser-

vation near the center of a populous State, where three hundred individuals of the race are surrounded by the appliances and inventions of the age, and yet, with all the influences that contact with a high civilization affords, these lingering relics of a barbarism that once held a continent within its folds, adhere rigidly to the customs, religion, modes and superstitions of primitive life. There are tribes that roam and peoples who build, and the sentiment that prompts each to their doom is as dominant over them as the instinct of birds and beasts confining each within their respective spheres. Barbarism and the roaming propensity still exist as well as a highly developed taste for architecture, but there is no survival either in America or elsewhere, of the culture that prompted men in the old days to build pyramids and mounds : the Egyptians who made Cheops are dead ; likewise the men who made the mounds ! Were they the ancestors of nomads ? If so, it carries us back to a period so remote that a race of men have had time to materially and radically change its habits and retrogade from a certain sort of culture to the lowest depths of barbarism. More than this : the rules that ordinarily govern would necessarily have been suspended in order that such a state of facts could exist.

Experience and observation of human history teach that there are no miracles accomplished for the benefit of, or to the detriment of any race. Certain faculties are vouchsafed by Nature, and these permit development within certain bounds. The builders of to-day inherit that propensity from a line of ancestry reaching back through the centuries to a time no man may measure. If diversities in their works appear, they are explained by the admixture of blood and incorporation of barbaric caprice with hereditary taste and culture. So with peoples to whom a different heritage has fallen. We see the persistence with which they adhere to the tents and wild freedom of their Ishmaelitish fathers : and so long as the purity of a race of nomads is preserved, so long will there be those to whom it will seem idle to build permanent habitations, which may be theirs to-day, and to morrow abandoned for-ever.

DU DÉVELOPPEMENT D'EMPREINTES DE PRODUITS TEXTILES

SUR LES POTERIES RUSSES ET DE LEUR CONFORMITÉ AVEC LES PRODUITS SIMILAIRES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR LE PRINCE P. A. POUTJATINE.

Le développement des industries américaines m'était très peu connu, et quoique sachant qu'il y avait encore beaucoup de découvertes à faire sur ce sujet, je n'avais pas l'intention d'écrire un article spécial. Je tenais seulement à susciter les recherches relatives aux empreintes de produits textiles et de vannerie sur les poteries américaines, en les comparant avec celles de Russie. Sur les instances de M. Désiré Pector, je me suis décidé à publier le présent mémoire et à m'aboucher avec M. Thomas Wilson.

En 1889, à Paris, pendant le Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, après que M. Thomas Wilson eut examiné l'exposé de ma collection, je lui demandais « s'il croyait à une similitude entre les cultures textiles américaines et russes. » Aucune découverte de poterie avec empreintes textiles n'avait été, selon lui, faite jusqu'alors au nord de l'Amérique. Malgré cette réponse négative, je ne renonçais pas à la supposition que cette culture pouvait être toute semblable, au nord de l'Amérique et dans nos états asiatiques sibériens ; car depuis les temps les plus reculés, la communication entre les deux pays pouvait facilement se faire par les îles Aléoutiennes, Vancouver, etc. Je basais cette opinion sur deux dessins du célèbre ouvrage de M. Holmes « Prehistoric textile fabrics of the United States from impression on pottery », (Smithsonian Insti-

tution, Bureau of Ethnology, third annual report, 1884). Le premier dessin (fig. 87) représente la production textile moderne de l'île de Vancouver (Modern work, Vancouver's Island), et le Dictionnaire des sciences anthropologiques (Amérique, p. 58 de Laborovsky) démontre la trouvaille d'un squelette avec une flèche implantée dans un de ses os, et un bracelet de coquille, prouvant que Vancouver a passé par l'âge de pierre. Par conséquent si l'âge de pierre y a existé, il faudrait pouvoir prouver pourquoi on n'y trouverait point de vestiges de textiles, s'il s'en trouvait encore. Sur le second dessin nous trouvons l'empreinte d'une tresse, (fig. 66, From a fragment of ancient cliff-house pottery of Arizona), et dans le même dictionnaire anthropologique « Amérique paléoethnologique » nous lisons que dans l'Utah, le Colorado et l'Arizona on trouve des rochers sculptés, des *habitations construites dans les roches,* avec des pierres sans ciment et des briques, etc., restes d'une civilisation disparue, dont un fragment cité a été trouvé dans l'Arizona au bord du fleuve San-Juan dans l'Utah, donnant à croire que les empreintes textiles devraient exister à l'est de l'Amérique septentrionale.

Pour ce qui est de nous, nous ne nous trouvons pas à l'âge de bronze et avons passé directement de l'âge de pierre à l'âge de fer. La poterie à empreintes textiles et de vannerie ne se trouve pas non plus sur toute la surface de la Russie. Dans l'ouvrage du regretté comte Alexis Ouvarow, *L'âge de pierre en Russie*, nous voyons beaucoup d'exemplaires provenant de fouilles faites dans les gouvernements de Iaroslaw, Wladimir, et sur les bords du fleuve Oka, objets fort ressemblants à ceux que j'ai découverts à Bologoje. Les autres gouvernements de la Russie ne sont guère riches en fouilles, semblables en cela au sud et à l'extrême nord de l'Amérique. M. Th Wilson, qui le constate, n'a jamais eu la chance d'y faire la moindre découverte. La raison m'en paraît être dans les évolutions accomplies par les peuplades sauvages en contact avec les Européens et les Asiatiques.

La nécessité a forcé l'homme à se couvrir de peaux d'animaux; mais, en été, les peaux le gênaient et c'est en cherchant d'autres

moyens qu'il a trouvé la nouvelle méthode de produire le foulage, et ensuite, les étoffes grossières avec lesquelles presque simultanément se développe la vannerie. Cette vannerie, le procédé des cordes, et des étoffes grossières et épaisses, où la chaîne est composée plutôt de ficelle que de fil [1], et les autres étoffes aussi très grossières à la manière du damas, l'ont poussé successivement à inventer les moyens de fabriquer la toile avec des fibres d'ortie et de lin. En faisant mes fouilles à Bologoje j'ai pu suivre les étapes progressives du développement de ces industries dans les différentes couches. Les empreintes textiles sur l'argile des vases ont subi avec le temps différentes évolutions en couches successives. 1° Au commencement de l'époque *Campinienne* (Ph. Salmon)[2], la poterie est grossière et mêlée avec du calcaire. Pour les empreintes textiles, on trouve seulement les empreintes de minces bandeaux de toile posés en spirales l'un sur les bords de l'autre, si bien que le vase était extérieurement tout entouré de toile. 2° Puis suivent en partie les poteries avec les empreintes de cordes tordues [3] qui les entouraient afin de les mieux affermir; les vases avec empreintes de vannerie et probablement de feutre, si ce n'est de fourrures au moyen desquelles on enveloppait tout le vase. Ces produits céramiques avec les autres aux ornementations diverses étaient en usage à la *période de pierre polie.* 3° Après cela suivent les poteries à empreintes de cordes [4] et de lacets tressés comme ornement, et les empreintes, d'étoffes grossières, et autres produits céramiques aux ornements divers. C'est la fin de la *période néolithique* qui se termine au *premier âge de fer*, par les empreintes de toiles sur les poteries, et les autres céramiques pour la plupart sans ornement ou avec l'ornement onduleux

[1] Voir Pl. LXII, fig. 606, *Musée préhistorique*, de M. M. G. et A. de Mortillet.

[2] Page 39. L'âge de la pierre à l'Exposition universelle de 1889, par Philippe Salmon.

[3] Third annual report of the Bureau of Ethnology to the secretary of the Smithsonian Institution by J. W. Powell, 1881-82. *Prehistoric textile fabrics*, p. 422.

[4] *Ibid.*, fig, 113 et 61.

(Wellenornament). Plusieurs vases sont faits avec le tour du potier. Les poteries les plus anciennes ont la forme de calotte, tandis que les empreintes d'étoffes se trouvent sur les débris des poteries qui ont un fond pour la plupart, sans aucune marque ni estampage. La céramique néolithique est très nuancée, et comme le dit M. le baron J. de Baye dans son scientifique ouvrage *L'Archéologie préhistorique* (p. 326) : « Plusieurs vases « sont si petits qu'ils possèdent à peine la capacité d'un verre « à boire ordinaire. Leur emploi devait être différent de celui « des grands spécimens (dont nous avons parlé). Leur exiguité « indique un rôle spécial, etc. » Ce qui étonne, c'est que les vases de petites dimensions disparaissent au commencement de l'introduction des vases avec empreintes de produits textiles. — Mme Sophie von Tormo, qui a fait de célèbres fouilles à Tordos (Tordocho), dans le sud-est de la Hongrie (Siebenburgen), comté de Hungad, m'a envoyé récemment des échantillons remarquables de la poterie locale primitive. On voit que là on employait la toile comme couverture de planche sur laquelle on moulait le vase quelquefois ; on le mettait aussi sur une tresse de copeaux. Mais là seulement, le fond portait ses marques, tandis qu'en Russie, dans l'Amérique du Nord, en partie, en Bohême et en Afrique (recherches de M. Soch sur le cap de Bonne-Espérance), les étoffes enveloppaient les bords et non le fond. Le fond y reste presque toujours sans aucune empreinte textile ou ornementale. Plus tard les empreintes du fond aboutirent en Russie, en Bohême, etc., aux différentes marques de propriété ; nous trouvons une masse de variétés de ces marques, swastica, etc. ; dans l'ouvrage de M. Klimest Čermac (Archaeologicke prispevky z Čáslavka Vy'zkumy na Hrádku v Čáslavi 1888). Dans les nouvelles fouilles de 1889 à Hradek de Časlav, M. Čermak a trouvé des fragments de poterie avec des empreintes textiles sur les côtés extérieurs, du temps de terramares, pareilles à celles de Russie ; ils se trouvent au musée de Časlav. Il n'y a là rien d'étonnant : car il doit exister des traits de ressemblance

dans la culture des mêmes peuples. A Bologoje, dans la couche la plus anciennement habitée, on ne trouve pas d'empreintes d'étoffes. Les toiles et les étoffes enveloppaient les côtés, mais on ne les mettait pas seulement sous le fond. Les vases se séchaient jusqu'à certain point près du feu avec la toile avant la cuisson, qu'on retirait pour faire d'autres poteries ; quelquefois on les affermissait avec des branches de bois. Dans les villages Russes éloignés, il existe encore une survivance de ces coutumes ; pour affermir la poterie fragile, les paysans l'enveloppent de toile, mais plus souvent avec celle qu'ils font tresser autour des pots au lait en terre cuite ; mais ces enveloppes ne laissent pas de traces ineffaçables comme dans la poterie ancienne des fouilles. Les couches géologiques d'alluvion confirment ces conclusions. Et, comme dit M. Topinard (dans son *Anthropologie*) : « Qu'est-ce que la géologie d'ailleurs, sinon l'Ar- « chéologie de la terre et de ses habitants » ? A l'Exposition universelle, pendant le Congrès Anthropologique de Paris, en 1889, M. Thomas Wilson m'a montré les empreintes de produits textiles moulées en gypse de l'Amérique du Nord. Il m'a dit alors que ces produits se trouvent dans les hautes couches, et que cette industrie était assez répandue en Amérique. Avec elle il semble que l'art du potier soit entré en décadence. Les formes sont plus lourdes, l'ornement n'est pas aussi varié et aussi élégant. On ne voit pas de bijoux, pareils au vase Mangue, dont nous trouvons le dessin, dans l'ouvrage de notre honoré secrétaire M. Désiré Pector[1]. Les faits de décadence sont très communs dans les arts. Les vases classiques Grecs, Etrusques et ceux de Panticapée en Crimée ont eu également le même sort. L'industrie des poteries à empreintes de produits textiles nous manque maintenant : il n'existe même aucune tradition, aucune indication, si ce n'est quelques restes dont j'ai parlé précédemment. Mais les fouilles et l'expérience prouvent que cette industrie

[1] Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua, 2e partie, Paris, 1889.

n'était pas trop éloignée de nos jours. Plusieurs de ces moulages d'Amérique ressemblent évidemment à ceux de Bologoje. [Voir 3d annual report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution 1881/2, by J. Powell, director, Washington, 1884. *Prehistoric textile fabrics of the United States derived from impression on pottery*, by W. H. Holmes. Pl. XXXIX, fig. 5, 60, 61, 62, 64, 80, 109, 111, 113/5]. Il est évident qu'il y avait une communication par la Sibérie avec l'Amérique du Nord. Le célèbre voyageur Nordenskjöld est de cette opinion. Ces communications se faisaient, paraît-il, assez facilement avec les faibles moyens d'autrefois, peut-être par les îles Aléoutiennes, Sackhalin, etc. Donc il n'y a rien d'étonnant à ce que les produits de culture du Nord se répandissent par l'échange des idées et les indications pratiques des voisins.

Je prie mes honorables collègues du Congrès de vouloir bien émettre leurs opinions à propos de la question que je viens de soulever. Ils se persuaderont, j'espère, avec moi que les traces d'étoffes textiles sur les poteries permettront un jour de résoudre la question de savoir où s'étendaient les voies par lesquelles se répandit l'utile invention des étoffes.

Exposition comparée d'estampages de poteries Russes et Nord-Américaines portant empreintes de produits textiles.

M. Th. Wilson, suivant le désir du prince Poutjatine, a envoyé au Congrès des estampages en gypse montrant le genre d'étoffes apposées sur certaines poteries d'Amérique du Nord. Ces échantillons proviennent des États de Massachussets, New-York, Pennsylvania, Maryland, Washington D. C., North Carolina, Georgia et Florida, pour ce qui regarde le bassin de l'Océan Atlantique; puis les États d'Alabama, du Mississipi, de Tennessee, de l'Ohio,

de l'Illinois et du Minnesota. Les tissus qui ont été imprimés ou frappés sur les poteries en question sont très variés de genres : ils sont pliés, tissés, noués, fermés, ouverts, droits, en zigzag, de forme rectiligne ou diagonale. En toute impartialité et contrairement à la théorie du prince Poutjatine, M. Wilson avoue n'avoir trouvé traces de ces sortes de poteries ni au Farwest, ni dans le Nord, ni du côté du détroit de Behring, ni chez les Esquimaux, ni chez les Indiens.

Les estampages de poteries russes et nord-américaines, portant des empreintes de produits textiles, ont été exposés en séances du Congrès. Les américanistes ont pu *de visu* se rendre compte de la grande similitude existant entre les procédés techniques de fabrication de la céramique précolombienne du territoire russe avec ceux de celle de l'Amérique du Nord.

ESSAI DE CLASSIFICATION CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS DE L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

Par M. Marcel DALY.

On a reconnu depuis longtemps la parenté plus ou moins directe qui existe entre les *Mounds* (cônes ou pyramides tronquées en terre, tumuli) des vallées de l'Ohio, du Missouri et du Mississipi, les *Pueblos* de l'Arizona et du Nouveau Mexique et les nombreux édifices que nous ont laissés les populations précolombiennes du Mexique, du Yucatan et des territoires de l'Amérique centrale. Squier et Davis ont signalé le fait dès 1848, et la thèse a été reprise depuis, à différentes époques, notamment au Congrès de 1877, par MM. E. A. Barber (Mémoire sur les anciens Pueblos) et A. Marlow (Several views on archæology).

Aujourd'hui, beaucoup d'Américanistes semblent d'accord pour reconnaître, suivant l'expression même de M. Barber, trois branches d'une même race, dont les ouvrages s'étendraient presque sans interruption, du Canada à l'Amérique du Sud et qui seraient ainsi distribuées au point de vue géographique :

1° Celle des *Mound-Builders*, occupant la région des lacs du Nord, les vallées du Mississipi, de l'Ohio, du Missouri, etc., et en général, la région à l'Est des Montagnes-Rocheuses.

2° Celle des *Pueblos*, anneau intermédiaire de la Chaîne, s'étendant du Colorado et de l'Utah au Mexique, en passant par le Nouveau Mexique et l'Arizona, principalement à l'ouest des Montagnes-Rocheuses.

3° Celle dont les ruines couvrent le Mexique et l'Amérique Centrale.

Au point de vue chronologique, les travaux des *Mound-Buil-*

ders (constructeurs des Mounds) formeraient le premier terme de la série ascendante, qui aboutirait aux constructions plus parfaites qu'on trouve au Sud.

Je crois que l'on aurait tort de vouloir prendre cette théorie à la lettre ; elle est trop absolue, et sa précision même est plus apparente que réelle. Elle ne tient pas assez compte, en effet, de plusieurs faits capitaux : le premier c'est que la même région comprend souvent des édifices de nature et d'époques fort différentes ; le second, c'est que tous les édifices de même nature ne se rencontrent pas forcément à la même date.

C'est trop se hâter que de conclure, de l'unité d'évolution technique, à l'unité de temps et de race.

Ainsi il existe des *Mounds* au Nicaragua, et M. César Daly en a constaté l'existence en 1857, comme il y en a en Floride et le long du Mississipi. On y trouve, côte à côte, de grossières pyramides tronquées en pierres sèches et d'autres édifices qui témoignent d'une civilisation beaucoup plus parfaite ; et cependant le Nicaragua fait partie de cette Amérique Centrale que nombre d'ethnologistes voudraient considérer en bloc comme représentant le degré de culture le plus avancé des précolombiens de l'Amérique.

De même, il ne serait pas plus rationnel d'assigner un commun degré d'antiquité à tous les Mounds des Etats-Unis, lorsque bien des considérations porteraient à croire, au contraire, que leurs dates de construction se répartissent à travers une longue période de temps et que même les derniers d'entr'eux sont relativement modernes.

On peut juger par ces quelques remarques ce que la distribution chronologique des ruines américaines a encore d'obscur et d'incertain aujourd'hui.

Cependant en l'état actuel de nos connaissances en américanisme, alors que la mythologie locale nous est très imparfaitement connue, que les hiéroglyphes sculptés ou peints sont encore pour nous à peu près lettres-mortes, nous aurions un intérêt de premier ordre à jeter les bases d'une classification des

édifices précolombiens, seuls interprètes compréhensibles qui nous restent pour le moment de ce passé disparu.

Rien n'est positif comme un monument ; rien de plus éloquent, de plus compréhensible pour qui sait lire dans ses formes et interroger sa structure intime. L'édifice a sa physionomie, comme l'être humain ; seulement, au lieu de traduire le caractère, le degré d'intelligence ou de culture d'un individu, c'est l'âme d'une race entière qui s'y reflète. Les pyramides, les temples et les hypogées de l'Egypte nous avaient révélé la nature, les habitudes et beaucoup des croyances de leurs antiques possesseurs, avant que nous eussions appris à traduire leur langue et à lire leurs inscriptions ou leurs manuscrits. Que saurions-nous de la Chaldée et de l'Assyrie sans les ruines de Calach, de Nimroud ou de Telloh ?

Comme les races humaines, les monuments obéissent à la loi d'évolution ; M. César Daly a été le premier à mettre en lumière ce principe fondamental, si fertile en conséquences, du parallélisme des évolutions de la société et de l'architecture. On peut dire avec lui que l'architecture est par excellence, le symbole constant du milieu qui l'a vu naître ; elle en est l'expression, l'empreinte, pour ainsi dire figée, à travers l'histoire.

Mais, de même que l'on reconnaît à des caractères précis les époques géologiques qui définissent les degrés d'évolution du globe terrestre à ses différents âges, de même on peut distinguer des phases précises dans le développement architectural de chaque civilisation. Ainsi, il existe une succession technique naturelle des constructions, d'où l'on peut déduire, non pas la *date astronomique* de chaque monument ou série de monuments, mais leur *ordre relatif* d'établissement.

M. César Daly a fait très justement remarquer que cet ordre relatif dépend de deux causes : la première est constante ; on commence toujours par exécuter ce qui peut se faire avec le moins de difficultés ; ainsi on remue la terre plus facilement qu'on ne taille la pierre ; on manie des branches et des roseaux plus aisément qu'on abat les grands arbres de la forêt ; il est

moins difficile de lier des bois les uns aux autres au moyen des liens que la nature a mis en abondance, que d'imaginer et d'exécuter des assemblages à tenons et mortaises. Il y a là un ordre de successions inévitables dans l'histoire de la construction : l'homme débute par des procédés fort simples et qui n'exigent pas des outils perfectionnés, puis au fur et à mesure des progrès de son expérience et de son imagination, souvent, sous l'influence d'une nécessité, il perfectionne son outillage et surmonte des difficultés nouvelles. Dès lors, nous voici en face d'un premier ordre chronologique à établir, fondé sur la nature technique des choses ; mais c'est un ordre qui offre dans la réalité historique, autant de variantes que de pays, de climats et de races.

Appliquons ces considérations aux monuments des aborigènes de l'Amérique. Voici à peu près l'ordre dans lequel se présente leur développement technique : cavernes plus ou moins appropriées, tentes couvertes de peaux ou d'herbages ; travaux en terre, en pierrailles et terre mêlée confusément, ou en pierrailles à sec ; en briques crues ou adobes ; en pierres brutes posées en talus fortement inclinés ; en pierres brutes par assises approximatives et cimentées de boue ; en pierres dégrossies laisonnées de terre et chaînées de bois ; murs et plafonds de poutres brutes juxtaposées ; pierrailles et mortier de chaux ou de plâtre ; pierres taillées, avec enduit peint ou modelé, ou modelé et peint ; pierre taillée grossièrement enduite d'un ciment décoré ; pierres taillées par assises régulières et ornées de sculptures.

Il ne suffit pas d'ailleurs de relever la liste des monuments indigènes, et de les classer dans l'ordre indiqué ci-dessus pour pouvoir assigner ensuite, à chaque groupe une date relative. Ainsi que nous l'avons fait remarquer au début, la civilisation se développe ici plus tôt, là plus tard ; et d'ailleurs les circonstances locales peuvent faire que l'un ou l'autre des échelons soit sauté dans la série. De ce côté-ci de l'Atlantique, tel peuple employait communément le bronze ou le fer, alors que tel autre se servait encore d'armes en pierre. De même en Amérique, il n'est

pas impossible par exemple, que certains Mound-Builders (constructeurs de tumuli) voisins des lacs du Nord, aient été les contemporains des architectes relativement plus habiles du Pérou, du Mexique ou du Yucatan, dont les monuments occupent cependant le sommet du tableau naturel de l'évolution architecturale américaine. Mais en procédant ainsi, nous aurons obtenu un premier classement, quitte à y introduire plus tard les changements que pourraient amener des découvertes postérieures.

Dans la deuxième partie de sa conférence, M. Marcel Daly présente au congrès les plans des principaux groupes de monuments de Copan (Honduras) et d'Utatlan près Santa-Cruz-del-Quiché (Guatémala), plans établis d'après les relevés exécutés sur plan, en 1856 et 1857, par M. César Daly.

DISCUSSION

A propos de la communication précédente, M. Ed. Seler fait observer que les maisons longues garnies de rangs de piliers que M. Daly cite comme accompagnant les adoratorios, c'est-à-dire les pyramides consacrées au culte des dieux, se voient aussi dans les plans du grand temple de la ville de Mexico dans le manuscrit de la collection Aubin (publié en appendice à l'histoire du P. Duran, Mexico 1880) et dans le manuscrit original aztèque de l'histoire du P. Sahagun conservé à la Bibliothèque du Palais royal de Madrid. Dans le plan de ce dernier manuscrit ces maisons longues à rangs de piliers se nomment *calmecac*. Elles sont donc les habitations des prêtres obligés au service du temple, près duquel ces maisons se trouvent.

ARCHÉOLOGIE MEXICAINE

PAR LE Dr A. PEÑAFIEL.

L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter au Congrès des Américanistes au nom du gouvernement mexicain a pour titre « *Monuments de l'art mexicain ancien* » et se compose de trois volumes (grand in-folio) dont l'un contient 186 pages de texte en trois langues, espagnole, française et anglaise, et les deux autres contiennent 317 planches en noir et en couleurs, faites d'après les procédés de phototypie et lithographie.

Les travaux que vous avez devant vous sont les reliques de l'ancienne civilisation aztèque, souvenirs de la patrie mexicaine ; elles sont destinées à avoir des applications dans les arts proprement dits et spécialement dans nos arts décoratifs modernes nationaux.

L'étude de la céramique a une importance particulière parmi les nations américaines, tant au point de vue de l'ornementation qu'à celui de la forme même. L'ornementation vraiment mexicaine par sa variété et sa beauté est digne de figurer à côté des magnifiques travaux de ce même genre exécutés en Grèce et en Egypte. Le peu de restes que nous avons des peuples nahoas, des mosaïques en pierres et en plumes, ainsi que les travaux d'art en cuivre, en or et en argent occupent une place assez importante dans l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter. Parmi les objets destinés à conserver les cendres des corps humains, vous trouverez une urne cinéraire qui a appartenu à un des rois de Texcoco.

Sur cette urne on peut lire la date détaillée du jour, du mois, et de l'année de la mort de ce roi, qui a eu lieu en 1516, de

même que le hiéroglyphe de Nezahualpilli, le prophète qui annonça l'arrivée des Européens au Mexique.

La mythologie aztèque, inépuisable matériel de l'archéologie, a ici sa part descriptive pour le but auquel l'ouvrage est destiné.

Vous trouverez encore dans ce même ouvrage les instruments de musique, les armes mexicaines, les atlatl ou arbalètes avec lesquelles les peuples nahoas jetaient leurs flèches. On n'avait qu'une idée imparfaite de ces armes, seulement par la représentation défectueuse qui se trouve dans le recueil publié dans l'ouvrage monumental de lord Kingsborough, et dans la mappe de Tepexpan. L'écriture figurative des Mexicains est ici représentée par trois Codex. Les deux premiers portent les titres de « Le livre des tributs de Moctezuma II » et Codex zapotèque Sanchez Solis ». Le troisième, postérieur à la conquête du Mexique, a été trouvé tout récemment par M. le secrétaire du gouvernement de l'Etat d'Oaxaca, et je le donne à connaître sous le titre de « Codex Martinez Gracida ».

Les restes archéologiques des édifices mexicains sont assez rares mais pourtant suffisants pour donner une idée approximative de ce que furent la nation toltèque et les peuples zapotèques et tlalhuiques dont la civilisation est visible par les magnifiques palais de Mitla et par le temple de Xochicalco, monument qui a servi de base pour construire l'édifice mexicain que vous avez vu au champ de Mars, pendant l'Exposition de Paris de 1889.

L'étude des signes chronographiques a une importance de premier ordre dans l'histoire mexicaine et c'est sur cette étude que l'on doit se baser pour la détermination des époques chronologiques. Cette étude est aussi basée sur les ressources de l'astronomie, dont les grands phénomènes sidéraux, comme les éclipses, étaient soigneusement enregistrés par les historiens indigènes.

Dans ce but vous trouverez un nouveau matériel parmi plusieurs monuments dont la description n'a pas été publiée jusqu'à présent, et d'abondants renseignements pour l'étude du premier monument mexicain que l'on connaît sous le nom de Calendrier

aztèque. Dans ce monument se donneront rendez-vous pour plusieurs années tous ceux qui s'intéresseront à l'histoire et à l'archéologie américaine.

L'ouvrage dont j'ai l'honneur de vous parler a eu besoin d'un grand nombre de planches pour lesquelles j'ai employé outre les procédés de la photographie, les dessins et travaux des meilleurs artistes de mon pays, dont je dois vous mentionner les noms ici : Carral, Velasco y Robirosa.

C'est à l'initiative personnelle de M. le président de la République mexicaine, ainsi qu'à l'activité patriotique de mon digne chef, M. le ministre des travaux publics, le général Carlos Pacheco, que doivent revenir tous les honneurs que peut mériter mon travail.

Il y a près d'une année qu'on a commencé à faire l'impression de cet ouvrage, aux frais de l'Etat. Le premier exemplaire, sorti de la presse, presque complet, a été tout particulièrement destiné par mon gouvernement à la session parisienne du Congrès international des américanistes.

SUR LES PEINTURES A FRESQUE DES ANCIENS PALAIS DE MITLA.

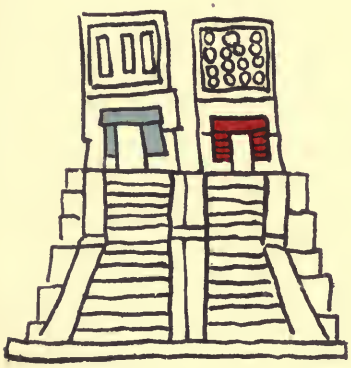
PAR LE Dr ED. SELER.

Ces peintures se voient sur les quatre façades d'une cour qui est adjointe au corps du palais et communique avec lui par un passage étroit et coudé deux fois. Chaque façade, dans sa partie inférieure, a une porte médiane, conduisant à des chambres étroites, à manière de corridors, dont les parois sont couvertes de dessins formant des grecques en pierres saillantes du type caractéristique de Mitla. Ces mêmes grecques se voient sur les quatre façades de la cour, où elles s'arrangent en trois compartiments, chacun d'eux composé de deux bandes horizontales. Celui de ces compartiments qui occupe la partie médiane de la façade, s'élève un peu plus haut que les deux autres et ainsi laisse libre immédiatement au-dessus de la porte médiane une bande étroite, encadrée de pierres de taille saillantes. C'est la surface de cette bande qui porte les peintures, exécutées en rouge et blanc sur un fond de stuc très lisse. Mais ce n'est que dans deux des quatre palais de Mitla, que des restes de ces peintures se sont conservés. Dans l'un d'eux, que je désigne N° 4, qui est le plus proche du cours d'eau et dont les murailles délabrées s'élèvent au milieu de potagers, de fruitiers et de magueyales, il n'y a que très peu de peintures qui aient survécu à la destruction générale. On a vu en outre sur les façades de la cour du palais N° 1, qui est situé le plus haut, et qui était sans doute celui qui servait d'habitation au grand-prêtre Zapotèque, surnommé *uiya-tào* « le grand voyant ». A l'époque où les Espagnols s'installèrent dans ce pays, ce palais fut transformé en

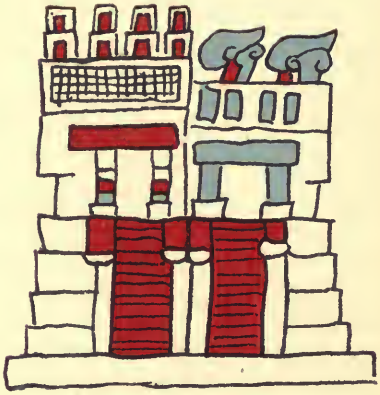
cure, et la cour, dont les façades sont couvertes de grecques en pierres saillantes, et de peintures finement exécutées sur un fond de stuc, dut servir d'écurie aux chevaux d'amble du curé et aux ânes qui lui apportaient les dîmes de la paroisse. Il va sans dire que la négligence et la stupidité des hommes et les intempéries de quatre siècles ont fait grand dommage. Une des fresques a été couverte en partie de maçonnerie grossière. Dans une autre, la plus belle de toutes, on a enfoncé, il y a deux ans, des perches pour y établir une porcherie. Malgré tout, il en reste assez pour nous laisser voir qu'il s'agit ici d'un document des plus intéressants du pays, d'une sorte de Codex Borgia, écrit en caractères archaïques sur les parois. Lorsque, il y a deux ans, je visitai ces ruines, je consacrai onze jours pour y copier avec le plus grand soin possible ces fresques. Ce n'était guère une tâche facile de faire cette copie. Décomposées, égratignées, noircies, souillées par la fumée, la poussière, le dépôt de quatre siècles, il fallut mouiller les peintures pas à pas avec l'éponge, pour pouvoir reconnaître le dessin. Si mon travail ne réussit pas tout-à-fait bien, veuillez tenir compte des difficultés que j'avais à surmonter. A la septième session du Congrès international des Américanistes déjà j'ai eu l'honneur de présenter mes albums de voyage aux Congressistes. Dès lors j'ai rangé les diverses pièces et les ai mises dans l'ordre où elles se succèdent sur les parois. J'ai fait faire des copies par la photographie, et dans quelque temps j'espère les publier, accompagnées d'un commentaire. C'est à cette publication qui est à faire, que je me permets de renvoyer ceux qui s'intéressent à ce qui peut être le sujet de ces peintures, en me bornant pour aujourd'hui à quelques remarques. Sur le côté Est de la cour du palais N° 1, on voit une bordure qui se compose des éléments de l'image du soleil et de figures regardant du haut, une bordure qui, par conséquent évoque l'idée du ciel lumineux, rayonnant. Le champ encadré de cette bordure présente une quantité de figures et de symboles, parmi lesquels un homme-oiseau, la tête ornée d'une crête de plumes, joue un rôle important. Il paraît que c'est l'oiseau du

soleil. Sur le côté opposé, le côté de l'Ouest, la bordure est formée par une granulation pourvue d'yeux, qui signifie le ciel étoilé de la nuit. Le champ de ce côté montre la figure du dieu Mixcouatl, répétée un nombre de fois, mais toujours variée et alternant avec des symboles changeants. Sur le côté Sud la bordure ne se compose que de cercles blancs sur un fond rouge. Dans le champ on voit la figure du dieu du soleil, répétée un nombre de fois, mais aussi toujours variée. Le côté du Nord est le plus important. La bordure est la même que celle du côté Sud, mais la fresque a ici une longueur qui dépasse celle des autres de trois fois. On voit un grand nombre de figures et symboles, et différentes divinités y sont reconnaissables. Mais c'est le dieu Quetzalcouatl, qui s'y répète le plus fréquemment et qui y est sans doute la figure principale. Ce côté était celui par lequel on entrait dans les temples-grottes des idoles. Dans le palais N° 4, il n'y a qu'une façade qui ait conservé des traces plus ou moins continues de peintures. On reconnaît une bordure semblable à celle du côté Est du palais N° 1, et au milieu l'image du soleil. Celle-ci enfermait autrefois sans doute l'image du dieu du soleil, mais elle a été détruite à dessein. C'est du bout de cette bordure qu'on voit sauter quelques figures d'hommes saisissant de la main une corde munie d'yeux ou d'étoiles. Toutes les peintures, et notamment celles du palais N° 1, sont exécutées avec beaucoup de soin et exhibent un style énergique, un peu archaïque, mais pourtant ne s'éloignant pas beaucoup de celui du Codex Borgia, du Codex Vaticanus B. et d'autres peintures manuscrites. Comme eux, le Codex à fresque des palais de Mitla doit être compté parmi les sources les plus précieuses qui nous aident à élucider la mythologie et les traditions des anciennes peuplades du Mexique.

Jaa p. 524



Cod. Mend. 9.



Cod. Tell. Rem. IV. 14.

Cod Tell. Rem. IV. 19.

Monuments de l'Amérique précolombienne.

E. LEROUX ÉDIT

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES SUR LE SALVADOR PRÉCOLOMBIEN.

PAR le capitaine F. DE MONTESSUS DE BALLORE.

Au contraire des autres républiques du Centre-Amérique, le Salvador n'a jusqu'à présent donné lieu à aucune étude archéologique. Les hasards de la carrière militaire m'ayant amené à faire dans ce pays un assez long séjour à titre d'instructeur (1880-85), j'ai mis ce temps à profit pour recueillir les objets antiques qui s'y trouvent en assez grande quantité, et reproduire les plus caractéristiques de ceux de quelques collections particulières, notamment celle de D. Jorge Aguilar de San Salvador. Les résultats de ces études feront l'objet d'un travail complet dont j'ai l'honneur de présenter quelques planches au Congrès. Mais, en attendant sa publication, il a paru intéressant de donner quelques indications sur les vestiges des civilisations précolombiennes au Salvador.

En dehors de toutes théories certainement encore prématurées sur les migrations qui se sont produites entre les deux grandes masses continentales de l'Amérique, soit du nord au sud d'après le plus grand nombre des auteurs, soit du sud au nord suivant quelques-uns, il n'en est pas moins vrai que le Salvador a dû être de tout temps un passage obligé pour tous ceux que rejetaient vers le Pacifique les difficultés topographiques des hautes terres du Honduras. D'ailleurs, pourvu d'un sol fertile et bien arrosé, présentant en outre deux cordillières volcaniques parrallèles tout indiquées pour servir de refuge aux populations qui l'habitaient, le Cuscatlan ou Salvador actuel s'est trouvé dans des conditions éminemment favorables au large développement

d'une civilisation relativement avancée. Si l'on n'y rencontre point, comme au Guatémala ou au Honduras, de grandes cités ruinées, vestiges d'empires puissants, cela ne tient probablement qu'à un climat trop chaud, et à l'instabilité d'un sol fréquemment bouleversé par les phénomènes sismiques ou volcaniques ; et cependant, comme on va le voir, de riches moissons archéologiques n'en sont pas moins promises à ceux qui pourront un jour, à la faveur d'un pouvoir fort et durable, fouiller méthodiquement le sol du Salvador. Il est d'ailleurs à remarquer que les antiques civilisations indiennes se sont presque exclusivement établies sur les hauts plateaux en « tierra templada ou fria », tandis que les conquérants espagnols se sont rapidement abâtardis en peu de générations, n'occupant fortement en général que les côtes, en « tierra caliente », et où ils se sont trouvés aux prises avec des conditions climatériques débilitantes.

Pour ce qui est du Salvador, les produits de la céramique précolombienne sont assez communs, et sont journellement apportés par les Indiens de l'intérieur aux personnes qu'ils savent s'y intéresser. Mais, interrogés sur leur provenance exacte, on n'en peut rien ou presque rien tirer, jaloux qu'ils sont des trésors imaginaires qu'ils supposent être l'unique préoccupation des chercheurs. Quant à exécuter des fouilles scientifiques, il y faut encore moins songer. C'est ainsi qu'aux portes mêmes de San Salvador, près de la route de Santa Tecla, je n'ai pu ouvrir un beau tumulus d'apparence sépulcrale. Jamais les propriétaires ne m'en ont laissé approcher.

Que je sache du moins, le Salvador n'a jamais fourni de figurines en or ou en argent. Cela peut provenir de l'absence de mines notables de métaux précieux dans le Salvador, au moins à ciel ouvert.

On n'a pas non plus connaissance de nécropoles comme celles de l'Amérique du sud.

Passons maintenant à l'étude sommaire des vestiges des anciennes civilisations qui se rencontrent au Salvador.

Près de San Vicente, sur le flanc sud-occidental du magnifique

cône volcanique qui sépare cette ville du pittoresque lac d'Ilopango, existent dans l'hacienda d'Opico des ruines d'une cité peut-être considérable. Il y a une quarantaine d'années un prêtre a pu, profitant de son caractère sacré, en extraire de beaux restes, entre autres un grand lion (puma) de pierre, de très grand style. A deux reprises les Indiens du village voisin de Tecoluca m'en ont absolument interdit l'approche. J'ai pu néanmoins m'assurer de l'existence de grandes salles dallées en phonolithe.

Le volcan de San Salvador présente à sa base nord un lac cratérique très profond, le Chanmico. Une tradition locale prétend qu'à l'époque de la conquête existait sur une île escarpée un sanctuaire vénéré et orné de statues colossales que les fanatiques espagnols auraient précipité dans ses eaux. Je n'ai pu vérifier l'exactitude matérielle du fait, mais ce qui peut le rendre très vraisemblable, en attendant que des recherches scientifiques soient intervenues, c'est l'existence au voisinage dans la plaine basse de Zapotitlan et de San Andres de grandes levées de terre découvertes en 1884 par mon infortuné compagnon, le capitaine Touflet, tué plus tard à la bataille de Chalchuapa. D'un développement considérable, elles forment entre le volcan de San Salvador et de Santa Ana tout un système défensif s'appuyant par ses ailes à la Cienaga (marais) de Zapotitlan et au Rio Sucio. Cette plaine est en effet le passage obligé pour qui veut éviter les difficultés de terrain vers le Honduras dans les régions de Chalatenango et d'Ocotepeque. Ce sont des « Mounds » militaires, qui ont fourni nombre d'objets antiques, par exemple un très grand vase polychrôme, portant en très haut relief une divinité indéterminée.

Le lac de Guija est séparé du Lempa par un malpais (cheyre) au travers duquel les eaux se sont frayé un étroit passage. Rien n'empêche d'attribuer cette coulée aux volcans de San Diego et de Masatepeque, conformément aux traditions indigènes recueillies en 1858 par Don Marcos Maria Valle, curé de Santa Ana. D'après ces traditions le lac devrait sa formation au barrage de la vallée par la coulée, et les eaux auraient englouti une vaste cité,

dont on pourrait apercevoir les constructions en temps de très basses eaux. Si l'examen du terrain rend ces conjectures plausibles quant à la formation du lac à une époque relativement récente, du moins n'ai-je point été assez heureux pour vérifier l'existence de ces ruines malgré des recherches réitérées.

A l'extrémité d'un chaînon détaché de la cordillère côtière, près de Panchimalco, département de La Libertad, se voit un cañon abrupt (Quebrada del Idolo) au fond duquel se trouve un immense rocher sculpté en forme d'idole colossale envahie par la végétation.

La Costa del Balsamo entre La Libertad et Acajutla a été de tout temps exploitée pour le baume dit du Pérou, trompeuse dénomination due à ce que les Espagnols embarquaient ce précieux vulnéraire à Acajutla pour le Callao, et le faisaient venir à la métropole par Nombre de Dios et Portobello, et pour dépister les flibustiers des Antilles lui donnaient un nom en rapport avec son origine apparente. Bien avant la conquête, c'était un important objet de tribut que les populations Cuscatèques payaient à leurs maîtres du Mexique ou du Guatémala. Aussi était-il enfermé dans des vases richement ornés, et c'est pour cela que fréquemment de beaux spécimens de la céramique précolombienne se rencontrent dans cette région.

Au Salvador et tout particulièrement encore dans la Costa del Balsamo, l'âge de pierre a laissé des restes nombreux : flèches d'obsidienne, et haches de serpentine verte admirablement polies. Beaucoup de ces haches sont d'un module extrêmement réduit, 3 à 5 centimètres seulement. Ce n'étaient donc pas des armes que ces « piedras de rayo ». Leur destination était probablement religieuse. En effet, on sait que chaque année s'exécute en janvier à Esquipulas, département de Chiquimula, sur la frontière du Guatémala et du Honduras, un pélerinage auquel on accourt depuis le Mexique et même la Colombie. Les Indiens de types ethnographiques les plus divers s'y rendent en longues files par des sentiers de montagnes fréquentés depuis des siècles, et chantent des cantiques tout le long de leurs pénibles marches.

Or précisément les plus pauvres offrent ces petites haches au Christ d'Esquipulas, quand ils ne peuvent lui faire de don plus précieux. Il semble qu'ils n'ont fait là que changer de Dieu, en attribuant maintenant au Christ des vainqueurs espagnols les dons autrefois destinés à leurs sanguinaires divinités. Ces haches sont tellement communes que j'ai dû me préoccuper de savoir si leur fabrication n'aurait point persisté ; mais de minutieuses recherches à ce sujet n'ont fourni aucun indice permettant de le supposer.

Au point de vue linguistique, la Costa del Balsamo a son importance. Là se rencontre encore, mais en voie de prochaine disparition, un dialecte nahuatl à formes archaïques. Les Indiens, jaloux de leur précieux vulnéraire, rendent difficile aux étrangers l'accès de leurs montagnes et vivent sous un régime de propriété collective qu'entame à peine le système de propriété individuelle introduit depuis près de quatre siècles par les Espagnols.

Les produits de la céramique salvadorénienne antérieure à la conquête peuvent se diviser en deux types bien distincts, Mexicain et Péruvien. La présence du premier n'a rien que de très naturel puisque le Cuscatlan était une de ces provinces périodiquement soumises aux puissants empires du nord, Toltèque, Quiché, Maya ou Aztèque, et jusqu'au Lempa se parlait un dialecte nahuatl qui a laissé une empreinte profonde dans les noms de lieux du pays. Mais l'existence de vases semblables à ceux classiques du Pérou et de la Bolivie est on ne peut plus digne d'attention. C'est une question sur laquelle il y a lieu d'insister fortement, surtout parce que de semblables types n'ont point été, jusqu'à présent du moins, signalés dans les régions intermédiaires du Darien, du Costarica et du Nicaragua. Or, en archéologie, une exception ne doit être que très prudemment acceptée. Les rapports actuels entre le Salvador et le Pérou sont à peu près nuls. Avant la conquête il devait en être de même, aucun de ces peuples n'étant navigateur. L'introduction de vases péruviens ne pourrait donc être admise que du fait des transports modernes de baume d'Acajutla au Callao sous la domination espagnole.

Est-ce là une hypothèse bien vraisemblable? Je ne le pense pas. Les commerçants espagnols songeaient bien à autre chose qu'à renfermer ce produit dans des vases funéraires péruviens. Pour élucider, si possible, cette question, et sur le conseil de M. le Dr Hamy, conservateur du musée du Trocadéro, des analyses optico-micrographiques ont été faites à l'Ecole polytechnique pour comparer la terre des objets péruviens authentiques avec celle des objets salvadoréniens du type péruvien dont l'origine est discutée. Or les unes et les autres terres proviennent de roches volcaniques, mais présentent dans leur composition des différences notables, de sorte que le débat reste ouvert. L'identité aurait prouvé que ces objets venaient de l'Amérique du sud, et la dissimilitude complète aurait péremptoirement établi qu'ils sont de fabrication indigène au Salvador. Des études ultérieures, et surtout des fouilles vraiment scientifiques lorsqu'on pourra les exécuter sans se heurter à l'hostilité armée des Indiens du Salvador, pourront seules éclairer ce problème délicat, qu'il valait mieux poser qu'éluder.

Sans entrer dans le détail des planches dont les épreuves avant la lettre sont présentées au congrès, il y a lieu de signaler quelques pièces remarquables.

Et d'abord un magnifique objet tout-à-fait inédit de porphyre gris parfaitement poli. Sa forme en U fait immédiatement penser aux colliers à sacrifices rencontrés au Mexique (Puebla de los Angeles, Orizaba,...) ; mais les dimensions trop exiguës, la largeur (égale à la hauteur), ainsi que le carré des arêtes de la pièce salvadorénienne ne permettraient pas l'introduction de la nuque, même d'un enfant, et par suite ne sont point favorables à cette assimilation. La partie supérieure porte des traces non équivoques de chocs répétés produits au moyen de quelqu'autre instrument de pierre. La destination de cette pièce unique jusqu'ici, et ornée d'une tête d'un beau style, reste mystérieuse.

Une tête en terre, dont le faciès rappelle invinciblement les types Peaux-Rouge, porte des sillons nets et profonds, qui portent à penser que le tatouage était quelquefois usité. On sait que

la question est discutée ; aussi le Dr Hamy ne voit là que des indications de peinture corporelle.

Au Salvador on rencontre de nombreux objets assez singuliers. Ce sont les Chin-chins, ou sifflets-hochets, en terre, de formes très variées, et renfermant de petites boules d'argile cuite. Leur fabrication s'est continuée de nos jours de sorte qu'il est souvent malaisé de décider de l'antiquité de telle ou telle pièce en particulier. Mais il est bien avéré qu'on en rencontre d'associées avec d'autres objets sans conteste antérieurs à la conquête. Un de ces chin-chins, d'origine ancienne, représente un oiseau dans une attitude orgueilleuse très artistement rendue, ce qui m'amène à dire que les anciens Cuscatèques avaient un sentiment artistique bien développé. Ils excellaient en particulier dans la représentation des attitudes des animaux, et y atteignaient souvent une perfection que leurs descendants actuels sont loin de pouvoir imiter.

On rencontre soit dans des figurines de terre cuite, de lave, de porphyre, etc., soit dans des statues dont les dimensions varient de quelques pouces à plusieurs mètres, une attitude accroupie très caractéristique. La tête est fortement relevée, ce qui donne à l'ensemble une grande expression d'adoration religieuse. La plupart sont d'une facture grossière, et semblent appartenir à une autre époque que les objets de céramique les plus communs. Aller au-delà de cette déduction serait prématuré.

La représentation de personnages barbus a été rencontrée au moins une fois au Salvador. Le fait est important dans un pays où la population est imberbe. Cortes dut en partie le succès foudroyant de ses armes à l'existence d'une tradition plus ou moins vague des prêtres aztèques d'après laquelle des descendants barbus des premiers fondateurs de l'empire d'Anahuac devaient revenir de l'Orient. C'étaient naturellement les Espagnols. Quoi qu'il en soit d'une semblable tradition, la représentation d'hommes barbus au Salvador était à signaler.

L'ornementation des vases s'obtenait au moyen de couleurs variées et de dessins géométriques, parmi lesquels on remarque

la grecque d'un usage assez fréquent, dont la présence en ces régions vient à l'appui de l'unité que l'homme présente partout en ses procédés dans les pays les plus éloignés les uns des autres.

Les céramistes salvadoréniens connaissaient la couverte.

PÉTROGLYPHES DE L'ISTHME AMÉRICAIN, DE L'AMÉRIQUE CENTRALE, DES GRANDES ET DES PETITES ANTILLES

PAR M. A. L. PINART.

Ce sujet a donné lieu à deux communications distinctes de l'auteur, dont le comité a le regret de ne pouvoir donner qu'un résumé imparfait, ces mémoires ayant été autographiés et distribués avant la publication du présent compte-rendu.

Dans le premier, l'auteur donne la représentation de pétroglyphes de l'État de Panama, du Costa-Rica et du Nicaragua, appartenant au même groupe général. Des cercles concentriques et soleils y dominent.

Dans le second mémoire, M. A.-L. Pinart donne un résumé fort intéressant de ses recherches personnelles archéologiques dans les grandes et petites Antilles. Il en résulterait que Porto-Rico, fut de toutes les Antilles, l'île où l'art des pétroglyphes s'était le plus développé.

Ils sont dûs à l'art spécial des Borrinqueños et de leurs frères des autres Antilles. C'était une nation douce, paisible suffisamment policée, qu'il ne faut pas confondre avec les Caraïbes, ses conquérants. L'auteur passe en revue les diverses inscriptions trouvées à Porto-Rico dans des grottes. Il s'étend surtout sur la Cueva del Islote où l'on remarque la fréquence de figures

grimaçantes dans un cercle, et signale la similitude de certaines de ces inscriptions avec quelques-unes de l'île d'Aruba très-éloignée et même de l'isthme de Chiriqui.

Il cite les grottes de St-Domingue et de Haïti et les figures du guava ou grosse araignée, semblables à celles de Porto-Rico, qu'on y rencontre. A Cuba les inscriptions sont fort rares. Quant à la Jamaïque et aux îles adjacentes, on n'y rencontre aucun pétroglyphe. Pour ce qui est des petites Antilles, M. Pinart énumère les inscriptions trouvées aux îles de Grenade, Guadeloupe, Saint-Christophe et Saint-Jean.

Quant à la céramique, c'est St-Domingue qui en fournit les plus beaux spécimens (vases anthropomorphes, objets à têtes d'hommes et d'animaux, en terre cuite rouge), colliers en pierre dure, haches, pilons ou broyeurs à poignées artistiques. Ces objets se rencontrent aussi à Cuba, Ste-Croix, St-Dominique, St-Lucie, Nevis, St-Vincent, Barbade, Porto-Rico. Dans cette dernière île l'auteur mentionne la découverte d'une sorte de metate de roche verdâtre, avec son rouleau, et d'une ducha ou taboure en bois dur.

RUINES DE TIAHUANACO

Par M. Th. BER.

L'auteur entretient le Congrès du séjour de six mois qu'il fit il y a une douzaine d'années aux ruines de Tiahuanaco.

Ce mot a en Aymara deux étymologies ; la première : tia = assieds-toi, et huanaco = ruminant des Andes ; la seconde : thien guanaco = rivages desséchés.

M. Ber est amené à croire que les monolithes formant ces ruines proviennent de l'île du Soleil, située dans le lac à environ 20 lieues de la plaine de Tiahuanaco. Les blocs de granit « ala

de mosca » et de grès auraient été extraits d'une carrière placée sur les bords de l'île et transportés de là dans les « balsas » ou barques indigènes en jonc.

L'auteur établit que quelques-uns de ces blocs énormes, sillonnés en dent de scie, et dont quelques-uns mesurent jusqu'à 8 mètres de long, sont désignés à tort jusqu'à présent comme pierres de sacrifices ; car ce ne sont que des pierres en voie d'être travaillées, équarries par un procédé très simple. De véritables pierres de sacrifices existent cependant à la porte du Lion (puma puncu). On y remarque des compartiments creusés régulièrement et pouvant s'adapter aux cérémonies des sacrifices.

M. Ber termine en revendiquant pour lui l'honneur d'avoir le premier, à la fin de 1876, fait photographier les ruines en question.

LINGUISTIQUE

RAPPORTS NÉGATIFS DES LANGUES AMÉRICAINES ET POLYNÉSIENNES

Par le Professeur G. CORA.

Je prierai le Congrès de ne plus jamais mettre à l'ordre du jour la question des rapports entre les langues américaines et les langues polynésiennes. Cette question a été vidée au Congrès de Berlin, où MM. Horatio Hale et Steinthal l'ont traitée à fond. Il est démontré qu'il n'y a pas d'affinités grammaticales entre les deux groupes de langues. Comme il arrive parfois, la personne qui, à Berlin, était chargée de résumer l'un des mémoires sur la question, en a donné une analyse contraire aux opinions de l'auteur. On pouvait, alors, en effet, entrevoir une affinité entre les deux groupes de langues ; mais on peut dire aujourd'hui que cette affinité n'existe pour aucune des langues de l'Amérique centrale et même pour aucune langue de la côte américaine. Mais en entendant affirmer le contraire, MM. Reiss et Bastian nous ont prouvé par l'exhibition des objets polynésiens qui se trouvent au musée de Berlin, qu'il était impossible que ces objets pussent remonter au delà de quatre siècles, c'est-à-dire ils affirmaient qu'une affinité avec les populations de l'est de la Polynésie ne pouvait remonter au delà de 300 ans et avec les populations de l'ouest à 200 ans tout au plus. Comme chaque

savant est libre d'affirmer aujourd'hui telle chose et de dire demain le contraire, je demanderai formellement que la question soit rayée du programme. Je suis d'autant plus heureux que M. Pinart n'accepte pas cette prétendue affinité linguistique que sa compétence est parfaitement connue.

LANGUE DES ESQUIMAUX

M. l'abbé Petitot, à la fin de son mémoire sur l'origine asiatique des Esquimaux (Bulletin de la Société Normande de géographie, Rouen 1890) lu au Congrès avant son impression, traite de l'analogie de la langue des Esquimaux avec celle d'autres peuples (chapitre IV).

LES NOMS DES MÉTAUX CHEZ DIFFÉRENTS PEUPLES DE LA NOUVELLE ESPAGNE

Par le Comte de CHARENCEY.

L'industrie métallurgique était en honneur, comme l'on sait, chez les nations civilisées de l'Amérique, bien des siècles avant l'époque de la découverte. Elles savaient non seulement fondre l'or et l'argent, mais encore travailler le cuivre soit pur, soit à l'état d'alliage, et en fabriquer ainsi une sorte de bronze. Seul, l'emploi du fer leur restait, d'une façon générale, à peu près inconnu. Elles ne se servaient guère de ce minéral qu'à l'état d'oxyde et comme principe colorant. Nous ne parlons pas ici,

bien entendu, de l'exception présentée à cet égard, par certaines tribus du Rio de la Plata ainsi que par une peuplade d'Esquimaux, lesquels tiraient, dit-on, parti pour la confection de certaines armes ou instruments, de fer natif ou météorique. Elles ne savaient que le forger à froid. Il en était de même pour le cuivre natif chez les anciens Mound-Builders des Etats-Unis. Rien ne permet de supposer qu'ils aient jamais connu l'art de le fondre et l'on peut dire de ces races que, tout en possédant l'usage des métaux, elles n'avaient cependant pas, en réalité, dépassé l'âge de pierre.

Il en allait tout autrement pour les habitants du Mexique, de l'Amérique centrale, du plateau de Bogota et du Pérou. Ceux-ci, ni comme fondeurs ni comme forgerons, ne se montraient trop inférieurs à nos populations européennes de l'âge du bronze.

Quoiqu'il en soit, au dire du Père Motolinia, l'industrie métallurgique aurait été portée à la Nouvelle Espagne par le premier Quetzalcoatl, en l'an 68 de notre ère. Ce demi-dieu ou héros légendaire paraît personnifier la migration des Toltèques orientaux ou Têtes plates qui vint apporter les premiers rudiments de la vie policée aux riverains du Tabasco et de l'Uzumacinta. En tout cas, cette date de 68 semble la plus ancienne à laquelle nous puissions, jusqu'à plus ample informé, faire remonter l'apparition de la métallurgie en Amérique.

Du reste, la comparaison des noms des métaux chez différents peuples de la Nouvelle Espagne nous fournira sans doute d'utiles renseignements sur leur histoire primitive et le développement de leur civilisation. Elle modifiera même, dans une certaine mesure, plusieurs des idées admises jusqu'à ce jour. C'est ce que nous allons nous efforcer d'établir dans le cours du présent travail.

Des noms de métaux en Mexicain. — On a *coztic teocuitlalli*, litt. « Excrément divin jaune », de *coztic*, « flavus » ; *téotl*, « dieu » et *cuitlalli*, « résidu, excrément » pour l'or. *Iztac téocuitlalli*, litt. « Excrément divin blanc », de *Iztac* « albus », pour l'argent. Nous ignorons l'étymologie de *Amochitl* qui désigne l'étain,

aussi bien que celle de *Tépuztli,* « bronze, cuivre », terme qui, aujourd'hui se prend dans l'acception de « métal » en général. On sait que les Mexicains du temps de la conquête, ne sachant comment désigner les canons des Européens, les appelaient des *Tépuztlis*. Les métaux nobles et précieux seuls, nous le voyons, jouissent du privilège d'être considérés comme d'origine divine. Il y aura lieu au reste, de parler un peu plus loin des motifs auxquels ils semblent devoir leurs étranges dénominations. L'origine du mot *Tematzli*, « plomb » nous est également inconnue.

De l'influence exercée par les races du Mexique sur celles de l'Amérique Centrale.—On est aujourd'hui d'accord pour reconnaître que la famille linguistique dite Maya-Quiché qui occupe une grande partie du Mexique méridional ainsi que le nord du Centre Amérique se divise en deux groupes bien tranchés et dont la séparation remonte sans doute plus haut que les débuts de notre ère. Ce sont : 1° le groupe occidental ou Mam-Pokome avec ses trois principaux idiomes, le Guatémalien dont le Quiché, le Cakchiquel et le Zutuhil constituent les principaux dialectes ; le Mam du Soconusco, modifié d'une façon à la fois si profonde et si extraordinaire par l'intrusion de formes grammaticales empruntées au Mexicain ; le Pokome de la Véra Paz, jadis, sans doute, parlé beaucoup plus au nord et dont le Pokomam, le Pokonchi aussi bien que le Cakgi de Coban constituent autant de formes secondaires. 2° Le groupe oriental ou Quélène-Huastèque moins archaïque de formes et auquel se rattachent le Quélène du Chiapas partagé en ses principaux dialectes, le Tzendale ou Tzeldale, le Tzotzil et peut-être même le Chañabal de la province de Comitan, le Maya ou Yucatèque et, enfin, le Huastèque, en vigueur aux environs de Tampico et qui ne semble guère constituer qu'une forme notablement altérée de l'idiome du Yucatan, etc, etc.

L'étude du calendrier et des noms de jours conduisait à admettre que la civilisation avait été apportée des régions de l'Anahuac du Yucatan en passant par le Yucatan. La comparaison des noms de métaux nous conduira à des conclusions fort différentes. Elle nous révèlera, on va le voir, la trace d'autres em-

prunts faits directement par les peuples du groupe Quélène-Huastèque à leurs voisins du Nord.

Des noms des métaux en Maya. — En Maya, nous avons *Takin*, litt. « excrément du soleil », de *Ta* « résidu, excrément » et *Kin*, « jour soleil » pour le cuivre et peut-être le bronze, et *Tau* ou *Taau*, « résidu de la lune », de *u* « lune, mois » pour le plomb. Ces dénominations rappellent de la façon la plus étroite, celles dont se servaient les Mexicains pour désigner des métaux différents, sans doute, mais respectivement identiques sous le rapport de la couleur. C'est, au reste, on le sait, une tendance générale chez les populations du Nouveau Monde de n'adopter les termes étrangers qu'en les traduisant dans leur propre langue.

Le Maya moderne emploie couramment le nom de *Takin* dans le sens de métal en général et même de monnaie. Nous dirons d'un individu riche qu'il a de l'argent, les Yucatèques eux, disent qu'il a du cuivre, du métal ou de la monnaie. N'oublions pas, à ce propos, le sens parfois donné en latin au mot *aes* qui littéralement signifie « bronze ». Aujourd'hui, *Kantakin*, littéralement « cuivre janne », de *Kan*, « flavus », est le nom Maya du laiton.

Zac-tau, litt. « plomb blanc, blanc excrément de la lune », de *Zac*, « albus » désigne l'étain, mais nous n'oserions affirmer que ce mot ne soit pas d'origine moderne.

L'or et spécialement l'or fin, la poudre d'or, s'appelle dans la langue du Yucatan, *Nab* ou *Naab*. Le même vocable se prend encore dans le sens d' « onction » et plus particulièrement, d' « onction royale *ou* sacerdotale». L'abbé Brasseur déclare que *Nabal* indique l'acte de se frotter le corps avec des poudres précieuses ou des parfums. Toutefois, rien ne nous révèle chez les anciens princes ou prêtres Mayas, l'usage de s'enduire de paillettes d'or. Il serait fort possible que nous n'ayons affaire ici qu'à de simples homophones se rattachant à des racines différentes. La fréquence des cas d'homophonie dans le vocabulaire Maya et celui des dialectes congénères s'explique fort bien, du reste, par leur tendance au monosyllabisme et leur habitude d'écourter les racines.

Le dictionnaire de l'Abbé Brasseur nous donne *Naabatun* pour « mine d'or », de *Tun*, « pierre » et *a*, sans doute, voyelle de liaison. Il est vraisemblable que ce terme désigne plus exclusivement le minerai d'or, le métal encore engagé dans sa gangue.

Nous ne signalons qu'à titre de simple curiosité et sans prétendre rien conclure d'un tel rapprochement, la ressemblance phonétique du terme Maya *Nab*, *Naab* avec l'ancien Egyptien *Noub*, *Nouv* qui signifie également « or », d'où le nom du dieu *Anubis*, litt. « le doré ». L'or de titre inférieur, le chrysochalque, le bronze doré et autres substances analogues sont appelés en Yucatèque *Ixnabtun*, *ixnabatun*, litt. « petit minerai d'or », de *ix* préfixe qui indique à la fois l'infériorité et le genre féminin.

Nous n'avons rencontré dans aucun des dictionnaires ou vocabulaires par nous consultés, le nom Maya de l'argent. Impossible, toutefois, de supposer que ce métal fût inconnu aux anciens Yucatèques et la comparaison avec les autres dialectes du groupe oriental, nous ferait admettre qu'il devait s'appeler dans la langue de la péninsule, quelque chose comme *Zac-takin* ou *Zacaltakin*, litt. « cuivre blanc ».

Rien ne prouve que le Maya antique possédât de terme pour désigner le métal en général, à moins que *Takin* ne se fût au besoin employé dans ce sens. Aujourd'hui, les Yucatèques donnent au métal en général et spécialement au fer, le nom de *Mazcab*. Le terme semble composé de *Maz*, « usé, rongé, trituré » et de *cab*, qui signifie tout ensemble « lien, endroit, terre, bouillon, chose liquéfiée par la chaleur, lave, miel, substance demi-liquide et qui coule lentement ». Le métal serait donc « la substance amollie par le feu, et que travaille le forgeron. » Ajoutons que, dès les temps antiques, *Mazcab* répond à nos expressions « cachot, prison ». On le trouve pris avec cette signification dans l'*arte* de Beltran aussi bien que dans la chronique de Chac-xulub-chen.

Nous n'avons pas rencontré de terme Yucatèque désignant spécialement le bronze. Vraisemblablement, cette substance se trouvait confondue avec le cuivre, comme en Mexicain. Nous

verrons plus loin quelle conclusion il est permis de tirer de ce fait.

Des noms des métaux dans divers dialectes du groupe Oriental. — Chez les Indiens Zotziles ou Chauve-souris, des environs de *Tzotzlem-hà*, la ville actuelle de Cinacantan, dans l'état de Chiapas, le mot *Taquin* évidemment identique, quant au fond, au *Takin* « cuivre » du Maya désigne, à la fois, le métal en général, le — cuivre, le fer. Du reste, le dernier de ces deux termes, pour sûr, et peut-être le premier sont-ils modernes. On a *Canal Taquin*, litt. « métal jaune, cuivre jaune », pour « or » de *Canal*, « flavus », c'est l'équivalent parfait du Maya *Kantakin*, « laiton ». *Tzaquil taquin*, littéralement « métal blanc », voudra dire « argent ».

Le Huastèque nous donne *Patal* ou *Taquin* pour « métal », d'où *Maupatal* ou *Mautaquin*, litt. « métal jaune » pour l'or, de *Ma*, *Mau*, « flavus » et *Tzactaquin*, litt. « métal blanc » pour l'argent. Le plomb est dit *Caluc Patal* ; nous ignorons la signification de l'adjectif *caluc*. Nous allons voir tout à l'heure que ce terme *Takin* ou *Taquin* si employé dans le vocabulaire métallurgique des dialectes orientaux est inconnu des idiomes de l'Ouest.

Des noms de métaux dans les dialectes du groupe occidental. — Le Cakgi d'aujourd'hui emploie *gigh* ou *ghigh* pour les métaux communs, y compris le fer. *Puach* ou *puàch* constitue le terme réservé pour les métaux précieux et spécialement l'argent. *Gam Puach* ou *Cam puach*, « or » ne veut rien dire autre chose que « argent jaune » ; rappr. *gam*, *cam* flavus des termes *Kan* du Maya, *Can* ou *Canal* du Zotzil et du Huastèque qui possèdent le même sens. *Azero*, « acier, » d'importation évidemment moderne, n'est autre chose que l'Espagnol *acero*.

Le Mam du Soconusco dira, lui aussi, *Gam Pvay* pour « or » et cette expression qui se rapproche le plus possible du terme correspondant du Cakgi semble bien attester l'existence dans cet idiome de *Pvay* avec le sens d'argent. Le terme *gaxbil*, dont l'étymologie nous reste inconnue, désigne à la fois, le métal en général, le bronze, le fer. Peut-être, au reste, le *gaxbil* du Mam et le

gigh du Cakgi doivent-ils être considérés comme apparentés l'un à l'autre.

Des noms des métaux en Othomi. — Bien que cet idiome en vigueur au nord de la vallée de Mexico n'appartienne pas aux familles de langues dont nous venons de parler, le lecteur sera peut-être curieux de savoir les noms qu'il donne aux métaux. Les voici, tels que nous les trouvons indiqués dans l'ouvrage de Nevé y Molina :

Fer, métal.	*Na buç'qha*
Plomb.	*Na buç'zna.*
Or.	*Na ccazti.*
Argent.	*Na ttaxi.*

Les deux métaux précieux se trouvent évidemment désignés d'après leur couleur, puisque l'on rencontre l'adjectif *Nan ttaxi*, pour « blanc, chose blanche » et *Ccaxti*, doublet, évident de *Ccazti*, pour « jaune ». On remarquera, du reste, l'affinité qui, sans doute, n'est pas due au seul hasard, de *ttaxi* et *Ccaxti* avec le Mexicain *iztac* ou *ixtac*, « albus » et *Coztic*, « flavus ». Nous ignorons l'origine et la signification des termes indiquant le fer et le plomb.

Théorie de l'histoire de l'art métallurgique dans la Nouvelle Espagne. — C'est sur les rives de la mer des Antilles, dans la région ou s'élevait *Xicalanco*, identique suivant nous, à la cité de Xibalba du livre sacré, que les populations de la Nouvelle-Espagne auraient, nous dit-on, pour la première fois été initiées aux secrets de la métallurgie. Toutefois, si nous étudions les noms de métaux successivement chez les Mayas quichés du groupe occidental et chez ceux du groupe oriental, nous observerons qu'ils n'offrent une physionomie franchement originale que chez les premiers. Au contraire, parmi les seconds, les noms des métaux précieux ne constituent guère qu'une traduction des termes Mexicains correspondants. Nous ne prétendons pas certes que les Xicalancas parlassent Mexicain, mais les Culhuas n'auront, sans doute, comme les Mayas, Zotziles et Huastèques, fait que traduire dans leurs idiomes respectifs les termes donnés par les anciens

inventeurs. Peut-être même, les dialectes Mayas de l'est ont-ils conservé une trace d'archaïsme dans l'emploi du terme de *Taquin* ou *Takin*, qui signifiait primitivement « or » pour désigner le métal en général. En effet, l'or semble avoir, en tout pays, été la première substance métallique connue, celle que l'on pouvait par suite prendre comme le type du métal par excellence. Les fouilles de Santorin nous ont révélé l'existence de menus bijoux d'or chez les anciennes populations de l'archipel, et cela en plein âge de pierre polie. On sait du reste, que les insulaires des grandes Antilles fabriquaient à froid quelques objets de parure en cette même substance. Du reste, cette circonstance qu'en Maya, les termes des résidus divins ou astronomiques sont affectés non plus aux métaux précieux, mais spécialement au cuivre et au plomb ne prouverait-elle pas qu'avant de recevoir des leçons de leurs voisins du nord en fait de métallurgie, les Yucatèques savaient déjà quelque peu travailler l'or et peut-être même l'argent. En tout cas, l'affinité des noms des métaux chez les peuples du groupe Quélène-Huastèque ne suffirait pas à démontrer qu'au moment où ces termes furent adoptés chez eux, ils ne formassent encore qu'une seule et unique tribu. La coïncidence sur ce point peut bien n'être que le résultat de communications plus ou moins intimes entre chaque peuplade. Il est bien remarquable qu'en Othomi, ce soient précisément tout comme en Maya et en Huastèque, les noms des deux métaux précieux par excellence qui révèlent une influence Mexicaine.

On n'a guère lieu d'être surpris en voyant certains de ces idiomes employer volontiers le nom du cuivre pour désigner le métal en général. Cela n'offre rien que de très explicable chez des peuples qui ignoraient la sidérurgie.

Par exemple, ce qui mérite d'attirer notre attention d'une façon toute spéciale, c'est la confusion à peu près générale entre les termes désignant le cuivre et ceux qui désignent le bronze. Aurait-elle tenu à ce que les Américains d'avant la découverte, tout comme nos anciennes populations des cités Lacustres ne sa-

vaient réellement pas distinguer l'une de l'autre, ces deux substances. Effectivement, en Europe, les traces d'un âge de cuivre véritable n'ont pu être constatées que sur un nombre de points fort restreint, la province de Valence en Espagne, certains cantons des rives du Danube et de la Grèce méridionale. Partout ailleurs, jusque vers la fin de l'Empire Romain, on n'a su fondre ce métal qu'en le mêlant à divers alliages et, par suite, c'est du bronze que l'on obtenait, et non du cuivre. On est en droit d'admettre que si dans certains ustensiles et armes de cette époque, la proportion du cuivre apparaît bien considérable, cela tient simplement à ce que soumis à plusieurs fontes successives, le métal avait forcément perdu la plus grande partie du plomb ou de l'étain auquel il se trouvait d'abord mêlé. Cette hypothèse nous permettrait peut-être d'expliquer d'une façon satisfaisante, un passage resté fort obscur des écrivains du temps de la conquête. Les Péruviens, d'après eux, connaissaient un procédé, aujourd'hui perdu, pour tremper le cuivre et lui donner une dureté égale à celle de l'acier. Ce prétendu métal trempé n'était, sans doute, que du bronze, substance, on le sait, beaucoup plus résistante que le cuivre pur. En le comparant à l'acier, les chroniqueurs Espagnols n'ont fait que nous donner un nouvel exemple de leur penchant à l'exagération et de leur peu d'esprit critique. Il ne faudrait pas toutefois pousser le rapprochement entre l'industrie métallurgique des deux continents plus loin que de raison. L'abondance du cuivre natif dans beaucoup de localités de l'Amérique a pu décider de bonne heure les autochthones à employer cette substance à l'état pur et diminuer de beaucoup, chez eux, la durée de la période où le bronze se trouvait seul employé. Nous n'oserions même pas affirmer que l'on n'ait jamais rencontré la moindre trace de l'usage du bronze chez les *Moundbuilders*, lesquels forgeaient avec des marteaux de pierre, le cuivre de la région des grands lacs.

Maintenant, reste à se demander l'origine des bizarres dénominations d' « excrément divin, excrément du soleil ou de la lune » donnée à certains métaux, surtout aux métaux précieux.

Les vieux chroniqueurs ne nous fournissent aucun renseignement à cet égard, mais il est une légende océanienne qui peut-être pourrait nous donner la clef de l'énigme. Et que l'on ne soit pas surpris des rapprochements que nous prétendons ainsi établir entre l'Ancien et le Nouveau Monde, que l'on ne vienne pas nous donner comme une vérité scientifique incontestable, « l'Amérique aux Américains » ! De plus en plus, l'étude des traditons antiques aussi bien que celle de la symbolique et du calendrier nous portent à chercher de l'autre côté du Pacifique les origines primitives de la civilisation au sein de la race cuivrée. Quoi qu'il en soit, voici ce que racontent les insulaires de Pelewo, à l'est de l'archipel des Carolines. « L'oiseau *Kiwit* ou *Calornis pacificus* « vint de l'île de *Narouschar* à *Keklau* et but de l'eau dans le « creux d'une branche de l'arbre *Barsch*. Au même instant, il « se trouva qu'il avait conçu et il donna le jour à un petit pois- « son de l'espèce dite *Atomagay* (sorte de grand *Serranus*). Ce « dernier resta dans le trou de la branche en question, jusqu'au « moment où des gens du pays l'en retirèrent. L'un d'eux l'em- « porta chez lui et le plaça dans une tasse. Le poisson grandis- « sant toujours, il fallut le changer plusieurs fois de récipient. « Enfin, il en arriva jusqu'à remplir la coquille de Tridacne « dans laquelle on l'avait renfermé. On prit alors le parti de le « jeter à la mer où il devint l'épouse d'un *Dukl* (espèce de gros « *Balistes*). Le *Serranus*, qui portait sur son dos l'île de *Nrot*, se « rendit à *Agniaur* où il donna le jour à une jeune fille appelée « *Ardigugn*. Celle-ci, s'étant avancée dans l'intérieur du pays, se « mit à jouer avec les enfants du pays. Les fils d'*Augerpelau* la « conduisirent à leur demeure. Toute la journée, la jeune étran- « gère partageait les jeux des enfants, mais le soir elle se rendait « sur le rivage pour s'élancer de là dans l'Océan où elle passait « la nuit auprès de sa mère. Cependant les insulaires, qui s'é- « taient attachés à Ardigugn, décidèrent le Serranus à conseiller « à sa fille de ne plus les quitter. Cependant celle-ci grandis- « sait de telle façon que la maison d'Augerpelau ne put plus « la contenir et il fallut lui construire une demeure séparée. Du

« reste, elle dévorait, en raison de sa taille démesurée, ce qui « contrariait fort les Piliens chargés de pourvoir à sa subsis- « tance. »

« Ardirgugn ne put se dissimuler l'ennui qu'elle causait à ses « hôtes, et elle alla confier son chagrin à sa mère, laquelle lui « conseilla de quitter *Agniaur*. Elle prit donc congé des insu- « laires en ces termes. Je suis enceinte ; si vous m'aviez bien « soignée jusqu'au moment opportun, tout ce que j'ai dans le « corps eût été pour vous ; mais puisqu'il en a été autrement, il « faudra vous contenter de ce que je vais vous laisser. » Ayant ainsi parlé, elle se frotta le ventre et en fit tomber à terre quantité de ces objets qui servaient de monnaie aux Piliens, puis plongea dans les flots pour se rendre auprès de sa mère [1].

Nous n'insisterons pas ici sur la parenté incontestable de cette légende micronésienne avec certaines traditions Indoues concernant le déluge et où il est également question d'un poisson qui remplit successivement tous les récipients où on l'a mis jusqu'à ce qu'enfin, force soit de le rejeter à la mer. Il est un point seulement sur lequel nous demandons la permission d'attirer l'attention du lecteur. Bien des peuples se sont plu à attribuer un caractère divin aux métaux, à les considérer même comme faisant partie du corps des dieux. De là des épithètes *d'os d'Horus* donné au bronze et *d'os de Set* donné au fer par les Egyptiens. Mais l'idée de voir en eux le résultat de la digestion d'êtres surnaturels ne se conçoit guère que chez des peuples faisant usage comme monnaies de pièces de métal fondu ; or, précisément tel n'est pas le cas pour les Piliens dont toute la monnaie consistait en fragments de pierres brillantes, en coquillages ou rondelles de nacre. Ils ont sans aucun doute reçu d'étrangers plus avancés qu'eux-mêmes dans la voie de la civilisation, la seconde partie de la légende par nous étudiée ici, de même qu'ils en avaient reçu la première. En tout cas, nous ne savons point si elle existe encore quelque part sous sa forme primitive, ni de

[1] M Schmeltz, *Ethnographische Beiträge zur Kenntniss des Karolinen Archipels von J. S. Kubary*, p. 23 ; (Leiden, 1889).

quel point précis elle a pu passer de l'extrême Orient à la Nouvelle-Espagne. Un seul fait nous semble indéniable, c'est la relation intime à établir entre la tradition carolinienne concernant l'origine des métaux et les noms que ces derniers portent en Mexicain, en Maya, en Huastèque, etc. Sans doute, ces dénominations semblent se rattacher à une version plus archaïque de la légende que n'est celle des Piliens d'aujourd'hui. Cela ne ferait que confirmer ce que nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir au sujet de bon nombre de traditions Américaines. Bien que dérivant d'une source asiatique ou océanienne, elles présentent souvent des traces d'archaïsme disparues aujourd'hui des légendes de l'Ancien Monde qui leur avaient autrefois donné naissance. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous avons déjà dit antérieurement, concernant l'histoire du Tzendale *Votan* rapprochée de celle des Indo-Chinois *Phra-Ruang* et *Pyu-Tsau-ti*, le règne de Quetzalcohuatl ou plutôt des Quetzalcohuas Mexicains comparé à la vie et aux aventures de l'Iranien Djemschid. Tout ceci s'explique par les tendances éminemment conservatrices de l'esprit américain et surtout par ce fait qu'avant la découverte, le Nouveau Monde n'avait point connu ces grandes révolutions sociales et religieuses telles que le Bouddhisme, la conquête perse et celle d'Alexandre qui, dans une grande partie de l'ancien continent, mêlèrent ensemble civilisations, peuples, races et religions.

LANGUE HUEGE

M. J. Altamirano entretient le Congrès du manuscrit unique d'un « *Arte primero de la lenga huege compuesto por el P. Balthazar de Loaysa de la C^ia de Jesus* » qu'il va publier à Paris.

Le valeur de ce document, mentionné dans les listes de grammaires américaines, a été confirmée à M. Altamirano par le savant mexicain M. F. Pimentel et d'autres linguistes.

TERMINAISON DU PLURIEL DANS LES LANGUES MEXICANO-OPATA

PAR LE Dr V. REYES.

M. l'ingénieur V. REYES, envoie une brochure sur la terminaison du pluriel dans la langue nahuatl qu'il a faite pour répondre à une question du programme. Elle est intitulée « *Origenes de las terminaciones del plural en el náhuatl y en algunos otros idiomas congéneres* » [Sociedad Mexicana de Geografia y Estadistica. in-8°. Mexico. 1890]. Mais, en raison de son impression prématurée, cet important mémoire ne peut être reproduit ici qu'en analyse :

M. Reyes trouve que dans les langues mexicano-ópata on observe, pour former le pluriel, un des trois procédés suivants : 1° on se sert d'un mot qui indique le grand nombre, surtout en parlant de noms d'objets inanimés ; 2° on répète une syllabe du nom au singulier. Cette simplicité, cette répétition de la première syllabe du mot ont été évidemment le résultat de l'altération d'un système plus ancien qui consistait à répéter le nom même pour indiquer le pluriel ; 3° le mexicain, et quelques langues de la famille opata (le comanche, le mutsun, le guaicura et le séri) ont certaines terminaisons ou particules de pluriel, par exemple : ma, mê, mea, moa, m ; — ne, ni ; — tin, zim, te, tzi, zi et ti ; — in ; quê, ca, cu ; huan et gua. — Le fonctionnement de cette règle dans ces langues confirme la loi établissant que le verbe et le nom se confondaient à l'origine. Le régime

direct ou indirect fonctionne également comme notion qualifiante à peu près comme un adverbe et pour cela est incorporé à la locution verbale.

Il existe en Zapotèque un radical qui change de voyelle suivant la personne qui le qualifie : c'est le verbe *aa* = aller. *a* se modifie en *e*, pour distinguer la première personne des seconde et troisième, c'est-à-dire pour distinguer celui qui parle des autres auxquels son discours s'adresse, ou qui sont en dehors de la conversation immédiate. *a* se change en *o* pour distinguer celui qui parle de la masse qui le comprend lui-même et les autres. La voyelle *a* désigne aussi le mouvement vers un point éloigné de celui qui parle et l'action faite pour la première fois. *e* indique plutôt le retour, la répétition. En résumé, la modification de la voyelle *a* en *e* ou en *o* indique une différence dans la direction. Il y a plus de variations dans les dialectes mixtèques ; mais on reconnaît toujours que les mêmes affixes servent pour la seconde et la première personne du pluriel.

Les dialectes zapotèques diffèrent des mixtèques en ce sens que les premiers emploient la voyelle *a* pour la première personne du singulier, et les derniers la voyelle *e*.

Quant à l'origine des terminaisons qui dénotent le pluriel dans les langues de groupes mexicano-opata, M. V. Reyes croit l'avoir trouvée en recourant au sanscrit. Il prend des suffixes du nahuatl tels que : pan, pantli, tla, can, co, tepec, nahuac, qui, selon lui, ont leurs correspondants dans les suffixes sanscrits suivants : pataka, pan, tala, kala, ku, stupa, va, huac. M. Reyes ne donne pas cette solution comme définitive mais, pour lui, ce n'est qu'ainsi qu'on retrouvera les traces rétrospectives des langues américaines dans leur marche évolutionniste depuis l'Asie centrale.

NOTICE SUR LES LANGUES ZAPOTÈQUE ET MIXTÈQUE

PAR LE Dr ED. SELER.

C'est pour des raisons purement pratiques, afin de gagner un point d'appui dans l'étude des antiquités du pays des Zapotèques, que, durant ces dernières années, je me suis efforcé de faire la connaissance de la langue zapotèque et de ses alliées et de pénétrer les lois qui gouvernent ces langues. J'ai réuni les résultats de mes études dans un petit mémoire que je pense publier dans quelque temps. Pour maintenant, je demande la permission de signaler tel ou tel point qui paraît d'intérêt spécial.

La prononciation et la forme des mots varient considérablement. Pour « je pique », ou « je perce avec une flèche » on dit dans le district de Tlacolula *tào-a*, dans celui d'Ocotlan *rùu-a*; pour « celui qui pique », on dit là *peni-côto* et ici *benni-gòto*. Quant à la région des Mixtèques, on dit par exemple, à Tepozcolula *dzutundi* ou *taandi* mon père, et à Yanhuitlan *cotaa nchu*. Pour « le travail » on dit à Tepozcolula *tniño* à Yanhuitlan *chiño*. Mais, en général, ce sont des lois très précises qui président aux variations et aux nuances de la prononciation. J'ai pu le constater, parce que, pour la langue zapotèque, j'avais à ma disposition l'ancien vocabulaire très complet du très révérend père Fr. Juan de Cordoba, qui collectionna ses phrases dans le district de Tlacochahuaya, et un autre vocabulaire manuscrit, aussi bien complet, qui fut composé en mil sept cent quatre-vingt-treize à Saint-Martin Tilcagete du district d'Ocotlan. Et pour les dialectes Mixtèques on pourra constater la même chose, en comparant l'ancienne grammaire du très révérend père Fray Antonio de

los Reyes, écrite dans le dialecte de Teposcolula, et le catéchisme, publié par le père Fray Antonio Gonzales en mil sept cent dix-neuf, qui appartient au même dialecte, avec les catéchismes en « Idioma Mixteco segun se habla en los curatos de la Mixteca Baja et en Idioma Mixteco Montañez », publiés par l'évêché de Puebla en mil huit cent trente-sept.

Les éléments constituants de toute langue sont ces associations simples de sons articulés qu'on s'est accoutumé d'appeler les radicaux, et que l'homme inventa pour désigner les choses palpables qui se présentaient à lui dans ses environs immédiats. La langue naquit au moment où se forma une règle pour associer ces sons complexes suivant le rapport qui existait ou qu'on croyait voir entre les choses même. Le moyen le plus simple de mettre en avant cette association, c'était de distinguer par la position le sujet et le verbe, le substantif et l'adjectif, le possesseur et la chose possédée. Voilà la loi syntactique la plus élémentaire. La formation de cette loi n'est pas la même dans les différentes langues, mais elle est en vigueur dans toute langue, si compliquée qu'elle soit. Et généralement, elle est suivie d'une manière d'autant plus rigoureuse, que la langue même est moins compliquée. Les langues mixtèques-zapotèques suivent la règle de mettre la notion qualifiante après la notion qualifiée. Et comme notion qualifiante ne figurent pas seulement l'adjectif vis-à-vis de son substantif, pas seulement l'adverbe vis-à-vis de son verbe, mais aussi le sujet vis-à-vis du verbe. C'est le fonctionnement de cette règle qui me prouve que le verbe et le nom entrent dans la même catégorie.

Je cite comme exemples pour le fonctionnement de la règle signalée, en langue Mixtèque :

tay-yaha cet homme, *tay-cuisi* homme blanc.

tay-yucu homme de la montagne, montagnard.

iñe-quete la bête est debout, *iñe-tendoho* la cruche est debout.

yo-sini-mani-ñaha-ndi je vois avec bienveillance sur quelqu'un.

yo-sini-vhui-ñaha-ndi je vois avec haine sur quelqu'un.

En langue zapotèque :

peni-tij ou *benni-rij* cet homme, *manni-rij* cet animal.

guela-yaa nuit claire, *guela-tola* nuit obscure.

peni-tani montagnard, *late-tani* pays montagneux.

tago-a je mange, *tago-xata-ya* je mange beaucoup.

riñaa-chii-ya je vois avec bienveillance sur quelqu'un.

ri'ñaa-toxo-ya je vois avec haine sur quelqu'un.

D'après cette loi, le régime direct ou indirect fonctionne également comme notion qualifiante, à peu près de la même manière, comme un adverbe, et pour cette raison est incorporé à la locution verbale, p. e., en Mixtèque.

yo chihi-ñuhu-ndi je mets le feu à quelque chose.

yo-chihi-catnu-ndi j'attache un nœud à quelque chose.

Naturellement, il n'est pas tout à fait de rigueur d'incorporer les adverbes et les régimes. Cela se défend en raison de la construction de la phrase, qui deviendrait trop compliquée ; c'est une conséquence de la faiblesse de la pensée humaine, qui est incapable d'embrasser d'un trait la notion et tous ses qualifiants. Alors c'est par la postposition, par des suppléments qui, naturellement sont prononcés après la déclaration principale, qu'on cherche à compléter la phrase commencée.

Les catégories les plus élémentaires et principales dans une langue sont celles qui correspondent aux notions du sujet, c'est-à-dire de la personne qui parle, et de la personne, à laquelle les paroles se dirigent. C'est un fait très curieux que dans la langue zapotèque il y a un radical qui change sa voyelle suivant la personne qui le qualifie. C'est le verbe *aa* aller, qui se conjugue de la manière suivante :

ri-aa-ya, *ri-ee-lo*, *ri-ee-ni* je vais, tu vas, il va.

ri-oo-ton-oo, *ri-ee-too*, *ri-ee-ni* nous allons, vous allez, ils vont.

Nous voyons que l'*a* se modifie en *e* pour distinguer la première personne de la seconde et de la troisième, c'est-à-dire pour distinguer celui qui parle des autres auxquels ses paroles s'adressent ou qui sont en dehors de la conversation immédiate.

Et nous voyons que l'*a* se modifie en *o* pour distinguer celui qui parle de la totalité qui embrasse celui-même qui parle et les autres. Cette même loi fonctionne dans bon nombre de préfixes.

Nous rencontrons la modification de l'*a* en *e* ou *o* encore ailleurs dans la langue zapotèque. La voyelle *a* s'emploie pour désigner un aller, un mouvement à un point éloigné de celui qui parle, et l'action de faire une chose pour la première fois. La voyelle *a* s'emploie pour désigner l'arrivée, le retour, la répétition, p. e. :

aa, *zaa* aller, *ele*, *ete* venir.

zaa aller, *ezaa* aller de nouveau.

aca, *zaca* être fait, *eaca*, *ezaca* être fait de nouveau.

Dans d'autres cas la voyelle *a* signifie la direction en haut, la voyelle *e* la direction en bas, p. e. :

aa monter, *quiaa*, *cayaa* en haut.

ete descendre, *queta*, *quete* en bas.

aza sauter en haut, *aze* tomber en bas.

liza ériger, élever, *lize*, *lite* incliner, abaisser.

baa en haut, heureux, riche, fortuné, *bee* être assis sur la terre ou tirer quelque chose du fond d'une autre.

baa-bee pêle-mêle, soudain.

De même la voyelle *a* signifie la surface, la voyelle *o* l'intérieur :

aa être étendu sur la surface, *oo* être dans l'intérieur d'une chose.

caa mettre un objet sur la surface d'un autre, *coo* le mettre dans l'intérieur d'un autre.

zaa aller sur la surface d'une chose, *zoo* être debout dans un certain point.

zaa-zoo pêle-mêle, soudain.

Il résulte de ces exemples que la modification de l'*a* en *e* ou en *o* signifie une différence de la direction. Peut-on en déduire que la modification semblable, par laquelle se distinguent la première personne de la seconde et la première personne du singulier de la première personne du pluriel, dérive de ce que les

différences des personnes dans l'origine ne sont pas autre chose qu'une différence de direction ? Je crois que oui. Car si vraiment il en est ainsi, comme une différence de la direction ne représente que deux extrêmes, il en résulte comme conséquence logique que, à l'origine, le pronom de la seconde personne doit être le même que celui de la première personne du pluriel. Et c'est justement ce qu'on observe dans les langues zapotèque et mixtèque. Dans la langue zapotèque le pronom de la première personne du singulier s'exprime par la voyelle *a*, les autres personnes par la voyelle *o*, mais on place en avant de lui, à la seconde personne du singulier la consonne *l*, à la seconde personne du pluriel la consonne *t* ou *r*, et à la première personne du pluriel la consonne *n*, p. e. :

pizaana-ya ma sœur, *pizaana-lo* ta sœur.

pizaana-noo notre sœur, *pizaana-too* votre sœur.

Il y a plus de variation dans les dialectes mixtèques, mais toujours on reconnaît que les mêmes affixes servent pour la seconde personne et pour la première personne du pluriel. Dans la langue de Tepozcolula, c'est la voyelle *i* qui fonctionne pour la première personne du singulier, la voyelle *o* qui fonctionne pour les autres personnes ; mais toujours les voyelles sont unies à une dentale, qui dans ce dialecte se prononce comme un *d* ou un *d* nasal :

dzutu-ndi mon père, *dzutu-ndo* ton père.

dzutu-ndoo notre père, *dzutu-ndohoo* votre père.

Dans les autres dialectes, l'*i* de la première personne se remplace par un *u* court, et la dentale se transforme en une *l*, ou *r* ou *y*, et dans la seconde personne quelquefois dans la palatale *ch*, et même dans la gutturale *g*.

Les dialectes zapotèques et ceux de la langue mixtèque présentent cette différence, que les premiers emploient la voyelle *a* pour la première personne du singulier, les derniers la voyelle *i*. Par contre, c'est la voyelle *i* qui, dans la langue zapotèque, sert à désigner la troisième personne et le démonstratif, et c'est la voyelle *a*, par laquelle, dans les langues mixtèques, ces personnes s'expriment.

On voit ainsi que les transformations des langues tendent, en premier lieu, par l'économie, à tenir compte du nombre restreint des sons, qui sont à leur disposition. Je ne peux ici entrer dans toutes les péripéties de ces langues simples, mais bien développées. Ce que j'ai eu l'honneur de vous présenter, vous servira de preuve qu'il y a des problèmes intéressants à résoudre partout où, sur l'ancien sol du Nouveau-Monde, on veut enfoncer la bêche.

CHONTALES AND POPOLUCAS : A CONTRIBUTION TO MEXICAN ETHNOGRAPHY

By Prof^r Daniel G. BRINTON, M. D.

At this day the students of Mexican ethnography need not be warned that a number of nomina gentilia derived from the Nahuatl tongue and found in the old writers are not tribal designations, but common nouns, usually terms of depreciation, applied to a number of different tribes nowise connected. I refer to such words as Chontales, Popolocas, Chochonos, Tenimes, and the like. No one, I hope, would now repeat the mistake of the meritorious Orozco y Berra, and assert that the various bands in different parts of the map spoken of as Chontales or Popolocas are parts of one nation, driven asunder by some conquering horde and forced to save themselves by flight in various directions. It is now well enough understood by students of the subject that the word chontalli in nahuatl means simply « stranger », « foreigner » ; that popoloca has the sense of speaking unintelligibly ; and that chochol or chochona conveyed merely the idea of rude, uncultured people. But no sufficient identification of the various tribes to whom these and similar terms were applied by the Nahuas has yet been offered, and it is to this task that I address myself.

First, as to the Chontales. We find them mentioned as residing in the States of Mexico, Oaxaca, Guerrero, Tabasco, Nicaragua, Guatemala, and Honduras. All these are grouped as an ethnic unit by Orozco y Berra, and also apparently by Pimentel in their works on the languages of Mexico [1].

[1] Manuel Orozco y Berra, *Geografia de las Lenguas de Mexico*, p. 21, — Francisco de Pimentel, *Cuadro Descriptivo de las Lenguas de Mexico*, Tomo III, p. 293.

Their lead is followed by the official statisticians of Mexico, and in the *Anales del ministerio de Fomento* for 1881 I find that the « *Familia Chontal* » is credited with 31,000 souls in the different parts of the republic.

Beginning with the Chontales of the State of Mexico, I have been unable to find any other reference to them than that in Orozco's own work, and he does not include it among either the extant or extinct idioms of this State.

The Chontales of Oazaca, according to a note by Dr. Berendt, lived on the Pacific slope of the Cordillera in that State, between Tonameca and Huamelula, in the Sierra Quiegolani. They were brought under instruction in the latter part of the sixteenth century by brother Diego Carranza, who labored among them for twelve years with gratifying success, and wrote an *Doctrina*, *Sermones* and *Ejercicios spirituales* in their tongue [1]. Unfortunately this work is lost or destroyed, and the only vocabulary I have found is one of 23 words collected by Mr John Porter bliss in 1871. It indicates no positive relationship to any other stock, and I propose for it the name *Tequistlatecan*, from the principal village of its speakers, where father Carranza built his church. I append the vocabulary referred to, noting some analogies to the yuma linguistic stock with which, if with any, it seems to be affined.

The Chontales of Guerrero were in the Sierra, on the Pacific slope, where a few villages are still found. There can be little doubt but that they belong to the same stock as those in Oaxaca whom they immediatly adjoined, and I therefore include them in the Tequistlatecas as an independent family, without known connections.

The Chontales of Tabasco occupied most of the basin of the rio Grijalva. I append a hitherto unpublished vocabulary of their language obtained by the late Dr. C. H. Berendt. It proves what has already been announced by Dr. Stoll, that they belong

[1] Beristain y Souza, *Biblioteca Hispano-Americana Setentrional*, Tomo I, p. 438.

to the well-defined Tzendal group of the Maya Stock. It was Dr. Berendt's opinion that they were identical with the Acalans mentioned by the early writers as resident in this vicinity; and as on looking over the subject I see no objection to this view[1], I dismiss for them the meaningless term Chontales, and call them the Acalan branch of the Tzendal group.

In Nicaragua two entirely different peoples have received the appellation of Chontales. The first of these are also called Popolucas. Their tongue is, or a generation ago was, current in the city of Matagalpa, in the towns of San Ramon, Totogalpa and in others in the departments of Matagalpa and Segovia. It no doubt once extended to the present department of Chontales as the geographical names of that locality attest.

So far as I know, no specimen of their language has been published, and I am glad therefore to submit a vocabulary obtained by the Rev. Victor Noguera, cura of Matagalpa, who furnished it to Dr. Berendt in 1874. Of the 51 words it contains 3 are borrowed from the nahuatl, and of the others which have been brought into comparison, 5 can be traced to the Ulva stock, and one each to the Lenca, the Muskito, the Xicaque and the Subtiaba. It is obvious from this that the stock stands alone and independent. I propose for it the name *Matagalpan*, from its principal center.

The second Nicaraguan Chontal is that referred to as Chontal-Lenca by M. Désiré Pector in his excellent synoptical view of the central american tribes. It is simply lenca and nothing more, and I urge the omission hereafter of the meaningless addition Chontal.

The dialect referred to as chontal in Honduras is undoubtedly a branch of the Maya stock. Either the chorti, current in the vicinity of the famous ruins of Copan or closely akin to it.

[1] It seems confirmed by Herrera's statement : « Ai en esta provincia tres lenguas, la Chontal, abundante de vocablos, i usada entre la mayor parte de la gente, la lengua Zoque en la Sierra, y la Mexicana. » *Historia*, dec. III, lib. VII, cap. III.

The Chontales who, according to Mr. E. G. Squier, lived in the mountains North of lake Nicaragua, about the sources of the Blewfields river, and of which he publishes in his work on Nicaragua a vocabulary obtained by Mr. Julius Froebel[1], were Ulvas of pure blood, as the dialect proves.

Turning now to the Popoloca, we hear of it in Mexico in the States of Puebla, Oaxaca, Mechoacan, Vera-Cruz, and in Guatemala. That in Puebla was the most important It must have been largely spoken, for in 1540 father Francisco de las Navas entered the province and in two months time converted and baptized 12,000 of the natives, and this without knowing their language! The first who acquired it was Francisco de Toral afterwards the first bishop of Yucatan. He described it as most difficult, but nevertheless reduced it to rules and wrote an *Arte y Metodo* of it, now lost, so far as I know[2]. This language was spoken in the old province of Tepeaca, and the chief city of the tribe was Tecamachcalco, a name sometimes applied to the province also. De Laet says of it that it was merely a corrupt dialect of the Mexican or Nahuatl[3], but Herrera asserts that it was quite different, and in this we must give him the right[4]. In 1862 Dr. Berendt succeeded in obtaining a short vocabulary of the Popo luca as it is yet spoken in the Western portion of Vera-Cruz at Oluta, Tesistepec, San-Juan, Valador and other places. I append this list as it has never been correctly printed. A comparison shows that it distinctly belongs to the wide-spread Mixe family. The ancient province of Tepeaca adjoined directly the Mixes, and we shall be safe in deciding that the Popoluca both of Puebla and Vera-Cruz were dialects of Mixe and nothing more.

[1] E. G. Squier, *Nicaragua, its Peoples, Scenery and Monuments*, vol. II, p. 314. (New-York, 1856.)

[2] Mendieta, *Historia Eclesiastica Indiana*, Lib. V, cap. II.

[3] « Linguâ Mexicanâ paullulum diversa. » De Laet, *Novus Orbis*, p. 25.

[4] « La lengua general es la Mexicana, la commun en los pueblos sujetos es diferente y la llaman Popolocan. » Herrera, *Historia*, Dec. II, Lib. X, cap. XXI.

I identify these Popolucas with the Tlapanecs, Covis, Coviscas and Yopes of the authors.

The Popoloca of Oaxaca was an entirely different tongue, though the saddest confusion has arisen between them. Thus, various writers assert that the Chochona is really the Popoloca of Tepeaca, and that this is a dialect of the Mixteca. Let us examine these statements. I have said that father Toral is recognized as the first to master and write an *Arte* of the Popoloca of Tepeaca. This he did in 1561. But more than ten years before that, to wit, in 1550, father Benito Fernandez had printed in the city of Mexico his *Doctrina en lengua Mixteca*, and had written variations in the Tepuzcolola and Chochona dialects of that tongue[1]. This renders it certain that the Popoloca of Tepeaca did not belong to the Mixtecan stem. The Chochona, in which we have the *Catecismo* of Roldan, recently published under the editorship of M. de Charencey, belongs to the Zapotec-Mixtec family and not to the Zoque-Mixe.

The Popoloca of Michoacan was also known as Teca, as it was the idiom of the Tecos, and is classed by Orozco y Berra among the lenguas perdidas[2]. The word Teco however in the old glossaries was equivalent simply to Mexicano, and the recent story of the subject by señor Plancarte renders it quite certain that the Tecos of Oripopolucos of Micjoacan were identical with the Cuitlatecos, a people of Aztec lineage, speaking a corrupt Nahuatl[3].

The Popoloca of Guatemala has given rise to a series of curious misunderstandings. By Juarros, writing at the close of the last century, it is located in two small curacies widely apart[4]. The one of them is Yayantique, province of San Salvador, partido of San Miguel, containing the villages Conchagua and

[1] See the note of Icazbalceta to the *Doctrina* of Fernandez in Harrisse, *Biblioteca Americana Vetustissima*, p. 445, sq.

[2] *Geografia de las Lenguas de Mejico*, p. 273.

[3] *Anales del Museo Michoacano*, año II, p. 26.

[4] Domingo Juarros, *Historia de la Ciudad de Guatemala*, Tomo I, pp. 102, 104, et al.

Intipuca. Now Intipuca is one of the places where Mr. Squier has shown that Lenca is spoken, so we are authorized to identify this Popoloca with the Lenca tongue.

The second Popoloca of Juarros was at Conguaco in the partido of Guazacapan, province of Escuintla. Here it was immediately adjacent to the Xinca, but is distinctly mentioned as a different tongue by Juarros. I am quite unable to identify it. But I would mention what it is not, since the confusion of these names has led Dr. Stoll into a serious error in his very excellent and generally very accurate work[1] on the Ethnography of Guatemala. He identifies it with the Mixe on the strength of one of Dr. Berendt's vocabularies. But this vocabulary is that above referred to, of the Popoloca of Oluta, in Vera-Cruz, and not that of either of those in Guatemala. In fact we have no reason to believe that the Mixe was ever found in Guatemala.

Dr. Julius Scherzer has further added to the confusion of the Popolocas of this region by printing at Vienna still another Guatemalian dialect under this name which he obtained at still another locality, near the base of the volcan de Agua. This turns out on examination to be pure Cakchiquel, and nothing more.

Surely the facts I have now laid before you are sufficient to induce Americanists, official and unofficial, hereafter to drop from their ethnic vocabularies the terms Chontal and Popoloca.

[1] Dr. Otto Stoll, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, S. 26.

VOCABULARIES

Chontal de Oaxaca : TEQUISTLATECA [1].

Hombre,	acue.	Cerro,	huala.
Muger,	canoc.	Arbol,	ehe.
Cabeza,	ahua.	Uno,	nuli.
Ojo,	au.	Dos,	ucuc.
Boca,	aco.	Tres,	fane.
Mano,	mane.	Cuatro,	malpu.
Rodilla,	ancono.	Cinco,	maague.
Pie,	lamish.	Seis,	canchus.
Sol,	ora.	Siete,	coote.
Luna,	mutla.	Ocho,	malfa.
Agua,	laha.	Nueve,	penla.
Fuego,	uncua.	Diez,	bamac.
Aire,	lahua.	Veinte,	nuxans.

Chontal de Tabasco : MAYA STOCK.

Hombre,	uinik.	Luna,	uj.
Muger,	ixik.	Agua,	ja.
Cabeza,	pam.	Fuego.	*Kak.*
Ojo,	jut.	Aire,	ik.
Boca,	ti.	Cerro,	uits.
Mano,	kab.	Arbol,	te.
Rodilla,	pix.	Uno,	un.
Pie,	ok.	Dos,	txa.
Sol,	kin.	Tres,	ux.

[1] Affinities to dialects of the Yuma stock :
Man, *acue*. Yuma. *Eke-tam, ham-ukava.*
Woman, *canoc*, Yuma, *anai, sin yok.*
Sun, *ora*, Yuma, *rahj.*
Moon, *mu-tla*, Yuma, *h'la.*
Water, *laha*, Yuma, *ahá, kahal.*

Chontal de Nicaragua: MATAGALPA.

Hombre,	misa.	Flecha,	sista.
Mujer,	y*u*eiya.	Arco,	juip.
Padre,	amiske.	Red,	g*u*ilije.
Madre,	amiske.	Tabaco.	g*u*ili'.
Tio,	kúkuke.	Sol,	lal.
Cabeza,	máike.	Luna,	aiko.
Pelo,	kile.	Lluvia,	g*u*as, iya.
Ojo,	kuñke.	Tierra,	doyu.
Nariz,	namke.	Cerro,	kayan.
Boca,	ta*u*ake.	Montaña,	kuse.
Lengua,	tomamke.	Arbol,	man.
Diente,	ninike.	Pino,	ku.
Oreja,	topalke.	Perro,	sulo.
Barriga,	puke.	Caballo,	dréije.
Mano,	panake.	Venado,	ya*u*.
Riñas,	susuke.	Pajaro,	yulo.
Rodillas,	s*u*anke.	Armado,	kisú.
Pie,	napake.	Iguana,	jamai.
Casa,	u.	Gallina,	boluko.
Agua,	li.	Huevo,	ki.
Fuego,	lauale.	Pescado,	yale.
Olla,	seia.	Grande,	baibaka.
Maiz,	aima.	Chiquito,	kintxe.
Carne,	bubal.	Uno,	bas.
Manta,	yus.	Dos,	buyo.
		Tres,	g*u*atba.
		Cuatro,	bota'jio.

Head, *ahua*, Yuma, *hu*.
Eyes, *au*, Yuma, *yu*.
Mouth, *aco*, Yuma, *á*, *aha*.
Tree, *ehe*, Yuma, *ee-ee*.
Foot, *la-mish*, Yuma, *mie*.
Two, *ucuc*, Yuma, *koky*, *goguó*.

In view of the very brief vocabulary furnished us, regard the above analogies as strongly indicating the extension of the Yuma stem southward to the Isthmus of Tehuantepec.

Popoluca de Oluta: MIXE STOCK.

Hombre,	yójua.	Casa,	töko.
Muger,	mojáu.	Hamaca,	toiyan.
Padre,	pane.	Maiz,	mok.
Madre,	itzój.	Piedra de moler,	tzaa' ju.
Hijo,	iunág.	Tortilla,	nona.
Hermano,	imáku.	Chile,	nivi.
Dios,	xuux.	Frijol,	moone.
Cielo,	tzab.	Sal,	kána.
Sol,	xéjua.	Plataño,	kabak.
Luna,	poa.	Tigre,	kahan.
Estrella,	ma-tzaak.	Perro,	xóoni.
Dia,	xéjua.	Venado,	haitzun.
Noche,	tzu-je.	Conejo,	coi'a.
Viento,	hamú.	Puerco,	i txom.
Fuego,	h*u*ne.	Pajaro,	mu'xi.
Lluvia,	tújé.	Tortuga,	tuka.
Agua,	no'jo.	Culebra,	tzana.
Rio,	nojo.	Pescado,	kooke.
Tierra,	naxe.	Yo,	*u*s.
Cerro,	ko-paak.	Tu,	mi*i*s.
Sabana,	moivina.	Uno,	tuub.
Cabeza,	ikopaak.	Dos,	mes'ko.
Ojo,	ivina.	Tres,	tu ök.
Nariz,	jo'po.	Cuatro,	mak tax ko.
Boca,	a'bua.	Cinco,	mok ox ko.
Oreja,	tatzuk.	Seis,	tuj tuj ko.
Brazo,	ikóe.	Siete,	hux tu kuj tuj ko.
Mano,	kojopo.	Ocho,	tu kuj tuj ko.
Dedo,	tuub.	Nueve,	tax tuj taj ko.
Vientre,	ipupu.	Diez,	mako.
Pie,	ikoexta.	Once,	makoma tu*u*b.
Pueblo,	hukopak.	Veinte,	ipxe.

CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES NOMS INDIGÈNES
DE LOCALITÉS DE L'ISTHME CENTRE-AMÉRICAIN

PAR M. DÉSIRÉ PECTOR.

Je me proposais de présenter au Congrès une nomenclature détaillée des localités indigènes comprises dans l'isthme intéressant formé par l'Amérique centrale. Je désirais accompagner ce recueil d'un groupement comparatif de ces noms par langues ou dialectes, ainsi que par préfixes et suffixes.

Malheureusement la fonction de secrétaire général du Comité d'organisation du Congrès, dont vous avez bien voulu m'honorer, m'a empêché de terminer pour cette session les recherches commencées depuis quelque temps déjà. Aussi me bornerai-je maintenant à signaler brièvement quelques-unes des particularités que j'ai cru trouver dans certains de ces noms indigènes de localités.

ESSAI DE GROUPEMENT GÉOGRAPHIQUE ET LINGUISTIQUE PAR PRÉFIXES ET SUFFIXES.

Comme je l'ai déjà développé dans mon « Essai de localisation des principales populations précolombiennes du Centre Amérique », au Congrès international des Sciences Ethnographiques de Paris de 1889, cinq races principales semblent s'être disputé le territoire centre-américain à une époque précolombienne indéterminée et y avoir laissé des vestiges de leurs langues dans les noms des localités qu'elles ont peuplées.

Parmi ces races, je distingue :

I. La branche *orientale* ou *atlantique*, venue du N. E. et qui

comprend elle-même : 1° les précurseurs des Maya, de races Talamanca, Moskito ou Misskito, Ulua, Caribe, Maïpoure ou autre encore inconnue ayant peuplé les Antilles ; 2° les Maya (Chorti, Kakchikel, Quiché).

II. La branche *occidentale* ou *pacifique*, venue du N. W. et composée de la superposition successive des races : 1° Lenca (Chontal ou Popoluca), 2° Mangue (Mankeme, Güetar, Orotiñan, Diria, ou Cholutecatl), et 3° Nahuatl (Sigua, Niquiran ou Pipil).

Nous allons parcourir le territoire linguistique vraisemblable de chacune de ces cinq races et tâcher de grouper les noms de localités s'y rattachant.

I. Branche Atlantique. — On retrouve des traces certaines de la branche orientale ou atlantique au Costa-Rica, au Nicaragua, au Honduras et au Yucatan. Si l'on veut remonter plus au N., on entre dans le domaine de l'hypothèse. Il est probable, mais non prouvé, que les Moundbuilders de la vallée du Mississipi, fuyant devant l'invasion des peuplades venues du N. W. aient abandonné Cibola, descendu le Mississipi, côtoyé les rives orientales du Golfe du Mexique, et y aient fondé Pensacola [dont le nom est identique à celui d'une petite île du lac de Nicaragua et dont le suffixe ola ou aula, signifiant rivière en Moskito ou mieux Misskito, se trouve dans Sicsola, Cricamola (Costa-Rica)]. La même hypothèse vraisemblable, appuyée sur les récits de Rochefort et autres voyageurs anciens, veut que ces Moundbuilders, se soient appelés eux-mêmes Cofachites, et aient reçu le nom de Caraïbes de leurs ennemis, les Appalachites de Floride. Chassée par ces derniers de son territoire, cette race, que j'appelle Atlantique, quoiqu'elle se dénommât elle-même depuis lors Caribe, Caraïbe ou Calinago — terme générique — et se divisât en Oubao-Bonon (habitants des îles) et en Baloué-Bonon (habitants de terre-ferme), cette race, dis-je, se serait acheminée vers le Sud par trois voies différentes : 1° Les Oubao-Bonon se seraient embarqués à la côte S. E. de la Floride pour aborder aux îles Bahamas, se propager dans les Antilles septentrionales et s'y maintenir en luttes incessantes avec les Arrouages (Nu-Arrouaks ou Maïpou-

res), les Yaos, Sappayos, Paragotis, etc. 2° Une autre branche se serait embarquée à l'extrémité S.W. de la Floride (Punta Tancha ou Sable-Point) pour aboutir par les îles des Pins, des Tortues et Marquises, à l'île de Cuba, dans la région comprise entre la Habana et Matanzas, près de Manao, l'actuel hameau (caserio) de Managua, et de la vallée de Manicaragua, centre producteur de tabac de la Vuelta Abajo. 3° Malgré certaines apparences, il pourrait sembler hasardeux de rapprocher le nom de Manao de ceux de : Managua, une des plus anciennes et importantes villes indigènes du Nicaragua, — Manaos, centre populeux au confluent du rio Negro et du fleuve Amazonas, — et enfin de la ville de Mana, de la Guyane française.

Cependant, le résultat des récentes explorations de MM. K. von den Steinen, P. Ehrenreich, Chaffanjon, Coudreau et des derniers travaux linguistiques de MM. Alph. Pinart et Lucien Adam m'enhardit à expliquer ces similitudes onomatologiques, par l'hypothèse de cette troisième migration vers le Sud de la race atlantique, branche Baloué-Bonon (habitants de terre-ferme).

Elle aurait gagné les côtes du Mexique, contourné le Yucatan, les parties atlantiques du Guatemala, du Honduras, du Nicaragua, du Costa-Rica, longé par mer le territoire Colombien des Chibcha et installé une colonie sur le territoire actuel des Motilones, leurs descendants. Toujours suivant notre hypothèse, les Baloué-Bonon, repoussés par les Arouacs, auraient abouti aux sources des affluents de gauche de l'Amazonas (territoire actuel des Carijona et Ouitoto, leurs descendants). Délogés des deux rives du Rio Negro, ils y auraient laissé à leurs ennemis le nom de Manao, Manaos, pour aller établir sur la rive droite de l'Amazonas des colonies Yuma et Arara. Arrivés à l'embouchure des rios Tapajoz et Xingu ou Chingou, ils se seraient divisés en deux branches, l'une, remontant ces fleuves et le Paranatinga jusqu'à leurs sources, et y auraient installé des colonies inexpugnables, existant encore sous le nom de Bakaïri et Nahoukoua. L'autre branche aurait descendu l'Amazonas, et, suivant le courant ma-

rin atlantique se dirigeant vers le N. W., aurait semé des colonies aux Guyanes (Galibi, Roucouyennes, Apalai, etc.), aux bords de l'Orinoco (Cariniaco), au Vénézuéla (Chayma, Cumanagoto), pour ensuite aller au secours de leurs frères des Antilles et repousser ensemble sur la côte occidentale du Vénézuéla leurs ennemis Arouacs.

Mais laissons cette digression assez longue, quoique nécessaire, pour revenir aux simititudes onomatologiques des noms de localités de l'Amérique centrale.

Peut être y a-t-il une corrélation entre les ruines fameuses de Tenampua (Honduras) « contre partie, d'après Geo. Squier, de celles trouvées dans la vallée du Mississipi, avec lesquelles elles coïncident en tous points, pour ce qui est des principes de construction », et la langue indigène précolombienne de cette partie du Honduras. Mais en tous cas, il serait utile qu'on fît une étude scrupuleuse des divers noms précolombiens de localités de la vallée du Mississipi, des Antilles, du Vénézuéla, des sources des rios Orinoco et Magdalena, pour les comparer avec ceux du centre du Honduras et de la côte des Moskitos. On verrait si, comme quelques auteurs l'ont avancé, les langues eyeri, quizqueja et itis parlées à Boriquen (Puerto-Rico), Quizqui (Haïti) et Cuba, au moment de la conquête espagnole, avaient, d'après le peu qu'on en sait, certaines affinités avec la langue Maya. Diego de Landa, dans le vocabulaire qu'il donne de Haïti à la fin de ses Relaciones de las cosas de Yucatan, n'avait peut-être pas fait erreur en y comprenant des mots de plantes et animaux communs à Haïti, au Mexique et à l'Amérique centrale. On trouverait peut-être ainsi le moyen de signaler quelques traces de migrations successives maritimes et terrestres du flot humain qui envahit le Centre-Amérique par le N. E.

1° *Précurseurs des Maya.* — Pour ce qui est des précurseurs des Maya, il est d'autant plus difficile de retrouver traces des noms de localités fondées par eux, qu'ils ont une origine plus reculée, qu'ils semblent avoir été assez peu civilisés, et qu'après leur passage, les territoires qu'ils avaient occupés primitivement

furent bouleversés, à une époque préc lombienne, par une série de peuplades indigènes et, aux époques intercolombienne et post-colombienne, par les Espagnols et les flibustiers européens.— On trouve encore actuellement des débris de ces populations dans la partie orientale du Honduras, du Nicaragua et du Costa-Rica. Sans pouvoir assurer positivement que les noms actuels de localités de ces régions soient ceux donnés par les habitants contemporains ou leurs ascendants, on peut les diviser en deux catégories :

A.— Une catégorie euphonique et harmonieuse, aux sons très doux. Ces noms se prononcent presque tous des lèvres, un peu des dents et presque point du gosier.

C'est le pays des Wulwas, [uas, was = eau (en ulva)], Uluwas, Uloas ou Ulvas, peuplade dont le nom se retrouve au centre du Honduras (rio Ulúa) et au Salvador (pueblo d'Uluazapa), — le rio Wawa (Moskitos), le port d'Omoa (Honduras).

Ce dernier nom de localité rappelle celui de la tribu indienne des Omoa, rencontrée en 1823 par Caulin et Boussingault, dans les Andes colombiennes, près de la source du rio Meta.

Le suffixe *pua* se trouve au Mexique dans Cuirimpoa (Etat de Sonora), au Yucatan, dans Pua, Puha et Kolopua (Etat de Valladolid), au Honduras, dans Tenampua et chez les Indiens Poas, — au Costa-Rica, dans le volcan Poa, Puas ou Puasi, et le rio Puan ou Puam, au Paraguay, dans le nom d'Itapua, et en Patagonie, chez les Indiens du nom de Poyas, Pey-yus ou Poyuche.

Maints noms de localités de l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud possèdent ce même suffixe *oa*. Exemples : Walowa (Orégon), Ottawa (Canada), Alaqua (Floride, près Mobile), Sinaloa (Mexique), Ocoa (Haïti), Baracoa (Cuba et golfe de Maracaibo), Barbacoas (Colombie, Etats de Panamá et Cauca), Cumanacoa (Vénézuéla), Boroa (Brésil près Manao), Piacoa (Bolivie), etc.

Dans cette même classification de suffixes riches en voyelles, doit entrer celui *ay* du port de Cariai, Cariay, Cariary ou Quiriviri, visité par C. Colombo du 25 septembre au 5 octobre 1502. On peut le rapprocher de celui des Indiens Cariayos,

du rio Negro (Brésil), appartenant maintenant à la branche linguistique Araouak, d'après le Dr Brinton, des Indiens Caraya, de la vallée du rio Xingu inférieur, explorée par notre savant collègue le Dr Paul Ehrenreich, et enfin du nom verbal Guarani carai, signifiant à la fois démangeaison et se gratter.

A propos de ce nom de localité Cariay, considéré d'abord au point de vue du suffixe, il n'est pas sans intérêt de l'observer au point de vue du suffixe Car, Cari. Nous le retrouvons au Costa-Rica dans Caribici, au Vénézuéla dans Cariaco (ville sur le golfe de Cumana) et enfin au Brésil dans les noms de tribus suivants : *Cariua* ou *Caraiba* (primitivement dans les environs de l'île de Marajó) — *Caripunas* (entre les rios Branco et Negro) — *Carajahis* (entre les rios Xingú et Araguaya) — *Carijós* [entre Rio Grande do Sul et S.-Vicente (Santos actuel) vers 1530], *Cariores* (province de Rio Grande do Sul), et *Cariris,* du rio San Francisco, entre Belem et Pernambuco, vers 1683.

Mais continuons à citer des suffixes riches en voyelles paraissant appartenir aux localités peuplées jadis, selon notre humble opinion, par les indigènes précurseurs des Maya :

On trouve aussi le suffixe *ay* au Honduras (Moropacay), au Salvador (Cutumay), au Guatemala (Chipetay), et plus au N. du Centre-Amérique, en Haïti (îles d'Arcahay), en Basse-Californie (Yubai), dans le Colorado (indiens Jullicuamays). Plusieurs noms de localités de l'Amérique du Sud ont ce même suffixe : en Colombie (Pivijai), au Vénézuela (Aguasai), au Brésil (rio Jutay), en Equateur (volcan Asuay), au Pérou (Chancay), au Chili (Lirai), dans l'Argentine (Gualeguay), au Paraguay (Amambay).

Le suffixe *ola* se trouve dans Sicsola (Sixola, Sixaula) et Cricamola (Costa-Rica), le nom des Indiens Dongulas ou Tongulas (Misskitos), Pensacola (au Nicaragua et aux Etats-Unis), Chiquimula (au Guatémala), Chocolá (au Guatémala et au Yucatan), Tamazola (village Mixtèque de l'Etat d'Oajaca), Pascagoula (Etat de Mississipi), Appalachicola (Floride), Astabula (Ohio), et plus au N., dans le nom Bilhula ou Bilqula d'Indiens de la race Salish, voisins actuels de Bella-Bella (British Columbia).

Le suffixe *li* qui signifie eau dans les langues Misskito et Chontal de Matagalpa (Lenca), se trouve dans : Sontoli (Costa-Rica), Sangali (Misskitos), Cualucali (Nicaragua), Danli (Honduras), et a des correspondants éloignés au Pérou (Ucayali), au Brésil (Huitalí), à l'Equateur (Pujili), en Colombie [Cali (Etat du Cauca), Guali (Etat de Tolima), Caravali (Etat de Panamá)], au Mexique [Tepantlali (village Mixe de l'Etat d'Oajaca)].

Le suffixe *ique* apparaît dans les noms de localités du Costa-Rica (Tucurrique), des Misskitos (Krausike), de Guatémala [Amatique (golfe), à rapprocher du nom de la province de Matique ancien territoire des Appalachites] — plus au loin, au Pérou (Iquique), au Brésil (Xiquexique), au Vénézuéla (Siquisique), en Colombie (rio Nique), à Cuba (Unique), au Mexique (Etat de Tabasco), Tenosique, pueblo Maya, Etat de Chihuahua (Urique), aux États-Unis [Tajique (Nouveau-Mexique)].

Le suffixe *oro* ou *uru* signale sa présence au Costa-Rica (Cururú), chez les Misskitos (Arayapuro), au Honduras (Opatoro), au Guatémala (Tucurú) et au Salvador (Bululú).

Quoique ces deux syllabes oro forment un suffixe, il y aurait peut-être intérêt à les rapprocher du préfixe oro dans Orotiñan (Nicaragua) et Orosi (Costa-Rica).

D'après les Drs E. T. Hamy (de Paris) et N. Leon (de Morelia), le suffixe *ro* se trouve souvent dans les noms de lieux d'origine tarasque du Mexique et se traduit parfois par la préposition en, dans et dénote le lieu.

En résumé, on peut dire de cette catégorie de noms de localités qu'elle est très riche en voyelles et offre les combinaisons des diphthongues suivants : ai, ao, ei, ia, io, i, oa, ué, recopiant ainsi textuellement les observations du P. Antonio del Monte et du Dr Bachiller y Morales, de la Habana, relatives aux dialectes caribe, yucaye, taino, jiboney parlés aux Antilles.

B. — L'autre catégorie de noms de lieux que j'attribue aux précurseurs des Maya est riche en consonnes, de prononciation gutturale et forme un contraste frappant avec les désignations géographiques des régions voisines plus douces et riches en voyelles. Exemples : pour la côte des Misskitos, le préfixe Wanks

(très commun), Caratasca (pour Caratasva, crocodile), Klopkik, Kisiksik, Bukbuk, Vanclug, Kringkring, Orag. Peut-être quelques-uns de ces noms ne sont-ils que des corruptions du Maya et parfois même de l'Anglais? — Pour la côte Atlantique du Costa-Rica, nous trouvons le rio Zent, le village bizeita de Berbazhik, les villages cabeçaro de Dikób-tinjak, Schinúbrinjak, Lotsinjak, Bekisde, Bekitja, le village bribri Tiliri-nyak, le pic bribri U-jum ou U-yum.

Le suffixe *bra*, *gra*, *cra* se trouve surtout au Costa-Rica dans Abra (si ce n'est pas un mot espagnol), Cavagra, Savegre ou Savegra, Cabecra, etc., et dans le nom de la tribu des Cukras, chez les Misskitos.

2° *Maya*. — L'apparition du maya et de ses dérivés ou dialectes dans les noms de localités, se signale au Centre Amérique un peu au Honduras et sur tout le territoire actuel du Guatemala, par des préfixes et suffixes gutturaux très prononcés et des « letras heridas » ou rudes consonnes aspirées fortement dans le corps du mot. La prononciation ou intonation de ces noms offre pour l'oreille certaines analogies avec celle de noms d'origine sinico-japonaise au N. W. et qquichua au S. E. Ces analogies sont-elles fortuites ou non? C'est ce que des études approfondies de philologie comparée permettront peut-être de découvrir un jour.

L'érudit professeur Otto Stoll, dans « Die Maya Sprachen der Pokom Gruppe » mentionne sur le territoire des Indiens Qu'iché et Cakchikels, l'existence encore de nos jours de noms de lieux à suffixe ja (en Qu'iché) et jay (en Cakchikel). Cette syllabe signifie maison, famille, réunion des parents consanguins, branche ou « gens ». L'analyse des éléments unis par le suffixe ja nous fait reconnaître le totem (ou mieux otem), de la famille, la gens ou le nom de clan. Exemple :

Aj-tz'iqu'in-a-jay = Maison ou gens des oiseaux.
Aj-cab-balam-i-ja = — — des deux jaguars.

On retrouve ce suffixe *ja* en Bolivie (Tarija), en Colombie (Tunja), au Costa-Rica (Bekit-ja) et au Mexique dans l'Etat de Chiapas (Catazaja).

Quoique le Chorti se parle encore un peu dans les départements occidentaux du Honduras, les noms de localités maya ont été, depuis les temps précolombiens, presque complètement remplacés par ceux des envahisseurs nahua. On peut cependant citer encore les noms de Silantuq, Techim, Copan [qu'on peut rapprocher de Copam, près Tekax (Yucatan)].

Nous retrouvons encore une faible trace du passage des Maya, celle-là au Nicaragua, dans le nom de localité Mayasan, ferme du département actuel de Chontales, de la juridiction d'Acoyapa. Ce mot viendrait peut-être de « maya » et de « cam » = trône, en Maya. Il y aurait lieu de rechercher au Costa-Rica des noms de localités pouvant s'expliquer par le maya et servant de trait d'union entre les langues maya et celle parlée naguère au Cauca (Colombie) par les Paez. Car il serait temps d'approuver ou de désapprouver catégoriquement les efforts (fort louables en tous cas) de notre honorable collègue, M. Léon Douay, pour découvrir des affinités lexicologiques entre le maya et le paez.

II. Branche Pacifique. — Passons maintenant à la branche linguistique occidentale du Pacifique de l'Amérique centrale.

1° *Lenca.* — La langue lenca, appelée aussi, mais trop vaguement chontal ou popoloca, étrangère ou grossière, laisse des traces généralement dans les endroits froids et montagneux. Exemple : Le suffixe *aco* (qui en chontal d'Oajaca, veut dire bouche) figure au S. du Costa-Rica (dans le Rio Jacu), au Nicaragua (Sébaco) (comparer avec l'île colombienne du même nom), au Honduras (Sulaco), au Salvador (Jinaco), au Guatemala (Conguaco). On rencontre ce suffixe plus au Sud, dans Chaco (Argentine, Paraguay, Brésil), dans Tiahuanaco (Bolivie), dans Tumaco (Chili et Colombie méridionale), dans Aroacos (Indiens septentrionaux de la Colombie), et plus au Nord, dans Chaco (Utah, Etats-Unis), Ataco (Tolima, Mexique), Soyataco (village chontal de Tabasco) et dans les îles Abaco (groupe des îles Bahamas).

Le suffixe *isque*, corruption de *ixque*, existe bien réellement,

malgré les dénégations du savant géologue, M. le professeur Marcou, dans les noms Amerrisque (Nicaragua) et Tempisque (au Costa Rica, au Nicaragua, au Salvador et au Guatemala). Ce dernier nom est aussi celui d'un bois de chauffage.

2° *Mangue.* — Les localités d'origine mangue se trouvent généralement à la côte du Pacifique dans des plaines chaudes : Le préfixe *nanda* = ruisseau, se répète souvent. Exemple : Nanda-yore (Costa-Rica), Nandaime, Nanda-simo, Nand-asmo (Nicaragua), Nanda-lapa, Nanda-lusi, Nanda-llageli, Nanda-miyu, Nand-alpa, fermes de l'Etat des Chiapas, les ruines de la forteresse Chiapa-Nanduimé ou l'arc couleur de feu, district de Chiapa (Mexique) et enfin Nanaimo, bourgade de la Colombie anglaise.

Le suffixe *alá* apparaît fréquemment au Centre-Amérique. Exemple : au Costa Rica (Pugalagalá), au Nicaragua (Cuisalà), au Honduras (Amapala), au Salvador (Chilamaralá), au Guatemala (Siquinalá), ainsi qu'au Mexique (Acalá, un des trois berceaux légendaires des Mankemes, près Chapa), dans les Etats de Yucatan, Vera-Cruz, Oajaca, Mexico, Puebla, San Luis Potosi, Jalisco, Sinaloa, Durango, aux Etats-Unis [Attala (Alabama), (Ocalá, Floride), la tribu Ogalala, du Far-West américain. Ce même suffixe apparaît dans l'Amérique du Sud. Exemple : en Colombie [Pirseyala (Darien)], [Umpalá (Santander)], [Ubalá (Cundinamarca)], au Pérou (Nomalá), au Chili (Combarbala), dans l'Argentine (Andalgala).

Le mot *diri* (vallée) employé tantôt comme préfixe, tantôt comme suffixe, est aussi typique des noms de localités mangues. Exemple : Diriomo, Diriamba, Nindirí, Diriangan [cacique (Nicaragua)] et Diria (rio du Costa-Rica).

En vue des savants travaux des Drs D. G. Brinton, Max Uhle et A. Ernst, il serait curieux de rechercher dans les régions du Mexique, du Nicaragua, du Costa-Rica, de Colombie et de Vénézuéla où se parlaient et se parlent encore les langues mazatèque, chapanèque, mangue, guatuzo, chibcha (guaymi et timote), s'il se trouve encore des noms de localités de mêmes formes, suffixes

ou préfixes : ces recherches pourraient peut-être avancer quelque peu la solution du problème relatif à l'affinité de ces langues, surtout pour ce qui touche celle encore assez invraisemblable du guatuzo avec le timote.

3° *Nahuatl.* — Pour ce qui est de la langue nahuatl, dont le domaine s'étend au Sud jusqu'à l'île du Roi, Juraregui ou Yerarequi, près Panama, chez les Guaymies, dans l'Etat de Veragua, et peut-être même jusqu'à Jequetepeque, petit port du Pérou, elle s'est implantée dans des noms de localités situées en plein centre linguistique lenca, mangue, maya et talamanca (valle de Coaza). Cette particularité provient du haut degré de civilisation atteint par les Nahua qui avaient su imposer à leurs ennemis, par la force et leur influence morale, des dénominations de leur langue nationale.

Il serait trop long d'énumérer en détail les noms de localités d'origine nahuatl et ayant le même suffixe, ces noms étant fort répandus et connus. Pour n'en donner qu'un exemple, les noms avec suffixe *apa* (signifiant eau, ainsi qu'en sanscrit) sont innombrables, tant aux Etats-Unis, au Mexique, au Guatémala, au Salvador, au Honduras, au Nicaragua et au Costa-Rica, qu'au Vénézuéla, en Equateur, au Brésil et au Paraguay.

QUELQUES ÉTYMOLOGIES TIRÉES DU NAHUATL.

Après cet aperçu bref et incomplet des langues principales formant la plupart des noms de localités indigènes du Centre-Amérique, il serait bon d'en connaître la signification ou étymologie. Peut-être est-il osé de ma part, vu mes connaissances linguistiques fort restreintes, de faire ces recherches en présence de savants linguistes tels que MM. Brinton, Stoll, Seler, Adam, Siméon, de Charencey, Pinart et autres. Du reste l'étymologie des noms de localités centraméricaines, autres que ceux d'origine nahuatl et maya, est encore à peine connue.

Je ne m'occuperai ici que de la signification des noms d'origine nahuatl. Je devrais appliquer au Centre-Amérique les remarqua-

bles travaux sur le Mexique, de la pléïade d'éminents onomatologistes mexicains, tels que MM. Ant. Peñafiel, V. Reyes, Eustaquio Buelna, Manuel Martinez Gracida, Cecilio A. Robelo, etc. Ces savants basent généralement leurs études sur le déchiffrement des caractères soit hiératiques, soit simplement hiéroglyphiques des codices Ramirez, Mendoza, Osuna, etc., cartes, matricules de tributs, etc., qui représentent graphiquement les localités mexicaines. Car les symboles ou rébus que contiennent ces peintures figuratives, donnent souvent plus facilement l'étymologie des localités, que les données linguistiques souvent fort vagues.

Prenons comme exemple les noms suivants, communs à des localités mexicaines et centraméricaines : *Camotlan* (Mexique et Guatemala), composé de camotli (tubercule, comestible, batata edulis de Choisy), représenté par sa racine volumineuse en violet et de tlan (lieu abondant en...) représenté par un signe conventionnel : deux rangées de dents sur un côté de la figure, signifiaient terre des camotes, lieu fertile en ce fruit.

Centzontepec (Mexique), défiguré en *Sensuntepeque* (Salvador). Ce nom vient de Cenzontli (400, expression du grand nombre), représenté par une plume droite, — et de tepec (montagne, pays), figuré par un monticule vert — et signifiait pays accidenté, montagneux.

Nexapan (Mexique) et *Nejapa* (Nicaragua). Ce nom tire son origine de nextli (cendre), représenté par de petits points gris, et apan (ruisseau), figuré par un canal d'eau — et signifiait ruisseau ou torrent de cendres.

Mais de tels documents figuratifs n'existent plus que pour le Mexique et ne servent seulement que pour un petit nombre de noms de localités centraméricaines ayant leurs correspondants au Mexique. On doit donc recourir à une autre méthode pour essayer de trouver la signification de quelques noms de localités des cinq républiques de l'Amérique centrale.

Une analyse de quelques centaines de noms pris parmi les milliers que j'ai recueillis, m'a permis de remarquer qu'ils tirent

généralement leur origine de l'une des causes suivantes et il est bien rare de trouver des noms ne rentrant pas dans l'une de ces catégories :

1° De leur situation topographique. Ces noms ont trait spécialement à l'hydrographie et à l'orographie. Exemple : Atescatempa (Guatémala) veut dire : sur le bord du lac. Juayúa (Salvador), pour Juayuat, indique : des eaux profondes. — Ometepe (Nicaragua) avec correspondant Ometepec au Mexique (Etat de Guerrero), rappelle l'existence de *deux montagnes* principales dans la localité. U-jum (Costa-Rica) signifie en bribri : pic dénudé, et en général tous les noms à suffixes en *oua* et en *li*. Le même procédé de formation de noms se retrouve en d'autres pays et langues d'Amérique. Par exemple : Massachusets = campagne autour de grandes collines, Connecticut = grande rivière, Tennessee = rivière de la courbe, Minnesota = eau nuageuse, la baie de Rio de Janeiro, appelée par les anciens Tamayos. Nictheroy = eau cachée.

2° Des produits du sol, minéraux et végétaux, qui y sont le plus en abondance.

Exemple : Taguzgalpa (Honduras et Moskitos) = montagne d'argent ; Istepec (Salvador et Guatémala) = lieu de l'obsidienne (itzli) ; Suchitepequez (Guatemala) pour Xochitepec (Mexique) = montagne fleurie (Xochitl) ; Aguacate (Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua, centre de Cuba, Costa-Rica et isthme de Panama) et Aguacatan ou Ahuacatlan (Guatemala et Mexique) = lieu où abonde l'aguacate, l'avocat (persea gratissima) arbre indigène de fruits comestibles ; Sicsola (Costa-Rica) = (en misskito) rivière (ola) de bananiers.

3° Des animaux : Ticuantepe (Nicaragua), Tehuantepec (Mexique), Teguantepeque (Guatemala) = lieu hanté de bêtes féroces ; Quezaltepeque (Salvador, Guatemala, Mexique) = lieu où l'on trouve des oiseaux à belles plumes ; Chachalaca (Honduras) = il chante, sorte de faisan à ramage continuel, comparer avec baie des Chachalaca (E. Vera-Cruz, Mexique) ; Pepesca (Guatemala) pour pepetzca = canard sauvage ; San-Pedro-Zula (Hon-

duras) = lieu abondant en daims, chevreuils (sula en misskito).

4° Des faits historiques dont ils ont été le théâtre : Acolhuacan (Salvador et Mexique) = colonie de Colhuas; Nacaome (Honduras) = lieu de réconciliation par le mariage des deux tribus (Chaparristique et Cholutecatl)..

5° Des traditions ou pratiques religieuses ou superstitieuses qui y ont cours généralement : Coatepec (Salvador, Guatemala, Mexique) = montagne du serpent, lieu où l'on adorait la déesse Cihuacoatl et le dieu Mixcoatl, représenté par un serpent à mi-corps.

Cuisnagua ou Huitznahuac (Salvador) est le nom d'un dieu mexicain et du temple qui lui était consacré. Pour plus de détails sur ce nom, on peut consulter les articles érudits de MM. Antonio Peñafiel (Nombres Geograficos de Mexico), Rémi Siméon (Dictionnaire Nahuatl) et Eduard Seler. Quant à l'étymologie de quatre épines ou quatre éperviers, donnée à ce nom de Cuisnahua par les avant géographe centraméricain, M. le Dr Dario Gonzalez, elle me paraît un peu trop littérale.

6° De l'industrie principale qui s'y exerce ou s'y est exercée : Contepeque (Guatemala) = lieu des marmites ou poteries (comitl) ; Panchimalco (Salvador) = lieu où l'on fabrique des boucliers ; Amatitlan (Guatemala) = lieu où l'on fabrique du papier.

7° De la destination attribuée aux localités. La caverne de Chan-Ehécat (Salvador) montre assez qu'elle servait d'*abri* contre le vent (ehecat). Tous les noms terminés en *tenango* (pour tinanco) désignaient généralement soit des forteresses, soit des points principaux de concentration ou refuge de la contrée. Autre exemple :

Le nom de la petite île del Cajete, située dans l'estuaire de Santiago ou Zanjon del Rosario, près d'Acajutla (Salvador), peut être rapproché de celui d'Acaxete, propre à un village de l'État de Puebla (Mexique). D. F. Ramirez, dans son *Diccionario Universal*, au mot *Acaxee* (langue d'affinité nahuatl parlée dans les États de Durango et Sinaloa, Mexique) dit que « ce mot

« paraît être le même que celui d'*Acaxete*, tous deux corrup-
« tion du mot mexicain acaxitl, composé de atl (eau) et de caxitl
« (terrine) aujourd'hui corrompu en Cajete : le tout signifie bas-
« sin, nom parfaitement adapté à la chose ; car Alcedo (Diccio-
« nario geográfico de America), dit qu'à Acaxete, il y a une
« caisse ou un réservoir d'eau en pierre de taille ; on y recueille
« les eaux qui descendent de la montagne et sont conduites à
« Tepeaca. » Or le savant salvadorien, Dr Santiago I. Barbe-
rena, en parlant d'une récente exploration de l'île salvado-
rienne del Cajete, parle, outre des nombreuses sépultures indi-
gènes précolombiennes, en forme de tumuli qu'on y a trouvées,
d'une « vaste couche de pierres quadrangulaires taillées de
« main d'homme, du genre des « basas » ou soubassements
« salvadoriens ordinaires, et sur ce mur voûté une couche de
« chaux d'écailles d'environ un pied d'épaisseur. » M. Barberena
cite encore « les fondations de vieux murs de pierre de plus de
« 50 vares de long sur chaque côté du rectangle avec des divi-
« sions intérieures. » Cette description se rapproche beaucoup
de celle d'Alcedo, expliquée par Ramirez.

8° De mots à tournure espagnole, quoique formés de purs mots indiens défigurés. Ce sont des étymologies fort difficiles à trouver. Exemple : Cuernavaca, Huisnagua, etc.

9° D'épithètes admiratives. On doit en trouver dans l'Amérique Centrale comme aux États-Unis dans le mot Ohio qui signifie beau.

10° D'autres localités ont plusieurs étymologies complètement différentes. Elles sont donc très difficiles à découvrir, mais pas moins intéressantes. Ainsi la tribu Panamaka des Mosquitos, la ville de Panama, et le Panema, affluent du rio Sao Francisco (Brésil) peuvent tirer leur origine de : 1° alpanam = balancer le hamac ; 2° opanamacac = lieu où l'on vend ou prépare de la pharmacie, des drogues ou plantes médicinales ; 3° panama = abondance de poisson. Le troisième sens paraît le préférable.

11° Enfin nombre de localités centre-américaines tirent leur origine de sobriquets ou d'épithètes malsonnantes pour le pays

ou ses habitants : Potonico (Salvador) = endroit peu odoriférant, à rapprocher de Champoton (Yucatan) ; Tepusteca (Honduras) = lieu de bossus, de contrefaits, etc.

Il est évident que ce dernier genre de description n'a pas été donné aux localités par les habitants eux-mêmes, mais bien par leurs ennemis ou mieux leurs conquérants, généralement Nahua.

Le même usage est encore en vigueur chez les négociants en pelleteries de la baie d'Hudson qui donnent aux Indiens Kutchin, des régions avoisinantes de l'Alaska, des noms divers, mais ironiques pour la plupart. Le nom de Sioux était une abréviation de Nadoves-Sioux, terme de mépris donné par les Algonkins aux Indiens Dakota, de même que les Tupinambas du Brésil donnaient à certains de leurs voisins le nom de Tapuya, qui signifie ennemis en guarani, etc.

Plus près de l'Amérique Centrale, au Mexique, ces dénominations offensantes étaient assez fréquentes. Ainsi le nom de la tribu Huave venait, d'après le Dr D. G. Brinton, du zapotèque huavi qui signifie devenir pourri par l'humidité. Les Nahua de Michoacan et de Guerrero étaient appelés Cuitlatecos ou Tecos = peuple sale. Les Chichimeca voulaient dire « peuplade chien » (errante comme ce quadrupède). Les Popoloca étaient les tribus au langage rude, grossier, comme plus au nord les Tenimes et les Chochonos, Chocholes, Chochonas ou Shohones. Les Nahua baptisaient du nom de « Chontales ou Chontalli », étrangers, barbares (dans le sens du mot latin barbari) toutes les tribus dont ils comprenaient difficilement les langues. » (Voir ce nom au Mexique, au Nicaragua, et même en Colombie (localité des Andes colombiennes à cheval sur les États de Boyaca et Santander).

DOUBLE DÉNOMINATION INDIGÈNE DE CERTAINES LOCALITÉS.

Ces désignations ironiques, dérisoires, méprisantes, prouvent l'existence antérieure d'autres noms, mais ceux-ci autochtones, pour la même localité. Quoiqu'il soit fort difficile de retrouver

les noms primitifs précolombiens de ces localités, je citerai néanmoins ceux de certains lieux centraméricains qui les ont retenus :

Dans la province de *Chiapas*, le nom primitif de Sinacatan était Tzotzlem-hà.

Au *Guatemala*, le nom Kiché de Xelajuj = sous les dix (chefs) est devenu le nahuatl Quezaltenango = dans la ville des belles plumes vertes. Le nom kiché Xe-mé ken-ya = sur l'eau bouillante, a été traduit en celui plus connu de Totonicapan. — La Mita, Mitla, Mictlan, Mijitlan ou Miquitlan, ville des morts, de Guatémala, qui a sa correspondante au Mexique, s'appelait peut-être primitivement (en Zapotèque) Yoopaa, Liobaa ou Yobaa = ville des tombeaux, comme l'ancienne capitale des Zapotèques.

La localité Qu'iché de Chuvilá ou Chi-u-vi-la, dont le nom signifie : près du buisson de chichicaztli (arbrisseau orticacé), n'est plus connue que sous sa traduction nahuatl de Chichicastenango. Le nom Kakchikel Bok est devenu Chimaltenango, ou ville des boucliers (chimalli). Atzinixai est l'ancien nom de la moderne Atitlan. Les noms de Cuco et Curra, en langue xinca de Chiquimula, disparaissent actuellement sous ceux de Taxisco et de Nancinta. Le nom mam de Zakuleu = terre blanche, s'est transformé en Huehuetenango = cité des anciens, etc.

Au *Honduras*, le rio Aguan est aussi appelé Roman.

Au *Salvador*, le nom nahuatl de Tehuacan s'est changé en Tecoluca (aussi Mexicain). Un petit rio du département de Sonsonate s'appelle indistinctement Ocuila ou Tamagasute, etc.

Au *Nicaragua*, le port de l'isthme de Rivas, du nom de Tempisque, est devenu Nacascolo. Quant au nom mangue de Masaya (= montagne fumante), il a prévalu à cause de la densité de sa population mangue, malgré la traduction Nahuatl de Popogatepec (pour Popocatepetl), que lui avaient imposée les conquérants Niquiranes ou Nicarao).

Au *Costa-Rica*, le nom primitif d'Atirro était de Chimóri, celui de Chirripó = Duchí et Ciruro, celui de Pacuare = Hocuih, celui de Tucurrique = Cúqueri et Cuquerivac, celui d'Orosí = Urusquiva, celui de Bribri = Xarpa, celui de Terraba =

Tishibith (en Boruca) et Brurán (en Terraba), Talamanca = Ara-a-cac (en Boruca), Ujarraz = Porrocris, Duy ou Dhuy = Duyba, Doyabe ou Toyabe, Sarapiqui = Jori, rio Tempisque = Cipanso ou Sapandi, Changuinola (en Moskito) = Tilorio (en Tiribi), Sicsola (en Moskito), Sixola ou Sixaula = Teleri, Tiliri, Tiriri, Telire, Tarire ou Tariric (en Tiribi); rio Choli = Jurquin, rio Puam = Manigalisca, Suerre = Pacuare, Pacuar; Teotique = Tayutic.

Cette coutume de donner deux ou plusieurs noms à la même localité s'est conservée encore de nos jours, dans quelques parties de l'Amérique, notamment chez les Indiens de la côte N. W., appelés Haida et Kaigani. Ces Indiens, d'après M. Alb. P. Niblack, donnent à leurs villages des noms propres à leur langue, tandis que les trafiquants et autres résidents étrangers leur donnent le nom du chef principal des Indiens ou simplement des sobriquets.

A propos de l'influence linguistique exercée sur la plupart des noms de lieux centraméricains par les envahisseurs nahua, il est curieux de noter un certain nombre de noms identiques à plusieurs centaines de kilomètres de distance :

Metapa existe au Soconuzco, au Salvador et au Nicaragua.

Zapote — — au Honduras et au Costa-Rica.

Ocotepec existe au Mexique, au Honduras et au Nicaragua.

Tola ou Tula, celle du Mexique, du Nicaragua, et celle visitée par Hernando de Soto, près d'Utianque, sur la rive droite du Mississipi, etc.

DÉNOMINATIONS D'ORIGINE ÉTRANGÈRE AU NAHUATL

Les noms de localités d'étymologie autre que le nahuatl n'ont aucuns correspondants ailleurs, du moins à ma connaissance. Cette particularité peut provenir :

1° De l'état nomade des tribus qui ont donné ces noms, moins civilisées que les Nahua. Elles avaient moins d'intérêt à donner

une dénomination quelconque aux localités dans lesquelles elles ne faisaient qu'un court séjour, soit intentionnellement, soit poussées en avant par des envahisseurs plus forts qu'elles ;

2° Ce fait peut aussi s'expliquer par la différente tournure d'esprit de ces peuplades primitives, éprouvant de la difficulté à adapter aux localités des désignations tirées de leurs conditions spéciales ;

3° La dernière raison prouvant l'absence de correspondance de noms de localités d'étymologie étrangère au Nahuatl pourrait être tirée de l'absorption et du remplacement absolu des plus anciennes dénominations précolombiennes, par des noms que leur avaient imposés les nations guerrières descendues des plateaux mexicains.

CONCLUSION

Je me résume en déduisant des considérations précédentes

Qu'au Centre Amérique précolombien, environ cinq langues principales ont dû contribuer à former les noms de localités ;

Que la langue Nahuatl y a eu une prédominance incontestable ;

Que l'étymologie de ces noms de lieux provient généralement de leur situation topographique, des forces naturelles, minérales, végétales ou animales qui y abondent le plus, des faits mythologiques, religieux ou historiques qui s'y sont déroulés, de l'industrie principale exercée, du but de la fondation de ces localités, et enfin, mais plus rarement, de désignations ironiques à l'adresse des habitants vaincus ;

Que plusieurs localités ont deux dénominations, généralement en deux langues différentes, la plus récente étant nahuatl ;

Et enfin que les localités dont les noms ne sont pas tirés du nahuatl n'ont pas de correspondants ailleurs, tandis qu'on retrouve des noms identiques dérivés du nahuatl à des centaines de kilomètres de distance.

L'examen de quelques-uns des ces noms de localités peut per-

mettre de retracer, quoique d'une façon fort vague, une partie des itinéraires qu'aurait suivis, à une époque encore indéterminée, la race Atlantique Caribo-Maïpoure depuis les bouches du Mississipi, en longeant les côtes atlantiques de l'Amérique Centrale, pénétrant aux sources des affluents de rive gauche de l'Amazonas, descendant ce fleuve, et côtoyant les Guyanes du S. au N. W.

Nour arrivons à une autre conclusion, celle-là malheusement négative, c'est que la plupart des questions onomatologiques, linguistiques ou autres relatives au Centre-Amérique sont fort complexes et encore dans une obscurité presque complète et que nous ne marchons qu'avec des hypothèses plus ou moins basées sur des faits certains.

Je sais aussi fort bien que « les simples concordances lexicologiques ne suffisent point pour établir scientifiquement la parenté originelle de deux ou plusieurs langues et que les rapprochements de mots n'acquièrent de valeur qu'à la condition d'être corroborés par des concordances grammaticales », comme l'a si justement énoncé à la session de Berlin notre honorable collègue M. L. Adam.

Aussi une foule de desiderata viennent-ils s'imposer, parmi lesquels je citerai les suivants :

Il serait utile de rechercher s'il y a des rapports ou analogies onomatologiques entre les divers noms les plus anciens de localités comprises sur les territoires occupés par leurs descendants intercolombiens, c'est-à-dire contemporains de la conquête espagnole.

Peut-on assimiler les Falaisiers (Cliffdwellers) de Californie à ceux de Floride, — les Constructeurs de tertres (Mound-builders) de la vallée du Mississipi à ceux des terramares yucatèques et des grandes levées de terre, funéraires ou défensives, des rives de l'Utzumatzinta, de la plaine basse de Zapotitlan et de San Andres, de l'île del Cajete, Tehuacan, etc. (Salvador), des plaines centrales du Honduras et des vallées de Chontales (Nicaragua),— les habitants primitifs des Antilles à ceux du Yucatan, des côtes atlantiques de l'Amérique Centrale, des sources ou des rives de l'Amazonas, — les Lenca du Honduras et du

Nicaragua aux Cuna du Darien, — enfin les Mangues du Mexique (Mazateca, Chapaneca), du Nicaragua, du Costa-Rica aux Chibcha (Guaymi, Choco, Timote)?

Il serait à souhaiter que des savants tels que MM. Uhle, Brinton, Pinart, von Schenck, Celedon, Ernst, E. André, Chfafanjon, Mme A.-V. de Samper et autres puissent continuer leurs études sur la Colombie, surtout dans sa partie du N.W.; car c'est forcément par cette région qu'ont dû déborder dans l'Amérique du Sud les hordes nombreuses et impétueuses venues du N. E. et du N. W. après s'être frayé passage parallèlement et avec des difficultés inouïes à travers l'isthme centraméricain et celui de Panama. C'est donc sur cette contrée que doivent converger les recherches relatives à l'origine de la plupart des peuplades de l'Amérique du Sud qui toutes ont dû y déboucher avant de se répandre dans toutes les directions de ce vaste continent.

Pour élucider ces problèmes, l'étude exclusive des rapports linguistiques des noms de localités ne suffit évidemment pas : elle doit s'appuyer sur les recherches anthropologiques, ethnographiques et archéologiques. Mais, du moins, ces études onomatologiques pourraient permettre de subdiviser et de spécialiser davantage les travaux multiples des Américanistes. Puissent-elles contribuer à leur faire paraître moins ardue la tâche qu'ils ont entreprise de découvrir les origines préhistoriques de cette intéressante partie du globe !

DISCUSSION

M. Seler. — Je demande à faire une courte remarque à propos du savant travail de M. Pector. J'ai cru entendre la phrase ; « ... Des nations qui descendirent du plateau de l'Anahuac... »

M. D. Pector. — C'est par inadvertance que j'ai employé cette expression ; car j'ai encore présente à la mémoire la savante allocution tenue par vous à ce propos, à la 7e session du Congrès international des Américanistes à Berlin, en 1888.

SUR LE MOT « ANAUAC »

PAR LE Dr ED. SELER

Dans les Manuels de Géographie et presque dans tous les livres qui traitent de l'histoire et des antiquités du Mexique, on trouve le mot *Anauac* employé comme signifiant le plateau du centre du Mexique, les divers auteurs ne diffèrent qu'en ceci que les uns regardent comme le véritable *Anauac* les plaines à l'Est de Popocatepetl et de l'Iztacciuatl, les autres la vallée du Mexique qui s'étend au pied du côté de l'Ouest des deux Volcans. Mais cet emploi du mot est absolument faux et en outre illogique. *Anauac* veut dire « au bord de l'eau » et les anciens auteurs, comme Sahagun et Tezozomoc désignent par ce mot uniquement les pays voisins de la côte de la mer. Ainsi nous lisons, par exemple, dans le chap. 48 de la Cronica Mexicana, que le général mexicain harangua ses troupes avant la bataille, en leur rappelant leur ancienne bravoure et la foule des peuples qu'ils ont déjà subjugués — ganando hasta las costas de la gran mar del velo *ilhoica a tentli anahuaque*, c'est-à-dire « les gens d'*Anauac* qui habitent les bords de la grande mer ». Et le père Sahagun raconte que ce fut en ce temps, lorsque Auitzotzin régnait à Tenochtitlan que les marchands allèrent trafiquer dans les provinces d'Anauac Ayotlan. Les habitants de ces provinces les retinrent quatre ans en captivité dans la ville de Quauhtenanco, où ils eurent à subir un siège de la part des troupes de Tehuantepec, Içoatlan, etc. A cet *Anauac Ayotlan*, qui désigne les contrées avoisinantes de la côte de la mer du Sud, le père Sahagun oppose ailleurs l'*Anauac X'icalanco*, c'est-à-dire les côtes du Golfe, les provinces de Coatzacoalco et Tabasco. Les

caravanes des marchands mexicains arrivaient ensemble au village de Tochtepec, où elles se séparaient ; les uns allaient à *Anauac Ayotlan*, et les autres à *Anauac X'icalanco*. — Un seul des anciens auteurs, le Frère Toribio de Benavente, qui s'appelait d'un nom mexicain Motolinia « Le Pauvre », attribue une autre application au mot *Anauac* : il le prend comme dénomination de tout le Mexique — « Esta tierra de *Anauac*, ó Nueva España (llamada asi primero por el Emperador nuestro señor). Fray Toribio était un homme très pieux et très humble, mais peu érudit. Mais il était un des premiers qui collectionna des notices sur les anciennes idolâtries et sur les progrès du christianisme, et son livre était connu et fut exploité par tous les compilateurs postérieurs, Mendieta, Torquemada, etc. C'est de Motolinia aussi que ces derniers acceptèrent l'usage du mot *Anauac* et le livrèrent aux générations postérieures d'écrivains peu originaux, mais tantôt plus arrogants. Finalement les pères de la Société de Jésus, en bons maîtres de langue qu'ils étaient, découvrirent que le mot *Anauac* veut dire « au bord de l'eau » et que pour cette raison il ne peut signifier tout le pays mexicain, qu'il faut restreindre ce mot pour désigner la bande étroite de terrain qui s'étend le long des lacs de la vallée du Mexique, c'est-à-dire, le plateau, ce vrai centre continental du pays. Il est fâcheux que l'emploi même que le père Motolinia fait du mot Anauac, naquit sans doute d'une erreur. Il est probable que la phrase *cem anauac,* dont les Mexicains font usage dans le sens de « toute la terre », « tout le monde », en a été la source. Mais cette phrase *cem anauac*, littéralement « le tout *Anauac* », demande une interprétation conforme à celle de cette autre phrase *cem acolli*, qui littéralement veut dire « toute l'épaule », mais qui signifie « le bras entier », c'est à-dire « le tout inclus l'épaule. » (Voir Molina, s. v.) Conformément *cem anauac* ne veut dire autre chose que « le tout inclus des côtes », c'est-à-dire, tout le pays jusqu'aux côtes de la mer, ou toute la terre connue.

DE L'INFIXATION DANS LA LANGUE MOSQUITO

PAR M. L. ADAM.

La langue des Mosquitos présente une particularité qui a échappé aux premiers investigateurs, et sur laquelle je voudrais appeler l'attention des Américanistes.

On sait qu'en Dakota, en Hidatsa, en Tutelo, les pronoms des deux premières personnes sont le plus souvent infixés dans les thèmes verbaux, et que la possesion s'exprime très rarement par ce procédé. Ex. :

En Dakota : *manoñ* il dérobe, *ma-Wa-noñ* je dérobe, *ma-Ya-noñ* tu dérobes.

En Hidats : *eke* il connaît, *e-Ma-ke* je connais, *e-Da-ke* tu connais.

En Tutelo : *o-háta* il voit, *o-Wa-háta* je vois, *O-ya-háta* tu vois ; *iñginumbâi* frère, *iñ-Wa-ginumbâi* mon frère, *iñ-Yx-ginumbâi* ton frère.

Le Mosquito infixe lui aussi les indices des deux premières personnes, mais au rebours de ce qui a lieu dans les langues de la famille Dakota ; les cas d'infixation dans l'intérieur des noms possédés sont plus fréquents que les cas d'infixation dans l'intérieur des thèmes verbaux, et en outre les indices infixés dans ces derniers représentent la personne sur laquelle s'exerce l'action du verbe. Ex. :

Infixation dans le corps des noms.

Lakra frère, *la-I-kra* mon frère, *man la-M-kra* ton frère.
Lall tête, *yang la-I-la* ma tête, *man la-M-la* ta tête.
Napakau serviteur, *yang na-I-pakau*, *man na-M-pakau*.

Watla maison, *wa-I-tla*, *wa-M-tla*.
Nasla champ, *na-I-sla na-M-sla*.
Nakra œil, *na-I-kra*, *na-M-kra*.
Lama-ra auprès de, *la-I-mara* auprès de moi.
Mawan visage, *ma-I-wanra* en ma présence.
Plasni dernier né, *yang pla-I-sni* mon dernier né.
Talia sang, *ta-I-lia* mon sang.
Biarra ventre, *man Bia-M-ra* ton ventre.

Infixation dans les thèmes verbaux.

Tasap-aia bénir : *man yang-ra ta-I-sap-ras kaka* si tu ne me bénis pas ; *yang mai ta-M-sap-amni* je te bénirai.

Marik-aia montrer : *God ma-I-rik-bia* Dieu nous montrera ; *yang ma-M-rik-atni* je t'ai montré.

Maisapak-aia avertir : *yang maisa-M-pak-aia bal-ri* je suis venu vous annoncer.

Le Mosquito se recommande à la curiosité des linguistes par diverses autres particularités dans le détail desquelles ce n'est pas le lieu d'entrer.

Nous publierons prochainement une grammaire de cette langue, composée sur un ensemble considérable de textes qui, bien qu'imprimés depuis près de trente ans, n'avaient point encore été utilisés.

AFFINITÉS DU MAYA

« *Mémoire sur les affinités du maya avec certaines langues de l'Amérique méridionale* » par M. Léon Douay. Cette brochure, sans date ni indication d'éditeur ou de lieu, n'a pu être reproduite dans le compte-rendu, vu son impression anticipée.

L'ouvrage comprend des exemples : de mots kechua et maya ayant la même racine, avec leurs synonymes ou racines maya correspondantes, de particules et suffixes kechua s'expliquant par le maya, de synonymes kechuas et maya ayant les mêmes racines, de quelques noms péruviens et kechua s'expliquant, toujours d'après l'auteur, par le maya, et se termine par un travail d'ensemble sur les affinités du maya avec le kechua, l'aymara et l'araucanien.

VOCABULARIO

DE LA LENGUA ATANQUES.

POR EL Dr RAFAEL CELEDON.

Esta lengua se habla en Atanques, pueblo de la Sierra Nevada de Santa Marta, que fué capital de Nevada y Motilones (Colombia).

Las reglas de pronunciacion son las siguientes :

Vocales : *ö*, *ü* como en aleman

Consonantes : *ch* como en castellano,
sh — en inglés,
h — la « jota » castellana,
j — en francés.

A

Abajo, guanöríke.
Abeja, nánnga.
Abrevadero, ditánga.
Abuelo, naranjemám.
Abuela, sukui.
Adios, inyuaróki.
Adivino, chentuan.
Agil, mörimörininéka.
Agrio, suggajéna.
Agua, dita.
Aguacate, kanyöna.
Aguacero, díua.
Aguja. duikána.
Agujero, ambonóki.
Ahi, yámi.
Ahijado, naranyeáo.
Ahora, mínko.
Ahorita, möíre.
Ajeno, ishköye.
Ají, néua.
Ala, kuichikáne.
Alacran, faki.
Algodon, guánke.
Alma, dúcha.
Alto, matruaríka.
Allá, jiskú.
Amargo, pöganjia.
Ambiro, duámbi.
Amigo, dunahköna.
Ampolla, napunsichábi.

Ancho, guanyúnke.
Angel, káke.
Angosto, yunankanáni.
Ante ayer, muyéne.
Antiguo, okuienyána.
Año, kögui.
Apio, arkáte.
Aquel, yuskunóke.
Aqui, enámba.
Araña, mánkua.
Arbol, kandina.
Arco iris, komesa.
Ardilla, kuindumaka.
Arena, unyu.
Arriba, matruáka.
Arroyo, dingúna.
Arruga, bustú.
Aspero, rorro.
Astilla, burunánka.
Aurora, bunchi a kechimigui.
Ave, súri.
Avispa, bundína.
Ayer, chaye.

B

Baile, küiánn.
Bajada, yuríchi.
Banco, kankáo.
Baño, oíne.
Barba (mentum), urúche.
Barba, uönse.
Barranco, inahkána.
Barriga, kumáne.
Barro, kamgöma.
Bastante, hansári.
Bastón, ischi.
Basura, simóru.
Batata, mindúsi.
Bebedor, güeroangáka.
Bejuco, chinijischía.
Beso, sunksio.
Boca, kohkába.
Bonito, zukánka.
Bostézo, kahkachaábi.
Boton de flor, guakúru.
Bueno, sukankanáu.
Buenos dias, zuminjánu.
Buenas tardes, cheajena.
Bulla, yuianichin.
Blanco, bunchikönke.
Brasa, guítuku.
Bravo, noanyöne.
Brazo, günahkáne.

C

Cabello. lhangöne.
Cabeza, chakúku.
Cabuya, chí.
Calabazo, chú.
Caldo, anyiriá.
Calentura (fiebre), uinbiyána.
Caliente, uinanyéne.
Camino, unguekoköna.
Campanilla (galillo), dumischi.
Cana, chambúkui.
Cangrejo, úsi.
Cansamaria (casa de sus bailes). kunkurua.
Cantador, dinyaméka.
Cara, ubutára.
Carbon guítuku.
Carne, uíma.
Carro (osa mayor), sikúku.
Casa, uráka.

Cascajo, anzöri.
Cascara, anyóma.
Catarro, amöna.
Cazuela, sönsáma.
Cejas, umasangöna.
Celoso, möan-anyönke.
Ceniza, bun.
Cera, nánga.
Cercado (vallado), kuráre.
Cerca (ado), mohteyéne.
Cerro, güimöna.
Chato, muchinchanökunáni.
Chinchorro, búmbu.
Chiquito, uikönke.
Ciego, umasisi y umanikunéka.
Cielo (empireo), kakeruáke.
Cielo (firmamento), matruaríke.
Ciento pies, zarkáua.
Cigarro, fumiyínguir.
Cima, guimanegaka.
Cinco, achíua.
Cintura, yaána.
Clueca, kuréke.
Cobarde, yekenáke.
Cocido, konábi.
Codo, zinzinkana.
Cogollo, umögöna.
Cojo, mánku.
Cola, duchikána.
Colmillo, kakachuhanka.
Colorado, yikánka.
Collar, kuínta.
Comejen, kanduráno.
Comezon, ararayane.
Comida, yame.
Comilon, ausarinyén.
Conchita, dusín.
Concubina, séua.
Coral, kiúnta yi könki.
Corazón, dúcha.
Corcovado, funtukayöne.
Cordon, uenkachía.
Cortadura, mishkoábi.
Corva (sust.), buhkökána.
Costado, kostiaténa.
Costilla, kostéia.
Coyuntura, nanahkuákaba.
Cresta, chóma.
Cristiano, ishke.
¿ Cual ? neninánu.
¿ Cuando ? chan.
Cuatro, makéua.
Cuchara, síru.
Cuentista, anchichike.
Culebra, gúma.
Cuñado, naranyúngüi.
Cura (parroco), mámui.

D

De, chi.
Débil, kumunéka.
Dedo, kóma.
Delgado, yunyuangue kuen.
Dentro, uskarike.
Derecho (recto), sankayone.
Desnudo, sonsö kuyáne.
Deuda, dumi.
Deudor, duminski.
Dia, andüi.
Diablo, sikönyáne.
Diente, köhka.
Dios, kake.
Difunto, uitabi.
Discipulo, dibiamígui.
Dolor, namashiábi.

Dormir, kamam pariáo.
Dormilon, exinain, kaméne.
Dos, moga.
Dulce, mauianjúnke
Duro, kokonani.

E

En ninguna parte, duikunéni.
Encias, kahkachingáke.
Enfermo, amasiábi
Enfermizo, amasinanábi.
Engañar, digasáya.
Engañador, digachéke.
Engrosar, chinchinána.
Entendimiento, chóka.
Entonces, one gue.
Escalera, sikukáne.
Esclavo, gunáme.
Escribir, papeliáche.
Escupir, kahkarituábi.
Ese, fúa.
Espalda, yanahtáma.
Español, bumáte.
Español (idioma), bumatan anchéka.
Espinazo, yanagáka.
Esposa, amiakasáo.
Esposo, anchitéru.
Estantillo, unchikáse.
Este (oriente), mahkugáke.
Este (adj. dem.), mahtembáyene.
Estomago, duabikaba.
Estornudar, aásin.
Estrella, sikúku.

F

Faja, Dine.
Familia, ausári.
Fantasma, snangakumábi.
Feo, nönömiskánke.
Fiesta, piéto.
Filo, emaiaténe.
Flaco, zerukajéne.
Flecha, siína.
Flojo, yurikkane.
Flor, chómua.
Fogón, guié.
Frailejón (planta), púna.
Frio, fúre.
Frisol, ista.
Fuego, guié.
Fuerza, kúma.
Fusil, kupita.

G

Gallina, gamüsúri.
Gallinazo, guenásu.
Gallo, kantaróro.
Garganta, dúmischi.
Garrote, kána.
Gato, mísi.
Gavilancito, siríki.
Gordo, gahteïnakuen.
Gota, asankininúgui.
Grande, achuikánke.
Grano (erupcion), sána.
Grillo, sihkuiri.
Grito, akanchu.
Grueso, kitiangue kuake.
Guamo, fána,

Guandú, kankúku.
Guapo, nuanyúnke.
Gusano, ji.

H

Hablador, anchechéke.
Hambre, marinamöri.
Harto, senanyéne.
Hebra, chi.
Hedar, nonnamihchi.
Hembra, amía.
Hermana, nandúga.
Hermano, nengüia
Hico (laso), ihke.
Hiel, hlél.
Hígado, duabíka.
Hija, bungöma.
Hijo, göma.
Hilandera, chimbunchike.
Hilo, uankichía.
Hincado (arrodillado), bukanankasíu.
Hocico, sunskáne.
Hoja, kanáte.
Hombre, ferúa.
Hombro, kúichikanaba.
Hondonada, hoyunígui.
Honesto, miasakuminke.
Hormiga, iche.
Hoy, yüe.
Huella, yuanyará.
Huérfano, náchi.
Humo, súta.
Huracán, buníte.
Huso, suküri.

I

Iglesia, grésia.
Ignorante, ininéki.
Indigena, shkanáru.
Invierno, diua panábi.
Ira, nonanyöne.
Izquierda, surdétu.

J

Jabón, abóne.
Joven, kuimandúndu.
Juego, samuhkúma.
Jues, arikári.

L

Ladera, guekunonoanúgui.
Ladrón, yangáka.
Lagartija, lóbu.
Lágrima, maurigue.
Lagrimal, umahténa.
Laguna, pósu.
Lama, mokióru.
Lata, mönkana.
Lavandera, mohkatúka.
Lechuza, sirihpópo.
Lengua, kurihgöna.
Lengua (idioma), anchayó.
León, dumáke.
Liendre, sánze.
Liviano, buhianyanunini.
Loco, dúma.
Lodazal, sihkanigui.
Loma, abukénke.
Lomo, yanagáke.

Luciérnaga, sinkábe.
Luna, sakaméru.
Luz, bunchianúgui.

LL

Llaga, sána.
Llanto, mábi.
Lleno (de líquido), kunáni.
Llorón, móka.
Lloroso, mokána.
Llovizna, dinambúru.
Lluvia, dináshui.

M

Macho, ferúa.
Madrastra, ranjakunéka.
Madre, máma.
Maguey, biáta.
Maiz, sán.
Malo, nononéka.
Manantial, füiría.
Manco, rishinananká.
Manga, guina.
Mano, gúna.
Mano (palma de la), kögönanbihta.
Mano (dorso de la), ehchá.
Mano derecho, gunanzunánku.
Mano izquierda, amiérna.
Manso, sinanka.
Mañana (ado), shigui.
Mañanita, shiguibókua.
Marido, ranshitéru.
Mariposa, uisakúbi.
Masa, semnösi.
Mazamorra, dibi.
Mazorca, jemtúru.
Media noche, chéku.
Médico, máma.
Medio dia, duiku.
Megilla, uburáta.
Memoria, riguanéga.
Mentira, rigashai.
Meñique, kögölanjigua.
Mes, sága.
Mezquino, dikönanká.
Mi (adj. pos.), ránji.
Mio, ránji.
Mitad, búa
Mochila, súzu.
Monte, bosque, kanköna.
Morado, uözi.
Moribundo, uiziaunúgui.
Mucho, kaminsha.
Mudo, ashaiunánka.
Muela, köhká.
Muela cordal, akó.
Muerte, uitáma.
Mujer, amia.
Muñeca (puño), kogöna.
Murciélago, dúngu.
Música, akanáma.
Muslo, dukökána.

N

Nariz, michiuña.
Negro (adj.), niakönke.
Nieta, rantúga.
Nieto, túga.
Nieve, damöngána.
Nigua, máhchi.
Ninguno, bibanéki.
No, uá.
Noche, chinke.

Nosotros, nábi,
Novilunio, sagamerundúndu.
Nube, múña.
Nuca, ganakúsha.
Nudo, rinakuaga.
Nuestro, nabinji.
Nueve, ihkágua.
Nunca, buiéngua.

O

Ochenta, ambigua-uguá.
Ocho, ambigua.
Oficio, iba.
Ofrenda, düiasháma.
Oido (sust.), nuhkuéga.
Ojo, úma.
Ola, ditanayáma.
Olvidadizo, riguenihkumanánka.
Olla, búku.
Ollita, bukungáma.
Ombligo, möna.
Omoplato, yanahtáma.
Once, séingüi.
Oreja, kukkuá.
Orejudo, kukkuashíu.
Orilla, ditaténa.
Oro, yuianyisi.
Osamenta, köhköla.
Oscuro, juánjeni.
Otra vez, möshináua.
Otro, eingüi,

P

Padrastro, kakaréka.
Padre, káke.
Paja, úhta.
Pajarito, suringána.
Pajaro, súri.
Palabra, kaká.
Paletá, urrúna.
Palillo (del poporo), shúgana.
Palo, káne.
Pantorrilla, kalundúnshi.
Papa, turúma.
Papel, jijóma.
Parecido, semejante, ianaringüi.
Pared, chui.
Parpados, umanjóma.
Pasarrago (anfibio), mösitate.
Pecho, péshu.
Pechos, tútu.
Pedazo, aönanka.
Pedernal, guengúka.
Pedrada, aguinanakoï.
Pedregal, iguinangaya.
Pelo, shá.
Perico, yurihkaná
Perro, chörma.
Pestañas, umasángala.
Pez, uáka.
Pezcueso, göla.
Pezón, tutungama.
Pezuña, ksulúma.
Pico, sunköna.
Pie, kösá.
Piedra, aguína.
Piedra de amolar, döme.
Pierna, dukakána.
Piojo, sanze.
Pobre, náshi.
Poco, uü.
Poco á poco, uü uüguarina.
Podre, sáua.
Podrido, nonoarihchín.

Pollo, piítu.
Poporo, dumbúru.
Puerco (cerdo), chinu.
Pulga, möéhchi.
Pulgar (dedo), kornómo.
Punta, sirikigúne.
Puño, dörönönke.
Planta del pié, kösömöéhke.
Plata, düí.
Plátano, pöntána.
Pluma, dungöna.
Presa, uíma.
Prima hermana, káne.
Primo hermano, kaueterúa.
Pronto, müíri.

R

Rabia, cólera, nonanyöne.
Rabo, duchiköna.
Racimo, shkuacháka.
Raís, anchukúcha.
Raja, rikakinábi.
Rana, saparrána.
Rancio, puanyöne.
Ratón, túhkua.
Rayo, güimángüi.
Redondo, dörönönke.
Relámpago, túbihki.
Río, díta.
Rico, nomöhchína.
Rocio, móte.
Rodilla, bukühköna.
Roza, üíhche.

S

Sabroso, zuanyúne.
Sal, nöngüi.
Saliva, köhkörín.
Sangre, uíchi.
Secreto, suarári
Sed, ditanandúne.
Seis, jín-ua.
Semilla, anchuku.
Serio, nöanyúne.
Si, kuá.
Siete, kúga.
Silla, siú.
Sobaco, küiána.
Sobrina, káue.
Sol, kokóbúnyo.
Sombra, chetúra.
Sordo, nahkunáru.
Suave, duirianyüne.
Subida (sust.), katáma.
Sucio, tin-anayüne.
Sudor, unantananúgui.
Suelo, kangöma.
Susto, yenahkönúgui.

T

Talón, urúchi.
Telar, ehtasáma.
Telaraña, uönköchipápa.
Terremoto, chendúku.
Teta, tútu.
Tia, guáse.
Tibio, uianyöne..
Tierra, nebinyàku.
Tinta, könke.
Tio, síngüi.
Tizón, guiöchiköna.
Tominejo, misigandúri.
Tos, junáche.

Totuma, jóke.
Tuerto, umösísi.
Tres, ména.
Tripas, kachíru.
Triste, arunamyüne.
Troje, kömpu.
Tropezón, kösörikuáo.

U

Ubre, tútu.
Unico, ijkua.
Uña, gunahköna.

V

Vaca, páke.
Vellos, uönze.
Venas, shiuána.
Venado, kuhchuár.
Verano, sihki.
Verde, atahkáye.
Vereda, unguéku.
Vieja, ahtöna.
Viejo, ahtöna
Viento, buníte.
Vientre, kümöna.
Viruela, güisába.
Viudo, a, chamáye.
Vómito, nauanaói.

Y

Yerno, yöne.
Yuca, irúke.

Z

Zorra, sárma.

VOCABULARIO

DE LA LENGUA BINTUKUA

POR EL Dr RAFAEL CELEDON.

La lengua, cuyo vocabulario damos en seguida, se habla en San Sebastian, pueblo de la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombia).

La hemos llamado Bintukua en nuestra gramática de la lengua Köggaba.

A

Abajo, kasike.
Abarca, zapátu.
Abeja, anga.
Abrevadero, yesike.
Ablandar, cuauéndi.
Abogado, agankuyáni.
Abrazar, gunankamúsi.
Abrir, kupou.
Abuela, natáka.
Abuelo, nasarumáka.
Acabar, kachonabi.
Aconsejar, kangána.
Acostado, kaniön.
Acostarse, kamainúse.
Adivino, séinchua.
Afeitarse, untambeiza.
Agarrar, tón.
Afligido, mabimigui.
Afuera, okák.
Agachado, asóu.
Agria, tuh.
Agua, ye.
Aguaitar, chuáu.
Aguacero, yéue.
Agil, arichinauéika.
Aguja, akúsa.
Agujero, popó.
Ahi, emába.
Ahogarse, yinyúna.
Ahora, kéiba.
Ahorita, ígua.
Ahumado, púnána.
Ahuyama, áma.
Ajeno, ingüise.
Ají, néibui.
Ala, kuí.
Alacrán, dérma.
Alero, kachéina.

Alegre, zeizér.
Algodón, unke.
Alma, anoué.
Alrededor, okák.
Almorzar, zamogaú.
Alto, guarinkába.
Allá, kúrigan.
Amanecer, bunzisanisi.
Amargo, puasanáni.
Amar, nayúni.
Amarrado, sikamábi.
Amarillo, chamikaba.
Ambiro, yuábire.
Amigo, yúnaka.
Amolar, abechán.
Ampolla, nakabinöni.
Ancho, guankába.
Angosto, inguikana.
Angel, chakin-e.
Anochecer, juizanisi.
Antes, aúye.
Anteayer, móusane.
Antiguo, birin.
Año, kágui.
Año pasado, ouye kágui.
Año venidero, sguakaguinánigue.
Apio, kache.
Aprender, dibián.
Apretar, natanigoü.
Apuntar (con fusil), kabuakóu.
Apurar, maníh.
Arriba, kúrigan.
Arrodillado, bigukanaantuisa.
Asi, dúgune.
Asomar, guakóu.
Aspero, apin-ú.
Asustarse, chochonakanabi.
Aurora, duzaraguinéye.
Ayudar, nöngunamásu.

B

Baile, kuéan.
Bajada, yuri.
Bajar, yetareseyéku.
Bayo, inquitikába.
Banco, kankáue.
Baño, aumába.
Barba (mentum), orozeúntu.
Barba, oróza.
Barbuquejo, oroza.
Barranco, kabúnsi.
Barriga, súnkana.
Barro, katuikaba.
Bastante, auán.
Basura, izabúru.
Batata, mi.
Bautizar, yuakásan.
Bazo, yuimána.
Bebida, agú.
Bejuco, kanzía.
Bien, auankabi.
Bilis, suasanáni.
Blanco, bunzi.
Blando, guneyarina.
Blanquear, bunzga.
Boca, káhka.
Bollo, uí.
Bonito, dukába.
Borla, anga.
Borrachera, agumöchána.
Bueno, dukába.
Buenos dias, dumezánu.
Bulla, akariasáikua.

Bravo, yueyueaurúnye.
Brincar, amázón.
Brioso, chakazéna.
Brazo, gúna.

C

Cabello, ságane.
Cabeza, sakuku.
Cabrillas (constelación), ukus.
Cabuya, si.
Cadera, gákane.
Cal (del poporo), yóburu.
Caldo, asöría.
Calentura, kuráma.
Caliente, uibizáne.
Callo, yumánisi.
Caminar, náyan.
Camino, inguna.
Campanilla (galillo), mábe.
Cana, sabózi.
Cangrejo, úti.
Cansamaría (casa de baile)a, nagúru.
Cansado, aguhtanábi.
Cantor, akánzia.
Canto, akanzi.
Cara, umákana.
Caracol, yósa.
Carbon, guichako.
Carne, bíma.
Carrizo, chára.
Caro, ahutariasáni.
Cana, kanabúnzi.
Casa, uráka.
Casado, cheirua, kasamíno.
Cascajo, kagoma.
Cáscara, azóma.
Cataveja (ave), mákaru.
Catarro, tuzáne.
Cazuela, urúkue.
Cebolla, iuáche.
Cegar, umaguakunáriu.
Cejas, umakánsua.
Celoso, duarunéika.
Cena, zeiazéia.
Ceniza, búnzga.
Cera, anga.
Cera del oido, izúlú.
Cerda, unte.
Cerro, güírkane.
Cielo (firmamento), kúriga.
Cielo (empireo), utibuna.
Ciento pies, anchána.
Cinco, aséba.
Cintura, gakana.
Círculo, kókoro.
Cigarra, bina.
Cima, sauána.
Claro, bunzisanigüéi.
Clavicula, kandiréro.
Cobarde, chochomikanátsi.
Cobrar, yumlanzísa.
Cocido, punána.
Cocina, darókua.
Codo, díndi.
Cogollo, azáche.
Cojo, amachi.
Colgar, abeú.
Colorado, zikaba.
Comer, zamegóu.
Comida, záme.
Comprar, sánan.
Conchita, yotingua.
Conversar, asayén.
Coposo, auankába.

Coral, kurariyikába.
Corazón, yuabika.
Cordon, unkusia.
Correr, koréni.
Corredor, koréniga.
Cortadura, kabéisi,
Corva, güikukana.
Coser, kuiá.
Costado, kotiáse.
Costilla, katiá.
Coyúntura, anchuakúma.
Crencha, saankarechaua.
Crespo, izagúngu.
Crepúsculo, maruazanigue.
Cristiano, yuamkuáya.
¿ Cual ? béma.
¿ Cuando ? azéki.
¿ Cuanto ? biga.
¿ Cuantas veces ? bigamursi.
Cucaracha, kúcha.
Cuchara, tíru.
Cucharear, trusinaminsán.
Cuchillo, kusío.
Cuentista, aseiséya.
Cuero, kutiru.
Culebra, güioma.
Culebra bocadorada, makúku.
» coral, gueirota.
» cascabel, a'ku.
Cuñado, némua.
Cura párroco, guinísa.
Curioso, agan kuába.

D

Dadivoso, aulári.
Dame (imp.), nako..
Débil, chumanikunéika.
Dedo pu gunezába.
Dedo pulgar, gunezána.
Dedo meñique, guneyóte.
Defender, sasayán.
Defensor, agúka.
Delante, samúsi.
Delgado, zúnana.
Dentro, usíke.
Derramar, dósan.
Derecha (mano), ichamagúna.
Desanudar, a'ntikam.
Desarroparse, makauchebesan.
Desbaratar, desögörasan.
Descansar, ankaniéchan.
Descargar, katékan.
Desenterrar, küian.
Desenvolver, imüisan.
Deshonesto, manayéka.
Desigual, dikinasóni.
Desnudarse, anchibisan.
Desnudo, tikirikába.
Después, eigüi,
Deudor, yúmi.
Dia, yuia.
Diablo, ihkanúsi.
Diariamente, siguesigue.
Diente, käke.
Diez, uga.
Diez y seis, chiguakatóu.
Diez y siete, shkabakatóu.
Diez y ocho, abega katóu.
Diez y nueve, koga katóu.
Dios, kakaruabíku.
Difunto, uichána.
Discipulo, dibianúga.
Doblez, anchoakóma.
Doce, mogakatóu.
Dolor, amatcha.

Doler, amatcheasáni.
Dorado, chamikába.
Dormir, kamán.
Dormilón kamöe.
Dos, móga.
Dulce, manadzáni.
Duro, dichanána.

E

Ebrio, gömechána.
Echarse fresco, uman uísan.
Eclipse de luna, tuiazanígui.
Eclipse de sol, yuirigáya.
El, éma.
Ellos, éma.
Empedrar, anazösan.
Empinarse, pirengána.
Empujar, aratuísan.
Enemigo, yuéyue.
Enfermedad, amochéya.
Enfermo, amochem-auén.
Enramada, kangúkan.
Enseñar, yuásen.
Ensenada, duzáni.
En todas partes, pinnanába.
En el mismo lugar, ayaba kingüi.
Escama, azöína.
Escribir, paperiásan.
Escupir, kakariatúsan.
Esforzado, yáma.
Espalda, kuikáma.
Español, bunáche.
Espiga, azeinanúsi.
Espina, kóti.
Espinazo, goyíri.
Espinilla, kanasirikába.
Espíritu, anoué.
Espíritu malo, kamisi.
Esposa, amía nónze.
Esposo, nonze.
Espuma, bochurúna.
Este, yuiachunári.
Este (adj.), emi.
Estómago, guarósa.
Estrella, uirakóko.

F

Faja, kuíyina.
Família, sináma.
Fantasma, chúro.
Fatiga, nauána.
Feo, yueyuekába.
Fiesta, debeíza.
Fino, dukába.
Flaco, deirukába.
Flecha, tíne.
Flojo, yúrkane.
Flor, tinzinikána.
Fogon, gueihkána.
Frailejon, púna.
Fregar, achíkua.
Frente, figuhkána.
Frío, kuráma.
Frísol, iche.
Fruta, tnsinéga.
Fuégo, guéi.
Fuera, okák.
Fuerte, yumáneche.
Fusil, fusíri.
Fumar, gueipúsa.

G

Gallina, gaína.

Gallinazo, gainásu.
Gallo, gainachéirua.
Garganta, gáre.
Garrotazo, kan azösa.
Gavilán, kortáma.
Golondrina, tikíki.
Gordo, chinchinkába.
Gota, yeapú.
Grande, auankába.
Grano (semilla), in.
Grano (erupcion), a ti.
Grillo, tltiko.
Gritar, akanú.
Grito, kánan.
Gritón, akankána.
Grueso, chinchína.
Guandú (grano), kankúku.
Guardar, duabán.
Gusanera, zianikuaya.
Gusano, zi.

H

Hablador, aseiséia.
Hacer, níkan.
Hacer muecas, umörösu.
Hambre, marinazöni.
Harto, taiazána.
Hebra, unkösía.
Hediondo, punpunsonchéna.
Hembra, amía.
Hermana, nazáti.
Hermano, nagüía.
Hermoso, dukába.
Hico (lazo), chúma.
Hidrópico, suhkana, auankába.
Hiel, áte.
Hijo, nögáma.
Hilo, unkosiía.
Hilacha, máke.
Hilandera, kúrkana.
Hipo, nankuasonéye.
Hocico, tunkana.
Hoja, azáche.
Hombre, chéirua.
Hombro, kuikána.
Hondo, apóse.
Honesto, duarunéka.
Hormiga, izö.
Horqueta, kándihte.
Hoy, igua.
Hoyo, kapóti.
Huella, anchána.
Humo, zácha.
Huso, kúrkana.

I

Iglesia, inguirésia.
Ignorante, inaganköréke.
Igual, dikenkábe.
Iguana, iguáne.
Indígena, ikó.
Infierno, kagamuearerígua.
Invierno, yéuan.
Ira, uazanezisóyan.
Izquierda, gánzion.

J

Jabón, habóna.
Joven, kuimágama.
Juego, níníka.
Juez, alcalde, ayaanárin.
Jugueton, ninikéika.

L

Labio, uotinche.
Labrador, nikáya.
Ladera, yegákan.
Ladrido, máuya.
Ladron, chúhkue.
Lagartija, sariuíua.
Laguna, yúia.
Lama, yeúnta.
Largo, garizána.
Lata, í'nkaña.
Leche, tú.
Lechuza, tíbi.
Lejos, poike.
Lengua, korígana.
Leña, kan.
Leon, güiachína.
Lerdo, arichi.
Libro, papéri.
Liendre, kúzane.
Limpio, bunchikábi.
Liso, yeukábi.
Liviano, dan azéni.
Loco, nakunéka.
Lodazal, tikanze.
Loma, yirigáka.
Lombriz, maunsíru.
Lucero, minkóku.
Luna, tima.
Luz, bunzizeni.

LL

Llaga, ati.
Llama, gnekapunéya.
Llanto, chabiriuána.
Llegar, kínkoman.
Lleno, koní.
Llorar, maúa.
Llorón, maunsúru.
Llover, yeuguanampáni.
Llovizna, yeuinguguanéya.

M

Machete, masíte.
Macho, chéirua.
Madre, zéku.
Madrugada, minsingui.
Maguey, béche.
Maiz, in.
Malo, duarunéka.
Mamar, juágan.
Manantial, kánkana.
Manco, gunainukunéka.
Mano, gúna.
Manso, dunána.
Manta, máke.
Mañana (ado), sígui.
Mañana (por la), minsíngui.
Mar, makuríba.
Mariposa, kuíntaro.
Mascar, gan-án.
Matar, guákan.
Matrimonio, kasaníkan.
Mazamorra, katira.
Mazorca, inchuru.
Mecer, abisan.
Media noche, seiko.
Medicinar, mamanikan.
Médico, mámóe.
Medio dia, yuíku.
Megilla, buchi.
Memoria, einaganchúni.

Menear, amínsan.
Mentira, digasái.
Mentiroso, digasayéka.
Mes, tima.
Meter, kayúsan.
Mezquino, guícheke.
Mi, nan.
Mio, nánze.
Mirar, gúakan.
Mitad, dike.
Mochila, tútu.
Mochila de hilo, unkutútu.
Mojar, tuauán.
Molendera, muisaya.
Monte, bosque, kánkana.
Montar (á caballo), ihchonan.
Morder, gan-án.
Moribundo, uichanága.
Morado, úro.
Masca, chún.
Muchacha, gaizina.
Mucho, umánkui.
Mudo, dusaineka.
Muela, káka.
Muerte, uichákua.
Muerto, uichana.
Muñeca (puño), gúna.
Murcielago, yúgu.
Muslo, gungakan.

N

Nada, inéki.
Nadar, yesepunténan.
Nariz, misún-a.
Neblina, tuiagániku.
Negociante, gósan.
Negro (adj.), tuikába.
Nieve, yán.
Nervios, búnisini.
Nigua, mátsi.
Ninguno, inenéki.
No, inenéki.
Nombre, zákanuga.
Nosotros, áyua.
Nube, moña.
Nuca, gána.
Nuestro, sienyú.
Nueve, kóga.

O

Ocho, abéba.
Oficio, nikan.
Ofrenda, chúan.
Oir, nokóu.
Ojo, úma.
Oler, izanóu.
Olvidadizo, natikömoni.
Olla, yuéru.
Ollita, yueringakába.
Ombligo, gasíro.
Omoplato, pandía.
Once, ingui kaón.
Ordeñar, zuadózo.
Oreja, kúkue.
Orilla, kachéina.
Orines, uhtinabúzan.
Oropéndola, yúru.
Osamenta, huesutuínuga.
Oscuro, túiazáni.
Otra vez, imanéike.
Otro, íngüi.

P

Padre, káke.
Paja, útcha.
Pájaro, túri.
Palabra, asáya.
Paleta, kasorína.
Palillo (de poporo), sokana.
Palma, inkána.
Palmotear, gunereapásan.
Paloma, yukám,
Pared, makeigúna,
Pariente, sináma.
Pandearse, adísan.
Pantorrilla, kaneyungu.
Papa, turúma.
Pasado mañana, mógue.
Pasear, náyan.
Pecho, bitcha.
Pechos, tu.
Pelar, sambéira,
Pelo, ságane,
Pellejo, buniséna.
Perro, péru.
Pescado, uáke.
Pescuezo, güergüéro.
Pestaña, umotengana.
Pezuña, kalakóma.
Picante, néui.
Pie, káte.
Piedra, ane.
Piedra de amolar, murári.
Pierna, gungáka.
Plata, zuí.
Plátano, prantána.
Pluma, kuí.
Poporear, zumburuzóni.
Póporo, zúmburu.
Poquito, inguí.
Puerco (cerdo), chínu.
Puerta, mokáte.
Pulga, máchi.
Punta, uináca.

Q

Quien, béma.
Quince, aseba katón.

R

Raiz, kansia.
Rama, kanza kúkua.
Rascar, angüísan.
Relampago, buníkana.
Rio, yesíke.
Rodilla, bigukána.
Roza (labranza), teikanáka.
Rostro, uniökána.

S

Saber, aganguyani.
Sabroso, duazöni.
Salir, achönan.
Saliva, kakariatú.
Saltar, amasú.
Sangre, yuá.
Secretear, chuaú.
Sed, yagó.
Seis, chíngua.
Semilla, zayúna.
Sesos, sakúnda.
Sí, dugurú.
Siete, shkába.

Silbar, güingüenú.
Silla (de montar), siaichóu,
Sobrino, tegama.
Sol, yui.
Soltera, samayu.
Soltero, cheirnasamáyu.
Soñar, rekabíku.
Subir, ichonán.
Sudar, unenchanábi.

T

Tapa, agúma.
Tarde (sust.), tuizanísi.
Techo, guareke.
Temblor, kamánza.
Temer, chouchunakanabi.
Terremoto, kamánza.
Tia, guáti.
Tio, tegue.
Tibio, kanta
Tizón, gueihkana.
Toser, uhumínikan.
Tostar, suan.
Totuma, chókue.
Trabajar, níkan.
Tragar, agóu.
Trenza, gaúa,
Tres, máikana.
Tronco, kanabekumána.
Trueno, kuimábue.
Tu, ma.
Tusa, inzakane.

U

Uña, kómue.

V

Vaca, kakachána.
Vellos, unte.
Vena, bunizena.
Ver, chuan úma.
Verde, azáche.
Veseda, inguneinguekaba
Vieja, achána.
Viejo, cheirnachána.
Virgen, samáyu.
Volar, durúnan,
Volver, eiguinákan.
Vomitár, auánan

Y

Yo, nan.
Yuca, irókne.

Este trabajo, como el anterior, no se ha concluido, porque el autor no ha podido volver á la Nevada.

LANGUE OYAMPI

PAR M. L. ADAM.

La langue des indiens Oyampis a été tout d'abord connue par un vocabulaire de 298 mots dont Martius avait puisé les éléments dans la relation des voyages effectués, de 1828 à 1833, par MM. Adam de Bauve, Ferré et Leprieur, relation que la Société de Géographie de Paris avait insérée dans son bulletin, en 1834.

A ce premier vocabulaire, le Dr Crevaux a ajouté une liste de 90 mots qui a été publiée en 1882, dans le tome VIII de la Bibliothèque linguistique américaine.

Un cinquième voyageur de nationalité française, M. H. Coudreau a rapporté récemment du haut Oyapok et de la région des monts Tumuc-Humac, un vocabulaire comprenant plus de 1000 mots, et un recueil d'environ 450 phrases, la plupart assez courtes.

La partie lexiologique se recommande aux linguistes par son importance intrinsèque, par des concordances fort nombreuses avec le Tupi-guarani, et par ce fait qu'il a été possible d'en extraire les éléments d'une phonétique spéciale au dialecte. A ce point de vue, M. H. Coudreau a parfait l'œuvre de ses devanciers et doté la science de matériaux dont la publication fera entrer l'Oyampi dans la catégorie des dialectes suffisamment connus, pour qu'ils soient appelés à jouer un rôle important dans l'élaboration d'un vocabulaire comparé.

Le recueil de phrases présente un incontestable intérêt, mais je dois à la vérité de dire que si toutes les formes grammaticales ont été exactement notées et traduites, l'Oyampi du haut Oyapok

serait tombé à l'état de jargon, tout en demeurant lexiologiquement à peu près pur.

J'ai appelé l'attention du zélé voyageur sur un certain nombre de formes qui me paraissaient contradictoires et suspectes. Il m'a répondu en ces termes : « J'ai interrogé en patois créole ; mon maître le tamouchi du saut Viritou me répondait dans ce même patois ; j'ai écrit sous sa dictée, puis j'ai vérifié ultérieurement avec d'autres Oyampis, dans leur langue, et comme j'ai pu. »

Il eût été discourtois d'insister. Au surplus les Américanistes auxquels le parler tupi-guarani est familier rectifieront aisément les erreurs commises. Ils auront notamment à examiner de près un point dont l'importance est grande.

M. H. Coudreau n'ignore pas que la distinction du genre est absolument étrangère au tupi-guarani. Il a néanmoins enregistré, sans hésitation aucune, un certain nombre de formes soit possessives, soit verbales, dans lesquelles cette distinction se manifeste plus ou moins régulièrement.

Genre masculin. — *Aouñe é-youa* le bras de lui, *aouñe é-po* la main de lui, *aouñe amou kéaoue* le hamac de lui, *aouñe igare-été* le canot de lui, *amou é-rérécouar-été aoui* la femme de lui, *né-youa aouñe né-youa* les bras de lui, *é-po aouñe é-po* les mains de lui ; *aouñe ré-mossouc ouérène* il fume, *caou-érène* il boit, *aoui yaïr-été* il est jeune, *aouñe saïman* il est vieux, *no-mossouc yaoui* ils fument, *o-caou* ils boivent.

Genre féminin. — *Endé né-youa* le bras d'elle, *endé né-po* la main d'elle, *aouèñe ouaïmi kéaoue* le hamac d'elle, *né-youa endé né-youa* les bras d'elle, *é-po endé ré-po* les mains d'elle ; *ouaïmi ré-mossouc* elle fume, *ouaïmi caou-érène* elle boit, *ouaïmi yaïr-été* elle est jeune, *ouaïmi saïman* elle est vieille, *mossouc ouaï aouirène* elles fument, *ouaïmi o-caou* elles boivent.

L'emploi de *ouaïmi* « femme », pour exprimer le genre féminin, donnerait à penser que *aouñe*, *aoui*, *yaoui* au moyen desquels le genre masculin est indiqué, sont issus, comme *aoua*, d'un thème primitif *aba* « homme ». Jusque-là, rien qui ne soit

conforme au génie du Tupi-guarani. Mais que penser de l'emploi de *endé* par opposition à *eaouñe*, et de *é-* par opposition à *né-*, alors que ces mêmes indices apparaissent à la première et à la deuxième personne ?

É-rorou né-ré je suis content de toi; *é-yaou* je me baigne, *é-ouatat* je vais ; *endé caciri* ton cachiri, *né-rétamé* ta main, *éné né-youa* ton bras, *endé né-co* ton abatis, etc.

LANGUE ROUCOUYENNE

PAR M. L. ADAM.

Après avoir reconnu que j'ai pu légitimement ranger le Roucouyen du Dr Crevaux parmi les dialectes caribes, M. H. Coudreau affirme que ce parler est un patois de traite fabriqué, avec du Galibi plus ou moins altéré, par les indiens Bonis, et que les indiens dénommés à tort *Roucouyennes* parlent entre eux une langue *Ouyana* qui leur est propre.

Il ajoute : « Le vocabulaire rapporté par le Dr Crevaux comptait 360 mots dont 250 de Ouayana pur, et 110 de patois Boni-Ouayana donnés également comme étant du Ouyana véritable. J'ai démêlé le Ouayana du patois, colligé 1150 mots nouveaux, et recueilli 400 phrases. Avec cela M. Lucien Adam pourra compléter les études qu'il a si heureusement commencées. »

La tâche n'est pas aussi facile que M. H. Coudreau paraît le croire.

Examen fait des 400 phrases recueillies, j'ai constaté que la grammaire du Roucouyenne de M. H. Coudreau est identiquement celle du Roucouyenne de son prédécesseur. Or, dès 1882 l'étude des phrases rapportées par ce dernier m'avait amené

à reconnaître que cette grammaire était, comme celle du Galibi de Boyer, de Biet, la grammaire d'une langue caribe réduite à l'état de jargon, et j'avais signalé ce fait que la partie de l'œuvre de La Sauvage extraite de l'*Introduction à la langue des Galibis* par le P. Pelleprat se distingue de celle où il suit Boyer et Biet, par l'emploi de procédés grammaticaux analogues à ceux du Cumanagote et du Chayma.

Ainsi bien avant qu'il existât des Bonis, il s'était formé dans la Guyane, de compte à demi entre les blancs et les indigènes, une sorte de *lingua geral caribe* aujourd'hui encore en usage, et à laquelle appartient le parler auquel M. H. Coudreau a infligé la dénomination de patois Boni-Ouayana.

Pour découvrir s'il y a dans les 400 phrases un certain nombre de formes qui appartiendraient à l'Ouayana pur, il faudrait connaître à fond le système des divers dialectes caribes. Ai-je besoin de dire qu'aucun linguiste n'est aujourd'hui à même d'entreprendre sérieusement cette recherche. Le Cumanagote et le Chayma sont connus ; mais il est absolument nécessaire de refaire méthodiquement la grammaire de ces dialectes, en s'aidant des textes que l'on possède. Sous peu, je l'espère, la grammaire complète de l'Accavai verra le jour. Enfin, rien de définitif n'est à tenter avant que MM. Carl von den Steinen et Ehrenreich aient publié, avec les textes qu'ils ont rapportés, la grammaire des dialectes caribes actuellement parlés dans la région du haut Shingu.

Quand ces divers travaux auront été accomplis, il sera possible d'édifier une grammaire comparée des langues caribes, et une fois en possession de cet outil, de démêler dans les phrases de M. H. Coudreau les formes qui seraient propres à l'Ouayana.

En ce qui concerne la lexiologie, j'incline à penser qu'un assez grand nombre des mots colligés par M. H. Coudreau sont étrangers au caribe, mais ici encore le problème ne pourra être résolu qu'autant que l'on possédera un second outil, je veux dire le vocabulaire comparé des langues caribes.

Quoi qu'il advienne, M. H. Coudreau a bien mérité des Améri-

canistes, en mettant à leur disposition des matériaux qui seron utilisés, et en posant une question qui provoque les linguistes à entreprendre un travail d'ensemble sur l'importante famille des langues caribes.

LINGUISTIQUE GUARANI

PAR LE Dr C. F. SEYBOLD.

J'ai l'honneur de présenter au Congrès, au nom et de la part de S. M. l'Empereur Dom Pedro, un petit livre que je viens de publier en son nom et sous ses auspices : Brevis linguae *Guarani* Grammatica, hispanice a reverendo Patre Jesuita Paulo Restivo, secundum libros Antonii Ruiz de Montoya et Simonis Bandini. in Paraquaria anno MDCCXVIII composita et « Breve Noticia de la Lengua Guarani » inscripta, sub auspiciis Augustissimi Domini Petri II, Brasiliae Imperatoris, ex unico, qui notus est, Suae Majestatis Codice Manuscripto edita et publici juris facta, necnon praefatione instructa opera et studiis Christiani Frederici Seybold, Doctoris philosophiae. Stuttgardiae, in aedibus Guilielmi Kohlhammer MDCCCXC (pp. XII + 81). A la préface latine de mon édition, j'ai seulement à ajouter que l'exemplaire du « Vocabulario de la lengua Guarani, 1722 », de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, est indiqué par une astérisque comme y existant, in « Bibliographia da lingua Tupi ou Guarani por A. do Valle Cabral, N. 288 ; mais, d'après une communication du vicomte de Taunay, qui a bien voulu le chercher lui-même et le faire chercher à ladite bibliothèque, il ne peut plus être trouvé, de sorte que l'exemplaire de Sa Majesté qu'elle veut bien faire réimprimer par moi pour le conser-

ver, est le seul qu'on connaisse (des recherches à Rome et à Madrid n'ont donné aucun résultat).

D'un autre côté, je viens d'apprendre que de l' « Arte de la lengua Guarani 1724 », outre l'exemplaire du Dr Couto de Magalhaes, de Saint-Paul du Brésil, le célèbre Américaniste, Dr J. Platzmann, à Leipzig, possède un second exemplaire (provenant de la bibliothèque d'Alph. Pinart) de 132 pp. (Arte) + 256 pp., « Suplemento » (1-116) et « Particulas » (117-256); cette dernière partie est un traité fort remarquable sur les particules qui jouent un si grand rôle dans cette langue, un vrai supplément alphabétique du « Tesoro » de Montoya (1640) qui n'a pas eu de seconde édition. — Également je viens d'apprendre que le « British Museum » a fait, l'année dernière (1889), l'acquisition d'un livre rarissime publié aussi en 1724, au même endroit des Missions, à Santa-Maria-la-Mayor, sous les auspices du même grand Guaraniste de cette époque, le P. Restivo :

Explicacion de el Catechismo en la lengua Guarani por *Nicolas Yapuguai* con direccion del P. Paulo Restivo de la Compañia de Jesus. En el Pueblo de Santa-Maria-la-Mayor, año de MDCCXXIV, ouvrage qui mériterait également une réimpression comme monument important de la langue Guarani.

ESQUISSE D'UNE GRAMMAIRE ET D'UN VOCABULAIRE BANIVA

PAR M. R. DE LA GRASSERIE.

Dans son introduction à l'*arte de la lengua de los Indios Antis*, notre savant confrère Lucien Adam a démontré par des rapprochements lexiologiques, et, ce qui est plus concluant, par des comparaisons grammaticales, l'existence d'une vaste famille linguistique, qu'on peut appeler la famille Maïpure, et qui comprend : le Maïpure, l'Anti ou Ande, le Caraïbe, l'Arrouague, le Goajira, le Baure, l'Achagua, le Piaapoco, le Moxo, le Mauro, le Marauha, l'Uainuma, l'Uirina, le Passé, le Tariana, le Jumana, le Mariate, l'Yavitero, le Cariay, l'Araicu, le Jucuna, le Caùixana, le Caoùri, le Jabaana, le Kustenau, le Pareni et le Baniva.

C'est de cette dernière langue seulement, le Baniva, que nous voulons nous occuper ici, en essayant de tracer les linéaments de sa grammaire, et de réunir les éléments de son vocabulaire, sans examiner ses différences et ses ressemblances avec les autres langues de la même famille, mais en l'étudiant isolée.

Pour ce travail, nous avons consulté et mis à profit : 1° *Wörterversammlung brasilianischer Sprachen* de D. Martius, comprenant le Baniva, le Tomo et Marva, le langage de Javita et celui du Rio Içanna, trois dialectes présentant parfois des différences assez grandes ; 2° le vocabulaire de *Crevaux* ; 3° celui de *Montolieu* ; 4° celui de *Chaffanjon*, sans compter ou plutôt en comptant sur-

tout les indications qu'a bien voulu nous fournir notre savant confrère, l'éminent Américaniste *Adam*[1].

Les Banivas habitent un pays situé sur les confins du bassin de l'Orénoque et de celui de l'Amazone, plus exactement ils occupent le bassin de l'Alabapo et une partie de Rio-Negro, Alto Orinoco (Vénézuéla) et du Brésil ; ses mœurs sont décrites par Chaffanjon, page 212 de l'Orénoque et du Camia ; ils semblent avoir émigré du Nord au Sud et avoir quitté le Haut-Orénoque pour se fixer au Brésil.

Nous ne possédons aucun texte écrit en Baniva, autre que quelques phrases détachées, recueillies par Chaffanjon ; aucune grammaire n'en a été faite et les autres documents sont très incomplets. Cependant nous pensons que le présent essai pourra offrir quelque intérêt aux linguistes américanistes.

Il comprendra ; 1° des linéaments de grammaire ; 2° des éléments de vocabulaire.

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI DE GRAMMAIRE BANIVA

Nous examinerons successivement : 1° les affixes de dérivation ; 2° les pronoms ; 3° les verbes ; 4° les postpositions.

I. Affixes de dérivation

Ils se divisent en deux classes : les affixes et les suffixes.

A. Préfixes.

Les préfixes que nous avons pu relever sont : 1° *no*, *ne*, *nu*, *m*, *n*; 2° *pi* ; 3° *wa* ; 4° *ma* ; 5° *i*.

[1] Ces ouvrages sont cités dans le cours du présent travail par les abréviations suivantes: T = dialecte de Tomo ; Iç = dialecte du Rio Içanna ; Jav = dialecte de Javita ; Cr. = Crevaux ; Chaff. = Chaffanjon ; Mont = Montolieú ; Melg = Melgarejo.

I. Préfixe *na* (*no*, *nu*, *ni*).

a) *Dans les substantifs.*

No-sanoma, barbe.
No-tsipana, cheveux.
No-nenituana, cœur.
No-tsiapoli, anus.
No-bancune. chaise.
No-tariapi, dos.
No-tapiyue, don.
No-yabapa, épaule.
No-yantua, frère.
No-r-siyanipe, famille.
No-heroberote, id.
No-hirana, foyer domestique.
No-kako, joue.
No-tsipana, jambe.
No-r-syere, lieu.
No-yafa, nez.
No-tarifara, oreille.
No-tsifara, pied.
No-mawerite, sœur.
No-haripere, graine.
No-hoboho, tête.
No-nenï, ventre.
Nu-ni-benepi, amour.
Nu-myani, sang.
Nu-nepara, testicules
Nu-unaha, neige.
Nu-pureba, ami.
Na-mumma, bouche.
Na-no, bras.
Na-rsi, dent.
Na-pibo, doigt, main.
Sa-quaretari, genou.
Na-pinana, petite-main.
Na-porhi, œil.
Na-totsi, poitrine.
Na-pi, poing.
Na-puna, visage.
Na-yuera, voyage.
Nho-tare, langue.

Cet emploi du préfixe *no*, *na* est très remarquable. Sa fréquence dans les substantifs qui désignent les différentes parties du corps, les membres de la famille, les choses individuelles prouve qu'il n'est autre que le pronom personnel de la première personne : *no*, *nu*, je.

Puis l'emploi s'est étendu par analogie à d'autres objets, et nous allons trouver ce préfixe avec d'autres substantifs, mais moins nombreux, et avec des adjectifs.

No-tapiyue, don.
No-weyapitsi, avec plaisir.
Nu-ni-benepi, amour.
Na-duhami, ancien.
Ne-dahodetsima, coutume.
Ne-tuetzma, qualité.
Na-nahitehe, malsain.
Na-wiryawa, beauté.
Na-nopamia, semblable.
Na-yuera, voyage.
Ni-wehe, haut.

b) *Dans les verbes.*

No-r-siawa, asseoir.
No-yarituatapi, accompagner.
No-teroke, accoster.
No-terocapiava, amputer.
No-werite, acheter.
No-heye, brûler.
No-camita, chanter.
No-yapeate, charger.
No-tapara, conduire.
No-tske, coudre.
No-tsimanorsia, dormir.
No-yatehe, demander.
No-cahota, deviner.
No-tama, danser.
No-taha, donner.
No-maha, dire.
No-ayatapbanahe, défendre.
No-tatapi, embrasser.
No-yawapa, entrer.
No-aramatse, fabriquer.
No-hepe, jeter.
No-dzewersipita, mentir.
No-wahatebu, monter.
No-mitaha, nager.
No-hayata, parler.
No-taparsipihe, permettre.
No-yaya, pleurer.
No-tsapia, sauter.
No-yarsapita, suer.
No-kesoka, traverser.
No-wahinoyuate, tuer.
No-r-sanopate, recevoir.
No-yawapute, répondre.
No-miranate, se souvenir.
No-patupi, saisir.
No-teya, uriner.
No-teme, rôtir.
Na-nopamia, arriver.
Na-mute, appeler.
Na-menata, aiguiser.
Na-wa, se baigner.
Na-heye, chercher.
Na-r-suheta, cracher.
Na-pihi, emmener.
Na-pahote, écraser.
Na-harmatsi, garder.
Na-winite, payer.
Na-tapa, passer.
Na-daraha, ronfler.
Ne-daha, voir.
Ne-teve, devoir.
Ne-doyursana, écouter.
Ni-namawe, accoucher.

Nous pouvons maintenant tirer une conclusion. Le préfixe *no* n'est autre que le pronom de la première personne, lequel est devenu de grammatical lexiologique, et a formé désormais une partie intégrante du mot. Le *moi* a laissé ici une forte empreinte. Le verbe conjugué à la première personne est devenu le verbe même ; on avait d'abord rapporté toutes les actions à soi. Il en est de même des substantifs ; tous ceux qui renfer-

ment une idée personnelle *parties du corps*, *nom de parenté* sont devenus inséparables du pronom de la première personne qui s'est converti en préfixe. Cela nous mène à l'état ancien et concret du langage où l'action ne pouvait être conçue sans l'agent, ni le substantif sans son possessif. Quel était l'agent, le possessif qui devait l'accompagner à défaut d'autres? Dans beaucoup de langues c'est le pronom de la troisième personne comme plus indéterminé ; ici c'est le pronom de la première qui individualise plus énergiquement.

II. Préfixe : pi.

Pi-ariarsire, cerveau.
Pi-apineyere, naître.
Pi-apinayùche, apporter.
Pi-teroke, couper.
Pi-tapatatach, charger.
Pi-rike, fermer.
Pi-eretehe, toucher.
Pi-antepitate, prendre.
Pi-ante, quitter.
Pi-tacuruwa, têter.
Pi-wepehe, avorter.

Pi est le pronom de la seconde personne, comme *na*, *no*, celui de la première. Que faut-il en conclure? Qu'il y a encore ici un phénomène de concrétisme, d'adhérence d'un pronom personnel au mot, de manière à se confondre avec lui.

III. Préfixe : wa.

Wa-naware, avant.
Wa-rine, couleur.
Wa-puna, front.
Wa-yotsini, force.
Wa miwate, fuite.
Wa-tsimayro, liquide.
Wa rarapigma, nu.
Wa-burana, naufrage.
Wa-r-sawayatsiro, augmenter.
Wa-yarite, arracher.
Wa-r-sayatsiro, avancer.
Wa-putucatehe, boucher.
Wa-rihehe, casser.
Wa-yapeata, décharger.
Wa-pite, enterrer.
Wa-piyue, fumer.
Wa-mahodeca, obstacle.
Wa-rare, propre.
Wa-pureba, parents.
Wa-pinaha, remède.
Wa-purehe, sifflet.
Wa-yatawebone, obéir.
Wa-tsawite, poursuivre.
Wa-punana, se reposer.
Wa-tsiate, recueillir.
Wa-patata, travailler.
Wa-mitareta, voler.
Wa-rarawadeca, revêtir.

IV. Préfixe : ma.

Ma-tseribura, innocent.
Ma-narowersia, inquiet.
Ma-tsenapora, inutile.
Ma-dzepuininaro, vengeance.
Ma-nananipi, paresseux.
Ma-noro-pi, silence.
Ma-nuru, tangible.
Me-wapepare, vide.

V. Préfixe : i, y.

Y-owitata, carré.
I-bupetsi, devant.
I-r-sumiawa, épouse.
Y-ami, mari.
Y-uayaritua, compagne.
Y-abute, attaque.
Y-iwadaca, tomber.

B. Suffixes.

I, Suffixe : na.

Tatawi-na, croître.
Yanthùate-na, engagement.
Nedoyursa-na, écouter.
Asurupe-na, gai.
Anetoha-netohu-ni, honneur,
Arsorape-na, joyeux.
Purapiami-na, maigre.

La ressemblance du suffixe : *na* avec le pronom de la première personne est encore ici frappante.

II. Suffixe : pi.

Nu-m-bene-pi, amour.
No-yaritatua-pi, accompagner.
No-tata-pi, embrasser.
Ma nanini-pi, paresseux.
Ma-noro-pi, silence.
No-pata-pi, saisir.

La ressemblance ou plutôt l'identité de ce suffixe avec le pronom de la seconde personne est très remarquable.

Les pronoms personnels, en s'agglutinant d'une manière indivisible au substantif et au verbe, seraient donc devenus des préfixes et des suffixes.

III. Suffixe : ne.

Tuli-tsie-ne, dehors.
Turi-tsie-ne, dedans.
Ive-ne, dedans.
Niwe-ne, d'en haut.

IV. Suffixe : he.

Epine-he, bas d'en bas. Niwe-he, haut.

2° Pronoms.

Cr.	S.	1 No-gahe,	2	3 E-taha,
	Pl.	1 Gua-yaha,	2 Aoùaha,	3 anta.
Melg.	S.	1 Nu-yá,	2 Pi-yaha,	3 E-paro.
Chaff.	S,	1 No-ya,	2 Pi-aha,	3 E-rota.
		No-deca, le mien,	2 Pi-deca, le tien.	

Conjugaison possessive du substantif.

Sing. I. — Nu-yapeu, mon nez ; no-furli, mon œil ; n-anu, mon bras ; n-asi, ma dent.

Crev. no-tsipana, mes cheveux ; no-bitsa-re, mon hamac ; n-arsi, ma dent.

Melg. nu chipana, mon cheveu : nu-tanine, mon ouïe ; no-sorami, ma mère ; nu-puri, mon œil : nu chiaba, mon ventre ; nu-yawapa, mon épaule ; nu-surawi, mon ongle ; na-pi, avec moi ; na-raami, mon père.

Mont. no-neni, mon ventre ; no-moma, ma bouche ; no-pana, ma maison ; no-ma, avec moi ; no-ñenitüana, mon cœur : n-atschi, ma dent ; na-iüé, à moi : na-somiau, mon épouse ; no-ïarito, mon frère ; no-soruami, ma mère ; na-no, mon bras ; no-tani, mon petit enfant ; no-ruani, mon père ; no-so, mes jambes ; no-iariaa, mon cousin ; no-tosi, ma poitrine.

Yavi. no-fija, mes animaux.

Ic, nu-capi, ma main ; no-iti, mon œil ; no-chinumu, ma barbe.

S. II. — Crev. Pi-tsipana, tes cheveux ; bi-bitsarere, ton hamac ; p-ersi, tes dents ; pi-mihe, ton mari.

Melg. Pe-yapa, ta narine.

Mont. Pi-chipana, tes cheveux ; pi-pana, ta maison : pi-ma, avec toi ; pi-iüe, à toi ; pi tani, ton petit enfant.

Yavit. Fi-fi, avec toi ; fi-tani, ta fille.

S. III. — Crev. Io-tsipawa, ses cheveux ; i-arsi, ses dents ; io-bitsa-re, son hamac ; io-mihé, son mari.

Melg. I-na, sa mère ; i-bupi, sa tête ; i-tsipara, son pied.

Mont. I-üé, pour lui.

Yavit. In-fi, avec lui.

III. Verbes.

A. Verbe substantif,

Melg.	S.	1 No-yaya,	2 Pi-yaya,	3 E-paro.
	Pl.	1 Wa-ya-netoabi,	2 Vi-yaya,	3 An-i-paro.
Mont.	S.	1 No-ya-paroù,	2 Pi-ya-paroù,	3 oùarita.

Ce verbe n'est autre que le pronom peronnel faisant fonction de capule.

B. Verbes attributifs.

a) *Présent*

PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER

Crev. No-aiapi, j'aime ; na-yoùéro, j'ai ; na-yoéhé, j'ai ; no-yaparoù, je suis ; na-miha, je mange ; no-eïaha, je veux.

Melg. Na-yùé, j'ai ; No-yaja, je suis ; no-eya-pi, nu-weya-pi, j'aime toi ; no-benima-pi, j'aime toi beaucoup ; nu-puriuta, je pense : nu-puriuta-pi, nu-eya, je veux ; nu-rsamia-pi-sio, je vais plus vite que toi ; je quittenu-we-pi, toi.

Mont. No-tamaä, je donne ; no-siava, je suis fatigué ; no-ponetaa, je suis couvrant ; no-üaramïaa, je cuisine ; na-mïaa, je mange ; ni-mata, j'écris ; no-ietaa, je suis brûlant ; no-entetava, je ris ; ni-varuta, je sème ; ne-chitua, je fais tomber ; ni-mai, je tue ; no-eia, je veux ; no-eiapi, je veux aimer ; na-ïùero, j'ai ; na-pirù, je porte ; no-samia-üa iùé no-pana, je vais à ma maison ; no-samia-üa iùé weni, je vais à la rivière ; no-sataia, j'urine ; no-iùleta, je roule.

Yavit. No-casa-ié, je me marie ; no-guenita, j'achète ; no-taiè, je donne ; no-ta-fi-ié, je te donne ; nu-naitasa-fi, je l'espère ; no-core, je parle.

Dans tous ces exemples, on voit que le pronom-sujet est préfixé, et le pronom-objet suffixé ; ce phénomène remarquable résulte des deux exemples ci-dessus. No-ta-fi-ye je te donne, et nu-rsamia-pi-sio, je vais plus vite que toi, dans lesquels on voit que le pronom-objet se place quelquefois entre les syllabes de la racine verbale.

Voici maintenant des exemples où le pronom-sujet est suffixé.

Crev. Aconé-na oùarsi, j'ai peur du tigre.

Mont. Acone-na, j'ai peur; mëepi-na, tengo flojera; aüi-manari naïné, j'ai faim ; naare-na, j'ai soif; apina-na, je suis content.

Melg. Awi-nu, j'ai mal.

DEUXIÈME PERSONNE DU SINGULIER

Crev. Pi-oùero, tu as ; pi-oéhé, tu as ; pi-aparoù, tu es ; pi-eïaha, tu veux.

Mont. Pi-tamaä, tu danses ; pi corua, tu bois ; pi-siava, tu es fatigué ; pi-üaramiaa, tu cuisines ; iti pi-sinaa, comment t'appelles-tu ? pi-sucaa, tu couds ; pi-ïaa, tu es; pi-ipaa, tu laves : itchi pi-mali, qu'as-tu ; pi-eiapi, tu veux; pi-ïùero, tu as ; pi-samia-üa, tu t'en vas ; pi-nuba, tu viens ; chaff. pi-nupa-ha, vous venez ; pi-iuleta, tu trouves.

Melg. Pi-yué, tu as ; pi-yaja, tu es ; pi-puriuta, tu penses ; ya-pi-da, tu vois; pi-darodaré, tu entends; pi-shimeta, tu sens ; pi-beni, tu goûtes ; pi-llerita, tu tombes; yane-toapi pi-punaja, comment est ta santé.

Iç. Utiha-peri una, as-tu de l'eau ?

T. Ubeda pi-u weni, as-tu de l'eau ?

La forme *ya-pi-da*, tu vois, est très curieuse ; elle montre un pronom-sujet enclavé dans la racine du verbe.

Dans les exemples suivants le pronom de la deuxième personne est suffixé :

Crev. Oùédoana-ri-pi, tu es jolie.

Melg. Anetùa-pi, tu es bon ; mauriyava-pi, tu es bonne.

TROISIÈME PERSONNE DU SINGULIER

Crev. Ioùéro, il a; ioèhè, il a ; oùarita, il est; où-eïaha, il veut.

Mont. eero, il mange; eronii, il est ici; iùta, il rit; üe-iaro, il veut.

Melg. Y-ueri, il a ; etene-ro, il est vieux ; eparo, il est; puriuta, il pense.

On voit que le pronom de la troisième personne est souvent supprimé.

Passé.

PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER

Melg, Na-puriuta yare, j'ai pensé.

Mont. No-mani, j'ai tué; pi-mia-uësiva, tu as mangé; no-samia-no-samia-üesiva, je suis parti.

DEUXIÈME PERSONNE DU SINGULIER

Melg. Pi-purïata nawi.

PREMIÈRE PERSONNE DU PLURIEL

Melg. Wa-puriutu yare, nous avons pensé.

Conditionnel.

Melg. Puriuta nawi, il penserait; ni-puriuta yare, vous penseriez; ni-puriuta yare, ils penseraient.

Futur.

Crev. Na-nopa, j'arriverai; pi-nopa, tu arriveras; yayoùaya mî-nopa, nous arriverons demain; yaoùrsoùa, yaoùyéperi, nous partirons demain matin.

Mont. Mée-pi-nawi, mezquino seràs.

Impératif.

Melg. Pi-urniama, attends; yechi pi-téyati, empuja con fuerza.

Crev. Pi-ta-na arsi, donne-moi du feu; pi-ta-na-ïe payari caca, donne-moi toute la cassave, na-pi, viens; oùa-tsimitsia, nous dormons, allons dormir; païaroù arsaba, venez tous.

Mont. Pi-anta, cherche; üaa, mange; pi-tanaïa, donne; pi-ma naïuè, fais moi; pi-dama, regarde; pi-ùarana, souffle moi; pi-api, apporte; apirù, qu'il apporte; ua-saua, allons; pi-saba, viens; pi-anta, cherche; pani-siava, allons à la maison; maji, viens; pi-sape no-ma, viens manger avec moi.

Yavit. Fi-saba, fi-saje, viens; fi-saji jeja, viens te promener; fi-ta-ïé, donne-le; fi-ta-mé, donne-moi; fi-tqua-né, donne-moi.

Conjugaison objective.

Crev. Pi-ta-na, donne-moi; pi-ta-na-ïé, donne-moi,

Mont. Manoro-pi, tais-toi; pi-ta-na-ia, donne.

Yav. Fi-ta-ïé, donne-lui ; fi-ta-né, donne-moi; no-ta-fi-ïè, je te donne.

Melg. Pi-ta-na, donne-moi; no-weya-pi, je t'aime; no-beni-ma-pi, je te chéris; yoa-pi-beya-na, m'aimes-tu ; nu-puriuta-pi, je pense à à toi; nu-tapamiaa-pi, yo te paso; nu-we-pi, je te quitte; pi-ta-na yùeri, donne-moi du tabac ; maùriyayo, bonne fille; maùriyaya-pi, tu es jolie.

Conjugaisons de plusieurs verbes très usités.

a). *Verbe Etre.*

Crev. no-y-aparoù, je suis; pi-aparoù, tu es; oùarita, il est.

Mont. No-ïao, je suis ; pi-ïaa, tu es ; eparo, il est.

Melg. S. No-yaja, je suis; pi-yaja, tu es; eparo, il est.

Pl. Wa-yanetoabi, ni-yaja, amiparo

Quelques-unes de ces formes sont identiques aux pronoms proprement dits. En effet, no-yoja, signifie moi ; pi-yaja, toi.

b). *Verbe Avoir.*

Melg.	S. 1	Na-yué,	2 P-iyue,	3 Yué ri.
	P. 1	Wa-yué-ri,	2 Pi-yué-ri,	3 Ni-yué-ri.
Mont.	S. 1	Na-iùé-ro	2 Pi-iùé-ro,	3 I-oùé-ro.
Crev.	S. 1	Na-yoùé-ro,	2 Pi-oùéro,	3 I-oùé-ro.
	S. 1	Na-yoéhi,	2 Pi-òéhi,	3 I-oéhé.

On peut rapprocher de ces formes la préposition: ïùe; Melg. na-ïùé, pour moi.

Ce verbe a une forme négative et une forme interrogative, qu'on peut extraire des exemples suivants :

Tomo ubeda pi-u weni ? est-ce que tu as de l'eau ? ibeda pi-u matsuca ? Est-ce que tu as de la farine ?

Melgarejo: Ya-beda-pia, tu n'as pas; ya-beda-pihé, il n'y est pas.

Montalieu, Itschi pi-mali, qu'as-tu ?

c). *Verbe : Aller, venir.*

Mont. Daba pi-saba, où vas-tu ? pi-saba, va !
No samia-üá iùé ùeni, je vais à la rivière ;
No-samia-üa iùé no-pana, je vais à ma maison ;
No-samia-üa, je m'en vais ;
No-samia-üesiva, je suis parti ;
Pi-samia-üa, tu t'en vas ;
Pi-samia-üa-ùesiva, tu es parti :
Ua-sana, allons nous-en.
Ua-sana-va, allons nous baigner ;
Ua no-sataia, allons uriner.
Samia, il est parti.
Melg. Nu-r-samia-pi-sio, je vais plus promptement que toi.
Crev. Aa-nopa, j'arriverai ; pi-nopa, tu arriveras ; yayoùaya mi-nopa, nous arriverons demain.
Mont. Dabe-pi-nuva, d'où viens-tu ? pi-nuba, tu viens.
Chaff. Na-noo-pamia, arriver ; pi-sape, viens ! maji ! viens !
Crev. Pi-aroù a-r-saba, tous venez ; mapi, viens ; maihipéta, viens ici !
Tomo. Maihipéta, viens ici.
Crev. Yayoù aya, oùayérita, demain nous arriverons.
Yaoùrsaa, yayoùayéperi, demain nous partirons de bon matin.
Melg. Nu-ta-pamia pi, yo te paso.
Mont. Enoma niamali, les gens viennent.
Yavitero. No-dasa, no-xioca marama, voy a cortar chiquichiqui.
Fi-saba, fi-saje, viens.

d). *Vouloir, aimer.*

Crev. S. 1. No-eïaha, 2. pi-eïaha, où eïaha, no-aïapi, j'aime.
Mont. No-eïa, je veux ; ïa-eiapia, je ne veux pas.
No-eiapi, je veux aimer ; 2 pi-eiapi, 3. üe-iaro.
Melg. Nu-weya-pi, je t'aime ; nu-eya anetua-pi, je veux que tu sois bon ; nu-weya-pi ; je t'aime ; yoa pi-beya-na, m'aimes-tu ? no-beni-mapi, je t'aime beaucoup.
Chaff. Nu-m-beni-pi, amour.

IV. Noms de nombre.

Tomo. 1 Yabibulini, 2 enábe, 3 yabébuli, 4 yunulibunutsi, 5 pinawiáphi, 6 pimiri, 7 yumaliwi, 8 piurhuili, 9, pieirurwhi, 10 picalaùrwhili, 20 itsirùapi.

Ic. 1 cadudi, 2 djami, 3 madállipa, 4 manupégá noùiki.

V. Postpositions.

Melg. Yù-deka no-soranu, de ma mère ; no deka, de moi ; bi-deka, de toi ; bi-dekanu-besa-pi, toi moi baise-tu ; yayùé no-soroami, pour ma mère.

Mont. Aüi na-iüé, j'ai mal ; aüè pi-iüè, tu as mal ; na-iüé, pour moi ; pi-iüè, pour toi.

Yav. Ia-fi, avec elle ; fi-fi, avec toi.

Mont. No-ma, avec moi ; pi-ma, avec toi.

Melg. Na-pi, avec moi.

DEUXIÈME PARTIE

ÉLÉMENTS DE VOCABULAIRE BANIVA

1° Corps humain.

Tête. Mont. nombo, Tombo nobu, Melg. ibupi, J. wa-siho, Chaff. nohoboho; Içanna : nhu-ideù.

Cheveux. Crev. T. no-tsipana, Melg. chipana, Mont. pi-chipina, J. wa-maoo, Chaff. no-tsipana, Iç. no chidupe.

Visage. Melg. puna, Chaff. na-puna.

Œil. Melg. nu-puri, T. no-furli, J. wa-holivi, Chaff. na-porhi, Iç. no-iti.

Oreille. Melg. nu-tanine, Chaff. no-tarifara.

Nez. Melg. pe-yapa, T. nu-yapeù, J. wa-siwi, Chaff. no-yafa, Iç. nitucu.

Bouche. Mont. no-moma, Melg. numa, T. enoma, J. Wa-noma, Chaff. no-numa.

Dent. Crev. n-arsi, p-ersi, Mont. n-atschi, T. nasi, J. wa-thi, Chaff. n-arsi, Iç. no-yeihei.

Langue. T. pa-tali, J. wa-tale, Iç. nu-niñe, Chaff. nho-tare.

Barbe. Mont. sanoma-si, Melg. shanuma, J. fa-sanuma, T. no-ranumi, Chaff. no-r-sanoma.

Poitrine. Mont. no-tosi, Chaff. na-totsi.

Ventre. Mont. no-neni, T. pa-neni, Melg. nu-chiabo, Chaff. no-neni, Iç. no-shada.

Bras, main. Mont. na-no, T. na-nu, bras : va-phi, main ; Chaff. na-no, bras ; na-pibo, main ; J. na-cano, bras, wa-cavi, main ; Iç. no-rété, bras ; nu-capi, main ; Melg. api, napi, main.

Epaule. Melg. nu-yawapa, Chaff. no-yabapa.

Doigts. T. na-phi-bu, Chaff. na-pibo, J. wa-cavithiani, Iç. nu-capi.

Ongles. Mont. sulavesi, Melg. nu-suravi, Chaff. no-tsorabi.

Jambes. Mont. noso, Chaff. no-tsipara.

Pied. Melg. itsipara, T. nu-itsipatu, J. wa-sitsi. Iç. nu-hipa, Chaff. no-tsifara.

Orteils. T. geiùtsisini, J. wa tsisi culohasi, Iç. nu-pipa.

Chair. T. emeù, Iç. ùeneineù. J. basu.

Os. T. no-piùna, Chaff. simopi, Iç. api.

Sang. T. miasi, Chaff. nu-miyani, J. wa-thanuma, Iç. nu-ira.

Cil, huritsapute.

Corps, menapi.

Cerveau, piariarsire.

Dos, na-tariapi.

Front, wapuna.

Fiel, hesihipane.

Genou, naqua retar.

Barbe, Chaff. norsanoma,

Bruit, odzbarri.

Blessure, natsomele.

Cou, conocuruapi.

Vue, nedaha.

Remède, wapinaha.

Sang, nu-miyani.

La faim. T nahuali.

Joue, nokako.

Rotule, n-akuaritere.

Salive, n-acoma.

Sueur, no-yarsani.

Testicules, nu-nepara.

Verge, nu-nnaha.
Anus, no-tsiapoli.
Cerveau, piararsire.
Fièvre, schuheni.
Fou, dzewina.
Mort, nepiyùa.
Maladie, anahanarsi.
Plaie, kueni.
Rage, arseni.
Vie, anethse.
Silence, manorapi.

2° Noms de parenté et de profession.

Homme. Crev. énami, Mont. enami, Yav. énami, T. henumi, J. catenimu-ni, Melg. énam, Iç. atchinali, Chaff. énami.

Mari. Crev. Mihé, Chaff. yami.

Femme. Crev. n-éyaoua, Mont. neiaüa, Melg. neyagua, T. neyaù, J. thali ne femi, Chaff. neyawa. femelle. Iç. inaru.

Epouse. Iç. nù ina, Chaff. ir sumiawa, Melg. no-somiaù.

Enfant. Crev, oùirobero, Mont. üirobo, Melg. wìroberiùpe, T. urluberlib, Melg. weperi, weperi, Chaff. tzuituli, J. mathicoyù.

Indien. Cr. mamari, Mont. memari.

Beau-frère. Mont. nori, Yav. nori.

Belle-sœur. Mont. iona.

Frère. Mont. noïarito, Chaff. no-yantua.

Sœur. Mont. Yav. deidé, Chaff. no-mawerité.

Petit-enfant. Mont. tani.

Père. Mont. no-ruani, Melg. no-roami, T. no-maini, Melg. napa, papa, Iç. pajo.

Mère. Mont. no-sorüani, Melg. no-soroami, T. no-surami, Iç. nadjo, Melg. ina, mamá.

Fille. Chaff. neyawatùe.

Cousin. Mont. no-iaria.

Oncle. Mont. n-oco.

Tante. Mont. n-aco.

Aïeul. Yav. n-afo.

Aïeul. Yav. n-achi.

Fils. T. noüta, P. niri.
Garçon. Iç. mapen.
Jeune fille. Iç, mapeni.
Médecin. Crev. piatché.
Vieux. Mont. edenebu-miné, Melg. edenebun.
Diable. Yav. amedami.
Ami. Chaff. napureba.
Chasseur, doletenasi.
Compagnon, yùayarita.
Ennemi, wepunia.
Famille, noberoberote.
Gens, yamari.
Pêcheur, potetenasi.
Parents, wapureba.
Témoin, wacatsa.

3° Choses domestiques.

Cassave. Crev. Mont. T. caca, Yav. afosi, J. ahosi, Iç. périté, Chaff. Kaka, pain.

Farine. T. matsuca, J. matohuca, Iç. matchuca. Chaff. hipeci, farine.

Curare, Crev. maoùaoùri.

Hamac. Crev. bitsa, Mont. bitcha, T. mitsa, J. amaca, Iç. makeitiba.

Hameçon. Mont. putesi, Chaff. putersi.

Aviron. Mont. neiùta, Melg. neyupa, T. nehewpa, J. néhew, Yav. nejo, Iç. time.

Maison. Mont. panisi, pana, Yav. fanisi, T. panisi, J. panithi, Iç. panthi.

Fusil. Mont. mocagua.

Fil. Mont. aüari, Chaff. awari.

Ciseaux. Mont. petsi.

Banc. Yav. cumarija.

Clous. Yav. ytafoa.

Grains rouges, Yav. mayuro; noirs, numari; bleus, sifotemi.

Coffre. Melg. patua.

Viande. Melg. duresi.

Arc. T. saùitouli, J. soùutolethi. Iç. djepitaba.

Corbeille. T. sétaù. J. canato. Pe. ùapa.
Flèche. T. Iç. capoùi.
Couteau, T. marlia, Iç. marlihé, J. cotsio.
Canot. T. marupüriani, J. beca, Iç. ita, Chaff. murupa.
Corde. T. enonasi, J. kinosi, Iç. ninorua.
Pot. T. rhili, J. aniothi, Iç. caturéwabi.
Chemin. T. tenepo, J. coatha, Iç anipo, Chaff. tanepu.
Bâton. Chaff. atapi.
Bourse, mutsira.
Charbon, zeremari.
Couture, debetsi.
Cercle, camereri.
Cadeau, notapiyùe.
Echelle, cawiya.
Fil, awari.
Foyer domestique, no-hirana.
Hache, apùasina.
Miroir, yapù.
Poupée, tsaté.
Toit, ametsùiri.
Tison, arsipuri.
Sel, yokira.
Sucre, melao.
Sifflet, wapurehe.
Aiguille. Mont. aüi.

4° Règne végétal.

Arbre. T. witsipha, Chaff. hatapi, arbre, arsitsi, bois, Iç. heicùi.
Écorce, T. ataphi, J. mata, Chaff. matami, Iç. tschekeia.
Feuille. T. tsapi, Chaff. tsape, J. barlbunna, Iç. apanape.
Fruit. T. pinabi, Chaff. hatebu, Iç. heikenda.
Gramen. T. nunabi, Chaff. mehuri herbe, Iç. laijudeù.
Tabac. T. eeli, Chaff. erri, J. djeema.
Ananas. Mont. mavùiro.
Branche, anahotapi.
Écorce, natami.
Épine, hurirri.

Herbe, mehuri.
Jardin, miori.
Plante, minapi.
Piment, tsitsi.
Racine, tapariatapi.
Récolte, abekere benatebù.
Semence, no haripere.

5° Règne animal.

Agouti. Crev. picoùroùa.
Ara. Crev. paraha.
Pécari. Crev. abida, Mont. abid, Melg. abidda, Chaff. abida.
Perroquet. Crev. coùli-coùya.
Singe. Crev. poù atché, Chaff. pùatsi.
Grenouille. Chaff. duburu waha.
Tigre. Crev. oùachi, oùarsi, Chaff. warsi.
Danta. Mont. emma, Chaff. ema.
Poule (gallina). Mont. coamée, Melg. kuame, Chaff. gùame.
Héron, Mont. mari, Melg. maari.
Poisson. Mont. simée, Chaff. simehe, Iç. cophé.
Araignée, Chaff. huru.
Aile. Chaff. tanapi.
Animal, Chaff. quesi.
Chien. Chaff. zinon, T. tsino.
Canard, wanana.
Crabe, toho.
Fourmi, catistoï.
Crapaud, tarùru.
Chat, mitsi.
Lait, tsimir siape.
Moustique, maneburî.
Ours, tsihuri.
Oiseau, udsipié.
Œuf, hinena, T. ineneù.
Papillon, capuri,
Cochon, iminamî.
Plume, witosimî.

Poulet, gùame.
Poussin, guamesiani.
Pigeon, nunnaha.
Queue, piche.
Tourterelle, tsotsobo.
Venin, wigùari.
Renard, inarito.
Singe hurleur, mororri.
Serpent, omeni.
Tapir, ema.

6° Eléments physiques.

Ciel. Mont. eno, Chaff. heno.
Éclair. Crev. améréro, Chaff, memehenon.
Tonnerre. Crev. ioùari, Chaff. henon.
Soleil. Crev. amorci, Mont. atamorchi, Melg. amorsi, Tomo hamuri, Chaff. amursi, Crev. patséarona, Içanna, camùi.
Lune. Crev. aùcita, Mont. achita, Melg. narsita, T. arhita, Chaff. asita, Crev. pia, Iç. keri.
Décours de la lune. Melg. webanarétaja.
Étoile. Crev. oùioùinari. Melg. wiminare, T. ùiminari, Chaff. amererri.
Orion. Crev. ozone, Melg. otssoné.
Les pleïades. Crev. atorotari, Melg. asuruteri.
La croix du Sud, Crev. paroùman.
Feu. Crev. arsi, Melg. T. arsi, Mont. artchi, candela, Chaff. arsi.
Lumière. Melg. ananarsi, Chaff. ananarsi.
Jour. Crev. péporsiva, L. pépurhi, Melg. ariwami, Crev. arioùaoùi bonjour, Mont. iariüavi.
Matin. Melg. yawazaperi, T. yaùwaiha, Chaff. yawaya.
Nuit. Crev. yarsapoùé, Mont. iasapüa, buenas noches, Melg. yawaro, T. yarapu, Chaff. yarsapua, soir.
Obscurité. Melg. shibumaiji, Claff. amawari.
Le soir. Crev. yaoùai, bonsoir, T. yaùva.
Vent. Crev. oùitsi, T. ùitsi, Melg. witsi, Mont. ùisi, Chaff. hùidzi.
Eau. Mont. Yavit. ùeni, Melg. T. Yav. wéni, Chaff. weni.
Pluie. Crev. yaoùa, oùéni, Chaff. wiwineye.
Rivière. Mont. üeni.

Hiver. Crev. oùeni-ani, Melg. weni-ami, Chaff. werniame.
Été. Crev. amousi-ami, Melg. amusi-ami.
Crique. Crev. obopi.
Ile. Crev. cadonori, Chaff. cadenoye.
Plage. Crev. iatsina, Melg. yatchina, Chaff. yatsina, plage, yatsima sable.
Terre. Crev. yatsipi, Melg yapsipé, Chaff. yotsipé.
Air. Chaff. ireburi.
Chaleur. Chaff. aselawoha.
Couleur, warine.
Éclipse, wayùarsita.
Goutte, iye.
Lien, norsiéré.
Liquide, watsimayro.
Monde, pepursi.
Montagne, yapa.
Midi heure, meroria.
Milieu, paniva
Nature, madzewininaro.
Naufrage, waburana.
Pierre, hipa.
Plaine, wararéri.
Piste, epunami.
Temps, pefusi.
Rocher, cumererri.
Sable, yatsima.
Tempête, ageotsi.
Roche, ipa.

7° Adjectifs.

Blanc. Melg. ariri, arlù, Claff. orili, Mont. iaranavi, Crev. iaranasu, Iç. yalanomi, Yav. cajaninu.
Noir. Mont. sereri, T. ùe, J. anùithi.
Jaune. Melg. tébari, Yav. tegùami, T. eiùlinare, Iç ewadi.
Colorado, Yav. situmi.
Rouge. Melg. irari, T. ire, Iç. iréidi.
Vert. Melg. pureri.

Joli. Crev. oùédonané, oùédoanari-pi, tu es jolie, Mont. ùedüanari, Melg. wedùanare, Yav. agùetojari, Chaff. wedùanari.

Bon. Mont. anetoë, Melg. anetùa, T. anétua, Iç. matcherodi, Chaff. anetoe, bien, J.yenü, Yav. yùnijinajita.

Chaud. Mont. até, T. arté, J. cathü.

Froid. Mont. apate, T. apatiwali, J. cafate-né, Iç. iwiride, Chaff. apatewari.

Mauvais. Mont. odobari, Melg. otssobori, T. onsubarlo, Iç. matschidi, Chaff. odzbarri, Melg. duderwani, Yav. corositate.

Vilain, laid, M. odobari; Chaff. odzbarri.

Pauvre, mesquin. Mont. mée, Chaff. awarapesiami.

Sale. Melg. ureje, Chaff. hure.

Propre, levé. Melg. piteje, Chaff. warare.

Fétide. Melg. chichiji.

Savoureux. Melg. dipa.

Léger. Mont. carebuta, Melg. kerebuta.

Bon marché. Mont. aüenii.

Féroce. Mont. acheni.

Content. Mont. apinana.

Doux. Mont. querimari.

Grand. Mont. sochüni, Yav. yasuchi.

Nombreux. Mont. soberi, Melg. suvero.

Petit, Mont. süitimi.

Seul. Mont. pasiars.

Triste. Mont. coiùberi.

Dur. Yav. feniji, T. tépé, Iç. taradr.

Mou. T. ùrbrai, Iç. awiladi, Chaff. tepé.

Court. Iç. maduadi.

Long. Iç. iapide.

Ancien. Chaff. naduhami.

Aigre. Chaff. tchkemai.

Antre. Chaff. watsimai.

Amer. Chaff. narite.

Abondant. Chaff. abeke.

Agile. Chaff. rebutawa.

Bas. Chaff. epinehe.

Clair. Chaff. hurururi.

Carré. Chaff. yowitata.

Denier. Chaff. umbesiami.
Étroit. Chaff. arewatari.
Entrer. Chaff. beyediro.
Égal. Chaff. parehori.
Froid. Chaff. apatewari.
Facile. Chaff. anetohatzma.
Frais. Chaff. awininiri.
Fou. Chaff. dzewina.
Furieux. Chaff. odzbiami.
Gai. Chaff. asurupena.
Gros. Chaff. tsotsima.
Grossier. Chaff. curipeda.
Haut. Chaff. niwehe,
Humide. Chaff. awinini.
Impossible. Chaff. Penariro.
Innocent. Chaff. matseribua.
Inquiet. Chaff. manurowersia.
Inutile. Chaff. matsenapora.
Jeune. Chaff. hedùaname.
Joli. Chaff, weduanari.
Large. Chaff. schùiraro.
Liquide. Chaff. watsimayo.
Long. Chaff. baradero.
Malsain. Chaff. nananitehe.
Meilleur. Chaff. anetohe.
Mince. Chaff. arehurri.
Mur. Chaff. hirani.
Nouveau. Chaff. weniapari.
Paresseux. Chaff. mananinipi.
Pauvre. Chaff. awarepesiami.
Près. Chaff. amotùira.
Pire. Chaff. abeke.
Propre, Chaff. warare.
Plein. Chaff. perrotema.
Sûr. Claff. anetohe.
Sain. Claff. Sese.

8° Verbes.

(*Dans Chaffanjon*).

Acheter, no-werite, Yav. no-yuenita.
Accompagner, no-yarituata.
Appeler. Mont. isi-pi-sinaa, comment m'appelles-tu? Chaff. namute.
Accoster, no-teroke.
Accoucher, ni-namawe.
Accuser, odzbarrayùche.
Attendre. Melg. pi-urniama, attends; Yav. fi-naita-na, attends-moi.
Admirer, nheda.
Aiguiser, namenala.
Allumer, nane.
Amputer, no-teroca-siava.
Attaquer, yobute.
Arriver, na-nopa-mia; Crev. id.
Arracher, wa yarite.
Avancer, war-r-sayatsiro.
Avorter, pi-wepehe.
Asseoir, no-r-siawa.
Baisser, sodanate.
Se baigner, nawa.
Brûler, noheye, Mont. no-ietaa.
Boucher, waputucatehe.
Changer, pi-tapataeh.
Chasser, doletenasi, Mont. maronicasaa.
Chanter, no-canita.
Casser, warihehe.
Chercher, naheye.
Chauffer, pi-tane.
Charger, no-yapeate.
Conduire, no-tapara.
Ne pas croire, Yavit. anucabataji.
Coudre, Mont. pi-sucaa, no-tske
Croître, tatawina.
Couvrir, wabedade, Mont. no-ponetaa.
Cracher, na-r-suheta.
Dormir, no-tsima, norsia, Crev. oùa tsima, oùatsimitsia, allons dormir; Chaff. no-tsima-norsia, dormir.
Demander, no yatche.
Deviner, no-cahota.
Oublier, Melg. ya nuwepiaja, pi mersina, je ne t'oublie pas.
Danser, no-tama, Yav. ga-tama-ja; Mont. no-tamaä, je donne; Yav. ga-tamaja.
Donner, no-ta-ha.
Devoir, no-teve.
Dire, no-maha.
Défendre, no-ayatapbavahe.
Décharger, wayapeata.
Dépeupler, shapero.
Embrasser, no-tata-pi.
Éteindre, pi-mawate.
Entrer, no-yapa-wa.
Enterrer, wa-pite.
Écouter, no-dayursana, Malg. pi-darodare, tu entendras.
Empêcher, yanaheyapia.
Emmener, na-pihi.
Écraser, na-pahote.
Fermer, pi-rike.

Fabriquer, no-aramatse.
Fumer, wa-piùye.
Goûter. Melg. bevi
Garder, na-haramatsi.
Imiter, debitsi.
Jeter, no-hepe.
Manquer, adarsili.
Mentir, no-dzewersipita, Mont. ni-tsanuni, tu mentiras; Melg. pi-sebeni.
Monter, no-wahatebu.
Naître, yanina.
Se noyer, wirama.
Obéir, waya tawebone.
Mourir, ni-ioùa-nüa, Mont. je suis mort; Chaff. na-piùya, mort.
Pêcher, Mont-safoteta; Chaff. potete nasi, pêcheur.
Parler, no hayata, Yav. no-core.
Porter. Mont. n-apirù, je porte, pi-api, porte; Chaff. pi-apüna-yuche.
Payer, na-winite.
Promettre, no-taparsi pihie.
Penser. Melg. puriuta,
Pleurer, no-yaya.
Prendre, pi-ant epitate. Mont. pi-anta, cherche; Melg. pi-anta.
Passer, na-tapa.
Perdre, hicapipinia.
Poursuivre, watsawite.
Pousser. Melg. pi-teyati.
Quitter, pi-ante.
Recevoir, no-r-sanopati.
Rôtir, no-teme.
Se reposer, wapunana.
Recueillir; wa-tsiaté.
Refuser, yanotapiehe.
Rire, weyeintata. Mont. no-entetava.
Répondre, no-yawapute.
Ronfler, radaraha.
Ramer. Mont. i-neïùa.
Souvenir, no-minanate.
Saisir, no-patapi.
Sauter, no-tsapia.
Boire. Mont. corua, Melg.
Avoir soif. Mont. arena; T. nu-caloù-weni-fi, tu as soif.
Laisser. Melg. nu-wepi, je te laisse, adieu.
Souffrir. Mont. aüi, aüi na iüé, j'ai mal.
Semer. Mont. ni-varuta, je sème.
Sucer, na-piyùe.
Saigner, no-terocapibo.
Sentir. Melg. shimeta.
Se sauver, tsomewi.
Suer, no-yarsapita, Mont. pi-urua-na.
Souffler. Mont. pi-urua-na, souffle-moi.
Traverser, no-kesoka.
Se taire. Mont. manoropi, tais-toi.
Trinquer, mursiyate.
Tomber, iwadaca. Mont. ne-chitua, je fais tomber.
Tuer, no-mahi noyùate. Mont. ni-mai, je tue, no mana, j'ai tué.
Têter, pitacuruwa.
Toucher, pieretehe. Melg. pil-lerita.
Travailler, wapatata.
User, amewapemi.
Uriner, no-teya.
Voler, wamitareta.

Voir, nedaha. Mont. pi-da-ma, regarde; Melg. ya-pi-da, tu regardes.
Veiller, wedu daha.
Vêtir, wararawadeca.
Manger. Cr. na-miha; Mont. namiaa eero, qu'il mange, üaa, mange.
Vouloir. Crev. no-eïaha.
Cuire. Mont. üaramiaa.
Faire mal. Mont, aüi.
Laver. Mont. pa-ipaa, tu laves.
Pêcher. Mont. sofeteta.
Ecrire. Mont. anata.
Brûler. Mont. ietaa.
Semer. Mont. varuta.
Aimer. Mont. eïa.
Avoir. Mont. iùero.
Venir. Mont. nuva, samia.
Rouler. iuleta.
Etre fatigué. Mont. no-siava, pisiova : Chaff. no-r siava, asseoir.

9° Adverbes et prépositions.

(*Dans Chaffanjon*).

Aujourd'hui, awaya. Mont. ïari.
Avant-hier, datsiarya.
Autrefois, benamitsi.
Avant, wanaware.
Bien, anetohe.
Demain, yawayaperi.
Déjà, watsimaya.
De bonne heure, yawapeli.
Dedans, iwene
Dehors, tulitsiene.
Dessus, turitsiene.
Dessous, turiaba.
Devant, ibupetsi.
Derrière, tsiwepe.
Depuis, hureniapa.
Hier, yarsia. Mont iasïa.
Ici, wanihi. Mont. ùanemi.
Jamais, obersiami.
Loin, yame.
Là, arsaba.
Meins, oyùamatùi.
Même, arrero.
Non, yaha.
Où, sabaha. Mont. daba.
Oui, hehe.
Près, amotuira. Cr. amoti.
Presque, arema.
Quelquefois, pabuyasiami.
Combien, hiperre.
Beaucoup. Cr. soùberi.
Peu. Cr. aremonati.
Pourquoi, kanaha.

10° Noms abstraits.

(*Dans Chaffanjon*).

Attention, tayabo.
Amour, nu-va-bepeni.
Amitié, debitsi.
Aide, humi yapo.
Beauté, nawi ryawa.
Chaleur, asalawoha.

Coup, dgeatsiro.
Coutume, nedahovetsima.
Défaut, noyaneni.
Douleur, hawisianopo.
Danger, odzbarri.
Engagement, yanthùatena.
Espérance, horonihe.
Fuite, waniwate.
Gourmandise, ewaninihi.
Honneur, anetoha netoani.
Obscurité, amawari,
Obstacle, wamahodeca.
Pourriture, tsitsidaromi.
Sécheresse, seséiweni.
Souvenir, nominanate.
Séparateur, wedada payaro.
Travailleur, patateri.
Voyage, nayùera.
Vengeance, madzepùininaro.

Tels sont les mots que nous avons pu recueillir dans les différentes collections qui ont été faites et où nous avons eu soin de comparer ceux de même sens. Nous avons extrait des fragments de phrases qui y sont compris les linéaments de grammaire ci-dessus. Il n'existe pas de textes en langue Baniva, ce qui nous a empêché de présenter des tableaux plus complets.

DISCUSSION

M. de Santa-Anna Nery. — La langue baniva est parfaitement connue dans le bassin de l'Amazone, comme du reste les 40 ou 50 dialectes de ce bassin. Notre collègue, M. de la Grasserie, nous a cité différents travaux de savants européens, entre autres de Martius, qui a été en quelque sorte le Humboldt de cette région. Mais la plupart des travaux de tous ces savants sont trop anciens.

Les voyageurs qui traversent rapidement un pays entendent prononcer les langues comme on les prononcerait dans leur pays et les notent comme on les écrirait chez eux, ce qui donne des annotations inexactes.

Je n'ai pris la parole que pour exprimer des regrets de ce que les linguistes européens ne consultent pas les travaux des savants brésiliens modernes.

Je crois que *no* n'est pas un pronom personnel, mais simplement l'article. Mais pour exposer ma manière de voir, il faudrait entrer dans des détails fastidieux.

M. de la Grasserie. — On a dit que les vocabulaires des différents auteurs étaient contradictoires. Je crois avoir constaté le contraire par la comparaison des vocabulaires entre eux, et en cela mon travail peut être utile. J'ai pris les mêmes mots dans les différents ouvrages que j'ai cités, et j'ai pu constater une ressemblance parfaite, à part de légères variantes.

M. L. Adam répond à une assertion faite à la séance du matin, consistant dans l'affirmation que la préfixe *nu-* (no-, ni-, etc.) était non l'indice pronominal de la première personne, mais simplement un article.

Dans les 40 ou 50 dialectes de la famille à laquelle appartient le baniva, l'indice *nu-* représente la première personne, non seulement devant les noms, mais encore devant les thèmes verbaux. — On ne conçoit guère la présence d'un article dans les conjugaisons. — Si *nu-* est un article, *pi-* en est un autre. — Inutile d'insister. Comment d'ailleurs admettre que, depuis vingt ans, *tous* les linguistes se soient mépris à ce point?

VOCABULAIRE DES FUÉGIENS

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

EXTRAIT DU MÉMOIRE DE M. G. MARCEL

L'homme, accheleche.
La femme, accheletep.
Femme débauchée, accheletep-chely.
La tête, yacabedchepy.
Les cheveux, tereaf.
Le front, arcacol.
Les yeux, titche.
Le nez, loutche.
La joue, cheltefare.
Les sourcils, tichery.
La bouche, afflet.
La langue, paileaf.
Les dents, cherecdye.
Les lèvres, affirye.
L'oreille, couercal.
Le menton, ascart.
La gorge, ilcart.
Le col, irsetel.
La mamelle, carressely.
Le teton, ourque.
Le bras, yabedchart.
Les poings, yacabedcharcal.
Les doigts, yacabed charcal toufy.
Les ongles, teltelou.
Le ventre, gabedye.
Le nombril, couchetaye.
Les parties de l'homme, ygre.
Celles de la femme, causte.
Les rognons, atecona.
Le cul, quededehel.
La cuisse, catcherbouel.
La jambe, cat.
Les orteils, tortecoualque.
La peau dont ils se servent pour tout vêtement, yta.
Le ciel, arcayta.
Le soleil, arlocq.
La lune, yacalet charle [1].
Les étoiles, collache.
Nues ou vapeurs, ayel.
Le tonnerre, tacal.
Les éclairs, a accelay desquesch *.
L'arc-en-ciel, acadé.
La pluie, detchacoual ou teauche-lart.

[1] Le mot est-il fini? Je ne saurais dire; car le couteau du relieur a souvent mordu sur le texte. Pour les mots qui seront dans le même cas, nous l'indiquerons par le signe *.

La neige, ledchebeche.
La grêle, taltacouache.
La glace, alabee.
Le vent, alache.
Il fait froid, ychesche.
La mer, chapte.
Une lame ou houle, affria ou oyeque.
Le courant, yacche.
Haute mer, ailliceheta.
Une rivière, stetler.
L'eau, arrêt.
L'eau douce, arret perlin.
L'eau de mer, arrêt chapte.
Le feu, ollay.
La flamme, stetel.
La fumée, telqueche.
Le bois à brûler, cacache.
Un arbre, techelart.
La feuille, argol.
L'écorce, ykouache.
Le bois de pin, paicle.
Le bois de laurier, ten.
Les orties, guierap.
La fougère, techauricq.
L'herbe, chacalam.
Le jonc, echep.
La brande, pilcouet.
Le choux, dechancre.
La mousse, de chafiche.
Le varech, quat chabasche.
Une guenon, adigny.
Le varech large, abal.
Un cerf, jegel.
Son bois, becjoul.
Un chien, chalqui.
Une loutre, laten ou aauchelap.
Une baleine, aballa.
Marsouin, callona.
Leurs évents, acaracheliche.
Loup marin, alcouetcheta.
La peau, alac.
Une araignée, coplap.
Un canard, rarchaux.
Canard qui ne vole point, atargy.
Une outarde, islap ou auatchol.
Cormoran, alola.
Une mauve, cailx.
Un goéland, tchechiouette.
Un contre-maître, pitte.
Un pingouin, carasse.
Les œufs, leschely.
L'hirondelle, colocotcha.
Le poisson, orrolle.
La terre, alquet.
Les montagnes, argacart.
Les prairies, chalcayo.
Une forêt, dabdartan ou cars.
Une roche, chardol.
Le sable, akaly.
Une falaise, chidecap.
Une maison, hasthe.
Une chaloupe, canot ou navire, chero*.
Se coucher, icchelor.
Dormir, torpelan.
S'asseoir, houche.
Lève-toi, arcaou.
Va-t-en, tel.
Des moucles (moules), aptechouée.
Il est gros ou grand, agonil.
Il est petit ou peu, ycot.
Il est fort gros, agonil doux.
Il est fort petit, ycot doux.

Les chardons de mer, cabesche.
Des bernix (bernicle ou bernacle), gateliche.
Donne-moi, cham de chy.
A manger, laplap.
Moi, qui ouchy.
Toi, chausse.
Lui, haulle.
Il est bon, yego.
Il ne vaut rien, quiep.
Oui, couam.
Oui certes, allous.
Non ou nenni, cadays.
Assez, tachely.
Attends, guyatte.
Attends un peu, guyatte gouldo.
Demain, calas.
Hier, arca.
Le jour, cala.
La nuit, aloouy.
Comment s'appelle cela, acouasalga.
Je n'en sais rien, ayquet.
Tiens, chelou.
Prends, qualam.
Un vieil homme, acchelchi, coyquep.
Une vieille femme, acheletep coqueliche.
Frère ou sœur, arry.
Beau-frère, acheleret.
Du fer, astachelay.
Une hache, adgny.
Serpe ou manchette, aypel.
Un couteau, islart.
Un harpon, irquebal.
Une varre, irsel.
Pagaie ou aviron, couaigny.
Ramer ou pagayer, oyeque[1].
Il fait beau temps, quesepgarre.
Il y a loin, a oulle.
Il fait chaud, appel.
Mon ou ma, hasche,
Je vais partir, al chy.
Veux-tu venir, yodeger.
Retournons, ascayen.
Allons-nous en, alcherba.
Viens, laxcara.
Ici, lesby.
Montre-moi, escottelay.
Je te le rendrai, yatoulay.
Il s'en va, yet leper.
Il revient, le cour.
Marche, loulda.
Jeter, caygnel.
Couper, illay.
Rompre, accal.
Un bâton, carre.
Un vent par en haut, cacard.
Une souris, ascaiselap.
Brûler, obillia.
Faire cuire, isgoura.
Goutte, cadacq.
Il est dur, aaure.
Faire un signal, courgouche.
Regarder, qualeona.
Voir, lacche.
J'ai mal, affle.
Rien du tout, quiepy.
Souffler quelque chose, chiouache.

[1] La houle se dit aussi *oyeque*, voyez plus haut.

C'est cela, cacauchetez.
Attacher quelque chose, cabichilar.
Un panier, daye.
Un sceau, ouastacouarre.
Se gratter, cocoualiste.
Coudre, itabesche.
Le hocquet, dechalacque.
Un par en bas, acche.
Allons-nous en, quichoulgar.
Il est devant, couacouchao *.
Tourne-toi, abrillef.
Le bruit, taix.
Où est-il, cacoua.
Il fait noir, caberta hone.
Œuf couvé, ouat choligny.
La coquille, sichaux.
Il est froid, mehalleque.
Il est pourri, pasquesche.
Je vais ôter l'écaille, sichauolo dega *.
Un ruisseau, chestescholer.
Viens me chercher, acouatel.
Chasser, à la chasse, lajxcart.
Vide l'eau du canot, ataptoba *.
Je suis fâché, atache.
Je ne le suis plus, atachequiep.
Je le suis beaucoup, atache agoni.
Se moucher, loutchequisqu *.
Embrasse-moi, allest chetez.
Baise-moi, cache cache.
Pour moi, letrechon.
Dérober, acouache.
Uriner, quesquer.
Un soufflet, affilabesche.
Rire, pechil.
Chanter, talcay.
Porter, achetacar.
Rouler, ticoual.
Lever ou monter, arcap.
Enfanter, alla.
Un enfant, ya peti gouelle.
Mon fils, hache tapan.
Vous mentez, tacarre.
Menteur, tacarol.
Camarde, pachareze.

PALÉOGRAPHIE

COLLECTION BOTURINI-AUBIN-GOUPIL DE MANUSCRITS FIGURATIFS MEXICAINS[1]

Par M. Auguste GÉNIN

J'ai à porter à votre connaissance une nouvelle qui intéresse les Américanistes en général, et, plus particulièrement, ceux d'entre eux qui s'occupent de la paléographie mexicaine ; la voici en deux mots : M. E. Eugène Goupil, de Paris, vient d'acquérir la collection de manuscrits figuratifs mexicains dite Collection Boturini-Aubin, et il en a fait dresser par M. Eugène Boban un catalogue raisonné qui est actuellement en voie de publication.

Personne de ceux qui étudient l'histoire du Nouveau Monde n'ignorent le nom du Chevalier Lorenzo Boturini ; vous savez tous, Messieurs, quelle merveilleuse collection de documents ce savant parvint à réunir pendant son séjour dans la Nouvelle Espagne... Poursuivi par l'autorité vice-royale pour des motifs qu'il serait trop long d'énumérer ici, Boturini fut arrêté, emprisonné, dépouillé de sa collection et enfin renvoyé en Espagne pour y être jugé.

Le Roi Philippe V et le Conseil des Indes rendirent justice au proscrit ; on blâma le vice-roi comte de Fuenclara qui l'avait

[1] Cette communication est relative à un ouvrage en préparation, lors de la session, et publié depuis [voir à la Bibliographie, au nom de M. Boban].

maltraité; mais son « *Museo Indiano* » resta à Mexico. Transportée du greffe du tribunal vice-royal au secrétariat du vice-roi, oubliée dans une bibliothèque de Ministère, promenée de couvent en couvent, la précieuse collection aurait fini par disparaître complètement en se disséminant dans les bibliothèques particulières, quand, heureusement, M. Aubin vint s'établir à Mexico et réussit, à force de persévérance et d'argent à retrouver et à acquérir la plus grande partie des documents. Il les apporta en France, à son retour vers 1840. Une autre partie avait été achetée par M. de Waldeck qui la revendit par la suite à M. Aubin.

Ici, Messieurs, je me permettrai de faire une légère rectification à une communication qui, en 1888, fut faite au Congrès des Américanistes, à Berlin, pendant la 7e séance par M. Seler, le voyageur et archéologue distingué dont nous avons applaudi hier une intéressante communication.

M. Seler, propageant une erreur du savant américaniste M. Chavero, de Mexico, a dit que l'un des plus rares documents de la Collection Boturini, le *Tonalamatl*, avait été donné à M. Aubin par les moines du Couvent de San Francisco de Mexico, contre un exemplaire de peu de valeur du *Génie du Christianisme* de Châteaubriand. Ce fait n'est pas exact, Messieurs, et M. Eugène Boban en prouve l'inexactitude dans l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous annoncer.

Le *Tonalamatl* fut acheté à Mexico par M. de Waldeck qui l'apporta à Paris où il le vendit à M. Aubin. M. Goupil possède même les reçus en bonne forme délivrés par M. de Waldeck à M. Aubin.

Après avoir rétabli par ses divers achats la presque intégrité du *Museo Indiano* de Boturini, M. Aubin publia, sur les instances de plusieurs savants, une copie lithographique de quelques fragments de sa collection ; il en dressa même un petit catalogue, puis, brusquement il cessa toute publication.

Il advint que par des spéculations malheureuses il perdit la plus grande partie de sa fortune ; réduit à une position presque précaire, il songea à vendre sa collection : M. Goupil amené par M. Boban la lui acheta.

Dès que M. Goupil l'eut en son pouvoir, il chargea M. Boban d'en dresser un catalogue sommaire. Ce n'était pas chose facile à cause du désordre inexplicable dans lequel se trouvaient les documents. Il fallut plusieurs mois de travail ardu à M. Boban pour les classer convenablement ; aujourd'hui, c'est fait, et, comme j'avais l'honneur de vous le dire en commençant, Messieurs, dans quelques mois paraîtra le Catalogue raisonné de la Collection à laquelle M. Goupil vient d'attacher son nom.

Ce Catalogue n'est qu'un début, par la suite : il paraîtra des études plus ou moins étendues sur chacune des pièces. Dans le chiffre des dépenses que ces publications occasionnent et occasionneront, le prix d'achat de la collection ne compte que pour une somme relativement faible ; en s'imposant ces frais, M. Goupil n'a qu'un seul but, être utile aux savants en leur fournissant un précieux matériel de travail.

Il obéit encore à un sentiment tout délicat que je ne puis passer sous silence. Il aime le Mexique où il est né et la reproduction aussi exacte que possible des documents nécessaires à son histoire ancienne est une sorte de restitution qu'il fait au pays de Nezahualcoyotl et d'Ixtlilxochitl, un dédommagement des originaux qu'il garde et qu'il destine partie à la Bibliothèque Nationale de Paris, partie au Musée du Trocadéro.

Les deux volumes du Catalogue actuellement en préparation auront plus de 900 pages d'impression, format in-4°, et ils porteront ce titre : « Documents pour servir à l'Histoire du Mexique. »

Si intéressant qu'il soit, ce catalogue eût été incomplet si l'auteur et le nouveau propriétaire n'eussent songé à y ajouter une série de planches en phototypie reproduisant quelques pages curieuses des manuscrits figuratifs.

Ces planches, qui sont au nombre de 80, ne sont pas toutes prêtes encore ; en voici 50 que je me permets de soumettre à votre examen. Elles vous intéresseront sans doute, Messieurs, puisque vous avez, d'après le questionnaire du jour, à vous occuper d'écritures figuratives.

M. Goupil offre ces planches au Congrès ; il s'empressera de les compléter dès que cela lui sera possible.

L'exécution vous le voyez, Messieurs, a été soignée ; le texte le sera tout autant.

Vous citer tous les ouvrages dont parlera M. Boban serait trop long et me forcerait à dépasser la limite du temps que vous avez bien voulu m'accorder ; je vous dirai donc simplement les titres des documents les plus importants :

1° *Histoire Chichimèque*, le *chalchihuitl*, la pierre fine de la collection.

Cette peinture est celle qui servit à Don Fernando de Alva Ixtlilxochitl pour écrire sa curieuse *Historia Chichimeca* dont Ternaux-Compans nous a donné une excellente traduction.

M. Boban a étudié ce document avec un soin particulier. Les dix planches qui le composent sont données dans l'Atlas ; et, dans le texte, elles sont longuement analysées. C'est de cette façon que seront étudiés à leur tour tous les recueils importants de la collection, si MM. Goupil et Boban peuvent mener à bonne fin leur projet.

2° La *Mappe de Tepechpan*. Histoire synchronique et seigneuriale de Tepechpan et de Mexico, dont M. Aubin a publié un fragment rapporté par M. de Waldeck. Le document entier sur papier d'*agave mexicana* a 6m. 25 de long.

3° Le *Tonalamatl*, calendrier religieux et divinatoire servant à la fois de rituel et de diurnal pour la célébration des fêtes et de base pour les pronostics généthliaques.

4° Le *Codex en Croix*, Annales de Cuauhtitlan de Texcoco et de Mexico. M. Boban n'est point partisan de ce sous-titre car ce document n'a pas trait à Cuauhtitlan mais seulement à Texcoco et à Mexico. Il le conserve pourtant, parce que c'est M. Aubin qui l'a baptisé ainsi.

5° Le *Codex de Vergara*, document cadastral fort curieux.

6° Le *Manuscrit de 1528* ou Annales historiques de la Nation Mexicaine.

7° La copie du *Codex de 1576*, faite par León y Gama.

8° Un *Codex Mexicanus*.

9° Le *Culte rendu à Tonatiuh* (le Soleil), peinture figurative sur peau de cerf tannée.

Je ne cite que pour mémoire toute une série de papiers judiciaires, titres de propriétés, plans topographiques, petits catéchismes, tous documents figuratifs postérieurs à la conquête et accompagnés de textes et de légendes en Nahuatl, en Otomi, en Espagnol.

L'un des documents les plus importants de la collection Aubin-Goupil est une *Histoire Tolteco-Chichimèque*, manuscrit figuratif composé de 13 planches et de 143 pages de texte en Nahuatl. M. Aubin n'a publié qu'une très petite partie de ce curieux manuscrit que le savant archéologue mexicain M. Ramirez était fort désireux d'étudier longuement mais qu'il ne parvint pas à voir.

Je trouve dans le texte qui accompagne les planches de cette « Histoire Tolteco-Chichimèque », des notes intéressantes de M. Boban relativement à l'une des questions que vous avez étudiées hier :

« Signaler les analogies qui existent entre les civilisations précolombiennes et les civilisations asiatiques. »

L'auteur, entre autres faits, cite celui d'avoir retrouvé sur un vase en terre découvert à Huejotzingo (Mexique), un ornement représentant clairement la croix gammée ou Swastika des Boudhistes. Un second vase provenant du Yucatan est orné du Taï-Kih, le symbole cosmogonique révéré par tous les Chinois.

En terminant, Messieurs, je dois ajouter un mot sur la demande formelle de M. Boban : « L'ouvrage dont il s'agit n'est qu'un catalogue et n'a point d'autre prétention. »

Voilà qui est fait ; j'ai le devoir de dire à mon tour que par ce que j'en ai vu c'est plus et mieux qu'un catalogue.

Mais M. Boban est de ces hommes modestes — comme il en est tant parmi les Américanistes — qui, après avoir vu beaucoup et beaucoup étudié, consignent le fruit de leurs études et de leur expérience dans quelque mémoire ignoré dans quelque obscure revue.

Un jour vient où l'on connaît leur œuvre, on l'apprécie, on leur rend justice ; ils ont cru, en leur modestie, qu'ils n'apportaient qu'une très petite pierre à l'édifice de l'histoire de l'humanité, il se trouve parfois qu'ils auraient pu dire comme Horace :

Exegi monumentum.

LE CODEX TROANO ET LE CODEX CORTESIANUS

PAR M. J. DE DIOS DE LA RADA Y DELGADO.

Le gouvernement espagnol a eu la main heureuse en acquérant le Codex Troano. M. Castrobeza assure que les deux Codex Cortesianus et Troano, sur l'écriture figurative des anciens Mexicains, n'en forment qu'un. C'est, du reste, ce que M. de Rosny et moi avons admis depuis longtemps.

La numération commence à la page perdue du Codex Cortesianus, et se poursuit jusqu'à la dernière page du Codex troano, c'est-à-dire la 56e. Ensuite il faut retourner les deux codex et chercher l'ordre de la numération en sens inverse. On trouve alors que le verso de la première page effacée est la page 56 et l'on continue alors de 58 à 112, soit la dernière page du Codex Troano. M. Stoll partage l'opinion de M. Castrobeza. Ce dernier savant croit aussi que nous ne nous trompons pas, M. de Rosny et moi, en affirmant que la planche 22, d'après M. de Rosny fait suite à la première des pages copiées par Brasseur de Bourbourg, qui ne lui a pas donné de numération. En réalité, comme il faut tourner le Codex et le placer de haut en bas pour le lire, la page indiquée par M. de Rosny comme la page 22 est la 78e du Codex Troano. La page que Brasseur n'a pas numérotée est la 77e du Codex Troano. Cela se comprend aisément lorsqu'on voit les Co-

dex étendus entre deux vitres comme ils sont placés au musée de Madrid.

Les deux Codex sont écrits en langue maya et l'alphabet de Landa seul en donne la clé à ceux qui veulent les lire; non pas en le considérant comme les nôtres, parce que les Maya n'ont pas connu l'alphabet proprement dit; leur écriture était à la fois figurative, abrégée, idéographique, syllabaire, conventionnelle et idéographique pure. Les Maya formaient des groupes avec les signes conventionnels qu'ils inventaient, et qu'ils plaçaient, suivant l'espace qui leur restait, en tous sens, entre les figures.

Les Codex sont des rituels et l'on peut observer que la partie figurative, qui était la seule que le peuple comprît, appartenait à un polythéisme grossier, qui divinisait non seulement les éléments, mais aussi les objets de l'industrie. Mais on peut dire que l'écriture, comprise des prêtres seulement, faisait croire à une religion monothéiste.

Quoique les Codex ne soient pas des livres historiques, et qu'il n'y soit question que de cérémonies et de sujets religieux, et que les scènes même de la vie civile y soient représentées d'une manière liturgique, il s'y trouve une page dans laquelle il est question d'un épisode romanesque et historique en même temps, qui fixe l'époque relativement moderne à laquelle le Codex a été peint, c'est-à-dire 80 à 90 ans avant l'arrivée des Espagnols au Yucatan.

DISCUSSION.

M. Ed. Seler. — Je désire donner mon adhésion à l'opinion mise en avant par M. de la Rada y Delgado. Ce sont principalement les planches Codex Tro. sans numéro (elle devrait avoir le numéro 35) et Codex Cortes. 22 qui démontrent très clairement la continuité de ces deux manuscrits. Ces deux planches font partie du verso du manuscrit et se distinguent très remarquablement des autres planches par le fait curieux

qu'elles ont une position inverse vis-à-vis des autres. On lit dans ce manuscrit, comme presque partout dans les manuscrits Maya, commençant du côté gauche et en haut. Lisant ainsi, nous reconnaissons à la première ligne de ces deux planches les signes des treize premiers signes de jour, commençant par *imix* qui correspond au mexicain *cipactli*, et accompagnés par les numéros un jusqu'à treize. Cette suite prouve clairement la continuité des deux manuscrits. La troisième ligne est formée par les hiéroglyphes des cinq régions, c'est-à-dire du centre et des quatre points cardinaux. Le reste des deux planches n'est pas encore interprété suffisamment. Mais la conformité des deux planches dans toutes leurs parties saute aux yeux. Quant aux planches recto, la continuité des deux manuscrits n'est pas moins palpable. Il s'agit des planches Codex Cortes. 21 et Codex Tro. 35. Celle-ci est la continuation de la première. Toutes les deux se divisent en quatre bandes horizontales, et ce sont la première et la quatrième de ces bandes qui démontrent le plus clairement la continuation indiquée. Dans la première bande nous voyons Codex Cortes. 21 les dieux Itzamná, Hobxil, et un dieu de la mort battant le tambour, et leur succédant Codex Cortes. 35 le dieu Chac battant le tambour. Dans la quatrième bande il s'agit d'un autre instrument musical, une sorte d'anneau muni, à ce qu'il paraît, de sonnettes ou de clinquants. Nous voyons Codex Cortes. 21 les dieux Hobxil et Itzamná ayant dans la main cet instrument. La suite (sur la planche Codex Tro. 35) n'est pas accompagnée de figures. Mais nous voyons les hiéroglyphes, par lesquels l'instrument musical indiqué se désigne sur la planche Codex Cortes. 21 réitérés sur la planche Codex Tro. 35, et ils y sont accompagnés une fois par les hiéroglyphes qui désignent le vautour, et une autre fois par les hiéroglyphes qui désignent le dieu du feu et de la guerre. Nous voyons donc ici l'action dans laquelle les figures précédentes du Codex Cortes. 21 se présentent à nous, attribuée par écriture hiéroglyphique au vautour et au dieu du feu.

LES CODICES ET LES CALENDRIERS DU MEXIQUE ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

PAR M. GEORGES RAYNAUD.

Comme l'a montré pour la première fois M. Léon de Rosny, les Codices Troano et Cortesianus sont bien deux parties d'un même manuscrit. Ainsi que vient de vous le rappeler l'éminent américaniste espagnol, M. Juan de Dios de la Rada y Delgado, la page titre du Cortesianus est la suite de la page titre du Troano, et, en renversant les deux manuscrits la page 35 de celui-ci est la suite évidente de la page 22 de celui-là. Ces deux pages-titres nous donnent une computation commençant par Un Ymix. Ceci s'accorde avec une double indication de Landa, avec les deux suites des jours du cycle rituel du Cortesianus, avec les déductions sur la composition du mois tirée des pages 47 à 50 du Dresde. (A propos de ce dernier manuscrit, je puis aujourd'hui affirmer que les Codices A et B sont simplement des parties d'un même tout). D'ailleurs ce n'est qu'en faisant commencer par Ymix le mois maya qu'on le fait concorder avec les mois du Mexique, du Nicaragua, du Michhuacan, des Kichés, des Kakchikels, du Chiapas et du Soconusco. Le mois maya commençait donc par Ymix ; des auteurs nous disent qu'il commençait par les porteurs d'année. Certains auteurs font commencer le mois mexicain par les porteurs d'année, tandis que d'au tres auteurs le font commencer par Ce Cipactli qui correspond à Hun Ymix. D'autre part les grandes pages de calcul du Dresdensis ne nous indiquent qu'une année de 360 jours, tandis que le Troano et les auteurs nous parlent de 365 jours. Au Mexique les uns disent 365 jours, les autres 360 jours.

Ces contradictions apparentes sont faciles à concilier en se rappelant entre autres raisons que Boturini dit que les Mexicains

avaient quatre calendriers. Concluons donc. Nous trouvons une année de 365 jours commençant par les porteurs d'année, une année de 360 jours commençant par Imix, et même une année antique et par là même religieuse ou plutôt astrologique de 260 jours.

Ces trois calendriers, nous les trouvons au Yucatan, au Mexique, au Nicaragua, au Michhuacan, chez les Kichés et les Kakchikels, au Chiapas et au Soconusco. Ils indiquent une grande civilisation commune ; cependant le rang différent d'une unité des porteurs d'année dans le mois maya, ainsi que diverses considérations, par exemple les formes et les noms des signes de jours, semblent indiquer que la civilisation maya procède de l'ensemble des civilisations mexicaines, kichée, tzendale, nicaraguéenne et tarasque, qu'elle leur est postérieure. Les Kakchikels nous fournissent en outre une année de 400 jours.

Je prie en terminant le Congrès de bien vouloir excuser ce que cette rapide improvisation a de décousu et d'incomplet.

ON THE CODEX POINSETT

By Mr. H. PHILLIPS jor.

About the year 1826 the Hon. Joel R. Poinsett, United States Minister to the Republic of Mexico, returned from his mission bringing with him a collection of over 2600 objects of Aztec antiquities. These collections he presented to the American Philosophical Society, in whose ownership they still remain. In 1877 the Society not being possessed of a fireproof building, and fearing for the safety of this valuable collection, deposited temporarily in the hall of the Academy of Natural Science of Philadelphia, a building of safe construction. In 1880, I prepared a

paper describing the collection of American Archælogy to be found throughout the United States. and among the answers that I received from the circular of information that I had sent out, was one from the Curator's Academy, giving some detail of the collection, and among these objects were some manuscripts. I was at that time a Curator of the A. P. S. and promptly took measures to reclaim these manuscripts. I examined them carefully and found that several of them were on antique Maguey paper, of undoubted antiquity, and presenting every proof of authenticity. After additional examination and study I came to the conclusion being led thereto mainly by my recollection of a little figure like a rabbit at the bottom of one of these sheets, of the work of Lorenzana on Mexican Antiquities, and turning to it I find that I was correct. The manuscript that I had redeemed for the Society was a portion of the tribute roll of the Mexicans twho paid tribute to Montezuma. On two leaves of the manuscript was the enumeration to which I referred and the remaining four leaves of folio size seemed to refer to calendar calculations. On the leaves referring to the tribute roll were found many familiar figures, and well known Mexican hieroglyphics, the inscriptions being in Aztec and the translations in Spanish. I consulted with in relation to this precious find and came to the conclusion that it was of great value, and have asked the Society to cause it to be printed in colors in facsimile of the original, which however, will not be ready for distribution for a year or two. This will be a valuable addition to the few Mexican manuscripts now known to exist, and to which we have, in honor of the generous donor to the Society, given the name of The Codex Poinsett.

LA CONQUISTA DE MEXICO

Verificada por Hernan Cortés segun el Códice Troano. Escritura hierática de los Aztecas que con la clave jeroglifica respectiva expone à la luz el Pro.. D. D. Sotomayor.

Vengo á manifestar al honorable Congreso el resultado de mis ultimos estudios paleográficos é iconográficos sobre el Códice troano asi como de la intima relacion que existe entre la Divina Comedia del Dante y el Calendario Jeroglifico, en que está aquella basada; por lo que y no conocido aquel en tantos siglos, no era posible penetrar el espíritu del gran lírico italiano en aquella por lo mismo su doblemente monumental obra literaria. Y pues ella nos va hoy á servir de luz y guía en los simbolismos y calendario jeroglificos, debemos estudiarla haciendola nuestro libro favorito y esto *en el propio idioma italiano en que fué escrito* y *bajo la misma forma y orden que le dio su autor*, *por estar basados canto a canto y verso a verso en el orden numerico y simbolico de los dias del mes*, como verémos.

[Le Comité de publication du compte-rendu regrette de ne pouvoir, faute de place, reproduire ici le développement volumineux de la thèse spéciale soutenue par l'auteur].

FRAGMENT DE QUIPPU.

M. E.T. Hamy.— M. Eugène Pihan, notre collègue du Congrès, attaché comme sous-chef aux travaux de l'Imprimerie Nationale de Paris, a retrouvé un document sur lequel il me prie de consulter les membres du Congrès. Il s'agit d'un morceau d'écriture

ancienne attribuée aux Mexicains et qui ne serait autre chose qu'un fragment de qquipus copié sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, le 26 novembre 1832. Jusqu'à présent, il a été impossible de retrouver le manuscrit. Il est probable qu'il se trouvera dans une relation de quelque voyageur ou missionnaire. C'est la 7e ligne seulement de la 2e lettre adressée par le voyageur Akkolaokobjy à un Moctheuzoma quelconque.

Je sollicite ceux d'entre nos collègues qui pourraient nous fournir des renseignements, et particulièrement M. Marcel, à examiner cette pièce. Jusqu'à présent, on croyait qu'il n'y avait que les Péruviens qui se servissent de ce genre d'écriture.

ETHNOGRAPHIE

(ANNEXE)

LA PÉRIODE PALÉOLITHIQUE

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR LE Dr TH. WILSON.

Il y a plusieurs années, il Signor Capellini, recteur à l'Université de Bologne, visitant les États-Unis, rapporta qu'il avait trouvé à Burlington (Iowa), un instrument paléolithique de silex blanc [1].

En 1873, M. le professeur Joseph Leidy raconta qu'il avait trouvé des instruments préhistoriques fabriqués avec du silex, du jaspe et du quartz grenu, à Fort Bridger et dans les environs, (Wyoming) [2].

M. le professeur Leidy dit : « Dans quelques endroits les instruments de pierres sont à la fois si nombreux et si grossièrement fabriqués qu'on ne sait jamais d'une manière positive quand il faut les considérer comme des formes naturelles ou fortuites et quand ils sont des ouvrages fabriqués. Certaines plaines sont tellement jonchées d'éclats de pierres naturelles et travaillées qu'elles sembleraient avoir été les champs de bataille de grandes armées durant l'âge de pierre ».

C'était une invention nouvelle, et c'est à cette marque distinc-

[1] *Le Préhistorique*, par G. de Mortillet, p. 179.

[2] *Bureau géologique des États-Unis*, 1872 (Harden), p. 651 ; nos 1-12.

tive que se reconnaît l'état de la civilisation des deux périodes. Les peuples de la période néolithique eurent de beaucoup la civilisation la plus élevée. Ils fabriquaient la poterie, possédaient de petits et de grands troupeaux, connaissaient l'agriculture, formaient une société organisée en tribus ou en troupes, enterraient leurs morts avec des cérémonies, portaient le deuil de leurs et leur élevaient des tombeaux. Ils parlaient une ou plusieurs langues.

Nombreux étaient ces peuples dans l'Amérique du Nord. Ils se répandirent ou ils occupèrent, à un moment ou à l'autre, presque tout, sinon tout le continent.

Divisés en beaucoup de tribus, ils parlaient des langues différentes ; ils fabriquaient pour leur usage une variété d'instruments curieux, et leurs monuments sont encore une source de merveille et d'étonnement.

Ces découvertes ont tellement enrichi la mine des connaissances ethnologiques en Amérique, et l'ont entourée de si grands avantages qu'elle absorba complètement l'attention des anthropologistes et des ethnologistes de notre pays, ne laissant qu'un stimulant très faible à la recherche de cette autre période plus grossière, mais plus ancienne, la période paléolitique.

Mon attention s'est portée vers cette période, et j'ai résolu de lui donner la part de considération qu'elle me paraissait mériter. Je ne prétends pas avoir fait de découvertes proprement dites ; la plupart des faits que je présente étaient déjà connus ; mais ils restaient isolés, sans liens entre eux, méconnus et pour ainsi dire sans valeur.

Je les ai groupés, çà et là j'ai comblé les lacunes avec des faits nouveaux ; je les ai tous formulés, et j'espère avoir démontré qu'ils s'appuient les uns sur les autres et, par là, prouvé (au moins à ma propre satisfaction) l'occupation générale des États-Unis par l'homme durant la période paléolithique. D'autres avant ce jour ont admis cette proposition, mais elle n'a pas encore été prouvée. Leur démonstration n'était pas sans valeur, mais elle était insuffisante.

M. le docteur Leidy n'avait pas reconnu ces objets comme

instruments de la période paléolithique. Son ami, le Dr Van A. Carter, étant en résidence à Fort Bridger et très au courant de la langue, de l'histoire, des mœurs et des coutumes des tribus indiennes du voisinage, l'informa qu'elles ne savaient rien au sujet de ces instruments. Il ajouta que les Shoshones les regardaient comme un présent fait par Dieu à leurs ancêtres.

La découverte faite par le Dr Abbott d'instruments paléolithiques dans les remblais de sable de la rivière Delaware, à Trenton, fut celle qui témoigna le plus hautement de l'existence de l'homme en Amérique durant la période paléolithique, découverte précieuse, qui ne laisse aucun doute sur l'authenticité des instruments. Ces instruments fournissent la preuve tant de l'antiquité que de l'existence de la période paléolitique en Amérique.

Moins connues, mais regardées comme aussi authentiques, furent les découvertes d'instruments paléolithiques faites par Mlle Franc E. Babbit, en 1879 à Little Falls, (Minnesota) ; par le Dr Metz dans les sables du Little Miami à Loveland, Cincinnati ; par le professeur Mc. Gee, d'une pointe de lance en obsidienne, peut-être paléolithique, dans la vallée du lac quaternaire Lahontan, au nord-ouest de l'état de Nevada ; par le Dr Hilborn, T. Cresson, de Philadelphie, à Claymont, Delaware et Upland, comté de Chester, Pensylvanie ; et les explications du professeur G. K. Gilbert sur un foyer[1] à Niagara qu'on suppose paléolithique.

L'authenticité parfaite de ces trouvailles d'instruments paléolithiques étant admise, elles n'indiquent pourtant qu'une occupation isolée et très disséminée du pays par l'homme durant la période paléolithique. Il s'en faut de beaucoup qu'elles indiquent une occupation générale comme dans le sud et dans l'ouest de l'Europe. Je pensai que si l'occupation, dont ces trouvailles présentaient les traces, était celle de l'homme paléolithique, elle ne

[1] Au moment de l'apparition de ce volume, M. Holmes a fait un examen personnel du gisement signalé par Mlle Babbitt (malheureusement morte l'an dernier) : il n'y trouve aucun rapport avec la période paléolithique.

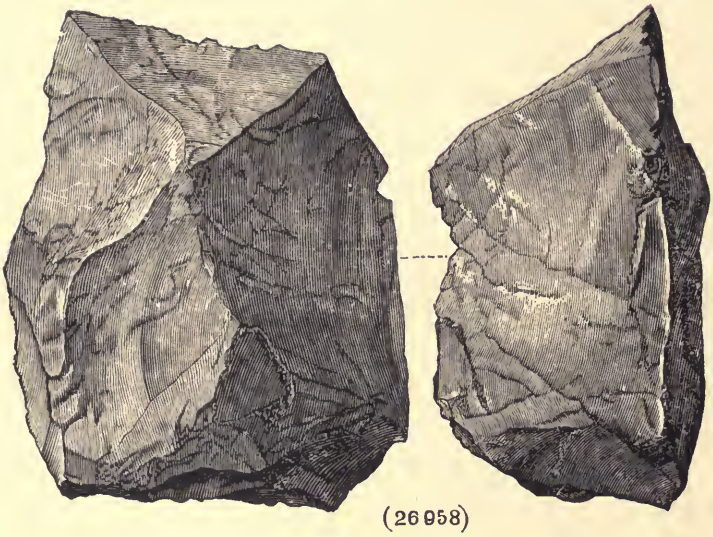


Fig. 1. — Silex jaspé des sables de Trenton (New-Jersey). — Demi-grandeur.
[Dr C. C. Abbott].

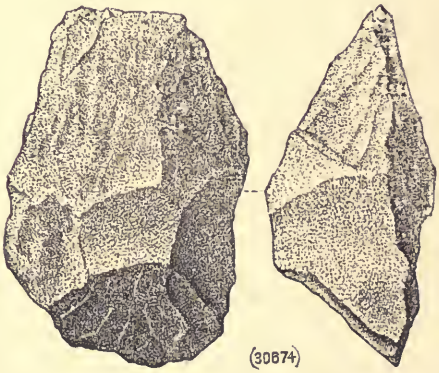


Fig. 2. — Quartzite grise des bancs de Schuylkill (Comté de Berks, Pensylvanie).
Demi-grandeur.
[A. F. Berlin].

pouvait être restreinte en ce sens, et qu'on devrait retrouver ailleurs les instruments employés par lui. Voilà ce qu'il fallait découvrir afin de prouver une occupation générale.

Le séjour que j'avais fait en Europe et les connaissances que j'avais acquises dans l'anthropologie préhistorique de cette contrée, spécialement dans la partie qui se rapporte à la période paléolitique, m'amenèrent à prendre un intérêt profond à cette question. Aussi commençai-je mes recherches, aussitôt après mon retour. Je trouvai au Musée national de Washington beaucoup d'objets portant l'étiquette : « Instruments grossiers et inachevés du type paléolithique ». Je demandai s'ils n'étaient pas vraiment paléolithiques. On me répondit que non, que ce n'était autre chose que des instruments inachevés des Indiens, leurs échecs en fabriquant les instruments plus finis et plus parfaits ; et l'on ajouta, comme preuve de cette opinion, qu'on les trouvait toujours à côté d'instruments plus parfaits. Bien qu'on ne dît pas qu'ils ne pouvaient se trouver sous la surface du sol ou dans les sables, on déclarait pourtant qu'ils venaient tous de la surface. Ces raisons ne me satisfirent point et je poursuivis mes recherches et mes comparaisons. Je découvris que quelques-uns des instruments étalés au musée sous la dénomination ci-dessus avaient été trouvés, il y a longtemps, par M. E. P. Upham, mon assistant, sur les collines qui s'élèvent autour de la ville de Washington, principalement sur celle de Piney Branch et de Rock Creek. Je visitai sous sa conduite les environs, et dès la première après-midi, nos recherches furent couronnées d'un tel succès que nous trouvâmes plus d'instruments que nous n'en pouvions emporter.

La comparaison offre un moyen de démonstration qui n'est pas moins bon en archéologie qu'en droit. J'en fis usage en comparant ces instruments inconnus et non reconnus avec ceux de pays étrangers que l'on reconnaissait et classait comme des instruments vraiment fabriqués par l'homme durant la période paléolithique dans ces pays, et comme des représentants de la civilisation à cette époque. Le résultat fut aussi surprenant

qu'enchanteur. Mon examen me prouva que tous ces instruments étaient les mêmes, quoique provenant de terrains éloignés, de pays séparés du nôtre par d'immenses océans. Rien ne manquait à leur identité. Des deux côtés se voyait l'ouvrage de l'homme ; les uns comme les autres étaient indiscutablement et sans contredit de fabrication humaine, le même instrument fait par la même espèce d'homme pour le même usage et représentant la même culture ou civilisation. Pour comprendre toute la valeur de ces déclarations, il est nécessaire d'examiner et de comparer les instruments eux-mêmes.

Les remarques du Dr Leidy au sujet du grand nombre de ces instruments par lui trouvés dans le Bridger Basin s'appliquent avec autant de force aux mornes et aux collines des environs de Washington, sur lesquelles nos recherches ont commencé.

Voulant étendre ces recherches au delà des Etats-Unis, M. le professeur Langley, secrétaire de l'Institut Smithsonien, fit à l'instance de ce département, dans le mois de janvier 1888, la circulaire n° 36, dont voici la traduction :

Circulaire concernant le département des Antiquités.

L'Institut Smithsonien désire avoir des réponses aux questions suivantes concernant la classe de *reliques* de pierres primitives d'Amérique qui, jusqu'à ce jour, ont été désignées comme « instruments grossiers ou inachevés du type paléolithique ».

Les gravures de quelques-uns de ces instruments sont présentées avec cette circulaire, en même temps que leurs lieux de provenance.

Question I. — Combien possédez-vous dans votre collection de ces instruments de pierre grossiers ?

Question II. — En connaissez-vous dans d'autres musées ou collections ?

Question III. — De quelle matière sont-ils faits ?

Question IV. — Où ont-ils été trouvés ?

1° Dans quelle localité ?

2° En quelle position, en quel état, et mêlés à quels objets ?

3° Sur ou sous la surface, et dans le second cas, à quelle profondeur et dans quelle espèce de formation géologique ?

4° Ont-ils été trouvés dans des tumulus, des tombeaux ou d'autres constructions anciennes ?

5° A-t-il été trouvé d'autres instruments anciens mêlés avec eux, et dans l'affirmative, quelle espèce d'instruments ?

6° Leur dépôt semble-t-il avoir été accidentel ou intentionnel ?

7° En a-t-il été publié des descriptions, et si cela est, où peut-on se les procurer ?

8° Pouvez-vous envoyer des spécimens (en aussi grand nombre que possible) à ce Musée, en échange de publications ou de duplicata de spécimens ?

Le Musée reçut 209 (deux cent neuf) réponses. Le nombre des instruments déclarés par ses correspondants de 23 (vingt-trois) Etats et territoires, est de 6762 (six mille sept cent soixante-deux) ; mais 28 (vingt-huit) personnes en accusent dans leurs collections un nombre indéterminé qu'il est impossible d'additionner, comme : « quelques-uns », « un petit nombre », « plusieurs », « beaucoup », « des centaines », « un grand nombre », etc., etc. Ceux-là n'ont pas été comptés dans le total ci-dessus. Trente-trois (33) personnes envoyèrent de ces instruments grossiers. Les objets reçus à cette époque de ces 33 personnes étaient presque deux fois le nombre mentionné. Mais on élimina tous ceux que, d'après leur forme, leur apparence, leur matière, leur mode de fabrication, l'on jugea ne pas être paléolithiques.

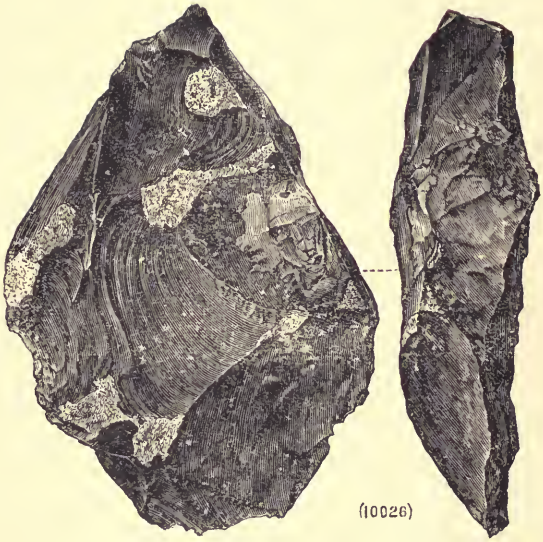


Fig. 3. — Utah.
[Dr F. V. Hayden)

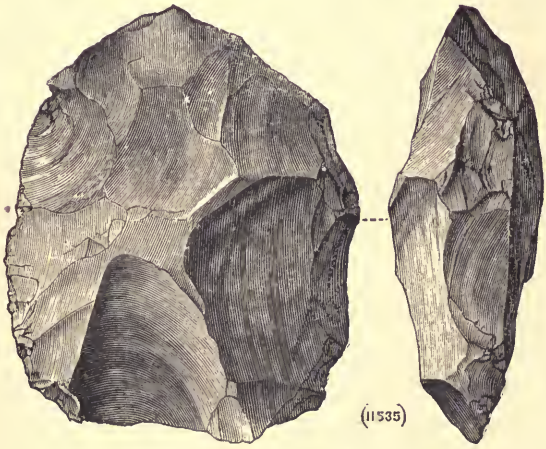


Fig. 4. — Territoire de Wyoming.
[Dr J. Leidy].

Nombre des Etats	Réponses reçues	Instruments déclarés	Nombre envoyé	Collection originelle du musée	Total
Maine	9	196	19	3	218
Vermont	6	70	27		97
Massachusets	14	79	17	96	393
Connecticut	3	8		19	27
New York	20	530	95	7	632
New Jersey	3	348	2	41	591
Pennsylvania	20	1000	180	39	1219
Maryland	4	33		59	92
Dist. of Col.	8	869	239	298	1406
Virginia	3	400	26	13	439
N. Carolina	2	13	23	5	41
S. Carolina	3				
Georgia				10	10
Florida	1	20		31	51
Alabama	3	1	8	25	34
Texas	1			6	6
Ohio	29	1215	71	66	1352
Indiana	13	489	26	26	541
Illinois	17	189		23	212
Kentucky	2	25		15	40
Tennessee	5	48	30	18	96
Michigan	9	224	6		230
Visconsin	6	21		6	27
Iowa	3	Few	10	2	12
Missouri	7	335	10	5	350
Arkansas	2	86		4	90
California	5	57		38	95
Minnesota	2			48	48
Oregon				7	7
Kansas	3				
Nebraska	1			3	3
Colorado				8	8
Utah	1			25	25
Wyoming				4	4
Arizona	1				
Canada	1	106			106
	209	6762	789	950	8502

RÉCAPITULATION

Nombre d'instruments reconnus		6762
Nombre d'instruments reçus par le Musée	789 [1]	
Nombre d'instruments déjà au Musée	950	1739
Total		8502

[1] Nous en avons reçu 1189, mais il n'y en a que 789, qui ont l'apparence d'être paléolithiques.

Le terme de « Période paléolithique » a été défini par sir John Lubbock, son inventeur, et tous les archéologues préhistoriques l'ont adopté pour désigner la période ou l'état de culture de l'homme préhistorique avant qu'il ne sût polir la pierre et durant laquelle ses instruments tranchants, principalement de pierre (quoiqu'elle en comprenne d'autres) n'obtiennent de coupant que par la taille. Non que toutes les pierres taillées se rapportent à la période paléolithique ou même l'indiquent, les instruments de cette période sont d'un type à part et possèdent une individualité de forme et de telles ressemblances dans leur matière et leur mode de fabrication que pour peu qu'on ait assez d'expérience, on peut les distinguer des instruments des époques ou périodes suivantes.

La question en discussion est d'une grande importance, car elle implique l'existence d'une race d'hommes extrêmement inconnus, et l'occupation par eux de notre pays durant une période de l'antiquité que jusqu'à ce jour, on n'avait pas soupçonnée. J'admets que l'évidence de cette période en Europe ne prouve pas qu'une période semblable ait existé en Amérique. Le problème doit être résolu dans chaque continent par l'évidence propre à chacun d'eux. De ce qu'une théorie mène à cette conclusion en Europe, il ne s'ensuit pas nécessairement que la même théorie produise les mêmes effets en Amérique. Mais si l'on trouve en Amérique l'évidence qui a démontré la proposition en Europe, elle doit être aussi probante pour l'Amérique.

Les savants américains doivent examiner par eux-mêmes, et leurs découvertes resteront ou tomberont suivant le caractère de l'évidence qu'ils auront trouvée. Les savants d'Europe ne peuvent, à cette distance, déterminer ou même rechercher l'état de ces choses en Amérique. Il n'est pas davantage possible aux savants américains de juger ou de contester les découvertes faites par les savants européens dans leur propre pays.

Peut-être serait-il à propos que nous examinions d'abord l'état de cette question en Europe et les conclusions qu'elle y a

reçues. Des hommes érudits dans la science de l'anthropologie préhistorique et d'une parfaite compétence, examinant les faits *sur place*, ont démontré d'une manière indubitable l'existence d'une période paléolithique dans l'hémisphère oriental. La démonstration ne s'arrête pas à la découverte d'instruments paléolithiques dans les sables des rivières, pas plus que leur caractère paléolithique ne dépend seulement de leur existence dans ces sables. Elle a prouvé que la période paléolithique a duré pendant un long espace de temps et s'est étendue presque sur le monde entier; que c'était une période de culture particulière, différente de celle de la période néolithique et d'une antiquité plus reculée, durant laquelle à ses époques les plus anciennes, l'homme fit ses instruments tranchants, toujours en pierre et les taillant en pointe et ne connut point le procédé d'aiguiser ou de polir. Elle établit le fait qu'il y eut dans la civilisation de l'homme durant cette période plusieurs phases qui furent déterminées par l'état dans lequel on les trouve séparées l'une de l'autre, par des couches superposées dans les cavernes et dans les abris des rochers, signe que l'homme y vécut à différentes époques. La première de ces époques correspond de plus près à l'état de choses que nous observons aux Etats-Unis. Pendant sa durée, l'homme n'eut, d'après les données actuelles de la science, qu'un seul instrument d'une forme générale, appelé par M. de Mortillet le *Chelléen*, et le même en substance (sujet à des différences de matière) dans tout l'hémisphère oriental. Durant les époques suivantes, il augmenta le nombre de ses instruments, varia leur matière et leur fabrication, leur donna des formes différentes et les destina à des usages divers; c'étaient des armes, des ustensiles, des objets d'art, etc., etc., quelquefois en pierre, d'autrefois en corne ou en os, néanmoins tous appartenant à la période paléolithique.

Durant toute la période paléolithique, aucun instrument de pierre ne fut fait par le procédé du polissage. Ce fait est si vrai que, sauf de rares exceptions, un expert en cette science peut, à la simple inspection de l'instrument lui-même, appuyé sur la

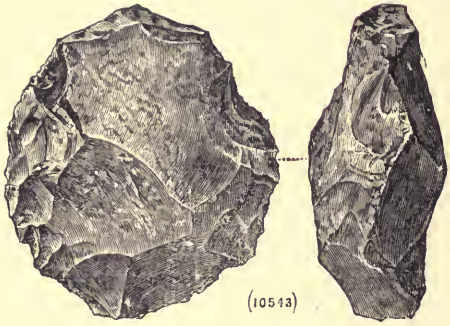


Fig. 5. — Territoire de Wyoming.
[Dr F. V. Hayden]

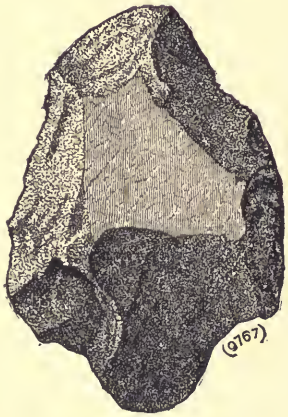


Fig. 6. — Quartzite brun-jaune (10 spécimens) de Pamunkey (Comté de Charles (M.).
[O. N. Bryan].

connaissance du lieu et des affinités de cet instrument, déterminer avec une grande probabilité d'exactitude l'époque à laquelle il appartenait. C'est un fait, important à noter dans cette discussion, qu'on a trouvé, dans les pays d'Europe occupés par l'homme paléolithique, à la surface et mêlés naturellement à des objets de périodes subséquentes, des instruments pareils à ceux qu'on trouve dans les sables des rivières et qui appartiennent à la même époque.

La première question qu'on se pose en recherchant l'existence d'une période paléolithique en Amérique est celle-ci : Admettant, comme il le faut, l'existence de cette période en Europe, connaissons-nous des raisons pour lesquelles elle pourrait n'avoir pas existé en Amérique ? Je n'en saurais voir aucune. Si des instruments semblabes se trouvent en Amérique et en Europe, et s'ils se trouvent dans des positions et des conditions semblables, je ne sais pas de raison qui pût les empêcher de produire ou du moins d'indiquer les mêmes conditions en Amérique qu'en Europe.

En Amérique comme en Europe, tout ce que nous savons sur la période paléolithique est nécessairement tiré des instruments eux-mêmes, de leur position et des objets qui les environnent quand on les trouve. La règle pour arriver à les déterminer consiste à se rendre compte des matières superposées, de leur association et de leurs caractères. Nous n'avons aucune évidence, soit orale, soit écrite, et pas même de tradition sur les instruments, ni sur la race d'hommes qui les firent et les employèrent. L'un et l'autre, peuple et instruments sont entièrement préhistoriques. Ils font partie d'une période de temps géologique que nos connaissances les mieux définies rapportent, comme à Trenton, à la seconde époque glacière. Il semble juste que, si nous faisions aux Etats-Unis le même genre de découvertes, offrant essentiellement la même sorte d'évidence, et ne différant qu'en degré, découvertes qui firent décider qu'il avait existé une période paléolithique de la race humaine en Europe, elles doivent être admises comme ayant les mêmes caractères d'évidence pour prouver le même fait aux Etats-Unis.

Ces découvertes font voir que la période paléolithique (en Europe) fut distincte, et non contemporaine de la période néolithique et d'une antiquité plus reculée. Quant à savoir si la période paléolithique a précédé aux Etats-Unis la période néolithique, ainsi qu'on affirme qu'elle l'a fait en Europe, ce point n'a pas été mis à l'étude, encore moins décidé.

Considérons un moment les différences qui séparent les deux continents par rapport à leurs périodes historiques,et nous pourrons peut-être ainsi mieux rapprocher leurs périodes préhistoriques.

Les Chinois ont probablement l'histoire la plus ancienne ; ensuite viennent les Assyriens, les Chaldéens, les Phéniciens, les Egyptiens et les Juifs. Ceux-ci nous reportent à 4500 (quatre mille cinq cents) ans ou plus en arrière ; et cependant tous ces peuples, autant que nous en pouvons savoir, étaient civilisés et éclairés, possédant une langue parlée et écrite, une littérature, un gouvernement, une histoire. Ils avaient tous déjà passé l'âge de fer. Aucune histoire ne remonte plus haut. Pourtant nous savons aujourd'hui que la plupart, et l'on peut supposer, tous ces pays avaient été habités par des peuples plus anciens durant l'âge du bronze et durant les deux périodes néolithique et paléolithique de l'âge de la pierre. On peut affirmer la même chose avec une absolue certitude de l'Europe occidentale dont l'histoire écrite reportée jusqu'aux origines de ses peuples les montre toujours comme des peuples éclairés.

La période préhistorique de la France a vraisemblablement commencé 150 ou 200 (cent cinquante ou deux cents) ans avant l'ère chrétienne et celle de l'Angleterre, un siècle ou plus après. La période historique d'Amérique date de 1492 (quatorze cent quatre-vingt-douze). Les traditions du pays ne nous reportent pas plus loin. C'était il y a moins de 400 (quatre cents) ans, et cependant nos indiens se trouvaient encore dans l'âge de la pierre polie, à ce degré de culture par lequel avait passé l'Europe et d'où elle était sortie (pour entrer dans l'âge de bronze,

3000 (trois mille) ans ou plus auparavant. Quelle était la condition des aborigènes d'Amérique, ou comment était occupé le continent américain durant cette intervalle de 3000 ans qui va de la fin de l'âge de pierre polie sur les confins de l'Europe occidentale à sa découverte sur les côtes de l'Amérique orientale ? On peut à bon droit supposer que leur culture procédait de la même source. Ils s'accordent sur trop de points pour qu'il soit possible de nier avec légèreté cette communauté d'origine. Ainsi, je le demande encore, quelle était la condition des aborigènes américains durant cet intervalle de 3000 ans ou plus ?

Si nous pouvons déduire la probabilité de la période néolithique en Amérique, pourquoi nous serait-il interdit d'admettre la possibilité de l'existence de la période antérieure, la période paléolithique ?

On a trouvé aux Etats-Unis des instruments paléolithiques qui sont en tous points conformes à ceux de l'Europe occidentale par la forme, par l'apparence, par la matière et la manière dont ils ont été fabriqués ; en un mot ce sont les mêmes instruments dans tous les détails essentiels. On les a trouvés exactement dans les mêmes conditions, tantôt à la surface, tantôt enfoncés dans les sables des rivières. Nous avons entendu dire au professeur M. Gee, comment ces instruments gisaient parmi les sables de la rivière à Trenton ; il est d'avis que leur antiquité date de l'époque glaciaire (V. sa revue *Popular Science Monthly* XXXIV, 1888). Jackson County (Indiana), Claymont (Delaware), Loveland (Ohio) et d'autres localités racontent les mêmes faits et fournissent la même évidence. Ces découvertes d'une antiquité certaine sont très nombreuses et démontrent à la fois l'existence et l'antiquité d'une période paléolithique en Amérique. Il ne peut rester aucun doute sur ce point. Telle est la conclusion de tous les savants qui ont étudié la question. J'ai mentionné le professeur Mc. Gee. Il va sans dire que c'est aussi la conviction du Dr Abbott. Le professeur Putnam fut un des premiers à l'embrasser. Les professeurs Wright et Haynes y ont adhéré, et après eux tous les géologues qui ont exa-

Fig. 7. — Argile schisteuse durcie de Pamunkey (Comté de Charles (M.). — Demi-grandeur.
[O. N. Bryan].

Fig. 8. — Quartzite rougeâtre, dépôt de 119 spécimens de Georgetown (D.C.). Demi-grandeur.
[James Webster]

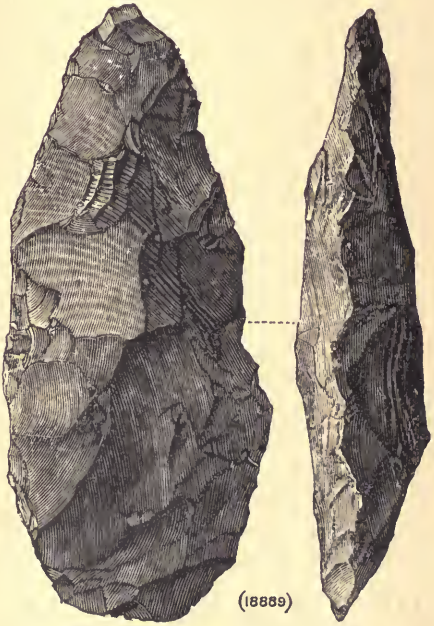


Fig. 9. — Silex gris pâle ayant quelque peu l'apparence de bois agatisé, d'Austin (Texas). — Demi-grandeur.
[J. Van Ostrand].

miné les localités où ces instruments furent trouvés. Le professeur Haynes de Boston a publié récemment une étude approfondie sur le sujet dans le *Narrative and critical history of America*, où il expose les mêmes vues. Il a reconnu avec le professeur Putnam la grande importance de ces découvertes d'instruments paléolithiques à la profondeur de plusieurs pieds, dans l'ancienne terrasse de graviers, jusqu'alors restée intacte, de la rivière Delaware, près de Claymont, comté de Newcastle (Delaware). L'origine artificielle de ces instruments se découvre à l'inspection. On y retrouve les marques du poinçon, les coups de marteau, les traces de percussion, toutes choses qui concourent à leur donner une forme générale propre à une destination générale et montrent un dessein dans leur fabrication, un but dans leur taille qui ne saurait avoir été rien moins que l'ouvrage de l'homme.

C'est la répétition de ces témoignages sur des centaines et même des milliers de spécimens qui donne à l'évidence une force si convaincante.

Le Prof. Mc Gee, parlant dans son article sur « l'homme paléolithique en Amérique (Pop. Sci. Monthly, XXXIV, 1888) de l'instrument de Trenton, expose ainsi son opinion :

« Quand on les examine en masse, la conformité qu'on trouve, dans leur forme et leur mode de fabrication, entre les symétriques dos de tortue, les morceaux manqués, les éclats, les fragments et les mélanges de débris, force le géologue attentif à se demander s'il en est *aucun qu'on puisse démontrer ou même supposer naturel.* La progression ne va pas du naturel certain à l'artificiel incertain, mais de l'artificiel certain au naturel incertain. »

L'existence de l'ancien homme paléolithique, aux États-Unis, paraît être ainsi solidement établie. De l'examen naît la conviction. Les incrédules se rendent les uns après les autres et la théorie fait son chemin.

Des instruments du même type ont été trouvés par milliers, disséminés çà et là dans les États-Unis, et je me suis permis de

leur donner le nom de paléolithiques. En réalité, on les a trouvés principalement à la surface ou dans les terrains d'alluvion, ce qui est équivalent. On ne les présente pas comme une preuve achevée de l'antiquité de la période paléolithique ; mais on les a trouvés sur place ; leur existence ne saurait être niée, pas plus que leur origine artificielle et leur fabrication par la main de l'homme. Ils font partie du *res gestæ*, et il faut qu'ils soient mis en évidence. Ils aboutissent, pour le moins, à prouver l'existence d'une période paléolithique dans le district de Colombie.

L'état de la preuve de cette proposition, dans ses rapports entre les continents d'Europe et d'Amérique, paraît être comme il suit :

1° Des instruments sans contredit paléolithiques ont été trouvés en Europe, à la fois dans les sables des rivières et à la surface, les premiers en grand nombre ;

2° Des instruments du même type, de la même manière, de la même forme, de la même fabrique et apparemment destinés au même usage ont été trouvés en grande quantité dans les États-Unis parmi les sables des rivières, mais jusqu'à présent dans peu de localités, très éloignées les unes des autres. On en a trouvé également à la surface, répandus sur le pays tout entier, de l'Atlantique au Pacifique, tantôt mêlés avec des instruments de l'Indien moderne, tantôt isolés ;

3° Les instruments n'ont pas été trouvés dans les sables du Potomac ; mais ces sables appartiennent à une couche géologique plus ancienne que ceux de toutes les rivières où ces instruments furent trouvés.

4° Les sables des autres rivières des États-Unis, dont la formation géologique est la même que ceux dans lesquels ces instruments furent trouvés, n'ont pas été l'objet de recherches semblables et l'on n'a fait aucune tentative pour y trouver ces instruments, sauf dans le bas du Delaware, où quelques-uns ont été trouvés par le Dr Hilborn T. Cresson.

5° Les États-Unis sont actuellement sur ce point dans une

condition pareille à celle où se trouvaient la France et l'Angleterre à une époque, soit avant 1859, lorsque beaucoup de ces instruments avaient été trouvés à la surface, par conséquent mêlés à d'autres instruments de la surface, tandis que la découverte dans les sables s'était réduite à la rivière de la Somme. Des découvertes postérieures de ces instruments dans d'autres rivières par toute l'Europe placèrent hors de doute l'existence de la période paléolithique. Si l'universalité de la période paléolithique, telle qu'elle est en Europe, n'a pas été appliquée aux États-Unis, du moins un premier côté de la question a été établi, et nous devons tenir ce point pour résolu, jusqu'à preuve du contraire.

Le fait que ces instruments ont été trouvés à la surface, mêlés à d'autres fabriqués par l'Indien moderne, n'est pas un argument contre leur qualité d'instruments paléolithiques. On ne peut même pas en tirer une présomption dans ce sens.

Que ces instruments sont l'ouvrage de l'homme et qu'ils appartiennent à la période paléolithique, cela peut se prouver en les comparant :

L'un avec l'autre ; avec des instruments néolithiques ;

Avec des instruments pareils trouvés dans les sables des rivières aux États-Unis ;

Avec des instruments pareils trouvés dans d'autres pays, tant dans les sables qu'à la surface.

Les points de comparaison comprennent :

I. La forme et l'apparence ;

II. La matière ;

III. Le mode de fabrication ;

IV. L'usage et le but.

Contrastant avec la similitude des instruments paléolithiques se présente une dissemblance également marquée d'instruments qui font partie de la période néolithique, soit d'Europe, soit d'Amérique, et cette dissemblance s'étend aux détails d'apparence, de mode de fabrication, de matière et de destination. Plus s'élargit le champ géologique de cette comparaison et plus

Fig. 10. — Quartz (Chert) jaune tiré d'un amas de coquilles près de Savannah, dans le Tennessee. Beaucoup d'instruments de cette matière ont été trouvés dans l'Alabama septentrional. — Demi-grandeur.
[J. Parrish Stelle].

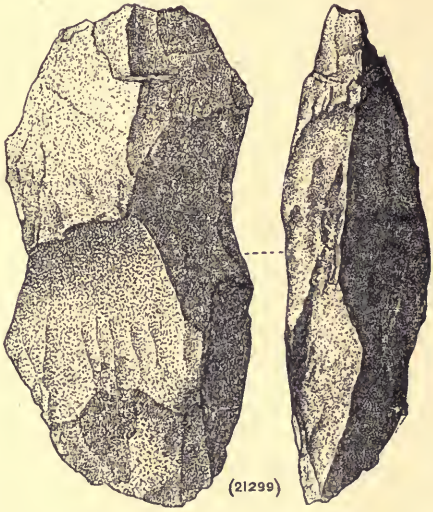


Fig. 11. — Felsite de porphyre (?) de Raleigh (W. C.). — Demi-grandeur.
[Howard Hayward].

les détails en sont minutieux, plus aussi s'imposent ses conclusions. Par exemple, si nous comparons ces instruments trouvés dans le district de Colombie avec ceux de tous les autres points des États-Unis, et avec des instruments semblables de France et d'Angleterre, et si nous étendons nos recherches à ceux de l'Afrique et de l'Inde, nous trouverons que ce sont de vrais instruments paléolithiques.

Cette comparaison d'instruments ne peut se faire que par démonstration oculaire. Je vous invite à cet examen. De simples mots sont insuffisants pour décrire une pierre ou pour la comparer avec une autre.

COMPARAISON DES INSTRUMENTS PALÉOLITHIQUES DES ÉTATS-UNIS LES UNS AVEC LES AUTRES.

I. — *Similitude de forme et d'apparence.*

Ces instruments paléolithiques de tous les points des États-Unis sont naturellement de pierre, toujours taillés en éclats, jamais polis, en forme d'amande, ovale, ou parfois approchant du cercle, le tranchant sur ou dans la direction du petit bout, tandis que durant la période néolithique il allait vers le gros bout. Souvent ils sont faits avec des cailloux, la croûte primitive restant intacte et simplement aplanie, tantôt au gros bout pour la saisir, tantôt sur le côté plat ou dessous, tantôt, quand les cailloux étaient minces, sur les deux côtés. La différence entre les parties naturelles et celles qui sont travaillées se remarque de suite. Tous ces détails mettent en plus grande lumière ce fait important, que les instruments sont tous d'un même type, qu'ils appartiennent à la même famille et qu'ils doivent avoir eu la même origine. Ils se ressemblent tous et pourtant ils ne sont pas pareils. Ce ne sont point des copies, néanmoins on ne peut se tromper sur leur ressemblance. Le dessin qui servit à fabriquer l'un d'eux, servit à fabriquer les autres. Quand l'observateur voit

cette ressemblance s'étendre à des milliers d'instruments venus de tous les points des États-Unis, il se produit dans son esprit une conviction à laquelle il ne saurait échapper.

Ces instruments sont extrêmement épais comparativement à leur largeur, si bien qu'il est visible qu'ils n'ont jamais été destinés à recevoir une pointe ou une poignée comme la hache ou la flèche ou la pointe de lance. Ceci ne s'applique pas seulement aux plus gros instruments pesant plusieurs livres, car il y en a des petits, de grosseurs variées, qui sont parfaits en eux-mêmes et portent une protubérance évidemment intentionnelle qui rend l'emmanchement impraticable

Les instruments trouvés dans le district de Colombie soutiennent la comparaison avec ceux trouvés à Trenton ; et leur similitude est égale, sinon plus grande, avec les instruments chelléens d'Europe et d'Asie.

Le plus grand nombre des instruments paléolithiques d'Europe sont de silex. Le silex n'est pas si commun aux États-Unis, et nous ne possédons que peu d'instruments de toutes les époques préhistoriques. Mais nous avons quelques-uns de ces paléolithes du Texas, de l'Utah et du Nouveau-Mexique que je prie de comparer avec les instruments chelléens de silex de l'Europe occidentale. Les instruments paléolithiques des États-Unis sont largement de quartz grenu. Je conseille de les comparer avec ceux de la même matière du Bois-du-Rocher, de Toulouse, des cavernes de Creswell-Crags (Derbyshire, Angleterre), et avec ceux du latérite, près de Madras, dans l'Inde.

Je ne saurais poursuivre la comparaison plus loin sur le papier. J'invite chacun à faire cet examen.

Leur différence des instruments néolithiques

La culture de la période néolithique s'est répandue sur tout le monde et les instruments de cette période sont connus de tous les archéologues. Les Indiens de l'Amérique appartenaient à cette période de culture et la majorité de leurs instruments res-

semblent à ceux des autres parties du monde. La différence qui les distingue des instruments paléolithiques, objet de cette étude, est évidente au premier coup d'œil, mais elle devient plus apparente à mesure qu'on les examine de plus près. Ils diffèrent par la forme, l'épaisseur, le mode de fabrication, la matière, et ils ont une apparence différente. Le tranchant de l'instrument est renversé, car l'instrument paléolithique, tant en Europe qu'en Amérique, avait son tranchant à la pointe ou bout étroit, tandis que l'instrument néolithique correspondant l'avait à son bout le plus large.

On ignore si l'Indien d'Amérique a fabriqué les instruments du type paléolithique, ou si même il s'en est servi. Il n'existe ni haches, ni hachettes, ni grattoirs, ni couteaux, ni têtes de lances ou de flèches indiens. Sur les milliers de tumulus, de cimetières, de tombes ou de monuments indiens, de toute sorte, qui ont été explorés, pas un n'a jamais présenté ces instruments paléolithiques de grande taille. Dans une circulaire (n° 36) envoyée de mon bureau dans tous les États de l'Union, j'ai demandé si l'on avait trouvé des instruments paléolithiques dans les tumulus, les tombes ou d'autres constructions anciennes, ou mêlés avec d'autres instruments anciens. Parmi les centaines de réponses que j'ai reçues de tous les côtés des États-Unis, il n'y en avait pas une seule affirmative. Toutes disaient qu'on avait pu trouver ces instruments mêlés avec d'autres, à la surface ; mais dans les tumulus ou tombeaux indiens, jamais. Un monsieur de la côte du Maine exprime la croyance qu'on les a trouvés dans ce qu'il appelle les plus anciens tas de coquilles, mais pas plus que cela.

La similitude de leur fabrication avec d'autres instruments paléolithiques.

Que le morceau choisi par l'ouvrier préhistorique pour en fabriquer un de ces instruments fût un caillou arrondi et aplani ou bien un quartier de pierre brute, sa façon de procéder paraît avoir été la même. Il enlevait les parcelles probablement à

coup de marteau de pierre. Les endroits qui reçurent les coups se voient encore parfaitement. La fracture a laissé une trace de percussion qui désigne d'une manière certaine le point frappé. Sur quelques-uns des plus forts et des plus grossiers instruments il semblerait que le travail eût été commencé et les plus gros fragments enlevés au moyen d'un poinçon, probablement une pierre pointue, dont les marques sont parfois visibles et qui permettaient de ne frapper que sur un seul point. Dans beaucoup de cas, les moindres parcelles ont été retranchées d'abord d'un côté, puis de l'autre jusqu'à ce que l'instrument devînt coupant. Souvent le fil montre des signes d'usage, tantôt par de fortes bosses, tantôt par une complète usure. Pas un seul ne porte la plus légère trace du poli de la période néolithique.

En s'appuyant sur l'expérience recueillie par l'archéologie préhistorique dans le monde entier, l'on pouvait s'attendre à découvrir certaines places où ces instruments étaient fabriqués et qu'on a depuis nommés boutiques. Le fait est qu'on peut trouver ces instruments, mêlés à des restes, des éclats, des fragments en débris et des marteaux de pierre en certaines localités dont les principales, dans le district du Colombie, sont les collines de Rock Creek et de Piney Branch. Toutes ces trouvailles concourent à démontrer qu'ils furent fabriqués par l'homme et pour son usage.

Pas n'est besoin de décrire la fabrication des instruments paléolithiques d'Europe ou de Trenton pour établir leur ressemblance avec ceux que j'ai décrits. Un simple examen du regard en fera la démonstration.

II. Matière.

La matière que l'homme paléolithique soit d'Europe ou de New-Jersey, employait pour ses instruments devait posséder certaines qualités. Il fallait qu'elle fût dure, afin de résister aux coups et de ne pas s'émietter ; souple, afin de recevoir un tranchant ; homogène, au moins approximativement, pour qu'on pût

l'écailler dans tous les sens ; et d'ordinaire sa substance était telle qu'un coup la faisait éclater en fracture *conchoïdale*.

La matière des instruments trouvés dans tous les États-Unis remplit ces conditions à un degré surprenant. Ils sont faits d'une pierre dure, ordinairement du quartz, du quartzite ou schiste argileux, et pour le plus grand nombre des cailloux usés par l'eau.

D'un autre côté, l'Indien de l'Amérique du Nord et son ancêtre préhistorique de la période néolithique, employaient toute sorte de rocs éruptifs pour leurs instruments. Ils en firent aussi de rocs d'argile, d'ardoise, de coquilles et d'autres matières semblables, tout leur étant bon, pourvu qu'ils pussent en applanir la surface et y tailler un tranchant net, peu leur importait que la matière fût susceptible ou non de se briser. Telle est la ligne de démarcation que l'on peut tirer franchement entre les deux classes d'instruments.

III. Usage et destination.

Dans mon opinion, les instruments paléolithiques des États-Unis correspondent, par leur usage et leur destination, comme ils le font sous leurs autres rapports, avec l'instrument chelléen en France. Je pense que ce dernier était destiné à être tenu à la main, et employé comme couteau, hache, ou tout autre instrument tranchant, soit comme outil, soit comme arme. C'était le seul instrument que possédât l'homme de cette époque. La même chose paraît vraie en regard des instruments paléolithiques des États-Unis. Je conjecture leur destination et leur usage d'après les besoins que je suppose à l'homme qui les employait. Cet homme a pu tenir l'instrument dans sa main, l'envelopper dans un morceaux de la peau d'un animal ou l'enrouler dans une touffe d'herbe ou de rotin pour se garantir. Ayant ainsi la main protégée, il pouvait dépenser toute sa force quand il sciait ou frappait. Sir John Lubbock dit de l'homme paléolithique à propos de l'emploi du Chelléen : « Il est permis de se demander à quel

usage cet instrument n'aurait pu s'appliquer. Avec lui, l'homme a pu abattre des arbres, les creuser en forme de canots, arracher des racines, tuer les gibiers et se découper sa victuaille, attaquer ses ennemis, percer la glace, préparer son bois à brûler, etc., etc., etc. » Tous ces usages répondent à ceux qu'a pu avoir l'instrument que j'ai décrit. Il était à la fois son couteau, sa hache, son grattoir, et, en réalité, toute sa collection d'outils, le seul instrument qu'il possédât. Quelle que fût sa destination, de quelque manière qu'il fût employé, c'était évidemment un instrument, et il était destiné à un usage général. Notre unique moyen de savoir quel fût son usage est dans une inspection de l'instrument lui-même. Il raconte sa propre histoire.

Ces comparaisons pourraient se poursuivre indéfiniment. On peut les étendre assez pour couvrir les champs les plus vastes, ou les ramener aux plus minutieux détails, et plus la comparaison est complète, plus grande apparaît la ressemblance de ces instruments avec d'autres paléolithiques, et leur différence des instruments néolithiques.

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS CONCERNANT LA THÉORIE QUE CES INSTRUMENTS SONT PALÉOLITHIQUES

On dit que ces instruments sont une matière préparée pour le transport et pour la fabrication d'instruments plus parfaits.

Quelques archéologues, admettant comme un fait évident la fabrication de ces instruments par l'homme, les ont classés comme une matière simplement dégrossie, préparée par une réduction de son poids, pour le transport et destinée à servir sur des points éloignés, quelque jour à venir, à la fabrication d'autres instruments plus parfaits. Cette théorie de dégrossir la matière pour la transporter et lui donner un futur poli, est la théorie favorite de plusieurs archéologues. C'est ainsi que bien souvent dans notre Amérique on fait avec de la matière (stéatite) destinée à fabriquer des vases. J'accorde que cette théorie est exacte en général quand elle s'applique à des matières trou-

vées dans des carrières, des bancs de rochers ou d'autres masses et trop lourdes pour être faciles à transporter. Mais on ne peut l'appliquer à ces instruments, car les cailloux naturels étaient disséminés à profusion sur la surface, côte à côte avec ces instruments (comme cela se voit à Piney branch et à Rock Creek) et pouvaient être transportés pour une fabrication future aussi facilement dans leur état naturel qu'après avoir été ainsi dégrossis. Ce travail ne les a pas améliorés comme matière, soit pour le transport ou leur futur emploi. Quand le raisonnement tombe, la théorie tombe avec lui.

On ne saurait imaginer pourquoi un Indien serait allé sur les collines de Piney Branch ou de Rock Creek, et là, du milieu des milliers de cailloux de quartzite disséminés à la surface, en aurait taillé quelques-uns tels que nous les trouvons maintenant, pour en faire simplement une matière réservée pour un usage présent ou futur, soit par transport, dans un autre endroit. Personne n'a jamais trouvé le genre d'instrument que les Indiens avaient ainsi commencé ou voulu faire ; la raison pour laquelle ils l'auraient commencé n'a pas encore été donnée, non plus que celle pour laquelle ils l'auraient travaillé jusqu'à un certain point, et là ils se seraient arrêtés, apparemment pour prendre un autre caillou et répéter la même opération. Quelque difficulté que nous ayons à comprendre pourquoi l'homme paléolithique aurait fait ces instruments avec tant de profusion, cette difficulté s'augmente quand nous essayons d'expliquer pourquoi les Indiens auraient fait tant d'ouvrage inutile en préparant de telles quantités de matière restée sans emploi, comme le fait supposer le grand nombre de ces cailloux dégrossis.

Quant à l'opinion que ce sont des instruments inachevés, une inspection fera voir que beaucoup étaient entièrement finis. Quel qu'ait pu être leur usage ou leur destination, quelle qu'ait été l'intention de leur fabricant, il n'était pas besoin de plus de travail pour les finir.

Que ces instruments aient quelque ressemblance avec des blocs de matière brute, cela n'est pas impossible. Ils sont

comme eux des éclats de pierre et peuvent leur ressembler en cela ; mais en les comparant en détail on découvre que leur dessin, leur but et leur façon sont différents. La plupart de ces instruments ont reçu des côtés, des tranchants et une pointe prête à servir, et d'autre part la manière dont ils sont taillés montre que ce travail ne devait pas être poussé plus loin. Au contraire, le bloc de matière brute n'est qu'un informe morceau de pierre, avec des fractures irrégulières et indécises.

On s'est demandé si les parcelles et fragments taillés sur le caillou en faisant les instruments, n'ont pas été destinés à fabriquer d'autres instruments indiens, tels que, par exemple, la tête de lance et la tête de flèche. Bien que cet emploi fait par l'Indien ou par l'homme néolithique ne puisse combattre la proposition que je soutiens dans ce mémoire, et malgré le désir que j'aurais eu de concéder la probabilité d'un tel emploi, un examen attentif des fragments eux-mêmes et leur comparaison avec la tête de flèche ou de lance indienne trouvée sur les emplacements de leurs villages m'impose la conviction du contraire. Si quelqu'un prétend nier ou mettre en question cette conclusion, qu'il essaie d'abord de faire une tête de flèche ou de lance avec un de ces morceaux ou fragments.

Mais on les trouve à la surface. Ces instruments paléolithiques furent jetés, mis ou laissés en fait à la surface, par le dernier homme qui s'en servit, et ils restèrent là gisant sur le sol jusqu'au moment où ils furent retournés par la charrue, ou cueillis par le collectionneur. Ils n'étaient point doués de mouvement, par suite ils ne purent changer de position. Ils restèrent à la place même où ils avaient été jetés, et ils resteraient ainsi des milliers d'années s'ils n'en étaient dérangés. Si l'Indien moderne était venu cent, mille ou même dix mille ans plus tard, occuper le même sol, et s'il avait jeté ou perdu sa hache de pierre polie, sa hache à rainures, ou s'il avait lancé sa flèche de telle sorte qu'elle vînt à tomber à côté des instruments paléolithiques, la découverte de ce mélange ne serait pas une preuve que leur dépôt originel fût contemporain et n'amoindrirait même pas l'idée

qu'un grand intervalle de temps s'est écoulé entre les uns et les autres. On peut en fournir deux exemples frappants.

Ce n'est pas du tout chose impossible en France de trouver dans la même pelletée de terre, une pièce de monnaie romaine, avec un sou moderne français. De même la tête de flèche en silex des Indiens peut se trouver sur bien des champs de bataille à travers le sud des Etats-Unis gisant côte à côte avec la balle de plomb du fusil de la dernière guerre. La découverte des deux instruments réunis dans des gisements restés intacts, dans des tumulus, des cavernes ou des tombes pourrait être une preuve de leur origine contemporaine, mais ils n'ont jamais été trouvés dans cette condition. Le fait qu'ils se rencontrent les uns près des autres à la surface, ne prouve pas du tout qu'ils soient contemporains.

CONCLUSION

Quand je compare ces instruments trouvés sur les collines et dans les vallées des environs de la ville de Washington, avec ceux qu'on a relevés par milliers sur différents points des États-Unis, des bords de l'Atlantique aux rivages du Pacifique, et que je trouve qu'ils sont en substance le même instrument ; que je compare ceux d'Amérique avec ceux, non moins nombreux, de l'Europe et de l'hémisphère oriental, et que le résultat me les montre tous en substance le même instrument ; quand ensuite je les compare avec les instruments de la période néolithique, Eupéens ou Américains, Indiens ou non, et qu'ils m'apparaissent dissemblables, impossibles à concilier, sauf en un très petit nombre de cas insignifiants ; quand je vois que toutes ces choses sont des faits réels, je suis amené par force à conclure que ces instruments des États-Unis appartiennent bien à la même cul-

ture paléolithique que ceux qui furent trouvés dans les sables de rivière à Trenton (New-Jersey), à Chelles, à St-Acheul et ailleurs dans l'Europe occidentale et qu'ils prouvent l'existence d'une période paléolithique aux États-Unis.

Cette conclusion n'est qu'un simple pas. Aucune tentative n'est faite ni pour définir la civilisation ou culture paléolithique, ni pour décrire l'homme y appartenant qui fit ou employa ces instruments. On ne prétend pas qu'ils fussent glaciaires ou préglaciaires. On montre seulement, pour ce qui regarde ces objets, qu'ils sont différents et distincts de ceux de la civilisation néolithique (indienne), qu'ils ont une grande ressemblance avec les outils paléolithiques de ces contrées et il est possible qu'ils indiquent un degré semblable de culture en Amérique, non encore déterminé.

La présente conclusion n'est pas annoncée dogmatiquement et ne veut pas être défendue à tous hasards. Elle est exprimée sous toutes réserves, pour ce qui est des découvertes à venir. C'est plutôt une théorie de travail émise pour stimuler les investigateurs à rechercher les sables et autres dépôts de nature à contenir des instruments paléolithiques, à les recueillir et à les sauver comme précieux pour la science, s'ils ne sont pas beaux, à noter leurs positions ou associations avec d'autres objets, à noter aussi la matière et leur place de dépôt et fabrication ; si par ces moyens on arrive à la vérité pour ce qui concerne ces instruments et leurs rapports avec l'homme préhistorique qui les fit et les employa, mes efforts seront couronnés de succès, et mon but atteint.

LISTE DES OUVRAGES OFFERTS

AU CONGRÈS INTERNATIONAL DES AMÉRICANISTES

ABADIANO (D.) *Estudio arqueológico y jeroglifico del Calendario ó gran libro astronómico, histórico y cronológico de los antiguos Indios.* México, 1889, 1 vol. in-8, pl. et photogr.

The American Anthropologist, published quarterly under the auspices of the Anthropological Society of Washington, vol. I, 1888; vol. II, 1889; vol. III, Jan.-Jul. 1890, 2 vol. in-8 et 3 fascicules.

BARBOSA RODRIGUES (J.), *Muyrakytá. Estudo da origem Asiatica da Civilisaçaó do Amazonas nos tempos prehistoricos.* Manaos, 1889, br. in-8.

BAYE (J. DE), *Congrès International des Américanistes, VIe session, Turin.* Châlons-sur-Marne, 1886, br. in-8.

— *Un rapport archéologique entre l'ancien et le nouveau Continent.* Paris, 1886, br. in 8.

BEAUVOIS (E.), *La découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000.* Nancy, 1875, br. in-8.

— *Les derniers vestiges du christianisme prêché du 10e au 14e siècle dans le Markland et la Grande-Irlande; les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie.* Paris, 1877, br. in-8.

— *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland au XIVe siècle et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles.* Nancy, 1877, br. in-8.

— *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau-Monde; le diocèse de Gardüs en Groënland (986-1126).* Paris, 1878, br. in-8.

— *Les Skrœlings, ancêtres des Esquimaux dans les temps précolombiens.* Paris, 1879, br. in-8.

— *La Norambègue. Découverte d'une quatrième colonie précolombienne dans le Nouveau-Monde, avec des preuves de son origine scandinave, etc.* Bruxelles, 1880, br. in-8.

— *La grande terre de l'Ouest dans les documents celtiques du Moyen Age.* Madrid, 1882, br. in-8.

— *La vendette dans le Nouveau-Monde au XIe siècle d'après les textes scandinaves.* Louvain, 1882, br. in-8.

— *Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique.* Copenhague, 1884, br. in-8.

— *La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride.* Louvain, 1884, br. in-8.

— *L'Elysée transatlantique et l'Eden occidental.* Paris, 1884, br. in-8.

— *L'histoire de l'ancien Mexique; les antiquités mexicaines du P. Duran comparées aux abrégés des PP. J. Tobar et J. d'Acosta.* Paris, 1885, br. in-8.

— *Les deux Quetzalcoatl espagnols : J. de Grijalva et F. Cortés.* Louvain, 1885, br. in-8.

— *L'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes.* Paris, 1885, br. in-8.

— *Deux sources de l'histoire des Quetzalcoatl.* Louvain, 1886, br. in-8.

— *Les colliers de pierre trouvés à Puerto-Rico et en Ecosse.* Paris, 1886, br. in-8.

— *Pendeloques analogues trouvées en Europe et au Mexique.* Paris, 1886, br. in-8.

— *La légende de Saint-Columba chez les Mexicains du Moyen Age.* Louvain, 1887, br. in-8.

— *Les premiers chrétiens des îles Nordatlantiques.* Louvain, 1888, br. in-8.

— *Les chrétiens d'Islande au temps de l'Odinisme.* Louvain, 1889, br. in-8.

— *Les voyages transatlantiques des Zeno; leur relation est-elle véridique et leur carte authentique?* Louvain, 1890, br. in-8.

Becker (J. H.), *Die Wälsungen und Zwillingssage in Amerika.* Leipzig, 1889, br. in-8.

— Saga II, *Zur Deutung Urzeitlicher Uberlieferung.* Leipzig, 1889, br. in-8.

— *Les Jumeaux, proof positive of primeval historical character of Saga-tradition; also of the old-world-origin of ancient american civilization.* Leipzig, 1890. tabl.

— *Streitschrift zum Beweise indogermanischen Ursprungs altamerikanischer Kultur, vorzeitlichen Alters, urgeschichtlichen Inhalts und weltweiter Verbreitung germanischer Sage.* Leipzig, 1890, br. in-8.

Bertrand (R. P.), *Un mois dans l'île Saint-Vincent (Indes Occidentales) (Les Missions catholiques,* nos 1000 et suiv., août 1888).

Boban (Eugène), *Documents pour servir à l'histoire du Mexique, catalogue raisonné de la collection de M. E. Eugène Goupil (ancienne collection de J.-M.-A. Aubin), mss. figuratifs et autres, etc.* Paris, 1890/2. 2 vol. in-4 de texte avec un atlas de 80 planches, une introduction de M. Eugène Goupil, et lettre-préface de M. Auguste Génin.

Bianconi (F.), *Le Mexique à la portée des industriels, etc.* Paris, 1889, br. in-12, carte.

Borsari (F.), *Società Americana d'Italia, Programma e Statuto.* Napoli, 1890, br. in-8.

Brinton (D.-G.), *Library of aboriginal american literature.*

N° I, *The Maya Chronicles.* Philadelphia, 1882, 1 vol. in-8;

Nos III, *The Güegüence; a Comedy Ballet in the Nahuatl-Spanish dialect of Nicaragua.* Philadelphia, 1883, 1 vol. in-8;

No V, *The Lenâpé and their legends; with the complete text and symbols of the Walam Olum.* Philadelphia, 1885, 1 vol. in-8;

N° VI, *The Annals of the Cakchiquels, the original text with a translation, notes and introduction.* Philadelphia, 1885, 1 vol. in-8;

N° VII, *Ancient nahuatl poetry, containing the nahuatl text of XXVII ancient mexican poëms, with a translation, introduction and vocabulary.* Philadelphia, 1890, 1 vol. in-8;

N° VIII, *Rig Veda Americanus, sacred songs of the ancient Mexicans, with a gloss in nahuatl, edited with a paraphrase, notes and vocabulary.* Philadelphia, 1890, 1 vol. in-8.

— *Essays of an Americanist, Ethnologic and Archæologic, Mythology and Folklore, Graphic Systems and Literature, Linguistic.* Philadelphia, 1890, 1 vol. in-8.

Brinton (D.-G.), and Rev. Albert Seqaqkind Anthony. *A Lenâpé-English Dictionary (The Pennsylvania Student's Series*, vol. I). Philadelphia, 1889, 1 vol. in-8.

Carrillo y Ancona (Cr.), *Estudio filologico sobre el nombre de America y el de Yucatan.* Merida de Yucatan, 1890, br. in-8.

Carli (R. P. Fr. Ant.), *Compendio de gramatica quichua.* Santiago-de-Chile, 1889, 1 vol. in-12.

Ceuleneer (A. de), *Le Colorado.* Anvers, 1890, br. in-8.

Chadenat (Ch.), *Americana, Librairie générale des Voyages, Catalogue de livres, cartes, documents, etc... Bulletin trimestriel,* nos 2 à 6. Paris, in-8, 1889-1890.

Charencey (H. de), *Etymologies basquaises.* Louvain, 1882, br. in-8.

— *Sur le déchiffrement d'un groupe de caractères gravés sur le bas-relief dit de la Croix, à Palenqué.* Louvain, 1883, br. in-8.

— *De la formation des mots en langue maya.* Copenhague, 1884, br. in-8.

— *Vocabulaire français-maya.* Alençon, 1884, br. in-8.

— *Vocabulaire de la langue tzotzil.* Caen, 1885, br. in-8.

— *Etymologies euskariennes.* Paris, 1885, br. in-8.

— *Arte de la lengua mixteca, compuesta por el Padre Fray Antonio de los Reyes.* Alençon, 1889, br. in-8.

— *Confessionnaire en langue chañabal.* Br. in-8, s. l. n. d.

— *Vocabulario Tzotzil-Español, dialecto de los Indios de la parte oriental del Estado de Chiapas (México).* Orléans, br. in-8, s. d.

Roque Cocchia (Msn.), *Los restos de Cristobal Colon en la catedral de Santo-Domingo, contestacion al informe de la Real Academia de la Historia al gobierno de S. M. el Rey de España.* Santo-Domingo, 1879, 1 vol. in-8.

Congrès international des Américanistes, compte-rendu de la troisième session, Bruxelles 1879. 2 vol. in-8 et 1 atlas de 40 planches, Bruxelles et Leipzig, s. d.

Congrès international des Américanistes, compte-rendu de la septième session. Berlin 1888. 1 vol. in-8, pl., fig. Berlin, 1890.

Cora (G.). *Gli abitanti precolombiani dell' America Centrale. Riassunto di un saggio della lora localizzazione segundo il sig. Desiderato Pector (Cosmos,* Apr. 1890), Torino 1890, br. in-8.

Cordero (Luis). *Cushiquillca. Composicion quéchua, en que un Indio del Azuay celebra la cesantia de los Diezmeros.* Cuenca, 1884, br. in-8.
— *Rinimi Llacta, composicion quéchua.* Cuenca, 1884, br. in-8.
Douay (L.). *Affinités lexicologiques de l'araucanien et du maya.* Nice, pl. in-8, s. d.
— *Mémoire sur les affinités du maya avec certaines langues de l'Amérique méridionale*, br. in-8, s. l. n. d.
Duchateau (J.). *Notice nécrologique sur Charles Texier.* Paris 1873, br. in-8;
— *Notice sur les Aïno, insulaires de Yézô et des îles Kouriles, suivie de l'âge de la pierre au Japon.* Paris 1874, br. in-8 ;
— *L'Ethnographie.* Journal d'Ethnographie universelle, bi-mensuel, 1re série, nos 1-18, 1878-1880, 1 vol. in-8 ;
— *Divers documents* imprimés, plaquettes, etc, relatifs au Congrès des Américanistes de Nancy et à la Société Américaine, br. in-8, fact.
— *Considérations générales sur les études dites secrètes de la médecine chinoise, japonaise, indo-chinoise*, etc., Vienne 1889, br. in-8 ;
— *République Argentine, Emigration, Colonisation. Renseignements.* Paris, 1875, br. in-8.
Echeverri (J. M. de). *Do existen depositadas las cenizas de Cristobal Colon ? Apuntes al caso en defensa de su conducta oficial.* 2a ed. Santo-Domingo, 1879, br. in-8.
Espada (M. J. de la), *Juan de Castellanos y su historia del nuevo Reino de Grenada.* Madrid, 1889, br. in-8.
— *Viaje del Capitan Pedro Texeira aguas arriba del Rio de las Amazonas*,(1638-1639). Madrid, 1889, br. in-8.
Falies (L.). *Études historiques et philosophiques sur les civilisations européennes ... des populations primitives de l'Amérique septentrionale, le Chiapas, Palenqué des Nahuas ancêtres des Toltèques, civilisation yukatèque, zapotèque, mixtèque, royaume du Michoacan, populations du Nord-Ouest, du Nord et de l'Est, etc., etc.* Paris, 2 vol. et 1 fasc. s. d.
— *Nouvelle nomenclature géologique du tertiaire.* Montpellier 1879, br. in-8.
Fernandez Duro (C.). *Nebulosa de Colón. segun observaciones hechas en ambos mundos ; indicacion de algunos erro res que se comprueban con documentos inéditos.* Madrid, 1890, 1 vol. in-12.
Gaffarel (P.), *Les Irlandais en Amérique avant Colomb d'après la légende et l'histoire, colonisation de l'Irland it Mikla.* Paris, 1890, br. in-8.
Garcia Elgueta (Dor Manuel), *Exploracion á la Cordillera Andina (Chalchitan et Pichikil)* « *El Bien Publico* » de Quezaltenango (Guatemala), no 510, 27 de mayo 1890.
Gatschet (A.), *A migration legend of the Creek Indians, with a linguistic, historic and ethnographic introduction* (Brinton's Library of Aboriginal American Literature, no IV). Philadelphia, 1884, 1 vol. in-8.
— *Sex-denoting nouns in American languages.* br. in-8, 1889, s. l.
— *The Beothuk Indians.* br. in-8, 1890, s. l.
— *Popular Rimes from Mexico.* br. in-8, s. l. n. d.
— *Recent literature* (*Americ. natur.* nov., 1889).

Gelcich (E.), *La scoperta d'America e Cristoforo Colombo nella letteratura moderna. Studi storico-geografici... in occasione del quarto centenario della scoperta d'America.* Gorizia, 1890, br. in-8.

Génin (A.), *Poèmes aztèques, 1884-1889.* Paris, 1890, 1 vol. in-8.

Grossi (prof. Vincenzo), *Appunti sulla Geografia medica del Brasile.* Genova, 1890, br. in 8.

— *La Geografia commerciale del Chili.* Genova, 1890, br. in-8.

Hale (H.), *The Iroquois Book of Rites* (*Brinton's Library of aboriginal American Literature*, nº II). Philadelphia, 1883, 1 vol. in-8.

Hamy (E.T.), *Alexander Brunias, peintre ethnographe de la fin du XVIIIe siècle. Courte notice sur son œuvre.* Paris, 1890, br. in-8.

— *Les origines du Musée d'Ethnographie, histoire et documents.* Paris, 1890, 1 vol. in-8.

Henshaw (H. W.), *Perforated stones from California.* Washington, 1887, br. in-8,

Holm (G.), *Sagn og Fortœllinger fra Angmagsalik. Bemœrkninger til Sagnsamlingen* af H. Rink. Kjöbenhavn, 1887, br. in-8.

— *Ethnologisk Skizze af Angmasalikerne.* Kjöbenhavn, 1887, 1 vol. in-8, pl.

— *Résumé des communications sur le Groënland.* Copenhague, s. d. br. in-8.

Holmes (W. H.), *The Use of Gold and other metals among the ancient inhabitants of Chiriqui, isthmus of Darien.* Washington, 1887, br. in-8.

— *Textile fabrics of ancient Peru.* Washington, 1889, br. in-8.

Jourdanet (D.), *Histoire véridique de la Nouvelle Espagne écrite par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un de ses conquistadores.* Tirage à part de la préface et des notes de la 2e édition. Paris, br. in-8, s. d.

Léon (Dr Nicolas). *Anales del Museo Michoacano.* Año primero. Morelia 1888, Año segundo. Morelia 1889, 2 vol. in-8, pl.

— *Arte y Diccionario Tarascos por el P. Fr. Juan Baptista de Lagunas* (*Biblioteca Historico-Filologica Michoacana.* Seccion 1a. Filologia, Nº 1). Morelia 1890, 1 vol. in-8.

— *Anomalias y mutilaciones etnicas del sistema dentario entre los Tarascos Pre-Colombianos,* avec trad. fr. Morelia, 1890, br. in-4, pl.

Leyva y Aguilera (Herm. C.). *Descubrimiento de America. Primer Viaje de Colon. Estudio acerca del primer puerto visitado en la isla de Cuba.* Habana, 1890, br. in-12 avec une carte montrant la route de l'expédition, *en concordance avec les idées développées dans le mémoire de l'auteur* et un résumé français de pp. V. in-8, obl.

Mager (Henri) et Jacquemart (A.). *Atlas Colonial.* Edition populaire et classique. Paris, 1890, br. in-4.

Marcano (Dr G.). *Ethnographie précolombienne du Vénézuéla. Région des Raudals de l'Orénoque.* Paris, 1889, br. in-8, pl. et fig.

Mason (Otes T.). Mc Gee (W. J.), Wilson (Th.), Proudfit (S. V.), Holmes (W. H.). Elmer R. Reynolds and Mooney (J.). *The aborigines of the district of Columbia and Lower Potomac. A Symposium.* Washington, 1889, br. in-8.

Mehren (M. A. F.). *Traités mystiques d'Abou Ali al-Hosain b. Abdallah b. Sinâ*

ou d'Avicenne. 1er fascicule, texte arabe publié d'après les mss. du Brit. Museum, de Leyde etc.... avec l'explication en français, 1er fasc. Leyde, 1889, br. in-4.

Merchan (R. M.). *Estudios criticos.* Bogota, 1886, 1 vol. in-12.

— *Carta al Señor don Juan Valera sobre asuntos americanos.* Bogota, 1889, br. in-12.

— *Evangelina, cuento de Acadia,* por H.-W. Longfellow, Bogota, 1887.

Mizzi (M. A. M.). *Cristoforo Colombo missionario-navigatore ed apostolo della fede, appunti storici....* Malta, 1890, br. in-8.

Mooney (J.). *Folk-lore of the Carolina Mountains.* Cambridge, br. in 8, 1889.

— *Cherokee Mound Building.* Washington, 1889, br. in-8.

— *The Cherokee Ball play.* Washington, 1890, br. in-8.

— *Cherokee Theory and Practice of Medicine.* Cambridge, 1890, br. in-8.

— *Notes on the Cosumnes Tribes of California.* Washington, 1890, br. in-8.

Nuttall (Z.). *Das Prachstück Altmexicanischer Federarbeit aus der Zeit Montezuma's in Wiener Museum (Abhand. lund Berichte des K. Zoolog. und Anthrop. Ethnograph. Museum zu Dresden,* 1887-7, (no 7). Berlin, 1887, br. in-4, 2 pl. col.

— *Standard or Head-Dress ? An historical Essay on a Relic of ancient Mexico Arch. and Ethnolog. Papers of the Peabody Museum,* vol. I. n. 1). Cambridge, 1888, br. in-8, 3 pl. color.

Pector (Désiré), *L'instruction publique au Nicaragua (Dictionnaire de pédagogie,* 174e livr.). Paris.

— *Antiquités du Nicaragua (Journal officiel).* Paris, 26 mars 1887.

— *C. Colomb a-t-il débarqué ou non sur le continent Américain? (Archives de la Société Américaine de France.* Paris, mars 1888, br. in-8).

— *Indication approximative de vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua, (Archives de la Société Américaine de France,* 1re et 2e parties. Paris, septembre et décembre 1888).

— *Résumé de l'ouvrage ci-dessus,* fait au Congrès international des Américanistes. (Compte-rendu de la 7e session). Berlin, 1889.

— *Compte-rendu sommaire de la 7e session du Congrès international des Américanistes de Berlin,* 1888 (*Moniteur des Consulats.* Paris, 17 et 24 novembre 1888).

— *Paléontologie, ethnographie et archéologie de l'Amérique centrale à l'Exposition universelle de 1889 (Journal officiel.* Paris, 21 juin 1889).

— Résumé d'une communication sur les *Grottes de l'Amérique centrale* au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Paris, 1889, traduction suédoise, 3e-4e cahier de la revue *Ymer,* Stockholm, 1889.

— *Notice sur les collections ethnographiques du pavillon de Nicaragua à l'Exposition universelle de 1889. (Revue d'ethnographie.* Paris, 1890, br. in-8).

— *Essai de localisation des habitants précolombiens de l'Amérique centrale,* résumé d'une communication au Congrès international des sciences ethnographiques de Paris, 1889, 3e vol. des *Archives internationales d'ethnographie.* Leyde, 1890, br. in-4.

— *Région aurifère du rio Prinzapolka* (Nicaragua). (*Compte-rendu de la Société de géographie*, nos 7-8. Paris, 1890).
— Résumé et traduction italienne « Cosmos ». Torino, mai-juin 1890.
Pector (É.), *Notice sur le Salvador* (*Exposition universelle de Paris en 1889*). Paris, 1889, br. in-8.
Petitot (Em.), *Les Grands Esquimaux*. Paris, Plon, 1887, vol. in-12, cart. et grav.
— *En route pour la mer Glaciale*. Paris, 1888, 1 vol. in-12, grav.
— *Traditions indiennes du Canada nord-ouest* (1862-1882), *textes originaux et traduction littérale*. Alençon, 1888, 1 vol. in-8.
— *Quinze ans sous le cercle polaire. Mackenzie, Anderson, Youkon*. Paris, 1889, 1 vol. in-12.
— *Accord des mythologies dans la cosmogonie des danites arctiques*. Paris, 1890, 1 vol. in-12.
Penafiel (A.), *Nombres geográficos de México, catalogo alfabético de los nombres de lugar pertenecientes al idioma nahuatl*. México, 1885, atl. in-4.
— *Monumentos del arte Mexicano antiguo. Ornamentacion, mitologia, tributos y monumentos*. 1 vol. gr. in-fol. avec atlas in-fol. de 312 planches. Berlin, 1890.
Pilling (J. C.), *Bibliography of the Eskimo language*. Washington, 1887, br. in-8.
— *Bibliography of the Siouan languages*. Washington, 1887, br. in-8.
— *Bibliography of the Iroquoian languages*. Washington, 1888, br. in-8.
— *Bibliography of the Muskhogean languages*. Washington, 1889, br. in-8.
Pinart (A. L.), *Vocabulario Castellano-Dorasque, dialectos Chumulu, Gualaca y Changuina*. Paris, 1890, br. in-12.
Powell (J. W.), *Fifth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1883-84*. Washington, 1887, 1 vol. gr. in-4, pl. et fig.
— *Sixth annual Report, etc... 1884-85*. Washington, 1888, 1 vol. gr. in-4, pl. et fig.
Raynaud (G.), *Etude sur le Codex Troano*. Paris, 1890, br. in-8.
Reyes (V.), *Origenes de las termicaniones del plural en el nahuatl y en algunos otros idiomas congeneres*. México, 1890, br. in-8.
Robelo (Cec. A.), *Nombres geograficos Mexicanos del Estado de Morelos*. Cuernavaca, 1887, br. in-12.
— *Xochicalco*. Cuernavaca, 1888, br. in-12.
— *Vocabulario comparativo Castellano y Nahuatl*, 2a edition. Cuernavaca, 1889, br. in-8.
Rodriguez (Juan J.), *El volcan de Agua y la inundacion de la ciudad de Guatemala en el año de 1541*. Guatemala, 1890, br. in-8.
Rojas (Dr J. P.) y Andueza Palacio (Dr R.), *Documentos para los Anales de Venezuela desde el moviminto separatista de la Union Colombiana hasta nuestros dias*. Caracas, 1890, 2 vol. in-8.
Samper (Da Soledad Acosta de), *Biografias de hombres ilustres ó notables*,

relativas á la época del Descubrimiento, Conquista y Colonización de la parte de America denominada actualmente EE. UU. de Colombia. Bogota, 1883, 1 vol. in-8.

Schnellenbach, *Sur les immigrations d'un ancien culte asiatique en Amérique.* Berlin, s. d. br. in-8.

Seler (Dr Ed.), *Altmexicanische studien* : I. *Ein Kapitel aus dem Geschichtswerk des P. Sahagun* ; II. *Die sogenannten sacralen Gefässe der Zapoteken* (*Sonderabz. der Veroff. aus dem Königl. Mus. für Völkerkunde*). Berlin, 1890, br. in-4, fig.

Sémallé (R. de), *Considerations on the Establishment in the Indian Territory of a new State of the American Union.* Versailles, 1890, br. in-8.

Seybold (C. F.), *Brevis linguæ Guarani Grammatica hispanice a R. P. Jesuita Paulo Restivo secundum libros Antonii Ruiz de Montoya et Simonis Bandini in Paraquaria anno MDCCXVIII composita et « Breve Noticia de la lengua Guarani » inscripta sub auspiciis Ami Domini Petri II, Brasiliæ imperatoris, etc...* Stuttgardiæ, 1890, br. in-8.

Société philologique. Actes, T. XVIII (3e de la nouvelle série). Année 1888, 1 vol. in-8.

Stubel (A.), und Reiss (W.). *Indianer-typen aus Ecuador und Columbia.* Berlin, 1888. Atl. in-8, d. 28 pl.

Tejera (Em.). *Los restos de Colon.* Santo Domingo, 1878, br. in-8.

— *Los dos restos de Cristobal Colon exhumados de la catedral de Santo-Domingo.* Santo Domingo, 1879, br. in-8

Thomas (Cyrus). *Work in Mound Exploration of the Bureau of Ethnology.* Washington, 1887, br. in-8.

— *The Problem of the Ohio Mounds.* Washington, 1889, br. in-8.

— *The circular, square and octogonal earthworks of Ohio.* Washington, 1889, br. in-8.

Union Ibero-Americana. *Carta que el Centro Dominicano dirige al Centro de la Union Ibero-Americana en Madrid sobre les restos autenticos del descubridor de América.* Santo-Domingo, 1889, br. in-8.

Valentini (Dr Ph.-J.-J). *On the Portuguese discovery of Yucatan*, 1889, Washington, br. in-8

Villar (L.). *Lexicologia Kechua uirakocha.* Lima, 1887, br. in-8.

Wells (E. R.) and Kelly (J. W.). *English Erkimo and Eskimo-English Vocabularies.* Washington, 1890, br. in-8.

Wells Newell (W.), editor. *The Journal of American Folk-Lore*, vol. III, no IX, April-June 1890.

Zidler (G.). *Christophe Colomb*, poème héroïque en quatre actes en vers, Paris, 1890, 1 vol. in-8.

E. H.

LISTE DES MEMBRES AUTEURS DE MÉMOIRES MANUSCRITS

Adam (L.), 610-615.
Beauvois (E.), 200-201.
Ber (Th.), 533-534.
Bourke (J. G.), 357-368.
Brinton (D. G.), 556-564.
Calcaño (J.), 176-179.
Carrillo y Ancona (C.), 86.
Celedon (R.), 591-609.
Charencey (de), 536-547.
Charnay (D.), 370-386.
Clarke (H.), 186-189.
Cordier (H.), 58-73.
Daly (M.), 514-518.
de la Grasserie (R.), 617-642.
de la Rada y Delgado, 653-654.
Delisle (Dr F.), 300-334.
Deniker, 351-355.
Ehrenreich (P.), 340-349.
Ernst (A.), 246-253.
Evans (S. B.), 498-506.
Gaffarel (P.) } 207-244.
Gariod (Ch.) }
Génin (A.), 648-653,
Hamy (E.), 109-118, 335-339.
Henriquez y Carbajal, 262-271.
d'Irgens Bergh, 101.
Jorrin (J. S.), 254-261.
Léon (N.), 339.
Lyon (Mlle R.), 297.
Marcel (G.), 280-287, 485-496, 644-647.
Marcou (J.), 119-172.
Montessus de Ballore, 525-532.
Nadaillac (de), 295-296.
Nuttall (Mme Z.), 453-459, 460-462.
Pector (D.), 173-175. 565-585.
Peñafiel (A.), 519-521.
Petitot (E.), 296-297, 536.
Phillips (H.), 657-658.
Pihan (E.), 659-660.
Pilet (R.), 463-480.
Pinart (A.L.), 340, 481-482, 532-533.
Poutjatine (P.A.), 507-512.
Quatrefages (A. de), 41-55.
Raynaud (G.), 656-657.
Reyes (V.), 548-549.
Schmidt (V.), 201-204.
Seler (E.), 387-398, 399-452, 522-524, 550-555.
Semallé (R. de), 482-483.
Seybold (C. F.), 615-616.
Shipley (Mme, née Brown), 190-200.
Shipley (J.), 274-279.
Sotomayor, 659.
ten Kate, 288-294.
Vilanova (J), 350-351.
Wilson (T.), 660-689.

LISTE DES MEMBRES AYANT PRIS LA PAROLE

Adam (L.), 85, 97, 98, 100, 643.
Alcantara (Dom P. de), 99, 102, 183, 184, 272
Altamirano (I.), 87, 94, 96, 100, 101, 103, 205-206, 547-548.
Bassano (de), 91.
Baye (J. de), 94.
Ber (Th.), 97, 298.
Borsari (F.), 87, 88, 95, 99, 102, 184, 185, 273.
Brinton (D. G.), 89.
Charnay (D.), 88.
Cora (G.). 92, 100, 102, 535-536.
Cordier (H.), 100, 102, 184.
de la Grasserie (R.), 96, 643.
de la Rada y Delgado (J.), 91, 95, 99, 100, 271, 272, 484, 497.
Dumont, 100.
Gaffarel (P.), 102, 183, 185.
Girard de Rialle (J.), 98. 99, 205.
Grossi (V.), 102-298.
Guesde, 99, 497.
Hamy (E.), 86, 88, 91, 93, 94, 100, 103-104, 181, 485, 497, 659 660.
Hellmann (G.), 56-57, 85, 86, 97, 103, 182.
Henriquez y Carbajal (F.), 99, 272, 273.
Hesse-Wartegg (de), 85, 369.
Jimenez de la Espada (M.), 86, 87, 94, 95, 97, 109, 483-484.
Jourdanet (D.), 97, 100, 298-299.
Lambert de St-Bris, 86, 97, 99, 102, 180, 181, 183, 184, 272.
Lecocq (Mlle), 86, 101, 182.
Lyon (Mlle), 297.
Marcoartu, 102, 103.
Mestre y Amabile (V.), 86, 87, 97, 99, 102, 182.
Müllendorff, 100, 102.
Nadaillac (de), 91, 100.
Oppert (J.), 103.
Pector (D.), 73-77, 86, 91, 96-97, 99, 100, 299.
Peñafiel (A.), 85.
Peralta (M. de) 98, 102, 245.
Petitot (E.), 295-296.
Phillips (H.), 91.
Pinart (A. L.), 98, 245.
Quatrefages (A. de), 81-82, 86-87, 93, 94 95, 96, 98, 100, 102, 103, 104-105, 185.
Richard (E.), 78, 79-81, 100.
Santa Anna Nery (J. de), 96, 97, 101, 298 642.
Seler (E.), 87, 95, 97, 99, 518, 654-655.
Semallé (R. de), 181-182.
Verneau (R.), 102.
Vilanova (J.), 102.
Zaragoza (J.), 103, 484.

TABLE DES MATIÈRES

Préface..... III-IV
Comité d'organisation. — Noms des membres..... 1-3
Questions proposées par le Comité..... 4-7
Délégations nationales et étrangères..... 7-9
Liste des membres souscripteurs..... 10-37
Membres adhérents de la Presse..... 37-39
— de la presse délégués spécialement par leurs journaux..... 39-40
Ordre du jour des séances, 13 octobre. — Réunion préparatoire..... 41
14 — Ouverture de la session. — Discours de MM. de Quatrefages, Hellmann, Cordier, Pector..... 41-78
14 octobre. — Réception à l'Hôtel de ville..... 78-82
15 — Matin. Visite au Musée du Trocadéro..... 83-84
15 — Soir. — Première séance. — Sommaire..... 84-86
16 — Matin. — Deuxième séance. — Sommaire..... 86-88
16 — Soir. — Réception à l'Elysée. — Sommaire de la 3e séance.. 88-90
17 — Matin. — Visite au Muséum..... 90
17 — Soir. — Séance du Conseil. — Sommaire de la 4e séance.... 91-95
18 — Matin. — Sommaire de la 5e séance..... 96-97
18 — Soir. — Sommaire de la 6e séance. — Banquet..... 98-100
20 — Matin. — Sommaire de la 7e séance. — Banquet..... 100-101
20 — Soir. — Sommaire de la 8e séance. — Clôture de la session.. 102-105

COMMUNICATIONS ET DISCUSSIONS

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

1° Sur le nom America

Dr E. Hamy. — Quelques observations sur l'origine du mot America.... 109-118
Jules Marcou. — Amerriques, Amérigho Vespucci et Amérique..... 119-172
Désiré Pector. — Sur le nom Amerrisque..... 173-175
Julio Calcaño. — El nombre de América..... 176-179
Discussion : MM. Lambert de St-Bris, Hamy, de Semallé, Mestre y Amabile Hellmann, Mlle Lecoq..... 180-182

2° Histoire des découvertes

Discussion. — Sur les premiers découvreurs de l'Amérique : MM. Lambert de St-Bris, Dom Pedro, Gaffarel, Borsari, Cordier, Quatrefages..... 183-185

Hyde Clarke. — Aperçu des travaux sur les communications préhistoriques entre l'ancien monde et l'Amérique..... 186-189
Mme Marie Shipley. — The missing records of the Norse discovery of America..... 190-200
E. Bauveois. — Migration des Gaels en Amérique au moyen-âge..... 200-201
Valdemar Schmidt. — Situation géographique des anciennes colonies scandinaves..... 201-206
P. Gaffarel et Ch. Gariod. — Découvertes des Portugais en Amérique, au temps de Christophe Colomb..... 207-244
Discussion : MM. Pinart, de Peralta..... 245
Dr A. Ernst. — Observations sur l'histoire du bananier en Amérique..... 246-253

3° Les dernières recherches sur l'histoire et les voyages de Cristoforo Colombo.

J. Silverio Jorrin. — Existe-t-il un portrait authentique de C. Colomb ? 254-261
Dr F. Henriquez y Carbajal. — Sobre el lugar cierto en que reposan las cenizas de Colon..... 262-271
Discussion : MM. de la Rada y Delgado, L. de St-Bris, Henriquez y Carbajal, Borsari..... 271-273

4° Cartographie

J. B. Shipley. — On some points on the early cartography of North-America..... 274-279
Gabriel Marcel. — Sur quelques documents peu connus relatifs à la découverte de l'Amérique..... 280-287

ANTHROPOLOGIE

H. Ten Kate. — Sur la question de la pluralité et de la parenté des races en Amérique..... 288-294
Thomas Wilson. — La période paléolithique dans l'Amérique du Nord... 660-689
Marquis de Nadaillac. — Les premiers Américains..... 295
Abbé E. Petitot. — Origine asiatique des Esquimaux..... 296-297
Mlle R. Lyon, Sta-Anna-Nery, prof., *V. Grossi, T. Ber, Jourdanet, D. Pector.* — Discussion sur l'acclimatement des Européens en Amérique.... 297-299
Dr F Delisle. — La déformation artificielle du crâne chez les tribus indiennes du Nord-Ouest des Etats-Unis et de la Colombie britannique. 300-334
Dr Hamy. — Les cliff-dwellers de la Sierra Madre..... 335-339
Dr N. Léon. — Anomalies et mutilations dentaires des Tarasques..... 339
L. A. Pinart. — Déformations dentaires artificielles chez les Indiens de l'isthme de Panama..... 340
Dr L. Ehrenreich. — Collection de portraits d'indigènes du Brésil..... 341-350
Dr J. Vilanova. — L'homme fossile du Rio Samborombon..... 351-352
Dr Deniker. — Anthropologie fuégienne..... 352-356

ETHNOGRAPHIE

John G. Bourke. — Sacred hunts of the American Indians..... 357-368
Désiré Charnay. — Mémoire sur les analogies qu'on peut signaler entre les

civilisations de l'Amérique du Nord, de l'Amérique Centrale et les civilisations de l'Asie..... 370-386
Dr E. Seler. — Uitzilopochtli, dieu de la guerre des Aztèques..... 387-400
Dr E. Seler. — L'orfèvrerie des anciens Mexicains et leur art de travailler la pierre et de faire des ornements en plumes..... 401-452
Mme Zélia Nuttall. — Sur le Quetzal-apanecaiotl, ou coiffure mexicaine en plumes, conservée à Vienne..... 453-459
Mme Zélia Nuttall. — Ouvrages en plumes du Mexique..... 460-462
Raymond Pilet. — Mélodies populaires des Indiens du Guatémala..... 463-480
A. L. Pinart. — Note sur les limites des civilisations de l'isthme Américain..... 481
A. L. Pinart. — Aperçu sur l'île d'Aruba, ses habitants, ses antiquités et ses pétroglyphes..... 481-2
R. de Semallé. — Monographie des Caraïbes..... 482-483
Discussion : MM. Jimenez de la Espada, de la Rada y Delgado..... 483-484
Justo Zaragoza. — Découverte du Rio Apure..... 484
Fournereau et Hamy. — Ethnographie de la Guyane française..... 485
G. Marcel. — Les Fuégiens à la fin du XVIIe siècle, d'après des documents français inédits..... 485-496
J. de la Rada y Delgado et Guesde. — Présentation d'objets ethnographiques de la Guadeloupe et de l'Amérique du Sud..... 497

ARCHÉOLOGIE

S. B. Evans. — On some claims of the american indians..... 498-506
Prince P. A. Poutjatine. — Du développement d'empreintes de produits textiles sur les poteries russes et de leur conformité avec les produits similaires de l'Amérique du Nord..... 507-512
Prince P. A. Poutjatine et *Thomas Wilson.* — Exposition comparée d'estampages de poteries russes et nord-américaines portant empreintes de produits textiles..... 512-513
Marcel Daly. — Essai de classification chronologique des monuments de l'Amérique précolombienne..... 514-518
Discussion : Ed. Seler..... 519
Dr A. Peñafiel. — Archéologie mexicaine..... 519-521
D. Ed. Seler. — Sur les peintures à fresque des anciens palais de Mitla. 522-524
Capitaine Montessus de Ballore. — Etudes archéologiques sur le Salvador précolombien..... 525-553
A. L. Pinart. — Pétroglyphes de l'isthme américain, de l'Amérique centrale et des grandes et petites Antilles..... 532-532
Th. Ber. — Ruines de Tiahuanaco..... 533-534

LINGUISTIQUE

G. Cora. — Rapports négatifs des langues américaines et polynésiennes... 535-536
Abbé E. Petitot. — Langue des Esquimaux..... 536
Comte de Charencey. — Les noms des métaux chez différents peuples de la Nouvelle Espagne..... 536-547
J. Altamirano. — Langue Huege..... 547-548

Dr V. Reyes. — Terminaison du pluriel dans les langues mexicano-opata. 548-549
D. Ed. Seler. — Notice sur les langues zapotèque et mixtèque..... 550-555
Prof. D. G. Brinton. — Chontales and Popolucas : a contribution to mexican ethnography 556-564
Désiré Pector. — Considérations sur quelques noms indigènes de localités de l'isthme centre-américain..... 565-585
Dr Ed. Seler. — Sur le mot « Anauac »..... 586-587
L. Adam. — De l'infixation dans la langue *Mosquito*..... 588-598
L. Douay. — Affinités du maya..... 589-590
Dr Rafael Celedon. — Vocabulario de la lengua *Atanques*..... 591-599
— Vocabulario de la lengua *Bintukua*..... 600-609
L. Adam. — Langue *Oyampi*..... 610-613
— Langue *Roucouyenne*..... 613-614
Dr R. F. Seybold. — Linguistique *Guarani*..... 615-616
R. de la Grasserie. — Esquisse d'une grammaire et d'un vocabulaire *Baniva*..... 617-642
Discussion : MM. de Santa-Anna Néry, de la Grasserie et L. Adam.... 642-643
G. Marcel. — Vocabulaire des Fuégiens à la fin du XVIIIe siècle..... 643-646

PALÉOGRAPHIE

Auguste Génin. — Collection Boturini-Aubin-Goupil de manuscrits figuratifs mexicains..... 648-657
J. de Dios de la Rada y Delgado. — Le codex Troano et le codex Cortesianus..... 653-654
Discussion : M. Ed. Seler..... 654-655
Georges Raynaud. — Les codices et les calendriers du Mexique et de l'Amérique centrale..... 656-657
H. Phillips. — On the codex Poinsett..... 657-658
Dr Satomayor. — La conquista de Mexico segun el codice Troano..... 659
E. T. Hamy et Eug. Pihan. — Fragments de Quippu..... 659-660

Listes des ouvrages offerts au Congrès..... 691-698
Liste des membres auteurs de mémoires manuscrits..... 699
Liste des membres ayant pris la parole..... 700

LISTE DES PLANCHES ET DESSINS

Portrait de M. A. de Quatrefages. Héliogravure..... I
Portrait de M. F. Denis. Héliogravure..... 58
Suscription de cartes anciennes..... 114
Fac-similé de la signature d'A. Vespucci..... 165
Fac-similé d'une lettre d'A. Vespucci..... 166
Reproduction d'extrait d'un journal de Nicaragua..... 174
Portrait de Christophe Colomb..... 255
Plans de l'autel de la cathédrale de St-Domingue..... 268-269
Crâne de femme Chinook non déformé, profil et face, 1/3 de grandeur naturelle..... 314
Crâne de Nisqually, déformé, profil et face, 1/3 de grandeur naturelle.... 315
Crâne de femme Chinook, non déformé, norma verticalis et vue par derrière, 1/3 de grandeur naturelle..... 318
Crâne de Nisqually, déformé, norma verticalis et vue par derrière, 1/3 de grandeur naturelle..... 319
Crâne de Clatsap, très déformé et montrant la plagiocéphalie produite par le couchage, norma verticalis, 1/3 de grandeur naturelle..... 324
Boomerang of the Zunis and Moquis..... 364
Le Xiuhcoatl..... 389
Les dieux Uitzilopochtli et Tezcatlipoca..... 390
Maestro de guarnecer con plumas. Platero, Lapidario. Planche en couleurs 401
Piezas de armas. Planche en couleurs..... 448
Mélodies du Guatémala. Musique..... 466-471, 473 478
Monuments de l'Amérique précolombienne. Planche en couleurs..... 525
Objets de la période paléolithique en Amérique..... 663, 667, 671, 675, 679

707

ERRATA

Pages	
11	* Lassar (Dr Oscar) ; *supprimez l'astérisque.*
20	* Jimenez de la Espada (Gonzalo) ; *supprimez les titres de* : Membre du conseil à la 7e session et professeur de sciences naturelles.
86	M. A. Ernest ; *au lieu de* Ernst.
254	Christoforo Colombo : *au lieu de* Cristoforo.
269	Legenda ; *au lieu de* Leyenda.
272	Cristophe Colomb ; *au lieu de* Christophe.
390	Dieu Tazcatlipoca ; *au lieu de* Tezcatlipoca.
643	A la fin du XVIIIe siècle ; *au lieu de* XVIIe.

Laval. — Imp et Stér. E. JAMIN, 8, rue Ricordaine.

E
51
I5
1890

International Congresss of
Americanists
Proceedings

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY